Deux historiens arméniens Kiracos de Gantzac

Kirakos (Gandzakets'i), Oukhtanès (bp. ...



DEUX HISTORIENS ARMÉNIENS

KIRACOS DE GANTZAC, XIIIe S.,

HISTOIRE D'ARMÉNIE;

OUKHTANÈS D'OURHA, Xe S.,

HISTOIRE EN TROIS PARTIES;

TRADUITS

PAR

M. BROSSET,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

1re Livraison.

ST.-PÉTERSBOURG, 1870.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

À St.-Pétersbourg, MM. Eggers & Comp., H. Schmitzdorff (K. Röttger), Tcherkessof et J. Issakof,

À Riga, M. N. Kymmel,

À Leipzig, M. Léopold Voss.

Prix: 2 Rbl. 15 Cop. = 2 Thl. 12 Ngr.

2. Armenia - Hist.

1. Armenian literature - History.

DEUX HISTORIENS ARMÉNIENS

KIRACOS DE GANTZAC, XIII[e] S.,

HISTOIRE D'ARMÉNIE;

OUKHTANÈS D'OURHA, X[e] S.,

HISTOIRE EN TROIS PARTIES;

TRADUITS

PAR

M. BROSSET,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

1re Livraison.

ST.-PÉTERSBOURG, 1870.

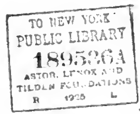
Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg, MM. Eggers & Comp., H. Schmitzdorff (K. Röttger), Tcherkessof et J. Issakof,

à Riga, M. N. Kymmel,

à Leipzig, M. Léopold Voss.

Prix: 2 Rbl. 15 Cop. = 2 Thl. 12 Ngr.



Imprimé par ordre de l'Académie Impériale des sciences.

Juillet 1870. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.
(Vass.-Ostr., 9e ligne, № 12.)

KIRAKOS ET OUKHTANÈS.

INTRODUCTION.

I. Notices sur Kiracos et sur Oukhtanès.

Les deux historiens arméniens dont je pnblie anjourd'hni la traduction n'ont rien de commnn pour le temps où ils ont vécn: le XIII[e] et le X[e] s. Chacun d'eux traite d'abord, à son point de vue, l'histoire ancienne de l'Arménie; l'un, depuis l'origine jusqu'en 286 de J.-C., date de l'avénement de Trdat; l'autre, depnis lors jusqu'en 1165, tous deux d'après des sources et un système différents, d'où résultent de nombreuses variantes et même quelqnes contradictions. Dans sa 2[e] partie Kiracos, comme témoin oculaire, raconte les invasions des Mongols dans sa patrie; Oukhtanès, après une lacune de trois siècles entre les deux sections, détaille les causes et les circonstances de la sécession religieuse des Ibériens ou Géorgiens d'avec les Arméniens, en 596 de notre ère; il le fait, non comme témoin, mais comme rapporteur d'un événement dont toutes les pièces justificatives, trouvées par lni à Tiflis, sont passées par ses mains. Il pnblie donc les pièces et les commente à sa manière, peu favorable certainement à ses adversaires religieux, mais paraissant appnyée sur des données authentiqnes. Si même, par esprit de parti, il a exagéré les couleurs, le fait dont il parle est réel, mentionné chez d'autres auteurs, et les suites s'en prolongent encore.

Si j'ai réuni dans un même travail deux sources si différentes d'époque et de sujet, ce n'est pas entièrement l'effet du hazard.

En lisant, pour contrôler et enrichir les annales de la Géorgie, les nombreux historiens arméniens qui ont parlé de cette contrée, je me suis pris de respect et d'affection pour ces respectables vartabieds, contemporains des faits, pour la plnpart, qui, dans une série de quatorze siècles, ont successivement pris le calam pour retracer l'histoire de leur patrie. Si l'on en excepte ceux qni, comme Moïse de Khoren, ont abordé la haute antiquité sans matériaux suffisamment certains, ou, comme Agathange et Faust de Byzance, ont traité en légendaires plutôt qu'en témoins les événements de leur époque, la grande majo-

rité, gens évidemment de bonne foi, quoique de peu d'instruction, a pu commettre de fréquentes et lourdes erreurs chronologiques, quand il s'agit surtout de faits accomplis hors de l'Arménie — ici j'ai surtout en vue le chronologue Samouel d'Ani; — en ce qui touche le temps où ils ont eux-mêmes vécu, ils méritent à tous égards la plus grande confiance, et leurs incertitudes peuvent hardiment être mises, dans la plupart des circonstances, sur le compte de variantes introduites par les copistes, comme par exemple lors qu'Asolic, si exact d'ailleurs, est censé parler de faits arrivés après sa mort. En outre, ils faisaient usage de lettres numérales, faciles à confondre: les plus ordinaires de ces erreurs tombent sur les lettres գ 3, դ 4; ե 5, է 7; ի 20, խ 40; ժ 10, ծ 50; confusions très faciles à faire et transcrites sans réflexion.

Un autre grave reproche que l'on peut adresser, en général, à tous ces historiens, c'est une haine franche et irréconciliable, un déchainement fanatique, j'ose le dire, contre le quatrième concile écuménique, celui de Chalcédoine et contre ses doctrines: haine qui s'explique à certains égards, qu'on ne saurait toutefois approuver, surtout dans la forme où elle se produit à chaque page, par ex. chez Jean Catholicos, chez Mosé Caghancatovatsi et chez le patriarche Mikael Asori.

Appréciant l'importance de cette riche littérature historique arménienne, l'Académie Impériale des sciences a publié successivement les traductions russes d'historiens inédits: Ghévond, Histoire des khalifes, VIIIe s.; Mosé Caghancatovatsi, Histoire des Aghovans, Xe s.; Sébéos, Histoire d'Héraclius, VIIe s., oeuvres d'un jeune Arménien, aujourd'hui professeur à l'Université de St.-Pétersbourg, M. Patcanian. Au même temps M. J.-B. Emin, déjà connu par sa belle traduction de Moïse de Khoren, donnait au monde savant une édition critique, avec traduction russe, de l'Épitomé d'histoire universelle, par Vardan-le-Grand, XIIIe s.; puis une traduction russe de l'excellente Histoire universelle d'Asolic, XIe s., enrichie de nombreuses notes; enfin de longs extraits de Kiracos et une traduction française de l'Histoire du vartabied Malakia Abégha, XIIIe s., époque mongole, avaient paru dans les Additions et éclaircissements à l'histoire de Géorgie. Je dois encore mentionner deux éditions du texte de Mkhithar d'Aïrivank, l'une par M. Emin, l'autre par M. Patcanian, qui y a joint une traduction russe, et la traduction française de l'Histoire de Siounie, d'Et. Orbélian. Depuis lors je me suis senti de plus en plus attiré vers ceux des historiens arméniens que j'avais incessamment consultés et dépouillés, comme intéressant plus particulièrement la Géorgie, et pour ce motif j'ai avant tout fixé mon choix sur Oukhtanès et sur Kiracos, qui m'ont occupé durant cinq années. Voilà la raison pour laquelle ils se trouvent aujourd'hui réunis.

Kiracos naquit à Gantzac, aujourd'hui Elisavetpol, dans l'ancienne province arménienne d'Artsakh, très probablement dans la seconde année du XIIIe s.; c'est ce qu'il nous apprend lui-même, p. 60, 138, et spécialement p. 36 de la traduction, lorsqu'il parle de la

première partie de son livre, achevée en 690 arm. (comm. 20 janvier) 1241, et dit positivement qu'il était alors âgé de «40 ans plus ou moins.»

S'il connut dans son jeune âge le savant et vénérable vartabied Mkhithar-Goch, qui mourut dans une vieillesse très avancée, en 1213, il ne put guère recevoir ses leçons. Il dit lui-même avoir eu pour maître Martiros, successeur de Mkhithar au couvent de Nor-Gétic, et Vanacan l'historien, à celui de Taouch-Berd et à Khoranachat; p. 102, 110, 120. Il nomme comme son condisciple Vardan-le-Grand, célèbre exégète et historien, qui parle également de lui dans son Épitomé, avec estime et affection.

Après la prise de Chamkor par les Thathars, en 1235[1]), il fut fait prisonnier par les troupes de Molar-Noïn, avec Vanacan, qui fut racheté pour 80 dahécans (p. 124); pour lui, quoique les Mongols voulussent le retenir, parce qu'il connaissait leur langue, ou plutôt, probablement le turk ou l'arabe, il réussit à s'enfuir nuitamment et se cacha au couvent de Gétic, lieu de sa première éducation. Une inscription, sans date, de ce couvent, nous apprend que Kiracos lui avait fait donation de 20 volumes, de 40 pièces d'or et de beaucoup d'autres objets.

C'est là tout ce que l'on sait de sa personne. Il mourut en 1272, la même année que Vardan, au dire de Malakia Abégha. [2])

Quant à son livre, dont nous offrons aujourd'hui la traduction, il se compose d'une Préface, où sont énumérés dix-sept historiens consultés par lui, pour la composition de son résumé historique; de ce même résumé, depuis la conversion de l'Arménie par S. Grégoire-l'Illuminateur jusqu'à 1165, terminé par une exposition des dogmes et des rites de l'église arménienne, dû à la plume du catholicos Nersès-le-Gracieux, celui qui fut en rapports intimes avec l'empereur Manuel Comnène, au sujet de la réunion des églises grecque et arménienne. Ce traité, moitié historique, moitié théologique, est fort intéressant à ces deux points de vue et doit avoir été retravaillé par Kiracos; car il est plus étendu que les Encycliques publiées sous le nom de Nersès, en arménien et en français, en italien et en russe.

Après ce traité s'ouvre l'histoire proprement dite, dont l'auteur commença la rédaction le jour de la Pentecôte, 19 mai 690 arm. — 1241 (p. 5, 138) et la termina dans un espace de huit mois; car l'année arménienne indiquée avait commencé le 20 janvier: c'est ce que l'on voit à la fin du § XXXIV.

Le reste du livre, jusqu'à la fin, en 1265 de l'ère chrétienne, durant 24 ans, renferme une série de faits relatifs à l'Arménie, sous la domination mongole, dans l'ordre à-peu-près chronologique de leur accomplissement. Vardan va jusqu'en 1268 et s'arrête à la mort d'Houlagou. Si beaucoup de détails manquent, que l'auteur, comme témoin oculaire, aurait pu et dû inscrire, c'est que le vartabied Vanacan les avait, de son côté, déjà consignés par écrit, et que Kiracos, comme Vardan, qui avait eu connaissance de ce travail,

1) Tchamitch dit, en 1238.

2) Addit. et écl p. 446.

voulait éviter les répétitions; or l'écrit de Vanacan n'a pu jusqu'ici être retrouvé. Au dire de Vardan (Ven. p. 147), le récit y commençait à l'année 1236 et embrassait tout au plus une quinzaine d'années, puisque Vanacan mourut, au dire de Kiracos, le samedi 18 mars 1251.

Les deux auteurs arméniens qui ont tracé le tableau de leur littérature nationale, les PP. mékhitaristes Somal et Garégin, ne s'expriment pas avec éloge sur le style de Kiracos, qui est en effet excessivement simple, sans toutefois atteindre à l'incorrection et à la grossièreté de certains écrivains de la basse époque. Ce qu'ils louent surtout chez lui, quoiqu'il fût antichalcédonien prononcé (p. 17), c'est son orthodoxie au sujet du dogme de la procession du Saint-Esprit, c'est-à-dire, bien entendu, la conformité de ses doctrines avec celles de l'église romaine. Ce fut en 1251, au dire de Vardan (Ven. p. 148), que le pape Innocent IV souleva de nouveau cette question chez les chrétiens orientaux, grecs, syriens, ibériens, arméniens, qui rejetèrent le dogme romain (Vardan, Mosc. p. 194), tandis que les Arméniens, suivant une variante du manuscrit de Venise, qui me paraît juste, l'adoptèrent. Je dis «qui me paraît,» parce que si, en effet, les §§ LI—LIII de Kiracos se rapprochent beaucoup de la rédaction latine; si même, au fond, cette rédaction a été approuvée par le *conclusum* authentique du concile de Florence, proclamé le 6 juillet 1439, et trouvée très admissible, en 1717, par les docteurs de la Sorbonne, avec qui Pierre-le-Grand avait traité verbalement de cette matière[1]), d'autre part, le catholisos Nersès-le-Gracieux dans sa lettre à Alexis Comnène, telle que la donne Kiracos, à la fin du § III, s'exprime très catégoriquement dans les termes de la formule grecque «du Père.» Aussi hésité-je beaucoup à croire que les Arméniens orientaux et notamment Vardan, Vanacan et Kiracos, aient abondé réellement dans le sens du pape; car on sait que dans les questions de ce genre c'est non-seulement le fonds, mais aussi la forme et chaque mot de la formule, ayant une force sacramentelle, qui doivent être admis, sous peine de non-conformité et d'anathème. En tout cas, il est bien certain que le catholicos arménien Constantin 1er et le 3e concile de Sis, convoqué à ce propos, en 1251, admirent la thèse et la formule «filioque,» en y faisant toutefois la modification «du Père par le Fils,» admise par le concile de Florence; mais quand on exigea d'eux que le dogme, avec la formule latine, fût introduit dans la liturgie et dans tous les ouvrages théologiques, les Arméniens s'y refusèrent formellement. C'est ce qui était déjà arrivé un siècle plus tôt, lorsqu'après la mort de Nersès-le-Gracieux, l'empereur grec avait exigé des Arméniens un pareil acte de conformité à l'égard des formules grecques. Ils lui avaient opposé une invincible résistance. Le concile de Florence, après d'apparentes concessions, durant la lutte théologique, n'avait aussi obtenu pour conclusion que le même refus catégorique de la part des Grecs et des Arméniens. Dans la profession de foi publiée par Schröder, Gramm. arm., p. 251, on lit aussi la simple formule «du Père,» et dans le commentaire, sur ce passage, p. 265, plusieurs passages de Grégoire de Narec sont identiques, il est vrai; mais à la page suivante le même

1) Hist. de l'église catholique universelle, par Rohrsacher, t. XI, p. 564; Hist. de Siounie, tr. franç. p. 305.

dit «procédant d'eux.» Puis, dans l'hymne de la Pentecôte «Procédant du Père, recevant du Fils;» plus loin «l'Esprit, qui est de *leur* essence.» Tout cela prouve, avec plusieurs passages de Kiracos, que les Arméniens disent dans leur symbole une chose, et la développent un peu différemment dans leurs commentaires. Mais c'est assez sur ce sujet.

Je n'insisterai pas sur les mérites de Kiracos, comme historien. Son témoignage sur les événements contemporains, en ce qui concerne les Mongols; sur l'Aghovanie, sa patrie; sur la Géorgie et notamment sur les princes Mkhargrdzélidzé, souche des Argoutinski-Dolgorouki russes; sur les rois de Khatchen, successeurs des rois de Siounie; sur une foule de personnages arméniens et autres, ayant joué un rôle hors ligne au milieu du XIII. s.: tout cela a été mis en lumière dans notre traduction et discuté dans les notes, aussi bien que nous avons pu le faire. C'est encore à lui que la Géographie de l'Asie est redevable de l'intéressant voyage du roi Héthoum vers la résidence du grand qân, dont toutes les particularités ne sont pourtant pas encore éclaircies.

Parmi les faits spécialement remarquables, relevés par Kiracos, qu'il me soit permis de mentionner d'abord sa liste des catholicos d'Aghovanie, bien plus complète, naturellement, que celle de Mosé Caghancatovatsi, et qui atteint l'époque de l'historien, liste accompagnée de notations qui en font un travail original.

En second lieu, la double mention, avec variantes (p. 61, 99), du tremblement de terre qui ébranla Gantzac en 1139, à la suite duquel le roi de Géorgie Dimitri 1er accourut et enleva les portes de fer de la ville, si remarquables par l'inscription au nom de Chawir le Béni-Cheddad, dont un battant se voit encore au couvent de Gélath, près de Kouthaïs; v. XIe Rapport sur mon voyage archéologique, p. 40.

Enfin les détails sur la prise de Bagdad, par Houlagou, en 1258.

Relativement à la chronologie, Kiracos, ne traitant pas des origines de l'humanité, ne remontant, pour la nation arménienne, qu'à l'époque de sa conversion, n'avait nul besoin de recourir aux ères de Jules-Africain et d'Eusèbe.

Il ne se réfère qu'une seule fois à l'ère des Séleucides, et place la fondation de Bagdad en 1074 des Grecs, répondant exactement à 762, 3 de l'ère vulgaire, mais non, comme il le dit p. 41, à 194 du comput arménien — lisez 211.

Deux fois seulement il mentionne les années de J.-C.: 1°. il fixe l'ouverture du calendrier arménien en 553 de l'ère chrétienne, 3e du catholicos Mosès. 2°. Il raconte, comme Sam. d'Ani, l'apparition de Mahomet en 67 arm. — 618 de J.-C., p. 21, 29. Dans ma note 5, à ce dernier passage, au lieu «de Kiracos,» 62—613, lisez: «Sam. d'Ani,» qui cite en effet cette date, sans l'adopter toutefois. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les dates de l'ère chrétienne soient si rares chez notre historien, puisque cette ère n'est devenue vulgaire qu'au VIe s., après les travaux de Denys-le-Petit; qu'elle n'a guère été employée, même dans l'occident, jusqu'au XIe s., et n'a pénétré que très lentement en Asie, où d'autres supputations circulaient depuis des centaines d'années.

Dans l'intervalle des 864 ans qu'embrasse son résumé historique, 301—1165, les

dates ne sont marquées chez lui, comme chez Mik. Asori, que par la succession et les années des règnes, moyen fort imparfait, et qui exige des vérifications incessantes. Sauf certaines corrections, il se montre généralement exact et bien renseigné.

Parmi les dix-huit auteurs arméniens qui ont parlé de l'institution de leur calendrier, Kiracos est celui qui expose le sujet avec le plus de clarté, et cela à deux reprises, p. 22 et 105. Il en indique, p. 32, la correction, préparée par le catholicos Anastase; il en fixe l'ouverture, comme tous les autres, à l'an 553 de l'incarnation: erreur incontestable, par rapport à la manière actuelle de supputer l'ère vulgaire, comme je le prouverai plus bas, dans cette Introduction, toutefois plus apparente que réelle, plutôt de forme que de fonds, puisque les anciens concevaient et énonçaient la chose autrement que nous. En effet, certains manuscrits d'Eusèbe et Denys le-Petit anticipent de deux ans, Tertullien d'un an, la naissance de J.-C., suivant des systèmes dont il reste encore des traces dans le calendrier julien, ajoutant une unité au nombre d'or. En un mot, tout en étant devenue vulgaire, l'initiale de l'ère chrétienne n'était pas, au temps de Kiracos, et n'est pas encore mathématiquement démontrée.

Une des choses qui, autant que les questions de dogmes, éloignaient surtout les Arméniens des Grecs, c'était l'affaire de leurs rites écclésiastiques, auxquels ils étaient attachés, d'abord par respect pour la tradition antique de leur patrie, puis parce que c'était, avec leur idiome, le seul reste de leur indépendance. Or la liberté dans les petites choses, d'usage ordinaire, est celle à laquelle on renonce le plus difficilement, et c'est ce qui fait dire à S. Nersès, dans son Encyclique: «La division entre les églises grecque et arménienne est une affaire de mots et de rites.» Les Arméniens tenaient excessivement à ne pas réformer leur liturgie, à célébrer, par ex. la Nativité et le Baptême de J.-C. le même jour, 6 janvier, comme au reste cela se pratiquait, sans conteste, dans la primitive église (Kir. p. 67); à conserver dans leurs hymnes certaines formules qui n'ont rien de contraire à la foi; à employer du pain sans levain dans l'offrande du S. sacrifice et à plusieurs autres observances (p. 30, 67, 78, 84, 169). Les Byzantins, au contraire, s'opiniâtraient à ne point autoriser ces divergences. Il n'est donc pas étonnant que notre historien soit revenu si fréquemment sur ce sujet.

En général, la chronologie de Kiracos est exacte; les erreurs qu'on peut lui reprocher sont peu nombreuses, comme p. 30, 39, 43, une anticipation de 100 ans à l'égard des Seldjoukides, si son texte n'a pas subi d'interpolation; il y a contradiction évidente entre les deux passages, p. 37 et 41, où il donne deux dates différentes de la fondation de Bagdad; confusion et incertitude dans celle qu'il assigne, p. 96, à la prise de cette ville par Houlagou, et encore là-même à sa fondation. Il raconte aussi, p. 25, une histoire incroyable au sujet de l'avénement de l'empereur Maurice; une autre, § L, sur un succube, et § LV sur un vartabied Hohannès de Garhni, dans ces deux derniers passages, il est vrai, sur la foi d'autrui. Il ne faut pas être trop exigeant à l'égard d'un vartabied écrivant au XIII[e] s.,

car nos chroniques occidentales de cette époque, et même quelquefois les contemporains, ne sont pas exempts de pareilles légendes.

Le texte de Kiracos a été publiée pour la première fois à Moscou, en 1858, par Oscan Hohanésiants, in-12, d'après un seul manuscrit, presque sans notes. Les § n'y sont par numérotés dans le conrs du livre, mais senlement dans la Table des matières, où manque le № 14, de sorte que tous les autres №№ sont faux.

En 1865, le savant P. Léon Alichan, mékhithariste de Venise, en a donné nne 2e édition anonyme, avec une bonne préface, dont j'ai fait souvent usage pour la rédaction de la présente notice, et des notes critiques de tout genre. D'autre part, si le nouvel éditenr a cru devoir omettre la lettre à Alexis Comnène, formant notre § III, il a par contre ajouté à la fin, sous forme d'appendice, un article inédit, tout-à-fait légendaire, dont le héros est le vartabied Mkhithar-Goch, qui a été tronvé dans un manuscrit de Siav-Liarhn, faisant partie du § XIV. Les miracles attribués là au saint homme, à la suite d'un pélerinage exécuté par lui à Jérusalem, en 645—1196, sont sans intérêt pour les lecteurs profanes. Je suppose bien que la rédaction n'en appartient pas à notre Kiracos, quoique l'auteur s'y nomme lui-même «Moi Kiracos, l'historien,» et précisément parce qu'il s'exprime ainsi. L'éditeur de Venise a établi nne division de son texte en deux parties, dont la première finit avec la lettre de Nersès; le reste est divisé en 63 §; de plus il a ajonté à son édition une courte, mais substantielle Table alphabétique, renfermant plns de 1400 noms propres, et qui rend les recherches très faciles.

L'évêque Onkhtanès a écrit l'ouvrage dont nous offrons aujourdhui la tradnction, et dont le titre, en tête du mannscrit appartenant au Musée asiatique, est ainsi conçu: «Histoire en trois parties, composée par l'évêque Ter Oukhtanès, à la prière dn P. Anania, supérieur du couvent de Narec et vartabied de premier rang. [1])

«Partie 1re. De nos rois et pontifes;
» 2e. De la sécession des Ibériens;
» 3e. De la conversion de la nation dite Dzad.»

La copie du Musée asiatiqne a été exécutée en 1847, pour l'Académie Impériale des sciences, sur l'original appartenant à la bibliothèque dn couvent d'Edchmiadzin, et marqné N. 1675 dans le Catalogue de ladite bibliothèque, imprimé à Tiflis en 1865, p. 186. Ainsi s'exprime le rédacteur du Catalogue: «D'Oukhtanès, évêque d'Ourha, Histoire, in-4°, en écriture ronde, à pleine page; il y a des questions sur le livre de Job. Pas de mémento; la fin est incomplète.» En effet, la 3e Partie manque entièrement, et faute de mémento du copiste, on ne sait à quelle année remonte l'original. Notre copie est un petit in-f°, d'écriture cursive, peu élégante, mais correcte, passablement lisible et, ce qui lui donne de la

1) Comme la présente Notice sur Oukhtanès a déjà été publiée dans le Bulletin de l'Académie, t. VI, j'indiquerai par un * les changements et additions les plus considérables que j'y ai introduits

valeur, paraît avoir été collationnée, car les marges portent des réparations d'omissions faites par le copiste, et d'une autre écriture.

La Préface n'est guère qu'une insignifiante phraséologie, et une série d'amplifications sur des textes évangéliques, relatifs surtout à la charité. Voici les seuls faits intéressants pour les lecteurs profanes qu'il me paraît possible de tirer des neuf grandes pages qu'elle remplit. Elle porte en titre: «Réponse à la lettre d'Anania et promesse d'accomplir ses demandes.» Pnis Oukhtanès rapporte ce qni suit:

Anania, abbé du couvent de Narec — au S. dn lac de Van, dans la province arménienne de Vaspouracan — et que notre anteur qualifie «mon père spirituel, vartabied universel,» avait fait fait tenir à Oukhtanès, par l'entremise du prêtre Philippos, une lettre où, à ce qu'il paraît, il le priait d'écrire nne histoire d'Arménie et lui avait plusieurs fois proposé une entrevue; lui, s'était refusé à la demande de son ami, alléguant sa faiblesse, son défaut de savoir, et avait répondu dans ce sens, par une lettre qni fnt portée par le prêtre Simon. Anania, cependant, avait insisté et s'était rencontré personnellement avec Oukhtanès, qni rapporte le fait en ces termes:

«En ce temps-là donc, lorsque vons alliez anprès du saint pontife Khatchic, honoré de Dien, et lui portiez, comme présent et offrande spirituelle, le livre dit «Racine de la foi,» contre les Diphysites, que le Saint-Esprit, habitant en vous, vous avait dicté, en ce temps-là vous m'avez parlé de bouche à oreille, de l'Histoire *que je devais écrire*. Si vous désirez savoir en quel lien cela est arrivé, je vons le dirai; comme anssi, s'il vous plaît, je vous expliquerai en quels termes et dans qnelle saison. C'était au bord de l'Akhourian; nons avions récité les prières du S. sacrifice au Dien des puissances, attribuées à S. Athanase, en été, an mois de tré, un dimanche, le 11 du mois [1]), à la 9e heure.» Il est impossible de mieux préciser, sauf l'année, qui manque, l'époque de la rencontre des denx ecclésiastiques. Anania avait réussi à vaincre les scrupules d'Oukhtanès, et celui-ci promit d'accomplir sa demande. Telles sont les circonstances, dans lesquelles fut écrit l'ouvrage dont nous nons occupons. Il n'est pas à ma connaissance qu'aucun arméniste européen en ait profité avant que j'en aie donné de longs extraits dans mes Additions et éclaircissements à l'Histoire de Géorgie, p. 107 sqq.

On sait que le catholicos arménien Khatchic siégea 972—992, d'ailleurs tré est le 4e mois de l'année arménienne: le 11 de ce mois est donc le 101e j. de l'année, y compris l'initial, car tous les mois sont ici de 30 jonrs. [2])

---

1) C'est par erreur que j'ai imprimé «le 10 de tré» dans les Addit. et écl. à l'hist. de Géorgie, p. 124; car le texte porte *աւուր մետասանումն*.

2) Je ferai une remarque, de peu d'importance au fond, même à mes yeux, sur l'étymologie des noms des quatre premiers mois arméniens. Navasard peut très bien s'expliquer par les deux mots sanscrits *nava* «nouveau» et *sard*, précisément «automne,» par extension «année,» suivant ce que m'assurent mon collègue M. Schiefner et le professeur M. Kossovitch (en chinois on dit: «Mille automnes» i. e. 1000 ans; v. Les deux jeunes filles letrées I, 114) c'est donc la nouvelle année — commençant en automne. En persan نو a le même sens que *nava*; سرد, comme l'arménien *ցուրտ*, signifie «froid.» Quant au nom du 2e mois, *Հոռի*, et du 3e, *Սահմի*, ils ont la plus parfaite con-

Or, en 973, le nouvel an ou le 1 du mois arménien de navasard répondant au 28 mars, le 11 de tré correspondait au 6 juillet, dimanche.

En 980, année bissextile, le 1 de navasard répondant au 26 mars, 11 tré coïncidait avec le 4 juillet, dimanche.

Enfin, en 987 1 navasard = 25 mars, le 11 tré = 3 juillet, dimanche.

Dans ces trois années les 6, 4 et 3 juillet tombèrent donc en effet le dimanche; car le calendrier vague arménien, sans bissextiles, ramène chaque sept années les mêmes hebdomadaires. [1])

Il est nécessaire de dire, avant d'aller plus loin, que l'abbé Anania est connu dans la littérature arménienne comme un savant philosophe et un controversiste distingué, ayant écrit contre les sectaires Pauliciens ou Thondrakians; Quadro della st. lett. di Arm. p. 61; Tchamitch, II, 824, 887. Nous n'avons aucun renseignement positif sur Philippos, son émissaire, ni sur le prêtre Simon, l'envoyé d'Oukhtanès. Quant à ce dernier, il n'est lui-même pas plus connu que les autres. * Il ne dit rien du lieu ni de l'époque de sa naissance, ne fait allusion à aucune des autres circonstances de sa vie, et ceux qui parlent de lui ne nous livrent que son nom et un titre sec. Le P. Somal se tait complètement sur lui dans son Quadro; Mkhithar d'Aïrivank, dans sa liste des auteurs arméniens, p. 25 de la trad. fr., le nomme «Oukhtanès, évêque,» entre Ghévond, VIIIe s., et Jean catholicos, IXe—Xe s.; Vardan, Ven. p. 42, le cite simplement sans qualification aucune, mais l'éditeur, le P. Alichan, ib. n. 2, le qualifie évêque de Sébaste et historien, notice puisée sans doute chez Stéf. Orbélian, Hist. de Siounie, p. 63; tous les autres, comme: notre Kiracos, p. 4, 24; Tchamitch, I, 18; Garégin, Hist. de la littérature arm, p. 307, 630, le disent «Évêque d'Ourha, historien.» Le P. Tchamitch même, dans sa Préface l. c., dit n'avoir pas eu entre les mains le livre d'Oukhtanès, et pourtant il ne fait que le citer au t. II de son Histoire, p. 301, dans le récit de la sécession des Ibériens d'avec les Arméniens, mais sous le titre: «Lettres de Kyron et d'Abraham,» ce qui fait penser qu'il ne possédait pas l'ouvrage complet. Je ne sache pas qu'il existe d'autre témoignage, et je reste indécis entre les deux résidences épiscopales qui lui sont attribuées.

---

formité de son avec [illegible] «deux» et [illegible] «trois,» en géorgien; enfin տրէ, le 4e mois, n'est pas sans quelque analogie phonétique avec [illegible] «quatre,» dans la même langue.

1) Voici la preuve de ces calculs:
En 973 1 navasard = 28 mars;
11 tré 100 j. après.

973	980	987
243	245	246
1	1	1
1217 : 7 = 6 sam 1 mars	1226 : 7 = 1	1234 : 7 = 2
+ 27 j. de mars	+ 25	+ 24
33 : 7 = 5 vend.	26 : 7 = 5	26 : 7 = 5
+ 100 j. après le 28 mars	+ 100 j.	+ 100 j.
105 : 7 = 0 dim. 6 juillet.	105 : 7 = 0 dim. 4 juill.	105 · 7 = 0 dim. 8 juill.

Ainsi les seuls points qui restent incontestables, d'après la Préface du livre d'Oukhtanès, c'est que l'auteur vivait et écrivait entre 972 et 992; qu'en l'une des trois années indiquées ci-dessus, probablement la plus ancienne, en 973, puisqu'il croit devoir rappeler ces détails à son correspondant, comme si celui-ci pouvait les avoir oubliés, il avait eu une entrevue avec Anania et s'était décidé à écrire son Histoire, sur l'invitation de cet abbé et peut-être du catholicos Khatchic.

Quant au plan de l'ouvrage, voici les propres termes de l'auteur [1]. «Afin de rendre mon discours correct, de le proportionner aux besoin et convenance des choses, de réduire à une juste mesure ce qui est démesuré, de développer ce qui est trop serré, de retrancher le superflu, de suppléer suivant mes forces à ce qui manque, de ranger tout successivement dans l'économie du plan, je dirai d'abord le nombre de nos rois et pontifes; puis la séparation des Ibériens de la communion arménienne; après cela le baptême de la nation des Dzad Ծրադ; les cantons, villages principaux, villes, forteresses de ce pays; les ermitages des solitaires; les lieux où vivent les cénobites, dans la solitude; les manifestations de la puissance divine sur les convertis, soit secrètes, soit publiques, par la production de miracles, d'apparitions extraordinaires [2], de révélations; les oeuvres spirituelles, les discours, travaux, solennités épiscopales, de Grégoire et de ses serviteurs; la coopération et les ordres du roi Sembat [3]; le zèle des magnats pour l'oeuvre spirituelle; l'empressement des princes, chacun dans son domaine; de tous les gens honorables, chacun dans les limites de son influence, qui tous m'ont secondé dans mon travail littéraire et dans mon oeuvre spirituelle, et encore les craintes et angoisses que m'ont causées les menaces d'hommes féroces, légers dans la foi et semblables pour les moeurs à des dragons: tout cela, en exécution de vos ordres, donne de la consistance à l'histoire, en même temps que la longueur de la composition est pour moi une cause de fatigue.»

Si tel était le plan d'Oukhtanès, ou il ne l'a pas rempli, ou notre manuscrit est bien incomplet. La 1re Partie de son Histoire ne contient en effet qu'un mince abrégé des ouvrages de Moïse de Khoren et de Mosé Caghancatovatsi, l'historien des Aghovans, avec de courtes notices seulement sur les personnages les plus marquants de l'histoire d'Arménie; puis la série des empereurs romains ou grecs, avec numéros d'ordre de ces princes, copiés de la Chronique d'Eusèbe, et deux ou trois légendes de martyrs: le tout jusqu'au temps de Constantin. La légende de S. Grégoire-l'Illuminateur est un extrait fort abrégé de celle d'Agathange. Ici s'arrête notre historien, n'ayant consacré à ce long récit qu'une cinquantaine de pages, qui ne renferment rien d'original ni de particulièrement intéressant.

La seconde Partie traite exclusivement de la sécession des Ibériens de la communion

1) Dans sa Préface, p. 9 du manuscrit.

2) L'auteur dit littéralement արուեստից տես-լեանց· que l'on peut traduire «d'apparition adroites, artificielles.»

3) Dans les limites de temps indiquées plus haut, 972—992, il s'agit du roi Sembat II Tiézéracal «le dominateur du monde,» qui régna 977—989.

arménienne, fait certain, aussi important qu'inexplicable dans les circonstances dont le récit est accompagné chez les auteurs arméniens, et que l'on ne sait comment concilier avec les Annales géorgiennes. Dans le dernier quart du VIe s., au moment où, suivant ces annales, les Géorgiens venaient de se donner un roi, dans la personne de Gouram, Bagratide [1]), et où ils avaient un catholicos, du nom de Samouel, dans ce temps-là, suivant Oukhtanès, meurt un soi-disant catholicos géorgien, qu'il ne nomme pas, et le catholicos arménien Mosé 1er, le remplace par un certain Kyron, natif de Scoutri, dans le Djawakheth, qui, bientôt, se tourne du côté de l'orthodoxie grecque, à propos des doctrines du concile de Chalcédoine, et, avec toute la nation soumise à sa juridiction, renonce à jamais à la communion arménienne. Du roi, il n'en est pas dit un seul mot, bien que l'auteur reconnaisse Tiflis comme «ville royale,» capitale de l'Ibérie. Des grands du pays, il en nomme quelques-uns, mais ni Gourgen, ni Wakhtang, ni Djouancher, qui faisaient frapper alors ces monnaies bilingues, pehlevies-géorgiennes, bien connues dans la numismatique depuis les travaux du général Bartholomaei et de M. Langlois, et qui paraissent bien être du nombre de ces seigneurs auxquels le roi sassanide Ormizdas IV avait conféré une sorte d'indépendance sous sa suzeraineté. De quelle Géorgie parle donc Oukhthanès? de la vraie Géorgie, qui avait son roi et son catholicos, si les Annales sont vraies; ou bien d'une portion du pays, où résidaient en grand nombre des Arméniens, ayant, comme ils l'ont eu plus tard, leur arhadchnord, leur supérieur spirituel? Dans le second cas, Kyron n'était pas un vrai catholicos, mais un simple arhadchnord; dans le premier, pourquoi se taire sur le roi Gouram et sur Samouel? car enfin un pareil changement de rite ne pouvait s'accomplir sans que les chefs de la nation y eussent pris une part quelconque. Je ne dirai rien de plus à ce sujet, parce que je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai écrit, il y a 20 ans, en 1851, dans mon Addition V. Malgré l'ennui que l'on éprouve à la lecture de ces récits de querelles théologiques, c'est ici que notre Oukhtanès devient réellement intéressant, par sa manière de traiter et d'exposer l'origine de la nationalité des Ibériens, l'état politique de leur pays au VIe s. de notre ére, l'ethnologie des diverses peuplades qui l'occupent et une foule de questions tenant à l'histoire religieuse des deux contrées. Ses répétitions, ses digressions, son analyse des documents, sont excessivement fatigantes; sa haine contre le concile de Chalcédoine est réellement fanatique, mais le tout est original au suprême degré. Je crois que c'est, dans toute la littérature orientale, le seul point d'histoire exclusivement traité, par un Asiatique, d'après des pièces justificatives, alléguées en entier.

Enfin la 3e Partie devait être consacrée à l'histoire d'une tribu arménienne, celle des Dzad, qui est à-peine connue, mais elle a disparu du manuscrit d'Edchmiadzin et conséquemment de la copie du Musée asiatique. Si, comme il est très probable, les Dzad sont

1) On sait que les auteurs arméniens ne concordent pas avec les Annales géorgiennes sur l'origine de la dynastie bagratide d'Ibérie, et la font carrément descendre d'un Bagratide arménien, Vasac, vivant vers le milieu du VIIIe s., frère de Bagrat, auquel remonte sûrement la généalogie des rois Bagratides d'Arménie; cf. Add. IX, p. 161. Quant à Gouram, l'abrégé arménien des Annales, ibid. p. 49, ne le qualifie pas Bagratide.

les mêmes que les Dzodéatsi, nommés chez Moïse de Khoren, I. II, ch. VIII, ils descendaient d'Arhan, premier gouverneur connu des pays du N. de l'Arménie, institué par le roi arsacide Vagharchac; ils doivent être également identiques avec les Dzodek, mentionnés chez Eghiché, Guerre des Vardanians, p. 8, 42 [1]), parmi les peuplades distinctes de l'Arménie septentrionale. Comme issus d'Arhan, ils résidaient sans doute hors de la Siounie, à l'E. de l'Outi ou dans l'Outi même, i e. sur l'une des rives du Kour, à l'endroit où il quitte l'Ibérie pour couler vers la mer Caspienne [2]). Je suppose même, sans pouvoir le démontrer, qu'il reste encore quelque chose de cette peuplade dans les deux villages du gouvernement de Chamakhi où s'est conservée la langue, d'origine énigmatique, des Outiens [3]). Il faut, du reste, que leur conversion au christianisme soit déjà fort ancienne, puisque notre auteur en avait connaissance; à ce qu'il paraît, leur persévérance à rester unis au rit grec orthodoxe leur a attiré l'inimitié des Arméniens, dits Grégoriens, et c'est là, je n'en doute pas, la raison pour laquelle la 3ᵉ Partie de l'histoire d'Onkhtanès, manuscrit unique jusqu'à présent, aura été lacérée [4]). Quant aux Dzanars, que notre auteur, § 18 de la 2ᵉ Partie, regarde comme des Juifs, aussi bien que les autres Ibériens, c'est presque aussi l'opinion des écrivains musulmans cités par M. S.-Martin, Mém. t. I, p. 233; Thoma Ardzrouni donne sur leur compte de longs et précieux renseignements, p. 196, ainsi que Vardan, Mosc. p. 135, Ven. p. 101; trad. russe, p. 134. C'est une question historique à élucider.

Il n'y a pas de bonne histoire pragmatique sans chronologie, ne fût-ce qu'un système quelconque, soit l'un de ceux qui sont généralement admis, soit tout autre, créé par l'auteur d'après ses vues particulières. Oukhtanès n'étant pas à proprement parler un historien, ni même un compilateur, mais un simple et très mince abréviateur, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas en chronologie d'opinions originales; encore devrait-il s'en tenir à quelque rédaction approuvée. Or, à part la date de son Introduction, régulière d'ailleurs, quoique incomplète, on ne trouve dans sa 1ʳᵉ Partie que cinq ou six notices chronologiques, très vagues et incertaines.

Pour l'époque antédiluvienne, les années de paternité des patriarches sont, chez Oukhtanès, conformes à celles données par Eusèbe, sauf celle de Mathousala, 165 ans au lieu de 167, variante très fréquente dans les manuscrits arméniens; en y joignant les 600 ans de Noé jusqu'au déluge, elles atteignent réellement l'an 2242 du monde, mais malgré la coïncidence de ce chiffre avec la date eusébienne, notre auteur termine son § 1ᵉʳ en disant que «Noé fut le 10ᵉ patriarche depuis Adam, durant un intervalle de 2000 ans;» par-là il se contredit lui-même et ne se met d'accord avec aucun chronologiste connu.

---

1) Eghiché, Oeuvres complètes, Venise.

2) Le P. Alichan parle aussi en passant des Dzodik, § 186 de sa Description de la Grande Arménie

3) V. Schiefner, Versuch über die Sprachen der Uden, dans Mém. de l'Acad. des sc. VIIᵉ Série. t. VI, N. 8.

4) Chez Mkhithar d'Aïrivank, année 821, on trouve la notice, qu'un certain prêtre Pharsman, autrefois arménien grégorien, avait converti au rite des Ibériens les habitants de Dzad, qui étaient encore grecs au XIIIᵉ s.

A l'égard des patriarches postdiluviens, des juges d'Israel et des rois de Juda, il ne donne que les dates particulières de paternité ou de durée d'emploi et de règne, sans se référer jamais à aucune époque fondamentale, et n'énonce de total qu'en plaçant, § 15, «la naissance du Sauveur en 5500 depuis Adam, et la fondation du comput arménien en 500 depuis Jésus Christ.» Sur le 1[er] point on pourrait s'entendre avec lui, puisqu'il s'agit de l'ère de Jules-Africain, si on ne lisait en marge, ici même, la date eusébienne 5198 — sans doute une note du copiste. Il paraît pourtant qu'il s'en tient à 5500, puisqu'il y revient au § 23, en disant: «Il s'était écoulé depuis Adam jusqu'à la naissance de J.-C. 5500 ans; suivant les Juifs — texte hébreu — 4000 ans; suivant les Samaritains, 4000 ans[1]); suivant le calcul grec d'Épiphane de Chypre, 5500 ans; enfin, d'après la Chronique d'histoire générale, 5195 [2]) ans.» Et encore au § 78 on lit: «Depuis Adam jusqu'à la 15[e] année de Trdat (301 de J.-C.) il y a 5800 ans.» C'est une nouvelle preuve que l'ère de Jules-Africain domine chez notre auteur. Je reviendrai plus tard sur la date de la fondation du calendrier arménien.

Je ne doute pas qu'on ne puisse trouver souvent du désaccord entre Oukhtanès et les autres historiens, pour la durée des règnes des rois de Juda, de Perse, d'Assyrie et d'autres; mais, à mon sens, il ne vaut pas la peine de faire un relevé général de ces variantes, qui peuvent n'être pas du fait de l'auteur, pour un ouvrage qui ne contient presque que des chiffres, et qui a été composé sans indication de sources ni critique. Ce serait un travail à refaire, de la première à la dernière ligne, en substituant arbitrairement de nouvelles données à celles de l'original. Quant aux 29 empereurs «des Romains ou des Grecs,» comme Oukhtanès les appelle indifféremment, jusqu'à Probus, il leur donne les mêmes numéros d'ordre qu'Eusèbe, dans la traduction de S. Jérôme, jusqu'à Tacite et à Florien, dont les règnes n'occupent pas une année entière: aussi ne les compte-t-il pas dans la suite de la série. Les plus fortes variantes que j'aie remarquées sont: pour l'empereur Auguste, 50 ans et 6 mois de règne, au lieu de 56 ans et 6 mois, pour Macrin, 20 ans, en toutes lettres, au lieu d'un an.

Enfin aux §§ 51, 58 et 76, Oukhtanès donne des dates mensuelles du calendrier arménien, qui ne sont pas exactes.

1) Suivant lui S. Théodore fut martyrisé sous Maximin 1[er] (235—237 de J.-C.), le vingt-quatre du mois de maréri, — 17 ou 18 juillet.

---

1) Le texte samaritain de la Bible, d'après Tchamitch, Hist. d'Arm. t. III. Tables, p. 3, donne 4700 ans; un autre calcul donne 4304 ans: en tout cas le chiffre d'Oukhtanès est fautif. * Les variantes sont si nombreuses, qu'il ne faut pas attacher une grande importance, même à celle d'une petite chronique samaritaine, publiée dans le Journ. asiat. de Paris, décembre 1869, p. 427, où il est dit que depuis Adam jusqu'à l'an 747 Hég — 1346 de J.-C., il s'est écoulé 5778; conséquemment l'ère chrétienne aurait commencé en 5432.

La soi-disant ère mondaine d'Epiphane ne peut être l'ère grecque 5508, puisque ce saint mourut en 403 et que l'ère 5508 n'est usitée que depuis l'an 680 de J.-C.

2) L'on peut lire 5192, car l'écriture est tellement cursive, qu'elle permet à-peine de distinguer les lettres numérales բ 2, ե 5.

Or d'après les détails fournis par Oukhtanès sur la vie du saint, il est visible qu'il s'agit ici de S. Théodore Tyron, le guerrier novice, d'Amasée, martyrisé, d'après Baillet, en 306, sous Maximin Daza ou Dala; la Vie des SS. arméniens, t. II, p. 356, dit, ce qui ne change rien à l'époque: «Sous Galère, qui régna en 304;» en effet ce Galère s'appelait aussi Maximin et s'associa son neveu Maximin Daza, qui se fit proclamer empereur en 308. Le fête du saint se célèbre chez les Grecs le 17 février, jour de son martyre; une autre fête le 1er samedi de carême, une 3e le 9 novembre, suivant des calendriers des VIIe et IXe s., enfin, la translation de ses reliques le 8 juin. Il est donc fort probable que S. Théodore Tyron mourut en effet en 306, sons l'nn des Maximin; comme donc, en 305, le 1 navasard tombait au 11 septembre, le 24 maréri répondit au 1 juillet 306.

En 305, 1 uavaq. = 11 sept.	19	En 319, 1 navas. = 8 sept.	22
254 j.	31	251 jours	31
293 j.	30	293 »	30
547	31	544	31
— 365	31	— 365	31
182 j. 1 juillet.	28	179 j. 28 juin.	28
	31		31
	30		30
	31		31
	30		28 juin.
	1 juillet.		293 j., 24 maréri.
	293 j., 24 maréri.		

Il est bien vrai qu'un autre S. Théodore, dit le stratélate ou le général, officier supérieur dans les troupes de Licinius, souffrit le martyre le 7 février 319, d'après Baillet; en 315, ou 320, Vie des SS. arm., V, 219. Il était fils d'une soeur du précédent, d'après les hagiographes arméniens.

Or, si nous prenons pour exact le chiffre 319, en cette année le 1 navasard tombait au 8 septembre et le 24 maréri au 28 juin.

Une biographie jouissant d'une certaine autorité, l'Universal lexicon, place le martyre de Théodore Tyron en 290, sous Maximin-Hercule; or en cette année le 1 navas. arménien tombait au 15 septembre, et le 24 maréri = 5 juillet.

Ainsi aucune des dates assignées au martyre des deux Théodore, que les rédacteurs des vies des saints confondent sans cesse l'un avec l'autre, tant leurs actes ont d'analogie, ne coïncide avec la date arménienne de la fête de S. Théodore, donnée par Onkhtanès, et celui-ci s'est en outre évidemment trompé d'au moins 60 ans sur l'époque.

2) Notre auteur fixe le martyre — la dormition — des 7 dormants, ainsi qu'il convient, sous le règne de l'empereur Dèce, 249—251 de J.-C. et leur réveil 140 ans après, donc vers la fin du IVe s. de notre ère; la Vie des SS. en arm. t. I, 157, se rapproche plus d'Oukhtanès et parle aussi de leur réveil en 389, 140 ans après leur dispariti on. Baillet au contraire place le premier événement en 250, le second «en 479, sous Théodose-

le-Jeune,» deux indications qui se contredisent. La question reste donc indécise entre les sources grecque et occidentale.

3) Enfin Oukhtanès, parlant des 40 martyrs de Sébaste «sous l'impie Licinien,» dit que le commencement de leur martyre eut lieu le 13 du mois arménien d'areg, jour auquel est indiquée leur fête, et la fin de leurs tourments au 9 mars, jour où leur mémoire est honorée par l'église arménienne. Suivant Baillet, en effet, ils subirent le martyre le 9 de mars, en 320, en 310, d'après l'Universal lexicon, mais leur fête a été renvoyée au 10, pour des raisons particulières. Avger, dans les Vies de SS. en arménien, t. II, p. 482, ne dit pas en quelle année le fait eut lieu.

Or ni l'année 310 ni 320 ne donnent le moyen d'établir une concordance entre le 13 areg et le 9 ou le 10 mars.

En 310 1 navas. 10 septembre	En 320 1 navas. 7 septembre
253 j. 10 septembre	250 j. 7 septembre
222 j. 13 areg.	222 j. 13 areg
475	472
— 365	— 366
110 j., 20 avril.	106 j., 13 avril.

Ce qu'il y a de certain ici, c'est que Grecs, Géorgiens et Arméniens, célèbrent en effet la fête des 40 martyrs de Sébaste le 9 mars, et que chez les Latins elle a été transférée au 10. En outre, le 13 d'areg ne correspond point à cette date, dans les années 310 et 320.

Pour achever ce qui concerne la 1re Partie de l'ouvrage d'Oukhtanès, il nous apprend, au § 73, que le titre royal fut déféré à Trdat par l'empereur Probus; il soutient expressément cette opinion au § 91, contrairement à Moïse de Khoren, l. II, ch. LXXXIII, LXXXV, qui fixe l'avénement du même roi dix ans plus tard, à la 3e année de Dioclétien, donc en 286. Cette opinion d'Oukhtanès avait prévalu dans l'esprit de M. Saint-Martin, qui se l'est appropriée, Hist. du Bas-Emp. nouv. éd. t. I, p. 76, et Mém. t. I, p. 436. Il faudrait de profondes recherches pour décider en connaissance de cause entre ces deux autorités, et à dire vrai, celle de Moïse de Khoren, si voisin des faits, me semble mieux fondée et plus concluante.

Dans la seconde Partie, dont j'ai fait connaître plus haut le contenu sommaire, les indications chronologiques ne sont pas très nombreuses ni très nettes, mais en revanche elles ne manquent pas d'intérêt.

Cette section de l'ouvrage commence précisément par un synchronisme quatre fois répété, § 1, 30, 32, 35. Il est dit là que l'avénement du catholicos arménien Abraham, sous lequel s'opéra la sécession des Ibériens, tomba «sous l'empereur Maurice, en la 17e année de Khosro-Parviz; Sembat Bagratide étant marzpan d'Hyrcanie;» § 1. Une première réunion pour l'élection d'Abraham eut lieu sans résultat, au mois de maréri, § 30, 32; le

sacre se fit le dimanche après Pâques, à la fin de navasard, § 35; mais pour compléter les notices fournies par notre auteur sur ce sujet, il faut ajouter qu'au § 8 il dit en toutes lettres qu'Abraham succéda au catholicos Mosès «trois ans après la mort» de celui-ci, et qu'au § 38 il reparle encore de «nombre d'années» écoulées entre la mort de Mosès et l'installation de son successeur.

Or ce qui est certain, c'est 1° que Maurice régna du 13 août 582 au 2 novembre 602.

2° Que Khosro-Parviz devint roi de Perse en 590, et que sa 17ᵉ année tomba en 607: c'est la première preuve de la fausseté, dans le synchronisme ci-dessus, de l'année 17, postérieure de cinq ans à la mort de Maurice. Une seconde preuve est celle-ci: l'historien Sébéos, trad. russe par M. Patcanian, p. 71, place presque exactement la 1ʳᵉ année de Khosro-Parviz en la 7ᵉ de Maurice, donc en 589. D'où vient donc l'indication donnée par Oukhtanès? Si je ne me trompe, en voici une explication probable. Sembat, au dire de Sébéos, fut nommé marzpan d'Hyrcanie, par le roi de Perse, après l'apaisement de la révolte de Bahram-Tchoubin, donc en 591 [1]). Ayant gouverné huit ans sa province, il fut, ajoute l'historien, appelé à la cour, donc en 599; mais en la 18ᵉ année de Khosro, il lui fut permis d'aller visiter sa patrie arménienne; Sébéos, trad. russe, p. 70, 71. Comme c'est ici seulement que Sébéos parle *accidentellement* de la mort de Mosès catholicos et de l'avénement d'Abraham, on pourrait facilement croire que, d'après lui, ces événements sont contemporains de la venue de Sembat en Arménie, en l'année indiquée du roi de Perse, tandis qu'en y regardant de près, on se convainc que la date de la «18ᵉ année» se rapporte à une autre chose, et que la mort de Mosès est racontée ici «au plus-que-parfait.» Si, comme je le pense, c'est de là ou d'une source analogue que notre Oukhtanès a puisé ses renseignements, on comprend pourquoi il a donné une date trop élevée du règne de Khosro.

Les faits relatifs à Khosro-Parviz et à Sembat étant constatés, à quelle époque se fit l'élection du catholicos Abraham?

Mosès II, son prédécesseur, était devenu catholicos en 551; 30 ans après il prit pour coadjuteur le vartabied Vrthanès et mourut, d'après les meilleures autorités, notamment d'après la liste critiquée des catholicos, rédigée avec beaucoup de soin par le P. Chahkhathounof, en 593: ceci a presque la force de l'évidence. Quant à Abraham, il fut élu, suivant ce dernier, «quelques mois» après la mort de Mosès, donc en 594, date admise par le P. Tchamitch. Qui des deux est dans le vrai? Oukhtanès, postérieur seulement de quatre siécles, qui dit *trois années* *զկնի երեք ամաց*, ou Chahkhathounof, notre contemporain, *անցեալ ամիսս ինչ*, *quelques mois s'étant écoulés?* comment nous faire à ce sujet une opinion raisonnée, quand Jean catholicos, Mosé Caghancatovatsi, Asolic, Vardan et autres historiens plus ou moins voisins de l'époque, se taisent sur les circonstances du fait qui

1) Ces faits et ces dates sont confirmés par l'Hist. du Bas-Emp. l. LIII.

nous occupe? Essayons pourtant de déterminer par approximation l'année, le quantième et le jour de l'avénement d'Abraham au catholicat:

Soit le dimanche après Pâques, fin de navasard,

Soit le jour de la fête Bénie — les Rameaux — de l'année qui suivit la mort de Mosès, une première réunion n'ayant pas eu de résultat; Hist. de Siounie, ch. XXV.

Admettons que la première réunion ait eu lieu en maréri, peu après la mort de Mosès; comme en 593 le 1 de navasard tombait au 1 juillet, maréri, 10ᵉ mois de l'année arménienne, coïncidait, 270 jours après, avec les quatre derniers jours de mars 594: ainsi l'élection à Pâques, tombant le 29 mars 593, était impossible.

En 42 arm. = 593, 1 navas. = 1 juillet, Pâques 29 mars 593.

30 j. de juillet 592	593	1 juillet 182 jours.
31	148	2 maréri 271 »
30	1	453
31	742 : 7 = 0 1 mars.	− 365
30	+ 28 : 7 = 0 dim. 29 mars.	88 jours
31		= 29 mars, 2 maréri.
31 janvier 593.		
28		
29 mars 593.		
271 j. = 2 maréri, 29 mars 593.		

2 jours de mars	182 jours 1 juillet
30 » d'avril	— 94
31 » de mai	88 jours
30 » de juin	= 29 mars, 2 maréri.
1 » de juillet	
94 jours.	

Le 29 mars, ou la Pâque, tomba donc le 2 de maréri, chiffre omis par le copiste.

Si l'élection et le sacre d'Abraham eurent lieu, soit le jour des Rameaux, soit le dimanche après Pâques de l'année suivante, i. e. en 594: dans le premier cas, Pâques étant tombé le 11 avril, et le 1 de navasard = le 1 juillet 594, nous arrivons au 15 de maréri de l'année vague, et le dimanche des Rameaux serait huit jours plus tôt, la Quasimodo une semaine plus tard.

En 43 arm. = 594, 1 navas., 1 juillet, Pâques 11 avril 594.

30	182 j. 1 juillet	594
31	284 j. 15 maréri	148
30	466	1
31	−365	743 : 7 = 1 1 mars
30	101 j. 11 av. 594.	2
31		11
31 janvier 594		14 : 7 = 0.
28		
31		
11 avril 594		
284 j. 15 maréri.		

En 595, Pâques le 3 avril, le 1 de navasard = 1 juillet, nous atteignons le 7 du même mois de maréri, et le dimanche après Pâques serait une semaine plus tard. Dans ce cas, «la fin de navasard» յելս նաւասարդայ, ne peut en aucune façon coïncider avec le dimanche de Quasimodo. Ainsi, de nouveau Oukhtanès a mal calculé, ou peut-être les synchronismes dont il s'agit, sont une interpolation.

En 44 arm. = 595, 1 navas. = 1 juillet, Pâques 3 avril 595.

30	182 j. 1 juillet 594
31	276 j. 7 maréri 595
30	458
31	—365
30	
31	98 j. 3 avril
31 janvier 595	
28	
31	
3 avril 595	
276 j., 7 maréri.	

Enfin, si l'élection eut lieu en 596, Pâques tombant le 22 avril ou le 28 de maréri:

En 45 arm. = 596, 1 navas. = 30 juin, Pâques 22 avril 596.

31	182 j. 30 juin.
31	297 j. 28 maréri
30	479
31	—365
30	
31	118 j., 22 avril.
31 janvier 596.	
29	
31	
22 avril 596	
297 j. 28 maréri, 22 A. 596.	

Conclusion: la 1re réunion pour l'élection d'Abraham put avoir lieu dans les premiers jours de maréri, fin de mars ou commencement d'avril 593, le catholicos Mosès étant mort quelque temps auparavant; l'élection et le sacre eurent lieu, soit le 4, soit le 18 avril 594.

J'ai dit plus haut que je reviendrais sur la date de la fondation du comput arménien.

C'est un sujet qui ne peut être traité en quelques lignes, une question à laquelle on ne peut répondre en deux mots, sans explication préalable.

Les anciens Arméniens, pour autant qu'on le peut conjecturer, en déduisant du présent le passé, faisaient usage d'une année vague, sans bissextile, et d'une période de 1460 ans, nommée Haygh. C'est le savant P. Léon Alichan, qui a mis en circulation cette idée, puisée par lui chez un computiste du XIIe s., Jean Sarcavag: «L'an 122 de J.-C., le roi Ardachès II renouvela le calendrier, et le Haygh cessa» [1]). Suivant lui, le Haygh aurait

[1]) Le Haygh, sa période et sa fête, Paris, 1860, 8°, p. 10, 26 et n. 4. Mkhithar d'Aïrivank a aussi émis l'idée que de l'époque de la dispersion des peuples après la tour de Babel datent les différentes ères usitées en divers pays.

pris naissance le samedi 11 août 2492 av. J.-C., lors de la victoire remportée sur le géant Nébroth, par Haïc, le fondateur de la nationalité arménienne [1]). Il va plus loin: supposant que deux périodes semblables s'étaient déjà écoulées depuis la création de l'homme, il en compose une ère mondaine, de 5412 ans av. la naissance de J.-C., ni plus ni moins insoutenable que toutes les autres, et établit ce qui suit:

		av. J.-C.	d. m.
Une 1re époque aurait commencé un	vendredi [2]) 11 août,	5412	
» 2e » » » »	(mardi) » »	3952	1461
» 3e » » » »	samedi » »	2492	2921
» 4e » » » »	mercredi » »	1032	4381
		ap. J.-C.	
» 5e » » » »	dimanche » »	428	5841
» 6e commencera..............	jeudi » »	1888	7301

Voici probablement sur quoi reposent ces nombres:

1. Commence par 5 vendredi
1460
2. .... 1465 : 7 = 2 mardi
1460
3 .... 1462 : 7 = 6 samedi
1460
4. .... 1466 : 7=3 mercredi
1460
5. .... 1463 : 7 = 0 dimanche
6. .... 1460 : 7=4 jeudi.

1. ....
2. 1460 : 7 = 4 j. après vendredi = mardi.
3. » » » » mardi = samedi.
4. » » » » samedi = mercredi.
5. » » » » mercredi = dimanche.
6. » » » » dimanche = jeudi.

Il y a à cela deux objections: 1° Les périodes de 1460 ans sont fixes, solaires, avec bissextiles et répondant à 1461 ans civils, vagues, *sans bissextiles, sont encore dites sothiaques; or rien ne prouve que les anciens Arméniens aient fait usage du bissexte [3]). 2° L'économie du calcul est dérangée par le fait qu'en 428 ap. J.-C. le 11 août fut un samedi, et non un dimanche:

1) Hayg, p. 31.

2) Vendredi, jour de la création de l'homme, commencement de toute histoire.

3) *«Les Égyptiens ne réglaient pas leurs années civiles sur le cours du soleil ni sur celui de la lune, mais se servaient d'années vagues de 365 j., retardant d'un jour, tous les quatre ans. Ce long espace de temps s'appelait la grande année de Dieu, caniculaire, période sothiaque;» St. Martin, Calendrier, Encycl. moderne. «Le quart de jour qu'on négligeait chaque année solaire produisait un an après 1460 ans, durée équivalant à 1461 années égyptiennes. Le lever héliaque de Sirius ne se retrouvait le premier de l'an que tous les 1461 ans. Cette période était dite sothiaque;» Francoeur, Uranogr. 6e éd. p. 390; cf. A. J. H. Vincent, Recherches sur l'année égyptienne, 1865, p. 6: «1460 années fixes comprennent identiquement 1461 années vagues. L'intervalle entre ces deux dates 1321 av. J.-C. et 139 de notre ère (1460 = 1461 années des deux systèmes) a reçu le nom de période caniculaire ou sothiaque;» cf. Daunou, Études hist. III, 251, 285: la période sothiaque était de 1460 années tropiques, répondant à 1461 a. égyptiennes de 365 j.; elle ramenait l'an civil à l'an solaire, de 365¼ j.

428
− 8
420 : 28
28   15
140
140
0 = 28 : 4 = 7
7 + 28 = 35 : 7 = 0 jeudi 1 mars
4
5
14
28 : 7 = 2 samedi 11 août.

428
107
1
536 : 7 = 4 jeudi 1 mars
4
5
14
27 : 7 = 6 samedi 11 août.

Le 11 août 1888 sera donc vraiment un jeudi, tandis qu'il faudrait, après la correction indiquée, un mercredi, et que les trois points fixes des 1[re], 5[e] et 6[e] initiales empêchent toute correction des autres.

1888
472
1
2361 : 7 = 2 mardi 1 mars
4
5
14
25 : 7 = 4 jeudi.

Cependant le P. Alichan assure encore, que 2492 est l'année de la mort de Bel, suivant la chronologie d'Eusèbe et de Jules-Africain, indication que je laisse sous sa responsabilité; de plus, dans sa note 13, il fait des calculs de sars, de sos et de nars, mesures du temps chez les Chaldéens, d'où il tire précisément l'an 2492, ni plus ni moins, pour la date de la mort de Bel. Tout cela est certainement très ingénieux, mais par trop hypothétique.

D'après un passage extrêmement concis et obscur de Moïse de Khoren, l. II, ch LIX, on suppose que le roi Artachès II, régnant 88 — 123 de J.-C., et notamment en l'an 122 de notre ère, réforma le calendrier de sa nation, qui jusqu'alors, est-il dit, «ignorait les évolutions ou les cycles des semaines, des mois et des années.» Ce prince, dit-on, adopta l'année vague, alors usitée en Perse — 12 mois de 30 jours, plus 5 épagomènes, et un mois intercalaire de 30 jours tous les 120 ans, — sauf toutefois l'intercalation. Or, si la période de 1460 ans, du P. Alichan, était déjà pratiquée en Arménie, ce que ne dit pas Moïse de Khoren, on ne voit pas en quoi put consister la nouvelle institution, dûe au roi Artachès, qui eût mieux fait de prendre tout de suite et de toutes pièces le calendrier julien, car il eut de fréquents rapports avec les Romains, sous Domitien et sous Trajan.

Quoi qu'il en soit, l'Arménie, depuis sa conversion au christianisme, faisait usage pour ses besoins religieux d'un cycle de 200 ans, introduit en 353 de notre ère, sous Con-

stance II, par un certains André de Byzance, et qui reposait sur le calcul alexandrin des termes pascaux. Ce cycle, qui avait commencé par le terme du 4 avril (9e a. du comput de Nicée), s'acheva avec le terme du 25 mars (18e a. de Nicée), en l'année 552.

L'annee 353 avait pour terme pascal, suivant toutes les formules, le 4 avril, ce qu'il importe de constater.

Cycle grec.	Nombre d'or.	Cycle arménien.
353	353	353
— 2	+ 1	— 1
351 : 19	354 : 19	352 : 19
19	164	162
161	152	152
152	12	N. d'or. 10
N. d'or. 9	— 3	353 : 19
— 1	N. d'or. 9	163
8	X 11	152
X 11	99 : 30	11
88	9 épacte	épacte 11e
+ 14	30	= 11.
102 : 30	— 9	30
12 fondt	21	— 11
30	14	19
— 12	35	+ 13
18	— 31	3
+ 14	PL 4 A.	35
3 = 17		— 31
35		PL 4 A.
— 31		
PL 4 A.		

Ce spécimen des formules arméniennes offre des particularités singulières, qui seront plus bas expliquées et motivées, pour la découverte du nombre d'or et de l'épacte, et pour le calcul du terme pascal.

Malgré l'apparente simplicité des procédés techniques du comput, il est assez difficile d'en tirer des règles sûres pour l'application de la chronologie arménienne aux faits historiques. L'absence de bissextiles, le défaut d'initiale fixe, qui fait répondre ordinairement chaque année arménienne à deux années juliennes, et même une fois la même année chrétienne à deux années arméniennes, comme en 769 arm. = 1 janvier 1320 et 770 = 31 décembre 1320 de J.-C., ce sont deux choses qui compliquent fort les calculs, lorsque les quantièmes mensuel et hebdomadaire ne sont pas indiqués par les historiens. Pour les faits de l'histoire arménienne proprement dite, ce comput était suffisant et naturellement sans contrôle possible, à moins de synchronismes; pour ceux qui se rattachent à l'histoire des autres peuples, il fallait toujours hésiter entre une et deux années d'écart. C'était la

même difficulté que pour l'ancien calendrier égyptien, dont l'initiale resta fixée au 29 août julien = 1er du mois toth, depuis qu'en l'an 729 de Rome, 24 av. J.-C., l'Égypte, conquise par les armes romaines, avait définitivement adopté la réforme de Jules-César; la même que pour le calendrier lunaire de l'hégyre. Telle était du moins l'opinion adoptée à l'égard des Égyptiens jusqu'à ce qu'en ces derniers temps le décret bilingue de Canope, qui a supplanté en importance l'inscription de Rosette, eut démontré que les anciens Égyptiens avaient, outre leur année vague ou période sothiaque, une année fixe, avec bissextile quadriennale, dont l'intercalation se fit en la 9e année de Ptolémée Evergète, 239—238 av. J.-C., sur la proposition du collége sacerdotal. [1])

Le seul moyen de parer aux défauts de la chronologie arménienne était donc d'étudier et de fixer le rapport de la date cherchée à l'une des nombreuses particularités du calendrier ecclésiastique; mais par malheur il n'existait aucun traité complet sur la matière, et peu de calendriers rédigés avec soin, par des personnes connaissant à fond le sujet. [2])

Au VIIe s. de notre ère Anania de Chirac avait composé un traité de ce genre, qui existe, au moins en extrait, dans un manuscrit de la grande bibliothèque de Paris, mais dont personne n'a encore donné une notice complète. Je l'ai eu entre les mains en 1832, et j'en ai fait un mince extrait pour le Journal asiatique, mois de décembre de cette année, p. 536. Ce même manuscrit, N. 114 du fonds arménien, contient des fragments d'ouvrages de divers computistes, tels que Jean Sarcavag, Jean Cozierhn et d'autres. Le Catalogue d'Edchmiadzin renferme aussi divers traités de comput, qui n'ont point été explorés jusqu'à présent: NN. 539, Encyclique de Mkhithar-Goch, sur la Fausse-Pâque; 322, 1794, Traité de Jacques de Crimée, sur le comput; 1500, sur le comput; 1594, sur la Fausse-Pâque, par Grigor Vcaïaser; 1627; 1633, 1659, Anania Chiracatsi; 1737, Traité de Jean Sarcavag. Or tous ces écrits, pour autant qu'on peut le supposer, ne donnent point une exposition complète et systématique du sujet, travail qui exige la réunion, chez l'auteur, d'aptitudes mathématiques et d'un vaste ensemble de connaissances historiques et critiques. Du moins on y trouve, si l'on en juge par ce qui est connu, les faits de détail, qu'un esprit généralisateur peut concentrer: c'est ce que jusqu'à présent aucun Arménien ni arméniste n'avait essayé. M. S.-Martin, que ses études chronologiques avaient convenablement préparé, mieux que nul autre, ne l'a pas entrepris.

Précédemment Scaliger, le savant Fréret, MM. La Nauze, de La Bastie, Gibert et

1) J'ai tiré ces derniers faits du Rapport de M. Guigniaut Sur le progrès des études orientales en France, 1867, 8°; j'ai aussi consulté: Lepsius, Das bilingue Decret von Canopus, in der Original grösse..., 36 pages et 8 Pl. 4°, Berlin, 1866; Reinisch und Rösler, Die zweisprachische Inschrift von Tanis, Wien 1866, 8°, où se trouve une photographie, merveilleuse de finesse, de ladite inscription; v. encore J. H. Vincent, Mém. sur le calendrier des Lagides, à l'occasion du décret de Canope, Paris, Revue archéol., janvier 1868, et du même, Recherches sur l'année égyptienne, Revue de l'orient, IVe Série, t. I, p. 398—426, 1865.

2) On cite pourtant un calendrier pour l'année 1147 arm. — 1697, Amsterdam, par Matth. Hohanisian et Luc de Vanand; je ne l'ai jamais vu.

en partie Daunou, avaient abordé ce sujet, en grand ou dans quelques détails [1]), mais la connaissance de la langue et de l'histoire arménienne leur manquait, et les notices qui leur avaient été fournies péchaient du côté de l'exactitude, en sorte que notamment les deux premiers sont tombés dans de telles erreurs que, malgré le mérite incontesté de ces savants, pas un mot de leurs écrits ne peut servir de guide.

Le P. Tchamitch, un patient et érudit Arménien, un historien *ex-professo*, disposant de la riche bibliothèque des mékhitharistes de Venise et ayant exploré l'Europe entière pour son grand ouvrage, aurait dû et pu explorer à fond les origines et le mécanisme de son comput national; peut-être lui manquait-il ces aptitudes mathématiques dont j'ai parlé plus haut, peut-être aussi n'est-il pas donné au premier qui aborde une question scientifique de la saisir en entier, ou enfin ne s'aperçut-il des difficultés que lorsque son Histoire était en voie d'exécution, et pensa-t-il, bien à tort, que l'à-peu-près suffit en fait de dates. Toujours est-il qu'il semble avoir ignoré les bases rationnelles du calendrier arménien et ne réussit presque jamais à établir la vraie concordance des dates arméniennes avec celles du calendrier julien. Dans ses Tables les années arméniennes et chrétiennes se suivent et se répondent sans interruption, depuis 552 = 1, bien que l'année chrétienne 1320 coïncide, ainsi que je l'ai dit, avec deux années arméniennes, 769, 770.

Le P. * Sourmel, qui a publié un traité complet du comput arménien, Venise, 1818, ne s'est pas inquiété du passé. Il pose surtout les règles du calendrier ecclésiastique, il les traite avec toute la minutie et l'exactitude désirables, au point de vue technique, multiplie les Tableaux et les analyses, mais ne concentre rien, et quant aux origines, se tait complètement. Comme le P. Tchamitch, il prend le fait, tel qu'il est admis à son époque, et s'en rapporte pour la théorie à l'opinion commune. Quoique plus calculateur que son devancier, il ouvre l'ère arménienne par 553 = 1, et il a laissé une erreur grave dans sa Table de concordance, en faisant coïncider le 1[er] du mois de navasard, dans les quatre années 532 — 535 arm. = 1084 — 1087 (1083 — 1086), avec le 29 février, comme si quatre bissextiles pouvaient se suivre.

Tel était l'état de la question, lorsque M. Éd. Dulaurier fit paraître en un vol. 4° ses Recherches sur la chronologie arménienne technique et historique, 1[re] Partie, chron. technique, Paris, 1859, 4°.

Les points à éclaircir étaient ceux-ci:

1) En quelle année a été organisé le calendrier arménien, quelle en est réellement la première année;

2) En quel mois, à quel quantième julien, mensuel et hebdomadaire, s'ouvrit le nouveau comput;

1) Mém. de l'Acad. des inscriptions, t. XIII p. 487, Sur la durée du règne de l'empereur Probus, article du baron de La Bastie; XVI, De La Nauze, histoire du calendrier épyptien; XIX, p. 31, Fréret, Sur l'opinion, que J.-César n'a fait qu'adapter à l'année romaine la forme usitée à Alexandrie depuis plus de 280 ans; XVI et XXXI p. 76, divers Mémoires sur la chronologie, par MM. Fréret et Gibert; Daunou, Études hist. t. III. p. 508.

3) Par quel procédé rationnel et sûr est-il possible de réduire en dates juliennes les dates arméniennes fournies par les historiens?

Malgré les excentricités de critique que se permet l'auteur des Recherches, vis-à-vis des personnes vouées comme lui à l'arménisme, je reconnais qu'il a parfaitement éclairci et résolu ces trois questions.

II. CALENDRIER ARMÉNIEN.

a) Année initiale.

En ce qui concerne l'année initiale du comput arménien, entre les dix-huit ou vingt auteurs, dont quelques-uns anonymes, qui rappellent le fait directement ou indirectement, désaccord complet, sans exception, sur les synchronismes: sur les nom et année du catholicos arménien, du roi de Perse, du marzpan, sous lesquels se fit la chose; unanimité sur un seul point, l'année chrétienne, non eusébienne, comme je l'ai cru autrefois, mais de l'ère vulgaire; en un mot, tous ceux qui indiquent l'année disent que ce fut en 553 de J.-C., après une bissextile (Rech. chronol. p. 52, 101 surtout, 161), et ce, non sans une forte apparence de raison, puisque la 1re annéearménienne enjambe par moitiè, ainsi qu'on va le voir, sur 552 et 553. A la fin du XIIe s. l'initiale que nous cherchons était encore si peu connue et définie, que Mosé Caghancatovatsi, racontant un fait accompli en 451, dit qu'il eut lieu 120 ans avant l'établissement de l'ère arménienne, * dont l'initiale, suivant ce calcul, tomberait en 571; Ист. Агванъ, стр. 84; l. II, ch 1, à la fin. En outre, le remarquable historien Mikael Asori la fixe en principe à l'an 871 des Syriens, soit 560 de J.-C., ce qui donne un écart de 8 ans; mais il ne s'en tient pas là, et chez lui l'écart varie fréquemment, jusqu'à atteindre une différence de 21 ans, qui est la plus ordinaire. En outre, la grande majorité des écrivains arméniens confondent deux choses très différentes: la réforme de leur calendrier et l'introduction dans le comput, dix ans plus tard, de l'usage du cycle de 532 ans.

Or, pour déterminer précisément laquelle de ces deux années 552, 553, fut la première, nous avons deux caractéristiques infaillibles, sans compter les inductions.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le cycle bicenténaire d'André, commencé en 353, finit en 552 «dans une année bissextile, où le terme pascal tombait au 25 mars;» c'est sur quoi s'accordent tous les computistes, ce qui est exact pour 552 et non pour 553, dans les conditions du problème.

1) * Pour savoir au juste ce qu'il entend par cette année 871, il faut dire qu'il y ajoute comme synchronisme «l'année 34 de Justinien;» or l'avénement de ce prince est du 1e août 527; don sa 34e a. tombe en 560, 1. Quant à l'ère syrienne, il est connu qu'elle s'ouvre en septembre 311 av. J.-C.: s'est le calcul d'Eusèbe et d'Aboulfaradj, 309=311, et l'opinion de S.-Martin.

552
— 2
550 : 19
38
170
152
18
— 1
17
X 11
17
17
14+1
202 : 30
22 fond[t]

30
— 22
NL 8 mars
+ 14
3
PL 25 mars

552
— 8
544 : 28
264
252
12 : 4 =

3 + 12 = 15 : 7 = 1 vend. 1 mars
+ 24
25 : 7=4 lundi 25 mars
+ 6
P. 31 mars 552.

552 : 19. 4 7
38
172
171
1
0
6
4
5

19
+ 15
34 : 30=4

24
24
+ 6
54 : 7 = 5

22+9=31 mars 552.

553
— 2
551 : 19
171
171
0
— 1
18
X 11
18
18
14+1
213 : 30
3 fond[t]

30
— 3
NL 27 mars
+ 17
44
— 31
PL 13 avril

553
— 8
545 : 28
265
252
13 : 4 =

3+13=16 : 7 = 2 sam. 1 mars.
2
13
17 : 7 = 3 dim. 13 avril
+ 7
P. 20 avril 553.

553 : 19. 4. 7
38
173
171
2
1
0
23
6

19
X 2
38
+ 15
53 : 30=23

2
138
+ 6
146 : 7=6.

29—9=20 avril 553.

Cet accord se continue dans les années suivantes. Il est connu que Pâques tombait le 19 avril en 898 de l'ère chrétienne.

898
— 2
896 : 19
76
136
133
3
— 1
2
X 11
22
+ 14
36 : 30
6 fond[t]

30
— 6
NL 24 mars
+ 14
3
41
— 31
PL 10 avril

898
— 8
890 : 28
84 31
50
28
22 : 4 =
5+22=27 : 7 = 6 merc. 1 mars
2
10
18 : 7 — 4 lundi 10 avril
+ 6
P. 16 avril.

898 : 19.4.7
76
138
133
5
2
2
20
5

19
X 5
95
+ 15
110 : 30 = 20

4
8
120
+ 6
138 : 7=5.

25 —9 = 16 avril.

Or Mosé Caghancatovatsi, Hist. des Aghovans, l. III, ch. xxi, p. 274, nous dit: «Au bout de 4 ans (après 342 arm. = 893, 4, ère vulg.), lorsque le 1er jour de l'année coïncidait avec la sainte Pâque. . .;» donc en 346 arm., 897 — 898 de J.-C. L'année 346, ouverte le 16 avril 897, n'occupa que les 105 premiers jours de l'année 898, et l'année 347 — 898 commença réellement le 16 avril 898, jour de Pâques.

Dans l'occident, avant que le commencement de l'année fût définitivement fixé au 1er janvier, on rencontre parfois des dates embarrassantes, analogues à celle-ci: l'ordre de la Dame blanche fut fondé en France «le 11e jour d'avril treize cent quatre-vingt dix-neuf, jour de Pâques-Fleuries.» Pour que le jour des Rameaux — Pâques-Fleuries — tombât au 11 avril, il faut que la Pâque de cette année fût le 18 avril; or c'est en 1400 de l'ère chrétienne que la Pâque tomba ce jour là. Comment expliquer la date qui nous occupe? Dans ce temps-là l'année commençait à Pâques, ainsi les Rameaux appartenaient en réalité à l'année 1399, finissant le samedi 17 avril, l'année 1400 commençait le lendemain.* Encore un fait analogue: Rohrsacher, Hist. de l'église universelle catholique, t. XXI, p. 314, cite une adresse de la Pucelle d'Orléans au duc de Bedford, ainsi datée: «Escript ce mardy de la Semaine Sainte de l'année de N.-S. mille quatorze (quatre) cent vingt-huit,» ce qui revient au 22 mars 1429; car Pâques tombait, cette année, le 27 mars.

L'Histoire de Siounie, tr. fr. p. 134, nous fournit un autère notice qui n'exige aucune explication. «En 344, dit l'historien, Pâques tombant le 4 de navasard . . .» Or précisément en 895 de l'ère chrétienne, répondant à l'année 344 de l'ère arménienne, avec l'initiale 552, Pâque tomba le 20 avril, 3 jours après le 1 de navasard, qui était le 17 avril.[1]

```
895 : 19. 4. 7        6              895            30
 76   47             24            −   2          −  3
----                               ------         -----
135       19        138             893 : 19      NI. 27 mars
133     X  2      +   6              76             + 17
----    -----     ------            -----         -----
  2       38        174 : 7 = 6      133              44
  3     + 15                         133            − 31
  6     -----                       -----         -----
 23       53 : 30 = 23                 0          PL 13 avril.
  6                                 −  1
----    29 − 9 = 20 avril.          -----
 29                                   18
                                    X 11
                                    -----
                                      18
                                     18
                                      14 + 1
                                    ------
                                     213 : 30
                                     210    7
                                    ------
                                       3 fondt
```

1) N'oublions pas qu'Ét. Orbélian est un de ceux qui placent la 1re a. du comput en 553, et pourtant il donne ici la date arménienne, comme si cette initiale était 552.

```
  895                                   895
— 8                                     223
 887 : 28                                 1
 84    31                              1119 : 7=6 sam. 1 mars
  47                                        2
  28                                       13
 19 : 4=4                                  21 : 7 = 0 dim. 13 avril
4+19=23 : 7=2 sam. 1 mars                            + 7
              + 2                                  P. 20 avril.
               13
             17 : 7=3 dim. 13 avril
                      + 7
                    P. 20 avril
```

Autre exemple, tiré de Matthieu d'Édesse, p. 279, trad. franç.: «En 561 arm. — 1112, le 1 du mois de sahmi, lendemain de Pâques . . .»

Or en 561 arm. — 1112, Pâques était le 21 avril.

```
1112 : 19.4. 7            24          1 navasard = 22 février                1112
 95        19            150           53 jours, 22 février                   278
 162    X 10 + 15        + 6           59 1 sahmi — 2 à cause du bissexte       1
 152    205 : 30 = 25    180 : 7=5    112 jours, 22 avril.                   1391 : 7 = 5 1 mars
  10                                                                            24
   0    30 — 9 = 21 avril                                                       29 : 7 = 1
   6                                                                            lundi 22 avril.
  25
   5
```

Enfin il y a encore un passage de Mosé Caghancatovatsi, l. II, ch. IX, qui prouve, mais par une voie détournée, que cet auteur comptait, du moins dans le passage cité, l'année 552 pour la 1re, puisqu'il fait concourir la 18e bissextile ou la 72e année arménienne avec l'an 35 du règne de Khosro-Anouchirvan. Dans la Chronol. arm. p. 9, où il est parlé de ce fait, par une erreur de chiffre, l'année 590 est comptée comme la neuvième, lis. *la septième* du règne de Maurice: tout au plus pourrait-on dire la huitième.

De ces témoignages et de bien d'autres qui ressortiront de ces recherches, il résulte très nettement que l'année 552 de notre ère a été la 1re du nouveau comput et calendrier réformé arménien. L'on sait positivement que ces choses furent réglées dans un concile tenu à Dovin, très probablement en la 1re année du catholicos Mosès, concile dont nous n'avons pas les actes, mais seulement la mention en 551, chez Tchamitch, t. II, p. 256, 509—516. Le savant mékhithariste dit que ce fut en cette année, sans calcul ni preuves à l'appui de son opinion. * Mik. Asori dans le passage cité plus haut, p. XXIV, dit que le fait eut lieu «sous un catholicos Nersès, Mosès, suivant d'autres.»

---

b) Jour initial de l'ère arménienne.

Puisqne l'année vague arménienne avance d'nn jour tous les quatre ans sur l'année julienne, si en 898 — 551 = 347 arm. le 1[er] navasard tomba le 16 avril, entre le dimanche 16 avril 898 et le jeudi 11 juillet 552, ce sont 86 bissextiles ou nn précès de

86 jours	14 j. d'avril	Pâqnes le 31 mars,	0 j. mars
898 de J. C.	31 j. de mai	en 552.	2 j. d'avril, les 7 soustraits
— 551	30 j. de juin		5 j. de mai et juin
347 arm. : 4=86	11 j. de juillet 552		11 j. de juillet
	86 j.		18 : 7 = 4 jeudi, 11 juillet 552.

C'est donc sans raison que certains computistes européens assignent à l'ère arménienne une tont autre initiale, et certains Arméniens celle du vendredi 11 juillet 553.

Comme la fête de l'Épiphanie tombe à jour fixe, qu'elle est la première de l'année ecclésiastiqne, pour les Arméniens, et qu'elle réunit pour eux celles de la naissance, de la manifestation et dn baptême du Sanveur, le 6 janvier a presque autant d'importance pour leurs compntistes, qne le 1 mars ponr les antres chrétiens. Or, «En l'année où fnt fixée l'ère arménienne [1]), le 1 de navasard, établi initial de l'année, tomba, suivant la concordance des mois romains, au 11 juillet, l'Épiphanie au 30 d'arats, un lundi . . . La 1[re] année vint après une bissextile... En 748, l'Épiphanie entra dans le mois de navasard;» ainsi s'expriment d'anciens computistes anonymes, dont l'un est cité par le P. Sonrmel, dans son Traité dn comput, § 37, et Chronol. armén. p. 101, 106 [2]). Ces caractéristiques nous reportent évidemment aux année 552 comme initiale, et 553 comme second semestre de la 1[re] année arm.

En 552, le 1 de navasard = 11 juillet romain; terme pascal 25 mars, Pâques 31 mars, ainsi qu'il a été démontré plus baut; 30 d'arats au 6 janvier 553, 179 jonrs après le 11 juillet.

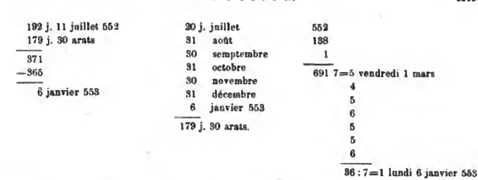
1) Le P. Sourmel ajoute en ( ): «La nouvelle ère, en 553;» c'est une concession que le savant fait à l'opinion vulgaire, ici et dans ses Tableaux de concordance; mais dans son texte il s'en tient à l'initiale 552

2) A la dernière page citée l'anteur arménien dit, à tort: «Lorsque la 246[e] année depuis S. Grégoire fut écoulée, en la 1[re] année de notre ère...» Or en soustrayant 246 de 553 on même de 552 il reste 307 ou 306, deux dates qui ne correspondent à aucune époque connue de la vie de S. Grégoire-l'Illuminateur, qui a commencé sa prédication en 300 on 301, 15[e] année du règne de Trdat: c'est ce que l'anteur des Recherches sur la Chron. arm. n'a pas fait remarquer.

Le témoignage si conclnant dn computiste anonyme est, disons-le, entièrement contraire à celui cité au même §, comme extrait de l'oeuvre de Jean Sarcavag: «En la 1[re] année de l'ère arm., la pleine lune de Pâques tombait le 7 du mois de maréri» Ce qui est parfaitement exact pour 553. En effet en cette année le 1 navasard

= 11 juillet, 192 jours
7 maréri — 1, 276 jours
468
—365
108 jonrs, 13 avril 553.

Le 13 avril fut un dimanche, et Pâques le 20 avril. Pourquoi n'avoir pas cité ce témoignage, qui corrobore la démonstration? puisqu'il prouve qu'en 552 Pâques tombait à une autre date.

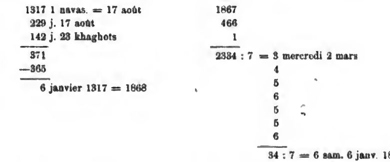


192 j. 11 juillet 552	20 j. juillet	552
179 j. 30 arats	31 août	138
371	30 semptembre	1
—365	31 octobre	691 7=5 vendredi 1 mars
6 janvier 553	30 novembre	4
	31 décembre	5
	6 janvier 553	6
	179 j. 30 arats.	5
		5
		6
		36 : 7=1 lundi 6 janvier 553.

En 748 arm. = 1299, 1 navasard 6 janvier 1300. Comme l'Épiphanie avance d'un jour tons les qnantre ans, procédez ainsi:

748 : 4 = 187 bissextiles ou autant de jours, dont le jeudi 11 juillet 552 a reculé jusqu'en 748 = mercredi 6 janvier 1300.

De même en 1868 = 1318 arm., à quel quantième arménien tomba le 6 janvier? 1318 : 4 = 329 bissextiles on autant de jours; en descendant de 329 jours depuis le 30 arats exclusivement, on arrive au 23 dn mois de khaghots, répondant en effet an 6 janvier 1868.



1317 1 navas. = 17 août	1867
229 j. 17 août	466
142 j. 23 khaghots	1
371	2334 : 7 = 3 mercredi 2 mars
—365	4
6 janvier 1317 = 1868	5
	6
	5
	5
	6
	34 : 7 = 6 sam. 6 janv. 1868.

Du double caractère de l'Épiphanie, sa fixité an 6 janvier et son précès d'un jour tous les quatre ans, il résulte cette formule pour tronver l'année arménienne, quand on sait la date mensuelle arménienne de ladite fête et le qnantième annuel qui y répond en multipliant par 4 le quantième en question, le produit donne l'année cherchée. Pour cela il faut compter 1 le 1er du mois de méhécan, et 365 le 29 d'arats. On se souvient en effet qu'en 552 l'Épiphanie tombait le 30 d'arats. Si l'on sait l'année arm., il faut la diviser par 4, puis compter les jours exprimés par le quotient, à partir du 1er de méhécan; le nombre anquel on s'arrête est la date de l'Épiphanie, dans un mois de l'année arménienne. Seulement si le produit de la multiptication du quantième dépasse 192, qui répond à l'année arm. 769, il faut * *l'augmenter* de l'unité dont l'ère arménienne s'accroît depuis cette date. Si encore l'année arménienne connue est plus de 769, il faut *la diminuer* d'une unité, parce que depuis ce terme, répondant à 1320, ère vul-

gaire, le calendrier arménien en a gagné une sur le julien: autrement, il faut soustraire de l'année chrétienne non 551, mais 550. * Toutefois cette méthode, très compliquée peut, facilement être remplacée, du moins dans le second cas, par le moyen plus simple, précédemment employé, et par celui qui sera indiqué p. XXXVI. Le premier cas n'est qu'un problème théorique.

---

c) Adoption du cycle de 532 ans.

Les Arméniens, avant l'année 552, avaient déjà leur calendrier vague, calculé proleptiquement, à ce qu'il paraît, pour un cycle pascal de 532 ans, et dont il reste quelques traces dans les livres. Ce cycle, commencé en 20 de l'ère chrétienne, le jeudi 21 novembre, finit le mercredi 10 juillet 552: c'est ce qui prouve de nouveau l'exactitude de l'initiale assignée au nouveau comput.

552
— 19
533 : 4 = 133 biss.
ou jours

133 : 7 = 0
ou jeudi

20 j. de juillet
31 » août
30 » septembre
31 » octobre
21 » novembre
133 j. avant le jeudi 11 juill

Ainsi l'an 20 de J.-C. le 1 navasard répondit au jeudi 21 novembre.

20 j. de juillet
5 j. septembre, octobre
1 novembre
26 : 7 = 5 1 mars
4
5
6
5
21 novembre
46 : 7 = 4 jeudi 21 novembre.

Le P. Sourmel, § 40 de son Traité, convient en effet que 552 est la 1re année de l'ère arm., mais au § 38 il a rangé les années d'après l'initiale 553, parce que c'est «l'usage commun;» on ne comprend pas cette condescendance d'un savant convaincu à l'opinion du vulgaire ignorant.

Après avoir fixé l'ouverture de leur calendrier au jeudi 11 juillet 552, terme pascal 25 mars, 18e année du cycle lunaire de Nicée, les Arméniens ne réussirent pas, durant 10 ans, suivant leurs computistes, à organiser convenablement la série de leurs fêtes,

même en ce qui concerne la Pâque. C'est une assertion vraiment extraordinaire [1]); car il est bien évident qu'ils devaient simplement reprendre à 13 la série des termes pascaux, achevée au 25 mars, et qu'André de Byzance n'avait pas sans motif imaginé son cycle de 200 ans, commencé au 4 avril, 9ᵉ année du cycle de Nicée,

```
 353            30
— 2           — 12
 351 : 19       18
 19           + 17
 161            35
 152          — 31
   9          PL 4 avril.
— 1
   8
× 11
  88
+ 14
 102 : 30
  12 fondᵗ
```

et qui devait finir avec le terme 25, propre à la 18ᵉ année, soit 552. Voilà même très probablement pourquoi les Arméniens avaient songé, cette année-là et non une autre, à organiser leur calendrier conformément à leurs mois et à leur année vague, pourquoi aussi leurs computistes ne font mention d'aucun autre calcul que ceux qui convenaient à leur po-

1) Il paraît cependant que les Grecs eux-mêmes n'avaient pas encore de méthode sûre pour calculer la Pâque; car on lit chez Théophane, éd. de Bonn, t. I, p. 349, qu'en 6038, ère de Jules-Africain, ou plutôt d'Antioche, 6054 ère de C. P., soit 546 de notre ère (dans la traduction latine on trouve à tort en marge l'année chrétienne 538), le peuple avait commencé l'abstinence de viande le 4 février, comme si la Pâque devait tomber au 1ᵉʳ avril, et que Justinien ordonna de prolonger d'une semaine l'usage de la viande, afin que la Pâque chrétienne ne coïncidât pas avec celle des Juifs, et fût, comme il convient, célébrée le 8 avril.

```
 546            30         546
— 2           — 15         136
 544 : 19       15           1
  38          + 17         683 : 7 = 4
 164            32                   2
 152          — 31                   1
  12          PL 1 avril.            7 dimanche 1 avril
— 1                                    + 7
  11                                   P. 8 avril
× 11
  11
 11
  14
 135 : 30
  15
```

Or, ou les conditions du problème étaient, en 546, différentes de ce que nous savons, ou le terme pascal tombait au 1 avril, jour de la Pâque juive, et conséquemment les chrétiens ne pouvaient faire la Pâque ce jour-là; v. Muralt, Chronogr. byzantine p. 189.

sition particulière. Le P. Sonrmel, § 158 de son Traité, dit en effet qne «c'est à l'occasion du changement général dn compnt en 552, chez toutes les nations chrétiennes, qu'eut lieu la fondation de l'ère arm.» Soit, la fin du cycle de 200 ans était une circoustance favorable; mais au § 37 il a dit que 553 est la première année de cette ère, et il a raison et tort par moitié, puisqne la 1re année arménienne est coupée en deux parties presque égales par deux années chrétiennes.

Quoi qu'il en soit, en 562 les Arméniens, sur la proposition d'un computiste d'Alexandrie, admirent comme régulateur le cycle de 532 ans, qui était, dans l'état des connaissances d'alors, la forme la plus simple et la plns parfaite des calendriers ecclésiastiques. L'ayant adopté 10 ans après le règlement de leur comput, ils en firent remonter la première année à l'an 552; toutefois il est rare qu'on en trouve les années indiqnées dans les anciens livres, bien que Jean Sarcavag ait fait conrir un second cycle à partir de 1084 et Azaria de Djoulfa, un 3e, à partir de 1616. De ces deux derniers il est quelquefois fait usage dans les chartes et dans les livres modernes. On ne sait à qnelle époque les Arméniens reportèrent proleptiquement ce cycle à l'an 20 de l'ère chrétienne; ce pas fait, il devenait facile de faire remonter jusqu'à l'an 1, samedi 26 novembre = 1 navas., la concordance des quantièmes mensuels arméniens. 20 : 4 = 5 bissextiles on 5 jours avant jeudi = samedi, qui est en effet le jour initial de l'ère chrétienne. Par pareuthèse, le Sauveur étant né une semaine avant le 1er janvier de l'année 1, voilà sans doute pourquoi le N° 1 du nombre d'or se compte un an avant notre ère.

---

d) Raccordement des années chrétiennes et arméniennes.

Je ne suis pas grand admirateur dn mécanisme de la chronologie arménienne, malgré l'apparente simplicité d'évolution de l'année vague; cette année, qni enjambe toujours sur deux années chrétiennes; dont les mois, tous de 30 jours, ne tombent jamais en repère avec les mois juliens, et dont le raccordement est si compliqué que rarement, et le plns souvent par hazard, les anciens Arméniens enx-mêmes et les arménistes, nos prédécesseurs, sont arrivés à l'obtenir exact. Sans doute on peut triompher de ces difficultés, soit par le calcul, soit avec le secours de bons tableanx, mais cela exige une application très minntieuse, ou l'on n'a pas toujours les tableaux sous la main, et les tableaux eux-mêmes ne peuvent être compris sans grande attention dans tous leurs détails, car le créateur de ces ingénieux auxiliaires s'est assez souvent égaré dans lenrs combinaisons. Les histoires arméniennes fourmillent d'errenrs contre la chronologie, au point qu'il ne s'y rencontre pas deux dates exactes contre 10 inconsistantes, quand il s'agit de faits qui ne concernent pas proprement et simplement l'Arménie. Le deux ouvrages les plus considérables, ceux de Samuel d'Ani et de Mikael Asori, ne peuvent être consultés que comme renseignements.

Dans le 1[er], qui a été édité par Zohrab, sans autres connaissances que celle de la langue arménienne, les transpositions de faits se rencontrent à chaque ligne. De l'autre, les 144 années critiquées par M. Dulaurier, dans le Journ. asiat., novembre 1848, ne l'ont été, heureusement, qu'avec des rectification sans nombre.

Disons maintenant par quels calculs, au moyen de quelles formules, on peut sûrement raccorder les dates arméniennes avec les quantièmes juliens.

Soit une date arménienne quelconque, avec indication de l'année, du quantième mensuel et hebdomadaire, souvent avec des indications du calendrier ecclésiastique:

1) Pour obtenir l'année chrétienne, ajoutez 551 à l'année arménienne, jusqu'à 769 incl., 550 depuis lors. Pour trouver l'année arménienne, plus forte que 552, soustrayez 551 de l'année arménienne, jusqu'à 769 incl.; depuis lors, soustrayez 550, par la raison déjà dite, que l'année julienne 1320 répond à 769, du 1 janvier au 30 décembre, à 770 depuis le 31 décembre.

2) Cherchez ensuite, avant tout, le quantième julien du 1 navasard. Ce quantième s'obtient, ou par le calcul ou au moyen du Tableau.

Soit pour exemple l'année 186 armén. 27 maréri [1]), lundi du jeûne de Pâques, martyre de S. Vahan, prince de Goghthn.» Ajoutez 551; divisez 186 par 4, prenez le quotient et remontez d'autant de jours depuis le 11 juillet, le quantième restant est celui où tombe le 1[er] de navasard.

186+551=787	11 jours de juillet
186 : 4=46+2	30 » de juin
	5 » de mai
	46 jours = 26 mai 1 navasard.

L'année arménienne 186 est la 3[e] après la bissextile julienne. Enfin en 737 Pâque tombait le 24 mars, et le lundi de la semaine-sainte le 18, qui était le 27 de maréri; or maréri est le 10[e] mois de l'année arménienne: ce sont donc 297 jours depuis le 1 navasard inclus, ou 296 jours après.

787	30	737
− 2	− 26	− 8
735 : 19	NL. 4 mars	729 : 28
57 38	17	56 26
165	PL 21 mars	169
152		168
13		1 vendredi 1 mars
− 1		17
12		18 : 7=4 lundi 18 mars
X 11		6
12		P. 24 mars.
12		
14		
146 : 30		
126 4		
26 fond[t]		

1) La date 27 est en toutes lettres dans la Petite Biblioth. arm., t. XIII. p. 50.

Par une formule, de beaucoup plus simple en apparence, mais qui exige ou du calcul ou des tableaux tout prêts, on peut obtenir les mêmes résultats. Après avoir trouvé, l'année chrétienne et le 1 de navasard, il faut chercher le quantième annuel julien correspondant, puis le quantième annuel du mois arménien, diminué d'une unité en année commune, de deux en bissextile, si ce quantième dépasse le 29 février julien; additionner ces deux nombres, en déduire 365, si la somme obtenue est plus forte, le total ou le reste est le quantième julien cherché. Ainsi:

5 j. de mai	26 mai 146 j. 1 navasard en 737	737
30 » juin	27 maréri 296	184
31 » juillet		1
31 » août	442	922 : 7=5 1 mars
30 » septembre	—365	17
31 » octobre	77 j. 18 mars	22 : 7 = 1 lundi 18 mars.
30 » novembre	En 737 le 18 mars tombait au lundi	
31 » décembre	1 vendredi 1 mars	
31 » janvier	17	
28 » février	18 : 7=4 lundi.	
18 » mars		
296 j., 27 maréri.		

C'est à tort que l'auteur arménien et avec lui l'auteur des Recherches sur la chron. arm. p. 242, disent que le lundi de la semaine-sainte, en 737, tomba le 17 mars.

Autre exemple:

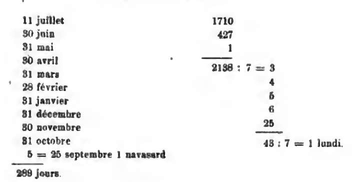
En 95 arm., vendredi 20 du mois de tré, prise de Dovin par les musulmans.

95 : 4 = 23 bissextiles + 3 jours = 646, ère chretienne.

12 j. de juin	169 j. 18 juin	11 j. de juillet
31 » juillet	110 j. 20 tré	12 j. = 18 juin 1 navasard.
31 » août	279 j. 6 octobre.	23
30 » septembre		
6 » octobre		646
110 j. 20 de tré.		161
		1
		808 : 7=3 mercredi 1 mars
		4
		5
		6
		8
		26 : 7 = 5 vendredi, 6 octobre 646.

M. Dulaurier, p. 230, dit pourtant que ce doit être l'année 647, la seule de la tétraétéride où le 6 octobre ait été un vendredi.

On voit que ce n'est pas une chose si simple de réduire une date arménienne à une date julienne. Par exemple la savant Fréret a dit qu'en 1710 le 1 navasard devait être le 27 septembre. Or, suivant lui, 1710 = 1159 arm.: 4 = 289 bissextiles ou autant de jours à remonter en arrière du jeudi 11 juillet:



11 juillet	1710
30 juin	427
31 mai	1
30 avril	
31 mars	2138 : 7 = 3
28 février	4
31 janvier	5
31 décembre	6
30 novembre	25
31 octobre	43 : 7 = 1 lundi.
5 = 25 septembre 1 navasard	
289 jours.	

Il est vrai que l'année arménienne répondant à 1710 est réellement 1160 = 290 biss. ou jours, et qu'à l'époque où écrivait Fréret on n'en était pas encore arrivé à ce degré de précision, de savoir qu'à partir de l'année arménienne 770, il faut retrancher une unité avant la division par 4: ainsi l'erreur de Fréret n'est en réalité que d'un jour.

On peut tout simplement, comme je l'ai fait plusieurs fois au commencement de ce travail, fixer le 1er mars julien de l'année chrétienne dont il s'agit, et y ajouter le nombre de jours indiqués par le quantième mensuel arménien, depuis le 1 navasard, en le diminuant d'une unité.

Pour n'avoir pas recours aux tableaux, voici la série des opérations qu'exige le raccordement des dates:

1) Soustraire 551 de l'année chrétienne, 550 seulement après 1320 = l'année arménienne.

2) Ajouter 551 à l'année arm., 550 après l'année arm. 769 = l'année chrétienne.

3) Diviser l'année arm. par 4, égale le nombre des bissextiles ou jours, à remonter depuis le jeudi 11 juillet 552.

4) Remonter, à partir du 11 juillet, d'un nombre jours égal à celui des bissextiles: le dernier chiffre est le 1 de navasard.

5) Additionner le quantième annuel du 1 navasard et le quantième annuel du mois arménien, en le diminuant d'une unité en année commune, de deux, en bissextile julienne, quand la somme trouvée dépasse le 29 février. On peut aussi diminuer de même la somme des deux nombres, après l'addition.

6) Il est plus sûr, mais cela exige quelques tâtonnements de, compter les jours, y compris le quantième du 1 navasard: le jour où l'on s'arrête est le quantième julien.

Le formule proposée par M. Dulaurier, p. 390, n'est pas nouvelle, puisque Fréret et M. La Nauze en avaient fait usage il y a plus de 100 ans, * la voici, avec quelques corrections.

Soit, par exemple, une année commune, 771 arm. Le 1 navasard tomba le 31 décembre 1320, 1, ou le 365e j. du calendrier julien, Tableau B. On veut savoir à quelle époque de cette année 1320—1321 répond le 1 maréri. Le 1 maréri étant le 271e j. du calendrier

arménien, Tableau C, j'ajoute 365 à 271, ce qui fait 636 — 1 = 635; je retranche 365 de 635, reste 270, c'est-à dire le 270ᵉ j. julien ou 27 septembre 1321, date à laquelle se rencontra alors le 1ᵉʳ de maréri.

De même que les computistes grecs et occidentaux, afin d'avoir une base certaine pour toutes les recherches de quantième annuel et hebdomadaire, ont imaginé d'ingénieuses et très simples formules pour la détermination de l'hebdomadaire du 1 mars, choisi à dessein, pour des raisons connues, de même les Arméniens cherchent le quantième mensuel et hebdomadaire de leur première fête, l'Epiphanie.

A raison des conditions particulières du problème, il faut absolument, pour le résoudre, ou exécuter des calculs longs et délicats, ou avoir un tableau, et celui de M. Dulaurier, p. 103, 406, est fort bien combiné, mais compliqué passablement.

On se rappelle qu'en 553, deuxième semestre de la 1ʳᵉ année arménienne, l'Epiphanie tombait au 30 d'arats = 6 janvier: c'est un dogme de la chronologie arménienne. En prenant un quantième annuel quelconque arménien, après ce 30 d'arats, et le multipliant part 4, on obtient pour produit l'année arménienne répondant à ce quantième. Ainsi 180, qui est, dans ces conditions, le quantième annuel répondant au 30 hrotits, × par 4=720, année arménienne où l'Epiphanie tomba le 30 hrotits. Et encore, en divisant par 4 l'année arménienne, on obtient le quantième mensuel de l'Epiphanie. Ces deux résultats sont exposés dans le Tableau E, p. 406 des Recherches sur la chron. arm., qu'il faut étudier avec beaucoup de soin pour en comprendre l'économie. Ainsi, en 95 arm.: 4 = 23, l'Epiphanie tomba le 23 de méhec. En 1159 arm. — 1 = 1158 : 4 = 289, l'Epiphanie tomba le 13 de tré, qui est le 289ᵉ j. de l'année arménienne, en partant du 1 méhec.

Ici surgit une difficulté, la même que pour la Pâque: 95 arm. = 646 ère chrét., 1 navasard 18 juin; faut-il chercher la date de l'Epiphanie de l'an 95 ou de l'an 646? Evidemment celle de l'année 646. Il faudrait agir au rebours, si l'on cherchait le quantième mensuel arménien de l'Epiphanie 95. De même, en 1159=25 septembre 1709—24 septembre 1710, il faut chercher ou l'Epiphanie de l'année arm. en 1159, ou celle de l'année julienne 1709, par un procédé inverse: en un mot il faudra ou remonter en arrière du 1 navasard, pour l'année julienne, ou redescendre pour l'arménienne.

Soit pour 646, année julienne:

En 94 — 645, 1 navasard 18 juin.

12 j. de juin	169 18 juin	94 : 4 = 23 bissextiles, 23 méhec.
31	202 23 méhec	Du 1 navasard en remontant, 169
31	371	— 163
30	—365	6 janvier.
31	6 janvier 646.	
30		
31		
6 janvier		
202 j. 23 méhec.		

Pour 95 = 646, 7, les conditions et les résultats sont identiques.

Pour 1710, 1 navasard 25 septembre.		Pour 1868, 1 navasard 16 août.	
1710—550=1160 : 4 = 290 = 14 tré.		1868—550=1818—1=1817 : 4=329=28 kaghots.	
268 j. 25 septembre	5 de septembre	228 16 août	15 d'août
103 j. 14 tré	31	143 28 kaghots	30
371	30	371	31
—365	31	—365	30
6 janvier.	6	6 janvier.	31
	103 j. 14 tré.		6
			143 j. 28 kaghots.

Les complications et les ressources ne sont pas moins grandes, quand la date mensuelle arménienne est accompagnée d'indications relatives aux jeûnes, si nombreux, et aux fêtes, mobiles ou non mobiles. Il est rare que les historiens eux-mêmes ou les copistes n'aient pas, en les transmettant, commis quelque erreur, toujours grave, lorsqu'une unité de plus ou de moins, une lettre mise pour l'autre, dérangent toute l'économie de longs calculs. Par ex. գ 3 et դ 4, ե 5 et է 7, ի 20 et խ 40, ժ 10 et ծ 50, sont fréquemment permutés dans les manuscrits. Aussi l'auteur des Recherches sur la chronologie, tout en ayant trié un peu plus d'une centaine de dates dans les écrits arméniens, trouve-t-il dans la moitié au moins des cas matière à conjectures, où il s'embrouille aussi parfois, et les compilateurs, tels que le savant P. Tchamitch, faute de règles, aujourd'hui trouvées et définies, s'accordent rarement entre aux.

Puisque j'ai comparé précédemment, au point de vue des embarras, la chronologie arménienne à celle de l'hégire, qu'il me soit permis de rapporter ici les formules, qu'à défaut des Tables si utiles de M. Wüstenfeld, Leipzig, 1854, 4°, les amateurs d'histoire musulmane devaient employer, pour obtenir un à-peu-près, non entièrement satisfaisant toutefois, de raccordement entre les ères chrétienne et de l'hégire.

1) V. Кавказскій Календарь за 1852 г. стр. 42.

La 1re a. de l'hégyre, 15 juillet 622 de J.-C. M l'année musulmane
N » chrétienne.

$$M = \frac{N-621,54}{0,97}$$ 1868, quelle année de l'hégire?

1285, comm. 22 A.

```
  1868 ..
— 621, 54
  1246, 46 : 97     1285 1/97
   97
   276
   194
    824
    776
     486
     485
       1
```

97 années de l'ère chrétienne donnent un peu plus de 100 années de l'hégire.

Suivant les Tables de Wüstenfeld, où la 1re a. H. est marquée 622, 16 juillet F (vendredi), 1868 = 1285 H., commencée 24 avril F (mercredi).

2) Revue de numismatique Belge, 4e série, t. II, p. 99, F. Soret.

Pour trouver A.

$X = \frac{A - 621,84}{97}$

1868 ..
− 621, 84
1246, 10 : 97
97 1284 $\frac{62}{97}$
276
194
821
776
450
388
62

A année arabe
X » chrétienne.
Suivant l'époque de l'année, on ajoute:
Pour 3 mois, 25
» 6 » 50
» 9 » 75

Pour trouver l'année chrétienne:
A X 97 + 621,84 = X.

1284
X 97
8988
11556
62184
1867 . 82

$\frac{82}{100}$ sont un peu plus du tiers de l'année.

3) Formule de Navoni; v. Daunou, Etudes hist. t. III, p. 517.

Pour trouver l'année de l'hégire, x—621 = c.
33 : 34 : : c : x.

1868
− 621
c 1247

33 : 34 : : 1868 : 1284 $\frac{77}{100}$

1247
X 34
4988
3741
42398 : 33
33 1284 $\frac{77}{100}$ 59
93
66
279
264
158
132
2600
231
290
231
59

Pour trouver l'année chrétienne, il faudrait, comme avec la formule Soret, partir de 1284 et dire:

34 : 33 : : 1284 : x

et le résultat serait

: : 1867.8 : 1284.5

Quoique le savant Daunou trouve la formule Navoni suffisament satisfaisante, on voit qu'elle n'approche que d'assez loin de la vérité, et que celle du Calendrier du Caucase est encore la meilleure. En l'augmentant de quelques centièmes, au lieu de 54, on obtiendrait un résultat presque exact.

---

e) La Fausse-Pâque.

La dernière difficulté et en même temps un nouveau moyen de contrôle des calculs précédents, c'est la Fausse-Pâque, dont le retour dans la chronologie arménienne est constaté par des témoignages historiques, sinon pour les 16 années annoncées par la théorie, du moins pour la moitié de ce nombre. Le fond de la question est tel.

Il paraît que dans l'ancien comput alexandrin, adopté par les Arméniens — c'est M. Dulaurier, Recherches ..., p. 74, 85, qui affirme ces deux faits — l'année 18 de l'ancien cycle lunaire, 17 du cycle nicéen, était affectée d'une erreur: le terme pascal, aujourd'hui 5 avril, était alors 6. On avait mal calculé: épacte 8, maintenant 9, par suite du Saltus lunae. En la 17ᵉ a. (16ᵉ a. nicéenne), l'épacte jul. est 26, à laquelle on ajoute 12 au lieu de 11, et l'épacte de l'année 18 est 8, qui amène le terme pascal 5.

Dans l'ancien calcul alexandrin, en la 16ᵉ a. l'épacte était 28.

	17ᵉ année, épacte 9
30	30
— 28	— 9
NL 2 mars	NL 21
+ 13	+ 13
15	34
— 1	+ 3
14	37
+ 3	— 31
PL 17 avril.	PL 6 avril.

Cycle. lun.	Epacte.	Autrefois.	Mainten.	Terme, autrefois	Mainten
17	26	—	—	—	—
18	—	7	8	6	5
19	—	18	19		

Ancien calcul.

16....22 Ep. — 7 = 15 A + 3 = 18A...

17.. .11 + 30 = 41 — 7 = 34 — 31 = 3A + 3 = 6A

Nouveau calcul

16....22 Ep. + 30 = 52 — 7 = 45 — 31 = 14A + 3 = 17A
17....10 + 30 = 40 — 7 = 33 — 31 = 2A + 3 = 5A

Antrement dit, le Saltns lnnae se faisait antrefois, d'après les Alexandrins, de la 17e à la 18e année, anjourd'hni de la 16e à la 17e année. [1])

Autrefois:	Maintenant:			
		ou	30	30
18e année	18e année	fond^t 11	— 7	— 8
— 1	— 1	30	NL 23 mars	NL 22 mars
17	17	— 11	+ 14	14
× 11	× 11	NL 19 mars	PL 37	36
17	17	+ 17	— 31	— 31
17	17	36	6 avril, terme.	5 avril.
187 : 30	1	— 31		
7 ép. jul.	188 : 30	5 avril.		
	8 ép. jul.			

Chez les Grecs, le 5 A tombant nn samedi, dans les années qui seront dites plus bas, la Pâque se célèbre le dimanche 6; chez les Arméniens, la pleine lune tombant un jonr plus tard, la Pâque est renvoyée, comme il convient, au dimanche suivant, le 13 avril. Cela arrive quatre fois dans un cycle pascal de 532 ans, à des intervalles de 95 années (de 247 ans, d'nn cycle à l'autre), en la 17e a. dn cycle lnnaire nicéen.

Outre cela les Arméniens ont construit leur calendrier d'après un cycle d'épactes qui leur est propre, et qui devrait amener encore nne antre perturbation, en chaque 16e année dn cycle lunaire nicéen: quand les Grecs célèbrent la Pâque le 24 avril, les Arméniens devraient la faire le 17; mais comme l'histoire n'a pas enregistré un seul événement de ce genre, il fant croire que la substitution de chiffres attribnée à Irion est restée une théorie, et que les résultats du changement d'épacte ne se sont pas produits.

Voici la liste des années où la Pâque grecque devance réellement d'une semaine celle des Arméniens.

1) Il faut remarquer ici que les NN. des années du cycle lunaire ont été avancés d'une unité; après le concile de Nicée, l'année 326, qui était la seconde avec 11 d'épacte julienne, est devenue la 1re, et ainsi des autres. Le terme pascal 13 avril, qui était le 1er, est devenu le 19e. Les années ont changé de N°, mais le Saltus est resté où il était, et les Arméniens l'ont conservé à l'ancien N°, qui retarde d'une unité.

38	
133	
228	
475	
570—	19 arm.
665—	114 »
760=	209 [1])
1007—	456 »
1102—	551 »
1197—	646 »
1292—	741
	Sourmel.
1539—	989 (988)
1634—	1084 (1083)
1729—	1179 (1178)
1824—	1274 (1273) [2])
2071	

1) * Sam. d'Ani, éd. de Venise, indique un «Schisma Paschatis causa,» en 106 arm. = 659, sans cause connue ni appréciable; aussi cette notice manque, dans le manuscrit de l'Académie (lis 114 arm.665). Le même donne une pareille indication pour 201 arm. = 754, (lis. 209= 760), qui tombe exactement dans la 17e a. du cycle nicéen. Comme des deux côtés il y a six ans d'écart pour l'année chétienne, et huit ans pour l'ère arménienne, ce doit être un simple malentendu ou une erreur de copiste, et en tout cas 7 années sont sans témoignage historique positif, de la part des Arméniens. A leur défaut, nous en trouvons un chez les Grecs, pour l'année 760. En effet on lit chez Théophane, en 6260, ère de Jules-Africain, 6268 ère de C. P., 760 de J.-C., 20e a. de Constantin IV Copronyme, que les orthodoxes firent la Pâque le 6 avril, et les hérétiques le 13, ce qui rentre exactement dans nos calculs. Dans la traduction latine on lit à tort, en marge, l'année 752, répondant en effet à 6252, qui se lit dans le texte, mais le calcul montre que c'est réellement en 760 qu'eut lieu ce dont il s'agit, et d'ailleurs l'année de l'ère des Séleucides 1070, qui est donnée par les auteurs syriens, répond exactement à 759—760: Théophane a donc quelquefois mal appliqué l'ère de Jules-Africain. On trouve quelques détails sur le fait, chez Assemani Biblioth. or. t. II, p 115; Muralt, Chron byz. p. 358. Assemani, II, 111. parle de cet événement en 1070 de l'ère des Séleucides: In oriente quidam inchoârunt jejunium die 18 februarii, alii 25, et Pascha die 13 aprilis celebrârunt.»

760	30	760
— 2	— 11	190
758 : 19	19	1
57	+ 17	951 : 7 = 6 1 mars
188	36	2
171	— 31	5
17	PL 5 avril.	13 : 1=6 sam. 5 avril
— 1		P. 6 avril.
16		
X 11		
16		
16		
14 + 1		
191 : 30		
11		

2) 8 années avec témoignages historiques. Pour 1824, v Hist. mod de la Géorgie.

Toutes ces années sont 17 du cycle lunaire nicéen, 18 de l'ancien cycle. Elles se suivent réellement par groupes de quatre, à des intervalles de 95 ans; de 247, entre les groupes. La même chose se remarquera dans la série suivante.

Dans les années où le 5 avril n'est pas un samedi, comme par ex. en 1843, où la pleine lune grecque tombait un lundi, et l'arménienne un mardi, la perturbation n'a pas lieu.

V. Addit. et éclairciss. à l'Hist. de Géorgie, p. 280 — 282, les témoignages sur quelques Fausses-Pâques et la liste peu régulière qu'en a donnée l'historien Arakel, p. 282, 544, 589; cf. Tcham. t. III, p. 14, 23, 161, 286, 421, 615, 801; Dates de Wakhoucht, dans Addit. et éclairciss., p. 282. En 1539 et 1729 cet historien dit: «Les Arméniens manquèrent la pleine lune, აღვსებისაგან შეიშალნეს;» en 1729, suivant Sekhnia Tchkhéidzé, «Les Arméniens célébrèrent la Pâque le jour du dimanche Nouveau et mangèrent de la viande dans la semaine de S. Théodore, აღდგომა კჳრაცხოვლობა გაათენეს და თეოდორობის კჳრა ჴორცი ჭამეს,» c'est à-dire qu'ils retardèrent d'une semaine l'ouverture du Carême; leur Pâque étant le 13 avril, leur Carniprivium fut le 17 février, au lieu du 10. Enfin en 1824, «les Arméniens perdirent la S[e] Pâque et se trompèrent à l'égard de la pleine lune... cette erreur arrive *tous les 80 ans;*» dit le tsarévitch Bagrat, dans sa Chronique manuscrite.

Années où les Arméniens devraient devancer les Grecs d'une semaine, d'après M. Dulaurier, p. 86, leur pleine lune calculée devant tomber un samedi 16 avril, ce qui n'est pas, ainsi qu'on le verra plus bas, et celle des Grecs tombant le dimanche 17.

P. Arm. 17 avril, Grecque 24 avril.

Sourmel	arm.	de J.-C.
		113 de J.-C.
		208
		455
		550
	94—	645
	189—	740
	436—	987
	531—	1082
	626—	1177
	721—	1272
(968)	969—	1519
(1063)	1064—	1614
(1158)	1159—	1709
(1253)	1254—	1804
		2051
		2146

Toutes ces années sont 16 du cycle lunaire nicéen, 17 de l'ancien cycle. J'ai mis entre ( ) l'année arménienne donnée par le P. Sourmel, en retard d'une unité, et qui se conserve encore dans les almanachs de Venise.

Il serait inutile et exorbitant d'entrer dans le détail des huit ou dix Fausses-Pâques historiquement constatées, et je crois bien suffisant d'en citer une seule, pour établir de nouveau que toutes tombent dans des années arméniennes supposant l'initiale 552.

L'année 646 arm. [1]) a vu une Fausse-Pâque, au sujet de laquelle Kiracos s'exprime ainsi: «On jeta les fondements d'une église magnifique, au couvent de Nor-Gétic. . . .; commencée en 640, quatre ans après la prise de Jérusalem par Saladin, elle fut achevée en 5 ans, lors de la perturbation de la Pâque grecque.» [2])

Pour déterminer l'année arménienne où fut achevée la construction dont il s'agit, nous avons d'abord ce texte formel de l'historien Sembat, écrivant à la fin du XIVe s.: «En la même année 646 les Grecs s'affolèrent au sujet de la Pâque.» Puis les deux éditions de Kiracos, portant en toutes lettres «en cinq ans,» et non, comme l'a traduit M. Dulaurier p. 95 «la 7e année[3]);» enfin une inscription rapportée par le P. Sargis Dchalal, t. I, p. 140 de son Voyage dans la Grande-Arménie «en cinq ans,» aussi en toutes lettres; enfin une très bonne copie que je possède donne le même nombre. Le P. Chahkhatounof, t. II, p. 367, est seul à donner en chiffre le nombre Է 7.

Au reste ni 5 ni 7 n'atteignent l'année chrétienne convenable: Jérusalem fut prise par Saladin le 17 rédjeb ou 3 octobre 583 H. comm. 13 mars 1187 [4]). Quatre ans après nous avons l'année 1191 = 640 arm.; 5 ans ni 7 ans après n'atteignent exactement 646 arm., indiqué par l'historien Sembat et répondant à 1197.

M. Dulaurier p. 158, n. 11: «La prise de Jérusalem, dit-il, étant de l'année 1187, les quatre années après... nous conduisent à 1191;... le couvent de Nor-Kédig fut terminé 7 ans après,... c'est-à-dire en 1197.» J'aime mieux dire que Kiracos et l'inscription se sont mal exprimés.

Il est donc bien entendu que la Fausse-Pâque eut lieu en 646 = 1197, qui suppose l'initiale 552. Cette année, en effet, est la 17e du cycle lunaire de Nicée, où se fait le Saltus lunae, Pâque le 6 avril pour les Grecs, le 13 pour les Arméniens, jour où les Juifs célébrèrent en effet la Pâque.

---

1) Cf. Assemani, Bibl. or. t. II, p. 369, en l'an 1508 des Séleucides.

2) M. Dulaurier, p. 158.

3) Au reste, quatre lignes plus loin, au lieu de: «Ils proclamaient avec effronterie *comme erroné l'excellent* calendrier, faussé par l'impie Irion;» lisez: «*comme excellent le faux* calendrier. . . .» Il y a là contre-sens, et non-sens, qui a échappé au traducteur; ասէին զԹե֊րին՝ ուղիղ՝ զոր եղծ ամբարիշտն. Իռիոն. Kiracos, Mosc. p. 124; Venise p. 109 donne quelques variantes, qui n'influent pas sur le sens.

4) D'Herbelot, Bibl. or. au mot «Saladin.»

1187
296
13 mars
1496 : 7 = 5 vendredi.

6*

Grec.			Arm.
1197	30	3 + 13 = 16 : 7 = 2 sam. 1 mars	1197 : 19
— 2	— 11	2	114
1195 : 19	NL 19 mars	5	57
114	17	9 : 7 = 2 sam. 5 avril.	57
55	36	P 6 avril.	19ᵉ ép. = 9.
38	— 31		30
17	PL 5 avril.	1197 : 19. 4. 7	— 9
— 1	1197	114 2	21
16	— 8	57 0 90	+ 13
X 11	1189 : 28	57 + 15 + 6	3
16	112	0 98 : 7 = 0	37
16	69	1	— 31
14+1	56	0 15—9=6 avril.	6 avril dim.
191 : 30	13 : 4 =	15	P 13 avril.
11 fondᵗ		0	

Toutes les autres années signalées par la Fausse-Pâque tardive rentrent dans la même catégorie et ne diffèrent que par des détails historiques, qui ne changent rien aux conditions du comput.

Disons la même chose pour l'année 1824.

Gr.		Arm
1824	30	1273 : 19
— 2	— 11	114
1822 : 19	19	133
171	+ 17	133
112	36	0
95	— 31	ép. 19ᵉ
17	PL 5 avril	= 9
— 1	P 6 avril.	30
16		— 9
X 11		21
16		+ 13
16		3
14+1		37
191 : 30		— 31
11 fondᵗ		6 avril dim
		P 13 avril.

En ce qui concerne spécialement l'année 741 arm. = 1292, le P. Sourmel, § 233,4, dit formellement que les Grecs n'avaient pas tort en célébrant la Pâque le 6 avril, puisque la pleine lune avait déjà paru le mercredi, 2 de ce mois: c'est ce dont convient le roi Héthoum, dans une pièce de vers consacrée à cet événement et imprimée à la suite de certaines éditions de la Bible, qui me manquent, Amsterdam, 1666; Venise, 1703; CP. 1705 * ces vers viennent d'être réimprimés à Paris, 1869, dans le t. I des Documents armé-

niens relatifs aux croisades, p. 553. En 741, y est-il dit, la Pâque tombant le 6 avril, les chrètiens nestoriens voulurent la célébrer le 13; cependant la règle veut, quand la *Pâque ancienne* se rencontre un dimanche, que la nouvelle soit renvoyée au dimanche suivant; or ce n'était pas le cas, puisque le 14 de la lune arrivait, cette année, le jour du mercredi-saint, et que nous avons vu la lune dans son plein le jeudi: donc la Pâque devait se faire, et nous la célébrâmes correctement le dimanche. Tel est le sens des remarques du roi. Aussi Héthoum donna raison aux Grecs et fut soutenu par une assemblée d'évêques, réunis à Sis; mais l'Arménie orientale tint bon et fit la fête suivant le comput national. Les raisonnements du roi-poète sont péremptoires, toutefois avec cette différence dans les calculs, qu'en 1292 la PL juive échéait au mercredi 2, réellement en avance de 3 jours sur celle obtenue par la méthode grecque rectifiée. * Quelques expressions dont se sert le roi-poète Héthoum sont embarrassantes pour le lecteur Vers 189, 90, il dit: «En cette année le 14 de la lune se rencontrait le mercredi-saint, յորն մեծի չորեք շաբաթի· et le dimanche suivant, le 18 de la lune.» Soit mercredi 2, dimanche 6 avril. v. 199, 202: 3. «Nous avons vu de nos yeux que le jeudi la lune était arrivée à son plein, et que le samedi-saint le terme était accompli զի հինգշաբաթըն լըրացաւ· ի շաբաթ մեծ լրումն եղաւ.» Pour expliquer la contradiction apparente entre ces deux passages, le P. Sourmel dit, dans une note, p. 118, que c'est au moyen de l'épacte rectifiée que la pleine lune tombait, cette année-là, le mercredi 2 avril, mais que, d'après l'ancienne épacte, la pleine lune grecque échéait en effet le samedi.»

Ce commentaire n'éclaircit la difficulté qu'au moyen d'une autre, puisque l'ancienne épacte n'a été rectifiée et avancée de quatre jours (?) que près de trois siècles après le fait dont il s'agit. La lune, pleine le mercredi, fut accomplie le samedi: c'est à cela que se réduisent les formules employées par le roi Héthoum. Il aurait, ce semble, fallu simplement mentionner l'addition de 3 jours qui se fait chez les Grecs à la pleine lune de Pâque, uniquement pour conserver les dates nicéennes; Boutourliu, Des calendriers Julien et Grégorien, p. 44; Iakofkin, Comput pascal arithmétique, 1re éd. p. 20; tr. fr. p. 103. Quant à moi, je ne crois pas à la raison alléguée de cette addition de trois jours, puis qu'il faut la faire, dans le système grec, même pour les Pâques antérieures au concile de Nicée, mais j'en reconnais l'indispensable nécessité.

* Le témoignage de Stéph. Orbélian, en ce qui concerne la fausse Pâque dont il est question, est très intéressant; Hist. de Siounie, ch. LXVIII, p. 248 de la trad. française.

«En la seconde année du catholicos Grigor d'Anavarza, 743 arm. = 1294, il y eut du désordre dans la Pâque, et une perturbation des pleines lunes chez tous les peuples; car nous étions arrivés à la maison d'erreur, marquée dans le cycle de 500, où, suivant les Grecs, la pleine lune i. e. la Pâque, (ici l'auteur se sert mal à propos du mot լրումն) tombait le 6 avril, suivant les Hébreux le 16 de nisan; selon le comput fixe des Arméniens, c'était le 23 d'areg. La pleine lune de Pâque tombant un dimanche, il fallait pas-

ser au dimanche suivant; mais ils célébrèrent le jour des Rameaux la Résurrection bienheureuse.»

1° Disons d'abord que Tchamitch et le P. Chahkhathounof placent l'avénement de Grigor V, d'Anavarza, non en 1293, mais en 1294. Si même, vu les circonstances de son élection, la date n'en est pas certaine, il n'en résulte pas moins une difficulté chronologique au sujet du catholicos sous lequel le fait eut lieu.

2°. Aucun historien, que je sache, ne parle d'une Fausse-Pâque tombant en 1294, et Tchamitch, t. III, p. 286, mentionne avec raison celle-ci en 1292; on trouve sous la même date, dans les Tables chronologiques du moine Héthoum, Venise, 1842, p. 85: «En cette année (1292) les Arméniens et Syriens nestoriens perdirent le sens à l'égard de la Pâque.»

3°. Notre auteur emploie à-propos le mot անշարժ տոմար «le comput fixe;» car d'après le calendrier fixe arménien, l'année commence invariablement le 11 août, en sorte que le 23 d'areg arrive 231 jours plus tard, le 30 mars, en année bissextile. Toutefois, au lieu du 23 d'areg, il faudrait le 30 = 6 avril, pleine lune ecclésiastique des Arméniens, tombant une dimanche et les forçant à reculer leur Pâque d'une semaine: 1292 : 19=19° épacte = 9; avec l'épacte 9, la pleine lune tombe un dimanche, 6 avril.

Quant à la soi-disant Fausse-Pâque, qui devrait mettre les Arméniens en avance d'une semaine sur les Grecs, 17 avril, au lieu de 24 avril, l'épacte julienne 26 donne aux Arméniens le terme pascal 16, qui, tombant un samedi, permettrait de célébrer la Pâque le 17; mais le fait est que l'épacte arménienne 28 amène le terme, 18 avril, un lundi, et n'admet pas d'erreur.

Gr
1614
− 2
1612 : 19
152
92
76
16
− 1
15
X 11
15
15
14
179 : 30
29

30
− 29
1
+ 14
15
− 1
14
+ 3
PL 17 avril

1614
− 8
1606 : 28
140
206
196
10 : 4 = 2

2+10=12 : 7=5 mardi 1 mars
2
17
24 : 7=3 dim. 17 avril
P 24 avril.

1614
− 1
1615 : 19
152
95
95
0
− 8
16
X 11
16
16
176 : 30
26

58−26= 27
26+3=29−2=27 : 7=6
33−9=24 avril

1614
403
1
2018 : 7 = 2 mardi 1 mars.

Armén.
1614 : 19
152
94
76
18ᵉ ép.
= 28
30
— 28
2
+ 13
3
PL 18 avril.

ou

1614
+ 1
1615 : 19
152
95
95
0
— 3
16
X 11
16
16
176 : 30
26

30
— 26
NL 4
13
17
— 1
PL 16 avril.

En ajoutant, ce qui est indispensable, 3 au terme pascal 16, obtenu par ce procédé, pour atteindre la pleine lune de Nicée, on obtient 19 avril, mardi, et Pâque tomberait également le 24 avril. C'est pourquoi Kiracos dit, p. 22: «16 pour 17 ne cause pas d'erreur.» Avec 28 épacte et 3 pour la pleine lune on arriverait encore au terme pascal 21 avril, ce qui serait aussi sans inconvénient. Ainsi, à tous égards cette seconde Fausse-Pâque n'a pas de raison d'être.

Quant au mécanisme des épactes arméniennes, il va en être question tout à l'heure.

---

f) Des auxiliaires du comput arménien.

Pour compléter nos éclaircissements il est nécessaire de faire connaître le mécanisme des auxiliaires du comput arménien: les lettres dominicales, le nombre d'or, les épactes, portant, comme tout ce qui a cours chez cette nation singulière, un cachet d'originalité et d'appropriation individuelle.

a) Le tableau des lettres dominicales, pour les 28 ans du cycle solaire, commence ici par une année commune, et les lettres se suivent dans l'ordre direct de l'alphabet, naturellement doubles dans les années bissextiles.

Sourmel, § 79 — 88. Pour trouver la lettre dominicale de l'année arménienne, il faut d'abord soustraire 5 du millésime donné, puis diviser par 28: le reste donne et l'année du cycle solaire et la lettre y afférente, parce que la 1ᵉ année de l'ère arménienne, 552, était la 24ᵉ d'un cycle, et qu'un autre cycle a commencé la 5ᵉ année après celle-là. Autrement dit, suivant les Arméniens, la 1ʳᵉ a. chrétienne avait, proleptiquement à ce que je crois, 5 du cycle solaire, en sorte que, pour trouver la lettre de l'année chrétienne concordant avec l'année arménienne, il faut ajouter 4 avant de diviser par 28.

646 arm.	1197 de J.-C.	ou	646—5—582 =	1197
— 5	+ 4		537	+ 4
641 : 28	1201 : 28		109 : 28	1201
56 22	112 42		84	—1064
81	81		25	137
56	56			112
25ᵉ a. lettre Գ 8.	25			25

Après 1320 de J.-C. il faut, avec le P. Sourmel, ajouter 1 à l'année chrétienne donnée *avec raison* par M. Dul. comme correspondant à l'année arménienne,

894 arm.	1445 (Dul. 1444)
— 5	+ 4
889 : 28	1449 : 28
84 31	140 51
49	49
28	28
21	21

Je rappelle ici que, d'un bout à l'autre, la Table de concordance des années chrét. et armén. du P. Sourmel est établie d'après l'initiale 553, ce qui donne toujours une année de plus que celle marquée dans la Table A de M. Dulaurier. Au reste, les excellents almanachs des Mékhitharistes de Venise sont tous rédigés dans le système du P. Sourmel.

J'ai insisté sur ces détails, parce que, pour déterminer la date des Fausses-Pâques et pour calculer celles de certaines fêtes mobiles, comme l'Assomption et l'Exaltation, se célébrant toujours le dimanche le plus proche de la date mensuelle fixe, il est indispensable de connaître exactement la dominicale.

b) Sourmel, § 105 — 107. Le nombre d'or, le cycle lunaire et les épactes forment trois périodes de 19 ans, sans lesquelles le calcul de la Pâque était autrefois impossible. Voici comment les Arméniens les ont appropriées à leur usage.

Pour trouver le nombre d'or, il faut chez eux soustraire 1 de l'année arménienne et de l'année chrétienne, et diviser le reste par 19.

Soit 646 arm.	1197	ou	646—1—582=	1197—1—1064=
— 1	— 1		583	1065
645 : 19	1196 : 19		118 : 19	132 : 19
57 33	114		95	114
75	56		18	18
57	38			
N.d'or 18	18			

Après 1320 il faut soustraire 1 de l'année chrétienne du P. Sourmel.

Sourmel	1445 (Sourmel) — 1
894	1444 : 19
— 1	133 7
893 : 19	114
76 47	114
133	19
133	
N. d'or 19	

La rectification de l'année chrétienne se fait donc d'elle-même, en suivant l'indication du Tableau A Dul.

La raison pour laquelle il faut soustraire 1 de l'année arménienne, pour trouver le nombre d'or, d'après le P. Sourmel, § 107, c'est que la 1re année du comput arménien, comme aussi de l'ère chrétienne, était la dernière du cycle de 19 ans. Or nous avons montré précédemment qu'en effet l'année 552 avait pour terme pascal 25, qui est le 19e de l'ancienne série des termes, commençant par 13, mais le 18e du cycle lunaire ou nombre d'or nicéen. Ainsi, en remontant, la 1re année de l'incarnation était aussi 18 [1]), du même comput de Nicée, ce qui s'accorde avec la formule grecque, mais non avec la formule latine, ouvrant son nombre d'or un an avant la naissance du Sauveur. Par-là on voit encore que ce n'est pas le nombre d'or julien, plus fort de 3 unités que l'oriental, qui prévalait en Arménie.

c) Ayant adopté le nombre d'or nicéen, les Arméniens auraient dû aussi, ce qu'ils n'ont pas fait, en prendre les épactes, dont la série est toute rationnelle: 0. 11 22..., sauf le N° d'ordre, qui a été avancé d'un rang, pour une raison connue, 11 étant l'épacte de la 1re année du calendrier nicéen.

Cycle nicéen	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Ép. nicéennes	11	22	3	14	25	6	17	28	9	20
Termes	2^{A}	22^{M}	10^{A}	30^{M}	18^{A}	7^{A}	27^{M}	15^{A}	4^{A}	24^{M}
Ép. armén.	13	24	5	16	27	8	19	30	11	22

Cycle nicéen	11	12	13	14	15	16	17	18	19
Ép. nicéennes	1	12	23	4	15	26	8 s.[2])	19	30
Termes	12^{A}	1^{A}	21^{M}	9^{A}	29^{M}	17^{A}	5^{A}	25^{M}	13^{A}
Ép. armén.	3	14	25	6	17	28	9	21 s.	2

Dans le cycle nicéen tout est d'accord — l'avancement d'un rang étant admis — et le calcul relatif de l'épacte au terme se fait naturellement:

1) Chez les Géorgiens 19, à cause d'une addition de 96 ans = 5 cycles lunaires + 1, dont je parlerai plus bas, il faut aussi diminuer l'année chrétienne d'une unité, avant la division par 19.

2) S. Saltus lunae.

30	30
− 11	− 23
19	7
14	14
33	21 mars, et ainsi des autres.
− 31	
2 avril.	

Au contraire, dans le cycle épactal arménien, où l'on n'ajonte que 13 au quantième de la nouvelle lune (Sourmel, § 141), pour obtenir la pleine lune, on n'arrive au terme pascal qu'après une nouvelle addition de 3, complément de la pleine lune de Nicée.

30	30
− 13	− 25
17	5
13	18
30	18
+ 3	+ 8
33	21 mars.
− 31	
2 avril.	

Le P. Sourmel ne parle pas de ce complément, que j'ai moi-même imaginé, pour le besoin du calcul.

Comme donc le Saltus lunae se fait à la 18e année, au lieu de la 17e, l'épacte 9, avec l'addition de 3, donne le terme 6, au lieu de 5, et amène la Fausse-Pâque.

30
− 9
21
13
34
+ 3
37
− 31
PL 6 avril.

Les autres termes ne souffrent aucun dérangement, sauf le 16e, qui devient 18 au lieu de 17, mais sans inconvénient pour la Pâque.

Peut-être me trompé-je en prétendant déterminer la pleine lune par un calcul découlant de l'épacte, calcul qui exige forcément ici l'addition de 3 unités; toutefois je ne puis croire que les computistes arméniens aient simplement mis leurs épactes en regard des termes, sans s'occuper de les supputer. En tout cas, voici le résultat de mes recherches à ce sujet.

1) $30 - 2 = 28 + 13 + 3\ (= 16) = 44 - 31 = 13A$
2) $30 - 13 = 17 + 16 = 33 - 31 = 2A$
3) $30 - 24 = 6 + 16 = 22M$
4) $30 - 5 = 25 + 16 = 41 - 31 = 10A$
5) $30 - 16 = 14 + 16 = 30M$
6) $30 - 27 = 3 + 16 - 1 = 15 + 3 = 18A$
7) $30 - 8 = 22 + 16 = 38 - 31 = 7A$
8) $30 - 19 = 11 + 16 = 27M$
9) $30 + 16 = 46 - 31 = 15A$
10) $30 - 11 = 19 + 16 = 35 - 31 = 4A$
11) $30 - 22 = 8 + 16 = 24M$
12) $30 - 3 = 27 + 16 = 43 - 31 - 12A$
13) $30 - 14 = 16 + 16 = 32 - 31 = 1A$
14) $30 - 25 = 5 + 16 = 21M$
15) $30 - 6 = 24 + 16 = 40 - 31 = 9A$
16) $30 - 17 = 13 + 16 = 29M$
17) $30 - 28 = 2 + 16 = 18A$ [1])
18) $30 - 9 = 21 + 16 = 37 - 31 = 6A$
19) $30 - 21 = 9 + 16 = 25M$,

D'où vient donc ce dérangement ou plutôt cet arrangement non rationnel, qui fait tomber l'épacte 30 ou 0, la 1re de toute la série, en l'année 8 nicéenne, et l'épacte 11, la 1re de la série nicéenne, en l'année 9?

Si les recherches de M. Dulaurier sont exactes, les Arméniens auraient pris de toutes pièces une ancienne série épactale alexandrine, qui s'ouvrait réellement autrefois en la

1) Si même on dit $2 + 13 = 15 - 1 = 14 + 3 = 17$, on n'arrivera jamais au terme 16, introduit là par Irion: ainsi il n'y a réellement de fautif que le terme 6 avril. Ne pouvant arriver au 16 avril par aucune combinaison régulière, je suppose de trois choses l'une: ou qu'Irion avait changé arbitrairement le terme 17 en 16, ou que cette substitution, si elle a eu lieu sur le papier, n'a pas été mise en pratique, car aucun historien ne dit que les Arméniens aient jamais fait la Pâque une semaine avant les Grecs (cf. Dulaur. p. 87); ou enfin qu'il y a une fausse indication chez les auteurs, et qu'au terme 17 Irion avait substitué 18, qui réellement donne la pleine lune un lundi dans les années mentionnées. Ainsi, en 1614, année déja citée, et dans toutes les autres de cette catégorie, sans exception, 28 d'épacte, le terme 18 avril tombe un lundi:

1614
408
1
2018 : 7 = 2 mardi 1 mars
2
18
22 : 7 = 1 lundi
6
P. 7 dim. 24 avril.

9ᵉ année actuelle du cycle nicéen, avec l'épacte 10, au lieu de 9, et l'épacte 11, initiale du cycle d'André, était la 12ᵉ de l'alexandrin. Je suis sans matériaux qui m'autorisent à contester ces faits; mais il me semble douteux que les Alexandrins aient pu établir une pareille initiale[1]); car si le cycle bicenténaire d'André de Byzance s'ouvrit avec l'épacte 9 ou 10, terme pascal 4 A, en 353, ce n'est pas que ce fût là le 1ᵉʳ terme de la série, puisqu'on assure qu'au contraire la dernière année de ce cycle tombait en 552, mais bien parce qu'on avait fixé par le calcul, à ce quantième, la pleine lune pascale, en l'an 353, 28 ans après le concile de Nicée. Il avait fallu cet intervalle pour déterminer et contrôler tous les comptes des Alexandrins.

Quelles qu'aient été les causes et les circonstances de ces dispositions, les Arméniens, après avoir raccordé avec les termes pascaux la série d'épactes que j'ai dite, ont imaginé un procédé particulier pour déterminer celles-ci annuellement. Partant du fait, que 552, la dernière année du nombre d'or, est la 1ᵉ de leur comput, ils rangent leurs épactes dans cet ordre[2])

	1ᵉ	2ᵉ	3ᵉ	4ᵉ	5ᵉ	6ᵉ	7ᵉ	8ᵉ	9ᵉ	10ᵉ
Épactes..........	21 s.	2	13	24	5	16	27	8	19	30
	11ᵉ	12ᵉ	13ᵉ	14ᵉ	15ᵉ	16ᵉ	17ᵉ	18ᵉ	19ᵉ	
Épactes..........	11	22	3	14	25	6	17	28	9	

Pour eux il s'agit donc de trouver le rang ordinal de l'épacte, et pour cela ils divisent tout simplement par 19 l'année arménienne et la chrétienne.

646 : 19	1197 : 19 ou	646	1197 : 19
57 34	114 63	−532	114
76	57	114 : 19	57
76	57	114 6	57
ép. 19ᵉ = 9	19	19	19

La 19ᵉ épacte est 9, terme 6 avril, pour eux, ainsi qu'on l'a vu plus haut: pour l'obtenir, il n'est pas besoin de chercher le nombre d'or, de diminuer, de multiplier, d'exécuter les nombreuses évolutions que l'on sait.

Après 1320 il faut opérer sur l'année chrétienne donnée par le P. Sourmel comme correspondante; mais évidemment ici le résultat est faux, puisque l'année chrétienne est théoriquement trop forte d'une unité.

894 : 19	1445 (Dul. 1444) : 19
76 47	133 76
134	115
133	114
ép. 1ʳᵉ	1
Terme 25 mars.	

1) On trouve pourtant une indication de ce genre dans le manuscrit académique de Mkhithar d'Aïrivank, fᵒ 32 vᵒ; 10 n'était pas en réalité la première épacte du cycle alexandrin, mais, dit M. Laloch, ce cycle commença à être mis en usage dans une année chrétienne répondant à la 10ᵉ de la série des épactes nicéennes.

2) V. Sourmel, § 149.

Au reste, tout ce que j'ai dit précédemment des opérations à faire sur l'année chrétienne est purement spéculatif, car l'essentiel est le résultat fourni par l'année de l'ère arménienne, dont l'initiale est invariablement, chez le P. Sourmel, l'an 553, du commencement à la fin de sa Table de correspondance, § 38.

Tel est le système original que les Arméniens grégoriens ont conservé jusqu'à nos jours. Aussi les almanachs qui s'impriment à Venise ont-ils le soin d'indiquer la Pâque conformément à ces règles, sans omettre, bien entendu, celle du nouveau style, afin de pouvoir satisfaire aux besoins des deux parties de la nation.

Au rebours de ce qui précède, la chronologie géorgienne est vraiment simple par excellence; fondée uniquement sur la période de 532 ans, remontée proleptiquement, jusqu'en 5604 avant J.-C., par l'addition de 96 ans, elle procède par une série de ces périodes, dont les initiales sont, après J.-C.:

	12e	13e 1)	14e	15e
en	249	781	1313	1845

dont la 27e année est aujourd'hui (1871) en cours.

Tous les cycles donnaient, en l'an 284 de la XIe, avant J.-C.:

Cycle lun.	Épactes jul.	C. sol.	Lettres.	Ère de 5508 C. lun.	C. sol.
18	30, 11, 22...	4	4, 5	17	20

Tous recommencent par le 1er terme avec chaque période.

Comme les Géorgiens ont dû ajouter 96 ans afin de compléter en 780 de J.-C. le 12e cycle proleptique, et qu'il en résulte une année de trop, 96 : 19 = 5 + 1, il faut, pour raccorder le comput géorgien avec le grec, retrancher 1 de l'année chrétienne, avant de commencer le calcul de l'épacte. Ainsi:

```
1200          30
−  1        − 11
1199 : 19     19
114           14
  59          33
  57        − 31
   2        PL. 2 avril.
−  1
   1
× 11
  11 ép. jul.
```

Mais si l'on opère sur le total de l'ère mondaine avec l'ère chrétienne, cette soustraction est inutile.

1) Il n'existe pas une seule date géorgienne connue, avant le 13e cycle.

5604
1200
6804 : 19
57
110
95
154
152
2
— 1

Les résultats du comput grec sont parfaitement identiques.

1200	30
— 2	— 14
1198 : 19	16
114	17
58	33
57	— 31
1	PL 2 avril.
— 1	
19	
X 11	
19	
19	
14 + 1	
224 : 30	
210	
14	

Une particularité du comput géorgien est que, par le décompte régulier du total des années, on obtient la lettre ou le quantième hebdomadaire (l'hebdomade commençant chez eux le dimanche) du 25 M., jour de l'Annonciation; *or on sait que jusqu'à l'année 1564, époque où un édit du roi Charles IX fixa en France le commencemant de l'année civile au 1[er] janvier, le premier de l'an tombait en effet, en France, comme en beaucoup d'autres lieux, au 25 mars, au lieu du 1 M., et qu'en année commune la lettre du 1[er] janvier, initiale de l'année, est d'une unité plus forte que celle du 25 M., égale en bissextile. Ainsi :

1868 biss.		1867	
5604		5604	
7472 : 28		7471 : 28	
56		56	
187		187	
168		168	
192	6+24 = 30 : 7 = 2 lundi,	191	5+23 = 28 : 7=0 sam.,
168	jour de l'Annonc	168	jour de l'Annonc.
24 : 4 =	2 lundi 1[er] janvier	23 : 4 =	1 dimanche 1[er] janvier.

Toutes les fêtes se célèbrent aux mêmes jours que chez les Grecs. La détermination seule du № ordinal de la période de 532 ans peut causer quelque embarras, quand il s'agit de personnes et d'événements peu connus ou sans rapports synchroniques avec d'autres. Pour la plupart du temps cette difficulté n'existe pas.

Je devrais maintenant dire quelques mots des fêtes et jeûnes, mobiles ou non, du calendrier arménien, et du calendrier fixe de Jean Sarcavag. Quant au premier point, il faudrait entrer dans des détails sans fin, pour lesquels un bon tableau est indispensable, ce qui n'empêche point un historien exact de vérifier les calculs. Le calendrier fixe, tenté vers 668 de notre ère par le catholicos Anastase et préparé par le computiste Anania de Chirac, n'ayant pas abouti, Jean Sarcavag, à la fin du XI[e] s., profita de l'achèvement du premier cycle de 532 ans, en 1083, pour préconiser l'ouverture d'un pareil cycle au 11 août 1084, et fit tous les calculs pour établir un calendrier en rapport exact avec le romain. Tout en conservant l'année vague, les mois de 30 jours et les épagomènes, il admit en son lieu le bissexte, comme 6[e] épagomène, et fit courir les mois arméniens à côté des mois romains et grecs. Pour en trouver la concordance, il vaut mieux également consulter un bon tableau, sauf vérification. Les deux Tableaux nécessaires pour ces opérations se trouvent dans les Recherches sur la chron. p. 402, 408; v. aussi Sourmel, Traité du comput, § 202 sqq., pour la détermination des fêtes.

III. Desiderata de l'historiographie arménienne.

Depuis une vingtaine d'années nombre de textes inédits ou de réimpressions des historiens arméniens sont sortis des presses de S.-Pétersbourg, de Constantinople, de Venise, de Moscou et de Paris; plusieurs traductions en russe et en français, en latin et en allemand, ont aussi vu le jour ou sont en voie d'impression: originaux et versions sont entre les mains des arménistes et des lecteurs curieux, qui peuvent les apprécier, sans différence de langage et de provenance.

Traçons maintenant le bilan de ce qui reste à faire pour l'historiographie arménienne. Trois historiens attendent les honneurs de la publicité: Matthieu d'Édesse, dont il existe, il est vrai, une bonne traduction française, mais dont le texte est inédit. Paris en possède deux manuscrits, avec la continuation; l'ancien Musée Roumiantzof, une bonne copie, pouvant compléter celles de Paris, et le Musée de l'Académie Impériale des Sciences une transcription de cette copie; Mikael Asori a été traduit en français et publié à Venise, en 1869, par M. Langlois. Pour la publication du texte, le Musée asiatique possède deux manuscrits. En troisième lieu vient Oukhtanès, dont la traduction française est achevée d'imprimer; notre Musée en possède une copie correcte. En fait de textes, il serait très important d'éditer l'ouvrage d'Anania de Chirac, sur le comput, et tous les extraits de Sar-

cavag contenus dans le manuscrit de la grande Bibliothèque de Paris. L'historiographie réclame à son tour la traduction des ouvrages historiques de Nersès-le-Gracieux, et surtout le վիպասանութի̃, directement relatif à l'Arménie; en outre celle de l'Histoire des Ardzrouni, qui est achevée et prête à voir le jour; puis celle d'Arakel de Tauriz, le témoin du XVII[e] s., avec la petite Chronique de Jean de Dzarh, qui y fait suite; une nouvelle traduction de l'Histoire de Jean catholicos est absolument nécessaire, ainsi que le texte de Malakia Abégha et le texte, avec traduction, du code arménien, faisant partie du recueil des lois géorgiennes. Il existe, de ce dernier ouvrage, de bonnes copies à Paris et à Berlin, et, je crois, à l'Institut Lazaref de Moscou. Enfin et par-dessus tout, il rendrait à la science un service éminent, celui qui consacrerait quelques années de son labeur à la publication d'un bon texte de Samouel d'Ani, à la révision de la traduction de Zohrab et d'A. Maï, et à la mise en ordre des matériaux de cet utile ouvrage. Certes, voilà un programme bien propre à éveiller l'ardeur de la jeune génération: terres inconnues à explorer, grandes oeuvres à accomplir, gloire littéraire aux travailleurs, profit pour tous.

IV. * Autre formule de raccordement des années arméniennes et juliennes; v. sup. p. XXXII sqq.

Nous avons exposé précédemment la formule du raccordement des années arméniennes vagues avec les années juliennes, notamment en ce qui concerne les rapports des quantièmes annuels, quels qu'ils soient, des deux parts. Cette formule, nécessairement assez compliquée et exigeant l'emploi de plusieurs tableaux, donne des résultats parfaitement sûrs et exacts, mais elle présuppose la solution d'une autre question, celle du commencement de l'année dont il s'agit à la date julienne indiquée par le Tableau A Dul., et de plus elle ne fait pas connaître l'hebdomadaire du 1 navasard, non plus que celui du quantième julien trouvé par le reste de la formule. La présente note a pour but de combler les deux dernières lacunes et de formuler un système nouveau et plus simple de raccordement des deux calendriers. Les problèmes à résoudre sont ceux-ci:

1) Trouver l'hebdomadaire initial de toute année arménienne;

2) Déterminer le quantième annuel et mensuel, julien, de cet initial;

3) Préciser l'année chrétienne correspondant à l'année arménienne et l'hebdomadaire du quantième annuel julien égal à l'initial trouvé;

4) Déterminer l'hebdomadaire de toute date mensuelle arménienne, dont on connaît le quantième julien.

Or c'est à cela que l'on peut arriver par le simple calcul.

1) L'hebdomadaire initial s'obtient en divisant l'année arménienne dont il s'agit par 7; le reste, quel qu'il soit, est le jour cherché, d'après les valeurs suivantes.

1	2	3	4	5	6	7
jendi.	vendr.	sam.	dim.	lundi.	mardi.	mercredi.

Ces valeurs sont déterminées non au hazard, mais par la donble considération que la 1re année de l'ère arménienne s'ouvrit par un jeudi, et que l'absence de bissextile dans le calendrier arménien ramène régulièrement les mêmes hebdomadaires aux mêmes dates, après chaque 7 années.

Notons encore que quatre années arméniennes de suite, sauf une seule exception, commencent à la même date julienne.

2) Le quantième annnel et mensuel julien de l'hebdomadaire initial est fourni, à son tour, en divisant l'année par 4 et en soustrayant le quotient de 192, nombre du 11 juillet, dans l'année arménienne commune.

Toutefois, si l'année dont il l'agit est exactement divisible par 4, sans reste, il faudra soustraire le quotient de 193, jusqu'à l'an 532 incl., et en outre depuis 533 jusqu'à la fin, pour chaque année suivant inmédiatement celle qui est divisible par 4. La raison de ceci est qu'en 552 = 1 de l'ère arménienne, *bissextile dans le calendrier julien*, le 11 juillet était en effet le 193e jour.

Arm. 1 : 7 = 1 jeudi 1 navasard.
1 : 4 = 1   193
Chr. 552   —   1
138   192 11 juillet.
1
691 : 7 = 5 1 mars + 4, 5, 11 = 25 : 7 = 4 jeudi 11 juillet 552.

Conséquemment, toutes les années quatrièmes (4, 8, 12. . .) du calendrier arménien ont le même caractère jusqu'en 532 inclusivement; l'année 533 *seule* s'ouvrit par le 29 février, et l'année 534, ainsi que les trois suivantes, par le 28. Ici donc la série des tétraétérides fut troublée par une année unique de son espèce, qui ajouta un hebdomadaire de plus à la série des années.

Pour éviter le calcul fastidieux des jours, comme aussi pour contrôler l'exactitude du nombre donné par la soustraction, il sera bon d'avoir sous la main un Tableau du genre de celui ci:

Du commencemt de l'année.	Année.	
	Commune.	Bissext.
à Février	31 j.	
» Mars	59	60 j.
» Avril	90	91
» Mai	120	121
» Juin	151	152
» Juillet	181	182
» Août	212	213
» Septembre	243	244
» Octobre	273	274
» Novembre	304	305
» Décembre	334	335
» Janvier	365	366

3) L'année chrétienne s'obtient en ajoutant 551 à l'année arménienne, jusqu'en 769 incl., 550 seulement depuis l'an 770, et sert ensuite à contrôler par les moyens ordinaires le chiffre de l'initial trouvé. [1])

Soit donc l'année arm. 5.
Arm. 5 : 7 = 5 lundi 1 navasard.
5 : 4 = 1 — 192
551 — − 1
Chr. 556 — 191 j. = 10 juillet.
139
1
696 : 7 = 3 1 M. + 4, 5, 10 = 22 : 7 = 1 lundi 10 juillet 556.

En l'année arm 5 la division par 4 donne le reste 1.

On verra plus bas, tout à la fin de cette note, un moyen plus simple d'obtenir, comme vérification, le nom de l'hebdomadaire julien — ici lundi 10 juillet, — en ajoutant au 5, reste de la division par 7, le quantième mensuel arménien, moins 1. Soit, ici, 1 — 1 = 0. Ainsi: 5 + 0 = 5 lundi 10 juillet 556; cette opération est presque superflue, puisque la division par 7 a déjà fait connaître sûrement l'hebdomadaire du 1 navasard.

Arm. 8 : 7 = 1 jeudi 1 nav.
8 : 4 = 2 — 193
551 — − 2
Chr. 559 — 191 j. = 10 juillet
139
1
699 : 7 = 6 1 M. + 4, 5, 10 = 25 : 7 = 4 jeudi 10 juillet 559.

Arm. 532 : 7 = 0 mercredi 1 nav.
532 : 4 = 133 — 193
551 — −133
Chr. 1083 — 60 j. = 1 mars.
270
1
1354 : 7 = 3 1 M. mercredi, 1083.

Dans les années 8 et 532 la division par 4 ne donne pas de reste.

Arm. 536 : 7 = 4 dim. 1 nav.
536 : 4 = 134 — 193
551 — −134
Chr. 1087 — 59 j. 28 février.
271
1
1359 : 7 = 1 1 M. + 7 = 8 − 3 = 5 vendr. 1 janv. + 2 = 7 ou 0 dim. 28 févr. 1087.

L'année 536 est exactement divisible par 4.

Arm. 537 : 7 = 5 lundi 1 nav.
537 : 4 = 134 — 193
551 — −134
Chr. 1088 — 59 j. 28 févr.
272
1
1361 : 7 = 3 1 M. + 7 = 10 − 4 = 6 1 janv. + 2 = 8 − 7 = 1 lundi 28 févr. 1088.

---

1) On se rappellera qu'aujourd'hui les Arméniens comptent *à tort* leurs années après 770 sur le même pied qu'avant; v. sup. p. XLI Je dis *à tort*, parce que l'année 769 a commencé le 1 janvier 1320, et 770 le 31 décembre 1320, en sorte que la même année chrétienne a répondu à deux années arméniennes.

Soit encore 3 exemples, d'une année antérieure, d'une année sans reste après la division par 4 et d'une année avec reste, suivant immédiatement celle-ci; on y joint, pour la comparaison, une année commune.

Arm. 1819 : 7 = 3 sam. 1 nav.
1319 : 4 = 329 192
550 +365
Chr. 1869 557
467 −329
1 228 j. = 16 août.
2337 : 7=6 1 M.+4, 5, 5=20 : 7=6 sam 16 août 1869; ou 3−0 (1 nav.−1)=3 sam. 16 août.

Arm. 1320 : 7 = 4 dim. 1 nav.
1320 : 4 = 330 198
550 +365
Chr. 1870 558
467 −330
1 228 j. = 16 août.
2338 : 7 = 0 1 M. + 4, 5, 5 = 14 : 7 = 0 dim. 16 août 1870.

Arm. 1821 : 7 = 5 lundi 1 nav.
1321 : 4 = 330 193
550 +365
Chr. 1871 558
467 −330
1 228 j. = 16 août.
2339 : 7 = 1 1 M. + 4, 5, 5 = 15 : 7 = 1 lundi 16 août 1871.

Arm. 1322 : 7 = 6 mardi 1 nav.
1322 : 4 = 330 192
550 +365
Chr. 1872 557
468 −330
1 227 j = 15 août.
2341 : 7 = 3 1 M. + 4, 5, 4 = 16 : 7 = 2 mardi 15 août 1872.

Sans révoquer en doute le bien-fondé du Tableau A Dul., ni l'utilité des formules *rectifiées*, servant de préambule au Tableau B (v. ci-dessus, p. XXXV), il faut convenir que les règles et formules que nous proposons remplissent une grave lacune et arrivent sûrement au but. Du reste, je suis loin de m'en attribuer l'honneur; elles m'ont été suggérées par une courte notice de l'ère arménienne, dans les Useful tables, faisant suite au t. II, p. 143, de Prinsep, Indian antiquities, où se lit ce que l'on va voir, non sans quelques inexactitudes, que j'ai dû rectifier. Ce n'est pas sans peine et sans de longs tâtonnements que j'ai pu en extraire la nouvelle formule, objet de cette note.

«Les Arméniens, dit l'auteur anglais, commencent leur ère le mardi 9 juillet 552; leur année compte 365 jours seulement et, par suite, anticipe d'un jour en 4 ans sur l'ère julienne.

— Nous avons démontré que l'ère arménienne s'ouvre le jeudi 11 juillet 552; mais l'Art de vérifier les dates, in-f° p. XL; Daunou, Études historiques, t. III, p. 503, soutiennent une opinion pareille à celle de l'auteur anglais, ce qui doit amener et amène en effet une erreur radicale de deux jours dans tous les calculs.

«Pour connaître le jour de la semaine par où commence une année arménienne, divisez cette année par 7; s'il ne reste rien, l'année s'ouvre par un lundi; s'il y a un reste, le jour placé sous ce nombre dans la Table suivante est l'initial.

0	1	2	3	4	5	6
lundi.	mardi.	mercr.	jeudi.	vendr.	sam.	dimanche.

— Comme cette table est arrangée en conformité à l'erreur signalée ci-dessus, nous avons reculé les chiffres et les jours de deux rangs, comme on l'a vu plus haut.

«Pour réduire l'année arménienne à la julienne, divisez-la par 4 et soustrayez le quotient de 191, en ajoutant 365 à 191, si cela est nécessaire; le reste, ce seront les jours écoulés depuis le commencement de l'année julienne; la date arménienne (diminuée d'une unité, si l'on a ajouté 365), additionnée avec 551, donne l'année chrétienne.

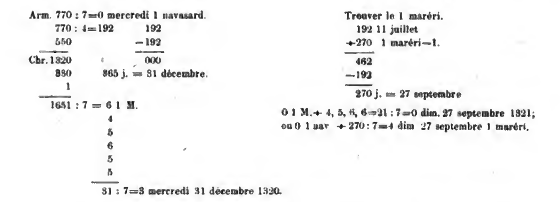
> — Le nombre 191 (10 juillet), étant en rapport avec l'erreur précédente, nous l'avons remplacé par 192 et, en certains cas, par 193; de plus, il est complètement inutile de diminuer l'année arménienne en aucun cas.

«L'année arménienne ecclésiastique commence le 11 août, et prend un jour de plus chaque 4e année, ainsi elle coïncide par les divisions avec l'année julienne. Pour réduire l'année ecclésiastique à l'année chrétienne, ajoutez 551 et 222 jours (10 août). Dans les années bissextiles soustrayez un jour, du 1 mars au 10 août.

> — L'auteur a perdu de vue que l'addition de 551 doit se changer en 550 depuis l'année arménienne 770, s'ouvrant le 31 décembre 1320. La règle pour les années bissextiles n'a aucune raison d'être, puisque l'année ecclésiastique admet le bissexte: il faut au contraire, ajouter 223 jusqu'à la fin de l'année julienne.

«Les Arméniens, dans leur correspondance avec les Européens, font souvent usage du style et des mois juliens.»

4. Ce que l'on a fait pour le 1 navasard, il est évident qu'on peut le pratiquer pour déterminer: a) d'abord le quantième julien de toute autre date arménienne, par ex. le 1 maréri, qui est le 271e jour du calendrier arménien. Pour cela, au reste de la division par 7, qui est l'hebdomadaire du 1 navasard, ajoutez le nombre de jours, moins 1, correspondant au quantième mensuel arménien cherché — ici c'est le 1 maréri, 271—1=270 j.—soustrayez du total le quotient de la division par 4, et le reste sera le quantième julien répondant au 1 maréri.


Arm. 770 : 7=0 mercredi 1 navasard.
770 : 4=192 — 192
550 — −192
Chr. 1320 — 000
330 — 365 j. = 31 décembre.
1
1651 : 7 = 6 1 M.
4
5
6
5
5
31 : 7=3 mercredi 31 décembre 1320.

Trouver le 1 maréri.
192 11 juillet
+270 1 maréri—1.
462
−192
270 j. = 27 septembre
0 1 M.+ 4, 5, 6, 6=21 : 7=0 dim. 27 septembre 1321;
ou 0 1 nav + 270 : 7=4 dim 27 septembre 1 maréri.

Bien que l'année arménienne 770 soit la seule qui présente des complications particulières, je ne pousserai pas plus loin la démonstration, et m'en tiens à l'objet principal

de cette note; je donnerai, pourtant, en terminant, un dernier exemple et une nouvelle application.

Arm. 988 : 7 = 1 jeudi 1 nav.
988 : 4 = 247 193
550 +365
Chr. 1538 558
384 −247
1 311 j. = 7 novembre.
1923 : 7 = 5 1 M
4
5
6
5
25 : 7=4 jeudi 7 novembre 1538=1 nav.

Trouver le 25 méhécan
193
+204 j. 25 méhécan — 1
397
−247
150 j. = 30 mai.
6 1 M. + 4, 2 = 12 : 7 = 5 vendr. 25 méhécan 1539.
Par la méthode Dul.
311 j. = 7 novembre
204 j. = 25 méhécan — 1
515
−365
150 j. = 30 mai

b) Naturellement, s'il s'agit de nommer un autre quantième que le 1 nav., i. e. d'en trouver l'hebdomadaire, on peut opérer immédiatement sur tout autre quantième arménien, en le diminuant d'une unité et l'additionnant avec le reste de la division par 7, ainsi 205—1=204+1 (1 nav. en 988 arm.) = 205 : 7 = 2 vendredi (suivant la valeur des chiffres indiquée plus haut), ce qui répond à l'hebdomadaire julien trouvé par la voie ordinaire. Cette dernière méthode est le comble de la simplicité.

Pour le quantième annuel arménien il est très facile à trouver, puisque tous les mois arméniens sont de 30 j.; il faut seulement savoir le N° ordinal du mois. Or méhécan, par ex., est le 7ᵉ mois; 6 fois 30 font 180 + 25 = 205; maréri est le 10ᵉ mois, 9 fois 30 = 270 + 1 = 271.

5) Voici enfin une formule pour trouver le quantième arménien du 6 janvier ou de l'Épiphanie, bien plus simple que celle fournie par le Tableau E Dul.; au reste, ce quantième rentre dans la catégorie des autres dates mensuelles arménie nnes.

Arm. 1321 : 7 = 5 lundi 1 nav., 16 août 1871.
1321 : 4 = 330 193
550 +365
Chr. 1871 558
−330
228 j. = 16 août.

24 kaghots = 6 janv. 1871.
193 11 juill.
143 24 kaghots — 1 [1]
336
−330
6 j. = 6 janv.
5+143 = 148 : 7 = 1 jeudi.

1) La date arménienne du 6 janvier se trouve aisément, en comptant les jours entre la date julienne du 1 navasard et le 6 janvier. Dans le cas actuel:

15 j. d'août
61 » sept. et oct.
61 » nov. et déc.
6 » janvier
143 j. = 24 kaghots —1.

Règle. Ajouter à 192 ou 193 le nombre de jours moins 1 entre le 1 navasard trouvé et le 6 janvier, soustraire du total le quotient de la division par 4; le reste est le 6 janvier julien. Pour nommer l'hebdomadaire correspondant, additionner le chiffre du 1 navasard et le nombre du quantième arménien égal au 6 janvier, diviser par 7; le reste indique le jour de la semaine, toujours d'après les valeurs jeudi 1, vendredi 2...

HISTOIRE D'ARMÉNIE,

PAR LE VARTABIED KIRACOS, DE GANTZAC.[1])

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Rechercher les choses du passé et même celles de l'avenir, c'est une passion de l'humaine nature, implantée en elle par la Providence créatrice. Toutefois c'est seulement avec beaucoup d'application et par de longs efforts que l'on parvient à acquérir cette science; en s'exténuant de fatigues, de travaux exccessifs, pour obtenir quelque utile connaissance, propre à satisfaire les désirs et aspirations de l'homme studieux, qui veut tracer l'histoire de la patrie et des pays étrangers, non superficiellement, mais dans une oeuvre magistrale; en se conformant à l'inspiration de l'Esprit, qui a la puissance d'instruire l'ignorant, de faire penser l'illettré, qui peut l'amener à croire, sans hésiter, sans gauchir; car tout se dispose et s'arrange suivant sa volonté: le visible et l'invisible.

Avec un esprit pur et sans malice, *nous devons* prêter attention aux paroles divines, supérieures et inférieures[2]), aux écrits et histoires pouvant satisfaire la curiosité de celui qui cherche; car les lois divines veulent que les pères les enseignent à leurs enfants, qui les feront connaitre à la génération suivante, conformément à la parole du prophète David. C'est aussi l'avertissement que donnait le grand prophète Moïse aux enfants d'Israel, quand il disait: «Pensez-y la nuit et le jour, assis dans votre maison, en voyageant, en dormant et au réveil.»

De ces gens de bonne volonté, de ces hommes divins, il y en a beaucoup, qui ont légué après eux à l'humanité la colonne vivante de leurs écrits. Tel le grand Eusèbe a laissé

1) Gantzac, en persan Gendjeh, vulg. Gandjah, aujourd'hui Elisavetpol, ville de gouvernement (Transcaucasie).

2) Les écritures saintes et les livres de doctrine théologique.

deux livres: la Chronique, qui commence au vieil Adam et contient les noms barbares des patriarches, transcrits par les profanes, mis en regard avec les histoires sacrées; puis, se prolongeant jusqu'à la venue du Christ, elle nous livre les noms des chefs et des rois de plusieurs nations; ensuite elle traite de l'histoire ecclésiastique, à partir du moment où se lève le soleil de la justice, du règne des empereurs et de la prédication des apôtres, dit ce qu'a fait chacun d'eux, vers quel pays ils se sont dirigés, quel martyre ils ont souffert. Des saints évêques et des hommes illustres, elle fait connaître les oeuvres et les vertus, puis nous conduit jusqu'aux temps du pieux Constantin, où elle s'arrête.[1])

Alors paraît le grand penseur Socrate, doué d'une mâle éloquence, qui depuis saint Sylvestre, pontife de Rome, et le grand Constantin, atteint l'époque de Théodose-le-Jeune, et, dans une histoire longue et détaillée, expose les actions des souverains et évêques, des hommes vertueux ou vicieux: vaste recueil de faits utiles ou dignes de blâme.[2])

Quant à la nation arménienne, plusieurs historiens lui ont consacré leurs labeurs. Tel l'admirable et puissant penseur Agathange, nom signifiant «bon ange,» qui, par l'ordre du brave et vigoureux monarque Trdat, a exposé en un récit brillant et agréable les événements accomplies en Arménie par la main du confesseur de J.-C. S. Grégoire-le-Parthe, les merveilles, les chefs-d'oeuvre, les choses miraculeuses opérées et le progrès de la diffusion de la lumière en Arménie.[3])

---

1) Eusèbe, évêque de Césarée de Palestine, surnommé Pamphile à cause de sa liaison avec un saint prêtre de ce nom, qui fut martyrisé en 309; lui-même mourut en 338. Son Chronicon bipartitum, que l'on croit être un abrégé de l'ouvrage de Jules-Africain, n'existe en grec que par extraits, qui ont été réunis et publiés par J. Scaliger, et atteint en effet la 20ᵉ a. de l'empereur Constantin-le-Grand. S. Jérôme en avait arrangé une traduction latine; il en existe une traduction arménienne, que l'on croit être l'oeuvre de Moïse de Khoren, et qui a été publiée en 1818 à Ven., par le P. Aucher (J. B.), avec une version latine, d'après un Mit. antérieur au XIIᵉ s. La même année, le vartabied Zohrab la publiait en latin, à Milan, conjointement avec la Chronique de Samouel d'Ani. Le Mit. qui a servi pour cette édition, et qui n'était qu'une copie antérieure à celle du P. Aucher, se trouve maintenant à la grande Bibliothèque de Paris: M. S.-Martin le dit plus *fidèle* que celui de Venise; mais on ne connaissait pas, en 1827, bien des circonstances qui sont plus tard devenues publiques; Journ. as. t. XI, p. 64. Quant à l'Hist. ecclés. d'Eusèbe, en X livres, elle a aussi été abrégée, traduite en latin plusieurs fois, en français par le président Cousin, éditée pour la 1ʳᵉ fois par Rob. Etienne, en 1544; en grec et en latin, par Henry de Valois, en 1650. La bibliothèque du couvent d'Edchmiadzin contient en manuscrit la trad. arm. des livres, 1, 2, 3, 8. Une nouvelle édition du Canon chronologique d'Eusèbe, d'après les Mits. arméniens, a été publiée à Berlin, par M. H. Pétermann, et complétée, tant par l'adjonction de la traduction de S. Jérôme, que par des extraits des chroniques syriaques, dûs à M. Rödiger. M. Schöhne a rédigé la Préface générale de cette excellente publication.

2) Socrate, dit le scholastique, né à la fin du IVᵉ s., a écrit une Histoire en VII l., des années 306—439, qui a été abrégée au siècle suivant par Epiphane, sous le titre Hist. bipartita, faussement attribuée au moine Cassiodore; imprimée pour la première fois en 1472, traduite en latin, puis en français par Cousin, aussi en arménien, vers l'an 684, par Philon Tiracatsi, que l'on accuse d'avoir altéré son texte; v. Tcham. II, 375; Quadro.., p. 43. Il en existe deux copies à Edchmiadzin.

3) Agathange, secrétaire du roi Trdat, a écrit une histoire qui s'étend jusqu'au concile de Nicée inclusivement. Il en existe un exemplaire en grec, publié par les Bollandistes, septembre t. VIII, que les Arméniens regardent comme la version du texte existant en leur langue. La première éd. arm. a paru en 1709, à C. P.; la dernière, à Venise, en 1835, in-32. Une traduction italienne, revue par l'abbé Tommaseo a été imprimée à Venise, en 1843, in-8. Il paraît qu'au IVᵉ s., il fut fait une version en langue pehlvie, par ordre du roi Chapouh II; Stéph. Orbelian, Hist. de Siounie, ch. IX, p. 20 de la trad. française.

Après lui vient le saint homme de Dieu Moïse de Khoren, ce savant encyclopédique, ce penseur excellent entre tous, qui a composé l'Histoire de l'Arménie en un style si éloquent, qu'il ne mérite que des éloges. Dans sa narration, d'abord concise, mais large de vues et commençant au premier homme, il expose l'état, les faits et gestes de nombreuses nations, jusqu'au temps de Trdat et de S. Grégoire, de là jusqu'à la mort de S. Sahac, patriarche d'Arménie; puis il termine par une élégie sur le peuple arménien. [1])

S. Eghiché, après lui, raconte les exploits de Vardan, petit-fils de S. Sahac, et de ses compagnons, qui ont sacrifié leur vie, par amour pour le Christ, et ont été par lui couronnés; la mort glorieuse des SS. Hovséphians; le dévouement avec lequel les magnats royaux d'Arménie se sont livrés aux fers, pour l'amour de J.-C.; le généreux martyre des SS. Khoren et Abraham [2]): tels sont les faits authentiques attestés par cet homme admirable.

Puis l'éloquent écrivain Lazar de Pharbe revient sur les mêmes sujets, en commençant au temps de S. Sahac. [3])

Fauste Byzand, i. e. de Byzance, lui succède et raconte les affaires des Arméniens avec la Perse, et des Perses avec les nôtres. [4])

Ensuite l'évêque Sébéos a écrit l'histoire d'Héraclius. [5])

Puis vient l'historien Corioun, l'homme admirable [6]); puis Khosrov, ensuite le hiéro-

1) Movsès ou Moïse, né vers 370 au village de Khoren, district de Taron, territoire de la moderne Mouch, † âgé de 120 ans, en 491. Son Histoire se compose de trois livres, et s'étend jusqu'à la fin de la dynastie des Arsacides, par la mort du patriarche Sahac, en 441. On croit qu'un IVe livre a existé, allant jusqu'en 474. Il existe des traductions: latine, par les frères Whiston; russes, par Hohannès Hohannésian, 1809, et par M. Emin, Moscou 1858; française, par Levaillant de Florival, Venise, 1841 italienne, attribuée au P. Gabr. Aivazofski et revue par l'abbé Tommaseo, Venise 1841 — d'autres disent que le traducteur est M. Geronimo Fanti, et qu'il existe aussi une version due à l'abbé Cappelletti. Quant au texte, la première éd est celle d'Amsterdam, 1695; la dernière a paru dans les oeuvres complètes de l'historien, Venise, 1843.

2) L'Histoire du vartabied Eghiché Mamiconian renferme les faits de 442 à 460: comme contemporain, cet auteur mérite toute confiance. Vardan et ses compagnons périrent en 451, le samedi avant la Pentecôte, donc le 26 mai; le catholicos Hovseph et autres membres du clergé, le 31 juillet 454; quant à Khoren et Abraham, ils furent mis à mort peu après, avec leur digne chef le prêtre Ghévond. La première éd du texte d'Eghiché a paru à C.P. en 1784, la dernière, en 1848, à Venise, 8°., dans les oeuvres complètes de l'auteur. En outre, ce livre a été mis en arménien vulgaire et imprimé à Moscou en 1853, par Martiros Siméoniants. Quant aux traductions, il en existe une anglaise, avec omissions, par le Dr. Neumann, parmi les publications du Comité de trad des langues orientales, de Londres; une italienne, par l'abbé Cappelletti, Venise, 1841; une française, par le P. Garab. Kabaragy, Paris, 1844; une russe, par Chanchief, Tiflis, 1853.

3) Lazar de Pharbe, contemporain d'Eghiché, pousse son récit jusqu'en 485; son texte a été publié à Venise, en 1793; des extraits ont été imprimés en français, par le P. Gar Kabaragy sus-nommé: une traduction française complète vient d'être publiée par le P. Samuel Ghésarian Mékhithariste, dans le t. II de la Collection des Hist. arm., de M. Langlois

4) Fauste de Byzance, *antérieur* aux deux précédents, a écrit un grand ouvrage historique, allant jusqu'en 390; son texte primitif était, dit-on, en grec; de la version arménienne on ne possède que les livres 3—6, les deux premiers manquent; imprimé pour la première fois à C. P., en 1730, puis à Venise, 1832, 8°. M. Emin en a donné une traduction française, dans le t. I de la Collection Langlois sus-mentionnée.

5) L'Héraclius, de l'évêque de Sébéos, vivant au VIIe s., a été imprimé pour la première fois à C. P., en 1851, 8°., et une traduction russe, par M. K Patcanian, à St.-Pétersbourg, en 1862.

6) Corioun, vivant au VIe s., a écrit la vie de S. Sahac et de S. Mesrob; son ouvrage a paru à Venise, en 1833, 8°., dans une volume contenant en outre les écrits du philosophe David. L'ouvrage de Khosro ne nous est pas parvenu.

monaque Ghévond, traitant de ce qu'ont fait dans toutes les contrées, et notamment en Arménie, Mahmed — Mahomet — et ses vicaires.[1])

Puis le vartabied Thoma, historien de la maison des Ardzrouni[2]); Chapouh, Bagratide; Ter Hovhannès, catholicos arménien[3]); Movsès Caghancatovatsi[4]), historien des Aghovans; Oukhthanès, évêque d'Ourha, qui a raconté la séparation des Ibériens d'avec les Arméniens, par le fait de Kyron[5]); le vartabied Stéphanos, surnommé Asoghic «le musicien,» le vartabied Rhestakès, dit Lastiverdtsi[6]); le prêtre régulier Matthéos d'Ourha[7]); Samouel, prêtre du catholicat d'Ani[8]); enfin le grand penseur, l'intelligent vartabied Vanacan[9]): tous se sont appliqués à transmettre par écrit à la postérité un bon souvenir de chaque saint, souvenir profitable aux lecteurs, immortalisant la récompense des hommes vertueux jusqu'au *jour de la venue* du Christ.

Quant à notre entreprise, ne la traitez pas d'oeuvre présomptueuse, mais plutôt de louable émulation; car mes pensées me poussent à ne point étouffer dans le silence les tristesses et afflictions que j'ai entendues de mes oreilles et vues de mes yeux. En effet, les prophéties de tous les saints sont accomplies, et leurs pressentiments des douleurs qui nous étaient réservées dans l'avenir se sont réalisés à notre égard. C'est ce que disait notre divin

---

1) Ghévond, dont l'Histoire des conquêtes des Arabes se termine en 788, a été imprimée pour la 1re fois à Paris, en 1857, par le vartabied Chachnazariants, traduite librement par le même, en français, ibid. en 1856; en russe, par M. Patcanian, St.-Pét. 1862.

2) De l'Histoire de la famille Ardzrouni, par le vartabied Thomas, lui-même membre de cette famille, la 1re édition a paru à C. P. en 1852, 8°. L'auteur vivait au Xe s., si l'on en juge par le 3e livre, qui s'étend jusqu'au moins en 936. Quant à l'ouvrage de Chapouh, Bagratide, il n'est connu que par des citations, surtout chez l'historien Jean catholicos.

3) Jean catholicos, dont l'ouvrage historique atteint l'an 925, a eu deux éditions: Jérusalem, 1843, Moscou, 1853, et une traduction française *posthume*, par S.-Martin, malheureusement très imparfaite.

4) De Movsès Caghancatovatsi, originaire du gros bourg de Caghancaïtouk, dans la prov. d'Artsakh, l'Hist. des Aghovans, écrite passé le milieu du Xe s., a été imprimée à Paris, en 1860, 2 v. in-18, et à Moscou, même année, 8°., trad. en russe et imprimée à St.-Pét. en 1861, par M. Patcanian.

5) L'Histoire composée par Oukhthanès, évêque d'Ourha, dit on, et contemporain du précédent, n'existe qu'en Mit, et n'est encore connue que par les extraits que j'en ai donnés dans les Addit. et éclairciss. à l'histoire de Géorgie. J'ai eu déjà plusieurs fois l'occasion de transcrire en lettres françaises le nom de Ciouron, Kourion; en arm. Կիւրոն, Կիւրիոն, en latin Curio. Les deux lettres arméniennes իւ réunies étant l'expression de l'υ grec, comme dans σωνη սուՆիք, կիւրակէ κυριακή,... je crois maintenant que le nom dont il s'agit doit se transcrire régulièrement Kyron; c'est le grec κυρος ou κυρων.

6) De l'Histoire générale d'Asolic, qui se termine en 1004, avec quelques interpolations postérieures, il existe une édition, Paris, 1859, in-18°., et une trad. russe, par M. Emin, Moscou, 1864, 8°. Son continuateur, Aristakès de Lastiverd, atteint l'année 1071. Le texte de l'ouvrage de ce vartabied a été publié à Venise, en 1844, et traduit en français par M. Evar. Prudhomme, Paris 1864, à l'exception de certaines déclamations élégiaques, qui en rendent la lecture assez fatiguante.

7) La Chronique de Matthieu d'Edessa n'est point publiée textuellement. Ce prêtre régulier, qui vivait au XIIe s., a écrit son ouvrage en deux parties, embrassant les années 963—1137; le continuateur Grégoire, prêtre régulier, va de 1138 à 1163, et le tout a été traduit en français par M. Ed. Dulaurier, Paris, 1858.

8) La chronique de Samouel d'Ani, sorte d'abrégé de la grande Chronique d'Eusèbe, est divisée en deux parties, dont la seconde 1—1179 de J.-C., est en tableaux; elle a été publiée en traduction latine, par le vartabied Zohrab, en 1818, in-fol., Milan.

9) L'ouvrage historique de Vanacan, le maître de Kiracos, était spécialement consacré aux invasions des Mongols; il n'a pas été retrouvé jusqu'à présent.

Sauveur J.-C.: «La nation se lèvera contre la nation, le royaume contre le royaume, et ce sera ajoute-t-il, le commencement des oeuvres et de la manifestation du fils de la perdition,» que nous craignons, nous, de voir apparaître de nos jours, car tout ce qui se fait aujourd'hui en porte le signe. L'amour est desséché, la cruauté domine; le respect de Dieu décline, l'incrédulité s'élève; les autels et les sanctuaires sont muets, les prêtres frappés sans pitié par le glaive [1]), les femmes et les enfants menés en servitude, les hommes livrés à une mort douloureuse.

C'est ainsi que la prévision de Nersès, l'homme de Dieu, au sujet d'une nation d'archers et de la dévastation de l'Arménie, s'est accomplie par la main de ceux qu'on appelle Thathars, qui ont exterminé mainte nation et tribu, comme nous le raconterons, si Dieu le permet, en son lieu. [2])

Cependant chacun de nos laborieux prédécesseurs avait trouvé moyen de mettre en scène ou quelque monarque illustre, ou quelque famille distinguée; mais à nous tout cela manque, car notre royauté est détruite depuis longtemps: plus d'Arsacides ni de Bagratides; nulle part de princes de la race d'Haïc, si ce n'est ceux qui ont pu se glisser et se cacher en terre étrangère. Toute l'espérance qui nous reste est dans ces jours de grâce et dans la force des saints mystères; car le moment où nous mettons la main à l'oeuvre est la fête de la Descente de l'Esprit très saint dans l'habitacle d'en-haut, parmi les rangs des apôtres[3]). Ornés de langues de feu, il les envoie dans toutes les contrées, attirer les peuples à la vie immortelle, avec le filet de l'Evangile. Nous donc, nous confiant au même Esprit, nous nous sommes dévoné à une oeuvre dépassant nos forces, et vous supplions, vous qui viendrez après nous, de ne point dénigrer notre travail, comme des insensés, de ne point bruire du nez, froncer le sourcil, mais de montrer une condescendance fraternelle et de laisser un souvenir de vous à la postérité: car les écritures nous apprennent qu'entre les disciples de J.-C. tout se fait par conciliation.

---

1) Mit. atteints d'affreux chagrins.

2) Le catholicos S. Nersès-le-Grand, le Parthe, premier du nom, fut empoisonné l'an 383 par l'ordre du roi d'Arménie Pap, auquel il ne cessait de reprocher ses débordements. On lui attribue une prophétie sur l'extinction de la dynastie arsacide et du patriarcat dans la famille de S. Grégoire, sur l'invasion d'un peuple d'archers..... v. Tcham. II, 469; Petite Biblioth. arm. T. VI, p. 91. Il est à remarquer que cette soi-disant prophétie ne se trouve dans aucune source ancienne, mais seulement dans un livre presque anonyme, qui a dû être écrit beaucoup plus tard, et peut-être même interpolé après le XIII[e] s. Des prophéties du même genre sont attribuées à S Sabac, † en 441, à S Méthode et à plusieurs autres.

M. Langlois, traducteur de la Chronique de Sembat (en extraits), et de celle de Michel le Syrien, a commencé d'imprimer chez MM. Firmin Didot une collection complète de traductions de tous les historiens arméniens, en 5 vol. in-8°., dont chacun renfermera une époque de l'histoire d'Arménie. Un Arménien au service d'Egypte, Nubar-Pacha est le Mécène de l'entreprise, qui ne publiera que des versions françaises, avec de courtes notes Deux volumes ont déjà paru (1869). On espère que cette belle entreprise, interrompue par la mort prématurée de M. Langlois, décédé le 14 mai 1869, sera continuée par M. Ev. Pradhomme.

3) Deux passages de notre auteur, V. p. 39, 162 Mosc. 39, 151 Ven., nous apprennent qu'il écrivait, du moins le commencement de son livre, en l'année arm. 690=1241: ainsi il avait commencé le jour de la Pentecôte de cette année; or, en 1241 Pâque tombait le 31 M., la Pentecôte, fut donc le 19 mai, ainsi que l'éditeur de Venise le dit justement dans sa Préface.

Attaquons donc l'oeuvre entreprise par nous; montrons d'abord les noms des successeurs de S. Grégoire, en descendant par de briéves notices de lui jusqu'à nous; ce sera notre colonne sépulcrale, non semblable à *la pierre* d'Abisolom, mais bien une colonne vivante, sur laquelle se conservera le nom de Kiracos.[1])

---

§ II. Histoire abrégée et index des noms de S. Grégoire et de ceux qui lui ont succédé sur son siége.[2])

Notre père spirituel, celui qui nous a engendrés à l'Evangile, est S. Grégoire, digne de toute louange, de bonne et admirable mémoire. Après avoir éclairé l'Arménie par la connaissance de Dieu et par maintes dispositions et réglements orthodoxes, et sacré plus de 430 évêques, il dut se rendre à Rome avec le grand roi Trdat, pour voir les reliques des saints apôtres Pierre et Paul, le grand empereur Constantin, le saint pontife Sylvestre, et pour contracter alliance avec eux. Constantin[3]) et le grand pontife de la cour, centre du monde, accueillirent S. Grégoire fort honorablement et avec l'appareil convenable à un confesseur, à un martyr doué de la grâce apostolique; on lui conféra le titre de pontife suprême, comme vicaire de S. Pierre[4]); on lui donna une partie des reliques des apôtres, la main gauche de l'apôtre André et beaucoup d'autres présents; à Jérusalem, le Golgotha, le lien du crucifiment de J.-C., S.-Jacques (le couvent de), et un emplacement pour dire la messe, au chevet de l'église de la Résurrection[5]). S. Grégoire ayant, dit-on, suspendu une lampe sur la tombe de J.-C., demanda à Dieu qu'elle s'allumât le jour de la sainte Pâque, sans le moyen du feu matériel, miracle qui s'opère jusqu'à nos jours. Trdat reçut également les honneurs dûs à sa vaillance. Une alliance fut conclue avec lui, sous la garantie du sang du Christ et de la foi en sa religion, comme gage d'amour, inviolable après lui, entre les deux penples.

---

1) Ven. «non comme *le roi* Abisoghom»; 2 Reg. XVIII, 17,18. Absalon avait érigé une colonne portant son nom, et lui-même fut enseveli sous un monceau de pierres. La leçon de Mosc. քարին pierre, me paraît préférable à celle de Ven. արքային *du roi*, car Absalon ne fut pas reconnu sous ce titre, bien qu'il ait voulu l'usurper.

2) C'est ici proprement la première partie de l'ouvrage de Kiracos, abrégé succinct de l'histoire d'Arménie depuis S. Grégoire jusqu'au temps de l'historien, i. e. jusqu'en 1241. L'éditeur de Venise a eu ses raisons pour ne pas mettre de numération à cette division du livre; celui de Moscou, au contraire, lui a donné le N° 2, qui peut aussi se justifier.

3) Mosc : S. Constantin.

4) Ven. p. 6, n 2; vicaire de Barthelemée, coapôtre de Pierre.

5) Le voyage du roi Trdat et de S. Grégoire, à Rome, vers l'an 319, est une tradition paraissant absolument authentique, dont parlent déjà des auteurs arméniens du V[e] s. Le traité d'alliance qui en fut la suite, ou plutôt l'instrument qui le contient est, du moins dans la forme où nous le possédons, l'oeuvre des siècles postérieurs; ce traité a été publié pour la première fois à la suite de l'édition princeps d'Agathange, à C. P., en 1709, la dernière à Paris, en 1862, par le P. Chahnazariants: il y a de considérables variantes; cf. Tcham. II, 407, 636 sqq. Hist. de Siounie p. 10.

«Combien doivent se réjouir les anges, dit Constantin à S. Grégoire, d'avoir retrouvé tant de brebis égarées! — Excessivement, répondit le saint; cependant tous les hommes, comparés aux légions d'en-haut, ne sont que comme une brebis. — Eh bien, reprit l'empereur, n'oublions pas de célébrer ta venue parmi eux, nous qui sommes sauvés.» Et il ordonna que dans toute la ville on se réjouît, on immolât des moutons[1]). Pour les Juifs et les païens non convertis, ils se lavaient avec du sel bénit, car S. Grégoire et S. Sylvestre avaient béni du sel. «Vous, dit S. Grégoire aux Juifs, vous avez fait la circoncision incirconcision, contrairement à la loi. Les animaux offerts en sacrifice à Dieu, en hommage aux saints, en souvenir des morts, sans sel bénit, sont comme des offrandes de païens.»[2])

Lorsqu'il arriva dans notre pays, ce fut avec une grande allégresse et joie spirituelle qu'on y accueillit les belles solennités et tous les rites du christianisme. De son vivant il consacra son fils Aristakès, chef des évêques d'Arménie, d'Ibérie et d'Aghovanie; pour lui, il embrassa la vie solitaire et, rapprochant l'homme de Dieu, par un commerce non interrompu, couronna par l'ascétisme les mérites de l'apostolat, du martyre et du pontificat suprême[3]). Quand Aristakès fut revenu du concile de Nicée, S. Grégoire cessa depuis lors de se montrer et, après une longue vie, après 30 ans de pontificat, se reposa dans le Christ. Des pasteurs, qui le trouvèrent mort, couvrirent son corps d'un tas de pierres. Plus tard Garhnic, un saint anachorète, l'ayant découvert par suite d'une révélation, on le transporta au village de Thordan[4]). Au temps de l'empereur Zénon une partie de ses reliques et de celles des saintes Rhipsimiennes fut portée à C. P., où les restes des saints furent déposés dans un coffre en argent, avec l'inscription de chacun de leurs noms, puis enfermés dans une urne en marbre et scellés. Durant longtemps on ignora de qui était le monument, on savait seulement qu'il contenait des reliques; mais au temps de l'empereur Basile et du roi Bagratide arménien Achot[5]), la chose se découvrit ainsi: un enfant tourmenté du malin esprit, étant à prier dans l'église où reposaient les saintes reliques, fut soulevé par le démon et précipité sur la tombe sainte[6]). Il se mit à crier: «S. Grégoire, illuminateur de l'Arménie, ne me tourmente pas; sainte dame Rhipsime, tu es venue me faire souffrir. Toi aussi, sainte Gaïane, me tourmenteras-tu?» Comme il répéta ce cri durant longtemps, le public en eut connaissance, et l'on informa l'empereur, qui ordonna d'ouvrir le coffre. Quand on l'eut ouvert, une lumière éclatante sortit des saintes reliques; l'empereur prescrivit d'envelopper

1) V. Petite Bibl. t. 5, p. 67. Eloge de S. Grégoire par Vardan de Bartzrberd

2) Ce pathos est tiré d'une source identique à celle où a puisé Vardan, tr. russe, p. 51, qui s'exprime toutefois d'une manière un peu moins amphigourique.

3) S. Grégoire se retira dans la solitude vers l'an 332 Je donnerai ici constamment les dates de la liste des catholicos du P. Chahkhathomof, Descr. d'Edchm. t. I, p. 166 sqq. Quoique ce savant religieux ne cite jamais ses autorités, la liste qu'il a dressée atteste une profonde connaissance du sujet et mérite toute confiance.

4) Dans la Haute-Arménie, aux environs du mont Sépouh, où était mort S. Grégoire.

5) Vers la fin du IX[e] s.

6) Suivant Vardan, Ven. p. 67, le catholicos Nersès-le-Bâtisseur, ayant construit une belle église sur la fosse de S. Grégoire, déposa dans les piliers les reliques du saint, ne réservant que la tête, qu'il plaça dans un coffre à part. A la page suivante, il dit encore que le genou du saint fut donné un peu plus tard aux Aghovans et déposé chez eux, au couvent de Glkhovank.

le coffre d'or et d'y inscrire les noms des saints, afin que tout le monde sût de qui était le reliquaire. Ce fut un eunuque impérial, venu en Arménie, qui raconta la chose au roi Achot. Celui-ci, à cette nouvelle, rendit gloire à Dieu. On institua une fête de S. Grégoire ce jour-là même, un samedi de la 6e semaine du carême[1]), fête qui se célèbre encore.

Pour S. Aristakès, il paissait sagement le troupeau confié à ses soins et réprimandait, sans acception de personnes, ceux qui ne suivaient pas le droit chemin. Ainsi un certain Archélaüs, établi gouverneur de la contrée dite 4e Arménie, ayant été repris par lui pour ses mauvaises actions, l'attendit dans le canton de Dzoph et le tua, puis, par crainte du roi Trdat, s'enfuit à Tarse, en Cilicie. Ce fut ainsi qu'après 7 ans d'épiscopat, la mort du martyre le fit passer vers le Christ.[2])

Le roi Trdat lui-donna pour successeur sur le siége pontifical le grand Vrthanès, fils aîné de S. Grégoire et frère d'Aristakès[3]). Lui-même, porté comme S. Grégoire à la vie monastique, il s'éloignait de temps en temps de ses troupes et passait des 40 jours à jeûner et à prier. Ses gens étant venus le supplier d'exercer la royauté, au lieu de leur céder, il les nomma traîtres au Seigneur, dévots par respect humain. Ils prodiguèrent les serments et signèrent un engagement de remplir saintement les lois du christianisme et de le servir en toute sincérité. Le roi se rendit, remonta sur son trône et se montra en tout comme un modèle de vertus; mais ennuyés de sa dévotion, les grands résolurent de se défaire de lui par trahison. L'ayant emmené à la chasse pour se divertir, ils le frappèrent d'une flèche et le blessèrent, comme par hazard, et voyant qu'il ne mourait pas[4]), lui firent prendre un poison mortel. Ce fut ainsi qu'ils arrachèrent la vie[5]) à celui dont ses ennemis n'avaient pu triompher, et qui par sa bravoure l'avait emporté sur tous dans les combats: ils tuèrent traîtreusement celui qu'on regardait comme impossible d'abattre par la force, et dont la renommée de vaillance était répandue dans tout l'univers, ils éteignirent enfin le flambeau brillant pour eux d'une éclatante splendeur. Telle fut la fin du bon et pieux Trdat, après un règne de 56 ans.

Cependant le grand Vrthanès alla prier l'empereur Constance[6]) de donner la couronne à Khosro, fils du brave et intrépide Trdat, ce qu'il fit en effet. Il lui fournit une nombreuse armée auxiliaire, pour faire tête à Chapouh, roi de Perse[7]); mais Sanatrouc[8]), établi par

1) La «6e semaine» doit être une faute; car chez Vardan les deux éditions. de Moscou et de Ven. p. 116, 85, disent que la fête fut fixée à la 5e semaine; en outre les calendriers portent au samedi de la 5e semaine «l'entrée de S. Grégoire dans son cachot» On ne sait de quelle source est tirée l'anecdote ici racontée par notre auteur.

2) En 339: v. Moïse de Kh. I. II, ch. XCI.

3) Il est presque inutile de faire remarquer que ce nom est identique à celui de Rhestakès, forme toujours suivie dans l'édition de Moscou.

4) Ces circonstances ne se trouvent pas chez Moïse de Khoren.

5) Vers l'an 341

6) Constant, Constance, Constantin, sont trois noms identiques pour les Arméniens. Il ne saurait être question ici de Constantin II, qui survécut seulement 3 ans à son père Constantin-le-Grand, ni de Constant, dont l'autorité était reconnue principalement dans les contrées occidentales de l'empire, mais de Constance. L'avénement de Khosro eut lieu en 344, après un interrègne de quelques années.

7) A Sapor II, Sassanide, qui régna 310—380.

8) C'était un personnage de la famille des Arsacides.

Trdat, gouverneur des contrées de l'Aghovanie, n'eut pas plus tôt appris la mort du roi, qu'il fit périr Grigoris, fils de Vrthanès et frère d'Housic. Il l'attacha à la queue d'un cheval indompté, dans la plaine de Vatnian[1]), et s'étant rendu auprès de Chapouh, qui lui conféra la dignité royale, il enleva l'Aghovanie à Khosro. Celui-ci content de ce qui lui restait, trouva bon de ne point recourir aux armes, et cédant aux conseils de Vrthanès, préféra vivre en paix. Il transféra sa résidence d'Artachat à Dovin[2]) et y planta, pour son agrément, des bois de noisetiers. Il mourut après 9 ans d'un règne prospère et eut pour successeur son fils Tiran.[3])

Pour Vrthanès, sa carrière mortelle se passa à faire le bien. Plus d'une fois les grands voulurent le tuer, mais Dieu ne permit pas qu'il en fût ainsi, et il passa tranquillement vers le Christ, l'espoir du monde[4]). Le roi Tiran mit en sa place son fils Housic, frère de Grigoris, catholicos d'Aghovanie: toutefois il n'administra pas ses états suivant les justes lois de Dieu, mais en commettant le mal. S. Housic lui ayant résisté, sans égard pour son rang, il le prit en haine et le fit périr sous le prétexte que l'on va voir. Il arriva qu'après la mort de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, Julien-l'Apostat régna sur les Grecs[5]). Il envoya une tablette sur laquelle était représentée la figure de Satan[6]), et auprès, celle de Julien même, afin qu'on la plaçât dans une église arménienne Tiran, par crainte, se soumit à cet ordre, mais S. Housic s'y opposa et ne permit point d'introduire la tablette dans l'église; la prenant des mains du roi, il la jeta par terre, la foula aux pieds et la broya en morceaux. Tiran, courroucé, ordonna de le frapper de verges jusqu'à la mort[7]). Il avait occupé 6 ans le siége épiscopal.

Tiran donc manda le grand korévêque Daniel, Syrien de nation, l'un de ceux que S. Grégoire avait établis surveillants des cantons[8]), homme saint et admirable[9]). Arrivé en sa présence, celui-ci le gourmanda sévèrement, pour avoir fait périr le saint chef des prêtres[10])

---

1) On croit que cette plaine se trouve dans le district de Kouba, entre les limites de l'ancien Chirwan et de Chéki. C'est ce Grigoris qui fut le premier catholicos d'Aghovanie *et d'Ibérie*, comme s'expriment les auteurs arméniens Mais par le mot d'Ibérie il faut entendre seulement, ou la Géorgie au S. de la Ktzia, ou les nombreux Arméniens vivant dans la partie septentrionale de la Géorgie; v. Hist. de Gé., p. 194, et l'Addit. V, relative à Courion.

2) M. de Khoren, III, VIII, et d'après lui Asolic, p. 67 du texte, 44 de la trad. russe, dit: «Dans la langue des Perses ce lieu est appelé Dovin, qui se traduit «Petite montagne, colline.» Comme un pareil mot ne se trouve pas en persan, il faut chercher une autre explication. Or Fauste de Byzance, III, VIII, s'exprime ainsi: «Le roi Khosro... fit planter des noisetiers sauvages (le chêne et le noisetier s'appellent également կաղնի, en arménien), jusqu'à la plaine de Médzamor et à la colline nommée Dovin, au N. de la grande ville d'Artachat...» Vardan, p. 68 du texte, 57 trad. russe, dit aussi, mais moins clairement «Dovin, qui se dit որ տափ (les autres auteurs disent որ կոչի qui s'appelle) colline;» mais il y a une variante: դուին՝ որ ի բլուր անդ, Dovin, qui est sur une colline.» Peut-être donc le lieu, la colline en question, s'appelait Dovin, avant que la ville y fût fondée. Cette interprétation épargnerait aux lecteurs une fausse étymologie.

3) Vers l'an 362, car il n'avait pas succédé à Trdat immédiatement après sa mort.

4) En 355.

5) En 360.

6) i. e. de quelque faux Dieu. Asolic, p. 46, parle seulement de l'image de Julien; mais Moïse de Khoren, III, XII, d'où le fait est tiré, s'exprime comme Kiracos.

7) En 362.

8) i. e. évêques ou chorévêques.

9) Mosc. Thaumaturge.

10) Mosc. le saint prêtre.

Housic. Le roi, furieux, ordonna de l'étrangler, en sorte qu'il subit la mort du martyre. Après cela il plaça sur le siége pontifical un certain Pharhnerseh, non de la famille de S. Grégoire, mais natif du village d'Hachtichat, dans le Taron, qui siégea cinq ans.

Chapouh, roi de Perse, ayant invité perfidement Tiran à se rendre près de lui, le fit aveugler sur la route, avec des charbons *ardents*, et le punit ainsi, par la permission de Dieu, de la mort infligée injustement à Housic et à Daniel. Après cela il fut étranglé par son fils Archac. Il avait régné 13 ans, et la royauté passa à Archac, par l'ordre de Chapouh[1]).

Cependant tous les magnats et évêques du pays vinrent auprès du roi et lui demandèrent un pontife de la noble race de S. Grégoire[2]). On trouva un jeune homme d'un extérieur charmant et agréable au Seigneur: c'était Nersès, fils d'Athénaginès, fils d'Housic, qui avait eu deux enfants, nommés, l'un Pap, l'autre Athénaginès. Leur père, de son vivant, ne les avait consacrés ni l'un ni l'autre au service de l'église, dont ils étaient indignes, mais après sa mort on les[3]) avait élevés, de force, au diaconat. Pour eux, renonçant au service ecclésiastique, ils ne songèrent qu'à boire et à manger; au lieu de psaumes et de chants spirituels, ils faisaient chère lie avec des musiciennes, des chanteuses, des gagistes et des prostituées. Un jour qu'ils étaient dans l'église, à boire et à manger avec des femmes et des éphèbes, le feu du ciel tomba sur eux et les consuma l'un et l'autre. Frappés de cette mort étrange et honteuse, leurs corps restèrent plusieurs jours dans l'église, sans que personne osât y entrer pour les en retirer; cependant l'admirable Nersès était digne de l'appel à lui adressé, car c'était un juste et un saint. Comme il était dans les troupes du roi Archac, et portait à son service l'épée d'acier[4]), il se regarda comme indigne d'un tel honneur; mais le roi ordonna à un vieil évêque, nommé Phostos, de lui conférer le diaconat, puis ayant formé un gros corps de troupes, il l'envoya à Césarée, pour y recevoir la consécration comme pontife suprême. A son retour il éclaira l'Arménie par divers réglements, construisit des monastères et des maisons pour les pauvres, où il réunit les lépreux et gens sans asyle, auxquels il assigna la nourriture et une solde.

Cependant Archac ne remplissait pas ses devoirs de roi suivant les lois divines; ayant fait mourir Gnel, fils de son père, et pris sa femme Pharhantzem, le saint *de Dieu*[5]) Nersès l'en réprimanda. D'autre part Chapouh, roi de Perse, et Valens, empereur de Grèce, successeur du pieux Jovien, se déclarèrent contre lui. Le roi ayant prié Nersès de se rendre, comme ambassadeur, auprès de l'empereur, le saint partit en effet, pour rétablir la paix entre les deux souverains. Toutefois Valens, perverti qu'il était par les hérésies d'Arius et de Macédonius, persécutait les orthodoxes. Ayant vu S. Nersès et appris qu'il avait le don des miracles, il lui dit: «Guéris mon fils;» ce dernier[6]) était malade à mort.

1) En 362; il avait régné 10 ans, suivant le P. Tchamitch; 11 ans, suivant M. de Khor. l. III, ch. XVII.

2) Ven. un digne pontife, de la race..

3) Mosc on l'avait élevé.

4) Cf. Vardan. Ven. p. 46; Petite Biblioth. t. VI, p. 19, «il était chambellan et gardait à son chevet le sceau royal.» Le privilége de porter l'épée royale haute et nue, devant le souverain, appartenait aussi au connétable de France.

5) Mosc. omet ce mot. Sur Pharhantzem cf. Hist. de Siounie, p. 28.

6) Nommé Trajan; Pet. Biblioth. VI, 55.

«Je le guérirai, dit Nersès, si tu renonces à ta déraisonnable hérésie.» Le roi ayant donné sa parole d'y renoncer, le jeune malade revint à la santé, à la prière du saint. Pour Valens, il reprit ses fausses croyances et, derechef, son jeune fils étant mort, fit exiler le saint dans une île déserte, toute de sable, sans un brin de verdure[1]). A la prière du saint, il y jaillit une source d'eau savoureuse, la mer rejeta du poisson et du bois, qui, sans feu, s'allumait de lui-même, et il vécut ainsi durant 9 mois[2]). Voyant S. Nersès en exil, Archac se livra aux plus mauvaises actions. Il bâtit une ville, où il réunit tout ce qu'il y avait de mauvais sujets et déclara que pour aucun crime commis on ne punirait ceux qui viendraient l'habiter. La ville, nommé Archacavan, devint donc un repaire de scélérats. Pour Valens, il périt misérablement dans les flammes, qui lui furent en ce monde un avant-goût de l'enfer, et la couronne passa à Théodose-le-Grand, par l'ordre de Gratien. Celui-ci tira S. Nersès du lieu de son exil et le garda auprès de lui jusqu'à la réunion du concile des 150 pères, à C. P., contre Macédonius, l'ennemi de l'Esprit-Saint[3]). Là se trouvèrent Grégoire le théologue, Grégoire de Nysse, frère de S. Basile, et beaucoup d'autres saints pères. Après quoi l'empereur ayant renvoyé S. Nersès dans son siége, il vit les iniquités d'Archac et maudit Archacavan, dont tous les habitants périrent misérablement, et la ville populeuse resta déserte. Pour Archac, il fut mandé par Chapouh, qui le jeta en prison, où il se tua[4]) de sa propre main, après un règne de 30 ans.

Cédant aux supplications de S. Nersès, Théodose-le-Grand donna la couronne d'Arménie à Pap[5]), fils d'Archac. Comme ce prince faisait des choses abominables, et que S. Nersès lui résistait, il lui donna un poison mortel, qui termina l'existence du juste[6]). Sur son lit de mort, le saint rassembla et bénit ses ouailles, et ayant fait plusieurs prophéties sur la nation des archers, sur la désolation du pays, sur l'Antechrist[7]), sur les maux qu'il causera dans l'univers, il s'endormit de la mort du martyre, ne laissant que des larmes à son troupeau; il avait occupé pendant 34 ans le siége pontifical et eut pour successeur, du-

1) Ven. dans un lieu désert; Pet. Biblioth. VI, 57, dans une île.

2) Ven. et la Pet. Bibl. VI, 58, donnent cette leçon; M. de Khor. III, xxx, et Jean catholicos, quoique le trad. français ait mis «neuf ans,» portent «huit mois.» Mais l'édition de Moscou et Fauste de Byzance, IV, vi, donnent 9 ans: les mots arméniens *ամն* années et *ամիս* mois, expliquent par leur ressemblance cette variante; quant à celle du chiffre, Dieu sait d'où elle provient. Cf. Tcham. II, 726.

3) En 381 (Sam. d'Ani, en 390), second concile écuménique. Macédonius, plusieurs fois patriarche de C. P. et plusieurs fois déposé, † en 360. Il est regardé comme le fondateur de la secte des Pneumatomaques, духоборцы. Moïse de Khor. III, xxxiii, dit positivement que Nersès assistait à ce concile, mais l'éditeur de Venise, p. 18, n. 1, avance, sans aucune preave, qu'il était mort auparavant: il est seul de cet avis, que ne partage pas Jean cathólicos, le plus voisin de l'époque. Quant à l'écart chronologique de Samouel d'Ani, je crois qu'il ne doit pas être pris en considération, et provient, ici comme en beaucoup d'endroits, de transpositions faites par les copistes.

4) En 381. Mosc. *il le tua* de sa propre main, ce qui est contraire au témoignage de M. de Khoren, III, xxxv; sur la durée du règne d'Archac II et sur son suicide, v. Tcham. II, 748; Sam. d'Ani, a. 398.

5) Pap † 383, Tch.; en 402, S. ꝺ'Ani.

6) En 383. Dulaurier, Chronol. p. 344, suppose 398; cela ne s'accorde pas avec les années du roi Pap, ni d'après Tch., ni d'après Sam. d'Ani.

7) v. Petite Biblioth. VI, 91; VII, 24.

raht 4 ans, un certain Sahac, de ladite famille d'Albianos, évêque de Manazkert, canton de Hark.[1])

Le monarque fortuné Théodose, ayant vu les œuvres mauvaises de Pap, le punit de sa perversité, en le faisant périr, après 7 ans de règne, et établit roi le brave et énergique Varazdat[2]). Après Chahac le catholicat passa à Zaven, son frère, durant 4 ans.[3])

Varazdat résolut alors de se révolter contre Théodose et de se livrer aux Perses; il fut chassé par Manouel Mamiconian[4]), frère de Mouchegh, le brave généralissime d'Arménie, tué en trahison par Varazdat. Réfugié en Grèce, il y mourut après 4 ans de règne.[5])

Zaven eut pour successeur Aspourakès, frère des deux précédents, durant 7 ans[6]). Manouel fit asseoir sur le trône royal les deux fils de Pap: Archac, puis Vagharchac, dont il fit son gendre, qui régnèrent 4 ans.

Cependant les souverains de Grèce et de Perse partagèrent entre eux l'Arménie; Archac, dans la partie des Grecs, reconnut la suzeraineté d'Arcade et d'Honorius, fils de Théodose-le-Grand[7]); pour Chapouh, il fit roi de sa portion un certain Khosro, de race royale. La mésintelligence se mit entre Archac et Khosro, parce que les princes dépendant du premier dérobèrent ses trésors et s'en-allèrent vers l'autre. Khosro, après la mort d'Aspourakès, installa sur le siége pontifical[8]) S. Sahac, fils de Nersès-le-Grand. Dans ce temps-là[9]) le patriarcat de Constantinople était occupé par Jean Chrysostome, l'admirable et brillant flambeau de l'église, qui faisait luire sur l'église universelle du Christ la lumière de la doctrine et de la parole de vie. Au commencement certaines personnes le méprisaient, comme ne parlant pas grec de naissance, car il était Syrien par son père; mais depuis son baptême il ne but pas de vin, ne rit point, ne jura point, ne fit jurer, ne maudit personne. Lors de son exil, il frappa l'église de sa main, en disant: «Prospère, sainte église, demeure de la gloire de Dieu, et n'oublie pas mes travaux[10]). Grâce aux dons que j'ai reçus de Dieu, j'ai ajouté à tes trésors 800 écrits et 12,000 discours.» Il exerça 9 ans[11]) le pontificat, passa 3 ans en exil et trépassa à Comana, en sa 50ᵉ année.

1) Ven. p. 13 «de la même famille (arsacide), mais de la descendance d'Alphianus;» Fauste de Byzance, l. V, ch. xxix, nomme Housic le successeur de S. Nersès; dans la Pet. Biblioth. VI, 66, on trouve qu'un certain Tchounak avait tenu le siége durant l'exil du saint, qu'il avait même été sacré catholicos, mais reconnu seulement par un petit nombre de membres du haut clergé. Le P. Chahkhathounof seul qualifie Albianos *archevêque* de Manazkert.

2) En 384.

3) En 387. Tchamitch ne lui donne que 2 ans de catholicat, et 1 à Zaven, comme le P Chahkhatounof. M. de Khoren attribue 4 ans à chacun des deux frères.

4) Ven. Manuel *et* Mamcon

5) En 387. En 1860 j'ai eu l'occasion de voir un sabre, héréditaire dans la famille Mkhargrdzélidzé, avec une mauvaise inscription arménienne, faisant connaître que le roi Achot III l'avait reçu de l'empereur Basile-le-Grand, et qu'il avait précédemment appartenu à Mouchegh. Comme dans la 1re partie de cette inscription Mouchegh parle à la 1re personne, il est évident qu'elle n'a pu être tracée plus de 40 ans avant l'invention des caractères arméniens par S. Mesrob. Quant à l'authenticité de l'arme elle-même, elle n'est guère probable; v. Изв. Археол. общ. t. III, p. 518.

6) M de Khor. et Ven. 5 ans; Chahkh. 3 ans.

7) Sam d'Ani, en 415, 4ᵉ a. d'Arcade; or Arcade régna 395 — 408.

8) En 390.

9) S. Chrysostome fut installé en 397; Sam. d'Ani, en 411.

10) Ceci est tiré de Mik. Asori; tr. fr. p. 144.

11) Ven. de 15 ans; Art de Vér. les dates, 10 ans; il †

Lorsque Khosro eut régné 5 ans, le roi de Perse le détrôna et le remplaça par Vrham-Chapouh. Pour S. Sahac, il fit plus que pas un briller l'église du Christ, par l'ordre et la vertu et par des institutions canoniques. C'est de son temps que se leva sur l'Arménie l'astre lumineux de la science [1]). En effet, le vénérable Mesrob étant venu proposer à S. Sahac, s'il ne serait pas possible de créer des lettres pour la langue arménienne, il le trouva désirant la chose très ardemment; car jusque-là les Arméniens n'avaient pas de lettres, et écrivaient avec des caractères et des signes grecs ou syriens Sur le rapport qui lui fut fait de ce projet: «Quand je me trouvais du côté de la Syrie, dit le roi Vrham-Chapouh, un certain évêque [2]) Daniel m'a dit avoir des signes d'écriture pour la langue arménienne, mais je n'y ai pas fait attention pour le moment.» Un seigneur, nommé Vrakhdja [3]), ayant été expédié à Daniel, pour lui demander ses caractères, et celui-ci les ayant envoyés par l'entremise du prêtre Habel, on les reçut avec transport, et l'on se mit à traduire en arménien les saintes écritures. Toutefois, en y regardant de près, on s'aperçut que ces lettres ne suffisaient pas pour rendre parfaitement les syllabes, les finesses de sons, les articulations de la langue arménienne, et l'on retomba dans de nouveaux embarras à ce sujet. Ayant épuisé tous les moyens humains, on eut recours à celui à qui tout est possible, on adressa des prières à Dieu, à la prière on joignit les austérités du jeûne. Celui donc qui fait la volonté et écoute les requêtes des gens qui le craignent, ne dédaigna point une demande raisonnable. Il apparut à Mesrob un doigt, d'une main puissante, écrivant sur la pierre, qui traça tous les éléments et fit surgir et créa des lettres. [4])

On rassembla une foule de jeunes gens, on instruisit le pays entier, et l'on partagea en deux sections les adolescents, frais émoulus et intelligents, doués de voix douces et de longue haleine, et l'on institua des classes de syrien et de grec. Instruits dans toutes les sciences, sacrées et profanes, ces jeunes gens devinrent de consciencieux interprètes, qui traduisirent tous les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament; en commençant par les Proverbes de Salomon, ils firent un travail complet. Ce furent non-seulement des interprètes, mais aussi des docteurs, des maîtres, des prophètes, racontant les choses de l'avenir. Remplis de l'Esprit-Saint, parlant diverses langues, traduisant des livres, éclaircissant les questions

---

en 407 dans sa 60e année. L'édition complète de ses œuvres, par Montfaucon, forme 13 vol. in-f°.

1) Ven. de la théologie.

2) Ven. évêque syrien.

3) Vahridj, chez M. de Khoren, III, LII.

4) Les personnes curieuses de connaître dans tous ses détails l'histoire de l'invention de l'alphabet arménien, la trouveront dans l'Hist. d'Arménie de Moïse de Khoren, l. III, ch. LII, LIII, trad. fr. de Levaillant; russe de M. Emin, avec quantité de notes intéressantes; chez Lazar de Pharbe, contemporain, p. 28, 30; Asolic, trad. russe de M. Emin, p. 50; chez Vardan, trad. russe du même, p. 70; enfin chez Tchamitch, t. I, p. 756. Il paraît que l'alphabet de Daniel renfermait seulement 22 lettres. — Asolic, dans un manuscrit de Venise, dit 29 — auxquelles Mesrob en ajouta 14, pour exprimer les finesses de son de la langue arménienne: d'où est résulté le nouvel alphabet, l'un des plus beaux et des plus riches que l'on connaisse, disposé dans l'ordre du grec, avec intercallation des lettres spéciales.

Quant à la date de l'invention de S. Mesrob, elle est incontestablement des toutes premières années du Ve s., soit 406, soit 408 Samouel d'Ani, seul, la fixe dix ans plus tard, en 418, anachronisme fréquent chez ce chronographe, qui peut bien n'être qu'une simple transposition.

obscures, commentant avec clarté les textes au sens profond, colonnes de l'église, remparts inébranlables de ses fils, fanaux lumineux, flambeaux resplendissants, dont l'éclat s'épandait sur toutes les contrées; théologiens de la parole de vie, donnant à boire aux altérés, refroidissant les ardeurs brûlantes des calomniateurs, réchauffant les tièdes dans la foi, hirondelles chanteuses, chastes tourterelles, au doux murmure, aimant la sainteté et dédaignant les plaisirs impurs; mentors de l'enfance, modèles de la jeunesses, ornements des vierges, modèles des gens mariés, soutiens des vieillards, consolateurs des faibles, relevant ceux qui ont glissé, ramenant les pécheurs, aiguillons stimulant les paresseux, ranimant la bonne volonté de ceux qui faiblissent, faisant aimer l'instruction et gourmandant ceux qui la haïssent: tels furent ceux qui avaient pour maîtres Sahac et Mesrob. Les principaux disciples de ces maîtres furent: S. Hovseph, Hovan, Ghévond, Sahac; Movsès, le père-grammairien[1]), et Mambré le lecteur, son frère; Eznac et Corioun, S. Eghiché; David, l'invincible philosophe, et Hohannès, et Ter Abraham, Artzan, Mouché, Artzan[2]), Khosro, Ghazar. Plus tard, Stéphannos, évêque de Siounie, l'auteur de charmants ouvrages, Hrhomanos[3]) de Samos, et beaucoup d'autres, dont plusieurs obtinrent la dignité épiscopale, d'autres devinrent chefs de communautés, quelques-uns, outre leurs traductions, composèrent des ouvrages originaux; ainsi l'admirable Moïse écrivit l'histoire d'Arménie, à la prière de Sahac Bagratide; celle de la sainte Mère de Dieu et de son image, sur la demande des princes Ardzrouni; les Lieux oratoires, sur celle d'un certain Théodore; l'Eloge des saintes Rhipsimiennes, le discours sur la Transfiguration, et quelques autres ayant trait à la science.[4])

Corioun a écrit l'histoire de S. Mesrob et d'autres temps; Eghiché, celle des saints Vardanans, un Livre de canons, un Commentaire sur les livres saints et sur les souffrances du Sauveur; Ghazar — de Pharbe — l'ouvrage portant son nom; Eznac[5]) a laissé nombre de discours utiles au lecteur; David le philosophe[6]), les Définitions et les Etres, un Commentaire sur Aristote, une Introduction à Porphyre, des Demandes et réponses, l'Eloge de la sainte croix, un discours sur la naissance de N.-S. Jésus-Christ; Mambré, le lecteur[7]), a également écrit des Panégyriques pour le jour des Palmes, sur la venue de J.-C. à Jérusalem, sur un ânon. Plus tard, le grand Stéphannos, évêque de Siounie, a laissé de

---

1) Moïse de Khoren.

2) L'éd de Ven. croit qu'ici il faut lire Aghan; Mosc. omet ce nom, mais chez Vardan, on trouve aussi deux Artzan, dont un Ardzrouni.

3) Ven. Hrhophanos. Les deux éditions le qualifient, d'après sa patrie, Samostatsi, de Samosate. Ce personnage ne figure pas dans la liste de 27 disciples de S. Mesrob donnée par Tchamitch, t. II, p. 235 sqq., mais il est nommé chez M. de Khoren, III, LIII, comme calligraphe et ermite, moine, vivant à *Samos*, — non à Samosate. Cette leçon se trouve chez M. de Khoren et chez Lazar de Pharbe, les plus anciens témoins

4) L'édition des œuvres complètes de M. de Khoren, Ven. 1843, renferme tous ces écrits, et en outre la Géographie attribuée au même. On croit aussi qu'il avait traduit en arménien les deux grands ouvrages historiques d'Eusèbe .. etc.

5) ou plutôt Eznic.

6) Ses œuvres philosophiques et celle de Mambré, frère de M. de Khor., ont été imprimées à Ven. en 1833, dans le même volume que la Vie de S. Mesrob, par Corioun.

7) Frère de Moïse de Khoren.

nombreux commentaires sur les livres saints; un, peu étendu, sur les Evangiles, sur Job, sur Daniel, sur Ezéchiel; une réponse à la lettre de Germain, patriarche de C. P.[1])

Ils ont encore écrit[2]) des cantiques et hymnes, aussi harmonieux qu'élégants, sur le grand mystère de la naissance du Christ, de son séjour de 40 jours dans le temple, sur son baptême, sur son entrée à Béthanie et à Jérusalem, dans la grande semaine, sur ses souffrances et sa résurrection, sur son ascension, sur la descente de l'Esprit-Saint, sur la croix et l'église, ainsi que sur les autres fêtes dominicales et de tous les saints, sur la pénitence, sur les morts: hymnes variées et innombrables, encore en usage dans l'église d'Arménie.

Ayant rempli de ses leçons et traductions notre pays d'Arménie, le S. vartabied Mesrob confia toute l'affaire au catholicos Sahac et, de sa personne, se rendit ches les Aghovans, pour lesquels il créa des signes d'écriture. Après avoir institué là des vartabieds, il passa en Ibérie, où, grâce au talent qu'il avait reçu d'en-haut, il fit également des lettres[3]) et excita dans toute la contrée une allégresse sans bornes. Il y laissa des docteurs, ses disciples, et revint en Arménie, où le catholicos Sahac-le-Grand continuait à s'occuper de traductions.

Pour le roi Vrham-Chapouh, il mourut tranquillement après 20 ans de règne[4]), et eut pour successeur, durant un an, son frère Khosro, puis Artachès ou Artachir devint roi.

Dans ce temps-là régnait sur les Grecs le fortuné monarque Théodose-le-Petit, fils d'Arcade[5]). S. Sahac lui ayant envoyé le vartabied Mesrob et son propre petit-fils Vardan, avec une lettre, pour le prier de permettre aux Arméniens, ses sujets, d'apprendre l'écriture arménienne — car les gouverneurs, par envie, ne les laissaient point prendre connaissance de ces caractères, — le bon empereur l'accueillit d'abord rudement: «Pourquoi, dit-il, demandez-vous des lettres aux savants syriens, et non aux Grecs de mes villes[6])?» Et Mesrob

---

1) Ce Stéphannos, vivant au VIII[e] s., fut disciple, non de Mesrob ni de M. de Khoren, mais d'un autre Movsès, 21[e] métropolitain de Sionnie; v. sur ce personnage mon Introduction à l'Histoire de Sionnie, p. 49.

2) Ceci peut s'entendre de tous les docteurs qui viennent d'être mentionnés, ou spécialement de Stéphannos qui, conjointement avec sa sœur, avait réellement composé les paroles et les airs de beaucoup d'hymnes; Hist. de Sionnie, tr. franç. p. 85.

3) Des caractères aghovans ou, comme s'exprime M. de Khor. III, LIV, «de la langue des Gargaratsi,» il n'a été découvert jusqu'à présent aucun monument, aucune trace. Quant à l'Ibérie, alors gouvernée par «le roi Bacour,» ou Varaz-Bakar, Varza-Bakar, qui est censé avoir régné 379—393, il faut distinguer l'alphabet khoutzouri ou sacerdotal, qui a en effet la plus grande analogie de style avec l'arménien, et qui peut bien être de l'invention de S. Mesrob, et le mkhédrouli ou guerrier, qui est tout-à-fait dans le mouvement des lettres pehlevies, et dont plusieurs lettres mêmes sont identiques, mais à rebours, avec celles-ci. Pour cet alphabeth, la tradition, non invraisemblable, en attribue l'introduction en Ibérie au roi Pharnawaz, trois siècles avant J.-C.; cf. Corioun, Ven. 1833, p. 15, 19, 20; cet auteur de la Vie de S. Mesrob parle de deux passages du saint en Ibérie; le premier sous le roi Bacour, qui coopéra à l'introduction des nouvelles lettres, avant le voyage ches les Aghovans; le second, sous le roi d'Ibérie Artziough, i. e. Artchil (Artachir) qui régna 410—434, — au retour de l'Aghovanie. Comme Moïse de Khor. et Corioun sont contemporains, ces témoignages sont concluants en faveur de la véracité de l'annaliste géorgien.

4) Vers 413.

5) En 408 — 450. Sam. d'Ani, 438 — 471.

6) M. de Khor, III, 36, 54, rapporte que Méroujan Ardzrouni fit brûler tout ce qu'il trouvait en Arménie de livres grecs, et défendait l'usage de la langue hellénique, c'était au temps de Théodose-le-Grand et de Pap; v. sup p. 12.

lui ayant exposé que l'oeuvre d'intelligence s'était accomplie par la grâce de l'Esprit-Saint, le monarque fortuné loua le Seigneur et ordonna d'honorer Mesrob, comme un vartabied vrai et savant[1]). En outre le patriarche Atticus et toute la curie ecclésiastique, de concert avec l'empereur, inscrivirent son nom parmi les premiers docteurs de l'église, au rang d'Athanase et des deux Grégoire, de Basile et de Jean Chrysostome. Pour Vardan, il fut créé stratélate par le monarque fortuné. Une lettre fut écrite au grand Sahac, qui y était qualifié de «suprême.» L'empereur ordonna de rassembler dans son empire des jeunes gens à l'esprit ouvert, pour leur apprendre l'écriture, et de leur fournir la nourriture et autres nécessités, aux frais de l'état. Il fut encore prescrit de construire au pays d'Arménie une ville, nommé Théodoupolis, aujourd'hui Carin-Kaghak — Erzroum. — Pour Mesrob, il partit et alla instruire la partie de notre peuple soumise à Théodose.[2])

Cependant le jeune Artachir, roi d'Arménie, se livrait à la plus sale débauche et, sans égard pour les avis de S. Sahac, commettait des actes indécents, le jour comme la nuit. Dégoûtés de lui, les grands allèrent donc auprès du grand Sahac, afin de s'entendre avec lui pour dénoncer le prince au roi de Perse et le détrôner. S. Sahac n'ayant pas consenti à jeter la brebis aux loups, ils se rendirent près de Vahram, roi de Perse, et déposèrent Artachir. S. Sahac fut également destitué, pour ne s'être pas entendu avec eux Ainsi s'éteignit la dynastie arsacide, après avoir duré en Arménie 568 ans[3]). Le pontificat cessa également dans l'honorable lignée de S. Grégoire; car bien que S. Sahac ait survécu 16 ans à ces événements, et continué de faire resplendir dans le pays la lumière de la doctrine, cependant d'indignes administrateurs et les marzpans perses, tels que Veh-Mihr-Chapouh, furent substitués au roi Artachir, et Sourmac, d'humeur belliqueuse, à S. Sahac, durant un an. Après Sourmac ce fut le Syrien Berkicho[4]), plus méchant que lui, durant 3 ans, puis Chmouel, également incapable, durant 9 ans.

Pour S. Sahac, livré à la prière et à l'étude, il reçut la visite des grands de l'Arménie, qui se jetèrent à ses genoux et, confessant leurs péchés, lui en demandèrent pardon, et

1) Zohrab, dans son édition de Sam. d'Ani, émet, comme une tradition, peu vraisemblable du reste, l'opinion que Machtots ou Mastos, sobriquet sous lequel S. Mesrob est connu dans toute la littérature arménienne, est une altération du nom primitif, trop difficile à prononcer pour les Grecs.

2) S.-Martin, Hist. du Bas-Emp t. V, p. 445, fixe à l'année 416 la fondation de Théodosiopolis, ville destinée à être la métropole des possessions arméniennes des empereurs grecs: Sam. d'Ani, en 444, 7[e] a. de Théodose-le-jeune.

3) Les écrivains arméniens ne s'accordent pas entre eux sur les circonstances du fait, telles que le nom du roi de Perse qui supprima les Arsacides d'Arménie, le № de l'année d'Artachir, la date de l'événement et la durée de la dynastie. Voilà ce qu'il y a de plus probable à ce sujet. Artachir fut détrôné par Vrham ou Baram V, en 428, la dynastie ayant duré non 405 ans, suivant Sébéos; 415 ans, suivant Th. Ardzrouni; 559 ans, suivant Asolic; 568 ans, suivant Kiracos; 620 ans, d'après Mosé Caghantovatsi, mais bien 580 ans, selon les calculs de M. Saint-Martin; v. les éléments de cette opinion dans les Mél. asiat. de l'Acad. des sciences, t. IV, p. 694 sqq. Il faut cependant ne pas perdre de vue que plusieurs historiens ne placent l'extinction définitive des Arsacides arméniens qu'à la mort de S. Sahac, en 440. Les trois catholicos nommés ici par Kiracos, et dont l'ordre de succession n'est pas certain, siégèrent du vivant de Sahac, qui fut ensuite supplié de reprendre ses fonctions, ce qu'il fit jusqu'à sa mort, comme on va le voir.

4) Mosc. Abdicho; Asolic, p. 52: Abdicho, Syrien dégoûtant, jacobite, qui ne resta qu'un an; puis Sourmac et Chmouel.

le prièrent de reprendre son siége. Non-seulement il refusa, mais, pressé par eux, il dit avoir appris dans une vision «que c'était par la volonté du Seigneur qu'avait eu lieu la suppression du pontificat dans la famille de S. Grégoire et de la royauté des Arsacides[1]); qu'avant l'apparition prochaine de l'Antechrist Dieu reléverait la dynastie arsacide et le pontificat dans la descendance de S. Grégoire;» après quoi ils le laissèrent vivre comme il voulait. Le roi de Perse, ayant nommé Vardan marzpan d'Arménie, mit tout le pays entre ses mains. S. Sahac, après 51 ans de pontificat, passa par une mort paisible dans les rangs des anges, laissant le siége à S. Mesrob, qui accomplit lui-même cette année[2]) sa carrière mortelle et laissa à la postérité un bon souvenir. Ce fut au commencement de la 1-re année[3]) du règne d'Hazkert, fils de Vrham II[4]); S. Joseph, son disciple, occupa le siége.

Cependant le roi Hazkert — Iezdédjerd II[5]) — persécutait tous les chrétiens, pour leur faire renier le Christ et les amener à la religion des mazdézans[6]). Les Arméniens refusèrent et, non contents de faire résistance, massacrèrent les mages et leurs chefs, venus pour ravager les églises et détruire la foi. A ces nouvelles Hazkert envoya des troupes nombreuses, combattre les Arméniens, commandés par S. Vardan et par ses adhérents. Ayant dévasté le pays, les Perses en emmenèrent prisonniers, par le conseil du renégat Vasac[7]), les seigneurs qui y étaient restés, les saints Sahac, Ghévond et leurs compagnons, qu'ils déposèrent dans les prisons royales. Après cela S. Joseph[8]) et ses compagnons furent mis à mort, et les seigneurs, détenus dans les fers jusqu'au temps du roi Péroz, où, grâce à Dieu, ayant obtenu la liberté, ils rentrèrent au pays d'Arménie, riches du nom de confesseurs.[9])

«Après la mort du pieux monarque Théodose, la couronne passa à Marcien, qui réunit à Chalcédoine un concile de 636 évêques[10]), destiné à saper la foi orthodoxe et dont les blasphèmes remplissent jusqu'à ce jour l'univers.[11])

Après S. Joseph le catholicat échut, pour 15 ans[12]), à Ter Giout, qui demanda à David-le-Philosophe le «Magnifiez[13]),» puis à Hohan Mandaconni, durant 12 ans. Celui-ci introduisit beaucoup de réglements ecclésiastiques: c'est lui qui a réglé les prédications du ca-

---

1) La vision de S. Sahac, dont le texte entier se lit chez Laz de Pharbe, n'est pas admise unanimement et sans contrôle par les auteurs arméniens.

2) Mesrob fut seulement vicaire, durant 6 mois.

3) Ven. omet ce mot; Mosc. En la 1re année.

4) Comme Vahram IV et V régnèrent l'un après l'autre, à peu d'intervalle, les historiens nomment celui-ci *le second*.

5) M. Delaurier fixe son avénement en 439; Chron. arm. p. 204; M. Patcanian, en 438; Опытъ ист Сасс. Pét. 1863, p. 37.

6) i. e à l'adoration des Iezds ou génies.

7) Prince de Sionnie, qui avait été quelque temps bdechkh ou gouverneur en chef de l'Arménie.

8) C'était le catholicos d'Arménie.

9) V. la Préf. de Kiracos, p. 3.

10) En 451; 520 ou, avec les absents qui adhérèrent, 536 évêques; Art de Vér. les dates, Hist. du Bas-Emp., 630: un peu plus de 300 souscrivirent les canons.

11) Il est à-peine besoin de dire que le IVe concile est la pierre d'achoppement entre les Arméniens et les Grecs, et que, bien moins que les questions de dogmes, celles d'intérêts et de hiérarchie, ainsi que les souvenirs historiques de l'intolérance byzantine à l'égard des sujets arméniens, ont éternisé les haines des écrivains à l'égard de l'assemblée de Chalcédoine.

12) Chahkh. 10 ans, 465 — 475.

13) Premier mot d'un Panégyrique de la croix, qui se trouve dans les œuvres complètes de David, Ven. 1833, p. 103. Tcham. II, 459, mentionne cet écrit, avec Préface par Nersès Chnorhali.

A Giout, mort en 475 succéda Kristaphor, jusqu'en

rême, les prières du même temps, pour les 3-e, 6-e, 9-e heures; le rituel de la fondation des églises, la bénédiction de la crécerelle, du calice, de la patène, des livres, du baptistère, de la croix, du pavé[1]). Non-seulement il fit cela, mais il confessa hardiment le Christ en face de Péroz, et ne se laissa ébranler ni par ses menaces, ni par ses sollicitations de renoncer à la foi, ainsi qu'à ses rapports avec les Grecs. Ayant toujours agi vertueusement, il passa vers le Christ.[2])

Marcien, empereur de Grèce, eut pour successeur Léon-le-Grand[3]), et Péroz, roi de Perse, plaça en Arménie le marzpan Mangnos[4]), qui la gouverna 20 ans. Moïse le Père-Grammairien, atteignit l'époque actuelle[5]). Au même temps brillaient dans le monde par leurs admirables vertus monachales, le saint père Thathoul, son frère Varos et leur disciple Thoma.

Après Hohan Mandacouni Ter Babgen occupa 5 ans le catholicat, sous l'empereur Zénon. Ce dernier, dans un écrit en 12 chapitres, anathématisa le concile de Chalcédoine[6]). On dit qu'il mangeait souvent de la viande. Un jour qu'il en avait usé avec excès, elle s'aigrit dans ses entrailles et lui causa un tel dégoût, qu'il en proscrivit l'usage le lundi du carnaval[7]), et ne permit que celui du fromage, en arm. *panir*, d'où le nom de *panroutan*, tyrophage, qui persiste jusqu'à présent. On dit encore — à ce sujet — qu'en venant à C. P.

481, puis Hohan Mandacouni, jusqu'en 437, Chahkhathonnof.

1) Ven. «de la couronne.» En géorgien le sacrement de mariage est nommé «bénédiction de la couronne,» à cause de la couronne qui se place, durant la cérémonie, sur la tête «du roi et de la reine,» i. e. des nouveaux mariés. Cette leçon, *պսակ*, vaut probablement mieux que celle *ատակ*, pour *յատակ*, le pavé.

2) En 487. Avant Jean Mandacouni, Kiracos omet Kristaphor 1er 475 — 481; la même omission se remarque chez Vardan et Stéph. Orbél. Hist. de Siounie, p. 275.

3) En 457. Léon 1er consacra les prémices de son autorité en publiant une ordonnance pour confirmer le concile de Chalcédoine, connue et fort décriée par les auteurs arméniens sous le nom de *տումար լևոնի*. Il eut pour successeur Léon II, en 474, et, la même année Zénon.

4) C'est Asolic, tr. russe p. 55, et Samouel d'Ani, en 487, 3e année de Péroz, suivant lui, qui nomment ce marzpan Mangnos, tandis qu'Elisé et Lazar de Pharbe, contemporains, parlent ici de Vahan-le-Grand, Mamiconian, neveu de Vardan, † en 451. L'éditeur de Ven. p. 21, a donc raison de relever cette indication, sur laquelle, du reste, Tchamitch s'est déjà appesanti, t. II, p. 459, tout en supposant que Mangnos est une altération du nom de famille *Mamiconian*. Comme on ne sait d'où provient l'erreur d'Asolic et de Samouel, on pourrait aussi supposer que c'est le mot *Magnus*, traduction de l'arménien *Մեծ*, le grand: alors les deux auteurs cités auraient puisé à une source byzantine. Quoi qu'il en soit, Vahan fut mis en liberté par Péroz dès les premières années de son règne, vers l'an 463 ou 464, et renvoyé en Arménie, comme marzpan.

5) Non-seulement l'époque actuelle, mais il mourut vers l'an 493, âgé de 120 ans, d'après les recherches de son traducteur russe, M. Emin; cf. S.-Martin, Notice sur la vie et les écrits de M. de Khoren, dans Journal Asiat. t. II, p. 334. Le savant français ne croit pas que Moïse ait vécu si longtemps, et regarde comme probable qu'il mourut en 487. La question est trop compliquée pour être résolue en peu de mots.

6) Zénon n'a point écrit contre le concile de Chalcédoine: son Hénotique, ou traité d'union, promulgué en 482, était un livre mixte, où il s'efforçait seulement de concilier les opinions opposées, et que l'église romaine n'a point désapprouvé entièrement. Vardan, tr. r. p. 106, dit seulement que Zénon calma l'agitation soulevée dans les esprits par le concile; cf. Tcham. II, 155, 6. Lebeau. Hist. du Bas-Emp. VII, 128. Mikhail Asori, f. 44, représente Zénon comme orthodoxe, i. e. antichalcédonien. Sam. d'Ani, en 496, parle aussi du livre de Zénon, comme contraire aux doctrines de Chalcédoine.

7) i. e. depuis le lundi.

Julien avait ordonné aux marchands de mêler du sang des victimes à tous les comestibles, mais que S. Théodore en ayant prévenu les chrétiens, ceux-ci lui répondirent: «Nous n'avons pas l'habitude de manger de la viande, mais seulement du fromage, ce lundi-là,» et qu'en cette occasion il fut décrété «qu'on mangeât du fromage[1]).» Ce fut sous son règne que le vénérable Garhnic découvrit dans la caverne de Mané les reliques de S. Grégoire, et qu'on les déposa à Thordan.[2])

Après Babgen Ter Samouel exerça 5 ans[3]) le catholicat. A cette époque florissaient S. Syméon-Stylite, et dans Alexandrie[4]) le prêtre régulier Timothée, orthodoxe et savant, qui a écrit des ouvrages parfaits de tous points, et recueilli de nombreux discours de docteurs en théologie, contre toutes les sectes.[5])

Cependant Péroz, roi de Perse, s'étant montré excessivement cruel, fut tué par les Hephthalites et eut pour successeur son frère Vagharch[6]), qui conféra le marzpanat à Vahan Mamiconian[7]), frère de Hmaïac. Celui-ci concourut de tout son pouvoir à faire prospérer l'église, et enferma les Alains[8]). De son temps florissait Lazar de Pharbe, orateur, historien. Après Samouel le catholicat échut durant 8 ans à Ter Mouché.[9])

Zénon eut pour successeur sur le trône Anastase[10]), reconnu comme lui orthodoxe. Ce prince voulut réunir un concile, en opposition à l'assemblée impie de Chalcédoine, et affermir l'orthodoxie. Il mourut par le poison[11]) et fut remplacé par Justin—dit le Vieux,—homme ignorant et sans pitié, qui inonda la terre du sang des orthodoxes; car il plaça Chalcédoine sur le chandélier et expulsa ceux qui ne reconnaissaient dans le Verbe incarné qu'une seule nature.

Après Vagharch, roi de Perse, la couronne passa à Cavat, puis à Dchamasp et de nouveau à Cavat.

A Mouché succéda Ter Sahac catholicos, durant 5 ans[12]), puis Ter Kristaphor, autant d'années; Ter Ghévond, 3 ans[13]). De son temps il y eut une éclipse totale de soleil,

1) Le commencement de ce conte se trouve dans un supplément, fort suspect, à l'Hist. d'Asolic, tr. russe, p. 383; c'est peut-être la source où a puisé notre historien.

2) Sup. p. 7.

3) Chakh. 10 ans, à partir de l'an 492.

4) Il ne peut-être question ici que du premier Syméon-Stylite, qui mourut en 461 ou 462, et qui était natif de la Syrie méridionale: ainsi la ponctuation des deux éditions, qui indique la résidence du Stylite à Alexandrie, doit être corrigée, comme je l'ai fait.

5) L'Editeur de Venise dit en note, qu'il était bossu de corps et pas plus droit spirituellement: c'était donc un antagoniste de Chalcédoine, et très probablement ce Timothée Elure, patriarche d'Alexandrie, en 457, dont il est parlé dans l'Hist. du Bas-Emp., t. VI, p. 396; Tchamt. II, 144—146.

6) Balach ou Vologèse, roi en 483.

7) V. sup. Maugnos, qui précisément est nommé en 487, soit 485, chez Samouel d'Ani, comme étant entré en fonctions alors «en la 3e a. de Péroz,» car les dates du chronographe sont fort peu exactes.

8) Ce passage, qui paraît emprunté littéralement à Sam. d'Ani, en 508, ou bien à Asolic, p. 57, a, non sans raison, fort embarrassé le traducteur russe. Comme rien, chez les auteurs arméniens, ne peut servir à l'expliquer, je pense qu'il signifie simplement que Vahan, par ses victoires, ferma aux Alains l'entrée de l'Arménie. Le traducteur russe, le faisant rapporter à Lazar de Pharbe, nommé ici-même dans son texte, lui donne une tout autre interprétation, qui ne paraît pas admissible, comme si Lazar, abbé de Pharbe, avait reçu dans son couvent un certain nombre d'Alains.

9) En 502.

10) En 491.

11) En 518. On ne dit pas qu'Anastase ait été empoisonné.

12) Ven. 7 ans: son avénement eut lieu en 510; Ter Kristophor, 6 ans; Chakh.

13) Ven. 2 ans, en 521.

puis une affreuse famine; ensuite Ter Nersès, 9 ans. De son temps Ter Ezras Angéghatsi, disciple de Moïse [1]), évêque de Bagrévand, multiplia les orateurs. Mambré, frère de Moïse — de Khoren — que l'on nomme le 2ᵉ parmi les philosophes, revint en Arménie.[2])

Après Justin la couronne passa à un autre Justinien [3]), fils de sa soeur. Sa femme Théodora, orthodoxe, l'ayant supplié d'affermir l'orthodoxie, il ne put y réussir malgré sa bonne volonté, par crainte des diphysites [4]), qui le menaçaient de mort. Un juif malintentionné étant venu lui dire: «Il faut célébrer la Présentation avec la Nativité, comme le font les Grecs, et non avec l'Épiphanie, le 6 janvier;» car jusqu'alors tous les chrétiens, conformément à une disposition apostolique, la fêtaient le 14 février, l'empereur approuva l'impie et envoya à Jérusalem l'ordre d'en agir ainsi [5]). Cependant ceux de Jérusalem s'étant refusés à changer la tradition des saints pères, observée chez eux jusqu'à ce jour, l'empereur ordonna à son général de faire faire la chose de force et de tuer tout récalcitrant: alors chacun marcha à la mort pour la vérité. Toutefois le Dieu aimant les hommes n'abandonna point dans cette circonstance ceux qui se confiaient en lui, et terrifia les audacieux par des moyens surnaturels. La dextre divine se montra dans la sainte chapelle; un signe couleur de sang et d'un éclat redoutable parut dans le ciel et causa une telle frayeur, que les exigences prirent fin. L'année suivante, la guerre ayant recommencé, car il était prescrit très rigoureusement de mettre à mort les insoumis, chacun, sans exception, préféra courir au trépas, plutôt que de vivre dans les remords. Le Dieu bienfaisant, voyant la foi de ce monde, se manifesta à son troupeau: sa sainte Mère apparut en haut d'une colonne de couleur pourpre, tenant dans ses bras Jésus enfant [6]). Il jaillit de la colonne une eau dont ceux qui se frottaient étaient guéris de toute maladie. Ce fut ainsi que se terminèrent de vaines prétentions.

1) Moïse de Khoren.

2) Bien qu'on ne puisse dire à quelle date mourut ce Mambré, il est évident qu'il ne peut avoir survécu plus de 30 ans à son frère Moïse. Mosc. porte: le 3ᵉ philosophe. David étant le 1ᵉʳ, Mambré serait le 2ᵉ; mais le 3ᵉ?

3) En 527. En arménien Justin et Justinien s'écrivent également Houstianos.

4) Les théologiens arméniens, équivoquant sur les mots, ont toujours traité de diphysites ceux qui admettent dans J.-C. deux natures étroitement unies en une seule hypostase ou personne. Même au XIIᵉ s., lorsque Nersès-le Gracieux fut plus près que jamais de s'unir aux Grecs, ils consentaient bien à admettre l'interprétation de l'hypostase dans le sens approuvé par les chrétiens des deux églises orientale et occidentale, mais non à l'exprimer par un autre mot que բնութի̃ › nature, quoi qu'ils aient le mot ենթակայութի̃ › qui aurait été très convenable pour cela. C'est qu'au fond de la querelle du dogme il y avait celle de l'intérêt et de la hiérarchie, qui ne se prêtait, des deux côtés, à aucune condescendance.

5) Sur cette question de rituel je n'ai encore rien trouvé chez les autres auteurs arméniens, dans l'Hist. du Bas-Emp., ni même chez Mikael Asori. Seulement il est connu que les Arméniens ont toujours célébré le 6 janvier la Nativité et l'Épiphanie, ainsi que le dit Nersès-le-Gracieux dans sa célèbre encyclique. Les Syriens tenaient aussi l'opinion que J.-C. est né le 6 janvier, jour de l'Épiphanie et de son baptême, qu'autrefois la Nativité se célébrait le 6 janvier et avait été reportée au 25 décembre, parce que c'est le solstice, le jour de la naissance du soleil; enfin l'usage de célébrer Noël le 6 janvier dura jusqu'au temps d'Arcadius; suivant Jacques d'Édesse, il n'y a plus que les Arméniens «gens à tête dure,» qui aient continué d'agir ainsi. Enfin Baronius, Ann. eccl. a. 193, est d'avis que les Latins et les Grecs font la Noel le 25 décembre, mais les Egyptiens le 6 janvier; cf. Assem. Bibl. orient. t. II, p. 164. Cela suffit pour montrer que le rite dont il s'agit est très ancien, si non d'institution apostolique. A toutes les époques les Arméniens ont fortement combattu pour ce point de leur rituel; cf. Dulaurier, Chron. arm. p. 145, une belle note sur le même sujet.

6) V. Mkhith. d'Aïrivank, a. 565.

Au temps de Justinien le soleil s'éclipsa durant 18 mois; pendant 3 heures du jour il donnait de la lumière, et le reste n'était ni le jour ni la nuit[1]). Cette année-là les fruits n'aboutirent pas; dans toute la terre il y eut une sorte de maladie, durant bien des jours, et une peste qui se prolongea, comme jamais cela n'avait eu lieu[2]). Elle commença à C. P., où elle emporta le 1[er] jour 5000 personnes, le 2[e] 10000, le 3[e] 15000, le 4[e] 18000: on compta jusqu'à 3000 décès par jour. Dès qu'un bubon paraissait sous les bras, la mort était infaillible. On entrait dans une maison, on n'y trouvait que des cadavres; la ville était infectée, et l'on ne pouvait enterrer les morts. Le fléau s'étendit sur le monde entier, plusieurs villes restèrent sans habitants: Hémèse seule fut préservée, parce qu'elle avait recouru à la tête de S. Jean-Baptiste, conservée là. Justinien et Khosro conclurent la paix[3]), et la foi chrétienne devint florissante dans l'univers.

A Vahan Mamiconian, mort saintement, avait succédé son frère Vard, durant 3 années, puis, pour un temps égal[4]), des marzpans perses, enfin Mjej Gnouni, durant 34 ans.[5])

Ter Hohannès fut catholicos durant 15 ans, après Ter Nersès[6]). De son temps sévit une peste affreuse, venue de l'occident. La capitale de l'Arménie fut témoin d'une chose merveilleuse. Le feu ravageait la ville du hamacar perse[7]), qui était préposé au pays, sans qu'on pût l'éteindre. On recourut à la croix du Christ, et l'on pria les serviteurs de l'église de l'apporter au plus vite. A-peine le signe du salut s'approcha-t-il, l'incendie se calma sur-le-champ. Tous les spectateurs glorifièrent le Sauveur et célébrèrent la foi chrétienne. Parmi eux Makhoj devint croyant et mourut martyr pour J.-C.[8])

Le catholicos Ter Mosès succéda à Hohannès[9]). Dans sa 1[re] année, S. Manadjihr, qui fut nommé Grigor, Rhajic de nation[10]), souffrit la mort du martyre.

En sa 3[e] année, qui fut l'an 553 depuis la naissance de J.-C., s'accomplit le canon de 200 ans, combiné par le savant Andréas, frère de l'évêque Mangnos, et par l'ordre de

---

1) Mkh. d'Alriv. ibid., Sam. d'Ani, en 943: Hist. du Bas-Emp., IX, 356, en l'année 557.

2) Ven. jusqu'à 300000 *sic*, en toutes lettres. Mik. Asori, f. 51, donne les mêmes chiffres que Kiracos, et notamment le dernier de l'éd. de Venise; le fait aurait eu lieu en 848 de l'ère des Séleucides, soit 535—536 de J. C., et pourtant il est raconté entre les années 15 et 19 de Justinien, donc entre 541 et 546 de J. C.

3) En 562

4) Ven. 4 ans.

5) Tcham. II, 237, place en 517 le commencement de Mjej Gnouni. Samouel d'Ani, au contraire, et ses copistes, en 543, 4, mais bien à tort. On trouve chez les auteurs les variantes 20, 30 et 31 ans.

6) En 538, 17 a. suivant le P. Chahkhatounof.

7) Համակար est, je crois le persan همكار collègue, et doit être un titre d'emploi, comme vice-gouverneur.

8) Makhoj, nommé après le baptême Izdbouzid «donné ou sauvé de Dieu,» fut martyrisé en 552, 1[re] a. du comput arménien; cf. Dulaurier, chron. arm. p. 174. Suivant Vardan, Ven. p. 67, les reliques de ce saint et de S. David, de Dovin, furent déposées, au siècle suivant, par le catholicos Nersès-le-Bâtisseur, dans une église construite par lui sur la fosse de S. Grégoire.

9) En 551.

10) Ven. Tadjic. Sam. d'Ani, dans certains Mits, porte Khouzic, i. e. Khoujic; un Synaxaire géorgien de la grande biblioth. de Paris, 22 janvier, parle d'un saint Anastase, nommé précédement Maghound, qui était Razik de nation, du village de Razboun, au temps de Khosro et d'Héraclius. Je suis très porté à croire que Rhajic, Razik, Khazic et Khoujic, sont différentes formes d'un même nom ethnique; s'il est difficile de préciser où demeurait ce peuple, inconnu de M. Saint-Martin, on sait à n'en pas douter que le Khoujastan était une contrée du N. E. de la Perse. Ce Manadjirh mourut un ou deux ans avant S. Izdbouzid.

l'empereur Constant[1]), relatif aux pleines lunes pascales et aux autres fêtes. L'année 200 étant terminée, Pâque tombait au 25 mars[2]); or le canon ayant commencé au 4 avril, on ne pouvait revenir à l'initiale, parce qu'après le 25 de mars venait le 13 avril, et qu'il manquait entre deux neuf pleines lunes. Pour cette raison toutes les fêtes et combinaisons du comput étaient dérangées. Le pontife Mosès[3]) rassembla donc les savants de l'époque, dont l'un était Athanase, du couvent de Sourb-Carapet; ceux-ci organisèrent le comput arménien et rectifièrent la Pâque du Seigneur, ainsi que les autres fêtes. Toutefois durant 9 ans, ils ne réussirent pas à la préserver d'erreurs. En la 10e année du comput, Aeas d'Alexandrie, homme savant et énergique, témoin du désarroi de toutes les églises, lança un cri d'appel aux savants de tous les pays, et réunit Addé de Gamirk — la Capadoce, Gigan de Syrie, Euloge de Grèce, Phinéès de Judée, Hohan d'Arabie et encore 36 autres personnages de son genre, sans compter une légion d'autres. Ils continnèrent le procédé d'André par 532, dont le résultat resta le même. Alors ils posèrent comme type invariable ce qu'on appelle le cycle de 500, aussi infaillible qu'ingénieux, lui donnant pour initiale le 4 avril[4]); car, à l'achèvement des 532 ans, il retonrne au point de départ. Par-là toutes les fêtes se trouvèrent rectifiées et les calculs justes. Or il y avait à la cour de Justinien un certain Iron, qui, n'ayant pas été appelé à la réunion, se figura que c'était par mépris pour sa personne. Quand Euloge porta à l'empereur un exemplaire du canon, il se mit à examiner les détails du 5 et du 6, comme on ne l'avait jamais fait, le 5 et le 6 étant des fractions, tant du soleil, que de la lune[5]), et lui les plaça à rebours. Par ce changement le 16 avril devint le 17[6]), et le 5 6. Ce 16 ne comporte pas d'erreur[7]), mais le 6, arrivé à 95, nous donne un dimanche, tandis que pour eux — les Grecs — c'est un samedi. Grâce à la manoeuvre d'Iron, ils font donc la Pâque avec les Juifs et tombent sous l'anathème du saint concile de Nicée, qui défend de célébrer la Pâqne avec ceux qui ont planté la croix. Pour nous, qui reculons au dimanche suivant, nous échappons à la malédiction; car les Arméniens n'ont pas admis le canon altéré, non plus que le concile de Chalcédoine, tenu lorqu'ils étaient sous la domination perse. Ce ne fut en effet que huit ans plus tard que les choses se gâtèrent.[8])

---

1) Soit Constance II, soit Constant.

2) En effet en 552 le terme pascal tombait le 25 mars.

3) Ven. Hohannès.

4) Cela veut dire que le cycle d'André ayant commencé sous le terme pascal 4 avril, en 353, et la réforme finale du calendrier arménien ayant eu lieu 10 ans après la fin du cycle, en 562, sous le terme du 4 avril, les Arméniens commencèrent l'usage du cycle de 532 ans. Le terme pascal 4 avril répond à la 9e année du cycle nicéen de 19 ans, en réalité la 10e., puisque le terme 13 avril est le 1er de la série; mais dans le fait ils reportèrent la 1re année de ce cycle à l'année initiale de leur nouveau comput.

5) C'est-à-dire que le terme pascal est tout à la fois un quantième mensuel (lunaire) et de la semaine (solaire).

6) C'est en effet dans la 17e a. du cycle lunaire qu'a lieu le *saltus lunae*, consistant dans l'addition de 12, au lieu de 11, pour l'épacte, afin de compenser des moins comptés des années précédentes. Dans certaines années cette variante d'un jour, se combinant avec la lettre dominicale, produit une différence d'un jour pour le terme pascal; v. Not. sur Oukhtanès, p. 67, 71.

7) Si certainement, puisqu'en tombant le dimanche, il fait arriver la Pâque le 17, au lieu du 24 avril; v. les tables de Dulaurier.

8) Ce § renferme l'historique de deux opérations: celle de l'an 552 de l'ère chrétienne, et celle qui eut lieu 10 ans après; la 1re eut pour résultat l'institution du calendrier arménien, et la seconde l'introduction du cycle de 500, i. e. de 532, a. dans le comput, avec l'initiale en 552

Or, après le marzpan Mjej, les Perses dominèrent 36 ans. Dans ce temps-là mourut l'évêque des Ibériens [1]), qui vinrent prier Ter Mosès de leur en donner un. Celui-ci im-

Mais comme les dix-huit auteurs arméniens qui parlent de ces faits, depuis Jean catholicos jusqu'à notre historien, ne s'accordent ni sur le nom et le № de l'année du catholicos, ni sur les dates des règnes de Justinien et de Khosro Anouchirvan; qu'ils offrent de nombreux anachronismes, comme celui relatif au marzpan Mjej, soi-disant vivant à l'époque de la réforme dont il s'agit; comme, d'autre part, ils s'accordent presque tous pour l'année chrétienne 553, excepté Mosé Caghanc. trad. russe, p. 84, 99, et Mik. Asori, f 52 v°, du manuscrit du Mus. asiatique; enfin comme toutes ces questions de personnes et de quantièmes ont été traitées d'une manière satisfaisante par M. Dulaurier, Chron. arm. p. 57—67, 173—178, je me bornerai ici à des remarques sur le texte même de Kiracos. Cf. notre Notice sur Oukhtanès, dans Mél. asiat. t. VI, p. 42 sqq.

1. L'an 553 de J.-C. doit s'entendre en ce sens que la moitié de la 1re a. tomba sur 552, et la seconde sur 553 de l'ère vulgaire: c'est donc en 552 que les Arméniens ouvrirent leur calendrier réformé, et la 1re année de leur comput court réellement du jeudi 11 juillet 552 au vendredi 11 juillet 553; nous l'avons démontré.

2. Le cycle d'André, dont les seuls auteurs arméniens ont eu connaissance, renfermait 10 cycles lunaires complets, et seulement 10 ans du 11e, il devait être en rapport exact avec la série des termes de la Pâque juive, qui paraissent lui avoir servi de base: il est donc bien vrai qu'en 353, initiale du cycle d'André, le terme pascal tombait le 4 avril, et la Pâque chrétienne le 11; qu'en 552, dernière année, le terme tombait le 25 mars, Pâque le 31. C'est ce que prouvent la formule de Gauss et les tables pascales, ainsi que celles de l'Art de vérifier les dates; enfin entre les termes 25 M. et 4 A. il y a 9 pleines lunes, qu'il fallait passer, pour revenir à l'initiale du cycle de 200 ans; mais on ne comprend pas quelle difficulté ont pu rencontrer les Arméniens de l'époque pour trouver la Pâque et fixer les fêtes mobiles durant ces 9 années, puisque les 19 termes pascaux sont connus et fixés invariablement. Enfin il est également vrai qu'en 562, année où l'assemblée présidée par Aeas adopta son nouveau cycle, le terme pascal tombait en effet le mardi 4 avril, et pâques le 9.

3. Ce que j'ai dit d'André, inventeur du cycle de 200 ans, disons-le encore de cet Aeas d'Alexandrie qui, en 562, la 10e du calendrier arménien, préconisa le cycle de 532, ce type reconnu alors comme parfait de toute chronologie pascale. Aeas n'est mentionné que chez les auteurs arméniens. Quant au cycle de 532 ans, il paraît que déjà vers la fin du IVe s. un autre Alexandrin, Métrodore, avait en l'idée de la combinaison des cycles lunaire et solaire pour arriver à cette grande période dite victorienne, dans l'occident, du nom de celui qui l'y a vulgarisée, ou Dionysienne, d'après celui qui l'a corrigée et adaptée à l'ère chrétienne. Ce cycle était connu, à la même époque, de Panodore et du moine Anianus, qui en fait mention dans un passage de la Chronique cité par Syncelle; Dulaurier, chronol. arm. p. 35. Victor l'ayant fait commencer en 30 de l'incarnation, sa première révolution s'accomplit en 561, ce qui donna lieu à une tentative mentionnée par Sam. d'Ani, de commencer en 1096 une nouvelle période semblable; Denys place l'initiale du cycle de 532 deux ans avant la naissance de J.-C., fixée elle-même, d'après Eusèbe, à la seconde année avant l'ère vulgaire: les Arméniens, de leur côté, satisfaits d'avoir à leur disposition un moyen sûr de déterminer pour longtemps la Pâque et les autres fêtes, l'adaptèrent à leur nouveau comput et la firent partir de l'an 552, au terme du 4 avril. Eux aussi, comme plusieurs historiens byzantins, et comme Wakhoucht, au XVIII s., donnèrent un effet rétroactif ou proleptique au cycle dont il s'agit, et firent remonter l'origine du premier à l'an 20 de J.-C.

4. Quant aux changements opérés par Irion, autre personnage dont encore les Arméniens seuls font mention dans leurs écrits, le premier consiste dans le transport du saltus lunae, du 17 avril pour les Arméniens, au 16 avril pour les Grecs, ce qui donne une variante d'épacte, et amène le transport du terme pascal, du 6 avril pour les Arméniens, au 5 avril pour les Grecs. De là résulte en certaines années le transport de la Pâque du 6 au 13 avril. Sur ces deux objets, traités d'une manière compétente par M. Dulaurier, v. Chronol. armén. p. 73, 85, Tableaux; cf. Hist. de Siounie, ch LXVIII, p. 24

5. La dernière phrase de Kiracos: «après huit ans les choses se gâtèrent,» me paraît trop vaguement traduite par M. Dulaurier, Chron. arm. p. 64. Je l'entends en ce sens, qu'au bout de huit ans le calendrier se trouva tout-à-fait en désarroi. Car d'abord ce marzpan arménien Mjej avait depuis près de 20 ans disparu de la scène, et secondement rien, dans l'histoire arménienne, n'indique pour l'année 460 un bouleversement qui fût en rapport avec le concile de Chalcédoine.

On trouvera chez notre Kiracos, § 14, une répétition, avec quelques détails nouveaux, de la fin de son histoire du calendrier arménien.

1) L'évêque des Arméniens vivant en Ibérie, i. e. l'arhadchuord; le nom de ce dignitaire ne se trouve nulle part, que je sache, non plus que la date de sa mort. Mais comme Mjej était mort lui-même en 548, c'est dans les années suivantes qu'il faut placer la nomination de Ky-

posa les mains à un certain Kyron[1]), sacristain de son église, et le leur donna, dans la confiance qu'il observerait l'amour et l'union au siége de S. Grégoire; car jusqu'alors les Ibériens recevaient de l'Arménie la consécration. Mosès étant mort — en 593 — ce Kyron se détacha de la foi orthodoxe de l'église chrétienne et fit profession de celle de Chalcédoine. Dès son enfance, en effet, demeurant en pays grec, il avait pris un ferment d'hérésie, tout en cachant sa malice, comme un feu couvant sous la paille, et n'avait pu la démasquer du vivant de Ter Mosès. Ce dernier, en mourant après 30 ans[2]) de pontificat, avait confié la vacance du siége à Vrthanès le grammairien. Cependant Mosès, évêque de Tsourtav, ayant remarqué la perversité de Kyron, en informa Vrthanès, dans l'espoir qu'il pourrait de quelque manière redresser ses folles visées. Vrthanès l'invita dans plusieures lettres à se détacher d'une absurde hérésie; l'autre, non content de ne pas se soumettre, expulsa l'évêque Mosès. Ter Abraham, qui reçut l'héritage du catholicat après Ter Mosès[3]), lui écrivit également deux ou trois lettres, où il l'admonestait sur son erreur. Kyron, de son côté, allégua qu'il n'avait pas d'autres pensées que les Arméniens et prétendit que Mosès était coupable envers lui. Cependant à-peine fut-il résolu d'assembler un concile et d'y soumettre l'affaire à examen, Kyron fit profession ouverte de la foi de Chalcédoine. Abraham donc, voyant que rien ne servait, qu'il s'enfonçait plus avant dans l'impudence, prescrivit à ses ouailles, par une encyclique, de renoncer à toute communion avec les Ibériens, soit à l'église ou dans les prières, soit par mariage ou par autres rapports, si ce n'est un peu de commerce, comme avec des païens, de peur de chûte funeste pour les âmes, par suite de relations charnelles. Depuis lors les Ibériens, s'étant attachés aux Grecs, cessèrent de recevoir l'ordination des Arméniens. Tout cela nous est exactement raconté par l'évêque Oukhthanès, qui a transcrit toutes les lettres et réponses[4]), ainsi que les bonnes paroles portées à Kyron par l'évêque Pétros, messager de Ter Abraham, que les Ibériens ont nommé le Loup, à cause de son énergie.[5])

A l'empereur Justinien avait succédé[6]) un autre Justinien, homme méchant et vil, qui fit mourir beaucoup d'orthodoxes; lui et le patriarche Jean, démoniaque jusqu'à la fré-

ron à l'évêché d'Ibérie; v. sur ce sujet Addit. et écl. à l'Hist. de Gé. p. 107, sqq.

1) Ven. Kyrion ou Kurion Կիւրիոն; presque tous les historiens arméniens suivent cette orthographe, qui répond au français Curion. Kyron est auteur d'un Commentaire sur le discours en l'honneur de la sainte croix par David-le-Philosophe, commentaire dont il existe une copie à Edchmiadzin, № 1429 du Catalogue, Tiflis, 1863.

2) 43 ans, soit seul, soit avec son vicaire Vrthanès.

3) En 594.

4) Le curieux ouvrage d'Oukhtanès, malheureusement inédit, existe en copie à Edchmiadzin, № 1675 du Cat. imprimé, et au Musée asiat. de l'Académie. Il a été écrit vers la fin du xe siècle, et se compose de trois parties: les origines arméniennes, l'histoire de la scission religieuse entre l'Ibérie et l'Arménie, celle de la conversion de la peuplade inconnue de Dzad, dans la province d'Outi, au rite ibérien ou grec; celle-ci manque dans le Mit. de l'Académie.

5) Ceci semblerait prouver qu'il s'agit dans toute l'histoire de Kyron, non d'un simple supérieur ecclésiastique des Arméniens d'Ibérie, mais des Géorgiens mêmes. Or dans ce temps-là les Géorgiens avaient leur propre catholicos, comme on le voit dans leurs Annales: ainsi, de nouveau, ou Kyron était un évêque purement arménien, ou la partie de la Géorgie soumise à sa juridiction était ce que j'ai dit dans l'Addition consacrée à cette affaire, la Géorgie au S. de la Ktzia. Le concile où l'anathème fut prononcé par Ter Abraham eut lieu en 596, date de la séparation des Ibériens d'avec les Arméniens.

6) En 565, Justin II, dont le nom est omis dans l'éd. de Venise.

nésie, périrent tels. Ensuite régna Tibère, puis Maurice, Arménien, dit-on, du village d'Ochacan[1]), originaire du Taron, suivant d'autres. L'indigence l'ayant conduit à C. P., les circonstances le favorisèrent au point qu'il obtint la couronne de la manière suivante. A la mort de l'empereur Tibère, la discorde se mit entre les grands, qui secouèrent toute subordination. La querelle s'anima tellement que l'empire devait échoir à qui l'emporterait. Cependant le patriarche s'entremit et les fit consentir à tirer au sort qui régnerait, les autres se soumettant à lui. Cela fut fait: chacun prêta serment et donna son sceau. L'on devait procéder ainsi: au point du jour, la principale porte de la ville étant ouverte, le premier homme qui s'y rencontrerait, fût-ce le dernier des derniers, serait amené au palais impérial, tous les princes étant en séance, et celui-là serait empereur, sur la tête duquel il poserait la couronne. Tous y ayant consenti, la guerre cessa. A l'heure convenue on ouvrit la porte de la ville, et l'on y trouva Maurice, portant une charge de paille, à vendre pour subvenir à ses besoins. Les gens d'armes se saisirent de lui et le menèrent au bain, où on le lava. On lui fit endosser des vêtements convenables, et on le conduisit au palais. Quand on lui eut dit pourquoi il était mandé, il voulut voir les engagements écrits, afin de n'être pas tué par les concurrents déboutés du trône. Les princes l'invitèrent par les assurances les plus positives à n'avoir aucune inquiétude, et chacun s'assit sur son coussin, en proie à une vague confiance, se disant que la chance serait pour lui. Là était le trône; dessus, la couronne, et tout auprès les chaussures. Maurice s'avance au milieu, prend la couronne dans ses mains et passe devant les personnes assises. Il arrive au premier, qui se réjouit, et le second est dans les transes. Il passe, le second de trembler, son voisin de se réjouir, et ainsi de suite; en faisant deux et trois fois le tour, il cause alternativement de l'inquiétude et de la joie, puis il va s'asseoir sur le trône et met la couronne sur sa tête, au grand déplaisir de tous. Cependant, comme ils s'étaient engagés envers lui par serment «d'obéir à celui sur la tête duquel il poserait la couronne,» le patriarche lui présenta la chaussure, qu'il ajusta à ses pieds, et l'adora. Tous l'adorèrent également et crièrent: Vive l'empereur Maurice![2])

Ce prince ayant réuni un concile, pour examiner la foi de Chalcédoine[3]), et mandé les vartabieds arméniens, Vrthanès, Grigor et d'autres s'y rendirent, mais ils revinrent anathématisant les Grecs, sans avoir rien gagné avec eux[4]). Il reçut avec de méchants procédés les grands d'Arménie, réfugiés auprès de lui pour se soustraire aux Perses, les priva

1) Village du canton d'Aragadzotn. Asolic, Samouel d'Ani et Joel, un Byzantin, cité par Tcham. II, 294, disent que Maurice était Arménien; mais les auteurs byzantins et Mik. Asori le disent Grec d'origine, né à Arabissus, en Cappadoce. Quant à l'historiette que l'on va lire, je n'en connais pas la source. Son avénement eut lieu en 582.

2) Cette comédie, ce conte d'enfant est faux de tous points, puisque Maurice, lors de son avénement, était général et s'était distingué par plusieurs victoires contre les Perses; en outre Tibère, peu avant de mourir, l'avait fait reconnaître César.

3) Ven. omet ce membre de phrase.

4) L'art de Vér. les dates indique en effet un concile à C. P. en 588.

de leur liberté et supprima les appointements que leur payaient les précédents empereurs. On raconte qu'ayant envoyé prier son père de renoncer à courir le monde et de venir jouir de sa gloire, ou du moins de lui donner des conseils sur la manière de gouverner, ses serviteurs le trouvèrent occupé à soigner un jardin et lui transmirent le message impérial. «Je ne sens, répondit-il, aucune jouissance à être le père de l'empereur;» puis, arrachant de grands choux, venus dans son jardin, il les coupa et cacha les têtes dans la terre. Quant aux petits, il les soigna délicatement et les mit en bon état. Ce qu'ayant vu ces gens, ils le crurent faible d'esprit, prirent congé de lui et partirent, ne comprenant rien à ce qu'il faisait. De retour près de l'empereur, quand ils lui racontèrent tout et l'acte de folie accompli dans le jardin, Maurice, à ce récit, sourit, sans autre explication; mais il se saisit des plus grands personnages, qu'il soupçonnait d'opposition à son pouvoir, les fit disparaître généralement, pour préserver sa couronne de toute trahison, et mit en leur place des gens de rien. Il manda alors les messagers envoyés à son père et leur dit: «Voilà le conseil de mon père et son action au jardin, que vous n'avez pas comprise.» Aucuns prétendent qu'il était du bourg d'Arphsom — Arabissus — en Capadoce, dont il fit plus tard une ville, et devint général de l'empereur Tibère. Cependant, à cause de son excessive sévérité, il fut misérablement massacré, lui et sa famille, par les troupes, qui se jetèrent sur lui et le tuèrent. Leur commandant Phocas, i. e. feu, fut mis en sa place.[1])

Au roi de Perse Ormizd avait succédé Khosro, par l'assistance de Maurice[2]). A cette époque Sembat Bagratide se distingua par sa bravoure et ses succès dans plusieurs guerres contre les ennemis de Khosro, qui l'honora et le créa marzpan d'Hyrcanie. Étant allé au pays de Sagastan, il y trouva d'anciens prisonniers arméniens, ayant oublié leur langue et la culture des lettres[3]). Pour les y ramener, Sembat leur donna l'évêque Habel, sacré par le catholicos d'Arménie, qui en fit un suffragant du siége de S. Grégoire.

En la 10e année de Ter Abraham, 37 du comput arménien, il vint en Arménie, pour y semer l'hérésie de Nestorius, des Syriens, habiles orateurs, qui furent anathématisés et expulsés. Toutefois quelques-uns les accueillirent et traduisirent leurs apocryphes, intitulés: Gortosac, Kiracosac, la Vision de Paul, la Pénitence d'Adam, la Diathèque, l'Enfance du Seigneur, le Sébios, la Grappe de bénédiction, les Livres qui ne se cachent pas, le Commentaire des Évangiles par Mané; quiconque croit à leurs paroles est maudit par les orthodoxes.[4])

---

1) En 602. Les deux éditions portent ընդ նորա «avec lui,» au lieu de յետ նորա «après lui.»

2) Ormizdas IV † en 590; il eut pour successeur Baram-Tchoubin, un général rebelle, puis Khosro-Parviz, Chosroès II.

3) Ces captifs étaient établis, au dire de Jean catholicos, du côté du Turkestan, à la limite d'un grand désert dit le Sagastan: c'était donc à la limite du Mazandéran et du khanat de Khiva. Adolic, p. 86 (60 de la tr. r.) est le seul qui dise que Sembat alla dans ce pays «pour y faire la guerre,» ce qui dispense de chercher le Sagastan précisément au voisinage immédiat de l'Hyrcanie.

4) Ce § entier paraît être tiré de Samouel d'Ani, 591, avec la date du pontificat d'Abraham, juste seulement pour ce chroniqueur, qui place son avénement en 580, et la venue des Syriens en 591. Quant à la date arménienne 37, qui serait 588 de J.-C., elle manque chez Samouel, mais serait exacte aussi dans son système — 553 fonda-

Après Ter Abraham, Ter Hohan, du village de Bagaran, canton de Cogovit, occupa le catholicat durant 26 ans. Certains historiens disent que ces deux catholicos moururent la même année[1]), d'autres que non.

Informé du trépas de Maurice, le roi Khosro se déclara son vengeur, car ils étaient alliés[2]), et se mit à ravager plusieurs contrées de la Grèce. Khorian, son général envoyé en Palestine, assiégea la ville sainte de Jérusalem, la prit, en massacra la population et s'empara de la croix du Christ, qu'il envoya en Perse[3]). Avec une armée nombreuse il marcha contre l'empereur Héraclius et réduisit aux abois la ville impériale de C. P. De son côté l'empereur, assisté du Khacan, roi des Khazirs, s'avança contre la Perse, tua Khosro et reprit la sainte croix, qu'il envoya à Jérusalem. Les habitants de Tiflis, pour se moquer du khacan, avaient pris une citrouille et dessiné dessus sa figure, sans yeux, parce qu'il les avait petits et étroits; puis ils avaient placé la citrouille sur leurs remparts, en face de l'ennemi, et tiraient dessus à coups de flèches. A cette vue, le khacan devint furieux; à cause de l'hiver, il ne put exercer de représailles; mais à l'ouverture du printemps il assiégea la ville, la prit et ordonna de massacrer hommes, femmes et enfants, saccagea Tiflis[4]), en emporta les trésors et se retira dans son pays.

Après le meurtre des marzpans Djihr-Bourzen, Djihr-Vchnasp, Djihr-Vghon, Mihran[5]) et d'autres Tadjics, David Saharouni fut marzpan durant 30 ans. De son temps, en l'an 62[6]) du comput arménien, fut construite l'église cathédrale de Mren — en 613 de J.-C.

Au catholicos Hohannès[7]) succéda Ter Comitas, 8 ans. C'est lui qui a construit la brillante et admirable église de la sainte martyre Rhipsime[8]). Dans l'ancienne, qui était sombre, il avait découvert ses saintes reliques, sous les sceaux de S. Grégoire et de S. Sahac. N'ayant pu ouvrir le reliquaire, il y plaça son propre sceau et le déposa là-même. Il

---

tion du calendrier arménien. Des livres apocryphes mentionnés ici, le Gortosac et le Kiracosac me sont inconnus: le Sébios pourrait être ce livre de la descente de Jean aux enfers, qui se trouve sous le N. 901 du nouveau Catalogue d'Edchmiadzin, art. 6, et plus loin, la Trahison de Judas, par l'évêque Sébéos, Sibios, inconnu d'ailleurs, si ce n'est pas l'auteur de l'Histoire d'Héraclius.

1) Ven. Le même jour. Le fait est que Hohan était catholicos de la partie de l'Arménie échue aux Grecs lors du partage de ce pays entre Maurice et Khosro-Parviz, partage qui eut lieu vers l'an 591, et qu'il était déjà installé avant la mort de Mosès en 593. V. Hist. de Siounie, ch. XXIV et notes. Si Abraham mourut en 616, ce doit être aussi la date de la mort de Jean III, qui n'est pas même inséré dans la liste des vrais catholicos, du P. Chakhathounof. Le P. Tchamitch lui-même reconnaît que l'histoire ecclésiastique de cette époque offre les plus grandes difficultés.

2) Maurice, en effet, avait aidé Khosro à triompher de Bahram-Tchoubin, et d'après la tradition orientale, lui avait donné en mariage sa fille Mariam. Ceci est faux, mais Khosro avait réellement dans son harem une dame romaine, Sira, dont les poètes ont fait Chirin ou Chirouieh.

3) En 615.

4) Au plus tôt, en 622, v. Hist. de Gé. p. 225.

5) Ven. Nihran: ce n'étaient pas des Tadjics ni des musulmans, mais bien des Perses. Quant à David Saharouni et à son époque, v. Tcham. II, 528. Les auteurs ne s'accordent pas sur la durée de son administration. L'année 62, 64 chez Sam. d'Ani, répond à 613, 615 de J.-C. Mren, ville aujourd'hui détruite, était dans le canton dont Ani est le lieu principal.

6) Sam. d'Ani, en 62—615; Tcham. II, 807, ne fixe pas la date.

7) i. e à Ter Abraham.

8) En 616; v. le Plan dans l'Atlas de mon Voyage archéologique, Pl. XXI.

composa également en l'honneur des saintes les hymnes alphabétiques commençant par: «Victimes de l'amour du Christ.»

Cavat prit la couronne après le roi Khosro; il délivra Viro, catholicos des Aghovans, fait captif par son père. Après lui régna Artachir, puis Khorian, installé par Héraclius; puis Khosro, puis Bors et Zarmandoukht — Pouran et Azermidoukht — qui tous durèrent peu, enfin Hazkert.[1])

Après Ter Comitas le catholicat fut occupé par Ter Kristaphor, 2 ans, puis par Ezr[2]) — Ezdras — 10 ans Étant allé à Carno-Kaghac — Erzroum — Héraclius y réunit un concile, auquel il invita Ezr, catholicos d'Arménie. Ce dernier n'ayant point amené avec lui de gens savants, et surtout le vartabied Hohan Maïravanétsi, très versé dans la connaissance des divines écritures, adopta l'hérésie de Chalcédoine[3]). L'empereur le gratifia du tiers du canton de Coghb et de tout *le sel*[4]) qu'il produit.

De retour en Arménie, Ezr changea toutes les institutions orthodoxes de l'église et les leçons de Jacques et de Cyrille, qu'il remplaça par celles d'Artamon[5]). Le vartabied Hohan lui fit opposition: «Pourquoi, lui dit-il, as-tu cédé comme un ignorant et altéré de bonnes institutions, conservées au sein de la nation arménienne depuis S. Grégoire jusqu'à nous?» Le catholicos, non-seulement le renvoya avec mépris, mais le qualifia Maïragométsi[6]). Cependant Sargis, un des disciples de Hohan, ayant suscité un schisme, Ezr publia que ce schisme était l'oeuvre de Hohan, auteur de quelques livres, et entre autres écrits d'hérétiques il citait ces paroles attribuées à son élève: «Que nul[7]) n'ose médire du saint homme!»

Hohan choisit pour sa retraite un lieu situé du côté de la citadelle de Getabacs[8]) et y resta un certain temps à s'entretenir avec Dieu, qui, pour preuve de sa sainteté, fit en sa faveur de grands miracles. Un âne servant à ses besoins ayant été rencontré et dévoré par un ours, quand on l'eut annoncé au saint, il partit et dit à l'ours: «Puisque tu as tué mon serviteur, sers-moi maintenant en sa place.» L'ours donc se mit à sa disposition en toute docilité, pour porter des fardeaux et pour tout le reste, durant de longues années. Mais un

---

1) En 632 ou 645, car tel est l'écart entre les divers historiens.

2) En 628; l'année suivante eut lieu le concile.

3) V. Hist. de Siounie, ch. XXXVII.

4) Sam. d'Ani «Alesiam;» au lieu de traduire «Agh աղ sel,» l'éditeur a simplement transcrit, en ajoutant: «Qui locus nobis satis non est exploratus.»

5) Artémon, hérésiarque du III[e] s, niant la divinité de J.-C., passe pour avoir altéré les textes de la Bible. Eusèbe le mentionne en passant, en 2282 d'Abraham, soit 268 de J.-C.; Sam d'Ani rapporte en 356 une tradition d'après laquelle le «livre d'Artémon» aurait été rédigé à cette époque. Mkhith. d'Aïrivank parle de ses *leçons* dans l'année 354. Il en sera question plus bas, sous le catholicos Jean Otznétsi.

6) Maïravank, couvent dont Hohan tirait son nom, est situé au voisinage de Bedchni; son nom signifie «le couvent de la forêt;» maïragom, altération volontaire du mot, signifie «l'étable de la forêt.»

7) Ces propres paroles se lisent chez Sam. d'Ani, manuscrit du Mus. as., en 646, mais elles sont omises dans l'édition latine de Zohrab. Au sujet de Jean Maïragométsi et de ses doctrines, on peut voir Tcham. t. II, p. 331, 542; Vardan, trad. r. p. 62, s'exprime avec les plus grands éloges au sujet du personnage dont il s'agit.

8) Entre les rivières de Chamkor et de Khotchkar, on trouve Coulambar, Horhomachen, Dasno-Anapat, où Mkhithar Goch a écrit son recueil de lois, Tcharek et la citadelle de Gétabac; Alichan, Gr. Arm. § 164.

jour il fut vu par des chasseurs, qui, le croyant sauvage, le tuèrent. Ce qu'ayant su les frères du couvent, ils le jetèrent au fond d'un trou. Encore aujourd'hui les gens du lieu viennent prendre de la terre au trou de l'ours, et grâce aux prières de Hohan, guérissent toutes les maladies de leurs bêtes. Le tombeau du saint procure également la guérison de maladies graves à ceux qui recourent avec foi à son intercession.

Théodoros Rhechtouni fut marzpan durant 25 ans, après David Saharouni[1]); l'empereur Héraclius eut pour successeur son fils Constantin.[2])

Quand se fut accomplie l'année 618 de J.-C.[3]), 67 du comput arménien, il parut un faux[4]) prophète des gentils, imbu des hérésies de Cérinthe et d'Arius, nommé Mahmet, Ismaélite de nation, descendant d'Hagar[5]). Comme il se rendait en Égypte, pour affaires de commerce, il fit la rencontre dans le désert de Sinaï du moine Sergis Bkhira[6]), sectateur d'Arius, qui lui donna de fausses notions sur la divinité, lui vanta l'ancienne loi, enseignée par Moïse, et lui dit: «Si tu écoutes mes paroles, tu deviendras chef et législateur de ta nation.» Mahmet ayant continué son voyage, l'esprit impur s'empara tout-à-coup de lui, et il tomba en écumant. A cette vue ses compagnons attendirent qu'il reprit un peu connaissance, et le remirent sur pieds. Interrogé sur les causes de cet évanouissement, il dit que cela provenait d'un ange pur, qui l'envoyait comme messager à sa nation. De retour dans sa ville, il se mit à prêcher ce que lui avait enseigné le faux chrétien. Il avait des oncles paternels, gens haut placés, qui le chassèrent en le menaçant de mort si de pareils discours sortaient encore de sa bouche. Il alla donc dans sa maison et s'assit dans son chagrin. Entre Ali, fils de son oncle paternel et son gendre, qui lui demanda la cause de ses douleurs: «Parce que, dit-il, je leur ai prêché Dieu, ils m'ont menacé de mort. Allons prêcher de nouveau, répond Ali; s'ils se tournent contre nous, tuons-les à coups de sabre;» car Ali était un hommme de guerre, et ses amis non moins braves. Quand ils commencèrent leur prédication, ce fut une bataille et une mêlée affreuse. Ayant eu le dessous, les gens de Mahmet s'enfuirent au Petit-Madiam, où étaient rassemblés 12000 Juifs, expulsés par

---

1) En 634 David fut chassé, et bientôt après Théodoros se mit à la tête de la nation.

2) En 641, Héraclius-Constantin, puis Héracléonas, enfin Constantin II, fils d'Hér.-Constantin, montèrent sur le trône impérial.

3) Cette année chrétienne se trouve dans les deux éditions du texte de Kiracos.

4) Cette épithète, ainsi que toutes celles analogues, sont remplacées par des points dans l'édition de Venise, comme dans celle de l'Histoire de Jean catholicos, éd. de Jérusalem, et de Thoma Ardzrouni, éd. de C. P. Il en est de même de tous les traits trop vifs de Kiracos contre le concile de Chalcédoine, éd. de Venise.

5) Les historiens arméniens, chacun à son point de vue, donnent huit dates différentes de la première apparition de Mahomet, qui sont rapportées textuellement et discutées, soit par M. Dulaurier dans sa Chronol. armén. p. 210—224, soit par moi dans ma critique de Vardan, Mém. de l'Ac. des Sc. t. IV, № 9, p. 19, sqq.; je ne crois donc pas devoir les exposer ici en détail. Pour celle de Kiracos, 62 arm. — 613 de J.-C., je ne sais encore à quel événement de la vie de Mahomet on peut la rattacher, à moins qu'on ne la rapproche, au moyen de l'ère eusébienne, de l'année 616, époque du premier avantage remporté par les musulmans sur les Grecs, d'après Vardan; v. Ghévond, trad. r. note 3, l'exposition des diverses dates arméniennes: là le traducteur compte presque partout l'an 552 comme l'initiale du calendrier arménien.

6) Djerdjis Bakhira, Bouïra

l'empereur Constantin. A leur tête Mahmet marcha contre ceux qui l'avaient chassé et les massacra. Témoins du succès de son entreprise, les Juifs le nommèrent leur commandant; d'autres Madianites et le chef Khaghrth[1]) s'étant joints à eux, ils formèrent une grosse troupe, marchèrent contre la Palestine et battirent les Grecs, qui dévalisaient leurs marchands. Se voyant victorieux, ils s'attaquèrent à la monarchie perse et, par la mort d'Hazkert, mirent fin à sa dynastie.[2])

En ce temps-là le soleil s'éclipsa à-demi, depuis le mois d'areg, en automne, jusqu'au mois de kaghots, en été[3]). Ces gens lancèrent donc leurs troupes dans trois directions: d'abord vers la Grèce un certain Iaz[4]), avec son conseiller Joel, qui massacrèrent 70000 Grecs; puis l'émir Othman fut envoyé du côté de la Perse, avec le général Mavié. Ils défirent Mirdat et ses 2000 hommes, Mouchegh, général d'Arménie, avec ses gens, et soumirent toute l'Arménie, la Perse, la Syrie, l'Égypte, les Mars et les Parthes. Ils tentèrent d'y répandre leur foi, mais ils éprouvèrent de la résistance.[5])

Cependant les Madianites et autres peuples soumis ayant demandé des lois à Mahmet, celui-ci leur en donna de très abominables. Il déclara qu'il y aurait au-dessus de la terre un paradis tout matériel, satisfaction du ventre, mariage après l'entrée au paradis, commerce continuel avec des femmes restant vierges. Il rendit encore d'autres lois, contraires à celles de l'Ancien et du Nouveau-Testament, de signification inconvenante, et prescrivant des choses absurdes et honteuses, tournant grandement en ridicule la promesse faite à Abraham: là, en effet, où il est écrit «de circoncire tous les mâles de huit jours,» il prescrivit de circoncire à volonté, à quelque âge que ce soit, non-seulement les mâles, mais aussi les femmes. Au lieu du baptême, dont Notre-Seigneur a dit: «Celui qui ne naîtra pas par l'eau et l'esprit n'entrera pas dans le royaume des cieux,» Mahmet laisse commettre habituellement le mal et dit qu'on en sera purifié, en se lavant

1) Vardan, Ven. p. 66, n. 4. Le P. Alichan pense, ce qui paraît probable, que Khaghrth est le nom altéré de Khaled, qui commandait en effet les musulmans, quand ils se battirent contre les Grecs en Syrie, et dont Sam. d'Ani raconte ici les exploits, sous le nom de Khalart, comme si ce personnage eût été le chef de Arabes. V. Addit. et éd., p. 49.

2) La dernière défaite d'Iezdédjerd III eut lieu en 645 et sa mort en 651. Ainsi s'éteignit la dynastie sassanide après avoir duré 426 ans sous 24 rois; Hist. du Bas-Emp. XI, 317; cf. Patcanian, Опытъ ист. династіи Сасан. по арм. источникамъ; Pét. 1863; trad. dans le Journ. as. de Paris, février-mars 1866, par M. Evar. Prudhomme.

3) En 645, comme en 651, le 1 navasard tombait au mois de juin: le mois d'areg, 8e du cal. arménien vague, coïncida donc avec janvier, et kaghots, le 5e mois, avec novembre suivant; suivant le cal. fixe, areg = mars, kaghots = décembre suivant. L'indication est donc fausse.

4) Sam. d'Ani, dont ceci est un extrait presque textuel, écrit «Ial ou Ioel,» mais ce doit être une erreur; car ce chef était Iyadh, fils de Ghanam: Caussin de Perceval, Hist. des Arabes, III, 400, ensuite notre manuscrit porte, comme Kiracos «Iaz et son conseiller Ioel.» Իազ և խրատատու Յոէլ:

5) Les nouvelles sources arméniennes pour l'étude des conquêtes des musulmans, publiées dans ces dernières années, sont: l'historien Sébéos, VIIe s. texte, trad. russe par M. Patcanian: Ghévond, VIIIe s. texte, traduction française par le P. Chahnazarian; russe, par M. Patcanian; Jean catholicos, IXe s., deux éd. du texte; Thoma Ardzrouni, texte. Mosé Caghancatovatsi, Xe s., deux éditions du texte, trad. russe par le même; Asolic, XIe s. texte, trad. russe par M. Emin; Vardan, deux éd. du texte, trad. russe par le même; Hist. de Sionnie, deux éd. du texte, trad. franç. par moi.

simplement avec de l'eau, et bien d'autres traditions immorales, insensées et ridicules [1]). Il fut durant 5 ans [2]) législateur et porteur de nouvelles [3]). Les cantons de Bznounik, d'Aghiovit et de Taron ayant été dévastés, Mahmet arrêta l'action du sabre. La plupart des contrées s'étant soumises à l'éloquence des admonitions, il jura solennellement et scella l'engagement de laisser les Arméniens pratiquer hardiment le christianisme. Il leur vendit la foi, en exigeant par maison 4 drams [4]), trois boisseaux de froment, un toprac de cheval, une corde de crin et un gant [5]). Il exempta toutefois d'impôt les prêtres, les nobles et les cavaliers. Après la conquête, les chefs des Ismaélites prirent le titre d'Amirmoumnin [6]). En la 20e année de Mahmet, l'autorité en Ismael passa à Aboubekr, puis à Othman, à Omar [7]), durant 38 ans. [8])

Après Ezr [9]), Nersès exerça le catholicat 20 ans. C'est lui qui a construit la magnifique église du martyr S. Serge, à Dovin. Quand cette ville fut saccagée par les Ismaélites [10]), le sang de 12000 victimes inonda la sainte table; le reste, au nombre de plus de 35000, fut emmené captif. Nersès déposa les ossements des morts dans ladite église. Il exécuta encore les constructions de la fosse de S. Grégoire [11]) et bâtit l'église, admirée de chacun, qui fut ensuite ruinée par les musulmans.

Des Syriens orthodoxes étant venus lui demander un évêque, il exigea d'eux une profession de foi, par écrit. Voici les paroles que ces gens lui remirent: «Nous croyons au Père, au Fils et au S.-Esprit; au Père, dont la paternité est incompréhensible; au Fils, dont la génération est indivisible; au S.-Esprit, sortant du Père, adoré et glorifié avec le Père et le Fils [12]).» Il fit de cela une antienne [13]) qui, jusqu'à ce jour, est employée par les églises

---

1) Tout ce passage manque à Ven.

2) Ven. 7 ans.

3) i. e. envoyé de Dieu

4) Suivant Ghévond et Vardan, l'impot de l'Arménie se montait seulement à 500 dahécans ou pièces d'or, ce qui n'était pas bien considérable, comme le dit le P. Alichan, dans son Vardan, p. 68, car le dahécan, tel que nous le connaissons, pouvait tout au plus valoir 2 à 3 r. a, soit 8 ou 12 francs.

5) Mosc. lit Մեթնարար, qui ne donne pas de sens.

6) امير المومنين émir des croyants.

7) Sam. d'Ani, Vardan, Ven. p. 60, s'exprime de même: lis. «à Omar, à Othman» Mahomet, né en 570, mourut en 632, d'après les meilleures autorités: il était donc âgé de 62 ans, quand il mourut. En plaçant, comme les Arméniens, ses premiers actes comme prophète en 611, on obtient réellement les 20 ans dont parle ici Kiracos; mais comme cet auteur a fixé les commencements de la mission de Mahomet en 67—618, il se contredit lui-même. Vardan, Mosc. p. 94, dit «40 ans;» Ven. «20 ans;» ի 20 et խ 40 se confondent souvent dans les manuscrits.

8) Ce chiffre, répété d'après Sam. d'Ani et Asolic, trad. russe, p. 88, est inexact: Abou-Bekr régna 2 ans, 632—4; Omar, 10 ans, 634—644; Othman, 12 ans, 644—646, en tout 24 ans, erreur que le traducteur d'Asolic a relevée dans sa note 5.

9) En 640

10) En 640. Samouel d'Ani attribue la prise de Dovin à Khaghrth, qui y séjourna 8 ans.

11) i. e. de Khorvirap, lieu situé 4 h. de marche, au S. d'Erivan.

12) On trouvera aux § L—LII, une doctrine un peu différente, soutenue par Vardan, par Vanacan et Kiracos: le S.-Esprit procédant du Père par le Fils.

13) Je ne sais, si j'ai bien traduit le mot կցորդ, dont la signification technique ne se trouve pas dans le grand dictionnaire des Mékhitharistes. Je le crois pourtant l'équivalent du grec εἱρμός, chant qui sert de *lien* entre deux canons, et qui équivaut au géorgien ძლის-პირი, proprement «le visage de la fiancée;» ce sont les mots qui servent de commencement à des chants en l'honneur de la Vierge et, dans la liturgie grecque, sont consacrés à la Mère de Dieu: là aussi ils commencent par le mot Богородица. Le εἱρμός se voit souvent indiqué dans les livres liturgiques russes ирмосъ, là même où les livres géorgiens portent ძლის-პირი, ce qui en démontre l'identité.

arméniennes, dans la liturgie de l'illumination [1]) — la veille — de l'Épiphanie. Il sacra donc l'évêque Abdicho.

Il lui arriva de se trouver à Bagovan, en assemblée nombreuse, pour la fête de la Transfiguration. Or les hymnes s'étaient si fort multipliées dans les églises de l'Arménie, que les chantres d'un canton ignoraient celles de l'autre. Quand un choeur chanta l'hymne de la Transfiguration, le second choeur ne put donner la réplique, et ce fut en vain que l'on essaya plusieurs hymnes, sans trouver celle-là. Alors le pontife Nersès, sur l'invitation de la communauté, prit une décision bonne et avantageuse, ce fut que dans toutes les églises il y eût pour chaque jour une seule liturgie, appropriée au mystère. On choisit des hommes intelligents, qui parcoururent toutes les contrées de l'Arménie et établirent l'unité dans le service. La chose subsiste encore.

Après Théodoros, Hamazasp fut 7 ans [2]) marzpan d'Arménie. Ter Anastase [3]) catholicos succéda à Nersès, 6 ans. Il manda le grand vartabied Anania de Chirac, homme éclairé et habile, et versé dans les combinaisons des calendriers, afin de rendre fixe le comput arménien, à l'instar de ceux des autres peuples. Anania y ayant réussi, avec beaucoup de peines, ils voulaient confirmer la chose en concile, quand S. Anastase mourut. Ses successeurs ne prirent point la chose à coeur et continuèrent l'ancienne méthode. [4])

---

8) L'illumination Ճրագալոյց i. e. նախատօնակ «veille de fête,» se fait la veille au soir de plusieurs grandes solennités: l'Épiphanie, Pâques, la Pentecôte et Noël.

2) Lis. 5 ans; 654 — 659.

3) En 648, vicaire du siége; en 661, catholicos; †667; suivant Sam. d'Ani, il siégea 668 — 674.

4) On sait que l'année vague arménienne est, comme autrefois l'égyptienne, composée de 12 mois de 30 jours, plus 5 jours épagomènes, sans bissexte, et par conséquent avançait d'un jour en quatre ans sur l'année julienne. Toutes les fêtes chrétiennes marquées à des jours fixes retardaient donc en quatre ans d'un jour sur les dates arméniennes. C'est pour obvier à cet inconvénient que le catholicos Anastase voulait organiser un calendrier fixe, pareil à celui des Grecs et des Latins. Sa mort suspendit ce projet, qui fut mis à exécution en 1118, d'après les calculs de Jean-Sarcavag, sous le catholicos Grigor III, mais seulement pour les Ménologes, qui donnent la date mensuelle des fêtes. Les Arméniens ont donc conservé leur année vague, à côté de l'année fixe, et tous leurs calculs de l'ancien comput, comme on le sait, P. Ex. en 1839, arm. 1289, où l'épacte arménienne est 25, et la romaine լատինացւոց 15, ce qui fait tomber la Pâque arménienne le 26 mars, une semaine plus tard que la romaine; Alman. arm. 1839, etc.

En effet, en 1839, la Pâque julienne tomba le 26 M. et la romaine le 31 = 19 M., 2 j., avant même l'équinoxe.

```
1839 —      P. J. 53 — 23 =              30(0)        16      P. G. 53 — 15 = 38 : 30 =      8
+ 1               23 + 5 = 28 — 3 = 25 : 7 = 4       — 1            15 + 5 = 20 — 5 = 15 : 7 = 1
1840 : 19         22 + 4 = 26 M.                      15            22 + 9 = 31 M.
171                                                 × 11
 130                                                  15
 114                                                 15
  16                                                 165 : 30
— 3                                                   15
  13
× 11
  13
 13
 148 : 30
  23
```

En la 5[e] année de ce pontife, une église cathédrale fut construite au bourg d'Aroudj[1]), par le patrice Grigor, où fut baptisé le martyr David, Persan de nation, nommé précédemment Sourhan, qui fut pendu[2]) à une potence, à Dovin, pour l'amour du Christ.

Grigor Mamiconian fut durant 10 ans marzpan d'Arménie[3]), après Hamazasp, et tomba sous les coups des Khazirs. Nersès, de Chirac, fut prince durant 3 ans. A Anastase succéda le catholicos Ter Israel, 6 ans; puis[4]) Ter Sahac 26[5]) ans, 677 — 703. Envoyé en ambassade au général ismaélite Mahomet, qui s'avançait pour exterminer la nation arménienne, révoltée contre les musulmans, il tomba malade en arrivant à Harhan et mourut. Mahomet n'étant pas encore à Harhan, il lui avait écrit une lettre de supplication: «J'allais à ta rencontre, pour conjurer ta face en faveur de mon peuple, et n'ai pas eu le bonheur de te voir, parce que j'ai été appelé par le maitre du dépôt commun de l'humanité. Je te supplie, par la promesse de Dieu à Abraham et à son père Ismael, de ne pas faire de mal à mon peuple, qui te paiera impôt. Si tu écoutes ma prière, ma bénédiction tombera sur toi; si tu la repousses, que ma malédiction t'atteigne, que Dieu tourne les cœurs de tes soldats, et qu'ils cessent de faire ta volonté: choisis l'un des deux[6]).» Quand Mahomet arriva à Harhan, on l'informa de tout et on lui remit la lettre. A-peine l'eut-il parcourue, qu'il demanda où était la tombe, et lorsque on lui eut montré l'emplacement, car Sahac venait de mourir, mais n'était pas encore enseveli, il s'y porta sur-le-champ, et, suivant l'usage de sa religion, présenta ses salutations au défunt, comme à un vivant. «Ta lettre, dit Mahomet, m'a fait connaitre en toi un homme de Dieu; je ferai et exécuterai ce que tu as désiré.» Puis, arrêtant les hostilités, il envoya des osticans mettre impôt sur l'Arménie; pour lui, il retourna dans son pays[7]). Après Sahac le catholicat passa à Ter Eghia.[8])

Constantin[9]) avait pris la couronne après son père Héraclius. De son temps il y eut

---

1) Bourg du canton d'Aragadzosn.

2) En 693. Cf. Dul. Chronol. arm. p. 183.

3) 659—669. Suivant Vardan, Grigor périt dans une incursion des Khazars, en la 7[e] a. du catholicos Sahac, donc vers 682; il eut pour successeur Achot, Bagratide.

4) En 677, car Vardan et, comme lui, le P. Chahkhathounof, attribuent 10 ans de catholicat à Israel; il dit aussi que de son temps Nerseh, prince d'Ibérie, chassa un certain Baraba, chef des musulmans en Arménie. En traduisant ce passage, Hist. de Gé. p. 249, d'après le manuscrit du Musée Roumiantzof, je dois avoir fait une grave erreur; car je dis là «qu'en la 7[e] année du catholicos Anastase Baraba chassa Nerseh, prince de Géorgie.» N'ayant pas le manuscrit sous la main, il m'est impossible de vérifier autrement ma précédente traduction; cf. Tcham. II, 371. Il doit y avoir eu de ma part mauvaise ponctuation, ou le signe de l'accusatif զ m'aura échappé. Quoi qu'il en soit, ce Nerseh parait le même qu'Adarnasé mentionné dans l'Hist. de Gé, là-même, comme possédant des domaines dans le Somkheth, qui lui avaient été donnés par le roi Artchil II.

5) Vardan, 27 ans.

6) Mosc. omet ce membre de phrase.

7) Jean catholicos, Mosc. p. 53; Asolic tr. russe p. 73, et Vardan, donnent plus de détails et beaucoup de variantes de ce récit. Le fait principal est raconté en 793 par Tcham. II, 379. Sahac avait été envoyé prisonnier à Damas par un ostican, nommé Abdallah, lieutenant de Mahomet. Cet Abdallah ayant été fort maltraité dans une bataille contre les Arméniens, le khalife Abdalmélik envoya Mahomet pour en tirer vengeance (suivant Asolic, un nommé Okbah); c'est à cet Okbah que s'adressa le catholicos Sahac: ce même nom se retrouve chez Jean catholicos, le plus ancien témoin, et chez Vardan. Il se pourrait bien que ce fût un seul et même personnage avec Mahomet.

8) En 703.

9) Constantin III. dit Pogonat, fils de Constant II, en 668; Justinien II Rhinotmète, en 685; Léonce, en 695; puis Apsimare en 698, et Justinien II rétabli en 705.

une irruption générale des Ismaélites. Son fils, de même nom que lui, lui succéda. Chez les Ismaélites l'autorité passa à Mavié — Moaviah — après Abou-Bekr, Othman et Omar[1]). Après Nerseh[2]), Achot — Bagratide — devint marzpan de l'Arménie, 3 ans, et fut tué par les musulmans. Il eut pour successeur Nerseh[3]) Camsaracan, 3 ans, puis Sembat Bivritian, Bagratide, 20 ans. Celui-ci combattit contre les étrangers au bourg de Vardanakert[4]), canton de Bagrévand, et leur infligea un grave échec. En sa 13[e] année, Mahomet fit une incursion sur le lac de Gégham et à l'île de Sévan. En sa 18[e] année, l'émir Casm massacra les princes du Vaspouracan.

L'empereur Constantin eut pour successeur Justinien, qui fut attaqué par ses grands et eut le nez coupé. Il se sauva chez les Khazars, y prit femme et y forma une armée nouvelle, avec laquelle il recouvra son trône. Léon lui succéda, puis Justin, Philicos-Vardan, Théodore[5]) et Léon — l'Isaurien.[6])

Chez les Ismaélites le pouvoir était passé de Mavié à Izid, puis à Mervan, puis à Abdal-Mélik, qui fit brûler les princes arméniens, à Nakhtchévan; puis à Vlith — Walid — son fils, et à Souleïman, conquérant de Derbend, dont il fit raser les murs. Pendant qu'on y travaillait, on trouva une pierre, sur laquelle était écrit: «Moi l'empereur Mancvon[7]) j'ai construit de mes deniers les tours[8]) de cette ville, qui sera détruite dans les derniers temps par les fils d'Ismael et rebâtie à leurs frais.» Quand ils eurent vu la pierre, ils s'arrêtèrent, et se mirent en devoir de reconstruire.

Après Souleïman l'autorité passa à Omar, qui écrivit à l'empereur Léon, pour s'instruire au sujet de la doctrine chrétienne. L'empereur lui fit une réponse pleine de sagesse, où il tournait vigoureusement en ridicule la religion musulmane[9]). L'ayant lue, Omar res-

1) Lis. Omar et Othman.

2) Lis. après Grigor, en 685.

3) Mosc. omet ce personnage. Asolic, trad. russe, p. 72, 73, de qui ces faits semblent tirés, donne 3 ans de marzpanat à Achot, successeur de Grigor Mamiconian; 4 ans à Nersès, après Achot; puis Sembat, frère d'Achot, 20 ans. Sam. d'Ani, au contraire, nomme: Grigor, 10 ans; Nersès de Chirac, 3 ans; Achot, 3 ans; Nersès Camsaracan, 3 ans, puis Sembat, 21 ans. M. St.-Martin, dans sa liste des marzpans, ne nomme que Nersès de Chirac, de la famille camsaracane: ce qui est exact, et conforme à la liste du P. Tchamitch. Le double Nerseh de Sam. d'Ani est sans doute ce Nerseh, prince d'Ibérie, i. e. du Somkheth géorgien, dont parle Vardan, cité plus haut, p. 33 n. 4.

4) La date de la bataille de Vardanakert est une énigme presque indéchiffrable; ce fut probablement en 695 ou 696; v. les témoignages y relatifs, Hist. de Sionnie, p. 84, n. Il en est de même pour le massacre des princes du Vaspouracan et pour la mort des princes brûlés à Nakhtchévan: il y a une telle quantité de variantes quant aux détails et à la date, qu'il faut se contenter de donner comme probable l année 704 et le commencement du règne du khalife Valid; v. Hist. de Siounie, ibid.

5) Ven. omet celui-ci et son prédécesseur Philippique, Arménien de nation, à ce qu'il semble, bien que le P. Tch mitch ne le mentionne pas parmi ses compatriotes ayant régné à Byzance; Tcham. t. II, p. 1013.

6) En 717.

7) Ven. Mancon; Ghévond, tr. r. p. 28 et Asolic, tr. r. p. 95, lisent ici le nom de Marcien. Si l'empereur Mancon est inconnu, l'on ne sache pas non plus que Marcien ait jamais réparé les murs de Derbend.

8) Ven. omet.

9) Les deux lettres d'Omar et de Léon sont imprimées pour la première fois en entier dans l'ouvrage de Ghévond, Paris, 1857, en arm.; une trad. franç. par le P. Chahnazarian, ib. 1856; tr. russe, par M. Patcanian, Pét. 1862. Les Byzantins en ont eu connaissance, mais se sont contentés de les mentionner. Ce sont deux pièces capitales; Thoma Ardzrouni, p. 116 de son Histoire, C. P. 1852, donne aussi de curieux détails sur ces lettres.

sentit tant de honte, que, n'osant point cependant supprimer tout, il réforma beaucoup d'abus, et depuis lors témoigna de la bienveillance aux chrétiens, aux Arméniens en particulier, et fit renvoyer en Arménie les captifs de cette nation. C'est alors que [fut mis en liberté Vahan, seigneur de Goghthen, qui] [1]) fut martyrisé sous Chah-Hécham [2]). En effet Izid avait succédé dans le commandement à Omar, puis Cham, Vlith, et enfin Mervan.

Eghia catholicos eut pour successeur Ter Hohannès Otznétsi [3]), homme saint et ami de la sagesse, ayant en partage la beauté corporelle et surtout les grâce de l'esprit. Mandé à la porte de Hechm, les grâces de sa personne lui procurèrent un accueil distingué; car il se présenta devant le khalife, la barbe saupoudrée de limaille d'or. Hechm, en le voyant, fut frappé de ses charmes, et lui dit avec bonté: «Ton Christ était, dit-on, doux et modeste et aimait la pauvreté. C'est ce que prouvent les lois des chrétiens, dont les chefs attachent plus de prix à la pauvreté et à l'humiliation qu'au faste et au luxe. Pourquoi donc es-tu si paré? — Toi, répondit le saint, tu n'as sur tes esclaves que l'avantage de la couronne et des habits royaux, c'est pourquoi ils te craignent et révèrent. Nos anciens pères, opérant des miracles et admirables dans leur vie, étaient craints, leurs subordonnés exécutaient leurs ordres en tremblant. Nous qui sommes loin de là, nous recourons à la toilette et à l'apparence, afin qu'on ne méprise pas notre autorité.» Puis, découvrant sa poitrine, il fit voir le cilice qu'il portait par-dessous le vêtement extérieur, et dit: «Voilà de quoi je m'habille.» Le souverain étonné loua la foi des chrétiens et dit au saint: «Demande ce que tu veux, je te l'accorderai. — Je désire de toi trois choses, reprit le pontife: d'abord, que tu ne forces jamais un chrétien à renoncer à sa foi, et que tu laisses chacun en repos à cet égard; puis, que tu ne frappes aucun impôt contraire à l'indépendance de l'église, et que tu ne prennes rien des prêtres et des diacres; enfin, que tous les chrétiens vivant dans ton empire puissent hardiment exercer leur culte. Si tu m'accordes cela par écrit, je ferai pour toi de mes compatriotes autant d'esclaves.» Hechm ordonna sur-le-champ d'écrire ces demandes, y apposa son sceau, et lui ayant donné une escorte nombreuse, le renvoya comblé d'honneurs en Arménie. A son retour il expulsa tous les Grecs, soit surveillants [4]), soit gens de guerre, établis dans la contrée, qui s'enfuirent si précipitamment qu'ils ne purent emporter leurs richesses, et les enfouirent dans le sol, en traçant et gardant par-devers eux le plan des localités.

---

1) [ ] indique une omission de Ven.

2) Pour la date du martyre de S. Vahan, il y a trois variantes de l'année arménienne: 185—736, 186—737, 187—738; plusieurs variantes du mois arménien et du quantième, plusieurs aussi sur la correspondance des notations arméniennes avec celles du calendrier romain, enfin quelques-unes sur l'indication du lundi des Rameaux ou après Pâques. M. Dulaurier croit, Chron. arm. p. 242, que le fait eut lieu le lundi des Rameaux, 28 mars 737; le P. Avger, le lundi après Pâques, soit le 15 avril 738. En 737, Pâques 24 M; en 738, 14 A. V. ma note, Chron. arm. p. 242.

3) En 718, Jean IV, surnommé le Philosophe.

4) վերակացու est la traduction ordinaire du mot grec ἐπίσκοπος, et probablement fait ici la différence entre le clergé et les militaires. Vardan dit que par l'ordre d'Omar Jean expulsa «les Grecs զյոյն» de toute l'Arménie; le traducteur russe, p. 93, lui fait dire qu'il interdit l'usage de la langue grecque — du grec — qui s'était répandu par toute l'Arménie. Ceci me paraît peu exact.

Le saint pontife rendit son pays soumis aux Ismaélites et réunit à Manazkert un concile [1]), anquel il invita le patriarche syrien Athanase. Celui-ci envoya 6 évêques, qui anathématisèrent les sectateurs de Julien — d'Halycarnasse — ainsi que tous ceux qui soutiennent la corruptibilité du Christ, Barchapouh et Gabriel, calomniateurs des Arméniens et des Syriens. Par les institutions canoniques il rendit à l'église sa splendeur, rejeta la confession de Chalcédoine, source de désordre en Arménie, depuis le temps de l'empereur Héraclius et du catholicos Ezr. Il rétablit les lectures de S. Jacques et de S. Cyrille [2]), et toutes les fêtes sur le pied de l'institution de S. Grégoire. On fêta donc le prophète David et l'apôtre Jacques le 25 décembre, jour où les autres nations célèbrent la Nativité du Seigneur. Il chanta l'hymne: «Nous avons grièvement péché et enfreint...,» encore en usage dans les églises de l'Arménie, depuis l'an 157—708, jusqu'en 690—1241 [3]), i. e. jusqu'à nos jours. Non content d'avoir organisé le pays avec une vertu parfaite, vaquant lui-même à l'étude et à la prière, il construisit une grande église dans son bourg d'Otzoun, tout au voisinage de Loré. Pour lui, il choisit sa résidence à quelque distance du village. Il arriva un jour, le saint étant en prières, que deux dragons pénétrèrent dans la demeure de l'homme vertueux, où ils se tinrent dans une attitude de respect. A cette vue, son serviteur eut peur et appela le saint à son secours. Lui, il fit devant les serpents le signe de la croix, et ces animaux restèrent sur-le-champ comme pétrifiés, tels qu'on les voit encore. Une source s'échappe du nombril d'un des dragons, dont l'eau guérit toutes les morsures de serpents, pourvu que l'on recoure avec foi aux prières du saint. Le pieux personnage passa dans le Christ après 11 ans de pontificat. [4])

Après lui Ter David fut catholicos, 13 ans. Il était d'Aramounk, canton de Cotaïk; il transporta le siége de Dovin à Aramounk, où, pour se soustraire aux vexations des scélérats sectateurs de Mahomet, il construisit une église et une maison, devant servir de résidence pontificale. Son successeur fut Ter Trdat, 23 ans [5]), natif du village d'Othmous, homme modeste et saint, éclatant de vertus. De son temps cessèrent les incursions des Ismaélites. Il eut pour successeur un autre Ter Trdat, 3 ans, puis Ter Siou [6]), 8 ans. Ter Trdat était de Dasnavor [7]) — canton de la province de Touroubéran — et Ter Sion du village de

---

1) Jean catholicos, l'Historien, presque contemporain, ne parle pas du concile de Manazkert, tenu en 726; mais Asolic, tr. r., p. 76, et Vardan, tr. r., p. 92, en donnent le détail. Tchamitch se tait également à ce sujet, tout en attribuant une autre date aux réglements dudit concile, en y faisant coopérer d'autres personnages; v. la n. 334 du Vardan, en russe; Tcham. II, 352, et p. 571 sqq., une longue dissertation sur les actes et les croyances de Jean-le-Philosophe. Le P. Alichan, dans une note à la p. 73 de son Vardan, dit aussi que tout ce qu'on attribue à ce catholicos n'est pas son œuvre, mais celle d'un certain Jean, de Ticor, au voisinage d'Ani.

2) V. sup. p. 28, n. 5, au sujet des lectures d'Artémon.

3) L'année 1241 est celle où Kiracos écrivait cette 1re partie de son livre. Cf. Mosc. p. ۹, 162; Ven. 151.

4) En 728.

5) En 741, du canton de Vanand, où est le village d'Othmous.

6) En 767—775.

7) Chez Asolic, Dasnavank.

Bovonik — dans celle d'Aragadzotn [1]). — Celui-ci, par l'énergie de ses prières, fit couler de nouveau une source desséchée, au pied du mont Sim.[2])

Constantin prit la couronne après son père Léon [3]); il fut surnommé Cavalinos ou ramasseur de fumier, parce que les musulmans étant rassemblés au bord du Halys, il fit ramasser et jeter dans le fleuve des tas de fumier, ce qu'ayant vu les ennemis, et supposant qu'il avait des troupes nombreuses, ils prirent peur et s'enfuirent devant lui [4]). On raconte qu'un jour il tua cinq lions, l'un après l'autre. Il prit la ville de Carin [5]), qui fut reconstruite deux ans après, par l'émir Izid.

Après Mervan, la souveraineté d'Ismael passa à Abdallah, puis à un autre Abdallah, homme avare et cupide d'argent, qui pour cela était nommé Abd-el-Dangi, i. e. Serviteur de la monnaie, *dang*, en idiome agarien, ce qui veut dire qu'il la préférait à Dieu [6]). C'est lui qui a construit Bagdad [7]). Par ses exigences en fait d'impôts, par ses spoliations, il causa de rudes souffrances à l'Arménie et alla jusqu'à faire payer aux vivants la contribution des morts [8]). Comme il ne se trouvait plus d'argent en Arménie, des massacres eurent lieu à Kaghin, à Mren [9]), à Thalin, où succombèrent 700 victimes, et 1200 furent faits captifs. Mouchegh Mamiconian, Samouel et d'autres nobles arméniens furent mis à mort par les Ismaélites, dans le temps pascal.

A cette époque, en l'année 222 arm. — 773, Stéphannos, prêtre de la porte — du catholicat — se distinguait par sa science. Il avait atteint la perfection de toutes les con-

---

1) J'ai arrangé cette phrase d'après les indications du P. Chahkhatounof; car elle manque entièrement à Mosc.; Ven. porte: «Ter Trdat était de Dasnavorik et de Bovonik ou Broïk, et Ter Sion de Bagovan.»

2) Du côté de Sasonu, dans le Taurus.

3) En 741.

4) Ceci est tiré textuellement de Sam. d'Ani. Les Byzantins, de leur côté, rapportent que le jour de son baptême, le jeune prince avait souillé les fonts baptismaux de son ordure, d'où le nom de Copronyme. On dit aussi qu'il était passionné pour les chevaux et se faisait frotter chaque jour de leur urine; Lebeau, XII, 189.

5) Sam. d'Ani, en 768; Ghévond, tr. r. p. 90, sous le khalife Almansour.

6) Mervan II, le dernier khalife ommiade, mourut le 9 août 132 Hég.—750. Le premier khalife abasside, qui lui succéda, fut Abou'l-Abbas es-Saffah, que les Byzantins, comme les Arméniens et Degnignes, surnomment aussi Abdallah. M. S.-Martin, dans Lebeau, Hist. du Bas-Emp. XII, 204, assure que c'est une erreur des Byzantins, et notamment de Théophane. Es-Safah était neveu d'un certain Abdallah, qui, suivant Ghévond, tr. r. p. 89, 90, combattit vigoureusement pour lui contre Mervan et régna lui-même 3 ans, après la défaite de l'Ommiade: c'est peut-être là l'origine du fait qui nous occupe. Quant au second khalife, Abdallah al-Mansour, Ghévond, tr. r. p. 89, et les autres auteurs arméniens ne tarissent pas en imprécations contre son avidité; cf. Muralt, Chronogr. byz. p. 357. Vardan p. 95, dit faussement que les deux Abdallah étaient fils du khal. Hicham.

7) En 145 Hég.—762, 3 de J.-C.; cf. plus bas un passage contradictoire de Kiracos. V. les variantes et la critique des notices arméniennes à ce sujet, Addit. et écl. à l'hist. de Gé., p. 137. Il en sera de nouveau question chez Kiracos quelques pages plus bas et lors de la prise de Bagdad par Houlagou, en 1258.

8) C'est ce que dit Asolic, p. 99. Il est impossible de traduire autrement ce passage de Kiracos: զմեռելոցն հարկս ի կենդանեաց եառ. Mais Ghévond, tr. r. p. 89, dit positivement qu'il tirait impôt «même des morts.» Mkhith. d'Aïrivank, sous l'année 758, attribue la même cruauté au premier Abdallah. Comme Ghévond l. cit. et passim parle plusieurs fois des zouzé ou zouza, monnaie avec laquelle se payaient alors les contributions, il faut savoir que, d'après Castelli, Lexic. or., zouz est un mot chaldéen — syr. «jouj,» signifiant «drachme,» pièce de monnaie équivalant à un quart du sicle sacré, à un huitième du thaler imp., environ 10 k. a. ou 40 c. M. Dorn suppose que ce nom provient du pehlevi djoudjen «dirhem.»

9) Ven. Kaghionn, Haren: ce sont de fausses leçons.

naissances et des secrets de la grammaire, jointe à la vertu morale. Il y avait encore au pays d'Arménie des vartabieds éminents en lumières, tels que Ter Ephrem et Anastase, Khatchic et David d'Horhomaïr[1]), enfin le grand Stéphannos de Siounie, ci-dessus mentionné, disciple de Mosès, s'occupant de traductions du grec en arménien. Aux travaux de l'interprète il joignait la composition de chants spirituels, d'une douce harmonie, d'hymnes, d'antiennes et d'autres cantiques. Il rédigea des commentaires abrégés sur les Évangiles, sur la grammaire, sur Job, et le «Seigneur, si des lèvres de la nuit.» On raconte que dès sa jeunesse S. Stéphannos était fort versé dans la pratique des Écritures saintes. Or il lui arriva un jour d'avoir disputé avec le connétable[2]) Sembat, diphysite; l'ayant laissé non convaincu, il s'enfuit en Grèce, où il rencontra un ermite orthodoxe, qui lui donna l'hospitalité et des leçons. Sur cette nouvelle Sembat écrivit à l'empereur grec: «qu'un sectaire, nommé Stéphannos, parlant mal de votre croyance, vit là-bas, chez un tel ermite.» Dans son vif mécontentement l'empereur manda Stéphannos, auquel l'ermite conseilla de se dire «un mendiant sans asyle.» A cette réponse la colère de l'empereur s'apaisa, et Stéphannos, prenant de l'assurance, le supplia de lui faire ouvrir les coffres contenant les saints livres. Il y trouva un ouvrage relié en or[3]), traitant de la foi, qu'il présenta à l'empereur. Celuici, l'ayant lu, l'envoya dans la ville de Rome, où il tomba sur trois écrits, de même doctrine que le précédent, traitant de la vraie foi et ayant pour but de ramener le pays aux mêmes croyances. Il prit donc ces livres à Rome et, sans s'occuper de l'ordre impérial, partit pour Doviu, afin de s'en servir à éclairer ses compatriotes. Sacré évêque de Siounie, par Ter David, à la demande de Kourth et de Babgen, princes de la contrée, il occupa le siége un an et fut massacré par des femmes de mauvaise vie, au canton de Mozan[4]). Son corps fut transporté dans une cellule, à Arcazan, et de là déposé dans la tombe, au couvent de Thanahat. Le bienheureux, qui avait apporté de Rome les livres en question, était devenu évêque de Siounie, occupant le 3[e] rang parmi ceux de l'Arménie[5]). Un ermite, nommé No, ou Nou, aperçut dans une vision Stéphannos, la poitrine baignée de sang, en présence du Sauveur, et disant: «Voyez ceci, Seigneur, vos jugements sont justes.» Il prédit aux frères un châtiment céleste sur la province, et les conjura de se mettre en prières. Soudain la contrée de Mozan se couvre d'une obscurité impénétrable, durant 40 jours; la terre s'agite, et 10000 personnes sont englouties vivantes: de là le nom de Vaïo-Tzor[6]), subsi-

1) Ven. Hrhomaïetsi.

2) Ven. omet ce titre.

3) Ven. en caractères d'or.

4) Le mot «En ce temps-là,» qui commence ce §, ne saurait être pris à la lettre, puisqu'il est question ici de deux Stéphannos: l'un vivant en 775, et qui n'est pas connu d'ailleurs, s'il a même réellement existé; l'autre, qui fut métropolitain de Siounie, sacré vers 729 ou 730 par David d'Aramounk, et qui mourut en 731 ou 735, car il y a variante sur la durée de ses fonctions; v. Hist. de Siounie, ch. XXXI tout entier, et Introduction p. 49, la critique des témoignages.

5) Le catholicos, puis l'évêque titulaire Mardpétacan, étaient seuls placés au-dessus du métropolitain de Siounie. L'auteur de l'Hist. de Siounie, p. 85, ne veut ni du 3[e], ni encore moins du 7[e] rang; il prétend que le métropolitain de Siounie ne reconnaît de supérieur que le catholicos d'Aghovanie, titré aussi métropolitain.

6) Ce nom «vallée de lamentation,» qui est celui d'un canton de la Siounie, se trouve déjà chez Moïse de Khoren, l. III, ch. LVII: cela seul prouve la fausseté de l'étymologie donnée par Kiracos

stant jusqu'à présent. Cependant les reliques du saint opèrent des guérisons nombreuses, sur ceux qui recourent avec foi à son intercession, dans leurs diverses infirmités et maladies; car en ce monde et dans l'autre [1]) Dieu glorifie ceux qui l'ont glorifié.

Ensuite Ter Esaï, du village d'Eghapatrouch [2]), fut appelé au sacerdoce par la grâce divine, pour le bonheur de la communauté [3]), et du rang d'évêque au pontificat, qu'il occupa dignement durant 13 ans. Lui mort, Ibn-Docl [4]) pilla l'église, et Ter Stéphannos, de Dovin, catholicos durant une année, obtint ce titre à force de présents. Après lui Hovab — Ioab [5]) de la résidence du couropalate, un an [6]); puis Ter Soghomon, 1 an: c'était un vieillard décrépit, venant du couvent de Makénots; puis Ter Géorg, dit Khoïl-Srbouc [7]), du canton d'Aragadz-Otn, 1 an; puis Ter Hoseph [8]), habitant de Sourb-Grigor, du même canton, 11 ans.

Après l'empereur Constantin — Copronyme — la couronne passa [9]) à Léon IV — Khazar — puis à Constantin et à Irène, sa mère [10]), sous lesquels les images furent relevées en Grèce. Ayant vu un jour un grande tombe en marbre, ils furent frappés d'étonnement et ordonnèrent de l'ouvrir. On y trouva cette inscription: «A quoi vous sert de me cacher, puisqu'au temps de Constantin et de sa mère Irène je serai vu par le solleil [11])?» Quand ils eurent régné ensemble 10 ans, l'empereur déposséda sa mère et gouverna seul cinq ans, après quoi Irène fit arrêter Constantin, auquel on creva les yeux, et elle garda encore cinq ans l'autorité. Après elle Nicéphore prit la couronne [12]). De son temps les deux frères ismaélites Sahac et Joseph moururent martyrs pour le Christ, à Carin, le 15 du mois d'arats [13]).

1) Ven. «Et dans l'antre il leur donna la récompense préparée pour les bons, que l'œil n'a pas vue, l'oreille entendue, qui n'est pas entrée dans le cœur de l'homme.»

2) Ven. Eghapatroch.

3) En 775.

4) Ven. Ibndoc; chez Asolic, dans certains manuscrits, Ibn-Doké: c'est le seul endroit où il soit nommé.

5) Sam. d'Ani: Ioab, couropalate, d'Ostan. Mosc. «*délégué* par le couropalate Justinien.» Chahkhath.: de l'ostan d'Aparank, du couropalate; l. c. de la résidence du couropalate, à Aparank, au voisinage de Nakhtchévan. Tcham. II, 419, semble croire que le catholicos Stéphannos soit ce même prêtre du catholicat, mentionné précédemment.

6) Ioab ne fut catholicos que 6 mois, en 790, 1.

7) Ou Khoulorbouc «guérisseur d'écrouelles?»

8) En 795; il est surnommé Caridj, le Scorpion.

9) En 775.

10) En 780.

11) Cette histoire incongrue, tirée de Sam. d'Ani, en 788, est racontée chez les Byzantins: Théophane dit, qu'en la 1re année de Constantin et d'Irène, en creusant vers les longs murs de Thrace, à C. P., on trouva un tombeau avec cette inscription sur une urne: «Le Christ naîtra de Marie, vierge. Je crois en lui. O soleil, tu me verras de nouveau sous Constantin et Irène.» Les autres auteurs qui en parlent ne font que copier cette notice, avec de légères variantes. Lebeau, XII, 322, caractérise sévèrement cette mauvaise comédie.

12) En 802.

13) En 798, Sam. d'Ani; Tcham. II, 428, en 808; Martyrol. 24 janvier. Ces deux frère étaient Persans, de mère arménienne. M. Dulaurier, p. 252, dit: en 805, 30 octobre; lis. 801, 21 octobre, un jeudi.

249 arm. — 800 de J.-C.

En 802 = 800, 15 arats = 21 octobre, un jeudi (suivant S. d'Ani): ce sont trois conditions inconciliables.

249 + 551 = 800.

En 249, 1 navasard . . 10 mai = 180 j.
15 arats = 164 j.
294 j. 21 oct.

800
200
1
1001 : 7 = 0 1 M.
4
5
6
23
38 : 7 = 3 merc. 21 octobre.

Mikaïl lui succéda [1]). Sous son règne il y eut une affreuse famine générale, qui, en un seul jour, emporta 3000 personnes, à Carin. Après lui Léon, qui abattit les images et construisit [2]) les villes de Byzon et d'Arcadoupolis.[3])

Cependant 50 [4]) ans après que les princes arméniens eurent péri par le feu à Nakhdchavan, Achot Bagratide fut marzpan [5]) 17 ans; après lui Sembat, [22 ans; puis Achot-Msaker — le Carnivore — 20 ans; Sembat, dit Aboulabas,] [6]) fils d'Achot, 35 ans [7]); c'est lui qui a construit une église magnifiquement ornée, à Erazghavors, aujourd'hui Chiracavan.

La souveraineté d'Ismael passa, après Abdallah — Al-Mansour — à Mahadi, puis à Mousé, puis à Aharon, à Mahamad, à Abonsahac Mahmed, enfin à Aharon [8]) et à Mahmoun.[9])

Hoseph eut pour successeur [10]) dans le catholicat Ter David, de Mazaz, canton de Cacaz, 25 ans; Ter Hohannès, du village d'Ovhaïk, canton de Cotaïk, 22 ans [11]). En sa 8e année, de mauvaises langues, de son entourage, répandirent de méchants propres sur le saint homme. Ces diseurs de riens périrent misérablement, comme ceux qui se sont montrés à Jérusalem, sous l'évêque Narcisse [12]). Après Hohannès, Zacharia, du village de Tzag, canton de Cotaïk, qui fut promu à la fois, le même jour, au diaconat, au sacerdoce et au

---

801	805
200	201
1	1
1002:7 = 1	1007:7 = 6
4	4
5	5
6	6
23	23
39:7 = 4 je. 21 oct.	44:7 = 2 ma. 21 oct.

M. Dulaurier, Chron. arm. p. 252, dit donc: «En 805, le 25 d'arats = 30 octobre, un jeudi.

1) En 811 Michel Rhangabé succéda à Staurace, qui n'avait fait que passer sur le trône; en 813, Léon V l'Arménien. Cet empereur n'est que nommé chez Vardan, sans aucun détail sur sa personne. Tcham. II, 431, dit qu'il était de la famille Ardzrouni, fils de Vard et gendre d'Archavir; mais ni Thoma Ardzrouni, l'historien de la famille, ni aucun autre auteur arménien, que je sache, ne parle de lui. M. S.-Martin Hist. du Bas-Emp. XII, 405, n. 4, a recueilli les témoignages byzantins qui font voir qu'il descendait de Sénachérim, origine que s'attribuent, comme on le sait, les princes Ardzrouni.

2) Ven. il choisit.

3) Byzon, v. Dul. Matth. d'Ed. Arcadoupolis.

4) Ven. 54 ans. On a dit plus haut, p. 34, que l'an 704 est la date probable de la mort des princes arméniens: les 50 ou 54 ans allégués par Kiracos nous amèneraient à 754 ou 758. Or, d'après toutes les autorités arméniennes, Achot était devenu marzpan en 743; il eut les yeux brûlés en 758, après 15 ans et non 17 ans d'exercice. Il survécut 13 ans. Quant aux princes bagratides qui sont ici nommés, ils ne furent ni marzpans ni osticans officiels, mais ils eurent la main dans les affaires, sous les gouverneurs musulmans. Tchamitch indique la mort de Sembat, fils d'Achot, en 780, quoiqu'elle ait eu lieu sous le khalife Almansour, donc avant 775; celle d'Achot Msaker, en 820.

5) Ven. p. 43. L'éditeur remarque avec raison que dans ce temps-là le titre de marzpan n'était plus en usage. Achot fut patrice, ainsi que ses successeurs, jusqu'en 885.

6) [ ] Ven. omet.

7) Asolic dit 30 ans; il mourut en 856, dans sa prison de Samara: c'est pourquoi les Arméniens le surnomment «le Confesseur.»

8) Ven. à Mahmoud.

9) Ouatheq-Billah Abou-Djafar Ahron, † en 847. Il vaudrait peut-être la peine de donner ici le nom arabe complet de chacun des khalifes, et surtout les dénominations sous lequelles ces princes sont connus des Arméniens; mais vraiment c'est un renseignement trop banal.

10) En 808.

11) En 833.

12) 30e évêque de Jérusalem, au IIe s. de l'ère chrétienne. Il fut accusé d'impudicité par trois calomniateurs, qui périrent, l'un par le feu, l'autre par un ulcère, le troisième perdit la vue, châtiments qu'ils avaient appelés sur leurs têtes, si leurs accusations étaient fausses. Narcisse revint plus tard à Jérusalem et mourut en 212, âgé de 116 ans; il est connu pour avoir tenu un concile relatif à la fête de Pâques; Baronius, a. 198; Eusèbe, Hist. eccl. l. I ch. VII, IX.

catholicat[1]). Cet homme saint et vertueux siégea 22 ans. De son temps les Ismaélites obéissaient à un personnage sans foi ni religion, nommé Dchambr[2]), ennemi acharné du nom du Christ, qui multiplia les appels à l'apostasie et fit mourir beaucoup d'insoumis dans de cruels tourments. Il tyrannisait les peuples placés sous sa domination, et notamment les contrées arméniennes furent en proie au massacre et à l'esclavage. En effet, il envoya un ostican, nommé Abouseth, qui se saisit de Bagarat, prince de Taron, et de plusieurs autres. Ce qu'ayant appris les Sasouniens, habitants du mont Khoït, ils se jetèrent sur Abouseth — Abousaad — et le tuèrent[3]). A cette nouvelle, Dchambr furieux fit partir son général, nommé Bougha, Turk de nation, homme astucieux et sans foi, qui ravagea l'Arménie, en employant soit la ruse, soit les armes, et fit passer les captifs à Samara. Il sut aussi tromper le généralissime Sembat et le conduire auprès de Dchambr, qui le fit jeter en prison, afin de l'amener à apostasier. Celui-ci, loin de céder à l'impie, confessa hautement le Christ, et fut détenu dans les fers jusqu'à sa mort, qui lui valut le titre de confesseur[4]). Plusieurs autres, martyrs du Christ, furent mis à mort par ce scélérat. Tel le diacre Syrien Nanan, conduit devant Dchambr, à cause de sa réputation de doctrine, confessa hardiment le Christ, fut tourmenté, longtemps détenu en prison et relâché plus tard, grâce à la bonté divine. Il a écrit en un style lumineux un Commentaire sur l'Évangile de Jean. Et encore le prince arménien Stéphanos, dit Kôn[5]), mourut martyre du Christ. Quelques-uns cependant, par crainte de la mort, renièrent le Christ vrai Dieu. Dchambr causa bien d'autres calamités à notre pays, que vous pouvez lire dans les Histoires de Thoma Ardzrouni, de Chapouh et d'autres.[6])

En l'année arménienne 194, 1074 des Syriens, Dchambr bâtit Bagdad, sur le Tigre, à 4 journées de Babylone. Sous son règne il naquit une femme qui vécut 30 ans sans rien manger.[7])

Sembat-le-Confesseur étant mort[8]), l'autorité passa à son fils Achot, qui s'éleva plus haut qu'aucun de ses ancêtres; car de généralissime il devint prince des princes, puis il reçut des deux souverains, ismaélite et grec, le titre de roi. Mahmet avait pris l'autorité

1) En 854.

2) Ven. Dchabr. i. e. Djaphar. C'est le khalife Abou'l-fadhl Djafar Motéwekkel al'-Allah.

3) En 849.

4) Sur les maux infligés à l'Arménie par Motéwekkel et ses émirs, v. surtout Thoma Ardzrouni, L. II, § 5; Hist. de Siounie, ch. XXXVII; sur Abouseth et Bougha, Mél. asiat. t. IV, p. 706 sqq.

5) Ce mot signifie «Pomme de pin, cône.»

6) Le livre de Chapouh, neveu d'Achot Msaker Bagratide, mentionné plus haut, p. 4, est entièrement perdu. Jean catholicos le cite fréquemment. Quant à Chapouh lui-même, on ne connaît aucun détail de sa vie et de sa mort.

7) Ce § est-il de Kiracos même ou une interpolation? On pourrait croire le dernier, puisque précédemment notre historien nous a dit que Bagdad fut construit par Abdallah Almansour. En tout cas l'an 194 arm. répond à 745 de J.-C., et 1074 de l'ère des Séleucides à 763 de J.-C. Quant au khalife, fondateur de Bagdad, il s'appelait réellement Abou Djaphar Almansour; chez les Arméniens, Djaphar ou Dchafré Abdalla: cf. § 60 de notre auteur, le résumé de l'histoire de Bagdad.

L'histoire de la femme «de Boukhara» se trouve dans la Chronique syriaque de Bar Hebrœus, en 762 de J.-C, chez Mik. Asori, chez Mkhith. d'Aïrivank et autres.

8) En 856.

après Dchambr, puis Ahmet[1]), puis Abdalla, puis Mahmet, qui fit Achot prince des princes et plus tard lui donna la couronne.[2])

Après l'empereur Léon — l'Arménien — régnèrent Michel, puis Théophile, puis Michel, enfin Basile — le Macédonien[3]), originaire, à ce que l'on dit, du village de Thil, dans le Taron. C'est lui qui a construit l'église de Sourb-Zoravar — le S. général Sargis. — Enchérissant sur les Ismaélites, il conféra de nouveau la couronne à Achot[4]), auquel Photius, patriarche de C. P., écrivit une lettre accompagnée d'un morceau de la croix du Sauveur[5]); lettre à laquelle répondit, par ordre d'Achot, avec non moins de science que de grâce, le vardabied Isaac. Depuis l'extinction des Arsacides, il s'était écoulé 434 ans[6]). En 334 arm.—885, Achot fut roi d'Arménie[7]). C'était un homme craignant Dieu, décorant les églises, aimant les ministres du culte, et qui augmenta la magnificence et la splendeur des églises arméniennes. Prince des princes durant 32 ans[8]), roi d'Arménie 5 années, il passa dans le Christ par une bonne mort[9]), et dans la profession de la vraie foi. Son fils Sembat[10]) régna ensuite 24 ans et mourut martyr du Christ à Dovin, attaché à une potence, par l'ordre d'Housouph, fils d'Abousadj.[11])

Le catholicos Zacharia eut pour successeur[12]) Ter Géorg, du gros bourg de Garhni,

---

1) Lis Ahmed.

2) M. Dulaurier, Chron. arm. p. 269, établit ainsi, avec beaucoup de probabilité, les époques d'Achot-le-Grand, Bagratide: généralissime en 856, prince des princes en 861, roi en 886, † en 890, 1.

Quant aux khalifes nommés par Kiracos, ce sont: Motéwekkel Al'-Allah, Aboul-Fazl *Djafar* (Dchambr); Mostanser Abou-Djafar *Mohammed*; Mostaïn Abou'l Abbas *Ahmed*, Motaz Abou-Abdallah *Mohammed*; Mohtadi; enfin Motamed, Abou'l-Abas *Ahmed* (Mohammed), 870—892, qui fit Achot roi. Quant au titre de prince des princes, on ne sait pas précisément qui le conféra à Achot, surtout si ce prince le reçut en 861. Vardan, tr. r. p. 104, dit positivement que ce fut «l'émir Djafar,» qui chargea Ali, fils de Vakhé (de Cheikh), d'investir Achot du titre de prince des princes: ainsi il n'y a de choix qu'entre Motéwekkel et Mostanser. Cf. Hist. de Sionnie, p. 107, tous les témoignages.

3) Basile devint empereur en 867; sa famille était originaire d'Arménie, et même descendait des Arsacides; sur ce sujet, v. Hist. du Bas-Emp. t. XIII; Tcham. II, 690.

4) Dans les Ruines d'Ani — Histoire — p. 97, le P. Minas attribue à tort le couronnement d'Achot au khalife Maksam-Mohtazam, et moi-même j'ai faussement indiqué les années du règne de ce khalife 840—862 de J.-C. Lisez: «le khalife Ahmed-Motamed 871—892.» Pour Mohtazem, il régna 833—842.

5) Je ne sais sur quel fondement l'éditeur de Venise assure que Basile était mort avant l'avénement d'Achot, car M. Dulaurier, l. c. p. 269, croit pouvoir démontrer que Basile † le 11 (lis. le 1er) mars 886.

Quant à la lettre de Photius au cath. armén. Zacharia, Vardan, tr. r. p. 104—108, en donne de longs extraits; elle a été publiée en latin dans le t. CII, p. 703, de la Patrologie de l'abbé Migne; moi-même je l'ai analysée avec soin dans les Mém. de l'Acad. t. IV, N. 9 p. 24 sqq. Le vartabied qui y répondit se nommait Sahac Mrhout, surnommé Abicourech; Vardan. Ven. p. 85, n. 3.

6) Ce serait 445 ans, à partir de l'an 440, date de la mort de S. Sahac; v. sup. p. 16.

7) Sur les variantes de cette date v. Hist. de Sionnie, p. 107. Là, par erreur typographique, j'ai fait corespondre l'an 336 arm. à 886 au lieu de 887 de l'ère chrét.

8) Cf. sup. n. 2.

9) Ven. avec une bonne croyance.

10) Pap, par une faute manifeste, chez Vardan, édit. Mosc.

Sur le règne et la mort de Sembat-le-Martyr en 914, et sur l'ostican Housouph, v. Hist. de Sionnie, p. 108 116, notes.

11) Ven. d'Apousath.

12) En 876, Asolic, l. III, ch. 1er, dit positivement qu'Achot était devenu roi en sa 12e année — ce serait donc en 888 — et que ce prince † après un règne de 5 ans, que le trad. russe croit devoir changer en 7 ans, d'après son manuscrit de Vardan p. 117; Ven. porte 5 ans, p. 86. Cependant ce même Vardan, éd. de Moscou et de Venise, dit qu'Achot devint roi en 887 de la naissance de J.-C.

qui fut pris par les Ismaélites, racheté et délivré par les princes d'Aghovanie; puis Ter Machtots, 1 an: c'était un homme saint et vertueux, plein de sagesse et de science. Il vécut dans l'île de Sévan, pratiquant de si grandes austérités, que durant 40 ans il ne mangea pas de pain, ne but pas d'eau, ne porta qu'un seul vêtement et resta pieds nus[1]). Il a composé le livre nommé, d'après lui, Machtots, recueil de toutes sortes de prières et lectures, mises en ordre et combinées entre elles, avec additions de sa part, où l'on retrouve toutes les règles du christianisme. Arrivé à la plénitude de la vieillesse, il se reposa glorieusement dans le Christ, et sur son corps, déposé dans le cimetière de Garhni[2]), en face du merveilleux trône de Trdat, l'on construisit une jolie église. Il eut pour successeur sur le siége[3]) Hohannès — Jean VI, l'Historien — son disciple et parent, durant 28 années. C'était un penseur et un lettré, du village de Garhni, patrie du catholicos Géorg. Dans son Histoire, écrite d'une bonne main, il a retracé les faits et gestes de la race sans foi des Agarians et les grandes souffrances qu'ils ont causées dans tout l'univers.[4])

J'ai maintenant en vue quelques répétitions, au sujet des divisions de la méchante race d'Ismael; car suivant la parole de notre divin Sauveur et Seigneur J.-C. «tout royaume divisé en lui-même tombe,» comme l'ont fait ces gens. Ils avaient formé plusieurs principautés: Sophar était maître du Khorasan; Avalic Abouthorob, de la ville de Basra; Isé, fils de Cheikh, de la Palestine; le fils d'Abeltouph, du pays de Dilem; d'autres avaient suscité des soulévements en différents lieux, dont ils tâchaient de se rendre maîtres. C'est ce qui rend difficile de trouver les noms de ces misérables[5]). Pour ceux que l'on connaît, c'étaient des osticans méchants et inhumains, envoyés dans notre pays, tels que le féroce Bougha; Afchin le dépassait en impiété, fils de l'artisan du mal Abousadjith[6]), et Housouf,

---

Il est difficile de faire concorder ces témoignages, même au moyen de l'ère chrétienne d'Eusèbe; ce qui paraît certain, c'est que l'année 334 arm. répond au 10 avril 885—19 avril 886, d'après le calcul de M, Dulaurier.

1) Il ne vivait que de légumes; Tcham. II, 724.

2) Garhni, à 4½ heures au S.E. d'Érivan, était la résidence favorite du roi Trdat, au IV[e] s. Il y avait construit un palais, dont on voyait encore un pavillon au XVII[e] s., connu sous le nom de «Trône de Trdat;» Dubois de Montpéreux, Voyages, III, 337; Alichan, Grande Arménie, p. 72, et figure du monument.

3) En 897.

4) V. sup.p. 31, 37.

5) Ven. Apalic Abouthorosp; Sam. d'Ani, Lavic Abouthorob, à Dara; manuscrit du Mus. asiat.: Alavic Abouthorab, dans la ville de Basra. Ce passage est tiré presque verbalement de Sam. d'Ani, année 903. Mkhithar d'Aïrivank, en 901, parle aussi de la cessation de la domination musulmane, et Vardan, p. 118, avant d'entamer l'histoire des Seldjoukides, emploie les mêmes expressions.

Les Soffarides, après avoir détruit les Tahirides, fournirent trois princes, dans la seconde moitié du III[e] s. de l'Hégyre, fin du IX[e] et commencement du X[e] s. de l'ère chrétienne; ils furent anéantis par les Samanides.

Les Barides se rendirent d'abord puissants à Bagdad, en 325 H. — 936, chassèrent même et rançonnèrent le khalife; furent ensuite chassés par les Hamadanides et se portèrent à Bassora, d'où ils furent expulsés par les Bouweihides.

Isé, fils de Cheikh, le même qui apporta une couronne au roi Achot, de la part du khalife, sut aussi se rendre redoutable à ses maîtres Les Ziarides et les Alides du Dilem appartiennent aussi au X[e] s. V. Dherbelot, aux mots Soffar, Barid, Dilem et les Numi mohamedani de M. Frähn.

5) Ven. plus exactement, Abousith: c'est Abousaad, † en 849; père d'Housouf, † en 852. Bougha † en 865. Abousadj Divdad, fils d'Housouf, mourut en 879, son fils Afchin † en 901, et Housouf, frère d'Afchin, en 927. J'ai donné en abrégé la notice de ces personnages, dans les Mélanges asiat. t. IV, p. 720 sqq. C'étaient des Turks-Caïsics, venus du N.E. de la Perse, et qui s'étaient éta-

pire encore, frère d'Afchin. Celui-ci fit mourir le roi Sembat à Dovin et donna la couronne à un certain Gagic Ardzrouni, fils de Dérénic, homme bon et religieux, né de la soeur du roi Sembat — le Martyr — Bagratide. C'est Gagic qui a fait des constructions dans l'île d'Aghthamar, du lac de Beznounik, et bâti là une merveilleuse église, d'une splendide architecture. Tous ces méchants gouverneurs ne venaient dans le pays que pour le ruiner et exterminer, jusqu'à ce que fut supprimée la domination des amirmoumen, qui furent remplacés par les Scythes — Seldjoukides. — Ces gens, non pensant comme les Grecs, mais de vrais barbares, battirent et subjuguèrent beaucoup de nations, entre autres les Arabes, et devinrent les maîtres. N'ayant trouvé nulle part leurs noms, sans doute ils ne sont pas dans le livre de vie, mais bien sur les colonnes des scélérats, nous n'avons pu les signaler. A défaut de cela, laissons de côté la mention d'hommes qui, ne se confiant que dans leur force, ont été arrachés des lambris divins.[1])

A l'origine de la domination des Turks, 50 Arméniens, maltraités par eux, allèrent en armes se réfugier dans le désert et vinrent à Marach. Ayant rencontré là Philartos[2]), un brave compatriote, ils en firent leur chef, passèrent en Cilicie et s'emparèrent de toute la contrée. Parmi eux se trouvaient les Rhoubénides, de race royale. Le très savant vartabied Sarcavag a écrit le développement de leur puissance, jusqu'à Mélik-Chah-Sultan, histoire répétée par le prêtre Samouel. On y trouve aussi les exploits du sanguinaire Alph-Aslan, de ses père et aïeux, nommés Thoughril-Bek, Mahmoud et Sartchouc[3]). Pour nous, reprenons le fil de notre discours, depuis notre point de départ. Laissant de côté une chose, disons par forme d'encouragement: «Ils se sont éloignés de ta main, mais nous, nous sommes ton peuple et les brebis de ton pâturage.»

En effet 7 ans après la mort de Sembat Bagratide — le Martyr, son fils Achot régna sur l'Arménie, durant 8 ans, par la permission de l'empereur Romain. A l'empereur Basile avait succédé Léon — VI le Philosophe — puis Alexis[4]), puis Romain — Lécapène[5]) — qui expulsa[6]) tous les religieux et prêtres arméniens vivant en Grèce, parce qu'ils refusaient d'admettre la confession de Chalcédoine. Rentrés en Arménie sous Abas, fils de

---

blis dans le canton d'Apahounik, à l'O. du lac de Van. Thoma Ardzrouni, Jean catholicos, Constantin Porphyrogénète et d'autres Byzantins — Muralt, chronogr. byz. p. 358, 4 — nous ont donné sur eux d'amples renseignements. Cf. Hist. de Siounie, ch. XXXVII, XXXVIII et LV.

1) Ceci est également tiré de Sam. d'Ani, qui donne un peu plus loin certains détails sur les premiers Seldjoukides, d'après l'ouvrage, aujourd'hui perdu, de Sarcavag. On en trouve aussi chez Vardan, trad. r. p. 118, extrayant des notices d'une autre Histoire, aussi perdue, celle de Mkhithar d'Ani.

2) Comme notre auteur a anticipé de 100 ans pour parler des Seldjoukides, dont les premières expéditions en Arménie sont de l'an 1021, il mentionne également hors de propos ici ce Philartos, avec lequel les Arméniens n'eurent pas de rapports avant 1073. V Math. d'Éd. trad. fr. par M. Dulaurier, p. 178 sqq. et 416: là sont indiquées les sources. Quant aux Rhoubéniens, qui devinrent rois de la Petite-Arménie ou Cilicie, il n'est d'abord pas démontré qu'ils fussent de la race royale d'Arménie; eux aussi ne paraissent sur la scène qu'en 1080, après la mort du dernier roi Bagratide d'Ani.

3) Ven. Saltchouk.

4) Lis. Alexandre, puis Constantin Porphyrogénète

5) En 919. Romain était fils d'un brave militaire arménien, qui avait autrefois sauvé la vie à Basile-le-Macédonien.

6) Vers l'an 936.

Sembat, ceux-ci établirent les couvents de Camrdcha-Tzor et de Capoït-Kar, dans le canton d'Archarounik; le monastère merveilleux d'Horhomos, celui de Dprévank, dans le canton de Chirac, et construisirent l'église de la Mère de Dieu, au couvent de Sanahin, dans le territoire de la ville de Loré. Comme on appelait *érets* les hiéromonaques[1]) grecs, on donna le nom d'Horhomots-Vank à un couvent du canton de Chirac, encore appelé Horhométsi-Vank. Après Romanos régna Constantin, fils de Léon, puis Nikiphor et enfin Kir-Jan.[2])

Après Hohannès, Stéphannos fut catholicos, 1 an[3]), puis Ter Théodoros, 11 ans; Ter Eghiché, 7 ans; Ter Anania Mocatsi, 22 ans[4]). A cette époque il y avait en Siounie un évêque, nommé Hacob, qui eut l'idée d'introduire des nouveautés dans le langage et dans les rites, ainsi qu'un autre, du nom de Khosro, qui disait: «Il n'est pas à-propos de nommer le jour du Seigneur kyraké, mais kyriaké[5]), qui est le nom grec; il prétendait aussi que le peuple devait, au lieu de les couper, laisser pousser les cheveux des enfants, jusqu'à ce qu'ils fussent assez longs pour les entourer, *pat arhnel*, car c'est pour cela que les enfants sont dits *patani* en arménien;» après quoi il consentait qu'on les taillât; c'est pourquoi, disait-il, on les qualifie *ctridj*[6]) — tondu. — Il ne convient pas, ajoutait-il, qu'un évêque fasse des cadeaux à un évêque, i. e. au catholicos, qui n'a pas, tel était son avis, une bénédiction, mais seulement un titre plus élevé[7]).» Comme il inondait le pays de pareilles billevesées, et que ses innovations suscitaient partout des querelles, Anania lui écrivit pour l'inviter à s'abstenir de ces folles et vaines imaginations. Au lieu de se repentir, l'autre, qui se croyait un sage, et les autres des ignorants, n'en devint que plus effronté. Anania se vit obligé de lui écrire une seconde, une troisième fois, de savants vartabieds firent de même et avec force citations le rappelèrent aux convenances. L'évêque persista dans ses idées incongrues; pour Hacob, il se révolta contre le catholicos et se fortifia dans une citadelle de la Siounie. Anania l'excommunia et pria la princesse de Siounie de le lui livrer, pour essayer par ses avis de l'amener à résipiscence. Celle-ci ayant refusé de livrer l'évêque, il l'excommunia également. Hacob persévéra et mourut dans les mêmes dispositions. Aussitôt le catholicos passa dans la Siounie, pour soumettre les dissidents. Apprenant sa venue, le peuple et les princes allèrent au-devant du pontife, et non contents de recon-

1) Erets est l'altération du grec ἱερεύς. On pourrait citer un bon nombre de mots grecs qui se sont fort altérés dans les transcriptions arméniennes, comme oghoghoméni pour εὐλογημένη, la fête bénie, les Rameaux; la plupart des noms de vêtements sacerdotaux, v. Hist. de Siounie, p. 70, et bien d'autres. Le nom même d'Horhomos est la représentation de Ῥωμαῖος.

2) Jean Zimiscès, d'origine arménienne, en 969.

3) En 925.

4) En 943.

5) Khosro avait raison contre le vulgaire.

6) Sur ces puérilités v. Hist. de Siounie, p. 160.

7) Ven. Il ne convient pas d'obéir au chef des évêques, i. e. au catholicos, qui n'a d'autre supériorité que le titre. Les bagatelles énumérées plus haut se rattachaient à quelque chose de plus sérieux, à la subordination hiérarchique, que niaient les Thondrakians, ainsi qu'il est expliqué dans l'Hist. de Siounie, p. 169, n. 2, secte à laquelle Hacob paraît avoir appartenu; aussi le catholicos Anania fit-il trois voyages en Siounie, en 947, 949 et 958, pour remédier à ce désordre.

naître leur faute, donnèrent par écrit la promesse de ne plus, à tout jamais, se soulever contre le siége de S. Grégoire: à ce prix il sacra archevêque un des leurs; bien que précédemment la Siounie ne fût qn'un siége épiscopal, il fit cet honneur aux princes siouniens, et ordonna que l'on portât la croix devant l'archevêque, partout où il irait.

Ter Anania étant mort[1]), Ter Vahan, de Baghk, accéda au trône pontifical, un an. Comme il s'était entendu avec les Ibériens, au sujet de l'unité de symbole, une assemblée nombreuse d'évêques et d'abbés, vrais fils de la croix[2]), se réunit dans la forteresse d'Ani, sous le règne d'Achot, fils d'Abas. Informés officiellement de ses pernicieuses dispositions à l'hérésie, car il avait fait apporter des images[3]), afin de ranimer l'hérésie de Chalcédoine, le concile l'exclut et expulsa, et plaça, à l'unanimité, Stéphannos sur le siége de l'Illuminateur. C'était un parent direct de Machtots, le saint homme de Dieu, qui avait sa résidence dans l'île de Sévan, et un imitateur de ses oeuvres. Il occupa 2 ans le siége pontifical. Cependant le petit Vahan[4]), vivant encore dans le Vaspouracan, réussit à convaincre quelques esprits simples de la fausseté d'imputation d'hérésie à son endroit: l'Arménie devint donc le théâtre d'un feu croisé d'excommunications, mais par la volonté divine les deux rivaux moururent la même année[5]). Après une autre année de vacance, sur l'ordre du roi Achot, dit le Miséricordieux, une réunion d'hommes choisis et de saints évêques plaça sur le siége pontifical le vénérable homme de Dieu Ter Khatchic, proche parent du pontife Ter Anania, dont la savante parole ferma la bouche aux dissidents. Ce saint et fervent adorateur du Christ siégea 19 ans et eut pour successeur Ter Sargis[6]), 24 ans.

Après Achot[7]) régna son fils Sembat, dit Chahanchah, qui s'occupa de compléter la muraille d'Ani par de hautes tours et en y comprenant de vastes espaces, jusqu'à la rivière d'Akhourian et au lieu dit la vallée de Dzaghcots. Il fonda dans la même ville la superbe cathédrale, qu'il n'eut pas le temps d'achever, ayant été surpris par la mort, après un règne de 13 ans. De son temps la construction du merveilleux monastère de Marmachen[8]) fut commencée par le dévot prince Vahram. Il eut pour successeur son frère Gagic, durant 20 ans. C'est celui-ci qui, sur le modèle du magnifique temple de Sourb-Grigor, oeuvre du pontife Nersès[9]), a bâti la superbe église sous le même vocable, dominant la vallée de

1) En 965; Baghk, contrée orientale de la Siounie, aujourd'hui Choucha.

2) Ven. «de sévère observance.»

3) On lui reprochait d'avoir introduit dans les églises des images, peut-être même des iconostases, à la manière grecque. V. Hist. de Siounie, p. 166.

4) Vahanic, tel est le titre que les Arméniens donnent à ce prélat, peu aimé d'eux à cause de ses tendances religieuses, par mépris de sa personne.

5) En 972. Tchamitch doute avec quelque raison de l'exactitude de ce fait, t. II, p. 1076; cf. Hist. de Siounie, p. 167.

6) En 992; il siégea 27 a., suivant Chakh.

7) En 977.

8) Ven. Marmarachen. Bien que nous n'ayons aucun moyen de constater l'étymologie du nom de Marmachen, qui paraît signifier «construction de Mariam,» cependant une inscription du mur N. de ce couvent, dont la copie est imprimée dans les Ruines d'Ani, Pl. XLIV, ne permet pas de douter que ce ne soit là la vraie lecture. L'inscription de fondation porte qu'il fut commencé en 988 et terminé en 1029. Suivant Sam. d'Ani, p. 70, le travail n'aurait duré que 6 ans, 988—994. Cette indication manque dans le manuscrit de l'Académie. Marmachen se nomme aujourd'hui Khanlidja.

9) Nersès-le-Bâtisseur, au VII[e] s., à Vagharchabat, aujourd'hui Edchmiadzin; v. Ruines d'Ani, Description, p.

Dzaghcots — à Ani. — Elle fut achevée en l'an 1000 de l'incarnation de N.-S Jésus-Christ, 447 du comput arménien. Son épouse, la reine Catramité, termina[1]) la sainte cathédrale, laissée inachevée par le roi Sembat. Le beau couvent de Bagnaïr[2]) fut aussi construit par Sembat Magistros.

Cependant après Kir-Jan la couronne passa[3]) à Basile — II le Bulgaroctone, — qui régna 52 ans[4]). C'était un homme bien intentionné, surtout à l'égard des Arméniens, et qui renonça même à la confession de Chalcédoine, pour suivre la vérité avec nous. Étant allé en Cilicie, il s'y fit baptiser, au couvent de Palactziac[5]), auquel il donna des villages, des champs et beaucoup d'autres richesses.[6])

A Ter Sargis catholicos succéda Ter Pétros[7]), 39 ans. Après Gagic-Chahanchah[8]), son fils Hohannès régna 20 ans. De son temps Sargis-le-Vestiaire[9]), homme de haut rang, construisit, outre plusieurs forteresses et églises, le glorieux monastère de Khtscounk[10]) et une église sous le vocable de S.-Sargis; il changea en citadelle le couvent de Dzaïrakar[11]) qu'il fortifia considérablement et orna de plusieurs belles églises.

Cependant le roi Hohannès, brouillé avec le catholicos Pétros, le jeta en prison et fit sacrer en sa place un certain Dioscoros, supérieur du couvent de Sanahin. Hoseph[12]), catholicos d'Aghovanie, accourut, et ayant réconcilié le roi et le catholicos, tira ce dernier de sa prison. Ce qu'ayant vu la populace d'Ani, elle se jeta impudemment sur Dioscoros et déchira le voile[13]) de son visage, le jour de l'Épiphanie, durant la bénédiction de l'eau,

---

86; Hist. § 26, Pl. XVIII. Cette église est toute couverte d'inscriptions, des plus anciens Pahlavides d'Ani. Quant à la date 447 arm., elle répond à 998, et le P. Alichan remarque avec raison qu'il faudrait 449 — 1000. Sam. d'Ani et Asolic l. III, ch. XLVII, ne donnent que l'année chrétienne: ainsi l'année arménienne a été ajoutée plus tard, d'une autre main.

1) En 1012 (soit 1010), ainsi que le porte l'inscription de la façade méridionale; Ruines d'Ani, Descrip. p. 23, Pl. XLII; l'année arm. 459, indiquée dans cette inscription, concurremment avec l'année chrétienne 1012, y répond réellement, dans le système de l'initiale 553; sur ce texte v. encore Bullet. de l'Acad. des sc. t. I, p. 399, § 1. Dans l'article cité je discute toutes les questions de chronologie relatives au fait dont il s'agit. Quant à la reine, son nom y est écrit «Catranidé,» et comme ce nom est peu commun dans l'histoire de l'Arménie, il est difficile d'en fixer l'orthographe d'une manière certaine: cf. Hist. de Siounie, ch. LVI, où il est écrit «Catramidé;» Math. d'Édesse, p. 7, 376.

2) Auj. Ghozlidjé, une heure à l'O. d'Ani. Sam. d'Ani écrit à tort Orbagnaïr.

3) En 976.

4) Ven. 50 ans.

5) Dans la Montagne-Noire.

6) Tchamitch, II, 876, dit seulement, d'après des autorités arméniennes qu'il ne cite pas, que Basile, par suite d'un vœu, prit l'habit monastique sous ses vêtements impériaux, «ce qui fait dire à certains historiens arméniens qu'il se fit moine et se retira au couvent de Palactziac.»

7) En 1019.

8) En 1020.

9) Ruines d'Ani, Histoire, p. 118, une inscription ne laisse aucun lieu de douter que le titre de Vest, sous lequel ce Sargis est toujours mentionné, ne soit celui de Vestiarius ou maître de la garde-robe impériale, contrairement à l'opinion vulgaire qui en fait un synonyme d'azat *ազատ* noble; Sam. d'Ani, ou plutôt son éditeur appuie mon interprétation.

10) Ou Khndzconk, auj. Bech-Kilisa «les cinq-églises,» village à l'O. de Dicor et de Mren, au S. d'Ani.

11) Ou Dzarhakar.

12) Mosc. Hohannès. Le P. Chahkhath. Descr. d'Edchm. t. II, p. 339, c'est le même que Tcham., t. II, p. 918, mentionne en 485 arm. — 1036, comme ayant assisté à la réintégration du catholicos Pétros, et que notre historien lui-même, p. 111, éd. Mosc., indique comme étant à cette époque catholicos d'Aghovanie. Ainsi la leçon de Ven. est la bonne, elle se trouve aussi chez Vardan, chez Matth. d'Édesse et autres.

13) *քօղ* velum, étoffe attaché à la coiffure du catholicos, et qui est un des signes de sa dignité.

car dans ce temps-là les catholicos officiaient avec le voile. On le chassa de la ville, et Pétros fut réinstallé. Pour Dioscoros, il s'en-alla avec chagrin dans son asyle de Sanahin, où il mourut et fut déposé tout auprès de l'église.

Au temps de la principauté de Zacharé, sous le célèbre vartabied Grigor, fils de Tonté, supérieur de Sanahin, les gens d'Ani envoyèrent à Sanahin un tailleur de pierres[1]) de chez eux, avec mission d'enlever, soit ouvertement, soit en secret, une portion des restes de Dioscoros, et de l'apporter dans la ville: «Car, disaient-ils, c'est à cause de lui que les étrangers nous maltraitent journellement, et peut-être pardonnera-t-il à notre ville l'opposition que lui ont faite nos ancêtres. L'envoyé voulut donc, une nuit, ouvrir la tombe et en retirer quelques ossements, mais il fut frappé d'une si grande frayeur qu'il ne put l'ouvrir et avoua le fait au vartabied Grigor. «Je n'oserais, dit celui-ci, faire une telle chose sans qu'un bon nombre des habitants d'Ani se réunissent pour venir ici. Alors nous prierions ensemble et demanderions pardon sur ses reliques.» L'homme se refusa à cela, disant qu'on n'y avait pas pourvu.

Après Hohannès régna Gagic, fils d'Achot[2]), 2 ans; or Hohannès, aussi nommé Sembat, étant mort, les princes et l'armée, sous l'impulsion du pontife Pétros, s'entendirent près des portes de la majestueuse cathédrale d'Ani, pour reconnaître comme leur souverain Gagic, fils du frère du roi Hohannès, et s'engagèrent par un écrit scellé à le servir de bon accord. Cependant Gagic ne faisait nul cas de cette bravoure guerrière qui mène le monde, et ce, dans un temps où l'énergie était plus que jamais nécessaire. Car la domination d'Ismael avait été ébranlée par le choc des Scythes, ainsi que nous l'avons fait voir précédemment, et celle des Grecs ne chancelait pas moins. Mais le roi, occupé depuis l'enfance à étudier les livres, y trouvait tout son plaisir. Ce que voyant les Grecs, ils l'attirèrent perfidement chez eux, surtout à l'instigation des princes, infidèles au serment fait à leur monarque, de défendre loyalement son autorité. Par l'exécution de leur parjure, ils causèrent leur propre ruine et celle du pays; car les Grecs enfermèrent dans une île celui qui était venu de son gré et mirent des gouverneurs à sa place, durant un an. Les habitants du pays, se jetant l'un sur l'autre, s'attaquant à l'envie, par des machinations profondes, par des propos calomnieux, n'avaient qu'un but, celui de se tromper et de se livrer mutuellement à l'empereur, ou d'imaginer comment remettre aux fils d'Agar, les princes le pontife, celui-ci les princes. Ceux qui faisaient résistance étaient arrachés de chez eux; quant aux demeurants, canailles sans maîtres, les Grecs les crossaient du pied, et commandèrent ainsi durant 20 ans[3]). Après quoi l'incendie de la fournaise méridionale se condensa, entrainant la bête avide de sang humain, et dévora dans ses flammes notre nation et surtout

1) Mosc. «à un tailleur d. p.» un messager? pour qu'il enlevât.

2) Achot était frère d'Hohannès et † quelque temps avant lui.

3) Ven. 21 ans.

la ville d'Ani, qu'Alp-Aslan assiégea durant 27[1]) jours. Il la prit et en extermina la population; l'animal sanguinaire n'épargna personne.[2])

Cependant notre sceptre royal fut supprimé; il restait pourtant quelques princes[3]), tels que Kiouriké, de la famille Bagratide, dans la ville de Loré et aux environs; puis un autre Gagic, roi de Vanand et de Cars, qui se rendit aux Grecs. Mais le premier de tous avait succombé, dans la personne de Gagic[4]); les autres se livrèrent bénévolement aux griffes du dragon, quelques-uns s'enfuirent chez l'empereur grec, et les Scythes devinrent maîtres de tout le pays. Pour les Grecs, ils donnèrent aux émigrés des propriétés, en territoires et en villes, du côté de Césarée et de Sébaste, qui échurent aux deux rois Gagic.

Quant au catholicos Pétros, l'empereur lui accorda les plus grands honneurs et le fit asseoir sur un siége d'or. Lorsqu'il se leva pour sortir, un évêque, nommé Eghiché, ayant enlevé le siége d'or où s'était assis le catholicos, les serviteurs impériaux ne le laissèrent pas faire, et l'empereur demanda à l'évêque pourquoi il en agissait ainsi: «C'est une loi chez nous, dit l'évêque, que personne ne s'asseie sur le siége réservé au catholicos.» L'empereur, admirant les respects que l'évêque rendait au pontife, ordonna donc aux serviteurs de le laisser enlever le siége, et lui dit à lui-même: «Ceci vaut 7000 dahécans[5]), prends et garde-le en mémoire de ton catholicos.»

Il arriva une fois, aux jours de l'Épiphanie, que le peuple chrétien et encore une grande foule de monde étaient réunis à Trébizonde pour la bénédiction de l'eau, comme c'est l'usage chez les chrétiens. Les Grecs, par jalousie contre les Arméniens, avaient placé Pétros par en haut, avec sa communauté, eux-mêmes étaient dans le bas du courant; car regardant la bénédiction arménienne comme imparfaite, eux, placés en bas, voulaient la recommencer. En outre ils avaient d'habitude une colombe blanche qui, après avoir plongé dans l'eau, prenait son vol. Cela induisait les naïfs à croire que le S.-Esprit était descendu, sous la forme d'une colombe. Or quand le pontife arménien dit la prière, l'eau du fleuve rebroussa, et il parut une vive lumière, éclipsant les rayons du soleil. La colombe des Grecs étant venue plonger dans l'eau, suivant l'usage, soudain un aigle se précipita

1) Ven. 25 jours.

2) Ani fut pris, non directement par Alpaslan, mais par son neveu Mélik-Chah, en 456 H.—25 décembre 1063 — 11 décembre 1064 de J.-C. Quant à la date précise du fait, Aristakès, historien contemporain, ch. xxiv, et Matth d'Édesse, postérieur de 100 ans, disent qu'il eut lieu en 513 arm. 1064, suivant la manière ordinaire de compter; Sam d'Ani nous apprend que ce fut le lundi après l'Assomption, (donc le 16 août) en 513 arm, d'après un manuscrit de Paris; en 513 — 1066, d'après celui de notre Musée as.: en 514—1067, d'après l'éd. de Zohrab. Vardan, malgré la date 513 arm., ajoute un mot qui se rapporte à ce chiffre, en disant que le fait eut lieu 24 ans après la mort du roi Hohannès, qu'il place en 1044: c'est une erreur de sa part. On a vu plus haut la date de l'hégyre. Quant au P. Tcham. t. II, p. 982, il tient pour le 30 maréri ou 6 juin 514—1064. Ainsi toutes les autorités sont pour l'année 1064: c'est tout ce qu'il y a de certain; cf. Chronol. arm. p. 297. Comme en 1064 le 1 navasard tombait le 5 mars, le 30 maréri, donné par les autorités du P. Tcham., arrive au 29 décembre et non au 13 juin:

5 mars 64 j.
30 maréri 299
363 = 29 décembre

3) Ven. omet cette petite phrase.

4) Ven. au temps de Gagic.

5) 10500 r. a.

sur elle, la prit et s'envola, à la grande honte des Grecs, qui, bon gré mal gré, louèrent la foi des Arméniens[1]). Par l'ordre de l'empereur, Pétros fixa son siége à Sébaste et de là dirigea son troupeau. Il y demeura jusqu'à sa mort[2]) et y fut enseveli, après 39 ans de catholicat. Khatchic lui succéda, pour peu de temps.[3])

Le peuple arménien s'étant donc rassemblé en un même lieu, Ter Vahram fut installé au siége pontifical, et nommé Grigoris, fils de Grigor Magistros, de la ville de Bedchni, et petit-fils du martyr Vasac[4]), c'était un homme savant et vertueux. Ayant prié son père[5]) de faire un commentaire sur l'art grammatical, celui-ci, qui était ami de la science, écrivit en beaux termes ledit commentaire. Cet admirable pontife a traduit, du grec et du syriaque, grand nombre de discours et d'éloges sur les saints martyrs[6]). Au bout de quelque temps il se mit en tête d'aller à Rome, vénérer les saints apôtres Pierre et Paul, et communiqua son projet à un vartabied nommé Géorg. Ayant convoqué son troupeau, évêques, prêtres et princes, il leur fit connaître son intention. Ceux-ci, fondant en larmes et soupirant amèrement, le supplièrent de ne pas les laisser orphelins et sans pasteur. «J'ai fait un voeu, leur dit-il, et ne puis y manquer. Voyez à trouver un homme que je sacrerai en ma place.» Or son messager était précisément le vartabied Géorg, ci-dessus mentionné. Comme l'assem-

---

1) Aristakès, le plus ancien historien arménien qui parle de ce fait, dit qu'il eut lieu sous le règne de Basile II, ce prince étant alors en Chaldée; Matth. d'Édesse dit que ce fut à Trébizonde, mais tous les manuscrits ne contiennent pas ce récit. Kiracos ajoute toutes sortes de détails, qui ne se trouvent pas ailleurs. Ruines d'Ani, Histoire, p. 109, j'ai réuni les témoignages qui m'étaient alors connus sur la contrée, sur la ville et sur le fleuve où le catholicos Pétros, nommé pour cela Gétadartz — qui fait rebrousser un fleuve — opéra le miracle auquel il doit son surnom. Comme le P. Chahkhathounof, Descr. d'Edchm. t. II, p. 196, croit que le fleuve bénit par Pétros est le Tchorokh, et que sur la carte du périple de la mer Noire, par le P. Minas Bjechkian, Descr. du Pont, j'ai trouvé un lieu nommé Eski-Trabizon, sur la rivière Fortouna, non très loin au S. du véritable Tchorokh, j'ai pensé que peut-être c'est là la rivière, théâtre du fait dont parle la tradition.

Quant à la mort du catholicos Pétros, voici ce que l'on sait: suivant Sam. d'Ani, ce personnage mourut à Sébaste en 506 arm. — 1059; Matth. d'Édesse dit en 507 — (commencée 7 mars) 1058, et qu'il fut enterré au convent de la Croix, à Sébaste. Vardan, postérieur de plus de 100 ans, dit aussi qu'il mourut au convent de la Ste-Croix de Varag, à Sébaste, un an après s'y être réfugié. De son côté le P. Tcham. II, 968, a trouvé dans ses sources que Pétros mourut et fut enterré au couvent de la Croix de Varag, à Sébaste, en 507—1058. Or M. Lottin de Laval, dans son voyage en Arménie, a trouvé et copié au couvent de Varag, dans l'ancien Vaspouracan, une inscription, que m'a communiquée obligeamment M. Langlois, de cette teneur. «En 471 — (soit 1022), ceci est la tombe de Ter Pétros catholicos, qui a arrêté le fleuve Djorokh, à Trébizonde, devant l'empereur Basile» Cette inscription, en très mauvais caractères arméniens, ne peut être contemporaine. Elle donne une fausse date de la mort de Pétros et doit avoir été faite, à une époque de beaucoup postérieure, par quelque Arménien, qui aura voulu constater le souvenir du passage de Pétros à Varag, après qu'il eut été momentanément remplacé par Dioscoros. Ce sujet a été traité avec une bonne logique, par le P. Alichan, dans le périodique des Mékhitharistes, le Bazmavep, janvier 1862, p. 18

2) En 1058.

3) Il siégea jusqu'en 1065.

4) V. Ruines d'Ani, Description, p. 54, les deux Tableaux généalogiques des Pahlavides, auxquels appartenaient Vahram et son père.

5) Grigor Magistros, avait été élevé à C. P.; il a réellement composé le commentaire dont il s'agit et bien d'autres ouvrages tant en vers, qu'en prose, dont la plupart sont malheureusement perdus. On loue beaucoup son recueil de lettres sur divers sujets, qui sont encore manuscrites et rédigées dans un style archaïque, non accessible à tous les lecteurs. V. une bonne notice sur Grigor Magistros, par M. Langlois, Journ. as. 1869.

6) C'est pourquoi il a été surnommé Vcaïaser «l'ami des martyrs»

blée ne cédait pas, et que, persistant dans ses supplications, elle ne savait où trouver un remplaçant: «Pourquoi tant le prier, leur dit Géorg? il a fait voeu de partir, et je le connais assez pour savoir que tout cela ne modifiera pas son projet. Eh bien! qu'il me sacre en son lieu et place.» Informé de cela, le catholicos passa de l'étonnement à un violent courroux, car Géorg avait juré de le suivre; mais bon gré mal gré, il dut le sacrer[1]) et se mit en route. Géorg s'assit sur son siége. Pour le saint pontife, il se rendit à Rome, où les Francs lui rendirent de grands honneurs[2]). Son voeu accompli, il s'embarqua pour aller à C. P., faire des traductions. Un vent violent, qui s'éleva sur la mer, ayant détourné le vaisseau de sa route, il fut jeté en Égypte. Les serviteurs qui l'accompagnaient eurent peur, parce qu'il était dans les moeurs des habitants de ce pays de piller les vaisseaux naufragés et d'en tuer les gens. Le saint pontife Grigoris s'étant donc mis en prières, il tomba de la pluie en Égypte, ce qui n'était jamais arrivé. A cette vue les Égyptiens furent épouvantés, mais l'Agarien, leur monarque, homme savant, rassembla son monde et leur dit: «Vous savez par vous-mêmes qu'il n'y a jamais eu de pluie en Égypte, depuis le commencement du monde; la grêle seulement y est tombée au temps de Moïse, et la pluie une fois, lors de la venue de Jésus: ceci donc prouve qu'il est arrivé quelque personnage opérant des merveilles: Allez, informez-vous qui c'est.» En battant le pays, les gens rencontrèrent S. Grigoris, avec ses serviteurs, priant ensemble sur le rivage. On les amena au sultan, qui lui demanda: «Est-ce à cause de vous, cette pluie? — Oui, répondirent-ils. — Pourquoi, demanda-t-il, l'avez-vous souhaitée? — Nous craignions d'être tués, suivant la coutume du pays, car nous avons fait naufrage en mer.» Ils racontèrent donc leur histoire en toute sincérité. Le prince étonné loua leur foi et dit au pontife: «Viens siéger à Alexandrie, qui est la chaire de Marc, et tous les chrétiens de mes états t'obéiront.» Il lui fit beaucoup de présents et l'aima comme son père; depuis lors le siége d'Alexandrie est soumis à celui de S. Grégoire. Le pontife demeura là et y fit une belle mort, pour la gloire de Dieu.[3])

Le roi Kiouriké, de la famille Bagratide, fils de David, fils de Dérénic, fondateur des superbes monastères d'Haghbat et de Sanahin[4]), ayant vu que Ter Grigoris avait aban-

1) En 1071; en 1074 il alla à Ani et se donna un vicaire, dans la personne de Ter Barsegh, fils de sa soeur, et partit pour l'Europe l'année suivante.

2) Tcham. II, 100. Le terrible Hildebrand ou Grégoire VII siégeait alors sur le trône pontifical.

3) Chakhath. t. II, p. 200, dit qu'en 1105 le catholicos alla s'installer au couvent de Carmir-Vank, à Rhaban, près de Késoun, où il mourut. Son successeur fut ce Ter Barsegh, de qui il a été parlé plus haut. Le P. Alichan remarque ici avec raison, que l'historien confond Grigor Vcalaser avec son neveu Grigor, depuis aussi catholicos, qu'il avait sacré évêque d'Égypte.

4) Kiouriké II, roi des Aghovans postérieurs, ayant Loré pour capitale, était fils de David-sans-Terre, fils de Coriké ou Gourgen, Matth d'Édesse p. 185 de la trad. fr. dit à tort «fils de Gagic,» premier prince de cette petite dynastie. Ce n'est pas ce Gourgen qui a fondé, à proprement parler, les couvents d'Haghbat et de Sanahin, dont l'antique origine n'est pas signalée par l'histoire. Ce que l'on sait clairement par les inscriptions, c'est que le roi Achot le-Miséricordieux et sa femme Khosrovanouch ont beaucoup fait pour l'embellissement de ces deux monastères, de 961 à 969, et que plusieurs églises et chapelles y ont été construites soit par eux, soit de leur temps. Spécialement l'église de la Vierge, à Sanahin, porte au faîte du pignon oriental la figure de deux personnages, que la tradition nomme Coriké et Sembat: soit de deux fils d'Achot-le-Miséricordieux, soit plus probablement de

donné son siége pour aller à Rome, manda Ter Hoseph[1]), catholicos d'Aghovanie, et lui fit sacrer Ter Barsegh catholicos d'Arménie (en 1081).

Un certain Sargis, prêtre de la porte du catholicos, fut aussi sacré évêque d'Haghbat, qui depuis lors devint un siége épiscopal. A Sargis succéda l'évêque Géorg; à celui-ci Barsegh, homme d'un bel extérieur. Thamar, reine d'Ibérie, l'ayant vu, lui témoigna des égards, à cause des charmes de sa personne, car ses frères étaient des fonctionnaires de la maison royale. Barsegh eut pour successeur l'évêque saint[2]) Grigoris, parent des princes Zakaré et Ivané, qui était notre contemporain; puis Hohannès, homme aussi doux que vertueux, parent des princes de Khatchen[3]). C'est lui qui a détruit le petit porche, en avant de la cathédrale d'Haghbat, et en a bâti un autre, d'une grandeur et d'une élégance vraiment admirables. Puis ce fut un autre Hohannès, fils de la soeur des princes Zakaré et Ivané[4]) et d'un frère du précédent. Comme il avait construit une jolie forteresse, aux puissantes murailles, entre Haghbat et Sanahin, il s'éleva de la mésintelligence entre ces deux grands monastères, comme si le fort en question eût été sur le territoire de Sanahin. Chahanchah, fils de Zakaré, prit parti pour ce dernier, parce que son père y était enterré, et qu'il le regardait comme sa propriété de famille. Haghbat, au contraire, était dans le domaine des rois d'Ibérie. A cette époque l'évêque Hohannès étant mort, le fort fut démoli, par l'ordre des Thathars. Après le décès de l'évêque Hohannès, un Hohannès Bagratide[5]), fils d'Aghsarthan, de Madznaberd, occupa l'évêché 2 ans. Il ne fut pas sacré dès l'abord, à cause du désordre des temps, mais il reçut plus tard la consécration de Nersès, catholicos d'Aghovanie, des environs de Madznaberd. Après lui ce fut Hamazasp[6]), de la ville

---

Coriké et son frère, de Loré; là même, l'église sépulcrale du Sauveur est l'oeuvre de princesses appartenant encore à cette dernière dynastie, qui y sont enterrées.

Quant à Haghbat, situé plus au N., l'église de la Croix y fut commencée sous Achot-le-Miséricordieux, avant l'an 977, et achevée en 991, et porte également les images et les noms de Coriké et de Gourgen. Le porche, renfermant plusieurs tombes des princes de Loré, est l'oeuvre des mêmes personnes qui ont fondé le Sauveur de Sanahin. Comme j'ai beaucoup étudié l'histoire de ces deux couvents, qu'il me soit permis de renvoyer le lecteur au Bullet. scientif. t. X, N. 19—21; Mél. asiat. t. IV, p. 605; Mém. de l'Acad. des sc. t. VI, N. 6, en russe; D. Grimm, Monuments d'architect. en Géorgie et en Arm. Pét. 1864; les notices placées au commencement ont été malheureusement imprimées très incorrectement, en ce qui concerne les noms propres, sans que j'en aie vu les épreuves.

1) Cf. Mkhith. d'Airivank, sous l'année 1081; mais suivant Matth. d'Éd. p. 185, ce fut *Stéphanos*, qui sacra Barsegh en 1081. Vardan, Mosc. p. 139 du texte, 130 de la trad. russe, dit que «Coriké fit sacrer Stéphanos catholicos des Aghovans:» Ven. p. 104, dit au contraire que Stéphannos et le roi Coriké nommèrent Barsegh: c'est une variante importante à rectifier. Chahkhath. Descr. d'Edchm. II, 340, s'en tient à Mkhithar et à Kiracos, au sujet de Ter Hoseph; Tcham. III, 7, à Matth. d'Édesse, au sujet de Stéphanos. La date de l'avènement de Barsegh, 1081, comparée avec la liste des catholicos d'Aghovanie, infrà, § 11, laisse trop d'incertitude, pour que, sauf renseignements ultérieurs, on puisse trancher la question de personnes.

2) Ven. omet ce mot, qui manque aussi au manuscrit du Mus. asiat. Ce Grigoris était fils de Doph, soeur des princes ici nommés, et de Qara-Grigor, prince de Khatchen. Il vécut au moins jusqu'en 1204.

3) Les inscriptions parlent de lui en 1205—1221.

4) Nerdchis ou Nedchanmin avait en effet épousé un prince de Khatchen dont le nom est inconnu. Hohannès est nommé dans une inscription de l'an 1233.

5) Il était fils de Coriké, dernier roi des Aghovans de Loré, dont la généalogie se voit dans mon Addition IX à l'Hist. de Géorgie.

6) On a des inscriptions avec le nom de cet Hamazasp, des années 1243—1257.

d'Ani, qui a construit ici une église merveilleuse, un édifice pour suspendre les cloches, ainsi qu'un grand et admirable oratoire.

Pour en revenir à notre point de départ, le catholicat arménien se trouva scindé en plusieurs parties: Ter Grigoris ou Vahram, en Égypte; Géorg, dans les contrées occidentales; un autre, dans l'île d'Aghthamar, dans le Vaspouracan; Ter Barsegh, en Arménie. Telles étaient les diverses fractions du catholicat.[1])

Pour le roi Gagic, d'Ani[2]), étant allé visiter l'empereur, dans les états duquel il résidait, et revenant à Césarée, il apprit qu'un certain Marc, métropolitain de ce pays, avait un chien, qu'il nommait Armen, à cause de la haine des Grecs contre les Arméniens. Or ce nom, donné par les Arméniens à leur race, est un souvenir du brave Aram Haïcanide[3]). Étant descendu pour la nuit chez le métropolitain, le roi Gagic fut reçut amicalement. Quand ils furent dans les vins, le roi dit: «J'ai appris que tu as un chien de race, montre-le-moi, que je le voie. — Il est justement dans la rue, en face de nous, dit le métropolitain. — Appelle-le, qu'il vienne,» dit le roi. Celui-ci ayant appelé son chien d'un autre nom que l'ordinaire, l'animal ne comprit pas et ne vint point auprès de lui. «Appelle-le par son nom,» dit le roi; quand le métropolitain eut crié «Armen, Armen!» l'animal se leva et accourut. «Pourquoi lui avoir donné un tel nom? dit le roi. — Parce qu'il est tout jeune[4]),» dit le métropolitain. Sur l'ordre du roi à ses serviteurs «Apportez un grand sac et fourrez-y le chien,» on put à-peine y faire entrer l'animal. «Mettez-y aussi le métropolitain, commanda le roi, que je voie si le chien est aussi jeune qu'il le dit.» Comme le malheureux priait et suppliait «Maintenant, dit le roi, piquez le chien avec une pointe, afin qu'il mange cet homme.» Ce qui ayant été fait, l'animal furieux de douleur le déchira en morceaux, et des dents et des griffes, jusqu'à ce qu'il fût expiré. «Tu sauras maintenant, dit le roi, si Armen est tellement jeune.» Pour lui, il pilla l'évêché et ne fit plus de visite à l'empereur.

Une autre fois[5]) le ci-devant roi, étant un jour allé à la chasse, pris de vin, descendit de cheval, pour se reposer à l'ombre d'un arbre. Ses gens s'étant dispersés à la poursuite

1) Cette notice n'est guère exacte pour un contemporain; car Grigoris n'était pas catholicos, mais simple évêque en Égypte, et ce, vers la fin de la vie de son oncle Grigor Vcaiaser; Géorg ne fut catholicos que peu de temps, par le choix et du vivant du vrai catholicos; David ne monta au siége d'Aghthamar qu'en 1113; enfin Ter Barsegh fut d'abord simple vicaire à Ani, et pontife suprême seulement en 1105—1118. Cf. inf. fin du § III.

2) Kiracos dit «de Cars;» l'éd. de Venise relève avec raison cette erreur; car Matth. d'Éd. qui rapporte le fait que l'on va lire, en 514 arm. — 1065, 6, le met bien sur le compte de Gagic, roi détrôné d'Ani, et non sur celui de l'autre Gagic, ex-roi de Cars, dont il a été parlé plus haut, p. 49.

3) Aram est en effet le 6e descendant d'Haïc, fondateur de la nationalité arménienne, et son nom est regardé, faute de meilleure étymologie, comme l'origine de celui sous lequel les Arméniens sont connus. Indépendamment des Grecs, qui ne connaissent que le nom ἀρμένιοι, des Latins et des musulmans, qui l'ont transcrit, on trouve aussi parfois, bien rarement, cette forme chez les auteurs nationaux eux-mêmes. Cf. Hist. de Siounie p. 20; Indjidj, Antiq. de l'Arm. I. 3 sqq.; S.-Martin, Mém. I, 254. Sam. d'Ani, p. 25, արմենու; M. Muller a prouvé que le nom d'Elbrouz vient du pehlevi Har-Bourdz «la montagne de Perse;» Arménie ne viendrait-il pas du même mot Har, ainsi que Ararat de Har-Har-at «pays montueux, deux montagnes?» v. Mosé Cagh. tr. r. p. 239.

4) Ἀρμένος «arrangé, gracieux.»

5) Nos textes portent: «L'autre ci-devant roi,» mais il s'agit du même Gagic d'Ani.

du gibier, il n'avait avec lui personne autre qu'un petit jeune homme. Des Grecs, qui le rencontrèrent, le reconnurent, l'enlevèrent et le portèrent dans une citadelle. Ayant cuvé son vin et ouvert les yeux: «Où suis-je? dit-il. — Là où est le métropolitain Marc, répondirent les Grecs,» et ils le jetèrent honteusement par-dessus le mur. Lui écharpé et mort[1]), l'enfant, son compagnon, fut acheté par un Arménien, qui lui donna sa fille. Après un certain temps l'enfant, devenu un homme, alla du côté de la Cilicie, chasser aux perdrix, avec un seul compagnon. Il y avait là une forteresse, dite Bartzrbert, et un évêque grec, avec lequel il se lia d'amitié; il passa un certain temps à boire et manger de compagnie avec lui, sans perdre un instant de vue ce que les Grecs avaient fait au roi Gagic, Arménien comme lui. Un jour donc, que tous les serviteurs de l'évêque étaient sortis de la forteresse pour le besoin de leurs affaires, l'évêque restant seul avec un jeune garçon, notre chasseur vint chasser la perdrix en vue du rempart, où, apercevant l'évêque, il l'invita à venir dîner avec lui. L'évêque, de son côté, l'engagea à venir dans l'intérieur[2]), et comme il ne le voulait pas, descendit seul, sans domestique. Voyant l'évêque venir sans compagnie et sachant la citadelle absolument déserte, il dit à l'homme qui était avec lui: «Voilà pour nous le jour de venger le meurtre sanglant commis par les Grecs sur notre roi. Si l'évêque t'envoie, tâche de t'emparer de la citadelle, et fais-le moi savoir par quelque signal, afin que je me défasse de lui.» L'évêque arrivé, ils se mirent à manger et, le vin étant venu à manquer, l'évêque dit au serviteur: «Va dans le fort, chercher du vin, pour nous réjouir ensemble.» L'homme part, transmet à un valet l'ordre de l'évêque, et quand l'autre se baisse pour puiser dans le vase à vin, il le prend par le pied, le jette dans le vin, la tête en bas, et l'y noie, puis il va sur le rempart et annonce à son maître «qu'il a pris la place.» Celui-ci étrangle l'évêque au bas du mur et pénètre dans l'intérieur. Peu-à-peu, par force ou par adresse, il augmenta ses possessions, en sorte que lui, ses fils et petits-fils furent maîtres des villes et cantons de la Cilicie. C'est l'ancêtre du roi Léon, qui, par sa bravoure, étendit ses frontières, ainsi que nous le dirons plus bas.

Cependant après Basile[3]) régna l'empereur Constantin, puis Romain l'ancien[4]), Michel,

---

1) La mort de Gagic arriva en 1080, avec d'autres circonstances, racontées par Matth. d'Édesse, p. 183. En tout cas le roi fut surpris et tué dans la citadelle de Kizistra ou Kybistra, par les fils de Mandalé, qui en étaient maîtres. L'un des compagnons du roi était Rhouben, «son parent,» qui fonda la dynastie des Arméniens de Cilicie. Le mot vague «son parent,» qui se lit pour la première fois, à ce que je crois, chez Vardan, Mosc. p. 148, որ էր հարազատ նր «qui était parent de Gagic;» Ven. p. 111, յազատաց գագկա «qui était un des nobles du roi,» ce mot n'est expliqué plus en détail par aucun des historiens contemporains ou postérieurs. Notamment Matthieu d'Édesse, ch. CXIX, CLI, ne donne aucune sorte de qualification à Rhouben. Le connétable Sembat, dans sa Chron., Paris, p. 87, semble ranger Rhouben parmi les princes de la suite de Gagic; mais Vahram, ibid. p 192 le qualifie արեանառու «consanguin» du roi. Cependant tous s'accordent à dire qu'à la mort de Gagic «la dynastie Bagratide s'éteignit,» ce qui ne serait pas rigoureusement exact, si Rhouben avait été lié de parenté avec cette famille. Ainsi la question de l'origine royale des Rhoubénides reste douteuse.

2) Ven. L'évêque, ayant vu cet homme, l'invita du haut de la muraille à venir chez lui pour dîner. L'autre ayant refusé, l'évêque descendit.

3) En 1025.

4) C'est Romain Argyre, en 1028.

Kir-Zi [1]), enfin Monomaque, sous lequel on dit que Gagic vint en Grèce [2]). Il eut pour successeur Kir-Thodor [3]), puis Doukidz, puis Diogène. En sa 1[re] année mourut Gagic-Chahanchah [4]), roi de Vanand. En la 8[e] année [5]) de son règne, Diogène alla avec une armée nombreuse faire la guerre en Perse. Arrivé à Manazkert, il prit cette place, ce qu'ayant appris le conquérant Alp-Aslan, il marcha à sa rencontre [6]) et lui livra une furieuse bataille, où Diogène fut vaincu et pris, puis relâché, chargé d'une forte contribution. Mais son peuple ne le reconnut pas et donna la couronne à Michel, fils de Doucas, qui lui livra de nouveau bataille. Ses gens lui passèrent un sac et le livrèrent à Michel; en route on lui creva les yeux, par l'ordre de l'empereur, et il mourut de douleur, en l'année 521 arm. — 1072. [7])

La même année les jugements du Dieu patient et juste en ses oeuvres atteignirent Alp-Aslan, ce monstre arrogant et indompté Lorsqu'il rugissait, dans sa rage de subjuguer l'univers, et déversait sur ceux qu'il n'avait pas mis sous le joug l'amertume suffoquant son coeur, ce scélerat disparut soudain de la terre, frappé par le glaive: qu'il ne voie pas la gloire de Dieu!

Après lui régna son fils, le fortuné Mélik-Chah, qui, au lieu d'imiter la méchanceté de son père, n'eut que des pensées de bienveillance, s'étendant à tous ses sujets et notamment à la nation arménienne. Dans ces dispositions il blâmait les plans de son père, comme ceux d'un ennemi de la paix et de l'humanité, n'ayant de jouissance que dans le sang et les douleurs. Quant à lui, il était sage et doux dans sa conduite et traitait chacun convenablement. Ce monarque, sage et brave entre tous, veillait à ce que chacun observât la justice, à ce que nul des faibles n'éprouvât de vexations, et que les exigences des grands n'allassent pas jusqu'à l'arrogance. Aux sentiments distingués, à l'élévation des pensées il joignait une tenue et des formes tout-à-fait royales. En peu de temps il réussit à soumettre le monde, non tant par les armes et la violence que par l'amitié et la douceur. Ayant ainsi occupé l'empire durant 20 ans, avec une bonne renommée, il mourut, empoisonné par une femme.

Il s'ensuivit une effroyable guerre de 4 ans, pendant laquelle son frère Doudouch et son fils Békiaroukh détruisirent la bonne harmonie du monde par des combats sans fin.

---

1) Kyra-Zoé; après Romain Argyre, il y eut Michel IV le Paphlagonien, en 1034, puis en 1041 Michel V, dit Caléphate, ensuite Kyra Zoé et Théodora, deux filles de Basile II, en 1042, enfin Constantin Monomaque, peu de mois après.

2) Le fait est certain. Le roi d'Arménie Jean Sembat avait fait donation de ses états à Basile II, s'en réservant la jouissance, sa vie durant. Les successeurs du monarque grec ne réussirent pas à réaliser la donation; mais en 1044 Monomaque, encouragé par les intrigues et la mésintelligence des seigneurs arméniens, attira le roi Gagic à C. P., où il le retint pour toujours: c'est ainsi que finit le royaume d'Ani.

3) Kyra Théodora, en 1054; Michel VI Stratiotique, en 1056; Isaac Comnène, en 1057; Constantin Ducas, en 1059; enfin Diogène en 1068; son nom s'écrit en arménien դիուժէն, il ne régna que 3 ans.

4) Le titre de chahanchah appartenait au roi d'Ani, et non à celui de Cars: ce dernier † en 1080 ou 1081, et non en 1068.

5) Lis. «en la 3[e].»

6) Ven. Il y eut une famine affreuse et une bataille.

7) Il mourut au mois d'octobre 1071: ainsi la guerre contre les Turks eut lieu en la 3[e] année de son règne.

Grâce à l'incurie de ces deux dominateurs, le sang répandu coulait par torrents, non-seulement celui des martyrs, immolés sous les armes, mais encore celui de populations entières. C'est ainsi que cessa tout bonheur, quand la vie fut arrachée au monarque[1]); après quoi le pouvoir échut à Békiaroukh, par le meurtre de Doudouch, puis à Khizil[2]), qui prit la ville de Loré et les couvents de Sanahin et d'Haghbat.[3])

Après l'empereur Michel, Alexis — Comnène — prit la couronne[4]). En sa 17[e] année, les Romains passèrent par la Thrace dans les régions asiatiques, pour venger sur les Scythes, sur les Persans et sur l'Arabie entière, les maux infligés aux chrétiens[5]). Le fils de Bélial, Alexis, souverain de C. P., leurs causa bien des douleurs, par ses ruses, tant secrètes qu'à découvert. Cet homme sans foi faisait mêler du poison à leurs vivres et dans leur boisson, avant de les leur livrer: ils mangeaient et mouraient. Il trompa également sur mer ces gens, qui se fiaient à lui, comme à un coréligionnaire. Il poussait la trahison jusqu'à assister les barbares: Dieu le lui rende! il n'était chrétien ni par son père, ni par sa mère. Beaucoup de Francs périrent; les survivants, dépouillés de tout, se portèrent sur Antioche, qu'ils prirent, ainsi que Jérusalem: c'étaient les deux chefs, de race royale, Maïmoun — Boémond — et Tanghril — Tancrède — et 7 comtes. Godefroi devint roi de Jérusalem; puis Baudoin. 17 ans; puis Amaury, 19 ans: cela eut lieu en 546 arm. — 1097. Le conquérant scythe Khizil ayant été tué lors de la prise de Dovin par les Persans[6]), sa principauté se divisa: l'un s'empara violemment du Khorasan, l'autre de l'Assyrie, un 3[e] des contrées de la Cappadoce et de l'Arménie, un 4[e] de l'Égypte; d'autres enfin, dont les noms me sont inconnus, s'établirent ailleurs.

En 562 arm. — 1113, Ter Barsegh mourut, ayant exercé 33 ans[7]) le catholicat, et le siége fut occupé avec une gloire incomparable par Ter Grigoris, frère de Nersès. Tous deux étaient de la famille de S. Grégoire[8]). S'étant donc assis au siége du saint Illuminateur, l'admirable pontife S. Grigoris — Grigor Pahlavonni — rehaussa l'éclat de la sainte

1) Tout ce qui précède, sur Alp-Aslan et sur Mélik-Chah, est tiré textuellement de l'ouvrage perdu de Sarcavag, cité par Sam d'Ani.

2) Nom qui signifie rouge; Ven.

3) En 553 — 1106 (lis. 551 — 1102).

4) En 1081.

5) C'est la première croisade, dont le départ eut lieu réellement en 1096; les croisés prirent Jérusalem en 1099; mais les historiens arméniens ont été mal renseignés à ce sujet, ou se sont fortement trompés dans la réduction des différentes ères

6) «Après un siége de six mois,» ajoute Sam. d'Ani, en 556 arm. 1109 (lis 554 — 1105) Cet auteur est presque seul à parler de Khizil., ici et quelques lignes plus haut, sans doute d'après Sarcavag; car on sait que dans la dynastie seldjoukide Barkiarokh eut pour successeur Gaïath-ed-Din Abou-Chodja Mohammed; Dherbelot au mot Selgiukian Iran. Il faut donc que ce Khizil soit, non un prince seldjoukide, mais quelque émir, dont le nom a échappé aux autres historiens. Or voici ce que dit Vardan: «En 554—1105, en suite de quelques troubles, il s'éleva en Perse un émir, du nom de Khizil, Scythe de nation, qui prit de force Dovin et tua Bounar, frère de Manoutché, qui étant allé à la cour de Perse, en ramena des troupes et tua Khizil sur le tombeau de son frère.» Ven. nomme Abounasr, le frère de Manoutché; un manuscrit porte Boukar; v. Ruines d'Ani, Descript. p. 30, la littérature des Inscr. des Bénicheddad, et Bull. hist. Philol. VI, 195 leur généalogie complète.

7) A partir de l'époque où il fut désigné vicaire du siége, à Ani.

8) Ils étaient fils d'Apirat, frère de Barsegh, petit-fils lui-même de Grigor Vcalaser.

église par diverses dispositions et réglements canoniques, et s'efforça en tontes choses de prendre pour modèle ses ancêtres, S. Grégoire et ses fils. Il transporta le siége pontifical dans la citadelle dite de Hrhomcla[1]). En effet, depuis que les Grecs enrent emmené le roi Gagic et Ter Pétros, le trône pontifical n'était plns resté en orient, mais se trouvait dès lors dans les domaines des Grecs, tantôt à Sébaste, tantôt dans le pays de Dzovk[2]); ponr Grigoris, il le transporta dans le Cla[3]) — forteresse des Romains — Hromcla. Voici quelles furent les causes de cette translation. Inquiété par les Scythes et par les musulmans et errant de côté et d'autres, Grigoris vit la force de cette citadelle. Il y transporta les choses saintes et les y déposa avec les ustensiles ecclésiastiques, sous la garde d'nne pieuse princesse franque. Sur ces entrefaites le prince, maître de la place, étant venn à mourir, sa femme resta veuve[4]), et le saint pontife supplia cette dévote personne de lui donner ladite citadelle, ponr en faire la résidence du catholicos d'Arménie. La femme y consentit volontiers. Le saint pontife envoya cette dame en Cilicie, anprès de Thoros, grand prince des princes, qni la combla de joie en lui donnant des villages, des champs et d'antres propriétés, et la renvoya dans son pays.

Ce prince Thoros et son frère Stéphané étaient fils du prince Léon, fils de Constant, fils de Rhonben, et petits-fils de l'homme que j'ai mentionné plus haut, appartenant à la lignée et descendance[5]) de Gagic Ardzrouni[6]). Par leur bravoure ces princes reculèrent leurs limites, en s'emparant de plnsieurs territoires et villes de la Cilicie, de la Syrie[7]) et de bien d'autres. Ils conquirent les fameuses villes de la contrée: Tarse, Sis, Adana, Séleucie, toutes les cités et territoires des environs. Ce qu'ayant appris l'empereur grec Alexis, il envoya contre les princes arméniens Thoros et Stéphané des troupes nombreuses, commandées par Andronic. Stéphané fut pris par ruse et mis à mort. Pour Thoros, il emmena ses nevenx Rhouben et Léon et les déposa dans une bonne forteresse, puis il tira vengeance des Grecs habitant le pays, pour le sang de son frère. Ceux qu'il prit fnrent massacrés, les autre forcés à s'enfuir de la Cilicie, et lui, par des prodiges de valeur, se rendit maître de tonte la contrée.

En l'année 562 arm. — 1113, où mourut le catholicos Barsegh[8]), le grand et admirable vartabied Géorg, surnommé Méghric — le mielleux — grâce à la douceur de ses

1) En 1147.

2) Dzovk, fort, dans un lac de la Mésopot. septentr.

3) ar. قلعة forteresse.

4) C'était la veuve du prince Joscelin, tué dans une bataille contre les musulmans.

5) Ven. «et aux troupes.»

6) Ici notre auteur semble faire deux personnages de Rhouben et de l'homme qui accompagnait le roi Gagic. En outre il qualifie autrement le prince tué en 1080, que nous savons être Gagic, dernier roi *bagratide* d'Ani, et non un antre. Il est certain que tous les auteurs arméniens, excepté Kiracos, dans le passage qui nous occupe, regardent les Rhonbénides comme issus, sans dire positivement de quelle manière, des Bagratides d'Ani. Le chronographe Samouel, en 525—1078 (ce passage manque au manuscrit du Mus. asiat.), dit en effet que Rhouben était «consanguineus» du roi Gagic; Vahram, dans son Hist. en vers des Rhoubénians, Paris 1859, p. 192, le qualifie également *արեանառու* «du même sang;» c'est tout ce que je connais de sources anciennes sur ce sujet.

7) Ven omet la Cilicie et la Syrie.

8) Sam. d'Ani en 562—1115; en 563, Chron. de Sembat.

mœurs, passa vers le Christ. C'est lui qui a donné des lois au merveilleux monastère de Drazarc[1]), obligé à un service perpétuel, de nuit et de jour, à l'observance d'un jeûne non interrompu, avec défense de rien posséder en propre, et à tout recevoir de la communauté.

La même année les Romains, — les Latins — prirent Tancrède, maître de la ville d'Antioche, qui mourut empoisonné par leur patriarche. Après Ter Barsegh, Grigoris exerça le catholicat 53 ans. Cet admirable pontife entreprit la construction, dans ladite forteresse[2]), d'une magnifique église à coupole, et s'occupa de traduire des livres religieux. Il en fit mettre un grand nombre en langue arménienne, par des traducteurs, et exécuta lui-même plusieurs versions.

De son temps vivaient de savants et illustres vartabieds: l'admirable Nersès, son frère[3]); un autre Nersès, évêque de Lambron, frère d'Héthoum, qui a traduit le Commentaire de l'Apocalypse de S. Jean-l'Évangéliste[4]), l'Histoire de Grégoire, pape de Rome, et la règle de S. Benoit. Il a encore écrit lui-même le Commentaire des Psaumes de David, des Proverbes de Salomon et du S. Missel, ainsi que des prières de S. Jean-l'Évangéliste, commençant ainsi: «Il était avec les frères.» Il a encore bâti la magnifique église du couvent de Skévra, tout près de l'imprenable citadelle de Lambron, et réglé le service du couvent sur le modèle des autres nations[5]), avec diacre et lecteur, la tête non couverte, ce que blâment beaucoup d'Arméniens.

Il y avait encore un autre évêque, Ignatios[6]), auquel le catholicos ayant ordonné de faire un commentaire sur l'évangéliste Luc, celui-ci refusa de s'en charger, jusqu'à ce qu'il lui apparut dans une vision une maison splendide, très agréablement ornée, où des troupes de vartabieds se réjouissaient dans l'église. Quand il voulut pénétrer à l'intérieur, les vartabieds l'en empêchèrent: «Pourquoi, disaient-ils, n'as-tu pas pris la peine de commenter l'Évangile de Luc? Tu n'entreras pas ici.» A son réveil il se mit à expliquer en style mystique et profond ledit Évangile.

Sargis, un autre vartabied du couvent nommé en syrien Tcharachitav[7]), commenta en discours longs et abondants les sept Épîtres catholiques, avec préfaces et homélies. Un autre évêque, du nom d'Hoseph, était célèbre dans le pays d'Antioche. En orient les hommes renommés pour leur science, les lumières de l'église, étaient le vartabied Anania de Sanahin[8]), du temps de Dioscoros, profond et éloquent, habile dans l'art du comput, com-

1) Situé près de Sis et dépendant directement du catholicos; dans quelques anciens documents latins il est nommé par allittération «Trium arcuum, des trois-arcs.»

2) i. e. à Hrhomcla. Cette locution indique un extrait, découpé d'un même livre que celui d'où sont tirées les notices précédentes.

3) Ven. Un autre évêque Nersès, et Nersès év. de L.

4) Ce Commentaire est l'œuvre d'André, archevêque de Césarée; Quadro della Stor. lett. di Arm. p. 98.

5) i. e. des nations étrangères, non asiatiques.

6) Cf. Tcham. III, 56, sur Ignatios, Sargis et autres.

7) Ven., Tcham, Qarachithav.

8) Tcham. II, 929, parle en effet de cet Anania et de ses divers ouvrages, mais ne lui attribue pas la science du computiste. On se rappelle qu'au VII[e] s. un vartabied de même nom avait travaillé sur le calendrier, sup. p. 32. n'y a-t-il pas ici un lapsus memoriae, de la part de Kiracos?

mentateur des divines écritures. Il avait, dit-on, compilé pour l'explication des écrits apostoliques, les paroles d'Ephrem, de Jean Chrysostôme, de Cyrille et d'autres saints, en avait fait un abrégé, pour en rendre la lecture plus facile, et rédigé un aperçu des Évangiles, mystique et profond, avec rapprochement des textes. Il avait aussi composé un écrit lumineux et savant sur les paroles mystiques «de Sanctification,» dites *khatchétsar*[1]) dans les églises orthodoxes, et un Panégyrique de Choghacath. Secondement le grand sage et savant Hohannès d'Haghbat, dit Sarcavag, s'était exercé à écrire sur beaucoup de sujets et avait laissé une mémoire honorée, chose que beaucoup désiraient et difficile à exécuter[2]). C'est lui qui a composé pour les Arméniens un calendrier fixe et invariable, au lieu de celui qui était mobile, et par-là il fait concorder toutes les nations avec la nôtre. Aussi était-il très sage et orné de grâces divines. Ses discours étaient pleins de sens philosophique, comme ceux de Grégoire-le-Théologue, et dépourvus de rusticité. Il a écrit un Panégyrique du puissant roi Trdat, du saint pontife Nersès et des admirables Sahac et Mesrob. Il a composé également l'hymne des Ghévondians, sur un mode suave et harmonieux, commençant par les mots: «Les saintes églises ont brillé en ce jour,» et en outre le Panégyrique des mêmes saints, des livres de prières et une liste des livres canoniques[3]). David, roi d'Ibérie, père de Dimitri et aïeul de David et de Giorgi, le chérissait au point, que recevant sa visite, il se jetait à genoux devant lui et, la tête baissée, demandait sa bénédiction. Hohannès lui imposait alors la main et disait le psaume: «J'ai trouvé David, mon serviteur. Que ma main le reçoive, que mon bras le fortifie, que l'ennemi ne l'offense pas.» A cause de lui, le roi aimait la nation arménienne. Il lui arriva un jour d'exclure du sacrifice mystique un certain Zomzoma, pour quelque action irrégulière. Celui-ci, au lieu de se repentir, résolut de tuer le saint homme, et l'ayant rencontré, comme il sortait d'une caverne, en bas du couvent, qui avait vue sur la rivière, il se jeta sans honte sur lui, le

1) Ce mot signifie «tu as été crucifié,» et s'ajoutait, dans la doxologie au Trisagion. Les Grecs ni les Latins ne s'accordaient avec les Arméniens sur l'orthodoxie de cette addition; v. Hist. de Siounie, p. 60; Chronogr. byzantine, par M. Muralt, p. 128, sous Anastase; 159, sous Justinien; Combéfis, Auctarium Bibl. Patrum, p. 261—270, Anonymi de Jacobitarum et Chatzitzariorum haeresi, en grec. Choghacath est une des trois églises d'Edchmiadzin.

2) Il y a quelque incertitude sur la date de la mort de Jean Sarcavag: Sam. d'Ani la fixe en 577 arm.—1130; Tcham. en 1129; le P. Jean de Crimée, en 1128; Vardan, Mosc. p. 159, tr. r. 149, donne la date impossible 568 arm.—1119, pour la mort de Sarcavag; Ven. p. 121, on trouve l'année 588 arm.—1139, que l'éditeur rectifie en note. Mais l'auteur du Quadro d. Stor. lett. di Arm. (s'il n'y a pas erreur de chiffre), dit qu'il était encore vivant en 1157. Quoi qu'il en soit, il est connu que c'est lui qui, du moins en ce qui concerne les fêtes des saints, a réussi à établir le calendrier fixe arménien sur le pied du calendrier julien, adopté alors par toutes les nations chrétiennes; son année fixe commence au 11 août, et la bissextile vient à son tour, chaque quatrième année; Dulaurier, Chronol. arm. p. 112. Avec le tableau F ibid. p. 408, il est facile de trouver sûrement la correspondance des quantièmes arméniens avec les jours des mois juliens. Cette réforme partielle eut lieu en 1118.

Ce qu'on appelle la petite ère de Jean Sarcavag est un cycle de 532 ans, à partir de 1084 et conséquemment de 552, initiale de l'ère arménienne. L'usage en a été continué en 1616 par Azaria de Djoulfa, à la fin du cycle, mais tout cela est de peu d'usage chez les Arméniens, qui ont toujours conservé leur année vague.

3) Cette liste se trouve dans l'Histoire chronologique de Mkhithar d'Aïrivank, nouv. éd. par M. Patcanian, aux frais de la Soc. arch., et dans ma traduction, p. 23.

lança à terre et se mit à le battre. Le saint homme qui ne manquait pas d'esprit, lui dit: «Ne me tue pas, mon cher fils Stéphannos. — Jusqu'à ce jour, répliqua le scélérat, j'étais Zomzoma, et maintenant tu me changes en Stéphannos, avec un n de plus[1].» En effet, son prénom était Stéphanos. «Pourquoi m'as-tu tué, en m'excluant de l'église? — Je t'y ferai rentrer, répondit le sage.» L'autre le laissa. En rentrant au couvent il dit aux frères: «Je crois que ce que l'on dit de ce frère-là est faux, et désormais je lui permets l'entrée de l'église. Il voulut même que le curé[2]) le fît prêtre principal, ce qui fit bien murmurer «qu'on le regardait comme indigne,» et l'on pensait que le vartabied avait reçu des cadeaux pour l'admettre dans l'église. Or, quand ce fut l'heure de la messe, le misérable ayant monté sur les degrés pour offrir le sacrifice mystique, le vartabied s'arrêta dans le porche, au milieu de la foule, vis-à-vis de la sainte table, et se mit à prier, la tête découverte. Tout-à-coup l'esprit mauvais s'empara de l'audacieux criminel, le rejeta de l'autel sur le pavé du temple et le tourmenta cruellement. On l'expulsa donc de l'église, comme Ozias, à la vue du peuple, frappé de terreur. Après avoir mené cette sainte vie sur la terre, le laborieux ouvrier passa vers le Christ, à Haghbat, et fut enterré à l'E. de la grande église, à la porte d'une chapelle, plus tard démolie par l'évêque Hamazasp, qui éleva là un superbe édifice, arrangé en église, où l'on suspendit les cloches. La mort du saint tomba en 578 — 1129.[3])

Un an après mourut le saint illuminateur David, vartabied, fils d'Alouc[4]), qui, à la prière du prêtre Arkaïouthioun, de Gantzac, a écrit d'utiles réglements canoniques, sagement combinés; puis un autre admirable vartabied, Grigor, qu'on appelait fils de Thokaker; ces trois étaient du pays de Gantzac, ma patrie à moi. Il arriva qu'un jour ces trois admirables personnages étant assis ensemble, un paysan se présenta et leur dit: «Heureux celui

1) Le nom grec n'a en effet qu'une seule n, de même que l'autre forme arménienne Stéphané. Or tous les livres imprimés arméniens portent Stéphannos: v. pourtant Stéphanos, œuvres d'Élisé, Venise, p. 154; Étienne, métropolitain de Siounie, dans son épigraphe anagrammatique, Hist. de Siounie, Introd. p. 178, ne se donne aussi qu'un n. Quelle est la cause de cette variante?

2) եկեղեցական signifie proprement «ecclésiastique,» en général. Or même la réunion des ecclésiastiques du lieu n'avait pas le droit de donner à Zomzoma le titre de prêtre principal. Peut-être faut-il lire au pluriel եկեղեցականք «les gens d'église, le clergé.»

3) Soit 576—1127, v. sup. p. 59. D'après les plans fournis à l'Acad., en 1868, par M. J. Kästner, le couvent d'Haghbat renferme: 1° l'église à coupole de la Se-croix, construite à la fin du Xe s. par Trdat, l'architecte de la cathédrale d'Ani, par les ordres de la reine Khosrovanouch, et achevée en 999; on voit à l'E. les figures des princes Gourgen et Sembat. Elle fut restaurée en 1016, après un tremblement, puis au XIIe s. sous David-le-Réparateur. 2° Un grand porche en deux parties, dont au moins la 2e a été construite par l'évêque-abbé Jean de Khatchen: la 1e est l'œuvre de Zakharia le généralissime, fils de Sargis, et de plusieurs princesses corikianes. Il renferme de nombreuses, tombes, la plupart sans date, des rois, princes et princesses de la dynastie de Loré. 3° à l'E. de la Se-Croix une prestruction, renfermant la tombe d'un certain Honavar, XIe s., qui l'a construite; au N. une autre prestruction, dont l'auteur est l'évêque-abbé Jean Aramanétsi, XIIIe s. 4° au S. du porche une petite église de S.-Grégoire, bâtie par Jean de Khatchen; au N. une pareille église; 5° plus loin au N. une grande église, œuvre de l'évêque-abbé Hamazasp, antérieur à Jean de Khatchen; et encore plus loin un magnifique clocher, œuvre du même Hamazasp. Hors de l'enceinte, il y avait dans l'origine un réfectoire, aujourd'hui ruiné, pour 500 moines.

4) Ven. Aloc; Tcham. III, 41, id. Cet auteur ne s'exprime pas en termes fort louangeurs au sujet de Grigor, qui va être nommé.

qui sait quel est le plus sage entre vous.» C'était de sa part une plaisanterie. «Je te le dirai, reprit le fils de Thokaker. Qnand nous étions dans notre pays, je conpais et savais coudre, tandis que ce diacre[1]) — Sarcavag — ne savait que conper; maintenant il coud et ajoute encore beauconp d'ornements.» C'était, en termes figurés[2]), indiquer la capacité du personnage. Ce dernier avait tant d'amour de l'instruction, qn'un jour, s'étant rendu en compagnie dans une caverne où il y avait des livres, ses amis sortirent et fermèrent la porte, le croyant parti en avant. Pour lni, il se cacha à l'intérieur Au bout de plusieurs jours on revint à la caverne, pour quelque affaire, et l'on fut bien étonné de l'y trouver. «Comment, lui dit-on, as-tu pu te soutenir sans manger ni boire?» Lui, lenr montrant les livres qu'il avait lus: «Voilà, dit-il, ma nourriture et ma boisson, ce que j'ai mangé et bu ces jours-ci.»

En 588 arm. — 1139, un violent tremblement bouleversa la ville de Gantzac, dont les édifices s'écroulèrent sur leurs habitants. Démétré, roi d'Ibérie, père de David et de Géorgé, vint et emporta dans son pays les portes de la ville. La montagne d'Alharac fut renversée par la secousse, et ayant obstrué un ruisseau qui la traverse, en fit un petit lac, qui subsiste encore. Il s'y trouve des poissons délicats.[3])

Cependant le pontife admirable Grigoris augmentait de jour en jour ses bonnes œuvres et l'éclat de l'église: tous les peuples le chérissaient. Étant parti un jour pour la sainte ville de Jérusalem, afin d'y adorer les saints lieux sanctifiés par l'incarnation, quand il arriva à la ville d'Antioche, toute la population sortit à sa rencontre, avec torches et fanaux. On le convoya et on le fit asseoir avec de grands égards sur le siége de l'apôtre Pierre. Lorsqu'il parut à Jérusalem, la nation des Francs, maitres de la ville, et surtont leur patriarche, redoublèrent d'affection, à cause de lui, envers notre peuple; car il était beau à voir et doué de la science des divines écritures. On renouvela avec lui et l'on confirma l'alliance conclue autrefois entre Trdat, S. Grégoire, l'empereur de Constantinople et le pontife Sylvestre. C'est ainsi qu'ayant vécu dans une confession de foi sans reproches, il passa vers le Christ, plein de jours et parfait en vertus. Il ent pour successeur son frère Nersès—le Gracieux — 7 ans.[4])

---

1) Ce passage fait voir que Sarcavag était un second nom du personnage, et non le simple titre du diacre. En effet Sarcavag est qualifié *archimandrite* chez Vardan, trad. r. p. 149, et *évêque*, dans la Description d'Haghbat et de Sanahin, par Jean de Crimée, Mém. de l'Acad. t. VI, N. 6, p. 40; mais les deux textes imprimés de Vardan le nomment seulement vartabied. Il est à remarquer que plus haut, p. 52, notre historien, en nommant la série des évêques d'Haghbat, ne mentionne pas son compatriote: ainsi il me parait plus que douteux que Sarcavag ait occupé ce poste.

2) Ven. à cause de la stupidité du paysan.

3) Notre auteur reparlera plus bas, au § XI, du tremblement de Gantzac, sans donner là de date ni de nouveaux détails. Le fait lui-même est mentionné en 533 H.—1138, 9, par Bar-Hebraeus, par les historiens musulmans Déhébi et Aïni; par Vardan; par Et. Orbélian, Hist. de Siounie, p. 194, en 587 — 1138, 9; enfin par l'inscription géorgienne d'un battant de porte en fer, que j'ai copiée à Gélath, et qui fixe la date en la 13e a. du règne de Démétré, — soit 1138. Du chiffre de l'ère mondaine grecque 6646, ou géorgienne 6742, il ne reste que le 4; v. Hist. de Gé. p. 369; XIe Rapport sur mon voyage archéol. p. 41; Sargis Dchalal, Voyage dans la Grande-Arménie, t. II, p. 178.

4) En 1165.

Ce Nersès l'emportait tellement en doctrine sur tous ceux de son temps, non-seulement sur les vartabieds d'Arménie, mais encore sur les Grecs et les Syriens, que la renommée de sa capacité s'étendit chez tons les peuples. On vit même un certain Théora [1]), savant de C. P., attiré par sa réputation, charger ses écrits sur des bêtes de somme et venir pour l'éprouver et entendre ses leçons. Il passa bien des jours à s'entretenir avec lui, le trouva expérimenté [2]) sur tous les points et rempli du S.-Esprit. Quand il revint à C. P., on lui demanda: «Est-il ou non à la hauteur de sa réputation? — Tel on le dit, répondit-il, tel nous l'avons vu; c'est un vrai Grégoire-le-Théologue ressuscité.» Il voulait le faire admirer de chacun. Comme ce pontife était un homme intelligent, il a arrangé pour l'église plusieurs hymnes, non moins harmonieux, que dignes de Khosro [3]), pour le style, des mélodies et des chants en vers. Il a composé la bénédiction de Pâques, 3e partie; celle de deux jours du Passage [4]) de la Mère de Dieu, de Pierre et Paul, des jeunes gens; celle de l'Ascension, commençant ainsi: «Réjouis-toi, sainte église;» celles des fils du Tonnerre «celui qui était fils de l'essence;» une hymne d'Antoine, deux de Théodose, une des quarante — martyrs, — une des apôtres, celle de trois jours de la grande semaine: le lundi, le mardi et le mercredi; deux pour l'office matinal de Pâques — 3e et 6e heures; — celle des Ninivites, des archanges, des saints Vardanans, et une infinité d'autres. Il a encore écrit un discours d'un bon style sur la sainte messe, ainsi que des versets mystiques, et deux Trésors portant son nom: celui de la Transfiguration et celui du Passage de la Mère de Dieu, à l'exemple de S. Grégoire de Narec [5]); ceux de la Venue de l'Esprit-Saint, de l'église et de la sainte croix [c'est ce Grégoire qui a écrit un livre de prières, non moins utile pour l'âme, qu'éloquent pour le style] [6]); le Panégyrique de Jacques de Nisibe et des apôtres. En outre, il avait poussé un abrégé de l'Évangile de S. Matthieu, lumineux et plein de sens, jusqu'à l'endroit où le Seigneur dit: «Ne croyez pas que je sois venu anéantir la loi.» J'ignore quelle cause l'a empêché de continuer. Il a encore composé des discours [7]) sur les archanges, dans le genre de Denys l'Aréopagite, et traduit plusieurs discours sur les saints martyrs. Enfin, après tant de bons travaux, une mort, désirable pour tous, celle des bienheureux, le fit passer vers le Christ, notre espérance. Comme le saint souhaitait que, s'il

1) Ven. Thora, lis. Théorianos. Tcham. III, 105, le nomme «Lizion master Théorianos.» C'était un ecclésiastique savant, duquel on a deux traités: Colloquium cum Norsesi, suasu Manuelis Comneni habitum, de duabus in Christo naturis, imprimé pour la 1re fois par Leunclavius, Bâle 1578, puis en grec et en latin dans Auctarium Bibliothecae patrum, Ducaeanum; et Epistola ad sacerdotes montana loca incolentes, de jejunio sabbathi, diva communione, conjugio sacerdotum et non radenda barba, faussement attribué par quelques-uns à S. Chrysostome.

2) Ven. inattaquable.

3) Par-là il faut entendre que les compositions de Nersès rivalisaient avec celles de Khosro, écrivain du Xe s., dont l'auteur du Quadro, p. 61, loue beaucoup les ouvrages, la plupart théologiques ou liturgiques, au point de vue de la pureté et de l'élégance.

4) De la *dormition* κοιμησις, i. e. de la mort.

5) Vivant au Xe s.

6) La [ ] n'est point dans notre texte, mais la phrase elle-même ne s'y trouve pas en sa vraie place.

7) V. la liste des ouvrages de S. Nersès, dans le Quadro du P. Somal, p. 84.

se pouvait, on parlât seulement d'après l'Écriture, sans propos profanes, même dans les réunions pour boire et autres divertissements, il avait composé des chants qu'il enseignait aux gardiens de la citadelle, afin qu'au lieu de paroles sauvages on entendît seulement des choses conformes à ce commencement du psaume: «Seigneur, je me suis souvenu de ton nom durant la nuit,» et successivement ces mots mystiques: «Réveillez-vous, ma gloire,» encore en usage dans l'église, pour le service nocturne.

Mandé une fois par le grand Alexis, gendre de Manuel, l'empereur autocrate des Grecs, il se rendit à Mamouestia [1]), ville de Cilicie. Le prince lui ayant demandé des mots profonds, difficiles à comprendre, tirés des livres, il en cita quelques-uns, qui furent fort goûtés. Et encore, quand il le pria par écrit de lui tracer la profession de foi des Arméniens, les mystères des fêtes et du jeûne préliminaire, ainsi que celui de la personnalité que nous attribuons à J.-C. après son incarnation, et d'autres rites ecclésiastiques, par lesquels nous différons des autres nations: S. Nersès répondit comme il suit, clairement et en peu de mots, à ses questions, conformément à l'orthodoxie reconnue par l'église arménienne.[2])

---

§ III. Traité de la profession de foi de l'église arménienne, par l'évêque Nersès, frère de Grigoris, catholicos d'Arménie, écrit sur la demande de Son Altesse le protostrator Alexis, gendre de l'empereur autocrate de Grèce, lorsqu'il vint en Orient et se trouvait à Mamouestia [3]), métropole de la Cilicie, Nersès mandé par lui, l'ayant suivi là, en 614 arm. — 1165.[4])

«Je réponds aux questions que vous m'avez adressées, quand je m'entretenais familièrement avec votre grave et pieuse personne, sur notre foi et sur nos réglements ecclé-

---

1) Ven. Mamestia.

2) Mik. Asori, tr. franç. p. 329 sqq. donne d'intéressants détails sur les efforts de l'empereur Manuel pour la réunion des églises grecque et arménienne. Les conférences à ce sujet avaient duré plus de huit ans.

3) Mais ou Mopsueste, en Cilicie, sur le Djihan-Tchai, l'ancien Pyrame.

4) L'éditeur de Venise à jugé à-propos de ne pas imprimer ici la lettre de S. Nersès, «parce qu'elle a été plusieurs fois éditée et ne rentre pas dans le cadre de l'histoire.»

N'étant point versé dans les subtilités théologiques et ne connaissant point les documents, non authentiques, d'après lesquels a été rédigé par M. Dulaurier, dans: l'Église arménienne orientale, 1[re] éd. Paris 1855, p. 30 et suiv., son résumé de la question, je m'en tiens à ces paroles de S. Nersès: «La division entre les églises grecque et arménienne est une affaire de mots et de rites,» et me contenterai de traduire aussi fidèlement que possible la partie purement historique de la lettre doctrinale rapportée par Kiracos, qui est fort différente de celle publiée par M. Dulaurier, op. cit. p. 49 sqq. Elle renferme, outre la discussion des dogmes, trop de faits intéressants, pour être entièrement passée sous silence. Pour moi il est évident que les Arméniens, sans en excepter leur catholicos Nersès, n'étaient d'accord avec les Grecs ni pour le dogme, ni pour les rites, ni pour la hiérarchie. Cf. trad. russe d'une encyclique autre que cette lettre, par Alex. Khoudabachef, Pét. 1846, 8⁰; Quadro, p. 85.

Tchamitch. II, 227, il existe une édition de la lettre de Nersès, C. P., 1170 arm. — 1621. Est-ce celle qui a servi à la trad. de M. Dulaurier? Il est présumable que Kiracos a ajouté ses propres développements au texte de S. Nersès.

siastiques: comme les paroles émanées des lèvres sages ne se sont pas fixées immuablement dans les magazins de ma mémoire, l'oubli travaillant en sens contraire, vous me priez de fixer sur des colonnes mes explications, dont vous ne conservez qu'un souvenir confus. Pour satisfaire votre noble amour de la science, ma stupide ignorance et ma faiblesse, afin d'épargner le temps, vous répondra en termes clairs et concis. Du moins j'esquisserai complètement la vérité de notre foi, de l'institution ecclésiastique que les saints pères nous ont transmise, et qui est telle.

«Nous confessons la très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, divisée en trois personnes, réunies en une seule essence et divinité: le Père, non engendré, sans commencement, préexistant aux temps; le Fils, engendré de l'essence du Père, impassible, incorporel, préexistant aux temps; le Saint-Esprit, découlant du Père, non par génération comme le Fils, mais comme effluve d'une source[1]): le tout d'une manière intelligible à Dieu seul, incompréhensible aux créatures. Le Père n'a jamais existé sans le Fils et l'Esprit-Saint. De même que le Père fut toujours Père, et ne l'est pas devenu plus tard; de même le Fils fut toujours Fils, coéternel à son Père; de même le S.-Esprit fut toujours l'Esprit divin, inséparable du Père et du Fils: c'est une seule essence, puissance, volonté, vertu créatrice en trois personnes. Il n'y a ni grandeur ou petitesse, ni hauteur ou bassesse, ni prééminence ou infériorité, mais bien la confession d'un seul rang, service et adoration de la Sainte-Trinité consubstantielle, qui, du néant, a fait arriver tout à l'être: les cieux, et ce qui est céleste; la terre et tout le terrestre, les créatures visibles et les invisibles, résultat d'une création antérieure.

«En second lieu, l'un des trois, le Verbe, fils unique du Père, par la volonté du Père et de l'Esprit-Saint, annoncée par l'archange Gabriel, est descendu dans les entrailles de la Vierge Marie; sans quitter le sein du Père, sa divine personne, incirconscrite, attirant à elle une partie du sang de la très pure Vierge, formé de la masse d'Adam, l'unit à sa divinité par un mélange incompréhensible et ineffable. Ce fut un assemblage de deux natures, divine et humaine, une personnalité parfaite, incommutable et essentiellement indivisible, qui n'a point, en perdant ses propriétés, échangé l'essence humaine, épaisse et formée de membres, contre l'essence divine, simple et incomplexe; ni en mêlant l'essence divine, simple et incorporelle, avec la matière du corps, fait déroger la première de sa simplicité, bien que l'on dise de cette union indissoluble que l'incorporel s'est fait corps, et que le Verbe s'est matérialisé. Ainsi le Verbe incorporel se mêle à un corps et s'adjoint notre nature humaine, qu'il divinise par ce mélange et union, et il ne produit par l'union ni changement ni altération, de même qu'il n'en arrive pas pour l'âme et le corps de l'homme. Il resta dans le sein de sa mère l'espace de 9 mois et cinq jours en sus, comme premier-né[2]).

1) Ceci n'est pas entièrement conforme à la doctrine exposée, §§ LI, LII, dans les lettres de Vanacan et de Kiracos.

2) Il se trouve ici, p. 69, 70, et plus bas, p. 75, 76, 82—84, des passages tellement subtils, que je renonce à les traduire d'après la seule édition de Moscou.

«Dieu fait homme, il naît comme homme, tout en conservant intacte la virginité de sa Mère, afin que la génération maudite soit bénie, et la virginité honorée. A huit jours il est circoncis, pour observer les conditions de la promesse faite à nos pères, et pour nous apprendre la circoncision spiritnelle du coeur. A quarante jours il entre dans le temple, pour être offert suivant la loi, et pour faire hommage de notre nature humaine à son Père; dans les hauteurs *du ciel*. Il s'enfuit en Égypte, pour ramener au culte de la divinité la métropole de l'idolâtrie et nous instruire à fuir avec résignation comme lui, devant les persécuteurs. Trente ans durant, il parcourut le pays, pauvre, humilié, cachant sa divinité, afin de nous enrichir et exalter, quand nous marcherons sur ses traces. A 30 ans accomplis, il vint au Jourdain, où fut manifestée sa glorieuse divinité, par le témoignage du Père: «Celui-ci est mon fils,» et de l'Esprit, descendu sous la forme d'une colombe. Pour purifier les eaux et y précipiter nos vieux péchés, il fut baptisé par Jean, et nous donna le baptême spirituel, d'après le témoignage de Jean lui-même: «Celui-ci vous baptisera par le S.-Esprit et par le feu.» Second Adam, il jeûna 40 jours, à l'intention du premier, qui n'avait pas jeûné, et triompha dans trois épreuves de celui qui avait vaincu l'homme.

«Après cela, en chassant les démons, guérissant les malades, éclairant les aveugles, faisant marcher les boiteux, ressuscitant les morts, marchant sur la mer, comme sur la terre ferme, nourissant la foule avec quelques pains, modifiant suivant sa volonté la nature des choses, changeant l'eau en vin, l'obscurité en lumière, il manifesta au monde la puissance cachée de sa divinité. Sur le mont Thabor, avant sa résurrection, il avait découvert à ses disciples ce qui était caché sous le voile de sa chair, s'était montré, par un appel souverain à Moïse et à Élie, le maître des vivants et des morts. Assis sur un âne, sur un bourriquet, emblème de l'église des Juifs et des païens, il marcha ensuite volontairement au supplice, afin d'exécuter les paroles de la loi et des prophètes. Il accomplit la Pâque légale, afin de remplacer l'ancien par le nouveau et l'ombre par la lumière de la vérité; il lava les pieds des disciples, pour laver la souillure des pieds du premier père; il donna son corps, comme une nourriture de vie, son sang, en expiation des péchés, afin de nous rendre la vie par cette nourriture, de morts que nous étions, pour avoir mangé l'ancien fruit; comme partageant notre nature, il prie le Père pour nous, afin qu'il nous réintègre dans sa gloire, et par-là il nous apprend à prier dans nos épreuves. Son affliction, ses larmes, sont une cause de joie pour les habitants du ciel et de la terre et feront disparaître les pleurs de tous les visages, suivant la parole d'Isaïe; il a craint, pour faire disparaître la crainte de la mort; il a sué, pour sécher la sueur du visage d'Adam; il a été souffleté, afin de porter à l'ennemi un coup terrible; il a été mis à nu, afin de déchirer le voile de honte couvrant Adam; il a bu le fiel, pour nous adoucir la boisson amère réservée aux péchés; il a été cloué sur la croix, pour nous délivrer de nos chaînes, et nous donner, au lieu du bois de la mort, celui de la vie; mort bien réellement, d'après la loi de notre nature mortelle, il est resté vivant, par le privilége immortel de la divinité. Ce n'est pas un être

mort et un être vivant, comme le veulent ceux qui le divisent; c'est bien un seul et même Christ qui a été tourmenté, qui est mort dans son corps mortel, provenant du nôtre, tandis qu'il était vivant, comme immortel et auteur de la vie, par la divinité qu'il tenait du Père, ainsi que le dit S. Athanase: «Le corps sujet à la mort n'a pas nui à la divinité immortelle; impassible, il est donc resté impassible dans sa personne, par sa force immortelle.» Un peu plus loin: «La mort du corps, ajoute-t-il, a eu lieu, parce qu'il était consubstantiel aux êtres mortels.»

«Nous confessons donc le Christ Dieu et homme et nous exprimons ainsi, non pour faire une distinction, ce qu'à Dieu ne plaise! car le même a été supplicié et ne l'a pas été, puisque par la nature divine il était incommutable et insuppliciable, mais il a été tourmenté dans sa chair et a goûté la mort. Ceux-là donc sont dans l'erreur, qui disent qu'autre était celui qui a été torturé, autre celui qui ne l'a pas été. Ainsi ce n'est pas un autre que le Verbe qui a souffert, et qui a subi la mort dans son corps; car le même Verbe, inaccessible à la souffrance et incorporel, a consenti à devenir un corps suppliciable, afin de sauver les hommes par ses douleurs; ce que souffrait le corps du Verbe appartenait à l'humanité, le Verbe, joint à ce corps, le supportait personnellement. De là il résultait cette éclatante merveille que c'était lui qui souffrait, et bien lui qui ne souffrait pas; il endurait des douleurs, parce que son corps était tourmenté, et au moment même de la souffrance il n'éprouvait pas de douleur, comme étant indivisible d'avec son corps endolori, et comme Verbe divin, inaccessible à la souffrance. L'incorporel était donc inséparable de son corps, apte à souffrir, et le corps était joint au Verbe, inaccessible à la douleur, qui soutenait sa faiblesse: c'est ce que dit Athanase.

«En conformité avec lui nous croyons encore, qu'après la mort la divinité résidait dans le corps et l'âme appartenant à l'humanité; qu'étant corporellement sur la croix et dans la tombe, il se trouvait par sa divinité à la droite du Père, remplissant de sa majesté les cieux et le monde. Le Père était également avec lui sur la terre, ainsi qu'il le dit: «Le Père est avec moi, et il ne me laisse pas seul; car où est le Père, là sont le Fils et l'Esprit; où est le Fils, là sont le Père et l'Esprit; où est l'Esprit-Saint, là sont le Père et le Fils.

«Étant donc descendu dans la tombe, mort corporellement, vivant par la divinité, il a dépeuplé l'enfer, et ressuscitant le 3ᵉ jour, il a tiré avec lui de la mort du péché les âmes des croyants morts; il a également donné l'espérance de la résurrections des corps, à l'image du sien, lors de sa seconde venue. Quarante jours après, il s'est élevé vers son Père, dans les cieux, avec son même corps, à la vue des apôtres, s'est assis dans les hauteurs, à la droite de la majesté du Père, suivant le mot de l'apôtre, et, avec ce même corps, avec lequel il s'est enlevé, il viendra juger justement les vivants et les morts, rétribuant à chacun suivant ses œuvres.

«Telle est notre vraie profession de foi relativement à la Sainte-Trinité et à l'Économie[1]) du Christ, renfermée dans le peu de lignes qui précèdent.

«Maintenant, en ce qui concerne les rites ecclésiastiques, les fêtes et autres sujets, sur lesquels certains Grecs et d'autres vous ont transmis par écrit leurs diverses opinions, relativement à nous, nous allons dire en termes exacts ce que nous admettons ou rejetons. Et d'abord, écrit-on, le 5 janvier ils célèbrent le matin l'Annonciation, le soir la Nativité; le matin suivant, qui est le 6 janvier, le baptême du Christ.» Là-dedans il y a du bon, mais tout n'est pas dans le vrai. Voici comment. Que la célébration en un même jour des deux fêtes de la Nativité et du Baptême soit une tradition, reçue de nos saints pères, en cela l'écrit est juste; mais que le 5 janvier nous célébrions le matin l'Annonciation, ceci est une insigne fausseté, car suivant nous l'Annonciation tombe le 7 avril[2]). Pour la Nativité, nous la célébrons 12 jours après vous, le 6 janvier. Quelle nécessité y avait-il donc de faire trois fêtes à la fois, quand il y a de nombreux témoignages pour en réunir deux, celle de la Nativité et celle du Baptême?

«D'abord et avant tout, à partir depuis les apôtres, toutes les églises en agissaient ainsi. Plus tard, l'éloignement réciproque de Bethléhem et du Jourdain ne permettant pas d'accomplir le pélerinage en un même jour, certaines personnes ont séparé les deux fêtes, et peu-à-peu le groupe de ces églises a augmenté; pour l'Arménie, elle en est restée aux enseignements de S. Grégoire.

«En outre, l'Évangéliste Luc prouve la vérité de ceci. En effet, partant de l'entrée du grand-prêtre Zakarie dans le temple, le jour de la fête de l'Expiation, qui tombe au 10

---

1) Οἰκονομία (en arm. տնտեսութի̃, տնօրէնութի̃), tel est le mot dont se servent les auteurs grecs, pour désigner l'incarnation du Sauveur et tout l'ensemble de cette «disposition économique» de la Providence à l'égard des hommes. Il est à-peine besoin d'ajouter que le mot français «économie,» comprend aussi la série des procédés ou arrangements d'une affaire entière.

2) L'imprimé porte ici, dans le texte «le 6 A;» en note, comme variante tirée d'un imprimé que je ne connais pas, «le 7 A.» Or l'exactitude rigoureuse veut «le 7,» puisque le 9e mois, à partir de l'Annociation finit, réellement le 6 février, jour de la Nativité et de l'Épiphanie, suivant les Arméniens. Le chiffre 7 se retrouve en effet plus bas, § LIV, p. 210 de l'édition de Moscou; l'édition de Venise, p. 202, donne la même date, qui se retrouve encore chez Dulaurier, l'Église arm. orientale, p. 75. Toutefois, 1° L'Histoire de Siounie, dans les deux éditions, de Paris, t. II, p. 206, et de Moscou, p. 335, portent «le 6 A.» mais l'éditeur de Paris, note 257, dit avec raison que «l'Annonciation est une fête fixe chez les Arméniens et se célèbre le 7 A.,» remarque que j'ai eu le tort de ne pas faire connaître dans ma traduction, p. 254. 2° Kiracos, Mosc. p. 98, Ven. p. 83, rapportant les canons du concile de Sis (1204); Vardan aussi, p. 170 de la trad. russe, disent que le généralissime Zakaré désirait que «l'Annonciation fût célébrée le jour réglementaire, le 6 A,» l'Assomption le 15 août, et l'Exaltation de la croix le 14 septembre; mais les deux éditions, de Moscou, p. 182, et de Venise p. 188, ont omis ces indications de Vardan, que le traducteur russe doit avoir ajoutées d'après d'autres autorités inconnues. 3° les calendriers arméniens-grégoriens, de Venise et de Tiflis, donnent tous l'Anonciation le 7 A.

Enfin Assemani, Biblioth. or. t. II, p. 143, cite plusieurs autorités qui confirment que jusqu'au milieu du Ve s. l'usage de célébrer l'Épiphanie et la Nativité le 6 janvier était universel dans l'église chrétienne; Baronius est du même avis, en ce qui concerne l'église d'Égypte, dans les Ann. eccles. a. 193; cf. Tchamitch. t. III, p. 98, 113; et la note 86, Dulaurier, Chronol. arm. t. I, p. 145, où sont réunis de nombreux témoignages à ce sujet. C'est d'ailleurs affaire de rite et non de dogme.

du mois de tichri, ou 22 septembre[1]), de l'encens qu'il jeta *dans l'encensoir*, de l'archange qui lui apparut, de la promesse de conception de sa femme stérile, de l'embarras qui survint dans sa langue, à cause de son incrédulité, il ajoute: «Aussitôt que furent accomplis ses jours de service, il rentra chez lui, dans sa maison, qui n'était pas à Jérusalem, mais dans la montagne de Judée, et Marie souhaita le bonjour à Élisabeth.» Or ses jours de service étaient les cinq jours de la fête de l'Expiation, et les sept jours de celle des Tabernacles, ce qui fait 12 journées. Voilà ce que l'Évangéliste[2]) nomme les jours de service sacerdotal de Zakarie, célébrés ensemble, d'après la loi. Ce terme écoulé, il rentra chez lui, le 22 de tichri[3]); Élisabeth conçut le 5 octobre. Ainsi ceux qui font la fête de l'Annonciation le 25 mars placent la conception d'Élisabeth le premier jour du mutisme de Zakarie, le 10 de tichri, ce qui n'est pas conforme aux paroles de l'Évangéliste; ceux au contraire qui la font le 7 avril[4]) placent la conception d'Élisabeth douze jours après le service de Zakarie, ainsi qu'il est dit ci-dessus, c'est-à-dire le 22 de tichri[5]): c'est ce que témoigne l'Évangéliste.

«Une troisième preuve se tire du récit du même Évangéliste: «Lors de son baptême, dit-il, Jésus avait 30 ans[6]), à compter depuis sa naissance;» or le bon sens et la logique veulent que le jour du Baptême tombe après 30 ans, le 6 janvier, au même quantième du mois que la Nativité, bien qu'à un jour différent. J'aurais eu encore beaucoup à dire à ce sujet, si les sages n'entendaient à demi-mot. Qu'il en soit ainsi ou autrement, le tout se fait pour la gloire de Dieu.

«Il était dit dans le Mémoire en question: «Les Arméniens ne chantent pas d'hymne en l'honneur de la Mère de Dieu;» c'est une calomnie, qui ne renferme pas un grain de vérité. En effet Marie, Mère de Dieu, digne des hommages de ce qui est dans les cieux et sur la terre, est tellement révérée chez nous que, non contents de faire mention d'elle, aux mêmes jours où l'on chante les noms des trois jeunes hommes et du prophète David, nous

---

1) L'imprimé porte en variante le 27; dans l'Égl. arm. or. p. 74, on lit en effet «le 27 septembre, d'après le calendrier romain.»

2) Luc, I, 8 sqq.

3) Dulaurier, l. c. le 23 de tichri, ou 10 octobre, variantes rapportées en note, éd. de Moscou.

4) Impr. le 6 A.

5) Voici le propres paroles de S. Luc, I, 24. Sans donner aucune date du mois de tichri, ni, bien entendu, aucun rapport de ce mois à un mois romain, il dit: «Ut impleti sunt dies officii ejus, abiit in domum suam. Post hos autem dies concepit Élisabeth;» v. 26: «In mense autem sexto...,» ici il raconte l'Annonciation de la Vierge et sa visite à sa cousine Élisabeth. Le reste n'est que conjectures, plus ou moins plausibles, fondées sur l'interprétation plus ou moins pharisaïque des textes.

6) Luc, III, 23: ὡσεὶ ἐτῶν τριάκοντα ἀρχόμενος, incipiens quasi annorum triginta. Il est évident que ces mots n'ont rien de précis. Quand les Grecs, à une époque inconnue du VII[e] s., ont organisé systématiquement leur chronologie, ils ont fixé l'initiale du comput ecclésiastique à l'année 5508 du monde, le premier jour historique de la création, i. e. la naissance du premier homme, au vendredi 1[er] mars, qui est aussi la date de l'ouverture des cycles lunaire, solaire, épactal et d'indiction. Bien que tout cela soit arbitraire, cependant l'ordre vaut mieux que le désordre, et les computistes n'ont rien fait que ne pratiquent les mathématiciens, les physiciens, les géologues, lorsque pour arriver à l'intelligence de faits pour lesquels manquent les données positives, ils partent d'une hypothèse, admissible dans l'état de la science, mais qui n'est après tout qu'une hypothèse.

la nommons encore seule, le dimanche et aux fêtes dominicales, comme le savent ceux d'entre vous qui sont au fait de nos institutions ecclésiastiques, et peuvent vous en instruire.[1])

«Le Mémoire porte, en outre, sur notre compte, que «les Arméniens croient à l'unité de nature du Verbe incarné; ce que nous reprochons, disent-ils, à Apollinaire.» Cela demanderait beaucoup de paroles en réponse, mais par raison de brièveté, nous nous contenterons de peu de mots. Nous disons une seule nature en J.-C., non par mélange, comme Eutychès, ni avec abaissement, comme Apollinaire, mais bien comme Cyrille d'Alexandrie, dans ses explications contre Nestorius, nous disons, ainsi que l'ont dit les pères, qu'il y a une seule nature dans le Verbe incarné; or par «les pères,» Cyrille entend Athanase et ceux qui l'ont précédé. Nous disons donc, suivant la tradition des pères, et non suivant les opinions des kakodoxes, qui mêlent, confondent ou altèrent de mille manières l'incarnation du Christ. Ce que nous nommons une nature[2]), c'est ce que vous nommez une personne dans le Christ: cela est exact, et nous le reconnaissons pour tel.

«Plus loin il était dit dans le Mémoire, que notre myron provient, non de l'arbre portant des olives, mais d'une plante nommé sésame, ce qui est exact, seulement le fait n'a pas d'autre cause que l'absence de l'olivier en Arménie, dont le climat est trop froid pour lui, tandis que l'abondance de l'huile de sésame permet de l'employer pour le myron. On n'a vu dans cette circonstance aucun inconvénient spirituel, parce que, si la puissance de la chose résidait dans la matière employée, il conviendrait de ne rechercher que la matière qui porterait en elle un signe divin; tandis que si ce sont la bénédiction et les prières du prêtre qui communiquent à l'huile la grâce divine, il n'en résulte ni augmentation ni diminution quand l'huile provient du fruit d'une plante ou d'un arbre. De même que, quelle que soit la couleur, noire, rouge ou blanche, du vin qui fournit la matière du sang de J.-C., il faut l'admettre, puisque c'est l'oblation qui la sanctifie et en fait le sang du Sauveur.

«On disait dans le Mémoire, au sujet des saintes images, que «les Arméniens les rejettent complètement;» par l'hostilité existant entre les deux peuples, nous ferons ressortir clairement ce qu'il y a là-dedans de véritable. C'est un des maux semés par Satan, que la non-acceptation des saintes images, par exemple, chez une portion ignorante de notre peuple. Nous blâmons ces gens-là, nous mettons sous anathème ces audacieux blasphémateurs; car, fidèles à nos devoirs de directeurs *spirituels*, nous admettons et adorons l'image de l'incarnation du Sauveur[3]); nous vénérons toutes celles des saints, suivant leur mérite

1) J'ai trouvé en effet, dans un calendrier arm.-grég. pour 1852 la fête du prophète David le 28 décembre; dans un autre, pour 1866, le 24 décembre, et celle des 3 jeunes hommes le 17 juin. Là il n'est pas question de la S^e-Vierge, mais il est bien certain que les Arméniens célèbrent ces fêtes avec une dévotion particulière. Du reste, tout ce § manque dans l'ouvrage de M. Dulaurier.

2) En ceci les Arméniens ont raison; car s'ils entendent le mot բնութի̃ nature, dans le sens d'hypostase, on ne peut les accuser d'erreur; toutefois il ont tort, en ce que le mot անձնաւորութի̃ personnalité, répond mieux au grec hypostase. Ont-ils été, eux et leurs adversaires, de bonne foi et sans arrière-pensée dans toute cette dispute, c'est ce que Dieu seul peut savoir.

3) Ici le saint auteur oublie la déposition du catholicos Vahan, en 970, déterminée par son zèle à introduire dans les églises d'Arménie les images grecques: Hist. de Siounie, p. 167.

respectif; nous les représentons dans nos églises et sur les vêtement servant au sacrifice de la messe; enfin nous réprimandons et forçons au silence ceux des nôtres, qui, par ignorance ou défaut de logique, n'en agissent pas de même.

«Il y avait encore ceci: «Ils mettent des clous à toutes les croix.» Cela est inexact. En effet les croix d'un seul morceau, par exemple en or et en argent, ou qui ne sont pas composées de deux parties, l'une sur l'autre, nous ne les clouons pas. Quant à celles en bois, formées de deux pièces, il faut les assujettir avec des clous de fer, sans quoi le vent et d'autres causes pourraient les désunir et les faire tomber. Telle, la première croix, à laquelle fut cloué J.-C., était évidemment composée de deux pièces, l'une sur l'autre, afin qu'elle pût supporter le corps sans se disjoindre. Si donc les clous avaient ici un sens mystique, il faudrait en mettre non-seulement aux croix de bois, que l'on peut craindre de voir se disjoindre et tomber, mais aussi à toutes les autres, sans distinction de matériaux. Et encore, si l'on rencontre des clous dans les croix de pierre ou de fer, bien qu'elles ne soient pas de deux pièces, mais d'une seule, il se comprend qu'elles sont l'œuvre de mains grossières, et non faites d'après nos instructions.

«Et encore, au sujet des triples glorifications, il était écrit, que «nous disons Qui as été crucifié.» Si, comme vous, nous chantions ces glorifications à l'encontre de la Trinité, ce serait un crime et une insigne folie que de dire: «Qui as été crucifié.» Mais comme nous le disons de la seule personne du Fils, nous ne faisons que lui attribuer le grand bienfait dont nous lui sommes redevables, nous disons: «Dieu puissant et immortel, qui as été crucifié corporellement pour nous, aie pitié de nous.» Immédiatement après, nous prenons pour médiatrice bienveillante, auprès de son Fils unique, la Mère du Verbe, en disant: «Fais parvenir nos supplications à ton Fils, notre Dieu.» Ceux donc qui, comme vous, s'adressent à la Trinité, ou qui, avec nous, s'adressent au Fils seul, sont également agréables à Dieu, pourvu que leurs paroles soient exemptes d'hostilité[1]). Toutefois, bien qu'en cette circonstance nous disions les glorifications pour le Fils, à la sainte messe, cependant nous chantons les hymnes séraphiques en l'honneur des trois personnes.

«C'est aussi une calomnie que de dire «que dans le saint carême nous mangeons du lait des animaux et des œufs, les samedis et dimanches.» Nous vous montrerons également la vérité à ce sujet. C'était la coutume des princes de l'Arménie orientale, comme de vos peuples et des Francs, dans les temps anciens, de manger du poisson et de l'huile et de boire du vin, tout le long de la quarantaine. Cependant les directeurs spirituels de l'époque proclamaient la défense d'user de ces sortes de mets aux jours de jeûne, parce que le poisson est pire que les laitages, que c'est un véritable être vivant, et que le lait, sans être vivant, est la distillation d'une nourriture animale. Si donc vous voulez jeûner saintement,

---

1) Sur la formule «qui as été crucifié,» v. Hist. de Siounie, p. 60, et surtout la note p. 305, où sont indiquées les sources. Cette formule, telle que l'entendent les Arméniens, n'a rien de contraire à la foi, bien qu'elle soit qualifiée d'hérétique dans un traité grec, Auctarium bibl. patrum, de Combéfis, p. 261—270.

suivant la volonté de Dieu, abstenez-vous non-seulement de lait, mais aussi de poisson. Si vous vous y refusez, jeûnez saintement en ce qui concerne la nourriture et la boisson, durant 5 jours de la semaine, y compris le vendredi, puis, le samedi et le dimanche, à l'exception de la viande, mangez de tout le reste, poisson et laitage, puisque vous n'en pouvez mais. Et ne vous figurez pas que manger seulement du poisson et s'abstenir de lait, c'est jeûner; car soutenir que le poisson est un mets de carême, c'est une prétention de gourmands, qui ne pratiquent pas le jeûne. Encore cet état de choses n'a pas duré longtemps en Arménie, et il eut bientôt disparu. Maintenant, à notre époque, les princes seuls et les militaires, soit par l'effet de leur fantaisie, et non en conformité avec les canons, ou de notre aveu, se permettent durant le carême le poisson, l'huile et le vin; mais tous les ordres du clergé et beaucoup de laïcs s'abstiennent de laitage et même de poisson, choses qu'on ne saurait mentionner en carême, et encore de toute nourriture superflue et de vin. A ceux qui, ayant péché par intempérance, se repentent et confessent, nous leur imposons une lourde pénitence.

«Dans le Mémoire qui nous concerne on lisait encore: «qu'ils offrent le sacrifice avec du vin pur, sans mélange d'eau.» Là-dessus nous aurions beaucoup à dire, en nous appuyant sur les écritures; mais pour raison de brièveté, nous regardons comme inutile de nous étendre, et ne dirons que ce peu de mots. D'abord, c'est une tradition, venant de notre Illuminateur S. Grégoire, qui l'avait reçue des saints pères, ses devanciers. Puis, lorsque J.-C. s'offrit lui-même comme victime mystique, dans l'appartement supérieur, il n'est parlé que du vin, «qu'il prit dans ses mains en disant: «Ceci est mon sang;» le nom de l'eau n'est point mentionné. De même, lorsqu'après l'accomplissement du mystère, il dit: «Je ne boirai plus du fruit du cep,» car le cep signifie le vin, et non l'eau: c'est ce que fait remarquer Jean Chrysostome, dans son Commentaire sur l'Évangile. Si c'est à cause de l'eau et du sang, sortis du côté de J.-C., que vous demandez le mélange de l'eau dans le calice, voici ce que dit là-dessus le même Chrysostome, dans son Commentaire sur l'Évangile de Jean; l'eau, suivant lui, est le mystère de notre baptême, le sang se rapporte au saint sacrifice. Plusieurs autres docteurs confirment la même chose, et nous nous conformons à leur parole. C'est pour cela qu'en accomplissant le mystère du pur sang de J.-C., nous laissons le vin pur, sans y mettre d'eau. Mais que ce soit ainsi ou autrement, c'est toujours avec sincérité de cœur qu'il faut célébrer le divin mystère, et tout se fera à la satisfaction du Seigneur. Tandis que l'homme impur et souillé, fît-il usage d'un vase pur, y mît-il de l'eau, au lieu d'apaiser Dieu, à qui le sacrifice est offert, excite son courroux.

«Le Mémoire contenait encore des choses ridicules: «Ils rebaptisent et bénissent chaque année leurs croix;» c'est ce que ne font chez nous ni savants ni ignorants; car on baptise les croix une seule fois, et non à diverses reprises, comme vous l'écrivez. D'ailleurs la bénédiction de la croix vient non pas de nous, mais de nos anciens pères, et nos devanciers l'ont traduite, pour nous la transmettre. C'est ce que nous trouvons aujourd'hui en orient, en langue grecque, dans des livres anciens. Il n'y a là rien de plus, rien de moins que chez

nous. On y voit la prescription de laver chaque nouvelle croix avec de l'eau, puis avec du vin, en mémoire du double écoulement sorti des côtes du Sauveur; de réciter le psaume convenable au mystère, les paroles des prophètes et des apôtres, et les Évangiles sacramentaux, enfin les prières des prêtres, pour demander à Dieu de communiquer à cette croix la grâce et la puissance de la croix primitive, sur laquelle il a été attaché lui-même; afin qu'elle chasse les démons, purifie les hommes de leurs passions, apaise le tremblement envoyé d'en-haut sur nous, à cause de nos péchés. «Demeure à perpétuité sur cette croix, ajoute-t-on, comme sur ta première croix; fais qu'elle soit ton temple, ton siége, l'instrument de ta puissance, afin que nos adorations parviennent, non à la créature matérielle, mais à toi, le Dieu unique et invisible,» et telles autres paroles suppliantes. Après quoi nous prenons cette croix bénite, bénite une seule fois, et non à plusieurs reprises, comme il est écrit, nous la dressons à l'orient, et nous l'adorons.

«Votre Mémoire nous révèle encore ceci: «Nous avons appris que, suivant le dire de certains Arméniens, le Christ a reçu de la Vierge non un corps de même substance que le nôtre, épais, mortel, passible, terrestre, corruptible, sujet à destruction, mais incorruptible, subtil, impassible, indestructible; qu'il s'est montré homme, quand il lui plaisait, mangeait, buvait, comme *les anges* chez Abraham.» A tout cela nous avons des réponses parfaites. C'est d'abord ce que nous avons écrit plus haut, dont nous répéterons ici quelques passages. Nous disons que le Christ est Dieu et homme, consubstantiel au Père par la divinité, à nous par l'humanité; le même est, comme Dieu, indivisible, simple, immortel, par la nature céleste de Dieu; par celle de l'homme, terrestre, passible, sujet à la mort, mais non un individu et un individu, comme l'imaginait Nestorius, disant que le corps est le temple du Verbe. En effet, après l'union, la dualité a disparu, tellement que les attributs de Très-Haut, de divin, de Dieu même, sont parfois appliqués dans les livres au corps consubstantiel au nôtre.

«Disons aussi quelque chose du jeûne nommé chez nous Préliminaire, et que vous blâmez par ignorance, le rattachant à un certain sorcier Sargis, qui avait un âne et un chien caniche. Des renégats de notre foi racontent sur lui des fables, et vous font accroire des choses sans fondement. Chez nous il n'y a aucun souvenir de ce Sargis, moins même que de la soi-disant chimère, qui n'a jamais existé, bien que le nom s'en conserve encore. De pareil Sargis il n'y en a pas eu chez nous, même de nom. S'il y en a un quelconque, à notre insu, l'église catholique l'anathématise, lui, son âne, son chien, ceux qui le connaissent, qui l'admettent; car son nom, jamais prononcé dans notre pays, ne l'est que chez les Grecs, et leur sert à nous calomnier. Prenant donc Dieu à témoin, disons sur ce point la vérité, afin que l'ignorance n'induise personne à blasphémer, au détriment de son âme. D'abord on nomme Préliminaire un jeûne, le premier institué en Arménie, pour la raison suivante. S. Grégoire, notre Illuminateur, étant sorti du souterrain, le roi Trdat, puni de Dieu par sa métamorphose en sanglier, tous les princes et les troupes atteints de monomanie, se réunirent auprès de lui, et il leur prescrivit un jeûne de cinq jours, avec absti-

nence de nourriture; comme les Ninivites, ils ne devaient rien manger, et par ce moyen ils obtinrent leur guérison. Voilà pourquoi ce jeûne fut institué avant tout par S. Grégoire et transmis par le même saint à l'église arménienne, afin que le bienfait divin accordé au peuple ne fût pas oublié. On jugea ensuite à-propos de joindre ce jeûne, salut de l'Arménie, avec celui des Ninivites, menacés d'extermination: c'est ce que pratiquent jusqu'à ce jour les Syriens et les Égyptiens. Toutefois, si l'on met cela sur le compte de S. Sargis, que nul ne s'en scandalise; car ce Sargis, dont on fait la fête, était un pieux prince de Cappadoce, contemporain du grand Constantin et de ses fils. L'impie Julien étant monté sur le trône, il fut chassé par lui et se rendit en Perse, auprès du roi Chapouh, et comme sa mort arriva le 30 janvier, on fixa à cause de cela sa fête au samedi après le jeûne Préliminaire, comme celle de S. Théodose[1]) est célébrée dans toutes les églises après le premier samedi du carême. Telle est, par Dieu! la première origine du jeûne Préliminaire que nous observons.

«Maintenant, respectable personne, douée dans un âge tendre de la sagesse des vieillards, comme Salomon et Daniel, à la demande de votre piété et prudence, nous avons exposé brièvement devant votre honneur la confession de foi de l'Arménie. Si par quelque respect humain, par crainte ou par honte, nous avons dissimulé ou omis d'écrire quelqu'une de nos croyances; si, dans l'intention de vous les faire accueillir, nous avons écrit plus de choses qu'il n'y en a chez nous, soyons rangés et punis au tribunal du Christ avec les infidèles et les hérétiques; car foi cachée, dissimulée, n'est pas loin d'infidélité. Quiconque, après avoir entendu nos paroles, se scandalisera encore à notre sujet, celui-là, au jour du jugement, rendra compte à J.-C., comme ayant brisé ses membres. Celui, au contraire, qui croyant ce qu'il a une fois entendu, n'entre pas en contestation, comme l'a dit celui qui examine les cœurs, recevra la récompense de ses bonnes œuvres de notre Christ divin, à qui gloire et puissance dans l'éternité. Amen!»

Quand ceci eut été lu, tous les savants de la Grèce louèrent la foi de l'Arménie. Comme Nersès était doué d'une aptitude universelle, il a écrit encore des Paraboles raisonnées, tirées des livres, destinées à être chantées à la place des fables, aux noces et dans les festins. Pour lui, doux et modeste, c'était un véritable homme de Dieu.[2])

1) Il s'agit ici de S. Théodore Tyron, le Novice, dont la fête tombe le 17 février; celle de S. Sargis-le-général, de son fils Martyr et des 40 martyrs guerriers, le lendemain de la mémoire du jeûne des Ninivites. Chez les Arméniens ces fêtes changent de date annuellement, parce qu'elles doivent être célébrées à une époque ou à un jour fixe; dans le calendrier russe, la S.-Théodore est toujours le 17 février.

2) Il existe une traduction latine des œuvres complètes de Nersès-le-Gracieux, par l'abbé J. Cappelletti. Venise, 1833, 2 v. 8°. Outre cela, les œuvres poétiques du même ont été publiées à diverses reprises: la plus ancienne édition est, je crois, celle de Venise, 1659, et la plus moderne, Venise, 1830. Dans ce recueil les pièces les plus intéressantes pour nous sont, sans contredit, l'Histoire sainte, Յիսուս որդի, l'Histoire d'Arménie, Վիպասանութիւն, et l'Élégie sur la prise d'Édesse en 1144, par Emad-ed-Din Zengi, Ողբ Եդեսիոյ. La dernière éditition de Venise renferme un certain nombre des Paraboles ou fables Առակք du saint catholicos.

Il eut pour successeur sur le siége, durant 20 ans, Grigor[1]), qui construisit à Cla (Hrhom-Cla) une élégante et charmante église, et ne ménagea rien pour l'embellir; puis, durant 1 an, Grigor, fils de leur sœur, surnommé *Manouc*[2]) — le jeune homme. Quoique d'un extérieur sympathique et d'un aspect prévenant, celui-ci avait beaucoup d'ennemis, et des évêques envieux imaginèrent des prétextes mensongers pour le livrer au roi Léon[3]), qui le fit détenir dans une citadelle, pendant que l'on chercherait la vérité sur son compte. Lui-même écrivit aux vartabieds et évêques de l'Arménie orientale: «Que voulez-vous de cet homme?» Avant la réception de la réponse, Grigoris mourut de la manière suivante: un jour on le trouva tombé du haut du mur de la citadelle, mort et ayant un morceau de linge autour des reins. On dit que les évêques, ses ennemis, espérant lui succéder, l'avaient précipité. Parmi eux se trouvaient, dit-on, Hohannès, qui occupa le siége plus tard; Anania, qui fut anti-trône[4]) à Sébaste, dans les états du sultan de Grèce, et d'autres, au nombre de six. Certaines personnes disaient que Grigoris, voulant s'évader nuitamment de la citadelle, avait tâché de descendre le long du mur, au moyen d'un linge, lequel s'étant déchiré, il s'était tué du coup. Quant à la vérité, je ne la sais pas[5]), elle n'est connue que du juge divin, pour qui les mystères de l'homme ne sont pas des secrets. En suite Ter Grigor Apirat[6]) fut catholicos, 7 ans. Bientôt les ennemis de Grigor commencèrent à s'attaquer l'un l'autre, à qui monterait au trône patriarcal. Ce que voyant un autre évêque, il alla chez le sultan de Grèce et obtint par des présents de siéger comme catholicos à Sébaste[7]): il se disait de la famille du catholicos Pétros, enterré là. De cette manière le siége de S. Grégoire fut scindé en trois: le vrai, occupé à Hrhomcla par Hohannès; un autre, à Sébaste, par le dissident Anania; un troisième, dans l'ile d'Aghthamar, par David.[8])

---

1) Grigor IV, fils de Vasil, frère de S. Nersès, surnommé Tgha, l'Enfant; il siégea 1173—1193. Si, comme le dit le P. Tchamitch, Hist. III, 159, il mourut âgé d'environ 60 ans, son élévation au catholicat avait eu lieu en sa 40ᵉ année, ce qui rend difficile d'expliquer le surnom sous lequel il est connu. Pour le moment je n'ai pas d'autres renseignements.

2) Les deux éditions portent *Tgha տղայ,* qui est le surnom du catholicos précédent. Tcham. III, 160, dit en effet que quelques-uns lui attribuent un tel surnom, mais il est plus connu sous celui que j'ai inséré dans le texte. Or, Grigor V, fils d'une sœur ou d'un frère de son prédécesseur, fut élu précisément à cause de sa parenté et malgré sa jeunesse, ce qui lui a fait donner le surnom de *Manouc*; il est encore connu sous ceux de *Gahavej* «précipité de son siége,» ou de *Karavej* «tombé d'un rocher,» pour la raison qui va être dite chez notre historien.

3) Léon II, qui devint, quelques années plus tard, premier roi arménien de Cilicie, de la dynastie des Rhoubénides.

4) Anti-catholicos.

5) Kiracos, né seulement 8 ans après la catastrophe, devait être mieux informé qu'il ne le fait paraître.

6) Grigor VI, dit Apirat, fils d'un frère de S. Nersès, † en 1202.

7) V. plus haut, en 1056.

8) Kiracos ne s'exprime pas ici avec toute l'exactitude désirable, puisque le catholicat d'Aghthamar remonte à l'an 1113, époque où Grigor Pahlavide ayant été élu catholicos d'Arménie, malgré sa grande jeunesse, le David en question refusa de le reconnaître. David, au dire de Thoma Ardzrouni, descendait d'une branche collatérale de cette grande famille princière et était un homme fort distingué; Th. Ardzrouni, CP. 1852, p. 349, 51—54. S.-Martin, Mém. I, 141, dit que les catholicos d'Aghthamar suivaient la doctrine de l'église grecque. Malheureusement on ne possède aucune liste de la série des catholicos d'Aghthamar; le savant P. Loucas Indjidjian ne donne là-dessus aucun détail, ni dans son Arménie anc., p. 162—172, ni dans ses Antiq. de l'Arm. t. III, p. 281. Seulement dans l'Arm. mod., publiée en 1806, p. 151, il dit qu'un catholicos réside à Aghthamar depuis le XIIᵉ s.

Après l'empereur Alexis régna Calojan, puis Manuel[1]). En 558 arm.[2]) — 1109, la nation des Romains se réunit par myriades de myriades. Oubliant les maux effroyables qu'elle avait eus à souffrir d'Alexis, le fils de Bélial, elle s'avança vers ce côté de l'Océan par la même route de Thrace que nous avons précédemment indiquée, en 546 arm. — 1097. Ne soupçonnant pas la fourbe et les tromperies d'un serviteur du Christ, d'un coréligionnaire, elle perdit le souvenir des malheurs passés et ne fut que mieux dupée, prise au piége par son petit-fils. Le vrai nom de l'un serait, comme celui de l'Antechrist, *Dérakristos*[3]); l'autre, Manuel, n'ayant avec Emmanuel ni ressemblance, ni proximité, par ses œuvres et par sa religion, fit manger et boire aux Romains des vivres frelatés mortellement. Cependant, aux jours de son grand-père Alexis, un comte, venu de Jérusalem à Antioche, ne fut pas plus tôt entré dans l'église de l'apôtre S.-Pierre, où il prit part à la liturgie, que le S. apôtre lui apparut et lui dit: «Dans une niche de l'église est renfermée la lance dont a été percé notre Sauveur; prends-la et emporte-la dans ton pays.» Celui-ci la prit avec joie et la porta à C. P. L'empereur Alexis, qui en fut informé, combla cette personne d'honneurs et de présents, et lui demanda la lance, que le comte lui abandonna et continua son voyage.

En 636 — 1187 il s'éleva un conquérant, de race kourde, nommé Saladin[4]), du canton de Masiats-Otn, serviteur du sultan de Mardin et d'Alep. A la tête d'une très nombreuse armée, il marcha contre la ville de Jérusalem, dont le roi, de nation franque, étant venu à sa rencontre, avec des troupes considérables, ses gens, du littoral de la mer, le trahirent. En effet, le seigneur de Tripoli, qui s'était lié avec les ennemis, leur livra le roi, de la manière suivante. C'était l'époque des grandes chaleurs, le lieu manquait d'eau, et le comte avait conseillé au roi de s'arrêter précisément dans ces rochers arides, tandis que l'ennemi occupait la rive du Jourdain. Quand la bataille s'engagea, vers le midi, les chevaux de l'armée chrétienne, dévorés de soif, n'eurent pas plus tôt aperçu l'eau qu'il se débarrassèrent de leurs cavaliers, au milieu des ennemis, qui les passèrent impitoyablement au fil de l'épée. Pour le roi de Jérusalem, qui était homme de cœur, il tua de sa main nombre d'ennemis, puis voyant qu'il n'y avait aucun espoir de salut, car son cheval avait été tué, il se rendit volontairement. Les ennemis lui firent prêter serment de ne plus

---

jusqu'à présent.» Cette assertion est répétée par le P. Léon Alichan, dans sa Grande-Arm., Venise, 1855, p. 58: «Il s'y trouve un monastère nouvellement bâti, résidence d'un catholicat indépendant, depuis le temps du roi Gagic (Ardzrouni), qui s'est prolongé par une succession de cent-treize personnages jusqu'à nos jours, et dont le diocèse s'étend au S. et à l'E. du lac de Van, jusqu'aux limites de l'Arménie.»

1) En 1118; Manuel en 1143.

2) Au lieu de ce chiffre, Ven. porte en toutes lettres: «En 598 — 1149,» ce qui est bien plus près de la vérité. Chez Sam. d'Ani, en 1150; chez Mkhithar d'Aïrivank, en 1151. Or les guerriers de la 2e croisade, prêchée par S. Bernard, traversèrent la Grèce en 1147.

3) La particule դեր, sur, joue en arménien un rôle analogue à celui du persan در: դերանուն pronom.

4) Eioub, père de Saladin, était en effet un Kourde de la tribu des Révazis, ou des Rabdis, comme s'exprime Mikael Asori, et originaire de Dovin, ville située à l'O. du lac Goghtcha, non précisément dans le canton de Masiats-Otn «pied-des-Masis,» mais dans celui d'Ostan «la capitale,» qui n'en est séparé que par l'Araxe. Saladin s'était mis d'abord au service de Noureddin fils de Zengi, sultan de Damas et d'Alep, ce fut l'origine de sa fortune.

porter les armes contre eux, et le laissèrent retourner en pays latin. Ils marchèrent ensuite contre Jérusalem, la prirent, ainsi que toutes les villes des environs, et massacrèrent tout. Le soleil s'éclipsa pour longtemps; les Edlians, formant la famille de Saladin, envahirent la Palestine, l'Égypte, la Mésopotamie et une grande partie de l'Arménie. Parmi eux étaient Kamel, Mélik-Achraph et d'autres sultans, qui furent maîtres de beaucoup de contrées.[1])

Cependant Kyriké, Bagratide, régnant à Lorhé, avait passé sa vie à lutter contre les Ibériens et à se maintenir dans ses domaines. Après sa mort, ses fils David et Abas, inquiétés par les Ibériens, sortirent de la maison de leur père et allèrent chez les Persans, qui leur donnèrent en possession héréditaire Taouch, Madznaberd et autres lieux. Peu de temps après, Taouch leur ayant été repris par les Persans, ils habitèrent Madznaberd[2]) et passèrent vers le Christ. Kyriké, fils de David, succéda à son père, qu'il surpassa en moralité et en actes de vertu, et trépassa saintement, laissant un fils et héritier, le jeune Abas, âgé de 12 ans; celui-ci épousa Inana, fille du pieux Sargis, fils de Zakaria, fils de Vahram, et sœur des grands princes Zakaré et Ivané, dont nous redirons les nombreux exploits[3]). Après avoir vécu 2 ans avec sa femme, il mourut, à l'âge de 19 ans. Comme il ne laissait pas de fils de sa femme, l'extinction de leur race causait un profond chagrin à sa sœur Bouréna. On lui dit alors: «Il existe une certaine femme, qui a eu de ton frère un fils encore à la mamelle.» Bouréna, ranimée, prit et éleva cet enfant, qu'elle nomma Aghsarthan, et qui hérita de Madznaberd. Ce fut un homme religieux et aimant les prêtres, qui atteignit jusqu'à notre époque. Dans sa vieillesse, les jambes lui manquèrent. Il fut dupé par David, prince de Nor-Berd, également de race Bagratide, père du prince Vasac; c'est ce Vasac qui a construit l'admirable église du couvent d'Anapat, tout auprès de Nor-Berd, avec l'assistance du supérieur Hohannès de Tou[4]), archevêque de Chamkor, de Gardman, d'Ergévank, de Térounacan, de Taouch et d'autres domaines du prince Vahram[5]).

---

1) Un abréviateur, comme notre Kiracos, ne saurait tout dire; or la famille de Saladin est connue seulement sous le nom d'Eioubides, du nom d'Eioub ou Job, l'ancêtre de la race; en outre, l'un des frères de Saladin, Malek-el-Adel, devint plus tard maître de Jérusalem et fut père de Malek-el-Kamel et de Malek-el-Achraph; de là le nom «Edélians.» V. Dherbelot, Biblioth. orient. au mot Salah-ed-Din.

2) C'est la place nommée Mancaberd ou Mahcanaberd par les Géorgiens, et d'où l'atabek Satoun, à la fin du XIII[e] s., tirait le nom de Mancaberdel, fréquemment mentionné dans les Annales géorgiennes.

3) Notre auteur confond ici deux branches de la famille dont il parle: Zakaré, Ivané et la princesse Nané avaient pour père Sargis, fils de Zakaré, fils d'Avag-Sargis, fils de Khosro, l'ancêtre le plus reculé que l'on connaisse des Mkhargrdzel; tandis que Vahram (que je crois le même que Karim des inscriptions), frère d'Avag-Sargis, fut père de Blon-Zakar et fondateur de la lignée de Vahram Gagel; v. à ce sujet, Addit. et éclairciss. à l'Hist. de Gé., p. 362, et pour la généalogie des rois de Lorhé, ibid. p. 277 suiv.; Tableau de l'Addit. IX. Enfin un peu plus bas notre auteur va s'exprimer avec quelques variantes, sur le même sujet, § V.

4) Au lieu de Tou, d'où Tovétsi, on a les variantes Ounétsi, Otznétsi, et chez Tchamitch III, 186, Outznatsi. Or premièrement Tou ne peut être confondu avec Taouch, qui va être nommé séparément parmi les contrées du diocèse de notre Hohannès, et qui est bien connu comme existant à l'O. d'Élisavethpol, tandis que Tou est à l'E. Ensuite Tou ne peut être le même que Outzoun, patrie du cath. Jean IV, lieu situé au SO. de Sanahin.

5) Vahram Gagel ou prince de Gag, dont j'ai parlé plus haut; ses domaines occupaient toute la plaine au S.

Quand la construction en fut achevée, en 689—1240, on l'oignit et scella, sous le vocable de la sainte Mère de Dieu. Cet évêque Hohannès était un homme saint et vertueux; il jeûnait les 40 jours, sans manger. Pour le prince David, de Nor-Berd, il trompa le jeune Aghsarthan, en le mariant à sa fille, qu'il reprit, après s'être emparé lui-même de Madznaberd. Cependant Aghsarthan s'entendit avec les habitants, qui se saisirent à l'improviste de David, le mirent dehors, avec tous ses partisans, et rendirent la place à son maître. Celui-ci, après un certain temps, se démit, sa vie durant, de la principauté, en faveur de son fils Kyriké et entra comme moine au couvent de Gétakitsk. Kyriké eut trois fils: l'aîné, Pahlavan[1]); le cadet, Thaghiatin; le 3[e], Aghsarthan.

§ IV. Léon devient roi des contrées de l'occident.[2])

Notre histoire a été jusqu'ici péniblement compilée chez les écrivains nos prédécesseurs. Désormais nous fournirons la carrière historique, comme témoin, soit auriculaire, soit oculaire. Ainsi, à la mort du grand prince Théodoros[3]), fils de Léon, fils de Constant, fils de Rhouben, de race royale, au pays de Cilicie, la principauté passa à son neveu Rhouben, fils de son frère Stéphané, tué en trahison par Andronic, général grec. Peu après il mourut lui-même, et la principauté fut dévolue au brave et belliqueux Léon, qui par de fréquentes guerres recula les limites de ses domaines; car il attaqua et vainquit par sa vaillance, digne de son nom — Léon, lion — les peuplades du voisinage. A la vue de ces exploits, accomplis sous les yeux des dominateurs turks et arabes, dits sultans, l'un d'eux, le sultan de Damas et d'Alep[4]) réunit contre lui d'innombrables gens de guerre. Ayant appris que

du Kour, où se trouve Gandjah — Élisavethpol — jusqu'à une limite inconnue à l'est. Une variante de Ven. porte que l'église dont il est question ici fut dédiée «sous la principauté de Vahram.»

1) On Potpahlavan.

2) Ven. ajoute: «Il réussit à faire de grandes conquêtes.»

3) Théodoros, en arménien Thoros II, † en 1168; il n'avait pas le titre de roi, et même l'origine royale de Rhouben, fondateur de la principauté arménienne de Cilicie, n'est rien moins que démontrée, même chez notre historien: v. sup. mort de Gagic, p. 54.

Quant à Rhouben II, il mourut en 1185, au couvent de Drazarc, où il avait pris l'habit monacal. Sur Stéphané, tué en 1164 par Andronic, duc de Tarse (chez Tcham. III, 76, il est surnommé, Dieu sait pourquoi, Eupherbèn); v. le témoignage du continuateur de Matth. d'Édesse, tr. fr. p. 365, 487.

4) Si le roi Léon avait eu affaire, comme le dit Kiracos, au sultan de Damas et d'Alep, ce devrait être, vu l'époque, avec Saladin lui-même, alors maître de la Syrie. Or l'historien Sembat, p. 105, sous l'année 636 — 1187, dit que Léon fut attaqué par un Turkoman nommé Rostom, et Vahram, p. 213, parle aussi de Rostem, sans dire de quelle nation il était. Le P. Tcham. III, 152, dit au contraire positivement que Rostem était le fils aîné de Khilidj-Arslan, sultan d'Icone; enfin Vardan, sous l'année 634 — 1185, affirme que Léon s'empara de 72 forteresses et triompha si bien des Grecs et des Persans, qu'il força Khilidj-Arslan, sultan de la Méditerranée. i. e. d'Icone, à lui payer tribut. Parmi les fils du sultan d'Icone je n'en ai pas trouvé, du nom de Rostom, Turkoman d'ailleurs et non Seldjoukide. Kiracos et le P. Tchamitch ont donc donné des indications inexactes, mais le fait des victoires de Léon reste certain.

l'étranger marchait contre lui, Léon se hâta de rassembler ses troupes et se jeta sur lui soudainement, comme l'aigle se précipite à tire-d'aile sur des groupes d'oiseaux; il lui porta des coups si sensibles, que le sultan s'enfuit, pour échapper à ses atteintes, et que, tout-à-l'heure menaçant, il se déclara son esclave. Témoin de ce miracle de sa vaillance, les peuples musulmans des environs tremblèrent et lui payèrent impôt: de cette manière il se fit respecter de tous. Se voyant donc plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs, il délibéra avec les princes et les grands de prendre le titre royal. Il envoya dans la ville de Rome, merveille du monde, auprès de l'empereur autocrate et du pape, demander qu'on lui accordât l'investiture et la couronne des rois; car il désirait, en prenant la couronne, ne paraître dépendant d'aucune nation, si ce n'est de celle des Francs. En outre, comme il attribuait sa grandeur aux saints apôtres, Pierre et Paul, qui se trouvent dans la ville des Romains, il voulait avoir l'air de tenir d'eux la bénédiction de son diadème. Le pape et l'empereur des Romains lui envoyèrent une belle couronne, pareille à celle des antiques rois, et un ardzovès[1]) ou archevêque de haut rang, pour la mettre sur sa tête et pour exiger de lui trois choses: d'abord, de célébrer les fêtes du Seigneur et de tous les saints au jour où elles tombent[2]); de faire dire incessament les prières de nuit et de jour[3]), ce que la crainte des Ismaélites avait empêché depuis un long temps, en Arménie, sauf le saint sacrifice; puis de ne point rompre le jeûne aux veilles des fêtes de Noël et de Pâques, et de se contenter de poisson et d'huile. «Si vous faites cela, lui dit l'envoyé, n'ayez souci à l'égard des présents et offrandes à l'empereur et au pape, en échange de votre couronne. Si vous vous y refusez, j'ai l'ordre de tirer de vous des masses d'or, d'argent et de pierreries.» Ayant convoqué le catholicos et les évêques, «Quelle réponse faire au message des Romains,» demanda-t-il. L'assemblée ayant repoussé les demandes: «Ne vous inquiétez pas de ces choses-là, leur dit Léon; je saurai adroitement les contenter par une frime, une fois pour toutes.» Telle fut donc sa réponse à l'évêque romain: «Ce que demandent l'empereur et le pape, nous ne manquerons pas de le faire.» Le serment ayant été exigé de 12 évêques, Léon les amena à prendre un tel engagement. Parmi eux se trouvaient Nersès de Lambron, évêque de Tarse, ci-dessus mentionné; Hohannnès, supérieur du couvent de Iésouants, aux environs d'Antioche; un autre Hohannès, qui fut plus tard catholicos; Anania, l'antipatriarche de Sébaste, et d'autres. Il se fit alors une nombreuse assemblée de généraux et de militaires de diverses nations: le patriarche grec, résidant à Tarse; le

1) Arzobizpo, en italien; chez Sembat, Ardzvesk.

2) On a vu precédemment que les Grecs mettaient une exigence implacable à forcer les Arméniens à se conformer à leur rite pour la célébration des fêtes; or ceux-ci font certaines fêtes non à une date mensuelle, mais à une époque fixe, comme je l'ai dit pour la Saint-Sargis et la Saint-Théodore. En outre l'Assomption doit être fêtée non le 15 août, mais un dimanche entre le 12 et le 18 de ce mois; l'Exaltation de la croix, aussi un dimanche, entre les 11 et 17 septembre. Les catholiques de Pologne renvoient aussi l'Annonciation du 25 mars à un autre jour de la semaine suivante, quand par hazard elle tombe aux derniers jours de la semaine-sainte: c'est donc affaire de rite.

3) Au lieu de cette seconde condition, Tcham III, 165, dit que l'archevêque — Conrad, de Mayence — demanda que la messe fût toujours célébrée dans une église, sans que le peuple restât en-dehors pour l'entendre.

catholicos syrien, de résidence au couvent de Barsouma, dans les confins de Mélitène, celui d'Arménie, avec tous ses évêques, couronnèrent le roi Léon, et tous les voisins du nouveau monarque lui envoyèrent leurs offrandes.[1])

Apprenant que les Francs avaient donné une couronne à Léon, l'empereur des Grecs lui en envoya également une belle, enrichie de pierreries serties d'or, et lui fit dire: «Ne mets pas sur ta tête la couronne du roi des Romains, mais la mienne, car tu es plus près de moi que de Rome.» Le prince, en homme d'esprit, ne témoigna de dédain à aucun des deux empereurs, de Rome et de C. P., répondit ainsi qu'il convenait à chacun, et reçut avec affabilité tous ceux qui se présentaient. Il fit de riches présents aux porteurs des couronnes, qu'il ceignit l'une et l'autre. Naturellement bon, charitable, aimant les pauvres, les églises et les ministres de Dieu, il institua des couvents dans toutes les parties de ses domaines, augmenta leurs ressources et, afin qu'il pussent vaquer uniquement à la prière et au service, veilla à ce qu'il ne leur manquât rien pour la vie matérielle. Le plus fameux de ces couvents est celui d'Acner[2]) — les Sources — qu'il établit sur le pied où il est encore aujourd'hui, où il est de règle d'observer l'abstinence tous les jours de la semaine, et de la rompre seulement les samedis et dimanches, en prenant du poisson ou du laitage.[3])

Ce fut ainsi que le pieux Léon affermit sa royauté par de bonnes institutions; vertueux en tous points, hormis un seul, l'amour des femmes, il quitta sa première épouse, qu'il avait étant prince, pour prendre la fille du roi de Chypre, Franque de nation, afin d'avoir en lui un appui et un auxiliaire.[4])

Un jour qu'il dut aller dans l'île de Chypre, pour visiter son beau-père, ses ennemis en furent informés. Sans que de la terre ferme on pût lui donner avis, ils préparèrent une

1) Vardan place le couronnement du roi Léon II en 646 — 1197. Suivant l'historien Sembat, ce fut le 6 janvier 647 — 1198 (dans l'église de S.-Pierre, S.-Sophie, d'après le pélerin Willebrand d'Oldenbourg), que le catholicos Grigor présida à cette cérémonie. Comme déjà l'empereur grec Alexis l'Ange, le pape Célestin III et l'empereur d'Allemagne Henri VI avaient envoyé des couronnes au prince arménien, et que les deux derniers moururent, l'un le 7 janvier 1198, le second le 30 septembre de la même année, il n'y a pas de raison pour corriger la date donnée par Sembat; c'est ce que fait M. Dulaurier, Chronol. de l'Arm., p. 164 (suivant lui, Sembat aurait fixé l'événement au 6 janvier 648 — 1199); v. Sembat, Paris, p. 109; tr. fr. par M. Langlois, dans les Mém. de l'Ac. des sc. de S.-Pétersb. t. IV, N. 6, p. 22; Tcham III, 166. Naturellement le poète Vahram, dans sa Chronique, p. 215, n'assigne pas de date, et se contente de signaler le fait. M. Langlois a publié le premier une monnaie en argent, représentant, d'un côté le roi couronné, à genoux devant le Christ, qui lui donne la croix; au revers, deux lions adossés, avec une croix entre eux; les légendes ordinaires: «Lévon, roi d'Arménie; par la puissance de Dieu» Num. de l'Arm. au moyen-âge, p. 38; Pl. I, N. 1.

2) Sur ce couvent cf. § 10, lieu frontière.

3) Ce mot manque à Ven. p. 77.

4) Le fait est que Léon II fut marié deux fois: en premier lieu, à Isabelle d'Antioche; Tcham. III, 172, parle de la mort de cette princesse sous l'année 1200, mais sans donner une date précise. Sembat, au contraire, en 654 — 1205, raconte que Léon, irrité contre sa femme, princesse d'Antioche, sur laquelle il courait de mauvais bruits, s'était porté contre elle aux dernières violences, et l'avait fait mettre en prison dans le château de Vahca, où sans doute elle mourut. Ce § a été traduit peu exactement en français, j'ai regret de le dire. Puis en 1210, Sembat dit que Léon épousa la sœur du roi de Chypre, que Tchamitch nomme Guidon, ou Guy. Les auteurs du temps ne parlent donc pas de divorce, et s'accordent pour qualifier la seconde femme de Léon «Zabelle, fille d'Amaury, roi de Chypre;» mais Kiracos, comme en général les auteurs arméniens, voyaient toujours de mauvais œil les Francs et ceux qui se mettaient en rapports avec eux.

flottille nombreuse, pour le surprendre en mer. Le roi Léon l'apprit et revint sur ses pas, en Chypre, car il était alors en route. Suivi de ses vaisseaux de guerre, il marcha sur l'embuscade, formé d'un grand nombre de bâtiments; comme il était homme d'intelligence, il reconnut bientôt où se trouvait le chef, fondit sur lui avec son vaisseau, rapide à la course, et le coula bas, avec tout son monde. Les autres prirent chasse, et chacun, voisin et éloigné, fut frappé de terreur.

Il arriva que le sultan[1]), maître des contrées d'Alep, marcha contre lui, aux jours de Pâques, et lui envoya un message de cette teneur: «Si tu ne te soumets à me payer tribut et à me servir, mes bataillons passeront au fil de l'épée toute la population de ton pays, jusqu'à la mère et à l'enfant. La fête que vous célébrez avec respect et dans les réjouissances, comme si votre Christ était ressuscité, je la changerai en deuil pour vous, et je ferai que vous mangerez à cheval les mets préparés à l'occasion de votre fête.» Informé de la venue du courrier et de la prise d'armes des étrangers, il ordonna de mener les ambassadeurs à travers le pays, sous prétexte que le roi se trouvait en tel lieu. Pour lui, s'étant hâté de réunir son monde, il marcha d'un autre côté et tomba à l'improviste sur le sultan, qui fut battu à plates coutures et s'enfuit au plus vite. Pour Léon, il recueillit le butin du camp ennemi, les tentes et quantité de captifs, et s'en-alla camper sur ses terres, auprès d'un fleuve. Là il ordonna à ses gens de dresser les tentes des infidèles et de planter à la porte de la sienne les étendarts propres à chacun. Puis il fit amener les ambassadeurs. Ceux-ci, en arrivant, reconnaissant les tentes et abris de leurs guerriers, les signes distinctifs des drapeaux de chaque bataillon, furent frappés d'une grande stupeur, car ils ignoraient ce qui s'était passé. Quand on les en eut instruits, il tombèrent aux pieds du roi et lui demandèrent grâce. Lui, s'apitoya sur eux et leur accorda la vie, en les renvoyant à leur maître, qu'il obligea à lui payer le même impôt, et avec surcroît, qu'il avait exigé du roi, et fit de lui son esclave. L'avénement de Léon au trône avait eut lieu en 646—1197.[2])

---

1) L'émir de Bérée; v. la note suivante.

2) Les deux seules sources que nous possédions pour l'histoire des Arméniens de Cilicie, à savoir les chroniques de Sembat et de Vahram ne donnent que des renseignements très imparfaits sur les démêlés de Léon II avec les sultans d'Icone. Le poète Vahram en parle en termes généraux, sans date, toutefois il nomme Kaï-Kaïous le sultan qui fit une invasion en Cilicie. Sembat, aussitôt après le couronnement du roi, dit que ce prince fit la guerre aux fils de Khilidj-Arslan et leur enleva plusieurs forteresses Mais en 665—1216 il raconte que Léon fut attaqué par le sultan Azz-ed-Din Kaï-Kaous et fit de grandes pertes en hommes et en territoires. Vardan le suit complètement jusqu'à la mort de Léon en 1219. Reste le témoignage de Tchamitch, t. III, p. 172, 192, reposant sur des autorités qui ne nous sont pas connues. Suivant le savant mékhitbariste, en 1202, le sultan d'Icone, Kaï-Kaous (ou Kaï-Khosro, Chah-Khosro) envahit la Cilicie inopinément, battit les Arméniens et fit beaucoup de prisoniers.

Cependant l'année suivante Rokn-ed-Din, frère de Kaï-Kaous, réussit à le chasser d'Icone. Celui-ci vint implorer le secours de Léon, qui lui donna une noble hospitalité, sans pouvoir rien faire pour lui, et de là se réfugia en Grèce. Rokn-ed-Din s'affermit sur le trône des sultans, sans attaquer désormais le roi d'Arménie. Ce fut

§ V. Des princes de l'Arménie orientale, Zakaré et Ivané, son frère.

A l'époque du règne de Léon en Arménie, il y avait en orient deux frères, fils du pieux prince Sargis, fils de Vahram[1]), fils de Zakaré, émigrés de race kourde, de Babiracan-Khélé, nommés, le premier Zakaré, le second Ivané. C'étaient des hommes braves, des princes considérés, en honneur auprès de Thamar, reine d'Ibérie, fille de Giorgi-le-Brave, fils de Démétré. Zakaré était général d'Ibérie et de l'Arménie soumise au roi de ce pays. Pour Ivané, il avait le titre d'atabek[2]). Ils firent beaucoup de brillants exploits et conquirent dans le territoire d'Érivan plusieurs cantons d'Arménie occupés par les Persans et par les Tadjics[3]), tels que les pays aux environs de la mer de Gélakoun — le lac Goghtcha — le Tachir[4]), l'Aïrarat, Bdchni, Dovin, Anberd, la ville d'Ani, Cars, le Vaïo-Tzor, la province[5]) de Siounie, les citadelles, villes et cantons du voisinage. Ils soumirent aussi à l'impôt le sultan de Carin, ravagèrent plusieurs contrées de la Perse et l'Atrpatacan, et étendirent de tous les côtés leurs frontières[6]). En outre un autre prince Zakaré[7]),

---

alors qu'un émir de Bérée entra en Cilicie, vers la fête de Pâque, comme le dit Kiracos, et essaya l'échec signalé dont parle notre historien; Tcham. III, 176, sqq. 190. En 1208, Léon réussit à installer à Antioche son frère Rhouben, dont la fille Aghita avait épousé Boémond, seigneur de cette ville, mort en 1207. Lui-même mourut en 1219, après avoir affermi sa domination en Cilicie et dans tous les pays environnants. Tels sont les renseignements, bien insuffisants, que fournissent les Arméniens sur les rapporrs de Léon avec les sultans d'Iconc.

1) J'ai déjà dit plus haut, p. 76, et je suis convaincu que notre auteur introduit à tort Vahram dans la lignée directe des princes Zakaré et Ivané. Quoique les deux éditions de Vardan, Mosc. p. 181 (dans la trad. russe, p. 169, la filiation a été omise: «fils de Sargis, fils de Vahram, fils de Zakaré, fils de Sargis»), Ven. p. 138, s'expriment dans les mêmes termes que Kiracos, je ne puis admettre une pareille généalogie. Pour cela je m'appuie principalement sur la 68e inscription d'Haghpat, où Avag-Sargis fait une offrande au couvent en souvenir «de mon père Khosro, et de mon frère Karim (peut-être faut-il lire Vahram),» ce qui prouve qu'Avag-Sargis était grand-père de nos princes, et qu'il avait un frère, auteur de la branche des Gagel, père lui-même d'un certain Blou-Zakar; v. Mém. de l'Ac., t. VI, N. 6, p. 31. Quant à l'origine de ces princes, Vardan est très explicite, c'étaient des émigrés, de race kourde, qui s'étaient attachés aux rois Bagratides de Loré, vers le commencement du XIIe s., s'étaient fait chrétiens, et avaient obtenu une très haute position. Quant au point de départ, le Babiracan-Khélé, i. e. la khalah ou forteresse de Babylone, on sait que Khalah est mentionné dans la Genèse, ch. x, v. 11, 12, au voisinage de Ninivé; que ce Khalah ou Nimroud est sur la rive orientale du Tigre, deux heures avant le confluent du Zab supérieur; v. Revue germ. et franç., t. XIX, p. 37, 487; Revue contemp. IIe sér., t. XXXI, p. 104, 116, art. de M. Ménant sur Babylone, Hillah; enfin que dans la grande inscription trilingue de Bisoutoun, Babylone et la Babylonie sont nommées Babirouch. Ainsi Zakaré et Ivané, qui, au dire des Géorgiens, se prétendaient issus d'Artaxerce-Longue-Main, étaient venus des confins de l'ancienne Babylone et avaient pris service en Arménie et en Géorgie.

2) Ivané, d'après les Annales géorgiennes, n'eut le titre d'atabek qu'après la mort de son frère, c'est-à-dire au plus tôt en 1212, au plus tard en 1214.

3) i. e. par les musulmans de Perse et d'Arabie, ou par les sultans seldjoukides de Perse et par les khalifes de Bagdad.

4) Mosc. Artachir; Bdchni est omis.

5) Var. les contrées.

6) Je ne répéterai pas ici ce que l'on peut voir en détail dans l'Hist. de Géorgie, dans les Addit. et écl. Addition XVIII, et XIX, et dans le chap. LXVI de l'Hist. de Siounie.

7) C'est le Blou-Zakar, mentionné dans la note précédente, dont le frère Sargis et ses fils sont inconnus des auteurs géorgiens. Les Annales, Hist. de Gé., p. 497, cf. Add. et écl. p. 312, mentionnent deux frères Chalové et Ivané d'Akhal-Tzirkhé, qui jouèrent un grand rôle à la

avec son frère Sargis, père de Chalové et d'Ivané, parents des grands princes sus-nommés et aidés par eux, enlevèrent également aux Persans plusieurs contrées et fortes citadelles: Gardman, Karhertz, Ergévank, Tavouch, Kadzareth, Térounacan, Gag; il resserra la ville de Chamkor, qui fut prise plus tard par son fils Vahram, père d'Aghbough[1]), grand-père de Vahram, de Zakaré et d'Ivané. Le ciel leur accorda de tels succès que la renommée de leur valeur s'étendit à travers le monde, et que plusieurs nations leur payèrent tribut, les unes par affection, les autres par crainte. Ils rebâtirent nombre de couvents, ruinés par les incursions des Ismaélites, restaurèrent des églises, mirent le clergé sur un pied brillant, bâtirent de nouvelles églises et monastères, là où il n'y en avait jamais eu, tels que le merveilleux asyle de Gétic[2]), dans le territoire de Caïan, où s'éleva une magnifique église à coupole, semblable au ciel, qui fut ointe et scellée[3]) sous le vocable de Sourb-Astovadzadzin, temple de la gloire du Seigneur, bercail spirituel du troupeau de J.-C.

Ayant remporté de tels triomphes dans leur principauté, et battu le sultan Chahi-Armen, ils résolurent de surprendre la ville de Khlath — Akhlath[4]) — du pays de Bzounik. Ils firent un rassemblement de troupes, la cernèrent et étaient sur le point de s'en emparer, quand le prince Ivané, frère du général, étant allé se divertir et passant étourdiment en vue des remparts, son cheval broncha tout-à-coup, dans un creux dissimulé, et le jeta par terre. Ce qu'ayant vu les gens de la ville, il se précipitèrent sur lui, le saisirent et l'emmenèrent à l'intérieur. Ce fut une grande joie pour les habitants, qui informèrent le sultan de leur capture. Celui-ci en fut très satisfait et ordonna de lui amener le prisonnier. A cette nouvelle, le général Zakaré envoya un message menaçant: «Relâchez mon frère de chez vous, dit-il, ou sinon vous périrez. Je transporterai en Ibérie la terre de votre demeure et dépeuplerai votre pays.» Ces gens eurent peur et ne laissèrent pas conduire Ivané aux sultans, résidant vers Damas et en Égypte, et nommés Couz[5]), Mélik-Kamel et Achraph, de la race de Saladin, devers Jérusalem. Puis ils firent amitié ensemble,

---

bataille de Garhni, contre Djélal-ed-Din, mais on n'a aucun détail sur leur généalogie. Étaient-ce des princes de Khatchen, et quel était leur père, nous n'avons là-dessus que le renseignement donné par Kiracos, qui nommera de nouveau les deux frères, au § XVIII.

1) Mosc. Saghbough. Voici la généalogie des princes de Gag, telle qu'elle résulte des paroles de notre auteur:

(Blou)-Zakaré. — Sargis.
(Blou)-Zakaré → Vahram (Gagel). → Aghbough. → Vahram. Zakaré. Ivané.
Sargis → Chalové. Ivané.

2) Entre Haghbath et Sanahin.

3) Le mot կնքել signifie proprement sceller, mais il s'emploie pour toute marque définitive faite ou placée sur un objet; baptiser, en terme de rituel; faire le signe de la croix, sur soi ou sur un objet quelconque.

4) A la fin du XII[e] s. la ville d'Akhlath appartenait à des émirs descendant de Sokman, autrefois serviteur des sultans seldjoukides. En 1206, lors du siége de la ville par les Géorgiens, elle était passée entre les mains d'un émir au service du Chah-Armen; plus tard elle se donna à Mélik-el-Auhad Nedjm-ed-Din, neveu de Saladin. V. Addit. XVII, p. 272.

5) Quoique je n'aie pas retrouvé ailleurs ce nom de Couz, je suis persuadé qu'il doit désigner Mélik el-Auhad, alors maître de Khlath. Pour les deux autres, Achraph et Kamel, c'étaient deux frères du précédent, fils comme lui de Mélik el-Adel, frère de Saladin.

et demandèrent la fille d'Ivané, pour épouse[1]). Ainsi fut fait, Ivané eut sa liberté et, de retour chez lui, donna sa fille à Couz, après quoi elle passa à Achraph. Ce fut un grand bonheur que l'installation de cette femme dans la maison des sultans, qui adoucirent le sort des chrétiens de leurs domaines, et spécialement de ceux du pays de Taron[2]). Des couvents qui s'y trouvent, les uns furent soulagés de la moitié, quelques-uns de la totalité de leurs impôts; il fut enjoint à tous les subordonnés du sultan de ne dépouiller ni inquiéter les voyageurs allant prier à Jérusalem, avec recommandation spéciale en faveur des Ibériens. Or Ivané s'était détourné vers l'hérésie de Chalcédoine, fatale pour le salut des Ibériens; car cédant à l'instigation de la reine Thamar, fille de Géorgé, il avait préféré la gloire mondaine à celle de Dieu. Quant à Zakaré, il avait conservé la foi orthodoxe des Arméniens[3]) Pour ces motifs les Ibériens étaient en honneur, francs d'impôts dans chaque ville des sultans, et même à Jérusalem. La femme dont je parle avait nom Thamtha. Il y eut donc paix et amitié entre le royaume d'Ibérie et l'empire des sultans.

---

§ VI. Du concile réuni par Zakaré, pour le besoin de certaines affaires.

Quand il eurent fait cesser toute inquiétude dans leurs domaines, à l'égard des incursions, les couvents se multiplièrent, et le service divin fut sur un pied florissant. Alors Zakaré se mit à penser que, sous ses yeux, chaque armée ibérienne accompagnant le roi avait ses prêtres, offrant le saint sacrifice en tous lieux, et que lui il manquait d'église dans ses voyages, la coutume arménienne ne le permettant pas, depuis l'époque déjà ancienne de l'extinction du principat en Arménie, grâce à la tyrannie des Persans et des Ismaélites. Les Ibériens reprochaient aux Arméniens de n'avoir pas d'église dans leurs expéditions, de ne pas communier avec eux et de ne pas célébrer les fêtes des martyrs du Seigneur aux jours convenables. Zakaré ayant consulté le vartabied Mkhithar, dit Goch, fondateur du couvent de Gétic et son père spirituel, «Il n'est jamais arrivé, répondit celui-ci, que nos rois ou princes eussent durant leurs expéditions une église pour faire le service divin ou dire la messe.» Il s'adressa donc à d'autres vartabieds, qui lui dirent que le puis-

---

1) Le sort de cette princesse offre une circonstance remarquable. Livrée à Mélik el-Auhad, pour racheter la liberté de son père, elle devint la même année femme de son beau-frère Achraph; en 1230 elle tomba entre les mains de Djélal-ed-Din, survécut à sa chute et, sous les Mongols, se rendit en Tartarie, et fut remise en possession d'Akhlath, en 1245, en considération de ses précédentes alliances avec des princes musulmans. C'est ce que nous dira Kiracos, au § XXXVI de son histoire.

2) Akhlath appartient proprement au canton de Bznounik; mais celui de Taron, province de Touroupéran, est tout au voisinage.

3) C'est ce que témoignent aussi les Annales géorgiennes, p. 455, après la plus abominable épreuve à laquelle il soit possible de soumettre la vérité d'une religion.

sant roi Trdat se faisait suivre dans son camp royal d'une tente avec un autel; que les saints compagnons de Vardan accomplissaient le baptême et la communion au milieu de leur campement; que les saints martyrs Hipéricos et Philothéos[1]) avaient écrit au prêtre Hacob: «Prends avec toi les vases de la messe et la corne à l'huile et viens près de nous,» et bien d'autres faits analogues. «Permettez-moi donc aussi, leur dit le grand général, de me faire suivre par des prêtres, avec une tente pour dire la messe. Nous ne pouvons faire cela, dit le grand vartabied, sans la permission du catholicos d'Arménie et de notre roi Léon.» Il écrivit donc une lettre et envoya des exprès au catholicos Hohannès, alors à Hrhomcla, en mésintelligence avec le roi Léon, pour certains motifs, et au roi lui-même, afin de lui exposer sa demande. Ce prince avait mis sur le siége, en place d'Hohannès, révolté hors de la Cilicie., Ter David, résidant au couvent d'Arkacaghin.[2])

Le roi donc, ayant réuni les vartabieds et évêques de sa principauté, les consulta sur la lettre de Zakaré. Ceux-ci, de peur que le prince ne renonçât à l'orthodoxie, comme son frère, prirent sur eux d'écrire en orient une lettre de cette teneur: «A Zakaré, grand généralissime et chahanchah des contrées de l'orient, qui, par intérêt pour les rites chrétiens, altérés et dénaturés sous la servitude étrangère, a convoqué une réunion de vartabieds et d'évêques, de pères et de prêtres; ceux-ci, après examen de ses demandes, les ayant trouvées conformes aux divines écritures, il a en conséquence expédié sa requête en occident, au pays de Cilicie, au roi d'Arménie Léon, couronné du Christ. Ce monarque a réuni dans la métropole de Sis un concile, formé du catholicos David, avec les vartabieds, évêques, hermites, voués à la pénitence, qui ont jugé ses demandes conformes aux canons apostoliques et ne s'en écartant point. En conséquence il a été décrété et envoyé les huit canons suivants, formant têtes d'articles:

1. Le saint sacrifice sera offert, suivant la règle, avec l'assistance d'un lecteur et d'un diacre.

2. L'Annonciation de la Vierge sera fêtée le 7 avril, l'Assomption le 15 août, la Sainte-Croix le 14 septembre, au jour — de la semaine — où tombent ces fêtes; de même, celles des martyrs, aux jours où elles tombent, et où se fait la mémoire de chacun.

3. On observera le jeûne jusqu'au soir de la veille de l'Épiphanie et de la Résurrection, et on ne le rompra qu'avec du poisson et de l'huile.

4. On admettra les représentations figurées du Saveur et de tous les saints, et on ne les rejettera pas comme païennes.

5. On dira la messe même pour les vivants.

6. Les religieux ne mangeront pas de viande.

1) Ven. Ces saints et leurs compagnons sont des martyrs de Samosate.

2) Couvent au voisinage de Sis, tandis que Hrhomcla est sur l'Euphrate, aux confins de la 4e Arménie et de la province d'Aghtsnik.

3) Les deux éd. portent le 6; v. plus haut, p. 67, et plus bas § LIV.

7. On conférera l'ordre de lecteur, puis, longtemps après, le diaconat, et enfin la prêtrise à un âge mûr.

8. La vie commune régnera dans les couvents, et nul ne possédera rien en propre. Tel ou analogue à ceci était le contenu de la lettre du concile occidental, adressé à Zakaré, en orient.[1])

Cependant le catholicos Hohannès, afin d'entrer dans l'esprit des princes orientaux, expédia à Zakaré une tente à coupole, en forme d'église, des gens pour la dresser et arranger, et une table d'autel, en marbre, ainsi que d'autres ustensiles servant au saint sacrifice; en outre, un évêque nommé Minas, un diacre, des lecteurs, des prêtres, à la voix harmonieuse, pour chanter la messe. Ceux-ci, en arrivant, rencontrèrent l'émir-spasalar à Lorhé, et lui présentèrent l'ordre du catholicos, ainsi que sa lettre et ses cadeaux. Il arriva également des députés et porteurs d'ordres du roi Léon et du catholicos David. Zakaré, fort satisfait, ordonna de réunir dans la ville de Lorhé Grigoris, évêque d'Haghbat, son parent[2]); les évêques d'Ani, de Bdchni, de Dovin, de Cars, et autres, qui se rencontrèrent, puis les vartabieds et supérieurs des couvents, avec des prêtres et une foule de laïcs. Son intention était de dresser la tente et d'y offrir le saint sacrifice.[3])

Or les vartabieds illustres de ce temps étaient: Mkhithar, dit Goch — à la petite barbe — fondateur du couvent de Gétic, homme intelligent et doux; le vartabied Ignatios, fameux par sa science; Vardan; David, de Kobaïr, à Haghbat; Hohannès, abbé de Sanahin, qui succéda à Grigor, fils de Touté, après sa mort, lequel avait élevé les princes; Grigor, dit Mononic, de Kétcharous; Tourkic, de Théghin, qui avait mis ce couvent sur un bon pied, en réglant que tout y serait en commun, et que nul n'aurait rien en propre; Eghia, d'Havouts-Thar, qui avait ordonné d'une manière si merveilleuse le service de son couvent, que tous, grands et inférieurs, respiraient d'un même accord, l'un ne cherchant pas à primer l'autre; Grigor, de Dovin; l'hermite Sargis, de Sévan; tous hommes distingués et bien d'autres, tels que l'évêque Grigoris, d'Haghbat[4]); Vrthanès, de Bdchni et de Dovin; Sargis, vicaire d'Ani; Hohannès de Cars. Il y avait encore beaucoup d'autres prêtres de mérite, en divers pays, couvents et villages.

Quand l'ordre du catholicos et de Grigor[5]) eut été vu et entendu, quelques-uns s'y

---

1) Je ne trouve la date de ce concile, le 1[er] de Sis, que chez Tchamitch, t. III, p. 179, en 1204. Toutefois il y a là de notables variantes dans l'ordre et le libellé des canons. Au 1[er] est ajoutée l'obligation de ne célébrer la messe «qu'en habits ecclésiastiques.» Le 2[e] permet de le faire sous tente, sur un autel portatif, en un lieu découvert, au milieu du camp. Au 4[e], l'Épiphanie n'est point mentionnée parmi les trois fêtes à date fixe; quant aux deux autres, c'est «en pays grec et ibérien,» qu'il est ordonné de les fêter, les 15 août et 14 septembre. Le N. 3 est semblable au N. 5 de Kiracos; le N. 5 au 3[e]; le 6[e] au 4[e], le 8[e] est conforme au 6[e]. Le 7[e] défend d'ordonner un diacre qui ne serait pas encore lecteur. Les autres canons son conformes, du moins pour le sens, au texte de Kiracos.

2 Ce Grigoris était fils d'une sœur de Zakaré, mariée à Qara-Grigor, prince de Khatchen.

3) C'était en 1205.

4) Je suppose, malgré l'accord des éditions et du manuscrit de l'Académie, qu'il faudrait «de Sanahin,» car l'évêque d'Haghbat a déjà été nommé.

5) L'évêque — abbé d'Haghbat.

soumirent, d'autres non, et la mésintelligence amena une scission, au point que plusieurs s'échappèrent nuitamment, blâmant leurs collègues. Cependant le prince Zakaré envoya des gens dans les couvents de ses domaines, qui, par violence, firent célébrer l'Assomption de la Vierge et l'Exaltation de la croix, non le dimanche, comme d'ordinaire, mais le jour de la semaine, quel qu'il fût, où elles tombaient. Il en résulta de la mésintelligence et des querelles dans les églises; la joie fit place au mécontentement, l'affection mutuelle à la haine. Zakaré ayant expédié à Haghbat, pour y faire exécuter le réglement, l'évêque Minas, venu de la part du catholicos, et ses serviteurs, celui-ci ne fut plus tôt en vue, que des gens envoyés par l'évêque Grigoris, le reçurent, lui et son monde, à grands coups de bâton, et le laissèrent à-moitié mort de ses blessures; quant aux bêtes de somme, portant les bagages, elles furent précipitées du haut des rochers et tuées. L'évêque, posé sur un matelas, fut amené à Zakaré. A cette vue le prince fut pris d'une violente colère contre Grigoris, et ordonna de l'arrêter, sous menace de mort, mais il s'enfuit au couvent de Gétic, territoire de Caïan [1]), auprès du grand vartabied Mkhithar, en qui il avait confiance, sachant qu'il professait une grande assurance à l'égard de Zakaré. Cette fois il se sauva; plus tard il fut arrêté à Kétcharhous et jeté en prison, et Hohannès mis en sa place à l'évêché d'Haghbat. C'est celui qui, précédemment, avait abandonné le siége et s'était rendu à Khatchen [2]). Cet Hohannès, homme vertueux, fit à Haghbat beaucoup de choses dignes de mémoire; c'est lui notamment qui a construit le superbe portique de l'église, qu'on ne peut contempler sans admiration. Telles étaient les agitations des églises orientales. En effet on n'était plus habitué depuis longtemps à faire ce qu'exigeait Zakaré, à célébrer les fêtes à leur date, à ne pas rompre l'abstinence à l'occasion des fêtes, à ne pas dire la messe sans diacre, les prêtres s'assistant l'un l'autre. Je pense que c'était une suite de la tyrannie des musulmans, qui ne laissaient pas les chrétiens exercer librement leur culte. On ne pouvait même pas ouvrir les portes des églises durant le redoutable mystère, afin de prévenir toute insulte de la part des étrangers, et bien d'autre choses, qui plaisaient à Zakaré.

Ce dernier fit de nouveau réunir un concile dans la métropole d'Ani, territoire de Chirac, auquel assistèrent les évêques et vartabieds susdits, avec beaucoup d'autres, et invita par lettres Mkhithar à s'y rendre. Le vartabied s'excusa, pour cause de maladie et faiblesse de

---

1) Mosc. de Carin.

2) Ce Jean était en effet de Khatchen et beau-frère de Nerdchls ou Nedchaumln, soeur du prince Zakaré; on ne sait pas à quel événement Kiracos fait allusion ici.

Tcham. t. III, p. 181, 2, donne une fausse idée des événements, en attribuant surtout la résistance à Grigor Toutéordi, qu'il confond avec Grigoris d'Haghbat. Le fils de Touté était évêque de Sanahin, comme le démontrent les inscriptions de ce couvent, 1183—1197, et l'était encore plus tard, bien qu'il n'en reste plus d'autres preuves du même genre: ainsi c'est bien l'évêque d'Haghbat, le neveu de Zakaré, qui entra en collision avec lui au sujet des canons du concile ge Sis.

Moi-même en 1851, dans l'Addit. XVII à l'Hist. de Gé. p. 281 sqq. j'avais suivi l'interprétation de Tchamitch, mais je reconnais m'être trompé, comme aussi, p. 282, n., dans la traduction d'un passage de Vardan: «...à des jours non fériés, ne pas brûler de cierge,... faire des sacrifices d'animaux...» lis. «...aux féries occurrentes, ne pas rompre le jeûne la veille des fêtes,... dire la messe pour les vivants.»

santé, mais il écrivit une lettre de cette teneur: «Ce que l'on fera et voudra, j'y suis consentant moi-même; c'est tout ce que je peux, ne m'inquiète pas davantage.» Pour Zakaré, il tint une session et demanda un engagement écrit, «de faire ce qu'il désirait.—Nous ne pouvons faire cela, répondit-on, sans le grand vartabied.» C'était le titre honorifique qu'on lui donnait. Le prince ayant montré la lettre de Mkhithar: «Voilà, dit-il, ceci est de sa main;» mais il ne la leur donna pas, pour s'assurer du contenu. L'assemblée ayant demandé du répit, afin d'envoyer prier Mkhithar de venir en personne, on lui expédia quelqu'un, on le pria d'arriver, afin de donner au général une réponse unanime. «Que la faiblesse de ton corps ne te retienne pas, disait-on; si la mort te surprend en route, nous inscrirons ta mémoire au premier rang des saints docteurs de l'église.» Ayant lu la lettre du concile, il se leva en hâte et partit avec les porteurs de l'invitation. C'était la saison d'hiver; les fêtes de Noël et de l'Épiphanie approchaient. Informé de sa venue, le général lui expédia un prince, en avant d'Ani, afin qu'on ne le laissât point aller au concile, et qu'on le lui amenât. Dès avant son arrivée les uns avaient consenti è ce qui était demandé, — c'étaient les évêques de la principauté, craignant de perdre leurs siéges — d'autres non. Quand il parut, le prince saisit les rênes de son cheval, pour le conduire chez Zakaré; l'assemblée, ayant su qu'il ne lui était pas permis de se présenter devant elle, lui dépêcha Nersès, docteur vertueux et d'un jugement sain, qui devint supérieur de Kétcharhous, après la mort du vartabied Grigor, dit Mononic. Il devait lui dire «qu'il se rendît avant tout au concile, afin qu'on délibérât ensemble sur ce qu'il y avait à faire, le général ayant résolu de les exiler.» Nersès le joignit au moment même où il entrait dans la villa du général, et, du dehors, lui cria le message dont il était chargé. Le prince se hâta de pousser Mkhithar dans l'intérieur, où le général venait à sa rencontre et lui souhaita le bonjour. «Puisque te voilà, lui dit-il, je n'ai que faire de m'inquiéter des autres.» Ces paroles, rapportées au concile, excitèrent un sentiment de jalousie. «Toute cette conduite du général envers nous, disait-on, sous la pression de l'envie, est l'effet des suggestions de Mkhithar. Zakaré nous traite comme des brutes.» Les médisances ne s'arrêtaient pas, au sujet du docteur, qui, informé de ce qui s'était passé au concile, s'en prit au général. «Il ne convenait pas d'agir ainsi d'autorité, lui disait-il. Et vous fit-il dire à l'assemblée, occupez-vous d'empêcher le peuple d'adopter, comme les Ibériens, de telles coutumes; moi, je pourvoirai à ce que le général ne devienne pas Ibérien, à l'exemple de son frère; car c'est ce qu'on attend en Ibérie. Les choses étant en cet état, qu'avez-vous à vous en prendre à moi? Il a la permission du catholicos et du roi Léon, d'agir comme il le fait, et, que nous le voulions ou non, il ne s'arrêtera pas dans cette voie. Retournez donc chacun chez soi, je le supplierai de ne pas vous chasser de vos églises et places, et nous nous continuerons à faire le service sur l'ancien pied.» Cependant le généralissime Zakaré ayant ordonné, à l'insu du vartabied, d'envoyer ces gens en exil, Mkhithar, aussitôt qu'il en eut connaisance, obtint d'en faire rentrer un bon nombre dans leurs emplois, et les autres, grâce à son frère Ivané, purent aussi revenir. Pour Zakaré, tant qu'il vécut, il suivit la même ligne de conduite, n'en faisant qu'à sa volonté.

Toute cette affaire, les discours et actes du concile, ont été couchés par écrit dans l'histoire du très sage et intelligent vartabied Vanacan, alors au nombre des disciples du grand vartabied et, comme tel, témoin oculaire et auriculaire des faits. Ces choses et bien d'autres se trouvent dans son livre[1]), où il est facile d'en prendre connaissance.

---

§ VII. Le catholicos des Aghovans se présente aux grands princes.

Des maux et souffrances causés à l'univers entier par les peuples méridionaux, fils d'Ismael, la plus grande partie tomba sur l'Arménie et sur les Aghovans, car nous n'avions plus ni rois ni princes. En se portant de côté et d'autre, faute de résidence fixe, les catholicos d'Aghovanie arrivèrent fortuitement à une caverne, dans le territoire de Tcharek[2]), s'y arrêtèrent, et de là veillèrent sur leur troupeau. Bejden, l'un d'entre eux, au mépris de son rang, prit femme et eut des fils; on le destitua, et il eut pour successeur Ter Stéphannos.[3])

Celui-ci avait un korévêque, nommé Sarcavag, qui dut un jour aller dans la ville de Gantzac, recueillir les revenus fournis par les prêtres et par les chrétiens du lieu. L'émir de la ville, Gourdji[4]) Badradin, l'ayant vu, lui demanda: «A qui appartiens-tu?» Sur sa réponse: «Au catholicos,» il lui dit: «J'ai appris que chez les chrétiens la bénédiction de l'eau est une grande réjouissance. Voilà que votre fête approche, invite ton catholicos et ses assistants à bénir l'eau en cette ville, suivant votre coutume, afin que nous aussi nous prenions part à votre joie.» Le korévêque étant allé transmettre l'ordre de l'émir au catholicos, celui-ci en fut très satisfait; car ni lui, ni aucun personnage de marque ne pouvait entrer à découvert dans la ville ou passer aux alentours, par crainte des Persans, maîtres de la ville et altérés du sang chrétien. En effet ils avaient beaucoup à souffrir des habitants de Khatchen[5]), qui avaient tué de guet-apens plusieurs Persans, et qui pillaient les

---

1) L'ouvrage de Vanacan n'est malheureusement pas parvenu jusqu'à nous. Il en sera encore reparlé plus bas.

2) Forteresse et ermitage situés entre les rivières de Chamkor et de Khotchkhara. Au voisinage est l'ermitage de Dasu, où Mkhithar Goch a écrit son livre de décisions judiciaires դատաստանաց, qui a été traduit en géorgien et fait partie du Code de Wakhtang VI; Alichan, Grande-Arménie, § 164.

3) Il sera de nouveau question de Beijden au § XI de ce livre.

4) Mosc. Courdchi.

5) Le Khatchen, divisé en Haut, Moyen et Bas, est un pays situé sur une rivière de même nom, coulant entre la Tharthar et la Gargar, au NE. de l'ancien Qarabagh, dans la province arménienne d'Artsakh. Après l'anéantissement du royaume de Siounie, en 1165, les princes de ce pays surent conserver une certaine indépendance, grâce à la forte position de leurs montagnes. Ce que nous en savons de plus certain, nous le devons aux inscriptions qui ont été recueillies par le P. Sargis Dchalal, dans le t. II de son Voyage en Arménie, et à l'historien Kiracos; v. notre histoire de Siounie, Introduction, p. 179, et la suite du récit de notre historien, § XXX; pour la description du pays, Alichan, Grande-Arm., § 174. Les derniers princes de Khatchen formèrent plusieurs unions avec les Mkhargrdzel, comme le prouve le Tableau généalogique, et les Annales de Géorgie, à l'époque mongole, en mentionnent plusieurs, comme ayant été en rapports avec les rois de ce pays.

chrétiens leurs sujets. Le roi d'Ibérie et ses soldats en agissaient de même, et cela excita leur haine contre tous les chrétiens. Cependant le catholicos réunit tous les évêques et vartabieds de sa juridiction, et se rendit avec eux chez l'émir, qui fut très joyeux de les voir et lui ordonna d'aller en grande pompe et cérémonie, avec porte-croix, gens frappant les heures, clergé chantant à haute voix, faire la bénédiction de l'eau. Lui-même à cheval, snivi d'une escorte nombrense, vint à ce spectacle, par manière de divertissement, tandis que la ville entière, peuplée de païens, s'agitait également, pour y assister [1]). Quand l'huile sainte fut versée dans l'eau, «Voilà, dirent les Persans, que l'émir nous a tous faits chrétiens, car les chrétiens que font-ils de plus? on les baptise, on les oint, et nous tous nous buvons de cette eau, nous y lavons; nous voilà devenus infidèles, apostats de notre foi. Avisons donc à quelque moyen.» Sur cela il s'élève un violent tumulte, le catholicos est saisi, jeté en prison; on se soulève contre l'émir, on le rejette dans la citadelle. «Cet émir, écrivirent-ils ensuite à l'atabek, résidant à Ispahan, nous a rendus infidèles; car il a fait jeter dans l'eau, par le chef des chrétiens, de l'huile de porc. Tous les denx sont maintenant aux fers, que voulez-vous que nous en fassions [2])?» L'atabek ordonna de destituer l'émir et de le lui amener. Pour le catholicos, on lui enleva beaucoup d'or et d'argent, et on le laissa aller où il voulut. Echappé au danger, celui-ci alla du côté de Khatchen et ne put désormais rentrer dans le territoire de Gantzac. Les moines des environs et les prêtres des communes, voyant l'impossibilité pour Ter Stéphannos de se montrer chez eux, pour eux d'aller près de lui, prirent ce Bejden, le destitué, et lui conférèrent l'habit et l'ordre de prêtrise. A cette nouvelle Ter Stéphannos fulmina anathème contre lui et contre eux [3]), et se mit à errer deçà delà, jusqu'à ce qu'il mourut, dans le canton de Herg. [4])

Les vartabieds et évêques d'Aghovanie, voyant leur dynastie éteinte, sans qu'il en restât un évêque ou un prêtre, et réduite à un jeune diacre, prirent celui-ci et l'amenèrent à Vrthanès, évêque de Bdchni, qu'ils prièrent de l'ordonner prêtre [5]): après quoi, l'ayant conduit à l'émir Omar, commandant à Gantzac, ils le supplièrent de permettre qu'il fût sacré catholicos. «Il est bien jeune d'âge, dit l'émir; pourquoi vous, plus vieux que lui, ne prenez-vous pas cette dignité? Parce que, dirent-ils, il a droit au siége, comme étant de la

1) Comme Ter Bejden fnt catholicos d'Aghovanie, après le tremblement de terre de Gantzac, de l'an 1139, il paraît que l'histoire ici racontée eut lieu vers le milieu du XII[e] s.; v. plus bas.

2) Tout ceci se passait du temps de l'atabek Idiguiz.

3) Manuscrit: contre les auteurs du fait.

4) Ce canton n'étant mentionné que chez Kiracos, et cette seule fois, il n'est pas possible d'en déterminer la position. Le P. Indjidj, Arm. anc. p. 526, se contente de le citer; le P. Alichan, dans son éd. de Kiracos, p. 90, croit que ce pourrait être le Héreth — portion méridionale du Cakheth; — dans la Grande-Arm. § 104, il nomme le canton et la ville de Her, dans la province de Persarménie au S. du lac d'Ourmiah, qui me paraît, sauf la lettre finale manquant ici, offrir une sorte de probabilité d'analogie. Où pouvait se retirer un prêtre apostat, un catholicos destitué, excommunié, méprisé, si non en Perse?

5) Cf. infra, § XI. On se rappelle qu'en Arménie le patriarcat fut comme inféodé dans la famille de S. Grégoire l'Illuminateur, jusqu'à la mort de S. Sahac, en 441; puis il y eut une reprise d'hérédité au XII[e] s. Le même usage régnait en partie en Géorgie, où la possession d'une cure se transmettait par héritage dans la famille du fondateur. La France féodale et Rome avec ses cardinaux-neveux offraient quelque chose d'analogue.

famille des catholicos.» L'émir permit donc de le sacrer, ce qui fut fait, par le petit nombre d'évêques présents. La cérémonie achevée, l'émir le fit placer sur un beau cheval, couvert lui-même d'une fine étoffe d'honneur, précédé et suivi de joueurs de trompettes, et ordonna de le promener dans les rues de la ville.

Devenu de la sorte catholicos d'Aghovanie, Ter Hohannès[1]) vécut de longues années; il fixa sa résidence dans le canton de Tcharek, au rocher mentionné ci-dessus. Persécuté par les infidèles, il résolut d'aller en Arménie, auprès des grands princes Zakaré et Ivané, qui lui firent un accueil très honorable. Ivané lui assigna pour demeure le couvent de Khamchi, canton de Miaphor[2]), où il fonda une grande et superbe église. Celle-ci resta inachevée, par suite de l'invasion de Djélal-ed-Din, sultan de Khorasan, qui triompha du royaume d'Ibérie; puis les diverses contrées d'Aghovanie et d'Ibérie eurent à souffrir des attaques successives et des ravages des étrangers.

§ VIII. Des vartabieds distingués, vivant dans les territoires du Vaspouracan.

Dans ces jours et à cette époque vivaient des vartabieds, lumières de vertus, brillant comme des astres sur le monde: Stéphannos, fils d'Housic, homme saint et thaumaturge, dont la tombe, après sa mort, guérissait de toutes les maladies; Géorg Carénétsi, intelligent et savant; un autre, nommé Tiratsou, élevé à la dignité épiscopale; Astovadzatour, dit le fils d'Agȟbrik, de la ville d'Ardjech. Des personnes qui le connaissaient par ouï-dire racontaient de lui beaucoup d'actions vertueuses. Issu d'une grande famille, extrêmement charitable envers les pauvres, quand on vint lui dire: «Ta mère selon la chair est morte,» il loua Dieu et, s'étant rendu à ses funérailles, prit de l'or et de l'argent, qu'il mit dans les mains de sa mère, puis il invita les pauvres à l'y prendre, comme si c'était elle-même qui le leur donnait. Son père étant mort, il distribua ses biens aux indigents. Possesseur de plusieurs boutiques, données en location, il achetait annuellement, avec ses revenus, des peaux de mouton et de la toile, avec lesquelles il cousait de ses propres mains des vêtements, qu'il distribuait aux malheureux. Témoins de sa bienfaisance, beaucoup de Persans venaient se faire baptiser par lui et devenaient chrétiens. Ce que voyant les infidèles, et le regardant comme la cause de tout cela, ils résolurent de le faire périr, non ouvertement, toutefois, ce que rendait impossible la multitude du peuple. Ils lui tendirent un piége secret. Ayant pris et étranglé un de leurs esclaves, il le portèrent de nuit et le jetèrent à

1) Notre auteur indiquera plus bas, à la fin du § XI, la transition, omise ici, de Gagic, le catholicos élu sous l'émir Omar, de Gantzac, à ce Ter Hohannès.

2) Le canton, peu connu, de Miaphor, était dans l'Artsakh, entre le territoire de Gantzac et le lac Goghtcha.

la porte du couvent, qu'ils environnèrent dès la pointe du jour, afin d'en massacrer les habitants, comme auteurs du méfait. A cette vue il se rassembla une foule immense de chrétiens, résolus de mourir avant de le livrer aux Persans. Cependant le saint homme de Dieu, ayant deviné la ruse des ennemis, qui avaient pour but de faire périr plusieurs personnes à cause de lui, car les Persans étaient maîtres de la ville, leur dit: «Épargnez-moi pour une nuit, et faites ce que vous voudrez, demain au matin.» Puis il ordonna de célébrer le service nocturne et de demander à Dieu d'être justifié de l'accusation calomnieuse; pour lui, il se retira à l'écart et pria Dieu avec ferveur de le visiter. Le matin il ouvrit les portes du monastère et appela tout le monde, chrétiens et infidèles, à l'intérieur. Prenant le signe du Seigneur, il cria à haute voix, de façon à être entendu de tous: «Homme, je te le dis à toi, lève-toi, au nom de J.-C., qui de rien a créé toutes choses, et dis en face de ce monde, qui t'a tué.» Aussitôt l'homme se redressa, regarda dans la foule, et y voyant son meurtrier: «Voilà celui qui m'a tué, dit-il. Maintenant baisse la tête, reprit le saint, et dors jusqu'à la résurrection générale,» et il remourut. Les chrétiens échappèrent ainsi à la mort, et le nom du Christ, notre Dieu, fut glorifié.[1])

---

§ IX. Mort de Zakaré.

Après s'être signalés par beaucoup d'exploits et de victoires, les illustres princes Zakaré et Ivané marchèrent contre la ville de Marand, avec des troupes nombreuses, la prirent, ravagèrent le pays environnant et en dévastèrent les alentours. Bon nombre d'habitants s'étant réfugiés dans leur lieu de prière, avec les moughris[2]), i. e. ceux qui appellent à la prière, Zakaré fit apporter de l'herbe et des branchages, que l'on arrosa d'huile et de naphte, on y mit le feu, et ils furent brûlés. «Le prince et le vulgaire, dit-il, sont en représailles des princes arméniens brûlés à Nakhdchévan[3]), par les musulmans, et les coura, des prêtres arméniens massacrés à Bagovan, dont le sang a rejailli sur les murs de l'église, qui en sont encore noirs aujourd'hui[4]).» Pour lui, en retournant dans son pays, il tomba malade

1) Ven. Ceci est raconté dans quelques ménologes arméniens.

2) Mosc. Mourchis. M. Véliaminof-Zernof m'a communiqué que le moukri مقری est «celui qui fait lire,» l'imam ou le ministre d'une mosquée; les koura قری sont «les lecteurs» du Koran, au service de la mosquée.

3) Vers l'an 700; v. l'Hist. de Siounie, p. 84, et ci-dessus p. 24.

4) Vardan s'exprime de la même manière, en l'année 1210. Sans faire attention à cette date, je cherche inutilement quel massacre de chrétiens, à Bagovan, vers les sources de l'Euphrate, peut être imputé aux musulmans. Notre auteur fait-il allusion au martyre des saints Oskians et Soukiasians, qui eut lieu réellement ici à la fin du I[er] et au commencement du II[e] s. de l'ère chrétienne, par l'ordre du roi d'Arménie Artavazd IV? Dans la même campagne Zakaré fit périr nombre de musulmans dans les mosquées d'Ardébil, en représailles d'un massacre de chrétiens à Ani, exécuté peu auparavant par les sectateurs du koran; Hist. de Gé. p. 467, 469. Est-ce cette exécution que l'historien veut rappeler?

en route, couvert d'ulcères incurables, qui paraissaient sur son corps; à mesure que les uns se fermaient, il s'en ouvrait d'autres. Après avoir traîné peu de jours, il mourut, à la grande affliction des chrétiens[1]), qui le transportèrent et ensevelirent dans la grande église de Sanahin, en avant et à gauche des portes, à l'intérieur de la chapelle[2]). Ce fut aussi la cause d'un grand chagrin pour le roi d'Ibérie Giorgi, surnommé Lacha, fils de Soslan et de Thamar et petit-fils du roi Giorgi-le-Grand, ainsi que pour son frère Ivané et pour toute l'armée ibérienne. Zakaré laissait un jeune enfant, Chahanchah, qui fut élevé jusqu'à sa majorité par Ivané, avec son fils Sargis, dit Avag, après quoi il entra en possession de la principauté paternelle.

§ X. Du roi Léon et de sa mort.

Cependant aux nombreux exploits accomplis par lui, le pieux et victorieux roi d'Arménie Léon avait joint la soumission de tous les peuples du voisinage. Le catholicos dissident Hohannès[3]) résidant à Cla, en Grèce, vint aussi, après la mort du catholicos David, d'Arcacaghin, et ils se réconcilièrent ensemble.

Puis le roi Léon fut atteint d'une maladie mortelle. Il appela près de lui le catholicos Hohannès et les commandants des troupes, et comme il n'avait pas de fils, mais seulement une fille[4]), il recommanda au catholicos et aux princes de mettre celle-ci sur le trône, à sa place, de lui obéir, de ne la marier qu'à un personnage son égal par le rang. L'ayant confiée audit catholicos et à deux grands princes, à Constantin[5]), son parent, et à sire Adam, de

1) Sur l'expédition de Zakaré dans le N. de la Perse, v. Hist. de Gé. p. 470 sqq. Quant à la mort de Zakaré, antérieure à celle de la reine Thamar, elle arriva au plus tôt en 1212, et peut-être en 1214, comme il résulte des Inscriptions, Ruines d'Ani, Descript. p. 17, et Hist. p. 155; Addit. et éclairciss. p. 275.

2) Zakaré est enterré dans une grande église funéraire servant de porche à celle du Sauveur. L'inscription, sans date, de la tombe, porte ces mots: «Moi, Zakaré, le chef des adjudants royaux, je me consume dans cette tombe.» Dans le même convent, mais en divers lieux, sont déposés les restes de son père Sargis, sous une petite chapelle, entre les églises de la Vierge et de S. Grégoire; ses sœurs Nana et Nedchaumin reposent au même lieu; v. Mém. de l'Ac. des sciences, t. VI, N. 6, p. 52, 78, 79, 85, 86.

3) Le catholicos Jean VII, le Magnifique ou plutôt le fastueux, le présomptueux, s'étant attiré la disgrâce du roi par sa désobéissance, Léon avait fait sacrer David III catholicos; celui-ci mourut en 1206, et Jean rentra en faveur; Tcham. III, 178, 182. Arkacaghin, couvent sur une montagne au N. de Sis; Langlois, voyage en Cilicie, p. 407.

4) Léon avait eu encore deux filles, dont une, Estéfémie, fut mariée à Jean de Brienne, roi de Jérusalem; Langlois, Cartulaire des Roupéniens, p. 123; Mél. asiat. t. IV, Tableau, p. 428.

5) Constantin était seigneur de Bartzrberd et connétable du royaume, fils du baron Héthoum et marié à la fille d'un autre Héthoum, seigneur de Lampron et frère de S. Nersès Lampronatsi; sa parenté avec la famille royale des Rhoubéniens n'est pas une chose démontrée; Langlois, Cartulaire des Rhoubéniens, p. 116, 141, notes. Tchamitch, III, 195, affirme, au contraire, d'après le mémento d'un Commentaire sur les Psaumes, que les Héthoumiens descendaient d'Haïc et des Arsacides, qu'ils étaient alliés des princes de Lampron et se rattachaient, par les Rhoubéniens aux Bagratides. Son fils, plus tard roi sous le nom d'Héthoum Ier, épousa Zabel, fille de Léon II,

religion latine, il s'éteignit lui-même doucement en 668 — 1219 [1]), après un règne de 24 ans, signalé par des exploits et un bon renom. Comme ce brave monarque chrétien était fort aimé, sa mort causa une affliction générale dans le pays et parmi les troupes. Les jours du deuil étant écoulés, on prépara la cérémonie des funérailles, qui donna lieu à contestation, les uns voulant qu'il fût enterré dans la ville royale de Sis, d'autres au couvent d'Acner, que le roi aimait beaucoup, à cause de sa bonne tenue et des prières édifiantes qui s'y faisaient. Quelques-uns trouvaient la chose peu convenable, parce que c'était un lieu frontière [2]), et que le prince avait beaucoup d'ennemis parmi les étrangers, qui pourraient, par esprit de vengeance contre lui, venir enlever le cadavre et incendier le couvent. Enfin on s'entendit pour déposer le défunt dans la ville de Sis; son cœur et ses entrailles furent portés à Acner. C'est ainsi que trépassa pieusement le brave et toujours victorieux roi Léon.[3])

Le catholicos et les princes firent venir le fils du seigneur ou prince d'Antioche, et lui donnèrent pour femme la fille de Léon: ce jeune homme se nommait Philippe [4]), et la reine Zabel. A-peine Philippe eut-il occupé le trône 4 ans [5]), il fut trompé par son père, qui lui enleva la couronne du roi Léon, la tente royale que l'on dressait aux jours solennels, et des masses d'or et d'argent. Les princes, voyant que ce personnage ne gouvernait pas de bon accord avec eux, se saisirent de lui, le mirent en prison jusqu'à ce qu'il eût rapporté la couronne et les trésors enlevés par lui. Son père n'ayant pas restitué la moindre chose, ni rien fait [6]) pour le secourir, on le laissa où il était, jusqu'à sa mort.

Cependant le grand prince Constantin amena le catholicos et quelques autres seigneurs à donner la royauté à son fils Héthoum, jeune d'âge, mais vigoureux de corps et d'un aspect agréable. Pour la reine, elle refusa de devenir son épouse et s'en-alla porter son opposition chez les Francs de Séleucie, car sa mère était Franque, de l'île de Chypre [7]). Pour Constantin, à la tête de toutes les troupes, il assiégea la ville, jusqu'à ce que les habitants consentirent, bon gré mal gré, à lui remettre la reine, qu'il fit épouser à son fils. Elle en eut des enfants: c'était une femme très pieuse, de grand sens, aimant les pauvres et les gens craignant Dieu, très assidue à jeûner et à prier.

---

veuve en premières noces de Philippe, fils de Raimond-le-Borgne, prince d'Antioche.

Quant à sire Adam ou Adam le baile (bailli), il était seigneur de Gastim ou Gaston, château situé sur la frontière orientale du royaume de Cilicie. Il mourut bientôt, assassiné par les Ismaéliens; Langlois, Chr. de Sempad, p. 27; Cartulaire des Roupéniens, p. 126; Mél. asiat. t. IV, p. 428, Tableau généalogique.

1) Il mourut le 28 janvier 1219 (Langlois. Chr. de Sempad, p. 27); le 1er mai, Tcham. III, 193.

2) Cf. § IV.

3) Vahram, dans sa Chronique poétique, p. 217, dit au contraire, que Léon fut enterré à Acner, mais qu'une partie de ses restes mortels fut portée à Sis, et que sur sa tombe on construisit une église.

4) Il était Arménien par sa mère, la princesse Alisée, cousine de Zabel.

5) Deux ans, suivant Vardan et Tcham. III, 194; il fut pris et mourut après avoir porté 3 ans le titre royal, donc vers 1224.

6) Ces détails sont omis, pour la plupart, dans les Chroniques de Sembat et de Vahram. Le savant traducteur de la première, M. Langlois, très au courant de l'histoire de cette époque du moyen-âge, en indique quelques-uns dans ses notes, le reste ne se trouve que chez notre Kiracos et dans les sources consultées par le P. Tchamitch, t. III.

7) C'était Sibylle, fille d'Amaury, roi de Chypre. Pour Séleucie, aujourd'hui Sélefké, c'est la ville de ce nom, sur le Calycadnus, dans la Cilicie maritime.

Ayant pris la direction du roi Héthoum, son fils, le prince Constantin attira à lui les cœurs de ses sujets et organisa tout sagement. Les uns se soumirent par la persuasion, les insoumis furent enlevés de ce monde, soit forcés de s'enfuir, soit mis à mort. Le prince fit des arrangements amicaux avec Aladin — Ala-ed-Din — sultan de Grèce, dont l'autorité s'étendait sur beaucoup de contrées. S'étant conduit de la même manière avec ses voisins, il fit régner la paix de tous côtés. Il nomma général, Sembat, un de ses fils, un autre[1]), prince du royaume, et délivra les couvents de toute inquiétude, en fournissant lui-même à leurs besoins, afin qu'ils n'eussent plus qu'à vaquer à la prière et au service divin. Le pays se remplit d'une multitude d'hommes, artisans ou sans profession, réunis de contrées diverses pour échapper aux dévastateurs thathars, qui accouraient du NE., en bouleversant le monde.

Après cela le catholicos Hohannès mourut[2]) ayant siégé 18 ans. Le grand prince et le roi firent asseoir sur le trône de S. Grégoire Ter Constantin, homme vertueux et doux, de mœurs saintes, supérieur aussi honorable personnellement qu'habile à gouverner l'église, avec orthodoxie. Tous, non-seulement les chrétiens, mais encore la race des musulmans, le respectaient. Un jour que les trois sultans vinrent dans le territoire de la ville de Hrhomcla, résidence des catholicos, sur l'Euphrate, il alla les voir. Informés de sa venue, ceux-ci se portèrent à sa rencontre, l'amenèrent avec les plus grands honneurs dans leur camp, et lui dressèrent une belle tente au milieu des leurs; d'un côté se trouvait celle de Mélik-Kémal, seigneur des pays égyptiens; d'un autre, celle de Mélik-Achraph, maître de la plus grande partie de l'Arménie et de la Mésopotamie; plus loin, celle de leur frère[3]), commandant à Damas. Après l'avoir retenu bien des jours, comblé de marques de considération, ils le congédièrent, avec de riches présents, en villages et en terres; car Dieu glorifie, dans le présent et dans l'éternité, ceux qui lui rendent gloire. Héthoum commença à régner en 673 arm. — 1224. Gloire au Christ, dans les siècles! amen.

---

§ XI. Courte exposition historique, au sujet des contrées de l'Aghovanie, et détails d'intérieur.

Nous avons commencé ce récit par l'Illuminateur de l'Arménie, par l'apôtre, le martyr, le vicaire des trois saints apôtres Thaddée, Barth†olomée et Judes, fils de Jacques, par S. Grégoire. Parvenu jusqu'ici, grâce à ses prières, nous placerons en tête de cette seconde partie l'illuminateur des contrées de l'Aghovanie[4]), de nos nationaux et coréligionnaires;

1) Léon, héritier de la couronne.

2) En 1220, mourut Jean VII, le fastueux: cette date donnée par Tchamitch et Chahkhathounof; est-elle bien exacte?

3) Mélik el-Moaddam Issa, qui † en 624 Hég. — 1226?

4) Sur la série des catholicos d'Aghovanie, v. Mosé Caghancatovatsi, l. III, ch. XXIII; Chahkhathounof, Descr. d'Edchmiadzin, t. II, p. 333; Addit. et éclairciss. à l'hist. de Gé. p. 481.

d'abord parce que bon nombre de leurs chefs s'exprimaient en langage arménien, que leurs rois étaient soumis à ceux de l'Arménie, placés sous leur autorité. D'ailleurs leurs évêques avaient reçu l'impositions des mains de S. Grégoire et de ses successeurs, et cette nation professait notre foi orthodoxe. Pour ces motifs il convient de mentionner ensemble les deux nations. Nous allons donc dire en quelques mots ce qui est resté au sujet de leurs supérieurs *spirituels*.

On dit que l'auteur de la conversion de l'Aghovanie fut S. Eghiché, disciple de l'apôtre Thaddée, qui, après la mort de celui-ci, alla à Jérusalem auprès de S. Jacques, frère du Seigneur, et qui, sacré évêque par lui, se rendit en Perse, d'où il atteignit l'Aghovanie. Venu au lieu nommé Gis[1]), il y construisit une église et subit la mort du martyre, on ne sait de quelle main. Jeté dans un puits, parmi d'autres cadavres, il y resta jusqu'au temps du pieux roi, le dernier Vatchagan.[2])

Voici les rois aghovans, de la race d'Haïc, de la postérité d'Arhan, établis par Vagharchac, le Parthe, commandants de ces contrées: Vatchagan Ier, Vatché, Ourhnaïr, qui vint auprès du grand roi Trdat, d'Arménie, et de S. Grégoire, de qui il reçut le baptême. Le même saint conféra l'épiscopat à un de ses serviteurs, venu de Grèce avec lui, et le donna à Ourhnaïr. Hotchagan[3]), Mihravan[4]), Sato, Asa, Esvaghen[5]), sous lequel Mesrob créa des alphabets pour les Arméniens, pour les Ibériens et les Aghovans. Vatché, que le roi Hazkert, auteur de la mort des saints Vardanans, fit mage par violence, qui renonça plus tard au magisme et au trône, devint moine et, vivant dans la pénitence, fit la paix avec Dieu, contre qui il avait péché; puis le pieux Vatchagan, ci-dessus mentionné[6]). Informé que S. Eghiché avait été jeté dans une fosse, il commanda d'en retirer tout ce qu'il y avait d'ossements, que l'on plaça en tas. Le pieux roi s'étant mis à prier Dieu de manifester les restes de S. Eghiché, il s'éleva un vent violent, qui dispersa et répandit tous ces os sur la surface de la plaine, excepté ceux du saint, que le roi releva avec grand respect, en louant Dieu, et distribua dans tous ses domaines.[7])

---

1) Le bourg de Gis est dans les montagnes au S. de Barda; là se trouve la montagne de Khthich et le couvent de Khathich, par abréviation Khich. Sur cette localité, v. Mosé Caghancatovatsi, Ист. Агвanъ, p. 7; Alichan, Gr.-Arm., p. 90; Sargis Dchalal, Voyage... (en arm.), p. 369—375. Gis fut la première résidence des chefs spirituels de l'Agkovanie chrétienne, qui passèrent ensuite à Derbend, puis, au milieu du VIe s., à Barda, de là en divers lieux, enfin à Gantzasar, au XIIe s.

2) Vatchagan II, dernier roi indigène d'Aghovanie, florissait dans le dernier quart du Ve s.; v. Addit. à l'Hist. de Gé. p. 471, 2, la notice qui le concerne.

3) Mosc. Hozagan; simple erreur typographique.

4) Ven. Mérhavan.

5) Mosc. Ces trois noms en forment deux: Sastrasaès Vaghen.

6) Sur ces premiers rois d'Aghovanie, v, Mosé Caghancatovatsi, Ire Pie ch. xv; IIIe Pie ch. xxII, et ma notice, dans Addit. et éclairciss. p. 471 sqq. Je crains qu'il n'y ait erreur au ch. xvI de l'Histoire des Aghovans, dans les deux éditions du texte et dans la trad. russe, là où il est dit que le roi Vatchagan embrassa le magisme, et non Vatché; car c'est bien de ce dernier que parle l'écrivain contemporain Lazar de Parbe. Sans doute rien n'empêche que Vatchagan n'ait été réduit à une pareille extrémité, mais les autres historiens n'en disent pas un mot.

7) Ист. Агвanъ, p. 7. L'auteur ne dit pas que les reliques de S. Eghiché aient été trouvées sous le roi Vatchagan, il fait même entendre que ce fût bien longtemps avant lui.

Puis[1]) 2. S. Choupbaghicho fut évêque. Toutefois j'éprouve une doute en admettant au premier rang ce personnage, car celui qui a écrit l'Histoire de l'Aghovanie place un tel nom sous le roi Vatchagan. Nous en avons la preuve dans les réglements adressés à tous les évêques d'Aghovanie, où il est écrit: «Moi Vatchagan, roi d'Aghovanie, et Choupha-ghicho, archevêque de Barda[2]);» après quoi ce nom ne se retrouve plus dans la série des évêques. Nous écrivons, toutefois, comme il s'est trouvé. Puis 3. Ter Matthé; 4. Ter Sahac; 5. Ter Mosès; 6. Ter Pant; 7. Ter Ghazar; 8. puis le saint jeune homme Grigoris[3]), fils du grand Vrthanès, frère d'Housic et petit-fils de S. Grégoire. Celui-ci, envoyé par le grand Trdat, roi d'Arménie, périt martyr pour Dieu, dans la plaine de Vatn, et fut porté et enseveli à Amarhas. Plus tard ses reliques furent trouvées, sous le roi Vatchagan, avec celles de Zakharie, père de Jean-Baptiste, du grand martyr[4]) du Christ, Pantaléon, mis à mort à Nicomédie, au temps de Maximien, que S. Grégoire avait apportées avec lui. Ensuite 9. ce fut Ter Zakharia; 10. Ter David; 11.[5]) Ter Hohan, qui fut aussi évêque des Huns; 12. Ter Erémia; de son temps le vénérable[6]) Mesrob créa, avec de grandes peines, les lettres des Aghovans. 13. Ter Abas, qu'une lettre du concile de Dovin invita à dire la formule: «S. Dieu immortel,» et: «Tu as été crucifié,» et à reconnaître une seule nature[7]), divine et humaine. 14. Ter Viro, 33 ans. Il fut longtemps en prison chez Khosro, roi de Perse, ne fut délivré qu'après sa mort[8]), et revint chez lui. C'est lui qui racheta les captifs arméniens, ibériens et aghovans, détenus par Chath, le Khazar, fils de Dchéboukhakan[9]),

1) Ici le P. Chahkhathounof place en premier lieu un évêque anonyme, institué par le roi Ourhnaïr, puis S. Grigoris, puis S. Chouphaghicho.

2) Autant qu'on peut le fixer approximativement, le concile de Barda eut lieu en 488 de J.-C., au mois de maréri i. e. de mai; Ист. Арм. p. 65; Tcham. II, 219. Il existe là une série de 20 canons promulgués par l'assemblée; au 6ᵉ il est dit, que si un moine cause du scandale dans son couvent, on l'en chassera, et ses խոստակք seront confisqués au profit de l'église. Ce mot, non traduit ici, et qui a embarrassé le traducteur, supposant avec les auteurs du grand dictionnaire arménien qu'il signifie «fils, сынъ, héritier; ce mot, dis-je, très rarement usité, me paraît tout-à-fait analogue au géorgien ხჳახვავი «bien, gros bétail;» je traduis donc «et ses biens seront attribués à l'église.»

Le fait, d'un archevêque de Barda, nommé Chouphaghicho, étant certain, Kiracos a bien raison de douter, s'il est permis de mettre un tel nom en tête de sa liste; mais il n'a fait en cela qu'imiter Mosé Caghanc. p. 280; cf. Addit. et écl. p. 481 De son côté le P. Chahkhathounof, dans sa liste des catholicos d'Aghovanie (Descr. d'Edchm. II, 333), met en tête, comme de juste, le petit-fils de S. Grégoire, puis Chouphaghicho, et les autres dont on va voir les noms.

3) Mosé Caghanc. met S. Grigoris après S. Eghiché, et de nouveau, après Ghazar, un autre Ter Grigor, que le P. Chahkhath. a omis, mais qui se trouve dans la liste de Mkhithar Aïrivantsi.

4) Ven. du grand médecin; S. Pantaléon, natif de Nicomédie, était en effet médecin et fut attaché à Galère-Maximien, qui le fit mourir en 290.

5) Jusqu'à 10 il n'y a ni № ni nombre dans les imprimés; les suivants se lisent en toutes lettres, j'ai ajouté les autres.

6) Mot omis, Mosc.

7) Les Arméniens des siècles postérieurs prétendent en vain que le mot բնութիւն est pour eux l'équivalent d'hypostase, personnalité. Ils ont pour cela un autre mot անձնաւորութիւն, la lettre ci-dessus de S. Nersès à Alexis p. 69, n. 2). et qu'ils ont toujours refusé opiniâtrément d'adopter, plutôt peut-être pour n'avoir pas l'air de céder aux exigence des Grecs que pour tout autre motif. En tout cas ce concile de Dovin eut lieu en 551, et la formule dont il s'agit y fut décidément adoptée en Arménie; v. Hist. de Siounie, p. 60; Addit. et écl. p. 482, détails.

8) Arrivée en 628. Après Ter Viro, le P. Chahkhathounof place Ter Tiranoun, duquel Mkhithar Aïrivantsi dit qu'il existait entre les années 50—60 de l'ère armén.

9) Mosc. Dchaboukhakon.

qui avait dévasté le pays, et qui fonda cinq villes, nommés d'après lui: Chathark [1]), Chamkarh, Chaki, Chrovan, Chamakhi et Chaporan. 15. Ter Zakaria siégea 15 ans; par ses prières il préserva de l'esclavage la grande ville de Barda; 16. Ter Hohan, 25 ans; 17. Ter Oukhtanès, 12 ans: il anathématisa les grands d'Aghovanie, à cause de leurs unions incestueuses, et tous furent exterminés. 18. Ter Eghiazar, 6 ans; 19. Ter Nersès, 17 ans: étant évêque de Gardman, il s'engagea à se conduire en tout d'après les conseils d'une certaine Sprham, mariée au prince d'Aghovanie, si elle le faisait élire catholicos. Or cette femme, qui était fanatisée [2]) de l'hérésie chalcédonienne, amena par ses suggestions les évêques à porter au catholicat Nersès-Bacour. Quelque temps s'étant écoulé, elle manifesta l'erreur couvant en elle; les évêques et les prêtres y ayant fait de l'opposition, elle en chassa plusieurs. Les supérieurs spirituels de l'Aghovanie se réunirent, l'anathématisèrent et réclamèrent par écrit l'assistance d'Eghia, catholicos d'Arménie [3]). Celui-ci écrivit à Abdalmélik, chef des musulmans: «Le supérieur d'Aghovanie et une femme, dévouée aux Grecs, prétendent soulever leur pays contre toi.» Ordre fut donné à Eghia de se porter dans l'Aghovanie, de destituer le personnage, de l'attacher par le pied à une même chaîne avec la femme, et, placés sur un chameau, comme un paquet, de les faire conduire à la porte suprême, afin de les livrer à la risée publique. Eghia et un eunuque du prince, s'étant rendus à Barda, exécutèrent l'ordre de leur maître. Objet du mépris et des huées, Nersès, succombant au chagrin, mourut dans les souffrances au bout de huit jours. Les seigneurs et évêques aghovans, par une cédule [4]), par-devant l'eunuque et sous le sceau royal, ayant eu défense de conférer le catholicat, dans leur pays, sans l'assentiment du catholicos arménien [5]), 20. Eghia plaça sur le siége Ter Siméon, qui, durant un an et demi d'exercice, fit disparaître l'agitation causée par Nersès, et édicta un canon en 7 chapitres. 21. Ter Mikael, 35 ans: il manda Soghomon, abbé de Makénots, et excommunia les seigneurs d'Aghovanie mariés à des parentes du troisième degré [6]), qui tous s'en-allèrent de ce monde. Ils excommunièrent également Thalilé, un chef spirituel ibérien [7]), qui autorisait les unions

1) L'éd. de Venise croit que le nom de la 1re ville, entièrement inconnue d'ailleurs, pourrait bien être une interpolation, puisqu'au lieu de cinq villes il s'en trouve six.

2) Ven. omet ce mot.

3) Il siégeait en 703—717, et le khalife Abdalmélik en 684 — 705. Ven. le nom d'Eghia est entre ( ), comme s'il manquait au manuscrit; en effet il ne se trouve pas dans celui de l'Académie.

4) մուրհակ.

5) Cette histoire de Nersès-Bacour est exposée en détail, Hist. de Gé. p. 279; puis chez Mosé Caghanc., tr. russe, p. 281, et surtout p. 287 (IIIe Pie ch. III, sqq.). Il est dit expressément au ch. VII, non que Nersès-Bacour ne put supporter son châtiment «не перенесъ этого,» mais «qu'il resta *sans manger* et mourut au bout de huit jours,» soit qu'on lui eût refusé la nourriture, soit, comme semble le croire Kiracos, qu'il eût résolu lui-même de se laisser mourir. Cf. Vardan, tr. russe, p. 92, sous le khalife Omar II; Asolic, tr. russe, p. 74 (l. II, ch. II); Hist. de Siounie, ch. LII, p. 162 de la trad. fr.

6) Et non «dans trois familles,» comme je l'ai dit par erreur, Addit. et écl. p. 487.

7) S'il s'agit d'un catholicos ibérien, on n'en trouve pas de ce nom; toutefois il pourrait se faire que Thalilé fût une mauvaise lecture, pour Babilas, le թ et le բ manuscrits ayant une certaine ressemblance. Or il y eut en Géorgie un catholicos de ce nom (Hist. de Gé. p. 230), il est vrai au milieu du VIIe s., bien avant l'époque dont il s'agit. Peut-être faut-il, du moins, corriger le nom, comme je le propose.

illicites. 22. Ter Anania, 4 ans[1]); 23. Ter Hoseph, 17 ans: en sa 5e année s'accomplit l'an 200 du comput arménien[2]). 24. Ter David 4 ans: il affranchit les terres et les ministres[3]) du culte et mourut empoisonné. 25. Ter David, 9 ans; il vendit aux infidèles Dastakert et Sahmanakhatch; 26. Ter Matthéos, un an et demi: il mourut également empoisonné; 27. Ter Mosès[4]), un an et demi; 28. Ter Aharon, 2 ans; 29. Ter Soghomon, 3 ans[5]); 30. Ter Thoros, 4 ans; 31. Ter Soghomon, 11 ans et demi; 32. Ter Hohannès: 25 ans; c'est lui qui, forcé de quitter Barda, transporta la résidence à Berdac[6]), maison de plaisance du catholicos.

33. Ter Mosès, une demi-année; 34. Ter David, 28 ans; il autorisa le mariage illicite du maître de Chaki. Le frère de ce prince lui dit publiquement: «Maître, d'où viens-tu? De la maison de ton frère, dit-il. Que ta langue, qui l'a béni, ne parle plus dit le prince, et que ta main droite se sèche;» ce qui eut lieu sur-le-champ, et sans guérir, jusqu'à sa mort. 35. Ter Hoseph, 25 ans. En sa 3e année s'accomplit l'an 300[7]) du comput arménien.

36. Ter Samouel, 15 ans: il s'arrogea de lui-même le titre de catholicos; plus tard, destitué par Géorg, catholicos d'Arménie[8]), il dut recevoir une seconde fois la consécration à Dovin. 37. Ter Honan, $8\frac{1}{2}$ ans: d'abord évêque de la porte du catholicos arménien, il se rendit en Aghovanie, durant la captivité de Géorg, et fut sacré sans sa participation. Racheté par les princes aghovans, Ter Géorg le priva de son rang, puis, à la prière des princes et à cause de leurs bienfaits, il le sacra de nouveau. 38. Ter Siméon, 21 ans[9]); 39. Ter David, 5 ans; 40. Ter Sahac, 18 ans; 41. Ter Gagic[10]), 13 ans: en sa 4e année s'accomplit le 4e siècle du comput arménien. 42. Ter David, 6 ans: il reçut la consécration d'Anania[11]), catholicos d'Arménie. 43. Ter Pétros[12]), 16 ans; 44. Ter Mosès, 6 ans: précédemment abbé du couvent de Pharhisos[13]). 45. Puis Ter Marcos, homme de Dieu.

---

1) Avant Ter Anania, Mosé Caghanc. donne Ter Anastase, N. 24 de la liste du P. Chahkhathounof. Dans la liste que j'ai donnée, d'après ces auteurs, on trouvera plusieurs fois 35 pour 37, 15 pour 17,... cette variante tient à la confusion, très fréquente en arménien, du ե 5 et du է 7, confusion que nous n'avons aucun moyen de réparer.

2) L'an 751 de l'ère chrétienne: ainsi Ter Hoseph fut élu en 746.

3) L'auteur dit: les ustensiles.

4) Ce sont 4 personnages ajoutés jusqu'ici: un anonyme, Tiranoun, Anastas, Mosès. La liste de Mkhithar donne Anastas, mais ni l'anonyme, ni Tiranoun, ni Mosès.

5) Mosc. omet ce chiffre.

6) Ven. Berdacor; cette même forme se retrouve chez Mosé Caghanc. IIIe Ple ch. VII. C'est peut-être la vraie, car le mot կոր signifie «une courbe, un lieu contourné, un détour.»

7) Soit 851 de J.-C.; son élection remonterait donc à l'an 849.

8) Géorg II siégea en 876—897.

9) Il assistait en 906 à la dédicace du couvent de Tathev; Hist. de Siounie, p. 135.

10) Contemporain du catholicos Anania.

11) V. Hist. de Siounie, ch. LII, p. 160, sqq. Anania siégea 943—955.

12) Ou Ponéghas, chez Mosé Caghanc., Péneghas chez Chahkhathounof.

13) Ici finit la liste des 45 catholicos de Mosé Caghancatovatsi et celle de Mkhithar, qui atteint les dernières années du Xe s.; par-là et en prenant en considération que l'auteur mentionne le renouvellement de la dynastie siounienne, par l'accession au trône de ce pays, du prince aghovan Sénékérim, laquelle eut lieu vers l'an 1080, on est forcé d'admettre que Mosé est un écrivain de la fin du Xe s., même en supposant dans son livre quelques interpolations.

46. Ter Hoseph; 47. Un autre Ter Marcos; 48. Ter Stéphannos; 49. Puis Ter Hohannès, 50 ans; 50. Ter Stéphannos, un an et demi, mort aux jours de sa jeunesse, en 588 arm.— 1139.

Au temps de Ter Grigoris[1]), catholicos suprême d'Arménie, la maison d'Aghovanie resta 25 ans sans chef. Or il y avait un jeune homme, nommé Gagic, de la famille des catholicos et fils de Géorg, auquel on donna l'éducation et l'instruction. Quand il fut en âge, le vartabied Grigor, fils de Thokaker[2]), David, fils d'Aloc, ainsi que tout le pays de Tchol[3]) et d'Aghovanie, supplièrent par lettres Grigoris, le catholicos suprême d'Arménie, se trouvant alors en occident; ils lui envoyèrent aussi un homme, porteur du message, afin qu'il conférât à ce personnage l'épiscopat et fit partir un de ses évêques chargé de sacrer Gagic chef spirituel de l'Aghovanie, pour que le pays ne restât pas sans directeur. Le pontife sacra l'envoyé des Aghovans et chargea Sahac, évêque de Carin, ainsi qu'un autre évêque, de se rendre en Aghovanie, pour sacrer un catholicos. Sahac, évêque de Carin, et l'autre, vinrent et sacrèrent douze évêques, conformément à leurs instructions, puis conférèrent le catholicat à Gagic, qu'ils nommèrent Grigoris, comme le pontife arménien.

Dans ce même temps il se forma tout-à-coup des nuées et un brouillard qui couvrirent la montagne et la plaine, et il se fit un tremblement violent, qui renversa la métropole de Gantzac. Grâce à Dieu, le catholicos nouvellement institué fut sauvé, mais le grand vartabied Grigor et une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, dont on ne sait pas le nombre, périrent sous l'écroulement des maisons. Démétré, roi d'Ibérie, étant survenu, pilla tout et enleva dans son pays les portes de la ville. La montagne d'Alharac, en s'affaissant, arrêta un ruisseau qui la traverse et le changea en un lac, subsistant jusqu'à présent. Huit ans après, il parut un astre chevelu, fort brillant, présageant la faim, le massacre et la captivité qui affligèrent le pays.

A-peine le catholicos Gagic, animé de la sagesse divine, eut atteint l'âge parfait, il passa dans un autre monde, et ce pays retomba dans l'obscurité. Son successeur, Ter Bejden, renonça à son rang et prit femme; puis[4]) Ter Stéphannos siégea 40 ans; puis Ter Hohannès[5]), 40 ans, il construisit une magnifique église au couvent de Khamchi, canton de Miaphor, et atteignit jusqu'à notre époque; puis Ter Nersès, son frère, homme doux et d'un bon naturel, qui fut sacré en 684 arm. — 1235.[6])

1) Grigor III, le Pahlavide, siégea en 1113—1165. Le savant éditeur de Ven. dit à tort: Grigor-le-Petit, surnommé Vcalaser, frère de Nersès-le-Gracieux.

2) Sur ce personnage v. § II, à la même époque, p. 60.

3) Mosc. omet ce mot; serait-ce Tchor, ancien nom arménien de Derbend?

4) Après Bejden, le P. Chahkhath. place un Ter Nersès, mentionné dans un manuscrit, en 1171.

5) Mosc. laisse ce nom en blanc, mais il se voit dans l'éd. de Venise et chez le P. Chahkhathounof.

6) Il mourut en 1262, et eut pour successeur Ter Stéphannos; infrà, § LXIII, à la fin.

§ XII. De la sortie de l'armée thathare; elle met en fuite le roi d'Ibérie.

En 669 arm. — 1220, lorsque les Ibériens, fiers des victoires remportées sur les musulmans, leur enlevaient et accaparaient pour eux-mêmes bien des territoires arméniens, tout d'un coup, inopinément, de nombreux bataillons, complètement armés, sortirent par la porte de Derbent; avec une force irrésistible, ils se jetèrent sur le pays des Aghovans, comme pour aller en Arménie et en Ibérie[1]), passant au tranchant du glaive tout ce qu'ils rencontraient, hommes, animaux et jusqu'aux chiens; ne faisant aucun cas des étoffes précieuses et autres objets, ne recherchant que le cheval. Ils marchèrent en toute diligence du côté de la ville de Tiflis, et descendirent derechef en Aghovanie, dans les territoires de Chamkor. Il courait un faux bruit, qu'ils étaient mages ou chrétiens de religion, qu'ils faisaient des miracles et venaient pour venger les chrétiens de la tyrannie des musulmans; on disait encore qu'ils avaient une tente, en forme d'église, et une croix miraculeuse, devant laquelle était déposé un boisseau d'orge, où toutes les troupes puisaient, pour en donner à leurs chevaux, sans que le grain diminuât; quand tous cessèrent de puiser du grain[2]), le boisseau était resté là. On les disait aussi anthropophages, enfin l'on n'entendait que fausses rumeurs, si bien que les populations ne songèrent pas à leur défense, jusqu'à ce qu'un prêtre de village étant sorti au-devant d'eux avec ses ouailles, la croix en tête, ils mirent le sabre au poing et massacrèrent tout. Ce fut ainsi qu'ils taillèrent en pièces quantité de gens, non sur leurs gardes, et dévastèrent beaucoup de pays. Ayant abrité leurs propres richesses dans des coutrées marécageuses entre les deux villes de Barda et de Béloucan[3]), au lieu très fort nommé Béghamedch, ils continuèrent leurs déprédations avec une audace effrénée.

Cependant Lacha, roi d'Ibérie, et le grand chiliarque Ivané prirent les armes, pour aller leur livrer bataille, et descendirent dans la plaine de Khounan, où se trouvait alors l'armée ennemie; on en vint aux mains, et, dès l'abord, l'ennemi tourna le dos, mais une embuscade était préparée, qui tomba sur les derrières des Ibériens et se mit à les tailler en pièces. Les fuyards se retournèrent aussi, et tenant les chrétiens entre deux, les mirent dans le plus grand embarras. Le roi et tous les princes s'enfuirent. Une autre fois encore les Ibériens, plus nombreux que précédemment, voulurent livrer bataille. Les ennemis prirent leurs femmes, leurs enfants et leur butin, et voulurent s'en retourner chez eux par la porte de Derbend. Le forces musulmanes du pays leur ayant fermé le passage, ils se jetèrent à travers le mont Caucase[4]), dans des lieux sans routes, comblèrent les abîmes

1) L'invasion des Mongols eut lieu par le sud, et leur départ par le N. ou par Derbend.

2) Ven. Quand ils partirent tous et cessèrent de puiser.

3) Var. Béloncoum, Baïlagan, contrée située dans la grande plaine d'Outi, vers le confluent du Kour et de l'Araxe; Alichan, Gr.-Arménie, § 182. Toutefois le pays de Béghamedch n'est pas nommé là positivement.

4) Sur la première invasion des Mongols, v. Hist. de Gé., p. 492; Add. et écl. p. 300; Hist. de Siounie, p. 226.

avec du bois et des pierres, avec leurs effets, leurs chevaux et tout leur bagage de guerre, et rentrèrent ainsi dans leur pays. Leur chef avait nom Sabada Bahadour.

§ XIII. Défaite des troupes, dans le territoire de Gantzac.

Quand il se fut écoulé quelque temps après ces faits, une autre troupe de Huns, dits Khoutchakhs[1]), vint au pays des Ibériens et s'adressa au roi Lacha, ainsi qu'au chiliarque[2]) Ivané, pour qu'ils leur donnassent un lieu d'habitation, sous condition par eux de servir loyalement. Ceux-ci n'ayant pas consenti à les héberger, ils poussèrent leur pointe du côté de Gantzac, où on les reçut amicalement, car le pays était fort inquiété par les gens de guerre ibériens, dévastant la contrée et enlevant hommes et animaux. On leur donna un lieu d'habitation aux environs de la ville, et on leur fournit un secours de vivres et de boissons, dans l'espoir d'avoir en eux des défenseurs contre les rois d'Ibérie. Les guerriers huns s'étant reposés et fixés là, Ivané fit un rasssemblement, pour marcher contre eux. Dans son orgueil, se confiant à la multitude de ses troupes, et non à Dieu, qui donne à qui il veut la victoire, il se gonflait et jurait d'exterminer ces gens et la ville. Le combat s'étant engagé, les barbares, sortis frais de leurs repaires, tombèrent sur les Ibériens, exténués de fatigue, les passèrent au fil du glaive, en prirent un grand nombre et firent fuir les autres. Ce fut un jour de grand abattement pour les chrétiens, tellement abandonnés du bras de Dieu, qu'un seul misérable chassait devant lui, comme le berger un troupeau, plusieurs hommes braves et illustrés dans les batailles; car Dieu leur avait retiré son assistance et protection durant le combat. Des hommes de distinction étaient trainés et vendus, parmi de viles étoffes ou des victuailles; les Persans, qui les achetaient, leur rendaient la vie insupportable, exigeaient pour leur rançon de telles masses d'or et d'argent qu'ils ne pouvaient les payer.: plusieurs moururent dans les fers.

Parmi les captifs se trouvait Grigor, fils de Haghbac et frère de Vasac le brave, ainsi que Papak, fils de son frère; car Vasac avait trois fils: Papak, Mecdem et Hasan, dit Prhoch, gens de cœur et de renommée, qui faisaient trembler de peur tous les musulmans. Papak périt dans un combat[3]), Grigor fut pris, tourmenté de mille manières, pour qu'il renonçât au Christ, et n'en méprisa que plus l'absurde législateur Mahomet, ainsi que son exécrable religion. La colère de ces gens fut tellement excitée, qu'on le traîna tout nu sur

1) i. e. Khiptchaqs, dont le nom remplace celui des Khazars depuis le XII[e] s., dans les livres arméniens.

2) Հազարապետ, commandant de mille, tel est le titre que notre auteur donne habituellement au prince Ivané

3) Dans l'Introduction de l'Hist. de Siounie, p. 180, j'ai donné un Tableau généalogique de la famille de Haghbac ou Khaghbac, dont le nom revient sans cesse dans les inscriptions de la Siounie et de la Géorgie méridionale, depuis cette époque du XIII[e] s.

le sol, et qu'on lui enfonça des épines par tout le corps. Enfin on le maltraita si fort qu'il rendit l'âme et reçut la couronne du martyre pour le Christ. Ils étaient originaires du Khatchen, d'une illustre famille arménienne et chrétiens orthodoxes.

Bien d'autres captifs eurent à endurer divers tourments de la part des Persans: la faim, la soif, la nudité; mais les chrétiens de Gantzac prirent à eux un bienveillant intérêt, les rachetèrent, les affranchirent; fournirent aux uns des vivres, aux autres des vêtements, ensevelirent les morts, leur firent ainsi tout le bien possible. Quelque temps après, le grand chiliarque Ivané réunit des troupes, pour aller tirer vengeance du massacre de ses gens et, étant tombé à l'improviste sur les ennemis, les battit et massacra sans distinction, et emporta dans son pays les dépouilles et les jeunes enfants. Gloire soit au Christ, dans les siècles![1])

§ XIV. Du vartabied Mkhithar, d'où et quel homme il était.

Ce sage, ce savant sublime, était de la ville de Gantzac, fils de parents chrétiens, qui lui firent apprendre les saintes écritures; arrivé à l'âge viril, il fut ordonné prêtre régulier. Après avoir exercé de longues années le sacerdoce, il désira pénétrer le sens des saints livres et des paraboles profondes qu'ils renferment. Il se rendit donc auprès du vartabied Hohannès Tavouchétsi, jouissant alors d'un grand renom de science, qui avait d'abord vécu quelque temps dans le monde, ayant en vue le mariage, puis avait embrassé la vie religieuse et, s'étant pénétré des divines écritures, avait obtenu le degré de vartabied[2]).

1) Sur ces faits, v. Addit. et écl. p. 305. L'histoire de Géorgie ne parle pas de la défaite d'Ivané, sous Gandja, par les Qiptchakhs, mais seulement de sa victoire, qui eut lieu ensuite, v. p. 482, et elle le fait en termes qui laissent comprendre que cela arriva au commencement du règne de Giorgi IV Lacha, donc vers 1213 ou 1214 — ce qui ne peut être exact — c'est Vardan qui nous a conservé le souvenir et la date des autres faits. Au contraire, les auteurs musulmans consultés par M. Defrémery, Journ. asiat. novembre — décembre, 1849, abondent en renseignements sur ce sujet. Suivant Ibn-al-Athyr, loc. cit. p. 448, quand les Thathars entrèrent au pays de Moucan, ils marchèrent vers la Géorgie et battirent un corps de 10000 Géorgiens — c'était en hiver. Ils avaient pour auxiliaire un certain Aqouch, serviteur de l'atabek Usbek, et battirent les Géorgiens au mois de janvier 1221, leur prirent une forteresse et marchèrent sur Tiflis. En février, ils quittèrent la Géorgie et allèrent à Gandjah, d'où on les éloigna, à force de présents, revinrent de nouveau et battirent un corps de 30000 Géorgiens; d'autres troupes, qui marchèrent contre eux, se retirèrent sans livrer de combat. Les Thathars eurent aussi maille à partir avec les Qiptchakhs, qu'ils maltraitèrent fort. En 1223, les Qiptchakhs, unis aux Russes, furent de nouveau vaincus, après quoi les Thathars se portèrent vers la ville de Boulghar et rentrèrent dans leur pays; ib. 452 — 459. Les détails, que je ne puis donner dans une note, sont du plus haut intérêt pour l'histoire de cette époque.

2) Վարդապետ i. e. վարժապետ, dit le grand Dictionnaire des mékhitharistes, qui font dériver ce mot non de վարդ պետ «le chef à la rose,» mais de վարժ պետ «chef, maître des sciences;» vulg. վարպետ. Il est vrai que rien de ce que nous a laissé l'antiquité ne justifie la première étymologie; mais aussi dans la seconde rien n'autorise à changer la lettre radicale գ d en ժ j.

Mkhithar vécut auprès de lui plusieurs années, tout occupé de s'instruire dans les livres. Comme le vartabied Hohannès circulait d'un lieu à l'autre, prêchant la parole de Dieu, enseignant les bonnes mœurs, il avait réussi à régler bien des choses suivant la loi chrétienne. Par exemple, jusqu'à cette époque, on rompait le jeûne, durant la sainte quarantaine, le samedi et le dimanche; lui, il prescrivit d'observer le jeûne ces jours-là, comme dans le restant de la semaine, avec cette seule différence que, dans la semaine, on fêterait les saints martyrs, le dimanche, le mystère de la résurrection, et que l'on offrirait le sacrifice expiatoire du corps et du sang du Christ. De la sorte il s'établit en tous lieux l'habitude d'observer la cinquantaine des jeûnes, comme certains le faisaient précédemment, d'autres non.[1])

Après avoir vécu près de lui et de quelques autres, Mkhithar obtint le titre de vartabied. Non content de cela, il se rendit en occident, au pays de Siav-Liarn[2]), chez les vartabieds qui y donnaient l'instruction. Sans faire savoir qu'il eût reçu un titre d'honneur, mais ayant tiré d'eux beaucoup de profit, il arriva à Carnou-Kaghak — Erzroum — et y trouva le pieux prince Kourth[3]), chrétien de religion, qui s'y était retiré par suite de mécontentements envers les rois d'Ibérie. Il se fit connaître de lui et en fut chéri, comme d'un père. Après cela il rentra dans sa patrie, où la réputation de sa capacité s'étendit à tel point, qu'une quantité de disciples se pressa de recevoir ses leçons. Il se rendit dans le Khatchen, auprès de Vakhtang[4]), prince d'Hatherk, et de ses frères, qui lui firent un accueil distingué, et resta là quelques années. Il arriva ensuite que le prince Kourth rentra dans ses domaines et vint à Caïen et à Mahcanaberd, fort bien traité par Thamar, reine d'Ibérie, qui lui rendit ses propriétés, avec addition de plusieurs autres. Il fut père de Sadoun [et de David, et grand-père de Cherbariok, père de Sadoun.][5]) Ayant appris le retour du prince dans ses domaines, Mkhithar, à cause de leurs précédents rapports d'affection et de bienveillance mutuelle, vint se fixer près de lui, au couvent de Gétic, territoire de Caïen, situé sur la droite de la grande rivière d'Aghstev[6]). Ce couvent avait pour supérieur le vartabied Sarcavag, son disciple, qui le reçut avec grande joie et se voua à le servir. Il resta là long-temps.

Après cela il y eut un violent tremblement de terre, qui causa beaucoup de ravages et renversa les plus hauts édifices, parmi lesquels l'église de Gétic fut tellement endommagée,

---

1) Sur ces pratiques v. Hist. de Siounie, p, 246, 254, texte et notes.

2) Partie orientale des monts Amanus, entre la Grande-Arménie et la Mésopotamie, qui, au XII[e] s, étaient peuplées de monastères syriens et arméniens; S-Martin, Mém. I, 181; cf. Tchamitch, Table des mat. *sub voce*.

3) D'après des recherches minutieuses, que je crois complètes et exactes jusqu'à-présent, Kourd était fils de Sadoun, prince d'origine arménienne, au service du roi de Géorgie Giorgi III, qui, après lui avoir confié en 1161 le gouvernement d'Ani, le lui avait retiré en faveur d'un prince orbélian Cela expliquerait le mécontentement de Kourd, dont une sœur était cependant mariée à Sargis, père des princes Zakaré et Ivané. V. Mél. asiat. t. IV, p. 613. La suite de notre historien fera connaître d'autres personnages de cette famille.

4) Ce dynaste avait épousé Arzou-Khathoun, fille de Kourd.

5 [ ] indique une passage omis dans l'éd. de Venise et dans le manuscrit de l'Académie; cf. § XIV, LXI.

6) L'Akhstapha des cartes modernes.

qu'il n'était pas possible de la réparer. Les habitants effrayés voulaient se disperser en divers lieux, non seulement à cause de la dégradation de leur église, mais encore parce que leurs voisins les inquiétaient, notamment un certain prince Sargis, qui avait transporté son village, du lieu où il était, tout près du couvent. Il en résultait des querelles nombreuses, des discussions sans fin. Toutefois le saint vartabied leur déconseilla ce projet: au lieu de les laisser se séparer, il voulut qu'ils se tinssent unis et demandassent un terrain pour y demeurer. Ils allèrent donc ensemble auprès du grand prince Ivané, frère du général ibérien Zakaré — tous deux étaient fils d'une sœur du pieux prince Kourd, alors maître de la citadelle, au canton de Caïen — et lui firent la demande d'une localité où ils pourraient transporter leur couvent. Celui-ci ordonna de chercher un emplacement convenable. Après examen, on en trouva un charmant, en forme de gorge, au pied de deux montagnes, qui en ferment l'entrée: c'est la vallée nommée Tandzouta-Tzor[1]), où se trouve un village traversé par un petit ruisseau; un autre, plus considérable, coule à droite. Comme la verdure et l'eau y abondent, on trouva qu'il serait bon de s'y fixer.

---

§ XV. Construction du couvent de Nor-Gétic.

L'illustre vartabied commença donc, avec la permission du grand prince Ivané, lui et ses moines, à mettre la main à la construction du couvent et de l'église dans la vallée susdite de Tandzout. Ils bâtirent une jolie église en bois, qui fut ointe et scellée sous le vocable de S.-Grégoire-l'Illuminateur. A la fête de la dédicace assista le saint vartabied Khatchatour, de Taron, supérieur du saint asyle d'Haghartzin, homme saint et vertueux, d'une science admirable, surtout en ce qui concerne l'art de la musique. Il avait rendu florissant le saint asyle placé sous sa direction personnelle, désert et tombé en décadence avant son arrivée. Géorg, roi d'Ibérie et père de Thamar, l'avait en grand estime. Il[2]) donna à l'église, par acte de sa main, les deux villages d'Abaza-Tzor et de Tandzout, plus une vigne, à Midchachen, et défendit, au nom de tous les saints, que qui que ce fût osât en dépouiller le couvent. C'est lui qui, pour donner un corps aux harmonies immatérielles, introduisit en orient la notation musicale, imaginée par des hommes habiles — usage non encore répandu dans ces contrées — la coucha par écrit et forma de nombreux élèves. Ses pénibles travaux amenèrent une grande tranquillité. Pour lui, quand il se reposa dans le Christ, on l'enterra à l'occident de l'église.

On construisit encore, à l'entrée du couvent de Nor-Gétic, une petite église de Sourb-

---

1) Ou vulg. Tandjouca-Tzor. L'autre variante est la bonne, comme il sera dit plus bas.

2) Khatchatour, ou le roi?

Carapet — grand entre les fils de la femme, et qui a imposé les mains au Christ[1]) — puis on jeta les fondements d'un autre temple magnifique, en pierres de taille, d'une élégante architecture, semblable au ciel par sa coupole, admirée de ceux qui la voient. Commencée en 640 arm — 1191, quatre ans après la prise de Jérusalem par Saladin, elle fut achevée en 7 ans[2]), lors de la perturbation de la Pâque grecque.

A l'occasion de cette Pâque, plusieurs nations firent opposition et cherchèrent querelle aux Arméniens; les Ibériens, entre autres, qui ont l'insolence d'appeler droit le tortu, ce qu'a faussé Irion l'impur, de la cour de l'impie[3]) Justinien, qui n'avait pas été invité au concile d'Alexandrie, réuni au sujet des pleines lunes pascales et des autres fêtes. Après l'achèvement du cycle bicentenaire d'André, toutes les fêtes s'étaient dérangées durant 9 ans, parce qu'on ne put à la fin en retrouver l'exacte combinaison, pour les célébrer convenablement. Ce fut alors qu'un philosophe, nommé Eas, éleva la voix et appela près de lui

---

1) La phrase entre — manque à l'éd. de Mosc.

2) Les deux éditions portent en 5 ans; il en est de même dans l'inscription qui va être citée plus bas, d'après le P. Sargis; 7 ans, dans le manuscrit de l'Académie. Des deux couvents, du nom de Gétic, le premier, l'ancien, était situé, comme l'a dit notre historien, sur la droite de l'Aghstev ou Aghstapha, dans une position que nous ne pouvons autrement préciser, faute de renseignements. Qu'il fût dans le territoire de Caïen, c'est ce qui peut paraître étrange, puisque cette citadelle elle-même était dans une localité dont les couvents d'Haghbat et de Sanahin, construits dans une autre vallée, contestaient la propriété, ainsi qu'il sera dit plus bas par notre historien, et que pour cette raison elle dut être évacuée et détruite; v. Alichan, Grande-Arménie, § 159, 161, Indjidj. Arm. anc. p. 313, 357.

Le Nouveau-Gétic, au contraire, nommé aussi Gocha-Vank — couvent de Mkhithar-Goch — paraît avoir été bâti sur la rivière Hasan-Sou, assez loin vers le SE. de l'Aghstapha, dans la vallée de Tandzont, qui n'est aussi connue que par le récit de Kiracos. De celui-ci le P. Sargis Dchalal nous a donné une ample description, sauf l'indication de la position géographique, dans le 1[er] vol. de son Voyage dans la Grande-Arménie, Tiflis, 1842, p. 136 — 145.

La 1[re] inscription de ce couvent, au-dessus de l'autel, porte la date 732 arm. — 1283, et contient une donation faite par un certain Djar, fils du baron Oumec, sous la domination de Qara-Nouïn et du roi Dimitri, Bagratide — Dimitri-le-Dévoué, roi de Géorgie. La 2[e], au côté S. de la fenêtre, une autre donation faite par Grigor, chambellan du généralissime Avag et fils de Sembat, fils de Vakhtanc, de la race des maîtres de l'Artsakh; ce Grigor devait son élévation à l'atabek Ivané. La 19[e] sur l'arc de la voûte de l'autel, une donation de 20 volumes, de 40 pièces d'or et d'autres objets, par notre historien lui-même. La 27[e], sur la coupole de la chapelle sépulcrale de Mkhithar-Goch, recommande à Dieu le vartabied Khatchatour et Barsegh, qui ont construit cette chapelle: elle est datée de l'an 704 arm. — 1205.

La plus intéressante est celle-ci, la 5[e], sur la chapelle supérieure, à droite de la porte de l'église principale du couvent: «En 640 — 1191, quatre ans après la prise de Jérusalem par Saladin, on a commencé cette sainte église de Nor-Gétic, et elle fut achevée en 7 ans (5 ans d'après le P. Sargis et une très bonne copie, que je possède), lors du désordre de la Pâque grecque, par le vartabied Mkhithar, sous le supérieur Vardan et avec l'assistance du pieux prince Vakhtanc, de sa compagne Arzou-Khathoun, de ses frères Vasac, Khoïdan et Grigor, et de leurs fils. Que la messe soit célébrée dans les églises, lors de la fête de Notre-Dame, quatre jours pour le grand-père, 2 pour le pieux Kourd, père d'Arzou-Khathoun, sans opposition. Souvenez-vous de Ter Grigor, auprès du Christ. Le jour de S. Lazare, la messe appartient, d'ancienne date, au moine Stéphannos.»

Les autres se rapportent à des personnages pour nous sans notoriété. Quant à la grave correction «en 7 ans,» au lieu de *cinq*, elle se trouve, outre notre manuscrit de Kiracos, dans le texte publié par le P. Chahkhathounof, Descript. d'Edchmiadzin, t. II, p. 367, et a été introduite avec juste raison par M. Dulaurier, dans le texte de Kiracos, Chronol. arm. p. 94, 95.

3) M. Dulaurier a traduit ainsi ce passage: «Ils proclamaient avec effronterie comme erroné l'excellent calendrier qui fut faussé par Irion;» outre les variantes purement philologiques de l'édition de Venise, comparées à celle de Moscou, cette traduction ne me paraît pas entièrement satisfaisante.

les savants de toutes les nations: le Juif Phénéhez, le Syrien Gigan, Addée de Gamirk — la Cappadoce; — Euloge de Grèce et une foule d'autres. Ceux-ci se mirent à compter les années, de bas en haut et, ayant trouvé la certitude, formèrent le cycle de 500, comme type à jamais invariable. On le présenta à l'empereur Justinien, qui donna ses ordres à Irion. Celui-ci, par jalousie d'un chef-d'œuvre et chagrin de n'avoir pas été convoqué, voulut du moins gâter les choses. Il changea le 16 avril[1]) en 17, le 5 en 6, alléguant que tout le reste était juste; or ce 16 n'amène aucune erreur, mais le 5, en 95 ans, force ces gens à se tromper, en célébrant la Pâque avec les Juifs, en dedans de la pleine lune; car pour eux 5 donne un samedi, et pour nous 6 produit un dimanche.[2])

A l'occasion de la dissidence entre Arméniens et Ibériens, la reine Thamar et le généralissime Zakaria envoyèrent à Jérusalem un des grands princes de chaque nation, pour

---

1) Mosc. le 15 avril en 16; cf. sup p. 22.

2) Tout le monde sait que l'œuvre ingénieuse des computistes n'aboutit qu'à donner des nombres moyens, et notamment des nouvelles et pleines lunes, s'éloignant parfois des calculs astronomiques de un à trois jours. D'autre part, les inégalités du cours de la lune sont telles, que les pleines lunes calculées astronomiquement et l'organisation mathématique du calendrier, en 1582, n'amènent jamais et ne peuvent matériellement amener ni l'équinoxe au 21 mars, ni la Pâque au jour précis où elle devrait théoriquement tomber: en outre, le calendrier réformé fait célébrer de temps en temps la Pâque chrétienne le même jour que la juive, nonobstant la défense du concile de Nicée. V. Kornick, Syst. d. Zeitrechn.: 14 fois, 1608—1903.

Parmi les calculs des computistes pour l'équation de l'année lunaire avec la solaire, il en est une, le saltus lunae, qui fait ajouter un jour à l'épacte (12 au lieu de 11) en la 17e année du cycle lunaire nicéen. On aurait tout aussi bien pu placer le saltus en toute autre année, mais là où il est fixé, il change l'épacte et les dates subséquentes des nouvelles et des pleines lunes; car tout le système du comput est organisé rigoureusement pour obtenir un certain résultat, et non un autre. C'est ce système que dérangeait le changement imaginé par Irion. Quatre fois en un cycle de 532 ans la Pâque des Grecs devance d'une semaine celle des Arméniens. M. Dulaurier a parfaitement rendu sensible ce fait dans sa Chronol. arm. p. 84—100; par les textes qu'il cite et par une discussion lucide il ne laisse rien à désirer sur ce point, et on trouvera là (p. 94) notamment le passage de Kiracos qui nous occupe. Sur l'historique de la fausse Pâque arménienne, on peut aussi consulter le Traité du calendrier par le P. Sourmélian, Venise, 1818, p. 117, et Addit. et éclairciss. p. 281; Assemani, Biblioth. or. II, ch. 42.

En 1198 la Pâque chrétienne tombait le 29 mars; en 1197, le 6 A., comme le prouvent les formules grecque et autres.

```
1198 | 19 | 4 | 7                                   a. 1
114    63                                           b. 2
  58              19              4                 c. 1
  57            X  1              4                 d. 4
   1              19             24                 e. 3
               +  15           +  6
                  34:30=4        88:7=8
                   4
            22+4+8=29 M.

1197             1197
— 2              + 1
1195:19          1198:19          1197
114                68              299
  55               20                1
  38                3             1497:7=6 1M.
  17               17
— 1               X11
  16               17
X11               17
  16              187:30
 16                 7 (8)
  14  +1
 191:30             53—8=45:30=15
 180   6             8+5=13—6=7
  11                15—9=6 A.

                  30
                 —11        1197:19 4 7
                  19           51    15
1197             +17           57     2
— 8               36            0    90
1189:28          —31            1    +6
112   42         P. 5 A.        0    98:7—0
  69                           15  15—9=6 A.
  56                            0
  13:4
     8+13=16:7=2 1 M.
                   2
                   5
                   9=2 Sa 5 A. P. J. 6 A.
```

s'informer de la vérité. Ceux-ci acceptèrent[1]) comme solution le feu de la lampe du saint sépulcre, qui, dit-on, par suite de la prière de S.-Grégoire, Illuminateur de l'Arménie, s'allume à chaque Pâque sans la main de l'homme et sans feu matériel, par l'effet d'un ordre divin: ce qui a lieu jusqu'à ce jour. Or la ville était sous l'autorité des musulmans, qui demandèrent aux chrétiens: «Quand sera votre Pâque? Ce dimanche, répondirent ceux du parti grec, et autres nations. Non ce dimanche, dirent les Arméniens, mais le suivant.» Le chef musulman de la ville, qui était un homme sage, ordonna d'éteindre toutes les lumières dans le temple, ferma la porte et la scella de son sceau, avec défense à qiconque de pénétrer dans l'intérieur, pour voir[2]). Le jour ayant fait place au soir, et chacun attendant que la lampe s'allumât, elle ne prit pas feu[3]). Le prince ordonna d'écarter tout le monde à grands coups de bâton, comme étant des faux et des ignorants, excepté les Arméniens. Le samedi étant passé, vint l'autre dimanche, jour de Pâques suivant les Arméniens. A la 10ᵉ heure, tous étant en prières, la lampe s'alluma sans être touchée, à la grande joie des Arméniens. On chassa les autres nations à coups de bâton, et chacun loua la sagesse et la croyance des Arméniens, les musulmans surtout, qui se moquèrent des Grecs, dans toutes les villes soumises à leur domination. Témoins de cela, les envoyés du roi d'Ibérie et du général allèrent rapporter ce qu'ils avaient vu. Le général Zakaré s'en réjouit, ainsi que les Arméniens de son armée, qui s'affermirent dans leur orthodoxie.

Cette même année (1198) fut achevée la magnifique et délicieuse église de Gétic, construite par le vartabied Mkhithar et ses moines, avec l'assistance de Vakhtanc, de Khatchen, prince d'Hatherk, de ses frère Grigor, Grigoris, Khoïdan, Vasac[4]) et d'autres pieux princes, fils de Kourth, à savoir: David, Sadoun et leur sœur Arzou-Khathoun[5]), femme de Vakhtanc, d'Hatherk. Celle-ci concourut beaucoup à l'œuvre; elle fit, avec ses filles, un rideau

---

Mais les Arméniens célébrèrent la Pâque, en 1197, le dimanche 13 A. Pour cela voici comme ils procèdent:

```
    En 646 arm.:19
         57      34
         --
          76
          76
          --
          00 = 19ᵉ épacte, = 9.

   30
 — 9
   --
   21
 + 13
    3
   --
   37
 — 31
   --
    6 A. dim. P. 13 A.

    1197:19
    114  63
    ---
      57
      57
      --
      00 = 19.
```

V. ma notice sur Oukhthanès, Bull. de l'Ac. t. XIII; Mél. as. t VI, p. 68. M. Dulaurier p. 158, n. 211 dit cependant de Nor-Gétic: commencé en 1191, achevé 7 ans après, donc en 1197! et p. 412, en 1197, la Pâque Alexandrine et d'Irion, 6 A. Cf. Hist. de Siounie, p. 248. Kiracos donne la vraie date de la prise de Jérusalem. Stéf. Orb. donne une date eusébienne.

1) Le verbe manque partout; on pourrait traduire: «pour voir la vérité et, comme solution de la question, «le feu ...»

2) Ven. et manuscrit «Il ordonna à quelqu'un de pénétrer dans le temple et de voir quelle nation serait dans le vrai.»

3) Mosc. omet ces cinq mots.

4) Ces quatre noms se lisent dans les deux éditions, tandis que chez les PP. Sargis et Chahkhathounof, ainsi que dans ma copie Schilling, on lit les noms que j'ai rapportés plus haut, p. 105.

5) Ou Arouz-Khathoun.

charmant et digne d'être admiré, pour fermer le sanctuaire, en fins poils de chèvres, teints de diverses couleurs, orné de figures du Sauveur incarné et d'autres saints, paraissant sculptées, tant elles avaient de relief: c'était étonnant à voir. En le regardant on bénissait Dieu, qui a départi aux femmes la science de la tapisserie et l'art de la broderie, comme il est dit dans le livre de Job[1]). En un mot ce voile ne le cédait en rien, s'il est permis de le dire, à celui fait par Béséliel et Éliab, pour le tabernacle; car un même esprit avait animé les uns et les autres. Comme cette vertueuse femme aimait fort les églises, elle fit de pareils voiles, outre celui dont je parle, pour les églises d'Haghbat, de Makara et de Dadi-Vank. La dédicace s'accomplit en grande pompe, en présence du saint et vertueux Hohannès, évêque d'Haghbat, et d'une foule de prêtres et de clercs. L'église fut ointe et scellée sous le vocable de Sourb-Astovadzadzin (Notre-Dame). Quand il s'agit d'en construire le porche, en belles pierres de taille, les généraux Ivané et son frère Zakaré y concoururent; car, outre qu'ils étaient maîtres de la contrée, ils affectionnaient fort le saint vartabied, et Zakaré, son fils spirituel, l'avait pour confesseur. Ils donnèrent pour limites à l'église les versants d'eau d'une montagne à l'autre; une mine, à Abaza-Dzor; Zoradzor[2]), au pays de Bdchni; Achava, à l'entrée des terres du couvent. Eux-mêmes établirent un village, près d'un petit lac, d'une immense profondeur, rempli de reptiles aimant la boue et les marécages, qu'ils nommèrent d'après le lac Tzrca-Dzor[3]). L'enceinte du monastère renfermait encore un autre petit village, qu'ils appelèrent Ourhélandch. D'autres chapelles furent aussi construites, sous les vocables des SS.-Apôtres et de S^{e}-Rhiphsime. Mkhithar lui-même, cédant à son goût pour la solitude et la vie érémitique, se bâtit une habitation séparée du couvent, avec une petite église en bois, sous le nom de Sourb-Hogi — le S.-Esprit. — Aux jours de sa vieillesse il éleva encore, à l'entrée et à droite du couvent, une église d'un bon travail, en pierres et chaux, destinée à renfermer sa tombe, sous le vocable de l'Ascension du Christ, notre Dieu, béni dans les siècles; Amen!

---

§ XVI. Quels étaient les disciples distingués de Mkhithar.

Comme sa renommée de sagesse lui avait conquis l'admiration générale, et qu'on venait de toutes parts auprès de lui, beaucoup de disciples reçurent ses leçons de doctrine.

---

1) Les magnifiques broderies de la tapisserie en soie et or offerte au tsar Féodor Ioanovitch, vers 1590, par une ambassade du roi Alexandre Ier, de Cakheth, et qui se voit encore dans une des églises de l'hôtel des invalides à Tchesmé, près de S.-Pétersbourg, prouve que le talent des femmes géorgiennes n'est pas en décadence.

2) Var. Tchoradzor, Ochava.

3) Vallée des Sangsues.

Conformément à son nom, il consolait tout le monde. Consolateur[1]), en effet, comme Barnabé, se distinguant au milieu de la foule, comme Antoine, ses paroles déversaient la grâce et le profit spirituel. Sa réputation, à cet égard, donnait à chacun le désir de le voir. Plusieurs, déjà arrivés au rang de vartabied, se cachaient, pour venir prendre place parmi ses disciples, et instruits par lui, recevaient une nouvelle institution. Nombre de ses élèves parvinrent aux honneurs du doctorat, mais deux surtout se distinguèrent par leur science et par leur capacité d'être utiles aux autres. Le 1er se nommait Thoros, du pays de Militène, en Arménie; né d'un père arménien et d'une mère syrienne, il était doux et humble, fort vertueux et charitable envers les pauvres, hospitalier, généreux dans ses dons. Sa vie s'étant écoulée dans la pratique du bien, il rejoignit ses pères dans une grande vieillesse, et fut enterré à l'entrée du superbe couvent d'Haghbat, parmi les évêques et vartabieds. Sa mémoire soit en bénédiction, et ses prières le rempart des fidèles!

Vanacan, le second, homme saint et modeste, toujours progressant dans les bonnes œuvres, guidé par le bon sens et la prudence, l'emportant dans les leçons de doctrine sur tous ceux qui se distinguaient alors par l'esprit d'initiative et par une éloquence raisonnée. Aussi se fixait-on près de lui, non-seulement pour s'instruire par ses paroles, mais parce que sa vie et ses actes étaient un enseignement non écrit. Ce que je dis, ce n'est pas seulement pour l'avoir entendu, mais comme l'ayant vu de mes yeux; car nous avons passé de longues années dans la pratique de ses leçons, au pays de Taouch-Berd, dans l'ermitage où il faisait sa demeure. C'était là que notre vartabied abreuvait ses auditeurs à la source de son éloquence.

---

§ XVII. Mort du vartabied Mkhithar le grand, dit Goch.[2])

Ayant achevé sa carrière et conservé sa foi, l'homme vénérable susdit atteignit une extrême vieillesse. Voyant que ses forces corporelles défaillaient, et qu'il était près d'aller rejoindre ses pères, il appela les habitants de l'asyle de Nor-Gétic, qui avaient supporté avec lui les fatigues du couvent et de l'église, et les bénit au nom de Dieu, ainsi que ses disciples. Il choisit et établit supérieur l'un d'entre eux, son disciple et ami Martiros, jeune d'années, mais parfait en sagesse, doué d'une voix harmonieuse pour le chant liturgique, lecteur assidu et intelligent, calligraphe à la main rapide. Il lui conféra donc l'autorité. Par son testament, adressé au grand prince Ivané, il lui recommanda le couvent et

1) C'est le sens du nom de Mkhithar.

2) On répète ordinairement que ce surnom signifie «à petite barbe,» à barbe clair-semée, T. کوسه. Le grand dictionnaire des Mékhitharistes suppose, avec peu de probabilité, que ce mot est le même que գորշ, et veut dire «cendré, moitié noir et blanc.»

le supérieur, et lui-même, blanchi et plein de jours, il passa vers le Christ. La cérémonie des funérailles fut convenablement organisée par le supérieur Martiros et par les moines, tant pour le spirituel que pour le matériel, et on alla le déposer devant la porte de la petite église, à l'entrée et à l'ouest du couvent. Sa tombe, jusqu'à présent, soulage les malades qui ont recours avec foi à ses prières, et l'on en emporte journellement de la terre, pour la guérison des hommes et des animaux; car Dieu glorifie, vivants et après leur mort, ceux qui le glorifient. Il arriva qu'un jour ses serviteurs apportaient à dos de bêtes du vin, pour les besoins du couvent. Un Ibérien, nommé Vasilia, gardien pour Ivané d'une forêt qui protégeait sa villa, voulut prendre de ce vin par force. «Ne nous inquiète pas, lui dirent les serviteurs, nous sommes à Goch.» C'était le surnom usuel de Mkhithar, parce que son poil blanc était rare. Cependant le grossier n'en tint compte et invectiva même contre Goch. Comme il allait parler de lui en dérision, il devint muet tout-à-coup et perdit l'usage de sa langue, et ses lèvres se déformèrent[1]). Cela dura bien des années, jusqu'à ce qu'il eût demandé pardon, et tous ceux qui en furent témoins, louèrent le serviteur de Dieu. Il a laissé, comme souvenir et comme monument funéraire, des livres profondement pensés, utiles pour les amis de la science; un abrégé de la prophétie de Jérémie, élégamment disposé; quelques canons sur la manière d'administrer le corps et le sang de J.-C., comment il convient de le faire, et avec quelles cérémonies; un livre d'élégies sur la nature, adressées par Adam à ses fils et par Éve à ses filles; un autre livre, de la foi orthodoxe, contre tous les hérétiques, composé à la prière du grand général Zakaré et de son frère, et plusieurs lettres de moralités. Sa mort arriva en 662 arm. — 1213.

---

§ XVIII. De ceux qui furent après Mkhithar abbés de Nor-Gétic.

Ce couvent devint célèbre et fameux par le nom du saint vartabied, ainsi que par la sagesse de son supérieur Martiros, qui aimait à construire. Il bâtit un autre oratoire, en pierres brutes, crépies de chaux, ayant de solides murailles, avec un étage supérieur en bois, qui s'écroula plus tard; en outre une jolie bibliothèque, dont l'architecte fut un autre Mkhithar, employé aux travaux de plusieurs églises et monastères. Nombre de frères se réunirent ici, attirés par la grande réputation du lieu. Plusieurs y reçurent l'éducation et l'instruction, nous-même y avons été nourri et instruit. On entreprit encore d'y construire une autre église, à coupole et à cinq chapelles, en pierres taillées et polies et d'une élégante architecture. Arrivé à mi-hauteur, le travail fut suspendu longtemps, à cause de la venue de Djélal-ed-Din, sultan de Khorasan, qui dévasta beaucoup de contrées. Ces causes

1) Mosc. omet ce petit membre de phrase.

et plusieurs autres ne permirent pas d'achever l'ouvrage. Plus tard un certain Grigor, de Cabala, ayant fourni précédemment des sommes pour la construction de l'église, se chargea et vint à bout de la terminer, en 690 arm. — 1241.

Ivané, frère de Zakaré, étant mort aussi, on l'enterra à la porte de l'église de Pghntzahank, bâtie par lui lorsqu'après avoir enlevé aux Arméniens ce couvent, il l'avait changé en ibérien[1]). Avant de mourir, il avait confié son fils et sa maison à un prince nourri par lui, nommé Grigor[2]), dit Tgha — l'enfant. — Celui-ci ayant demandé Gétic à Avag, fils d'Ivané, pour en faire sa sépulture, ce prince, qui l'aimait fort, le lui donna. Grigor acheta de lui le village de Vachkhé, voisin d'Aghstev, qu'il donna à Gétic, avec beaucoup de livres, de croix et de bétail. Il construisit près du porche une superbe église, à trois chapelles, d'une architecture admirable, qui prit le nom de Sourb-Grigor. Les bâtiments s'y multiplièrent, ainsi que les prêtres, le clergé et les jeunes hommes studieux. Après avoir fonctionné quarante ans[3]) comme supérieur, Martiros se démit volontairement et eut pour successeur un certain Mkhithar, puis un autre et un troisième, Hovasaph et d'autres, pour peu de temps, et le vartabied Abraham. Puis Ter Hohannès Armanétsi, aussi supérieur d'Haghartzin, qui fut sacré évêque en 705[4]) — 1256. Il construisit à Haghartzin un réfectoire magnifique, en pierres taillées, puis il passa au grand siége d'Haghbat. En 703[5]) — 1254, le vartabied Khatchatour, avec son frère Barsegh, construisit vis-à-vis du couvent une église à trois chapelles et à coupole, sous le nom de Sourb-Géorg.

---

1) Cf. § XXII. Ivané, suivant le trop vague témoignage de Stéph. Orbélian, Hist. de Siounie, p. 225, mourut 15 ans après son frère Zakaré, en 676 arm. — 1227. Je dis trop vague, parce que la mort de Zakaré n'a pu encore être fixée, non plus que celle de la reine Thamar, à deux années près, ainsi que je l'ai dit au § IX. Quant au couvent où ce prince fut enterré, et dont le nom signifie «mine de cuivre,» en arm. *Pghints*, en géorg. *Spilendsi*, il était à quelque distance au NO. du couvent de Kétcharhous (v. Bullet. Hist.-Philol. t. X, p. 341); Alichan, Gr.-Arménie § 145: c'est tout ce que nous en savons de positif; Chahkhathounof, Descr. d'Edchmiadzin, t. II. p. 201. Le savant évêque mentionne en effet dans cette région une église avec inscription géorgienne, qu'il n'a malheureusement pas copiée, mais que je crois pouvoir signaler plus positivement.

En effet l'honorable M. Berger a envoyé à l'Académie, en janvier 1864, parmi plusieurs magnifiques dessins, la copie d'une inscription géorgienne, accompagnée de la notice suivante: «Dans le défilé de Miskhana (en persan mine de cuivre), où coule une rivière de même nom, à douze verstes de Randamal et au voisinage du bourg de Taitcharoug, est située une église dite Gourdji-Kilissa, «l'église géorgienne;» elle est en pierres de taille, de couleur grisâtre, sans ornements particuliers. On y voit trois autels, et, du côté droit, un escalier dérobé, qui menait à une cavité séparant la voûte du toit. Elle est en assez bon état.» Du côté du S., sous la corniche, on voit une inscription géorgienne, en trois lignes, dont la première se compose de lettres d'une demi-archine, les autres de moindre dimension, et deux cartouches, aussi avec lettres. A l'est il y a une autre inscription. Comme le tout est très fruste, j'ai cru seulement comprendre que les prêtres constructeurs de l'église se recommandent aux prières. Pas de date. Je ne doute guère que le couvent où a été enterré Ivané n'ait été au voisinage de la localité décrite par M. Berger. Toutefois le P. Alichan, dans une note de son édition de Vardan, Venise, 1862, p. 148, dit que Pghntzahank est situé dans le mont Lelvar, en Somkheth, entre les cantons de Tachir et de Dzobophor, donc plus au N. que la localité dont il est question ici, chez M. Berger.

2) Sur ce Grigor, prince de Khatchen, v. plus bas, § XXVII, et LV, vers la fin.

3) Ven. vingt ans; les deux éditions, en toutes lettres.

4) Mosc. en 805 — 1356; or l'évêque dont il s'agit siégea à Haghbat au moins entre 1261 et 1281.

5) Mosc. en 803.

§ XIX. Du sultan Djélal-ed-Din; il détruit l'armée ibérienne, en 674—1225.

La nation du NE., dite thathare, dont on a parlé plus haut, ayant réduit à l'extrémité Djélal-ed-Din, sultan du Khorasan, battu ses troupes, dévasté son pays, le força de s'enfuir dans celui des Aghovans. Arrivé à Gantzac, le sultan prit cette ville et, ayant rassemblé des troupes innombrables de Persans, de musulmans et de Turks, entra en Arménie. Témoin de cela, Ivané en instruisit le roi d'Ibérie et forma une armée nombreuse, pour faire tête au sultan. Gonflés d'un insolent orgueil, ces gens avaient décidé, s'ils étaient vainqueurs, d'amener à la foi ibérienne toute la nation arménienne placée sous leur autorité et de passer au fil du glaive tous les récalcitrants. Projet imaginé, résolutions concertées sans consulter le Seigneur, qui donne la victoire à qui il veut.

Le sultan étant donc entré dans le canton de Cotaïk[1]), Ivané l'y suivit, avec les guerriers ibériens, et se posta sur une hauteur vis-à-vis de lui, d'où il aperçut les ennemis, et l'incertitude l'y cloua immobile. Pour le sultan, il lança ses gens en avant et marcha contre Ivané. A cette vue un des principaux seigneurs ibériens, nommé Chalové, et Ivané, son frère — tous deux hommes braves[2]), illustres et vainqueurs dans les batailles — dit aux autres: «Vous, restez et attendez un moment, nous irons faire un coup de main; si nous faisons tourner le dos à quelques-uns, la victoire est à nous, venez alors. S'ils triomphent de nous, prenez la fuite et sauvez vos têtes.» Ils entament la bataille et commencent à massacrer les gens du sultan. Pour les Ibériens, sans remarquer cela, ils battent en retraite, au point que l'ami ne reconnaissait plus son compagnon, qu'ils allaient sans être poursuivis, se lançaient du haut des escarpements et remplissaient la vallée, à l'entrée du gros bourg de Garhni. Voyant cela, les troupes du sultan en massacrent un grand nombre et précipitent les autres dans les abîmes. Venu à l'entrée de la vallée et témoin de ce triste spectacle, voyant les trous de rochers comblés des cadavres d'hommes et de chevaux, le sultan dit, en secouant la tête: «Ceci n'est pas l'œuvre de l'homme, mais celle de Dieu tout-puissant[3]).» Secondé par les Persans, il prit la ville, où il fit un affreux carnage, et força beaucoup d'habitants à abjurer le christianisme, pour embrasser la fausse et absurde doctrine de Mahomet. Plusieurs donc, égarés par la crainte de la mort, échangèrent la vérité contre l'erreur, d'autres préférèrent bravement le trépas à une vie de remords, gagnèrent l'héritage du martyre et sortirent de ce monde avec un nom sans tache. Le sultan ordonna donc, non de chercher à savoir qui se soumettait, ou non, mais de circoncire tous de force. Ainsi deux personnes se saisissaient d'un passant dans la rue, et l'un d'eux, prenant son glaive, coupait le prépuce des parties viriles. Ils s'accouplaient impudemment avec les femmes,

1) Canton de la province d'Ararat, dont Érivan était la principale ville.

2) Sur ces deux personnages, soit neveux de Blou-Zakaré, soit princes d'Akhal-Tzikhé ou de Khatchen, cf. sup. § V.

3) Sur la bataille de Garhni, — août 1225, v. Hist. de Gé. p. 497; Addit. et écl. p. 306, 311, 331.

renversaient et détruisaient toutes les croix et églises qu'ils pouvaient rencontrer, et cela non-seulement à Tiflis, mais à Gantzac, à Nakhidchavan, et partout. Orghan[1]), l'un des principaux, marié à la mère du sultan, tourmentait horriblement la population de Gantzac, Persans et chrétiens, quels qu'ils fussent, par toute sorte d'exactions. Il fut tué dans cette ville par les Moulhids[2]), assassinant les gens en traîtres; quelques-uns s'approchèrent de lui, au moment où il passait dans une rue, comme s'ils eussent éprouvé une vexation dont ils voulaient demander justice; ils montrèrent un papier, qu'ils tenaient à la main, et s'écrièrent: «Jugement, jugement!» Celui-ci s'étant avancé, pour leur demander «qui leur avait fait tort,» ils se jetèrent sur lui de tous côtés, le blessèrent et le tuèrent, avec des épées qu'ils tenaient cachées. Ainsi disparut du monde le méchant, et ses meurtriers purent à-peine être frappés de flèches, car ils s'enfuirent à travers la ville, non sans blesser bien du monde. C'était la coutume de ces gens, qui étaient retranchés dans des lieux fortifiés, nommés Thoun et Thandchah[3]), et encore dans les forêts du Liban; ils vendent leur sang à leur prince, vont où il les envoie, restent là longtemps, sous des déguisements divers, jusqu'à ce qu'ils trouvent le moment d'exécuter l'assassinat: alors ils tuent la victime qu'ils ont désignée. Tous les princes et rois leur paient impôt, car ce sont de rudes exécuteurs des ordres de leur prince, qui les oblige d'un mot à braver la mort et à ne pas faire cas de leur propre vie. C'est ainsi qu'ils ont tué une foule de grands personnages, qui, comme l'impie Orghan, ne leur payaient pas impôt.

---

§ XX. Extermination du sultan Djélal-ed-Din, qui disparaît de dessus la terre.

Après avoir fait tout ce mal, il se rendit à la ville de Khlath, au pays de Bznounik, qui était sous la domination du sultan Achraph[4]), l'attaqua et la prit. Là se trouvait Thamtha, femme du sultan et fille d'Ivané, ci-dessus mentionné[5]), qu'il prit pour épouse, et alla ravager plusieurs contrées de la domination d'Ala-ed-Din, sultan de Grèce — d'Icone — S'étant alors entendu avec son frère Kamel, maître de l'Égypte, et avec Ala-ed-Din, et ayant demandé l'assistance des troupes arméniennes de Cilicie, ainsi que des Francs, du littoral de la mer, ils vinrent tous ensemble livrer bataille à Djélal-ed-Din le Khorasanien. Quand les deux parties se furent rapprochées, elles ne surent que faire et hésitèrent long-

1) V. Ourkhan, Add. et écl. p. 311.

2) Sur la secte et l'histoire des Moulhids, v. les nouvelles recherches de M. Pauthier, Le livre de Marco-Polo, p. 97—106.

3) Ven. Touni-Thandchah. Sur Toun et Terchiz, v. Marco-Polo, éd. Pauthier, p. 94, 98, 106: ce sont des localités du Kouhistan, dans l'Irak persan.

4) Après deux tentatives inutiles, en 1226 et 1228, Djélal-ed-Din réussit à prendre Akhlath, le 2 avril 1230; Defrémery, d'après les autorités musulmanes, v. Addit. et éclairciss. p. 331, 2.

5) § V.

temps à en venir aux mains. Alors les chrétiens, Arméniens et Francs, mettant leur confiance en Dieu, se jetèrent sur l'ennemi. Bien qu'en petit nombre, moins d'un millier d'hommes, par la puissance du Christ ils battirent ces gens et les mirent en fuite. Ce que voyant les musulmans, ils chargèrent à leur tour et firent un grand carnage. Comme le soleil se couchait, les sultans ne permirent pas de donner la chasse aux fuyards, leurs coréligionnaires, et arrêtèrent l'élan des poursuivants; toutefois, en gens pieux et convaincus que Dieu avait mis la victoire aux mains des guerriers chrétiens, ils ne se montrèrent pas ingrats envers eux. Ils rentrèrent avec joie dans leurs domaines. De toutes les villes et contrées qu'ils traversaient, on venait à leur rencontre, en dansant au son des cymbales, on les recevait avec des félicitations. Lorsqu'Ala-ed-Din vint à Césarée de Cappadoce, la multitude de la ville, les chrétiens avec leurs prêtres, les croix et crécerelles, sortirent au devant de lui, à environ une journée de marche. Quand le sultan s'approcha, les musulmans ne permirent pas aux chrétiens de se mêler avec eux, pour lui rendre hommage, et les forcèrent de se tenir en arrière: ils durent donc se porter sur une colline, vis-à-vis du camp. Le sultan ayant demandé «Qui sont ces gens,» et appris que c'étaient les chrétiens, quitta ses troupes, pour se porter au milieu d'eux, fit frapper les crécerelles[1]) et rendre grâces au Très-Haut. Étant entré de cette manière dans la ville, il distribua des présents et renvoya chacun chez soi.

Pour le sultan Djélal-ed-Din, il retourna couvert de honte en Aghovanie, dans la grasse et fertile plaine de Moughan, où il s'arrêta. Il voulait former une armée, mais les Thathars, qui l'avaient fait fuir de son pays, se mirent à ses trousses et le pourchassèrent jusqu'à Amid. Là il fut battu à plate couture, et ce prince impie périt lui-même, soit sur le champ de bataille, soit, dit-on, comme il fuyait, à pieds, un homme vint qui le tua, pour venger le sang d'un de ses proches, mis à mort par ses ordres, un autre jour. Ainsi périt le méchant, méchamment.[2])

---

§ XXI. Comment les Thathars sortirent pour dévaster l'univers.

Toute notre narration et ce qui précède, jusqu'ici, avait trait à ce peuple, dont, avec la grâce de Dieu, je me propose de parler. Bien que plusieurs historiens aient traité ce sujet, mon opinion est qu'ils ne l'ont pas fait convenablement; car les maux causés par les Thathars, conquérants de l'univers, dépassent tout récit. En effet, les derniers temps étaient

1) ժամահար, proprement planche suspendue, sur laquelle on frappe les heures. On en voit encore en Russie, dans les campagnes.

2) Au mois de septembre 1231; v. Hist de Gé. p. 312; Adit. et écl. p. 331, 2.

arrivés, ces temps où les précurseurs de l'antechrist annoncent la venue dn fils de la perdition. Ce qui ajoute encore à mon trouble, ce sont les révélations des saints hommes, revêtus de Dieu, à qui l'Esprit-Saint a montré en avant-goût les choses futures, et surtout l'ordre infaillible de notre divin Sauvenr, disant: «Une nation s'élévera contre l'autre, et un royaume contre un royaume.» En outre, notre saint pontife Nersès a prédit comme prophète[1]) la ruine de notre Arménie par un penple d'archers, ruine dont nos yeux ont été témoins, affiction qni s'est abattue sur notre patrie entière. Or telle a été la cause de la sortie des Thathars.

Dans le lointain pays dn NE., nommé Qaraqoroum en langue barbare et sitné aux confins du Qathai, des multitudes inconnues et innombrables de nations grossières reconnaissaient la suprématie d'un peuple dit Thathar, sous Tchankz-Ghan[2]), son chef. Celui-ci vint à mourir. Avant sa fin il assembla ses troupes et ses trois fils[3]) et dit à ces gens: «Je me menrs, choisissez pour votre roi, à ma place, celui de mes fils que vous voulez. Que celui-là soit notre roi, répondirent-ils, que votre volonté aura désigné; nous serons d'accord pour le servir. Je vous exposerai, reprit-il, les mœnrs et actes de mes trois fils. Tchaghata, l'aîné, est belliqueux et aime les soldats, mais par sa fierté naturelle il est au-dessus du sort qui lui échoit. Mon second fils[4]), non moins heureux dans la guerre, est d'un caractère parcimonieux; pour le plus jeune, il s'est montré, dès l'enfance, organisatenr[5]), riche en moralité et généreux dans ses dons, et depuis qu'il est au monde, ma grandeur s'est accrue jonrnellement. Je vous ai dit la vérité entière, rendez hommage à qui des trois vous voudrez.» L'assemblée se prosterna devant le plus jeune, nommé Hokhta-Khaqan — Ogodaï — et son père mourut[6]) après avoir mis la couronne sur sa tête. Hoktha n'eut pas plus tôt pris le pouvoir, qu'il réunit nne multitude immense, innombrable comme les sables de la mer. C'était la nation proprement dite des Thathars Mongols, les Khazars, les Huns, les Qataïens, les Ankitans et plusieurs antres tribus[8]) barbares, avec leurs effets et leurs camps,

---

1) Cf. ci-dessus, § I; vers la fin du V[e] s. le catholicos S. Nersès I[er] prédit l'extinction du catholicat dans la famille de S. Grégoire, et les maux que l'Arménie aurait à souffrir de la part d'une nation d'archers; v. Petite Biblioth. arm., t. VI, p. 91; t. VII, p. 24; Tcham. t. I, p. 469.

2) Notre autenr écrit Gharaghoroum, Ghan, Ghati; la prononciation du ղ ghad arménien est un son guttural, qui ne pent être représenté par aucnne lettre européenne, mais qui répond assez bien au غ arabe, au ღ géorgien, et qui en effet dans le persan moderne a fait transcrire le mot ghan par قاان qaàn, Ghara par قارا noir. J'emploierai sans distinction l'nne ou l'autre méthode de transcription, pour que le lecteur ne perde pas de vue cette particnlarité.

3) Cf. Hist. de Gé. p. 488, 508.

4) Thouloul.

5) Mosc. շնահաւոր; manusc. շինահաւոր; Ven. շնորհաւոր. Des deux premières variantes, qui ne sont point des mots arméniens, la seconde seule a une apparence de régularité: la troisième signifie «bien doué, gracieux.» C'est sans doute celle-ci qui devrait être introduite dans le texte.

6) En août 1227, âgé de 72 ans; la régence fut exercée par Thouloui, second fils du conquérant, et Ogodaï élu et reconnu souverain seulement au printemps de l'année 1229; D'Ohson, Hist. des Moug. t. I, p. 285, 325.

7) Ven. ajoute «d'ennemis.»

L'éditeur de Ven. remarque avec raison qu'alors il n'était plus question de Huns ni de Khazars, dont le nom est remplacé par celui des Qiptchaqs; que les Qataïens doivent être les Qara-Khitans, enfin que les Ankitans sont sans doute les Ancouts, de la Tartarie orientale, voisins du désert de Kobi; sur les tribus thathares, v. Hist. de Gé. p. 487.

avec leurs femmes, leurs fils et leurs tentes, et les divisa en trois corps: le premier, commandé par un de ses plus intimes affidés, fut envoyé dans le sud; un autre, avec son fils[1]), à l'O., en tirant vers le N.; le troisième, au N. et à l'E., placé sous le commandement d'un grand personnage, nommé Dcharma-Qan, homme d'une intelligence profonde, heureux dans la guerre, qui eut pour instruction de ruiner et dévaster l'univers et tous les royaumes, et de ne pas revenir avant d'avoir fini de soumettre tous les peuples à leur domination. Pour lui, il resta dans son pays, mangeant, buvant, occupé de plaisirs et d'organisation, sans inquiétude d'aucun côté. Ces gens partirent, chacun dans sa direction, dévastèrent provinces et contrées, exterminèrent les dynasties, s'approprièrent richesses et domaines, emmenèrent captifs les femmes de jeune âge et les enfants, pour en faire leurs serviteurs et esclaves. Les uns furent expédiés dans leurs contrées lointaines, auprès du khaqan, leur maître; les autres, retenus et destinés à les servir dans leur domestique. Le corps allant à l'E., sous la conduite de Dcharma-Nouïn, marcha contre Djélal-ed-Din, maître du Khorasan et des contrées environnantes, battit, dispersa ses troupes et le força à s'enfuir, comme nous l'avons dit plus haut. Pour les Thathars, suivant leur plan, ils dévastèrent à fond la Perse, l'Atrpatacan, le Dilem, et y firent une telle râfle que rien n'y resta, qui pût arrêter leurs pieds. Ils prirent la grande et splendide ville de Rhé, remplie de richesses, et Aspahan, qu'ils reconstruisirent sous leur nom: c'est ainsi qu'ils en agissaient envers tous les pays où ils passaient. Ils atteignirent enfin avec tout leur bagage l'Aghovanie, la grasse et fertile plaine de Moughan, où tout bien abonde: l'eau, le bois, les produits du sol et la chasse, s'y fixèrent et y plantèrent leurs tentes. C'était là qu'ils revenaient chaque hiver, et, dans la saison chaude, ils se dispersaient pour leurs courses de dévastation, après quoi ils retournaient à leur campement.

---

§ XXII. Sac de la ville de Gantzac.[2])

Cette ville, renfermant une nombreuse population persane et peu de chrétiens, était fort ennemie du Christ et de ses adorateurs, méprisait et insultait la croix et les églises, narguait et détestait les prêtres et les clercs. Lors donc que la mesure de ses péchés fut comble, le cri de sa perversité monta jusqu'au Seigneur, et, comme pour Jérusalem, avant sa destruction, il se manifesta des signes avant-coureurs de sa perte, il en fut de même pour Gantzac. Tout d'un coup la terre se fendit, il en sortit, tout près de la ville, une eau noire et un djandar ou platane gigantesque. On le vit tout-à-coup tournoyer sur lui-même, et

1) Ven. avec ses fils.
2) Ven. Sac de la grande et respectable ville de Gantzac, par les Thathars.

la ville entière fut saisie de terreur à ce spectacle. On le vit se dresser une seconde fois, comme la première. Cela ayant eu lieu à deux et à trois reprises, l'arbre tomba, pour ne plus se relever. Les sages du lieu s'étant mis à disserter sur ce que pouvait être ce signe, et supposant qu'il amènerait leur ruine, se mirent à arracher, pour les préserver de profanation, les croix clouées par eux au bas du seuil des portes de la ville, dans une intention de moquerie, afin que tous les passants les foulassent aux pieds. Soudain arrivèrent les troupes thathares, qui cernèrent Gantzac de tous les côtés, la battirent avec force machines et ravagèrent les vignobles dont elle est entourée. Ayant renversé partout les murs à coups de catapultes, aucun ennemi ne pénétra dans l'intérieur, mais ils firent la garde au-dehors, sous les armes, pendant une semaine. Voyant leur ville prise par l'ennemi, les habitants entrèrent chacun dans sa maison et mirent le feu aux bâtiments, pour qu'ils ne fussent pas la proie des Thathars. D'autres brûlèrent également ceux de leurs effets, de nature inflammable, en sorte qu'il ne resta plus qu'eux. Devenus plus furieux à cette vue, les ennemis tirèrent le fer et passèrent tout au tranchant du glaive. Hommes, femmes, enfants, nul ne fut épargné; seulement un petit groupe de soldats, l'arme au poing et prêts à tout, s'ouvrirent un passage durant la nuit et réussirent à s'enfuir. Quelques misérables furent encore mis en réserve et livrés à la torture, pour qu'ils indiquassent où étaient cachées les richesses. Les uns furent mis à mort, d'autres emmenés captifs: les Thathars fouillèrent les maisons incendiées, en retirèrent ce qui avait été caché et, après avoir fait cela durant bien des jours, ils s'en-allèrent. Puis ils parcoururent le pays, fouillant et recherchant les objets et ustensiles, emportant tout ce qu'ils trouvaient: des masses d'or, d'argent, de cuivre et de fer, les étoffes diverses, qui avaient été enfouies dans des trous et dans des souterrains. La ville étant restée quatre ans déserte, ils ordonnèrent de la reconstruire, la population revint peu-à-peu, et les édifices se relevèrent, à l'exception des remparts.[1])

---

§ XXIII. Dévastation des pays d'Arménie et d'Ibérie par les nouïns.[2])

Quelque temps[3]) après avoir ruiné la ville de Gantzac, ces guerriers enragés et astucieux partagèrent comme au sort, entre leurs chefs, suivant leur importance ou infériorité,

1) Au sujet de Gandjah, l'Histoire de Gé. p. 511, fait entendre que, du vivant même de Tchingiz-khan, quatre nouïns avaient marché contre cette ville et s'en étaient rendus maîtres, avant la défaite définitive de Djélal-ed-Din, donc avant l'an 1230. Plus loin, p. 518, la même source indique le ravage des contrées de Gandza et de Chamkor à une époque que je crois être l'an 1235 d'après les autorités musulmanes, citées en notes. D'autre part l'historien arménien Malakia-Abégha fixe la prise de Gantzac du Chabastan trois ans après l'an 1214, puis celle de Chamkor, par trois nouïns, après l'occupation de la précédente; Addit. et écl. p 442, 3; or 1° Gantzac du Chahastan serait Tauriz, car c'est ainsi que les Arméniens désignent quelquefois cette ville; 2° la date supposée 1217, antérieure de six ans à la première invasion des Mongols en Arménie, est tout-à-fait inadmissible. Ainsi je m'en tiens aux autorités qui indiquent une première tentative contre Gandjah — Elisavetbpol — vers 1230, et la ruine de la ville cinq ans plus tard.

2) Ven. Manuscrit: Dévastation des villes et contrées par le Thathar.

3) Ven. Quelques années.

les pays d'Arménie et d'Ibérie; ils prirent les villes et territoires, pour les ruiner et dévaster, et se rendirent avec leurs femmes, leurs enfants et tout ce qui formait leurs campements, chacun dans les domaines qui lui étaient échus. Établis là sans inquiétude, ils se mirent à consommer, à livrer la végétation à la dent de leurs chameaux et de leurs bêtes. Dans ce temps-là le royaume d'Ibérie était en décadence, sous la main d'une femme, nommée Rousoudan[1]), fille de Thamar et sœur de Lacha[2]), petit-fils[3]) de Giorgi. Cette femme, impudique et lascive comme la voluptueuse Sémiramis, ne se soumettant pas aux maris qu'on lui présentait, s'était livrée à plusieurs, et, restée veuve, laissait administrer les affaires de son royaume par Ivané, par son fils Avag, par Chahanchah, fils de Zakaré, par Vahram et autres[4]). Comme Ivané était mort peu de temps auparavant, on l'avait porté et enseveli à Pghntzahank, enlevé par lui aux Arméniens et restauré pour les Ibériens. Sa principauté était gouvernée par son fils, mais personne n'était de taille à résister à l'invasion de l'affreux ouragan[5]). Aussi chacun songeait à sa défense, et se cachait, comme il pouvait, dans les forteresses, tandis que les Thathars se disséminaient sur la face des plaines, des montagnes et des vallées, comme des légions de sauterelles, comme les gouttes d'une pluie torrentueuse, inondant la terre. C'était partout un spectacle navrant, une douleur appelant l'élégie; nulle terre n'offrait de retraite, les rochers et les forêts, ainsi que les puissants remparts des citadelles et les enfoncements des vallées, étaient d'inutiles refuges: chacun en expulsait ceux qui cherchaient à s'y glisser. Les hommes forts faiblissaient, les mains des vigoureux archers défaillaient; ils cachaient l'épée pendue à leur ceinture, de peur d'être remarqués et massacrés sans pitié par l'ennemi, dont la voix les faisait fondre, et le retentissement de leurs carquois les brisait d'épouvante. Chacun croyait toucher à son dernier jour, les battements du cœur s'arrêtaient; les enfants se précipitaient, de peur du glaive, dans le sein de leurs parents, qui prévenaient les fureurs de l'ennemi en se jetant avec eux dans les abîmes. On voyait le glaive moissonner sans pitié les hommes et les femmes, les adolescents et les enfants, les vieillards et les vieilles femmes, les évêques et les prêtres, les diacres et les lecteurs; les enfants à la mamelle écrasés contre les rochers, les belles jeunes filles profanées ou faites captives. C'était un affreux spectacle que celui de ces hommes sans entrailles ni pitié, ni les larmes d'aucune mère ni les cheveux blancs n'excitaient jamais leurs sympathie; ils allaient au carnage comme à une noce, à un banquet. La terre était couverte de cadavres, et personne pour les ensevelir; les larmes taries dans les yeux des amis, et personne, par crainte des infidèles, n'ayant la force de gémir. Le chagrin régnait dans l'église, privée de sa brillante parure; la liturgie était interrompue, l'autel et le sacrifice annulés; plus de chants harmonieux, l'univers enveloppé d'une couche de ténèbres,

1) Ou Rhouzougan; cette dernière forme est arménienne, l'autre géorgienne. Klaproth a imaginé la ridicule étymologie: «don du Russe,» comme si la princesse dont il s'agit était fille d'un père russe.

2) Mosc. Chala.

3) Je lis Թոռին au génitif

4) Rousoudan accéda au trône en 1222; Ivané mourut en 1227 ou 1229.

5) Mosc. chasse-neige; փքայ, բքայ.

les hommes préféraient la nuit au jour; la terre, vide de ses habitants, se voyait envahie par les fils des étrangers; biens et richesses étaient la proie d'avides et insatiables brigands, fouillant les maisons et n'y laissant rien à prendre; courant çà et là à pas précipités, comme des chèvres, déchirant et déchiquetant comme des loups; leurs chevaux étaient infatigables à la marche, eux-mêmes ne sentaient point la pesanteur du butin. Telles furent les calamités dont ils accablèrent les peuples aux langages divers; car la coupe de la colère divine s'épandait sur le monde, en punition des énormes péchés commis par nous, qui avaient excité son juste ressentiment: c'est là ce qui leur avait facilité l'entrée de tant de pays.

Quand ils eurent réuni tous les animaux, cachés ou non par leurs maitres, des masses de biens, de richesses et de captifs, ramassés dans les lieux découverts, ils se prirent à attaquer les citadelles et à dresser contre les villes toute sorte de machines; car ils étaient fort rusés et inventifs, et firent tomber quantité de citadelles et forteresses. En effet, comme c'était l'été et l'époque des fortes chaleurs, les approvisionnements n'étaient pas rassemblés, et l'invasion avait été soudaine. Aussi hommes et animaux, dévorés de soif et incapables de se soustraire au danger, tombaient bon gré mal gré aux mains des ennemis, qui massacraient les uns et réservaient les autres pour les besoins de leur service. Des cités populeuses, investies et assiégées, éprouvèrent le même sort.[1])

---

§ XXIV. Prise de la ville de Chamkor.

La contrée dont il s'agit étaut échue en partage à Molar-Nouïn, l'un des principaux chefs, celui-ci, avant de quitter son campement de la plaine de Moughan, envoya une petite troupe, quelque cent soldats, qui vinrent se poster aux portes de Chamkor, ne laissant entrer ni sortir personne. Cette ville appartenait alors au prince Vahram[2]) et à son fils Aghbougha, qui l'avait précédemment enlevée aux Persans. Les habitants envoyèrent donc demander à Vahram et à son fils de les secourir, vu leur petit nombre. Vahram refusa, et comme son fils voulait partir, il le retint, en donnant pour prétexte qu'ils étaient beaucoup de monde[3]). D'ailleurs il n'autorisa pas les habitants à faire résistance. Cependant la troupe des étrangers grossissait de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin arriva Molar-Nouïn, qui attaqua la ville. Le fossé entourant le rempart ayant été comblé avec du bois et des

1) Si le tableau tracé par notre historien et l'invasion de l'Arménie en plein été ne se rapportent pas précisément à l'époque qui suivit le sac de Gandjah, i. e. à l'année 1235, il n'y a aucun moyen d'en fixer la date plus positivement.

2) Fils de Blou-Zakar et le Waram-Gagel de l'Hist. de Géorgie; on sait que ce prince et ses adhérents avaient conquis sur les faibles successeurs d'Ildiguiz presque tout le Qarabagh.

3) On ne sait si ce *peu* et ce *beaucoup* de monde est dit des Thathars ou des habitants de Chamkor.

branches, pour faciliter l'ascension, les habitants y mirent le feu et brûlèrent le tout durant la nuit. Ce qu'ayant vu Molar, le lendemain au matin, il ordonna que chacun de ses soldats apportât une charge de terre et la jetât dans le fossé, qui fut rempli à la hauteur du mur, et chaque soldat entra droit devant lui dans la ville, qui fut prise et passée entièrement au fil de l'épée. Les maisons furent incendiées, et l'on y prit tout ce qui se trouva; puis les Thathars se portèrent contre les autres places de la principauté de Vahram, telles que Térounacau, Ergévank, Madznaberd, possédée par Kyriké Bagratide, fils d'Aghsarthan, Gardman et autres. Un autre chef, Ghataghan-Nouïn, alla à Tcharek et à Gétabac. Pour Vahram, qui était alors à Gardman, il s'échappa nuitamment et s'enfuit où il put. Les étrangers attaquèrent la citadelle intérieure, dont les habitants durent livrer leurs chevaux, leur bétail et tout ce qui fut exigé, et en outre se soumettre à un impôt, après quoi leurs nouveaux maitres les laissèrent. Pour ceux qui avaient pris Chamkor, ils allèrent avec leur bagage à Tavouch, à Cadzareth, à Nor-Berd, à Gag et aux environs, assiégèrent ces places et les réduisirent à l'extrémité.

§ XXV. Captivité du vartabied Vanacan et de ses compagnons.

Dans ce temps-là le grand vartabied Vanacan s'était creusé, de ses propres mains, une grotte à l'extrémité d'un haut rocher, juste en face du village d'Oloroutn[1]), au S. de la citadelle de Tavouch[2]): il avait même fait une petite église dans la grotte, et se tenait caché là depuis que son premier couvent, en face d'Ergévank[3]), avait été détruit par Djélal-ed-Din. Il avait donc fixé là sa résidence et réuni beaucoup de livres, car c'était un homme fort ami de l'étude et surtout fort pieux. On se rendait en foule auprès de lui, pour profiter de ses savantes paroles. L'affluence fut si considérable, qu'il lui fallut descendre de la grotte, et qu'il construisit au pied du rocher une église et des cellules, où il demeura. Lors de la désolation causée par les Thathars, Molar-Nouïn étant venu de ce côté, les habitants des villages se portèrent vers la grotte, qui se remplit d'hommes, de femmes et d'enfants. Les Thathars vinrent les assiéger dans leur retraite. Or ces malheureux n'avaient ni provisions ni eau; c'était la saison d'été et l'époque des fortes chaleurs, et ils commencèrent à souffrir dans leur asyle, comme dans une prison: les enfants, étranglés par le soif, étaient près de mourir. Cependant les ennemis leur criaient du dehors: «Pourquoi vous laissez-vous périr?

1) Ven. Loroutn.

2) Tavouch donne son nom à une rivière coulant entre celles d'Hassan-Sou et de Dzégam, dans le district de Chamchadil, à l'O. d'Élisavethpol; Alichan, Gr.-Arm. §161.

3) Au village de Tchorathan, près de Tavouch, était le couvent de Khoranachat, bâti par notre Vanacan, et, tout vis-à-vis, la citadelle d'Ergévank; dans le voisinage se trouvait Madznaberd; Alichan, loc. cit.

venez à nous, nous vous donnerons des gouverneurs, et vous laisserons dans vos maisons.» Comme ils répétaient et réitéraient la même chose, avec accompagnement de serments, ceux qui étaient dans la grotte se jetaient aux pieds du vartabied et lui disaient d'une voix suppliante: «Rachète notre sang à tous, en descendant vers ces gens et faisant notre paix avec eux. Pour vous, répondit-il, s'il existe une voie de salut, je n'épargnerai pas ma personne; car le Christ s'est livré pour nous à la mort, afin de nous arracher à la tyrannie de Satan: nous devons montrer à nos frères une charité semblable.»

Le vartabied choisit donc deux prêtres de notre compagnie, nommés, l'un Marcos et l'autre, Sosthénès, promus plus tard par lui aux honneurs du doctorat, et avec lesquels, pour le moment, nous nous exercions nous-mêmes à la lecture des saints livres. Il descendit vers les Thathars, dont le chef se tenait sur un petit plateau, en face de la grotte, la tête abritée, à cause de la chaleur, par un parasol porté au-dessus de lui, car notre captivité avait lieu lors de la fête de la Transfiguration. Quand ils approchèrent du général, ceux qui les accompagnaient leur ordonnèrent de se prosterner par trois fois à genoux, comme les chameaux qui s'accroupissent [1]), car tel est l'usage chez eux. Arrivés devant lui, il les fit prosterner du côté de l'orient, en l'honneur du khaqan, leur souverain; puis, sur le ton du reproche: «J'ai appris à ton sujet, que tu es un homme sage et distingué, ce que prouve du reste ta manière d'être — en effet Vanacan était d'un bel aspect, d'une tournure grave, et sa barbe d'argent inspirait la vénération. — Pourquoi, en apprenant ma venue dans ta contrée, n'es-tu pas sorti à ma rencontre, avec des sentiments d'affection? J'aurais ordonné de ménager tout ce qui est à toi, du grand au petit. N'étant pas informés de tes bonnes dispositions, répondit le vartabied, tremblant de frayeur, obsédés par la crainte de ta personne et ne sachant pas ta langue, nous n'avons vu aucun envoyé de ta part venir nous inviter à nous présenter: telle a été la cause de notre hésitation. Maintenant, à ton appel, nous sommes venus en ta présence. Nous ne sommes ni hommes d'armes, ni propriétaires de richesses, mais bien des étrangers errants, rassemblés de divers pays, pour nous instruire de notre religion. Nous sommes donc devant toi, disposez de nous suivant votre bon plaisir, pour la vie ou pour la mort. Ne crains rien, lui dit alors le chef.» Comme il pensait avoir affaire à un prince temporel de la contrée, il les fit asseoir en sa présence et les questionna beaucoup, au sujet des forteresses et du lieu où se trouvait le prince Vahram. Quand le vartabied eut dit ce qu'il savait et ajouté que lui-même n'avait aucune autorité mondaine, il lui commanda de rassurer et de faire descendre le peuple de sa forte position, promit que chacun resterait dans sa demeure, sous l'œil des préposés, et n'aurait qu'à rétablir ses villages et ses cultures, à l'abri de son nom.

Les prêtres accompagnant le vartabied nous crièrent donc: «Hâtez-vous de descendre et prenez avec vous vos effets.» Nous descendîmes, non sans trembler, comme des brebis

1) Mosc. ծգելոյն; Ven. mieux, գծելոյն.

au milieu des loups. En proie à l'inquiétude et à la terreur, ayant la mort sous les yeux, nous récitions la profession de foi en la Sainte-Trinité. Avant de quitter notre grotte, nous avions communié au corps et au sang adorables du Seigneur. On nous conduisit à une petite source, coulant au milieu du couvent, et on nous donna de l'eau, car depuis trois jours nous endurions le tourment de la soif. Puis on nous conduisit et poussa dans une sorte de prison, et les laïcs sous les porches de l'église. Un cordon de sentinelles dut nous surveiller durant la nuit, car cela se passait le soir. Le lendemain au matin ils nous firent monter sur un grand côteau, à l'entrée du couvent, nous fouillèrent, nous enlevèrent tout ce qui était à leur convenance. Quant à ce qui était resté dans la grotte, en fait d'ustensiles d'église, de chappes et autres objets, des croix d'argent, deux Évangiles reliés en même métal, ils le laissèrent au vartabied, mais nous le reprirent plus tard. Ayant ensuite choisi les hommes propres à marcher avec eux, ils ordonnèrent de conduire les autres au couvent et au village, et leur assignèrent un gouverneur, pour qu'ils ne fussent pas maltraités par d'autres. Le chef prescrivit également au vartabied de rester au couvent, et au prêtre Poghos, fils de son frère, de venir avec lui près de nous. Le saint vartabied, craignant pour son neveu, qui était d'un âge encore tendre, l'accompagna de sa personne, dans l'espoir de trouver quelque moyen de nous sauver. Le Thathar nous traina avec lui, durant bien des jours, souffrant mort et passion, marchant à pieds, sans chaussure. Les gens chargés de nous garder étaient des Persans, altérés de sang chrétien, qui prenaient plaisir à nous imposer toutes les douleurs d'une marche en droite ligne, et nous menaient avec la rapidité qu'on exige de chevaux de course. S'il arrivait que la faiblesse ou quelque infirmité forçât quelqu'un à rester un peu en arrière, ils lui déchiraient le crâne sans pitié, lui ouvraient la chair à coups de bâton, tellement qu'il n'y avait pas moyen d'arracher les épines entrées dans les pieds, ni de boire une goutte d'eau, tant ils nous surmenaient. Mettaient-ils pied à terre, ils nous entassaient dans des maisons étroites, qu'ils surveillaient eux-mêmes par-dehors, sans permettre à personne de sortir pour satisfaire les besoins naturels: c'était à l'intérieur qu'il fallait y pourvoir, et l'on y passait de longs jours. Aussi ne puis-je retracer par écrit tous les maux qu'il nous fallut supporter. Le vartabied ne fut pas laissé avec nous, mais détenu et gardé quelque part, bien loin. Ils m'arrachèrent moi-même à mes compagnons et me prirent avec eux, pour les besoins de leur correspondance, pour écrire et lire les lettres. Le jour, j'allais à leur suite; le soir venu, on me mettait auprès du vartabied, en guise de caution, puis de rechef on me faisait aller soit à-pieds, soit à poil, sur un cheval fougueux, et cela dura longtemps.[1])

L'été fini et l'automne étant venu, ils songèrent à passer, de notre pays, qu'ils connaissaient, dans des contrées éloignées; chacun se résolut donc à braver la mort, et peu-à-peu l'on s'enfuit nuitamment, là où il y avait espoir de salut. Ce fut ainsi que, grâce au

1) L'époque de la captivité de Vanacan et de Kiracos, indiquée si vaguement par notre historien, «au plus fort de l'été,» est fixée par Tchamitch en 1238.

Christ, tous s'échappèrent, à l'exception de deux prêtres qui, ayant cherché à se dérober en plein jour, manquèrent leur coup, furent repris, conduits au camp et mis à mort sous nos yeux, afin de nous dominer par la terreur; car c'était le sort qu'ils infligeaient à tout fuyard. Un jour donc le sublime vartabied m'appela: «Kiracos! dit-il. Que désirez-vous, mon vartabied? dis-je. Mon fils, reprit-il, il est écrit: Quand vous tomberez dans l'affliction, supportez-la. Nous devous accomplir en nos personnes la parole du livre, car nous ne sommes pas meilleurs que nos saints prédécesseurs: Daniel, les Ananians[1]) et Ézéchiel, dans leur captivité, ont enduré la violence pour la religion, jusqu'à ce que Dieu les visitât et rendit leur esclavage glorieux. Nous aussi, attendons que la Providence divine nous visite, comme elle le jugera à-propos. Saint père, répondis-je, faisons ainsi que vous l'ordonnez.»

Il arriva qu'un jour le prince dont nous étions les prisonniers vint dans le lieu où l'on nous gardait. Nous ayant vus, il se tourna de notre côté, et nous allâmes à lui: «De quoi avez-vous besoin? dit-il. Auriez-vous faim? je vous ferai donner du cheval à manger;» car eux-mêmes mangent, sans distinction, de tous les animaux purs ou immondes, jusqu'à des souris et à toute espèce de reptiles. «Nous ne mangeons ni chair de cheval ni aucun de vos mets, répondit le vartabied. Si tu veux nous faire une grâce, renvoie-nous, ainsi que tu l'as promis, dans nos demeures. Étant vieux et maladif, je suis hors d'état de vous servir, soit en fait de guerre, soit comme conducteur de troupeaux, ou pour tout autre de vos besoins. Quand viendra Tchoutchou-Ghan[2]), reprit le général, je m'occuperai de ceci;» en effet Tchoutchou-Ghan, l'administrateur de sa maison, était parti pour une razzia. Nous comparûmes ainsi deux ou trois fois devant lui, et il nous répondit toujours dans le même sens. Quand cet homme fut revenu de sa course, on nous manda à la demeure du prince, qui envoya auprès de nous Tchoutchou-Ghan avec un interprète. «Ne dites-vous pas, demanda-t-il, qu'une offrande faite pour les morts soulage leur âme? Si l'offrande est utile pour les morts, pourquoi ne sauve-t-elle pas les vivants? Donne-moi ce que tu possèdes et rachète ton âme, puis va te reposer dans ta maison. Ce que je possédais, répondit le vartabied, c'est ce que vous avez pris: les croix et les Évangiles. Si tu ne possèdes rien, dit le personnage, il n'y a pas moyen de partir d'ici. Il est de toute vérité, dit le vartabied, que nous n'avons rien, pas même de quoi acheter de la nourriture pour un jour; mais si tu y consens, envoie-moi dans une des forteresses des environs, et les chrétiens qui y demeurent me rachèteront. Alors on lui imposa de lourdes conditions, qui furent ensuite allégées, et on le laissa aller au fort de Gag[3]). Le vartabied ayant parlé de ma rançon, afin que je passasse

1) i. e. Anania, Misael et Azaria, les trois jeunes hommes jetés dans la fournaise, par ordre de Nabuchodonosor; Dan. ch. III.

2) Mosc. Tchoutchoughaïn.

3) Le P. Alichan, Gr.-Arménie, § 159, décrit ainsi la position de Gag. Au SO. du canton de Khazakh, séparé de celui de Chamchadil par la rivière d'Aghstev, au pied des monts Echik-Meïdan et près de ladite rivière, était le couvent de Gétic, construit par Mhhithar, après la destruction de l'ancien Gétic. Vers l'E. du couvent est la longue montagne de Kiok ou Gag, dans une plaine de même nom, au sommet de laquelle S. Mesrob avait con-

avec lui, on s'y refusa. «Celui-ci nons est nécessaire, dirent-ils, pour écrire et lire les lettres; tel prix que vous donniez, nous ne le relâcherons pas.» Nous pleurâmes beaucoup en nous séparant. «Mon cher fils, me dit le vartabied, je me jetterai aux pieds de la sainte croix sous le vocable de S.-Sargis, et prierai le Seigneur, par son entremise, pour toi et pour nos autres frères, prisonniers des infidèles. Peut-être la miséricorde divine permettra que toi anssi tu sois délivré.» Il y avait en effet à Gag une croix opérant des merveilles en faveur des affligés et notamment des captifs [1]). Tous ceux qui s'adressaient à elle avec une ferveur parfaite, le saint martyr en personne ouvrait les portes de leurs prisons et geôles, brisait leurs fers et les guidait vers leur demeure par une apparition sensible. Le bruit de ses merveilles s'était répandu chez tous les peuples, on la disait érigée de la main de notre vartabied Mesrob.

La parole du vartabied s'accomplit, les fidèles le rachetèrent pour 80 dahécans [2]). Le jour même où ils l'emmenèrent «Ne t'afflige pas du départ du grand prêtre, me dit Molar. Si nous ne t'avons pas relâché, c'est parce que tu nous es nécessaire, et je te traiterai avec la même considération que l'un de mes grands. Si tu as une femme, je te la ferai venir; si non, je t'en donnerai une des nôtres.» Et aussitôt il me donna une tente, avec deux jeunes gens pour me servir, en ajoutant: «Demain tu auras un cheval, et je te rendrai la vie agréable. Comporte-toi loyalement.» Puis il partit. La nuit suivante, Dieu m'ayant fait la grâce de m'échapper et de reprendre ma liberté, je me rendis au couvent de Gétic, où j'avais été élevé; mais ces gens l'avaient ravagé et incendié les édifices. C'est là que je me fixai.

---

§ XXVI. Sac de la ville de Lorhé; comment les Thathars la prirent.[3])

Tchaghata, un général des païens, eut connaissance de la force de la ville de Lorhé et des immenses richesses qu'elle renfermait, car c'était la résidence du prince Chah-

---

struit une chapelle, avec reliques de S. Serge; en bas est la citadelle de Gag, célèbre au XIIIe s. Dans la même plaine s'élève le cône rocheux de Gavarzin. Sur ces localités on trouve encore de bons renseignements dans: Sargis Dchalal, Voyage dans la Gr.-Arm. t. 1, p. 157, 159.

1) Suivant le P. Sargis Dchalal, Voyage t. 1, p. 157, à l'opposite et à l'E. du grand village de Cothi, est la plaine de Gag, où se trouvait la forte citadelle de ce nom, bâtie par le prince Vahram, à l'extrémité de laquelle était l'église de S.-Sargis le général, martyrisé sous le roi Chapouh II. Cette église, à trois chapelles, avait autrefois une coupole. Une inscription, à gauche de la porte, maintenant cachée par un nouvel édifice et tracée en caractères ercathagir (lettres capitales arméniennes) «fort semblables à du grec,» ne laisse lire que les mots «Gévorgé, Liparit.» Du reste, aucune date n'a été reconnue. «Le fleuve Cour, qui baigne le pied de la place, l'encadre magnifiquement et égaie le paysage.» Ainsi la forteresse de Gag était située à l'E. de l'Akhstapha, non loin de son confluent dans le Kour; cf. Vardan, Ven. p. 145.

2) Comme il y avait des dahécans d'or, à 1¾ r. a. la pièce, et d'argent, à 15 ou 18 k., la somme indiquée peut varier entre 120 et 12 ou 14 r. a. Cette dernière hypothèse me semble la plus probable, vu la misère du temps.

3) Mosc. omet le dernier membre de phrase.

anchah[1]) et le dépôt de ses trésors; il prit l'élite de ses guerriers, force machines, réunit tous ses moyens et marcha de ce côté. Il investit la place et en fit le siége. Or le prince Chahanchah, avec sa femme et ses enfants, se déroba à travers la vallée et se fortifia dans certaines cavernes, laissant la ville aux soins de son beau-père[2]). C'étaient des gens efféminés, livrés à la bonne chère et à la boisson, se confiant, non en Dieu, mais en la force de leurs remparts. Les ennemis vinrent, minèrent le mur par en bas et, l'ayant fait crouler, restèrent là à guetter que personne ne s'enfuit. Voyant la ville prise, les habitants commencèrent à descendre du haut des escarpements et à remplir la vallée; à ce spectacle, les Thathars pénètrent dans la ville et massacrent sans pitié femmes et enfants, pillent les biens et propriétés. Ils découvrirent le trésor du prince Chahanchah, fruit de ses rapines et violences envers ses sujets. Ce trésor était disposé avec tant d'art qu'on ne pouvait rien y voir. Par une étroite ouverture on y jetait aisément les choses, mais il était impossible d'en rien retirer. Le beau-père de Chahanchah fut tué[3]), toutes les places fortes du pays mises à sac et prises, les unes par ruse, les autres par violence, car Dieu les livrait entre leurs mains. Les autres villes, telles que Dmanis, Chamchoïldé et la métropole de Tiflis[4]), éprouvèrent le même sort, furent prises, dévastées et passées par le glaive. Leurs coureurs s'étaient répandus de toute part, attaquant, ravageant, massacrant tout, car personne n'était en état de leur résister, de les combattre: aussi n'avaient-ils rien à craindre d'aucun

1) Fils de Zakaré, frère du grand prince Ivané.

2) Des recherches très minutieuses que j'ai faites sur le beau-père et la femme de notre Chahanchah, m'ont amené à regarder comme très probable que le premier était un certain atabek Grigor, inconnu d'ailleurs, mais mentionné dans une inscription rapportée par le P. Sargis Dchalal, Voyage, t. I, p. 107, et la seconde, sa fille, nommée Anna; v. Mél. asiat. t. IV, p. 619, 625.

3) Hist de Gé. p. 514, n. 4, j'ai dit que «Sadoun, beau-père de Chahanchah, défendit vaillamment la ville de Lori;» c'est une erreur, que m'a fait découvrir l'étude très attentive des inscriptions, que je ne pouvais pas connaître alors. Le beau-père de Chahanchah n'était pas Sadoun, mais très probablement un atabek Grigor, inconnu d'ailleurs, ainsi que je l'ai dit dans la note précédente. Voici le résumé généalogique de mes nouvelles recherches:

Sadoun, mort musulman, en 1162.
L'émir Kourd, vivant en 1181.
David, Sadoun, contemporain de Kiracos.
Cherbarok.
Sadoun, atabek de Gé., † en 1283.
Khouthlou-Bougha, atabek. Vanané (Nazovd?) mariée à Mkhargrdzel.

Zakaré. Ivané Mkhargrdzel.
Chahanchah Ier, marié à Anna, fille de l'atabek Grigor; † en 1261.
Ivané II, vivant en 1284.
Chahanchah II, vivant en 1312.
Mkhargrdzel, marié à Vanané (ou Nazovd?), fille de l'atabek Sadoun; vivant en 1292—1315; Mél. asiat. t. IV, p. 621, 623.

4) Hist. de Gé. ibid. Gandjah fut prise en 1235, Chamkor en 1239, Tiflis, Loré et les autres villes ici nommées, en la même année. Je n'ai pas retrouvé d'autres indications à ce sujet; pour Rousoudan, elle s'enfuit au fort d'Ousaneth, dans la vallée de la Medjouda (Géogr. de la Gé. p. 235, 243), ou, comme le dit mieux l'Hist. de la Gé. p. 515, au-delà du mont Likh, c'est-à-dire en Iméreth ou dans le Souaneth; car il n'est guère probable qu'elle ait choisi pour son refuge un lieu du Karthli aussi voisin de Tiflis que le fort d'Ousaneth.

côté; car Rousoudan, la reine d'Ibérie, s'était enfuie où elle avait pu trouver un refuge, et chaque prince ne songeait qu'à se préserver de leurs atteintes.

§ XXVII. Le prince Avag tombe entre les mains des Thathars.

Cependant le grand prince Avag, fils d'Ivané, voyant cette multitude des ennemis, qui inondaient toute la contrée, se mit en défense dans la forteresse de Caïan, et la population des environs vint chercher un asyle sous ses remparts. Les guerriers étrangers ayant appris que le prince se fortifiait là, un de leurs chefs, nommé Toughata[1]), vint, avec une armée nombreuse, investir la place, en sorte que le pays regorgea de troupes étrangères, car la force du lieu y avait attiré une quantité d'émigrés. Ayant construit des murs par en bas, tout autour de la place, ils envoyèrent des messagers, engager Avag à se soumettre, sans rien craindre; ils le firent à plusieurs fois et répétèrent la même chose. Avag, pour se concilier leur bienveillance et les amener peut-être à se désister du blocus, leur expédia sa fille, avec de riches présents. On la reçut, et on la questionna curieusement au sujet des assiégés. Cependant les gens de l'intérieur et ceux qui étaient sur les remparts, commençant à souffrir de la soif, amenèrent et livrèrent aux Thathars leurs chevaux et autres bêtes, pour qu'on les laissât eux-mêmes aller à l'eau, soulager leur souffrance: on le leur permit. La multitude s'étant portée du côté de la rivière[2]), on les chargea de liens, sans tuer personne, et on les exhorta à faire descendre leurs amis. Ils s'avancent au milieu des Thathars, et, sous la pression de la crainte, engagent leurs gens à quitter la place. Ceux-ci vont boire à la rivière, on les attache, on les cerne, les femmes qui leur plaisent sont mises à part, et leurs maris tués; d'autres sont laissées à leurs époux.

Pour Avag, voyant que rien n'interrompait le blocus et les massacres, il résolut de se livrer entre les mains des Thathars, dans l'espoir d'adoucir en quelque façon le sort des habitants. Il envoya Grigor, nommé familièrement Tgha[3]), noble de Khatchen et gouverneur de sa maison, afin qu'il lui servit de précurseur auprès du général ennemi, nommé Tcharma-Ghan, qui avait déployé sa tente au bord de la mer de Géghakouni[4]). A cette nouvelle le grand nouïn, excessivement satisfait, envoya en diligence à Toughata, chef du blocus, l'ordre de lui expédier Avag incontinent, sans inquiéter plus les habitants de la forteresse et du pays. Celui-ci prit aussitôt Avag et l'amena au nouïn, qui ne l'eut pas plus tôt vu: «C'est toi qui es Avag, dit-il. Oui, je le suis. Pourquoi, dit le grand général, n'être

1) Mosc. Ven. Itoughata.

2) La Débéda, la Kamenka des Russes, sur la gauche de laquelle Lori était bâtie.

3) Sur ce personnage, v. § XVII, LV.

4) I. e. du lac Googhtchaï.

pas venu en toute hâte près de moi, aussitôt que je suis entré dans tes terres? Tant que tu étais loin, répondit le prince, et mon père vivant, celui-ci t'a rendu hommage par de nombreux présents. Mon père mort, je te servirai [1]) de tout mon pouvoir. A-peine as-tu mis le pied dans mon pays, voilà que je suis venu près de toi, fais de moi ce que tu voudras. Suivant le dicton vulgaire, dit le général, je suis venu à ta lucarne, et tu n'es pas sorti; j'arrive à ta porte, aussitôt tu te montres.» Il ordonna de le faire asseoir au-dessous [2]) des plus grands, assis en sa présence, et de préparer en son honneur un splendide festin. On apporta des masses de viandes, pures et impures, en tranches bouillies et rôties, et divers koumiz, de lait de cavale, leur boisson ordinaire. Quand le tout fut servi, ils se mirent à manger et à boire. Pour Avag et ses compagnons, comme ils ne mangeaient ni ne buvaient: «Pourquoi ne mangez-vous et ne buvez-vous pas? dit le général. Les chrétiens, dit Avag, ne sont pas habitués à une telle nourriture et ne prennent pas une telle boisson. Nous usons de la chair d'animaux purs, tués par nous, et buvons du vin.» Le Thathar ordonna de leur servir ce qu'ils demandaient.

Le lendemain, il les fit asseoir au-dessus d'une foule de grands personnages, et ajoutant chaque jour de nouvelles distinctions, il alla jusqu'à lui faire prendre place parmi les plus considérés. Défense ayant été faite à ses troupes d'attaquer les forteresses et villes de la principauté, le pays en ressentit un grand soulagement; quantité de nobles furent relâchés à cause d'Avag, tout son domaine lui fut rendu avec augmentation, et une paix solide s'établit entre eux. Le nouïn emmena Avag, avec toutes ses troupes, et marcha contre la ville d'Ani.

---

§ XXVIII. De la ville d'Ani; comment Dieu la livre entre leurs mains.

Cette ville d'Ani regorgeait d'hommes et d'animaux; elle avait une enceinte très fortifiée et un si grand nombre d'églises qu'il était d'usage populaire d'attester par serment les «mille et une églises d'Ani.» Elle renfermait quantité de richesses de toute sorte. Aussi la satiété la poussa-t-elle à l'orgueil et l'orgueil à la perdition: deux résultats ordinaires, dans le passé et pour l'avenir. Tchorma-Ghan ayant envoyé des gens les engager à se soumettre, les chefs de la ville furent dans l'impossibilité de répondre, sans en référer au prince Chahanchah, alors maître de la contrée [3]). Mais la tourbe de la population ayant massacré

1) Ven. Je t'ai servi. On ne sache pas, du reste, qu'Ivané, père d'Avag, ait eu occasion de servir les Mongols avant sa mort, arrivée en 1227 ou 29.

2) Mosc. Ներքոյ; Ven. ստորև, mots qui ont le même sens.

3) Les Mkhargrdzel étaient alors chefs féodaux: par la branche cadette, de toute la Siounie, avec l'Artzakh et l'Outi, le Qarabagh des modernes; par la branche aînée, de tout le pays de Gougark et d'Ararat, jusqu'à Ani, i. e. de la Géorgie méridionale entière, comme le font voir les centaines d'inscriptions recueillies dans le volume II de la Descr. d'Edchmiadzin, par P. le Chahkhathounof.

les messagers, cet événement excita une violente colère chez les guerriers étrangers, qui cernèrent la ville de toute part et dressèrent avec un art infini leurs catapultes, et l'ayant attaquée vigoureusement, s'en rendirent maîtres. Quelques-uns des princes, pour sauver leur vie, se rendirent à l'ennemi, qui, après avoir attiré la multitude hors des murs, par la promesse de ne leur faire aucun mal, distribuèrent entre eux les masses de peuple sorties de l'enceinte et, l'épée à la main, les massacrèrent impitoyablement. Quelques femmes, les enfants et artisans furent épargnés et faits captifs, après quoi ils entrèrent dans la ville, s'emparèrent des biens et propriétés, pillèrent les églises, saccagèrent et renversèrent tout, et changèrent en ruines informes un lieu de délices et de magnificence.

C'était un spectacle navrant que les cadavres des parents et de leur progéniture entassés les uns sur les autres, comme des monceaux de pierres accumulées; les prêtres et les clercs étendus çà et là sur la face des plaines, sur la terre, abreuvée de leur sang et de la sanie de leurs blessures; des corps délicats, blanchis naguère par le savon, noircis et tuméfiés; des personnes qui jamais n'étaient sorties de la ville, marchant nu-pieds sur le chemin de l'esclavage; des chrétiens, ayant participé au corps et au sang adorable du divin Fils, mangeant la chair d'animaux impurs et repoussants, buvant le lait de dégoûtantes cavales; des femmes modestes et pudiques, livrées à la profanations d'hommes lascifs et luxurieux; des vierges pures, ayant fait vœu de consacrer à Dieu leurs corps chastes et leurs âmes immaculées, souillées par mille excès, salies par la corruption. Telle fut la catastrophe finale.[1])

§ XXIX. Sac de Cars.

Ayant vu le traitement fait aux habitants d'Ani par les Thathars, ceux de Cars se hâtèrent de leur apporter les clefs de leur ville, dans l'espoir d'être épargnés. Ceux-ci, chargés de butin et ne craignant personne, leur firent pourtant éprouver le même sort, les dépouillèrent, comme les gens d'Ani, de leurs biens et propriétés, massacrèrent, dévastèrent, détruisirent les beautés de la ville, réduisirent le peuple en esclavage. Ils allèrent ensuite plus loin, ne laissant là que quelques misérables, encore les troupes du sultan de Grèce vinrent-elles plus tard traîner en captivité et achever sans pitié par le fer ceux qui avaient échappé aux Thathars. C'est ainsi qu'il est écrit: «L'épouvante, la fosse et le traquenard sont sur vous; l'habitant du pays qui échappera à l'épouvante tombera dans la fosse; celui qui sortira de la fosse sera jeté dans le traquenard, et celui qui se sauvera de là sera atteint par le serpent.» C'est ce qui arriva aux habitants de la malheureuse Cars. Les

1) Ani fut pris la même année que Loré et Tiflis, en 1239; en 1236, Dul. Chronol arm. p. 330. Si, au lieu de l'année arm. 685, on lit 687, on obtient 1238, 9.

Thathars prirent encore la ville de Sourb-Mari [1]), enlevée peu d'années auparavant aux musulmans, par Chahanchah et Avag. A-peine restaurée, elle fut envahie subitement par un chef nommé Qara-Bahadour, qui la prit, et pilla tout ce qui s'y trouvait. Quand ils eurent ainsi achevé partout leur œuvre, ils commandèrent aux survivants, qui avaient échappé au glaive et à la servitude, de rentrer chacun dans sa demeure, village ou ville, de les rebâtir en leur nom et sous leur autorité, en sorte que le pays commença à reprendre peu-à-peu son assiette.

Toutefois, à l'époque de sa colère, Dieu se souvient ordinairement de sa miséricorde. Il en agit ainsi cette fois, et ne nous traita point suivant nos crimes et iniquités. C'était l'été, quand nous fûmes envahis par l'ennemi; les fruits n'étaient point au pressoir, ni rassemblés dans les magazins. Venus avec leurs chameaux, ces gens dévorèrent et foulèrent tout aux pieds. Aux approches de l'hiver, ils s'en-allèrent dans la plaine de Moughan, au pays d'Aghovanie, où ils passaient la saison des frimas, puis se dispersaient de tous côtés au printemps. Les hommes échappés au glaive étaient sans vêtements ni vivres et n'eurent, pour satisfaire leurs besoins, que les épis tombés et foulés aux pieds. L'hiver, au lieu de sa rigueur accoutumée, fut supportable. Comme on n'avait ni bœufs pour le labour, ni graines pour les semences, Dieu permit qu'à l'arrivée du printemps la terre donnât assez de produits pour suffire aux nécessités du peuple, et qu'il y eût partout abondance de pain. Les fuyards, dans leurs asyles, purent se soutenir, et *même* [2]) la race impitoyable des Ibériens montra une immense charité à ceux qui réclamèrent l'hospitalité chez elle. Ce fut ainsi que Dieu consola les affligés.

---

§ XXX. Le prince Avag est expédié en orient, chez le khaqan.

Quand il se fut écoulé quelque temps, ils envoyèrent Avag à leur roi ou qan, en de lointains pays, du côté du NE. C'était ainsi qu'ils en agissaient avec les plus grands personnages, qu'ils voulaient honorer; ils les envoyaient au monarque, car ils ne faisaient rien que par ses ordres, qu'ils exécutaient rigoureusement. Le prince lui-même partait avec plaisir, dans l'espoir du bien qui en résulterait pour lui et pour son pays. Chacun priait Dieu de le ramener ainsi heureusement, parce que c'était un homme d'un bon naturel, et que l'on ne doutait point que son voyage n'apportât quelque profit. Il partit, se présenta au grand roi, lui montra les lettres de ses généraux, et lui rappela [3]) que le motif de sa

1) Ce lieu, que les étrangers nomment Sourmari, Sourméli, est situé sur l'Araxe, au S. d'Edchmiadzin, dans l'ancien canton de Djacatk.

2) J'ajoute ce mot.

3) Dans la langue géorgienne, l'inférieur *rappelle* aussi à son supérieur les choses dont *il ose* lui parler.

venue était de lui faire hommage de sujétion. Ayant entendu ces paroles, le grand roi l'accueillit avec affection, et lui donna une femme de la race thathare. En le renvoyant chez lui, il ordonna par écrit à son général de lui rendre ses domaines, et par-là d'amener les rebelles à la soumission. Cela s'exécuta en effet. A-peine fut-il de retour, les chefs accomplirent l'ordre de leur maître, et l'on vit se soumettre à l'autorité des Thathars Chahanchah, fils de Zakaré, le prince Vahram et son fils Aghbougha; Hasan, dit Dchalal, prince des contrées de Khatchen, ainsi que plusieurs autres. A chacun d'eux ils rendirent ses terres. Les ayant laissé respirer un moment, ils recommencèrent à les inquiéter par des exigences d'impôts, par des allées et venues, par des prises d'armes et par des fantaisies de ce genre, ou pires encore, sans toutefois attenter à leur vie.[1])

Après un certain nombre d'années, ces gens, affreusement cupides, s'en prirent au prince Avag, qui ne parvenait pas à les satisfaire en tout. Car, non contents de la nourriture et de la boisson, il leur fallait des étoffes de grand prix et des chevaux, qu'ils aimaient fort; aussi en rassemblaient-ils de toutes les régions, et nul n'osait garder ostensiblement ni cheval, ni mulet, autrement qu'en cachette et pour les opérations militaires. Partout où ils en trouvaient, ils les prenaient, surtout s'ils étaient marqués de leurs signes. En effet, tous les animaux, et ceux que prenait chaque chef, ils les marquaient d'un sceau[2]), avec le feu, sur quelque membre; même en cas de vente, au premier venu, d'une autre bande, ils reprenaient l'animal, et le nouveau maître était puni, comme voleur. Ce n'étaient pas seulement les plus grands, mais encore les moindres personnages, qui agissaient de la sorte. Voilà ce qui mit le comble à tout. Le général Tchaghata vint à mourir, assassiné de nuit par les Moulhids[3]), ce qui fut cause d'un grand massacre des prisonniers se trouvant parmi les troupes. Celui-ci mort, qui était bien disposé pour Avag, il surgit contre ce prince une foule d'ennemis. Un jour, dans son quartier, dans la tente où il était assis, pénétra un Thathar, non des plus hauts. Avag ne s'étant pas levé aussitôt en sa présence, il lui cingla sur la tête un coup du fouet de cheval qu'il tenait à la main. A la vue de l'affront fait à leur maître, les serviteurs du prince devinrent furieux, mais le prince, courroucé lui-même, sut les contenir. Cependant cet homme, nommé Dchodch-Bougha, réunit ses amis et voulut nuitamment faire périr le prince, qui en eut vent et se retira bien vite chez la reine d'Ibérie, alors encore en révolte et cachée dans quelque forte place de ses états. Ce grave désordre eut pour principale cause que Dcharma-Qan[4]), leur grand général et chef suprême,

1) Sur l'époque du voyage d'Avag en Mongolie, 1240 ou 1243, v. Hist. de Gé. p. 518, 522; Add. écl. p. 317.

2) Chaque propriétaire avait son signe ou tamgha particulier. Sur ce sujet, v. Travaux de la sect. or. de la Soc. Archéologique russe, t. III, p. 139, article de M. Ilminski; Bullet. historico-philol. de l'Ac. des sciences, t. XII, p. 321, art. de M. Schiefner.

3) V. Hist. de Gé., p. 530.

4) Tous les chefs mongols dont le nom se termine en arm. par *ghan* ou *qan*, et encore d'autres, sont reconnus par l'annaliste géorgien, p. 511, comme fils *de* ou *du* qaân, ce qui signifie probablement qu'ils étaient alliés à la famille souveraine ou en descendaient du côté des femmes. Par-là on voit que le titre de qaân, qaen, avait une assez grande extension, tandis que celui de khaqan ne s'attribue jamais qu'au souverain. Quelque chose d'ana-

quoique malade et démonomane, n'avait pas été dépouillé de l'autorité attachée à sa maison, et que sa femme, ses fils et officiers exerçaient le pouvoir; car l'ordre du khaqan était qu'en cas de mort on fit circuler ses os parmi les troupes, parce que sa faveur reposait sur de grands succès.

La fuite d'Avag épouvanta les grands, qui, mécontents de Dchodch-Bougha, lui envoyèrent des députés, le prier de ne pas se révolter contre eux, jurèrent qu'on ne lui ferait aucun mal et confièrent ses domaines à Chahanchah, comme à son frère: c'était pour augmenter sa confiance. Cependant Avag adressa au khaqan une lettre, de cette teneur: «Je ne me suis pas départi de ton service, mais j'ai fui devant les assassins, et je reste à tes ordres.» Pendant qu'il tardait à revenir, attendant la réponse du grand roi, les Thathars firent des fouilles, s'emparèrent de ses trésors, cachés dans des forteresses, et comme ils n'étaient pas sans inquiétude du côté de leur maître, ils expédièrent courriers sur courriers à Avag, pour qu'il revînt près d'eux. Le prince ayant reparu à l'armée, un ordre émané du khaqan enjoignit aux gens de guerre de ne lui faire aucun mal, et par une lettre adressée à lui, avec des présents, il était engagé à venir hardiment, sans rien craindre. On le combla d'honneurs, on fit sortir des rangs ceux qui avaient voulu le tuer, et l'on attacha à sa personne un chef, nommé Tonghous-Agha. Ce dernier, chargé de la levée générale des impôts, était allé près de Rhouzoudan, reine d'Ibérie, pour l'amener à se soumettre au grand roi. Ces gens allèrent auprès de la reine, l'exhorter à reconnaître l'autorité du grand monarque et à ne rien craindre; ils prirent des troupes, et revinrent vers ceux qui les avaient envoyés, la paix étant faite avec la reine, et l'engagement pris par elle de rester soumise, ainsi que son fils David, jeune enfant, qu'elle avait couronné roi[1]), et de ne pas manquer à sa promesse.

---

§ XXXI. Massacre au pays de Khatchen; le pieux prince Dchalal.

Après avoir exposé brièvement ce qu'ont fait dans le monde ces forcenés nommés Thathars, parlons maintenant du pays de Khatchen[2]) et de ce qui s'y passa. Ayant étendu

logue à cela avait lieu en Géorgie, où le roi est titré méphé et la reine dédophali, mots auxquels répondaient dans un ordre inférieur, les noms de mamphali et diophali, pour les dynastes féodaux, tels que le dadian et le gouriel et leurs épouses.

1) David-Narin, fils de Rousoudan, fut couronné du vivant de sa mère, vers l'an 1234. Quant aux événements de cette époque, v. Hist. de Gé. aux mots Avag, David-Narin, Rousoudan, et les extraits de Kiracos, Add. XXIV.

2) Sur la carte de l'Arménie, par Kiepert, et sur les cartes russes détaillées, on voit au N. de Choucha, ville centrale de la Siounie et du Qarabagh, une petite rivière, la Khatchin-Tchaï, coulant entre celles de Terter et de Gargar, et arrosant l'ancien pays, royaume de Khatchen, qui succéda en influence au royaume de Siounie, détruit en 1166. Voyez-en la description, traduite de l'ouvrage du P. Alichan «la Grande-Arménie,» dans l'Introduction à l'Hist. de Siounie, p. 66. Ce pays se divisait en Inférieur et Supérieur, mais sur la carte on ne retrouve presque aucun nom des anciennes forteresses, mentionnées dans les inscriptions.

de toutes parts leurs razzias, ils tirèrent au sort[1]), et certains chefs se portèrent du côté du Khatchen, avec des troupes nombreuses, bien armées et traînant un vaste appareil militaire. Dans les lieux découverts ils prirent et massacrèrent quantité d'habitants, puis ils attaquèrent les émigrés, retirés dans des lieux forts, d'où ils les firent sortir par ruse ou par violence. Toutefois grand était le nombre des personnes abritées dans de sûrs asyles, dits Havkhaghats[2]), parce qu'ils sont de difficiles accès; ils se tenaient dans ces forts, exempts d'inquiétudes.

Toutefois, comme le fléau venait de Dieu, l'ennemi, en se glissant furtivement et y ayant inopinément pénétré, passa des masses d'hommes au tranchant du glaive; d'autres furent précipités du haut des rochers, en si grand nombre, que la terre était jonchée de cadavres, et que le sang coula à flots, tant ces gens étaient impitoyables. Longtemps après les ossements se voyaient encore, entassés par monceaux. Les Thathars marchèrent ensuite contre le prince Hasan, dit Dchalal, fils d'une sœur des illustres princes Zakaré et Ivané[3]), homme pieux et aimant Dieu, doux et modeste, charitable et ami des pauvres, assidu à la prière et à l'oraison, comme les habitants des ermitages. Il accomplissait sans faute, n'importe où il se trouvait, le service de jour et de nuit, comme il se pratique dans les couvents, et célébrait le dimanche la résurrection du Sauveur, en veillant sur pieds, sans sommeil. En outre, il aimait beaucoup les prêtres, la science, la lecture des saints livres. La pieuse princesse sa mère, après la mort de son époux Vakhtanc, dit Tonkic[4]), ayant réglé les affaires de ses trois fils, Dchalal, Zakaré et Ivané, partit pour la sainte ville de Jérusalem, où elle passa plusieurs années dans une grande austérité, étonnant ceux qui la voyaient et entendaient parler d'elle. En effet, ayant dépensé, comme Hélène[5]), épouse d'Abgar, tout ce qu'elle possédait au profit des pauvres et des indigents, elle ne se soutenait que du produit de son travail. Elle mourut là. Dieu, qui glorifie ceux qni se vouent à le glorifier, fit descendre sur sa tombe une auréole lumineuse, afin d'exciter d'autres personnes à faire aussi de bonnes œuvres.

Cet homme sage, voyant l'invasion des infidèles, renferma les populations de son pays dans la citadelle de Khokhanaberd, comme on l'appelle en persan. Quand ils vinrent assiéger cette place, les Thathars, convaincus de l'impossibilité de la prendre, l'invitèrent à

---

1) Vardan, tr. r., p. 177. Dans le partage au sort, opéré entre les Thathars, Loré et son territoire échurent à Dchagata-Nouin, la forteresse de Caian à Doukhata, Ani et Cars à Tcharmaghan, Gétabac et Vardanachat à Khadakha, les domaines du prince Vahram à Molar, qui s'empara par ruse de Chamkor.

2) Ce nom signifie proprement lieu où «vont les oiseaux,» et il n'y a qu'un endroit ainsi appelé, vis-à-vis du couvent de S.-Jacques, dans le Khatchen occidental, mais probablement il s'y trouvait plusieurs refuges, comme le fait entendre notre historien; Introd. à l'Hist. de Siounie, p. 67. Le P. Sargis Dchalal, Voyage, t. II, p. 152, écrit Havkakhaghats, qui ne se prête pas à l'étymologie indiquée.

3) La princesse Khorichah avait été mariée à Vakhtanc Sacarbian, prince de Khatchen, père de Dchallal; v. Intr. à l'Hist. de Siounie, 179.

4) Mosc. Tankic.

5) Moïse de Khoren, l. II, ch. xxxv, parle de la piété et de la charité de cette princesse, qui était allée à Jérusalem, sous l'empereur Claude, au temps de la famine prédite par Agabus. Elle devint reine de l'Adiabène et est mentionnée chez l'historien Josèphe, Ant. jud. l. XX, ch. iv.

se rendre à eux comme ami; lui, il eut le bon esprit d'accepter la proposition et vint chez eux avec des présents. Ils le traitèrent honorablement et lui rendirent ses domaines, avec augmentation, en l'obligeant à les suivre dans leurs expéditions militaires et à les servir loyalement. Pour lui, il régla si sagement les affaires, qu'il levait lui-même et mettait en réserve les sommes nécessaires aux gens allant et venant chez les Thathars, fonctionnaires et autres, et donnait de son superflu à ceux qui venaient chez lui. Le pays n'avait à souffrir que de ces visites, faites au prince; pour les autres contrées, elles n'étaient pas traitées de même, et partout où allaient les Thathars, ce n'était que vexations.

§ XXXII. De l'église construite par Dchalal.

Il construisit une église à coupole, d'une belle architecture, un temple de la gloire de Dieu, semblable au ciel, où s'offre continuellement le sacrifice du Christ, l'agneau divin, effaçant les péchés du monde, celle du couvent de Gantza-Sar[1]), vis-à-vis de Khokhanaberd, où est la sépulture de sa famille. Quand le travail fut achevé, après plusieurs années, il fit en grande pompe la dédicace et bénédiction de l'église. Là se trouvaient Ter Nersès, catholicos d'Aghovanie, avec plusieurs évêques, puis le grand vartabied Vanacan et nombre de docteurs. Là vinrent encore les saints vartabieds de Khatchen, Grigoris et Ter Eghia, frères l'un de l'autre, que Dieu avait ornés de[2]) . . . ., et qui, après être passés vers le Christ, le premier en 685 — 1236, Eghia en 698 — 1249, reposent paisiblement dans la demeure de la gloire de Dieu, sous le vocable de Khad[3]); en outre une multitude de prêtres, allant, dit-on, jusqu'à sept cents.

1) Le couvent de Gantza-Sar, Akhvank sur plusieurs cartes russes, est situé vers les sources de la rivière de Khatchen. L'inscription principale porte, que l'église fut commencée par le prince Dchalal en 665 — 1216 et achevée en 689—1240. On y trouve de curieux renseignements sur les parents du fondateur; celui-ci, ainsi que son épouse Mamkan, est encore mentionné dans une autre inscription du couvent de Vadcharh, dont la situation exacte n'est pas connue, en 1229 et 1251; v. l'Introd. à l'Hist. de Sionnie, p. 144, 149, avec indication des sources pour la description complète de la localite.

2) Ven. 146, զորս զարդարեալ էր Ա՛ծ երկուց մարգով. Mosc, 159, զոր . . . երկուց . . . Ce passage est tellement inintelligible, qu'un savant Arménien et un habile arméniste n'ont pas réussi plus que moi à le débrouiller.

3) S. Khad ou Khatb, et S. Dathé, disciples des premiers apôtres de l'Arménie, sont les titulaires des deux célèbres couvents de Khathra et Dadi-Vank, décrits dans l'Introduction à l'Histoire. de Sionnie, p. 153, 161; v. Chahkhathounof, Descr. d'Edchmiadzin, p. 168.

La phrase qui contient les deux dates mortuaires ici rapportées est tout-à-fait irrégulière, dans les deux éditions, comme dans le manuscrit. On ne sait pourquoi les mots առաջնոյն et եղիայի sont au génitif, au lieu d'առաջին et եղիայ, au nominatif. En outre, le manuscrit porte, non եղիայի, mais l'abréviation 'ի իէի, qui ne peut être un nombre, ni donner aucun sens raisonnable. Ven. donne les deux dates en toutes lettres; Mosc. omet la seconde.

Après l'onction et l'imposition du sceau, le prince donna un grand banquet où, de ses mains, il servit les assistants, assis sur des coussins, et offrit de beaux présents à chacun, suivant son rang; puis il congédia la réunion. Cela eut lieu en 689 — 1240, le jour de la grande fête de la Transfiguration. Son épouse Mamkan construisit un porche superbe à la porte de l'église. Exercée à la pratique de toutes les vertus, elle se livrait assidument aux jeûnes, à-la prière et à la lecture, ainsi qu'à l'observation[1]) des commandements du Seigneur, le jour et la nuit, comme il est écrit.

---

§ XXXIII. Courts éclaircissements sur la manière d'être des Thathars.

Ayant trouvé bon de laisser un souvenir aux générations futures, et concevant l'espoir d'être affranchi des tribulations dont nous sommes environnés, exposons brièvement, pour les curieux, la manière d'être et le langage des Thathars. Leur aspect extérieur était affreux et inspirait l'épouvante; ils n'avaient point de barbe, mais seulement quelques poils sur les lèvres et au menton, l'œil étroit et vif, et un filet de voix aigüe. La longévité était leur partage. Suivant les cas, ils mangeaient et buvaient coup sur coup, sans se rassasier; si non, ils pratiquaient la tempérance[2]). Ils mangeaient toute espèce d'animaux, purs et impurs, préféraient la chair de cheval, coupée en morceaux et cuite ou rôtie, sans sel, puis hachée menu et trempée dans l'eau salée. Ils prenaient leur repas, ou accroupis comme les chameaux, ou assis, distribuant également les mets aux maitres et aux esclaves. Quand ils buvaient, soit du koumiz, soit du vin, l'un d'eux en puisait dans un grand vase, en versait de là dans un petit, en jetait vers le ciel, puis au levant, au couchant, au N. et au S., puis celui qui avait fait la libation prenait une goutte de la liqueur et présentait le vase au personnage principal[3]). Quelqu'un apportait-il à boire ou à manger, on le faisait boire et manger le premier, de peur d'être victime d'une drogue mortelle, puis on dégustait la chose présentée. Ils prenaient autant de femmes qu'ils voulaient, sans admettre dans le nombre celles de mauvaise vie, bien qu'ils eussent commerce, sans distinction, avec des femmes de tous les pays. Ils détestaient le vol, au point de le punir d'une mort cruelle.

---

1) Ven. à la méditation.

2) Les sauvages de l'Amérique et les Lesgis, ainsi que les autres bandits du Caucase, sont connus pour leur gloutonnerie et leur sobriété, suivant les circonstances.

3) Sur les repas des Mongols et sur l'étiquette qui y présidait, on consultera avec fruit plusieurs des publicatons de la Société Imp. archéologique russe: Lettre de M. Ilminski à M. Savélief, sur l'ancienne coutume de la division des viandes, conservée chez les Kirghises, servant d'explication à un passage de l'Hist. des Mongols, par Rachid-ed-Din, Извѣстія археол. Общ. t. II, p. 164—175, et plus loin les remarques du Lama Galsang-Gomboief, sur cette lettre, 1860. 2° Travaux de la section or. de la Soc. archéol. t. IV, p. 245, art. du même Galsan-Gomboief.

Dénués de religion et de culte, ils avaient sans cesse à la bouche le nom de Dieu. Était-ce Dieu, qu'ils honoraient comme l'Être, ou avaient-ils eu vue une autre divinité, c'est ce que j'ignore, et ce qu'ils ne savaient pas eux-mêmes. Cependant il leur était habituel de dire que leur roi est de race divine; que Dieu s'est réservé le ciel, et a donné la terre au khaqan; que Tchinghis-Qan, père du khaqan, n'avait pas été engendré de semence humaine, et qu'une effluve de lumière mystérieuse, qui avait pénétré par la fenêtre de la maison de sa mère, lui avait dit: «Conçois, tu engendreras un fils, souverain de la terre;» suivant eux, c'était ainsi qu'il avait été procréé. Cela nous a été raconté par le prince Grigor, fils de Marzpan et frère d'Aslan-Bek, de Sargis et d'Amira, de la famille mamiconienne, qui l'avait lui-même appris d'un personnage du plus haut rang, nommé Qouthou-Nouïn, faisant un jour la leçon à des jeunes gens.

Si l'un des leurs mourait ou était mis à mort, tantôt on le promenait, pendant plusieurs jours, parmi les siens, car il venait un div — démon — qui débitait quantité de sornettes; tantôt on le brûlait. D'autres étaient enterrés dans une fosse profonde, où l'on déposait avec eux leurs armures et vêtements, l'or, l'argent qui lui appartenaient. Si c'était un grand personnage, on mettait dans sa tombe quelques-uns de ses esclaves et servantes, ainsi que des chevaux; «Car, disaient-ils, il y a par-delà des combats sérieux.» Quand ils voulaient prolonger le souvenir du défunt, ils ouvraient le ventre d'un cheval, y mettaient toute la chair, sans les os, qu'ils brûlaient avec les intestins, et recousaient la peau, comme si le corps eût été complet; après quoi ils enfonçaient par derrière un grand pal, bien apointi, ressortant par la bouche, et dressaient le tout sur un arbre ou sur un tertre élevé.

En outre, leurs femmes s'occupaient de magie et devinaient à tout propos; eux-mêmes ne se mettaient en voyage que sur l'ordre des sorciers et spirites, jamais sans cela. Quant à leur langage, c'était quelque chose d'étrange, à nous inconnu. Ils nommaient Dieu *Thanghri*, l'homme *Harérian*[1]), la femme *Apdji*[2]), le père *Etchca*, la mère *Ak'a*, le frère *Agha*, la sœur *Ak'adji*, la tête *Thiouron*[3]), les yeux *Nitoun*[4]), les oreilles *Tchikin*[5]), la barbe *Sakhal*, le visage *Hioq*[6]), la bouche *Aman*, la dent *Skhour*[7]), le pain *Othmak*[8]), le bœuf *Akar*[9]), la vache *Ounên*, le mouton *Qoïna*, la brebis *Qourqan*, la chèvre *Iman*, le cheval *Mori*, le mulet *Losa*[10]), le chameau *Thaman*, le chien *Nokha*, le loup *Tchina*, l'ours *Ait'kou*, le renard *Hok'an*[11]), le lièvre *Thaplqa*[12]), l'oiseau *Thakia*, la colombe *Cocatcha*[13]), l'aigle *Qouch*[14]), l'eau *Ousoun*[15]), le vin *Tarasou*, la mer *Tangez*[16]), le fleuve *Oulan-Sou*[17]), l'épée *Eoltou*[18]), l'arc *Nmou*[19]), la flèche *Ormou*, le roi *Mélik*, le grand baron *Nouïn*[20]), la terre *El*[21]), le ciel *Gogaï*[22]), le soleil *Narhan* ou *Naran*, la lune *Sara*, les astres *Saqra*[23]), la lumière *Otour*, la nuit *Soïni*, l'écrivain *Bitiktchi*, satan *Barhaouri*[24]), et bien d'autres déno-

1) Var. Eré. 2) Emé Apdji. 3) Thirou. 4) Nitou. 5) Dchih 6) Hiough-niour. 7) Skhoursitoun. 8) Othmac. 9) Ok'ar. 10) Lousa. 11) Honk'au. 12) Thoblqa-Thoula. 13) K'ok'outchin 14) Bourkoui-Qouch 15) Soun. 16) Naour-Tangez. 17) Moran Oulan-Sou. 18) Ialtou. 19) Nmo. 20) Ek'a-Nouïn; le patron, maître, nouïn 21) El-Ercan. 22) Gog. 23) Houtout-Sarqa. 24) Barhabourh-Elep.

minations barbares, inconnues à la plupart d'entre nous, et que nous avons apprises par force majeure. Quant aux principaux personnages qui les guidaient, ce sont: Dcharma-Qan

---

Je joins ici une liste comparative que M. l'Académicien Schiefner a eu l'obligeance de me fournir, et qui servira de complément et de rectification à colle de Kiracos.

	Mongol.	*Bouriate.*	*Calmouk.*	*NB.*
Dieu	tengri, tegri	tengere, tengeri (*ciel*)	tenggri (*ciel*)	ciel, et dieu du ciel.
l'homme (vir)	ere	ere	ere	
la femme	emo	eme	eme	*èptyi* chez les Koïbales (Tatars) la femme; eptchi = эчи chez les Sagaïens.
le père	etchige (эчиге)	etsege, esege (эцере)	etchige	
la mère	eke	eke, ekhe (эхе)	eke	
le frère (ainé)	akha (аха)	akha, aka	akha	
la sœur (ainée)	egetchi (эгечи)	egetche, egeche	egetchi	
la tête	(tologhai) *terigun*	tologoi (tuṛuṇ (commencement)	tologhoi	
oculus	nidun (нидунъ)	nyideng, nyudeng	nüdün	
l'oreille	tchikin (чикинъ)	tchikhe, chikeng	tchikiu	
la barbe	sakhal (сахалъ)	sakhal, hakal	sakhal (сахалъ)	
le visage	nighur (нигуръ)	nyur, nyûr	niur	
la bouche	aman	aman, ama	aman	
la dent	chidun (шидунъ)(sidun)		chidun	
le pain			*ötmök*	(turc etmek.)
le bœuf	char, chir; *uker*, bêtes à cornes		tsar	(tat. oquz.)
la vache	ùniyen	ụnyê, ụnyen	ukur	
le mouton	khutcha (хуча)	khutsa, knsa	khutsu	(tat. qoï.)
la brebis	khonin (хонинъ)	khonye, khonyen	khoïn	*khuraghan*, l'agneau chez les Mongols; *kuragan*, chez les Koïbales).
la chèvre	imaghan (bouc)	yamang	yaman	
le cheval	morin	moring, morye	morin	
le mulet			*lûs*	
le chameau	temegen (темегенъ)		temên	
le chien	nokhal (нохай)	nokhol, nokol	nokhoi	
le loup	tchino (чино)	tchono, chono	tchino	
l'ours	ötege (этеге)	otokoi (*ursa*)	ayû	
le renard	önegen (öнегенъ)	ụnege, ụnegen	ünegen	
le lièvre	taolai	tûlai, tûlei	taulai	tat. tauchan.
l'oiseau	takya (poule)		takiya (курица)	
la colombe	kegürdjighene (кегюрджигене)		kokoltchirgene	tat. gogurtchin.
l'aigle	burghut, chibaghun	bụrgụt, khanardyi	usun (усунъ)	kara *kuch* (кара кушъ) aigle noir, chez les Koïbales.
l'eau	usun (усунъ)	oso, uhun		
le vin	darasu, darasun (дарасу)			
la mer	dalai	dalai	*tenggis*	*nadur*=mihi, datif de *bi*, je.
le fleuve	ghôl, *muren*	gol	ghol	
l'épée	ildu; *tolto*, plastron de la garde du sabre.		ildu	
l'arc	numun	nomo, nomon	numun	

Nouïn, le premier, le grand chef, commandant l'armée, se distinguant par son amour de la justice; ses collègues, Israr-Nouïn, Thouthoun-Nouïn, Dchaghataï; Qouthoun-Nouïn, ce général tué par les Moulhids; il y avait encore quantité de chefs et une armée innombrable.[1])

§ XXXIV. Du rhaban — docteur — syrien.[2])

La divine Providence, qui veut que tous vivent, avait, dans sa miséricorde, fait paraître au milieu des Thathars un homme craignant et honorant Dieu, Syrien de nation, qu'ils appelaient le père de leur roi ou khaquan. Il se nommait Siméon, on le qualifiait Rhaban-Atha «le père docteur.» Quand il apprit l'affreux massacre des chrétiens par les troupes thathares, il se présenta au khaqan et lui demanda un rescrit pour ses armées, afin que ce carnage d'hommes innocents fût interrompu, et qu'on leur permît de servir le monarque. Ce prince l'envoya lui-même, en grand et splendide appareil, chargé d'un ordre écrit pour ses généraux, prescrivant à tous d'obéir à ses commandements. Son arrivée apporta aux chrétiens un soulagement sensible, en les arrachant à la mort et à la captivité. Il construisit des églises dans des villes musulmanes, où l'on ne pouvait prononcer le nom du Christ, notamment à Tauriz et à Nakhdchavan, si acharnées contre les chrétiens, qu'il n'était pas possible à ces derniers de s'y montrer et d'y circuler, à plus forte raison d'y élever une église, d'y dresser une croix. Lui, il pourvut à l'un et à l'autre, fit frapper les heures jour et nuit, transporter les défunts ouvertement, avec croix, Évangile et liturgie, suivant le rit chrétien. Nul n'osait faire opposition à ses ordres, les troupes thathares le traitaient

	Mongol.	*Bouriate.*	*Calmouk.*	*NB.*
la flèche	sumun	somò, homon	sumun	
le roi				
le baron	noyan (ноянъ)			*yeke noyan*, le *grand* baron;
la terre		gadzer, gaser		*el*, peuple, sujets, chez les Koïbales.
le ciel		tenggere, oktorgoi	tenggere, oktorghoi	tat. kök.
le soleil	naran	nara, naran	naran	
la lune	saran	sara, hara	sara	
la lumière			geren, gerel	
l'étoile	odon	odo, odon	odon	
la nuit	sûni	sönyi, hönyi	söni	
l'écrivain	*bitchiktchi* (бичикчи)			

1) V. sup.

2) V. Dulaurier, Chron. p. 330.

comme leur monarque, ne projetaient, n'exécutaient rien sans lui. Ses gens exerçant le commerce et ayant son tamgha, ou signe écrit, circulaient hardiment dans les contrées, et personne n'avait l'audace de toucher ceux qui se réclamaient du rhaban. Bien plus, tous les chefs de troupes lui offraient une part de leur butin. Pour lui, c'était un homme de mœurs pures, si sobre dans le boire et le manger, qu'il ne prenait un peu de nourriture qu'une seule fois le soir. Ce fut ainsi que Dieu visita son peuple affligé, par le moyen de ce personnage, qui baptisa nombre de Thathars, et qui, par ses vertus admirables, par l'éclat de sa position, inspirait une crainte, une frayeur universelles.

Or cette esquisse a été écrite en 690 arm. — 1241, sous le règne du pieux roi arménien Héthoum, dans le pays de Cilicie; sous le généralat de son frère, Sembat le brave; sous le prince des princes Costandin, leur père; le siége de S. Grégoire étant occupé par le vertueux vieillard Costandin, catholicos, résidant à Cla, en Grèce; Ter Barsegh, frère du roi Héthoum, étant archevêque et successeur réservé du saint siége; sous le catholicos d'Aghovanie Ter Nersès, homme doux et charitable, résidant au couvent de Khamchi, canton de Miaphor; Hohannès, nouvellement sacré, fils de son frère, étant archevêque; au temps de la domination universelle des Thathars, en l'année 40, un peu plus un peu moins, de notre vie.[1])

---

§ XXXV. Sac de Théodoupolis — Erzroum.

Au commencement de l'année 691 [2]) — 1242, il arriva aux troupes et généraux, en orient [3]), un ordre du khaqan, de reconnaitre pour commandant et pour chef, en place de Tcharmaghan, ayant perdu l'esprit, un militaire nommé Batchou-Qourtché, que le sort avait désigné au rang suprême; car ces gens s'en rapportaient à la divination. A-peine eut-il pris l'autorité, celui-ci réunit des troupes de toutes les nations placées sous ses ordres, et se porta vers l'Arménie, soumise au sultan de Grèce [4]). Arrivé dans le territoire de Carin, il cerna la ville de Théodoupolis, aujourd'hui Carno-Kaghak, campa autour et envoya des gens l'inviter à se soumettre. Ceux de la ville non-seulement ne vinrent pas, mais renvoyèrent avec mépris les courriers, et, montés sur leurs remparts, insultèrent les assiégeants. Se voyant accueillis non pacifiquement, ceux-ci partagèrent entre les chefs l'étendue des murailles, afin de les faire tomber par un commun effort; chacun rivalisa de zèle. Ils amenèrent de nombreuses catapultes, ruinèrent le rempart et pénétrèrent dans la ville, où ils

1) Il résulte de ceci deux faits: l'un, que les événements précédemment racontés sont tous antérieurs à l'année arménienne 690, commencée le 20 janvier 1241, et que notre Kiracos était né en 1201 de l'ère chrétienne.

2) Mosc. ոծ 650 arm. Ven. porte en toutes lettres le chiffre 691.

3) i. e. dans l'Arménie orientale.

4) i. e. d'Icone.

passèrent sans pitié tout au tranchant du glaive, pillèrent trésors et propriétés et déchaînèrent l'incendie. Comme il s'y trouvait alors une population très considérable, que la ville regorgeait de chrétiens et de musulmans, auxquels s'étaient joints les habitants du voisinage, il y avait là des quantités d'exemplaires des divins Testaments, grands et petits. Les étrangers s'en emparèrent, les vendirent aux chrétiens de leur armée, les plus gros manuscrits pour une somme minime. Ceux-ci les prenaient avec joie, les portaient dans leur pays, les distribuaient aux églises et aux couvents. En outre, des captifs, hommes, femmes et enfants, des évêques, des prêtres et des diacres, tout ce qu'il fut possible, furent rachetés par les princes chrétiens Avag et Chahanchah; Aghbougha, fils de Vahram; Grigor, de Khatchen, fils de Doph [1]), hommes craignant Dieu, ainsi que leurs gens, que Dieu daigne récompenser! Ils furent renvoyés libres, pouvant se retirer où ils voudraient. Ce n'est pas seulement Carin qui fut saccagé, mais encore bien d'autres dépendances du sultan de Grèce, qui ne put en rien les secourir, car la peur des Thathars l'avait forcé à se glisser dans quelque cachette, et même tué, disait-on. Après avoir achevé cette affaire, l'ennemi s'en-retourna joyeusement, alourdi par le butin, au pays de Moughan, dans l'Aghovanie, et y passa l'hiver.

§ XXXVI. Combat entre le sultan et les Thathars.

Pendant que l'armée thathare se reposait et respirait tranquillement dans les plaines de l'Arménie entière et de l'Aghovanie, il arriva un envoyé du sultan Qiat-ed-Din [2]), porteur d'insolentes menaces, à la manière des musulmans: «Vous avez cru, disait-il, par le sac de ma ville avoir triomphé de moi et de ma puissance; j'ai une infinité de villes et des troupes sans nombre. Reste et attends-moi où tu es, je viendrai moi-même te visiter et te livrer bataille;» et bien d'autres phrases analogues, respirant l'arrogance, à quoi le courrier ajoutait que le sultan se proposait de venir passer là, dans la plaine, avec ses femmes et ses troupes, l'hiver qui succéderait à l'été prochain. Eux l'écoutèrent sans sourciller, sans lui dire une seule parole de fierté. Toute la réponse de Batchou-Nouïn fut: «Vous avez tenu de hardis propos, que la victoire soit pour celui à qui Dieu la donnera!» Il arriva ainsi, l'un après l'autre, des messagers, pour les exciter à venir combattre. Eux, flegmatiques, sans se presser, réunirent leurs troupes et, avec les gens soumis à leur autorité, passèrent dans les plaines herbues du pays d'Arménie, avec leurs bagages et leurs chevaux bien repus, et s'avancèrent lentement vers les lieux où le sultan était campé. En effet celui-

1) Doph, sœur des princes Zakaré et Ivané, avait épousé un prince de Khatchen; v. l'Introd. à l'Hist. de Siounie, p. 180.

2) Ghiath-ed-Din Kaï-Khosrou II, avait succédé en 1236 à son père Ala-ed-Din Kaï-Qobad.

ci était venu de sa résidence dans l'Arménie soumise à ses lois, tout près d'un gros bourg, nommé, dit-on[1]), Tchmaucatouc; il avait pris et traînait avec lui une immense multitude: des femmes, des concubines, de l'or, de l'argent et tout l'attirail de la grandeur. Même, par manière de divertissement et pour faire preuve d'assurance et d'intrépidité, devant ses troupes, il entretenait des bêtes sauvages et quantité de vermine, jusqu'à des souris et des chats. Cependant le général Batchou, avec le génie profond de ce peuple, divisa ses troupes en trois corps, sous de braves commandants, entre lesquels il répartit les soldats enrôlés de diverses nations, afin de se prémunir contre une trahison, et ayant choisi les hommes les plus distingués par leur bravoure, les avait placés à l'avant-garde. Ils se jetèrent sur l'armée du sultan, l'attaquèrent et la mirent en déroute. Le sultan lui-même s'enfuit précipitamment, laissant sur la place ses effets et bagages; l'ennemi s'élança sur ses traces, massacra sans pitié ses gens, qui tombèrent sous le fer, et revint pour dépouiller les morts[2]). Arrivés au camp principal et voyant que le sultan avait pris la fuite, que son armée était anéantie, les Thathars étendirent leurs razzias dans tous les sens, pillèrent, saccagèrent quantité de territoires, recueillirent l'or, l'argent, les étoffes précieuses, les chameaux, chevaux, mulets et une immense quantité de bétail. Ils allèrent ensuite bloquer Césarée de Cappadoce, la cernèrent, et comme les habitants ne se rendirent pas de bon gré, la prirent de haute lutte. La population fut passée au fil de l'épée, leurs biens mis au pillage; la ville restée vide, les Thathars se portèrent contre Sébaste. Mais comme les habitants s'étaient précédemment livrés à eux, qu'ils étaient venus à leur rencontre, avec des présents et offrandes, ils ne firent aucun mal aux hommes, se contentèrent d'un pillage modéré et, ayant mis la ville sous leur nom, avec des commandants à eux, ils s'en-retournèrent.

Étant allés assiéger Ézenca[3]), ils livrèrent là plusieurs combats et éprouvèrent plus d'un échec, de la part des habitants. Puis ils eurent recours à la ruse et attirèrent les gens au-dehors, comme pour traiter de la paix. Ceux-ci, qui n'avaient nul secours en vue, s'étant laissé persuader, on se jeta sur eux, l'épée à la main, on massacra tout, hommes et femmes, ne réservant que quelques jeunes gens et jeunes filles, qui furent conduits en esclavage. Les Thathars se portèrent ensuite contre la ville de Tiouriké[4]), dont les habitants, sachant

---

1) Ven. omet ceci; l'éditeur observe ici qu'on ne connait pas de bourg du nom allégué par Kiracos, mais qu'au NO. d'Ézenca est une montagne appelée en turk Tchimenkédik «le défilé herbu,» l'Alakouh ou Kéosédagh de l'Hist. des Thathars par Héthoum. Or la bataille dont il s'agit ayant eu lieu entre Erzroum et Ézenca, il est probable que notre historien a en vue cette localité.

2) La bataille entre Ézenca et Erzroum, dont il vient d'être question, eut cela de remarquable que les Arméniens et les Géorgiens y prirent part, pour et contre les Mongols. Le prince Chalovéh, de Katchen, dont il a été question lors de la bataille de Garhni contre Djélal-ed-Din, était dans les rangs du sultan, avec 2000 auxiliaires latins, commandés par Jean Linimadatsi, de Chypre, et par Boniface de Gênes. Aghbougha, fils de Vahram, servait chez les Thathars; pour les détails, v. Tcham. t. III, p. 217; Malakia-Abégha, dans Addit. et écl. p. 446; Héthoum, dans l'Hist. des Thathars, en arm., Venise, 1842, p. 39.

3) La moderne Erzendjan.

4) Téphriké, aujord'hui Divrighy, chef-lieu d'un sandjakh, dépendant de Sébaste, ville fondée au milieu du IX[e] s. par le manichéen Carbéas, pour servir de refuge aux Pauliciens; Hist du Bas-Emp. nouv. éd. t. XII, p. 458; XIII, 179: notes de M. S.-Martin

qu'il était impossible de leur tenir tête, se livrèrent volontairement. On leur prit beaucoup de richesses, mais la ville n'éprouva aucun dommage. Pour les Thathars, ils partirent fort joyeux et chargés de butin, pour leurs quartiers d'hiver, en Arménie et en Aghovanie. Le Seigneur, en permettant la dissolntion et la ruine de tant de nationalités, les avait préservés eux-mêmes de toute fâcheuse atteinte. Cependant beaucoup de captifs, de prêtres et de religieux, furent délivrés, soit ouvertement, soit en secret, par les chrétiens enrôlés dans leurs rangs, surtout par les grands princes Avag et Chahanchah, par Vahram et son fils Aghbougha; par Dchalal-Hasan, de Khatchen, par son entourage et ses parents, ainsi que par Grigor, fils[1]) de Doph, sœur de la mère de Dchalal, et par d'autres princes, avec leurs gens, chacun suivant ses facultés. Ceci eut lieu en 692 arm. — 1243.

---

§ XXXVII. Du roi d'Arménie Héthoum; ce qui est arrivé.[2])

Les choses s'étant passées de la sorte, le roi Héthonm, maître de la Cilicie et des pays environnants, n'eut pas plus tôt vu le sultan vaincu par les Thathars, qu'il envoya à ceux-ci des députés, avec des présents convenables, afin de conclure la paix avec eux et de se mettre sons leur autorité. Arrivés à la porte suprême, ils se présentèrent à Batchou-Nouïn, ainsi qu'à Eltina-Khathoun, épouse de Tcharmaqan, et aux autres principaux personnages. Ayant entendu les paroles des messagers et vu les présents, les Thathars demandèrent qu'on leur livrât la mère, la femme et la fille du sultan, qui avaient cherché un asyle chez le roi Héthoum. Celni-ci fut extrêmement affligé et dit: «Il vaudrait mieux qu'ils m'eussent demandé mon fils Léon, plutôt que ces personnes-là.» Toutefois, comme il craignait fort de causer les plus grands malheurs, il livra bon gré mal gré les fugitives, et remit de riches présents à ceux qui étaient venus les chercher, et qui les amenèrent à Batchou et aux autres chefs. Ceux-ci, satisfaits, comblèrent d'honneurs les envoyés dn roi, et assignèrent des sommes d'entretien pour eux et pour leurs chevaux, durant l'hiver, afin qu'au retour du printemps ils rentrassent dans leur pays. Ils firent aussi la paix avec le roi et lui donnèrent un eltamgha ou diplome, suivant leur nsage. De la sorte ils attendirent l'ouverture du printemps, pour faire une secoude expédition contre le sultan et dans ses domaines.[3])

---

1) Lis. petit-fils. Doph', sœur des princes Zakaré et Ivané, et de Khorichah, mariée à Vakhtanc, père de Dchalal.

2) Ven. Ce qu'il a fait là.

3) V. sur ces faits Tcham., t. III, p. 219; le connétable Sembat en parle aussi dans sa Chronique, mais sans donner de date positive; seulement la suite fait voir qu'il place la bataille et ses suites en 1244; Sembat, éd. de Paris, p. 122; tr. fr. de M. Langlois, 29. Il existe des monnaies arméno-arabes d'Héthoum Ier et de Kaï-Qobad, fils de Kaï-Khosrou Ier, sans date, sur lesquelles on a lu à tort «Gaïath-ed-Din.» au lieu de «Ala-ed-Din Kaï-Qobad;» puis du même et de Kaï-Khosrou II, aussi sans date; enfin des deux mêmes, Sis, 630 H — 1282 (?), 640 H. — 1242, v. Langlois, Num. de l'Arm. au moyen-âge, 1859, 4°, Pl. I, II. L'Ermitage en possède deux belles, de 637 ou 639 H. — 1239 ou 1241, et de 641 H. — 1243, au nom de Kaï-Khosrou; cf. Mus. Borg. p. 159.

§ XXXVIII. De Costand[1], prince de Lambron; ce qu'il a fait au pays de Cilicie.

Du vivant du roi Léon il y avait dans son pays une forteresse presque imprenable, nommée Lambron, occupée par un prince Héthoum, qui se révolta contre le roi. Celui-ci, après plusieurs tentatives inutiles, pour le réduire, le trompa enfin par d'habiles propositions de paix, comme s'il eût eu l'intention de donner en mariage la fille de son frère à son fils Ochin, se saisit de lui et amena par de mauvais traitements ses fils à livrer la citadelle. Il la prit et la donna à la dame des dames, sa mère, l'obligeant, sous peine de malédiction, à ne la transmettre à aucun prince, afin qu'elle restât propriété royale: «Car, disait-il, à cause de la forte assiette du lieu, les maîtres en ont toujours été rebelles.» Après la mort de Léon, le royaume étant gouverné par sa fille Zabel, le prince des princes Costandin s'entendit avec le catholicos Hohannès et avec les autres princes pour donner la couronne à son fils Héthoum, encore jeune d'âge, en le mariant à la fille du roi[2], à la place du fils du prince, qui fut arrêté et mis en prison. Voulant se faire un allié de son homonyme Costandin, fils d'Héthoum et son beau-père, il lui donna Lambron, comme propriété de famille, et la charge de thagadir[3]) de son fils. Mais celui-là, suivant l'exemple de ses devanciers, ne tarda pas à se révolter contre le roi Héthoum, fils de sa sœur. Costandin, père du roi, et le roi lui-même eurent beau faire, ils ne purent le réduire à la soumission, parce qu'il était soutenu par le sultan de Grèce: il resta donc en état de rébellion. Lorsque le sultan s'enfuit devant les Thathars, le roi réussit à mettre sous sa main tous les villages et territoires de Lambron. Réduit à sa seule citadelle, le rebelle Costandin envoya des propositions de paix, offrant de mettre ses fils au service du roi, lui demeurant dans la place: le roi refusa. Une deuxième, une troisième ambassade éprouvèrent le même refus de la part du roi et de son père. Enfin Costandin se rendit à Icone, et ayant reçu des troupes du sultan, désormais ennemi du roi, qui avait livré sa mère aux Thathars, il arriva inopinément, lorsque les troupes royales étaient dispersées dans leurs quartiers. Il pénétra dans le pays, dévasta beaucoup de bourgs et de champs par le fer, par l'incendie et l'enlèvement des hommes; massacra, dépouilla de leurs biens nombre de chrétiens, et par vengeance fit souffrir au pays d'affreuses calamités[4]). Témoin de ces maux, le roi rassembla son armée, et se jetant bravement sur cette canaille, en fit un massacre général. Le prince rebelle échappa

---

1) On Costandin.

2) V. sup. § X. La princesse Zabel avait été mariée d'abord au fils du prince d'Antioche.

3) l. e. «pose-couronne;» c'était l'officier qui, lors du sacre, mettait la couronne sur la tête du roi. Sous la dynastie arsacide, cette charge était, on se le rappelle, héréditaire dans la famille bagratide, ainsi que celle d'aspiet, chevalier, connétable.

4) C'est ce que raconte, en 1245, le chroniqueur Sembat, p. 30 de la trad. française. Le château de Lambron, aujourd'hui Nemronn, est situé à l'entrée d'nne gorge formée par les monts Boulghar-Dagh et Allah-Dagh, que l'on appelle les Pyles de Cilicie, et qui donne accès dans l'ancienne Cappadoce; v. la belle carte jointe au Voyage de M. Langlois, et le texte, p. 359.

seul, avec une petite suite. Ayant été battu jusqu'à sept fois de la sorte, par le roi, il rentra dans la place et n'osa plus faire un pas ni à droite ni à gauche.

---

§ XXXIX. Avénement du roi David.[1]

La très ingénieuse et astucieuse nation des archers avait envoyé de fréquents messages à Rhouzoudan, reine d'Ibérie, pour qu'elle vînt auprès d'eux et leur donnât son jeune fils David, avec quelques troupes. Elle refusa le premier point, mais livra quelques soldats, par l'entremise d'Avag, fils d'Ivané, vivant dans le camp thathar. Elle leur fit dire: «Jusqu'au retour de l'exprès que j'ai envoyé au khaqan, votre maître, je ne puis me rendre auprès de vous.» Quand les Thathars eurent triomphé du sultan de Grèce, gendre de Rhouzoudan[2], et pris plusieurs de ses villes, ils lui envoyèrent le prince Vahram, pour l'engager à se soumettre. Celui-ci, en partant, emmena le fils de Giorgi-Lacha, roi d'Ibérie, neveu de la reine Rhouzoudan, qui l'avait traîtreusement livré au sultan, en même temps que sa fille, pour qu'il le fît périr, et que *le jeune prince* n'entreprît rien à son préjudice: il était donc dans les fers du sultan. Vahram l'emmena et en donna avis aux Thathars: «C'est, dit-il, le fils de notre roi, privé injustement de l'autorité qui lui appartient.» Ceux-ci l'installèrent roi, à Tiflis, à l'encontre du fils de sa tante paternelle[3]. Ils voulurent qu'on le sacrât suivant l'usage des chrétiens, et que tous les princes de son père lui fussent soumis. Les plus grands princes, sujets des Thathars, tels que le général Avag, Chahanchah, fils de Zakaré, Vahram et son fils Aghbougha[4], l'ayant conduit à Mtzkhétha, firent venir le catholicos d'Ibérie, pour le sacrer. Il s'appelait David. A cette nouvelle, sa tante paternelle Rhouzoudan s'enfuit en Aphkhazie et dans le Soneth[5], avec son fils, un autre David, et envoya un messager, offrir sa soumission à un autre chef, Batou[6], parent du khaqan et le second après lui, commandant les armées de Russie, d'Oseth et de Derbend. Celui-ci ordonna qu'elle siégeât à Tiflis, sans que nul n'y fît opposition, parce que sur ces entrefaites le khaqan était mort.

---

1) Cf. § XLVI.

2) Gaiath-ed-Din, Kaï-Khosrou II avait épousé, vers l'an 1237, la princesse Thamar, fille aînée de la reine d'Ibérie.

3) Les détails concernant le prince David, fils de Giorgi-Lacha, se lisent tout au long dans l'Hist. de Géorgie, p. 524 sqq., avec indication des sources.

4) Quoique l'on trouve souvent la forme de ce nom, Aghbough, chez les auteurs arméniens et dans les inscriptions, je crois que la vraie leçon est Aghbougha, que l'on voit ainsi très souvent au nominatif, et que les auteurs géorgiens ont conservée. C'est le nom turk Akh-Boukha «le taureau blanc,» بوغه

5) Pour, Souaneth.

6) Batou était fils de Djoutchi ou Thouchi, fils aîné de Tchingiz-Qan, et par conséquent neveu d'Ogodaï, qui

§ XL. Ter Nersès, catholicos d'Aghovanie, est appelé à la porte suprême.

Tandis que l'armée thathare se reposait dans ses quartiers d'hiver, dans les plaines d'Arménie et d'Aghovanie, le docteur syrien, mentionné ci-dessus, eut de certaines informations au sujet du catholicos des Aghovans, qu'il communiqua à Elthina-Khathoun, femme de Tcharmaghan [1]), et administrant ses domaines, depuis le dérangement de sa raison. «Le chef des chrétiens de ces contrées, disait-on, se cache, et ne nous visite pas. On lui a fait dire: «Pourquoi ne te montres-tu pas chez nous? accours au plus vite. Si tu ne le fais pas de bon gré, on t'aménera de force et à ton dam.» Le catholicos, qui résidait au couvent de Khamchi, canton de Miaphor, dans les domaines d'Avag, ne pouvait partir sans en informer celui-ci, qui aurait pu voir son voyage de mauvais œil. Il se cacha des Thathars et fit alléguer par ses serviteurs qu'il n'était pas au logis et s'était rendu chez Avag. Mandé impérieusement, deux et trois fois, il eut permission d'Avag, de se rendre dans la plaine de Moughan, avec ce qu'il put de cadeaux, mais il n'y rencontra pas le docteur, alors parti pour Tauriz, et vint à la porte suprême, se présenter à Elthina-Khathoun. Celle-ci le reçut affectueusement, lui rendit les plus grands honneurs et le fit asseoir au-dessus des plus hauts personnage, réunis auprès d'elle, à l'occasion du mariage de son fils Basra-Nouïn [2]), à qui elle faisait épouser la fille d'un grand, nommé Qouthan-Nouïn. En même temps elle avait donné sa fille à un autre seigneur, Ousourh-Nouïn, en sorte que ce n'étaient que fêtes et réjouissances, à l'occasion de ces noces. Elle dit donc au catholicos: «Tu es venu au moment propice. J'ai choisi ces jours de joie pour venir,» répondit-il adroitement. Elle le recommanda, lui et ses gens, à ses frères Sadeq-Aga et Gorgoz, chrétiens de religion, et nouvellement arrivés de leur pays, pour le temps où elle devrait s'occuper des fêtes de noces, et il fut traité par eux avec tous les égards imaginables. Quand la princesse eut recouvré du loisir, elle lui remit des présents et des eltamghas, pour le mettre à l'abri de toute vexation, et lui assigna un chef mogal-thathar, qui l'accompagna dans son diocèse d'Aghovanie, où, depuis longtemps, ni lui, ni aucun autre pasteur n'avait pu circuler, de peur des violences et cruautés des musulmans. Après avoir fait une tournée parmi ses ouailles, il rentra dans sa résidence, au couvent de Khamchi.

---

mourut en effet dans la 11e lune de l'an 639 Hég. (comm. 12 juill.) 1241, 2, donc avant la défaite de Gaïath-ed-Din Kaï-Khosrou; v. Hist. de Gé. p. 522, dont le récit paraît ici emprunté textuellement à notre Kiracos. Bien que la régence en Mongolie fût exercée par Tourakina-Khathoun, veuve du qan défunt, Batou était regardé comme le chef de la famille souveraine.

1) Mosc. Tcharmaghon; Ven. Tcharmaghan.

2) Ven. Bora.

§ XLI. Incursion dans plusieurs provinces, du côté du Vaspouracan, et dans plusieurs contrées.[1])

En la seconde année après la déroute du sultan Qiath-ed-Din[2]), les Thathars se portèrent du côté de Bznounik, contre la ville de Khlath, qu'ils prirent et remirent à Thamthé, sœur d'Avag, autrefois femme de Mélik-Achraph et, comme telle, maîtresse de cette ville. Prise par Djélal-ed-Din, sultan de Khorasan, elle était derechef tombée aux mains des Thathars, qui l'avaient envoyée au qan, et était restée là plusieurs années. Quand la reine d'Ibérie expédia en ambassade au qan le prince Hamadoula, celui-ci, en revenant, lui demanda Thamthé et la ramena, munie d'un rescrit, pour que tout ce qui lui appartenait durant son union avec Mélik-Achraph lui fût rendu[3]). En exécution de l'ordre de leur monarque, les Thathars lui donnèrent Khlath et les territoires environnants: pour eux, ils lancèrent leurs razzias en diverses directions: dans la Mésopotamie, de Syrie, à Amid, à Ourha, à Nisibe, au pays de Chambi[4]) et dans plusieurs autres contrées, d'où ils revinrent les mains vides. Bien qu'en effet nul ne fût venu leur livrer bataille, les grandes chaleurs de l'été avaient frappé mortellement parmi eux beaucoup d'hommes et de chevaux. Étant allés prendre du repos dans leurs quartiers d'hiver, ils ordonnèrent de restaurer la ville de Carin ou Théodoupolis — Erzroum. — Les gens dispersés, cachés, ou qui avaient échappé à la captivité, se réunirent et rappelèrent leur évêque, Ter Sargis, qui se mit en route, sous la conduite du prince Chahanchah, fils de Zakaré, et on se mit à relever les ruines de la malheureuse ville.

---

§ XLII. Ordonnances canoniques de Costandin, catholicos[5]) d'Arménie.

Voyant la dévastation de l'Arménie et les souffrances causées par les exactions des troupes thathares, le vertueux catholicos d'Arménie, Costandin comprit dans ses méditations que les péchés en étaient la cause, car chacun, par faiblesse, ne songeait qu'à satisfaire ses désirs. On n'observait plus les saintes règles de l'institution du mariage; au mépris de la parenté, on mêlait, comme les païens, le sang avec le sang; on se séparait par fantaisie, on se prenait par caprice, nul ne tenait compte de l'austérité des jeûnes, on s'associait sans

1) Mosc. omet les derniers mots.

2) Donc en 1244 ou 45, selon que l'on entendra les mots dont se sert l'historien.

3) Hamadoula, probablement Emad-ed-Dauleh, est entièrement inconnu d'ailleurs, ainsi que les circonstances de son voyage.

4) L'éd. de Ven. observe avec raison qu'il faut lire Scham, i. e. la Syrie proprement dite, capitale Damas.

5) Ven. omet ce mot.

pudeur avec les gentils, et, ce qui est le plus abominable des crimes, les évêques conféraient l'ordination pour de l'argent. Départissant les dons de Dieu à des gens sans mérite, ils établissaient intermédiaires entre Dieu et les hommes des enfants, des ignorants, hors d'état de parler devant le peuple. Des prêtres indignes, des libertins, siégeant au milieu de Francs débauchés, exerçaient le sacerdoce, et tous, du plus grand au petit, commettaient bien d'autres horreurs, suivant la parole «Prêtres et peuples déraisonnent en commun, sans que nul ne les réprimande.» A ces causes, il s'empressa d'écrire des lettres encycliques et des canons adressés aux masses. Il chargea de sa lettre le sage et éloquent vartabied Vardan, qui était venu prier aux saints lieux, de Jérusalem.[1])

Arrivé en Cilicie, auprès du roi Héthoum, couronné par le Christ, et de ses frères, il se présenta au catholicos, ravi de de le voir, qui le garda longtemps auprès de sa personne et lui voua une telle affection qu'il aurait voulu ne jamais se séparer de lui. Cependant à cause des circonstances susdites, il l'expédia, avec quelques-uns de ses serviteurs, dans les villes, bourgs et monastères distingués, et vers les princes du plus haut rang, pour veiller à l'exacte observation des règles tracées pour le salut des âmes, et, comme lui-même était vieux, afin qu'on reçût le vartabied en sa place. Telle était la teneur de son écrit.

---

§ XLIII. Lettre encyclique de Ter Costandin.

«Par l'inspiration de la grâce de l'Esprit divin tout-puissant, moi, Costandin, serviteur du Christ, et par sa grâce catholicos de toute l'Arménie, fort de ma conviction, j'ai écrit de ma main cette lettre aux races arméniennes, à tout ce qui remplit les contrées orientales: d'abord aux saints évêques, puis aux monastères peuplés d'êtres célestes; aux couvents d'anachorètes, revêtus du Christ; aux serviteurs de la parole, aux supérieurs vigilants, aux confréries unies par la concorde; puis aux princes aimant le Christ, aux illustres nobles, aux honorables prêtres vivant sous votre autorité, aux communautés organisées par le Christ, aux hommes, aux femmes, aux vieillards et aux enfants; en général, à tout le troupeau du Seigneur, placé sous la verge des saints apôtres Thaddée et Bartholomée, et du martyr tant éprouvé Grégoire, notre illuminateur, que la miséricorde divine m'a accordé comme fils adoptifs spirituels; mes enfants par donation, je vous salue, au nom du bienfait céleste, avec des sentiments chaleureux et une paternelle affection. Daigne la Sainte-Trinité vous protéger, dans l'asyle de la faveur des bienfaits divins, des grâces saintes du siége patriarcal, et encore, intérieurement je supplie tous les saints d'intercéder auprès de Dieu, pour qu'il vous préserve de tout désagréable accident, sous les deux formes—corporelle et spirituelle.

---

1) On croit que c'est de Vardan l'historien qu'il s'agit ici, et qui avait été le maître de notre Kiracos.

«Savoir vous faisons que nous pensons à vous avec l'affection que nous devons, le jour et la nuit; que conformément aux lois paternelles et aux injonctions des divins commandements, nous prenons part à vos joies et douleurs. Nos péchés, multipliés et accumulés depuis longtemps, ont augmenté la somme de nos chagrins; les fléaux de la verge du Seigneur en courroux, qui nous a fait boire la lie donnant le vertige, et les flots de larmes coulant sur les maux de votre pays; le massacre, le pillage des églises, des trésors spirituels, des demeures et biens matériels, surtout la captivité des brebis du Christ, qui sont nos entrailles et nos membres. Aussi avons-nous désiré des fleuves de larmes, des recoins obscurs, pour soulager les douleurs de la plaie formée au fond de notre cœur. Comme le châtiment venait de Dieu, dont les miséricordes sont immenses, le Seigneur n'a pas agi envers nous en proportion de nos péchés, et ne nous a pas traités suivant notre dépravation[1]); mais il nous a conservé sa connaissance, un restant de terre, en souvenir, avec l'espoir de la progéniture qui multipliera les races arméniennes, enfin une grappe de bénédiction sur le cep de la vigne plantée par nos pères, sous les sarments fécondés par le Christ. La nouvelle, qui m'est parvenue, de la restauration et du bon état de nos derniers enfants, et des récentes réparations de vos édifices saccagés, calme peu-à-peu notre chagrin, dissipe les angoisses de notre âme[2]), nous console, nous remet en état de louer Dieu, dont la main frappe et guérit, et nous donne sa bénédiction dans l'éternité.

«Toutefois le temps présent nous laisse encore des craintes et inquiétudes; car par la malice du semeur d'ivraie, le péché, qui est la cause de la colère céleste, s'est enraciné en nous, il se trouve chez nous, dans l'église, dans les princes et les sujets, et nous sommes en dehors des canons posés par nos pères, par les apôtres et les pontifes. En vue de cette urgente nécessité, je désirais entreprendre un voyage, me mettre en route et m'occuper en personne du troupeau et des communautés qui m'ont été confiés par le Christ, d'employer les supplications, les réprimandes, les menaces, toute espèce de moyen, pour arracher de vos cœurs les germes haïssables du mal, qui sont les péchés, pour vous engendrer par une dernière douleur, jusqu'à faire de vous des images du Christ. Un autre motif me poussait encore à venir près de vous. Vieux et arrivé à la porte du tombeau, j'ai besoin, au terme de mes jours, de visiter mes fils en Dieu, de vous départir ma dernière bénédiction, de réclamer vos prières, vos holocaustes, dernière provision de mon voyage vers le Christ; de vous laisser un bon souvenir d'œuvres pures, conformes à la loi et agréables à Dieu. Mais la difficulté de ces temps calamiteux ne me permet pas de partir en personne et d'accomplir mon désir. Dieu donc a inspiré à mon cœur tremblant une autre résolution. En mon lieu et place je vous envoie un vartabied de mérite, que la divine Providence m'a adressé, et qu'elle a fait venir de chez vous près de moi, depuis cinq ans[3]). Dès que je l'ai

1 Mosc. omet ce membre de phrase.

2) Ven. dissipe vos angoisses, en ce qui *nous* concerne.

3) Si Vardan fut expédié aussitôt après le concile de Sis, tenu en 1243, on est fondé à conclure, comme M. Emin et le P. Alichan, qu'il était venu en Cilicie environ l'an 1238.

vu et pu l'apprécier, je l'ai, grâce à Dieu, attaché à ma personne, à la vie et à la mort, et je l'y ai cloué par la force de l'affection. Maintenant, ayant en vue le double besoin et urgente nécessité dont j'ai parlé plus haut, je l'envoie vers vous, avec confiance en Dieu, pour remplir ma place, non par sa volonté et demande, mais parce qu'il a cédé à ma prière cordiale et à mes pressantes injonctions, comme un membre détaché avec douleur de mon corps, parce que mon cœur et ma parole sont dans l'entière dépendance des volontés divines. Il part et vous porte un règlement modéré, d'exécution facile, extrait des canons et décrets des saints pères, pour le profit du clergé et des laïcs, que je vous prie d'accueillir avec affection, sous l'intercession des saints, et comme étant le représentant de ma parole. Exécutez ces décisions des saints livres, pour votre salut, pour votre justification au divin tribunal. Que si quelque indocile s'y refuse et pèche, il ne mérite pas de pardon; au grand et redoutable tribunal, il répondra de son propre sang et de la perdition du pays. Cependant j'ai bon espoir en Dieu, que nul ne fera opposition à sa vie et salut, j'enjoins avec prière à chacun de ceux qui se soumettront de transmettre partout ces lettres canoniques, de les conserver à jamais avec soin, d'en répandre la connaissance. Tous les évêques souscriront mon message, et me feront passer leur signature, par l'entremise du vartabied, mon exprès. Que vos respectables et vénérables saintetés reçoivent de ma part l'expression de mes hommages et prières, dans la personne et de la main de Vardan, mon vartabied.

«Recevez encore de sa bouche, comme de mon cœur et de ma foi, la demande de prières et de messes que je vous adresse, grands et petits, en toute confiance, pour la rémission de mes transgressions; car si les pères doivent à leurs enfants amour et bénédiction, les fils aussi ont le devoir de payer les dettes de leurs auteurs, et moi, j'étends vers vous mes mains suppliantes, demandant à Dieu, par l'intercession vivifiante des saints, par les prières de la bienheureuse Mère de Dieu et de tous les saints, que toutes les divines inspirations, bénédictions et grâces départies au monde et à l'église par le Père céleste, avec le Fils et le Saint-Esprit, et transmises des pères aux enfants, descendent et se posent dans vos âmes, dans vos églises, contrées et principautés: sur les âmes de vos défunts, pour leur repos, sur celles des vivants, pour leur salut spirituel et corporel, pour la multiplication et accroissement du nouvel Israël, troupeau du Christ, par-dessus le nombre et l'éclat des étoiles; que la terre soit bénie, ainsi que vos biens, dans le fond et le produit; que vos champs soient engraissés et féconds; que vos vignes et tous arbres fruitiers se remplissent de la rosée et de la grâce divine, et qu'à ce sujet tous ceux qui approchent de Dieu répètent Amen, Amen! Portez-vous bien et ne soyez pas trop sévères pour la folle lettre que j'ai voulu vous écrire de ma propre main.»

Il écrivit également une autre lettre canonique, aux membres du clergé, qu'il expédia comme encyclique, par les mêmes personnes, de la teneur suivante.

§ XLIV. Règlements canoniques de Ter Costandin, catholicos d'Arménie.

«Costandin, serviteur du Christ et, par sa grâce, catholicos de toute l'Arménie; savoir faisons à la communauté des églises arméniennes, rangées sous l'autorité de la verge des saints apôtres Thaddée et Bartholomée, du martyr Grigor, qui a tant souffert, et de notre infériorité.

«C'est un commandement apostolique, que les supérieurs ecclésiastiques s'assurent trois fois par an, si les ordres du clergé observent les règlements séculaires de l'église, confirmés par l'Esprit-Saint, pourvoient aux omissions et arrachent l'ivraie qui s'est introduite. La disposition de notre peuple, l'éloignement, le danger[1]) des voyages, ont depuis bien des années suspendu *pour nous* l'exécution de ce précepte. Dieu cependant, le juste juge, a résolu de se souvenir des iniquités et irrégularités de notre pays; après une longue patience et condescendance, il a fait boire à plusieurs nations et contrées, et entre autres à nous, coupables, la coupe de sa colère, et nous, avec nos nationaux, nos fils et filles spirituels, nous avons payé avec usure notre dette. En effet notre patrie s'est couverte de crimes et d'iniquités, de larmes et de monceaux d'ossements et de cadavres, rongés par les bêtes féroces; les échappés du glaive se sont éteints sur les routes des nations lointaines; les délicats et nobles fils de Sion, les ouailles du Christ, précieuses comme l'or, l'argent et les pierreries, sont devenues des rebuts inutiles, délaissés et méconnus, et encore les signes adorables — les croix — les ustensiles sacrés, tombés en des mains indignes, ont servi à des usages profanes; les villes ont été bouleversées, et les contrées changées en déserts. Impossible de tout raconter, les lamentations font défaut. Toutefois la divine bonté nous a laissé un germe vital et, en souvenir de ses précédents bienfaits, obtenus par les prières de nos anciens saints, un fils d'espérance, dans vos contrées orientales. Ses grandes miséricordes sont notre consolation. Vous donc, chefs des peuples, couvents, villes et provinces, après les maux de toute sorte endurés par vous, la bénédiction vous arrive, avec l'espoir du progrès et de la restauration de l'antique splendeur. Vous êtes l'héritage propre du Christ et le nôtre, les glorieux rejetons confiés à nos soins spirituels. Ainsi, après les larmes que nous avons versées sur vous, dans les jours de désolation, après les dévastations, le sang qui a coulé sous le fer, nous nous consolons avec vos débris et louons Dieu, bien que nous éprouvions une épouvante, une inquiétude perpétuelle, en vue du renouvellement possible de nos souffrances. Car les causes de la colère divine, à savoir, des mœurs et une conduite non conformes, en général, à la volonté de Dieu et aux prescriptions canoniques, subsistent encore. Pour ce motif nous vînmes, il y a trois ans, avec un clergé nombreux de notre porte, avec tous les évêques des contrées voisines, au pays de Cilicie, près de

1) Notre auteur emploie ici le mot non arménien մուխադարայ, en arabe خاطره dangereux.

notre roi Héthoum, couronné de Dieu [1]). Là, par notre ordre et avec l'assistance du roi, se réunirent les évêques, vartabieds, moines et supérieurs des couvents, les princes et personnages distingués. Ayant étudié très sérieusement les préceptes et commandements divins, ceux des apôtres et patriarches, venant après Dieu, nous nous sommes reconnus en grande partie égarés, coupables et injustifiables, et avons poussé sur nous-mêmes des cris et lamentations proportionnés à nos forces. Après un examen approfondi, du consentement et sous le seing de l'assemblée, nous avons rédigé des règles et canons modérés, faciles à lire, plus faciles à exécuter, formant la substance des livres. En présence de Dieu, des anges et des hommes, nous nous sommes engagés par promesse à accomplir la teneur entière de ces décrets. Ayant confiance dans l'assistance divine, nous attendions qu'il fût possible d'aller en personne là-bas, auprès de vous, ce qui est l'objet de nos vœux, afin d'obtenir votre signature des règlements décrétés, déjà signés par nous. La chose étant impossible, nous avons expédié ces canons susdits, sur papier convenable, et nous exigeons de vous, à la face de Dieu, par la grâce et puissance apostolique de ce siége et des saints signes qui ont porté un Dieu, en présence des saints apôtres et de notre saint Illuminateur, l'exécution intégrale des canons, dont la teneur est telle.

1. Toute ordination ecclésiastique, étant un don de l'Esprit-Saint, qui le départit aux personnes dignes, se fera sans paiement, suivant les canons. Autrement ce serait l'œuvre de Judas et de Simon-le-Magicien, mis de côté et non reconnus par la grâce *divine*, une chose que la pauvreté seule et l'ignorance ont fait tolérer, en divers lieux. En[2]) conséquence la dignité épiscopale ne sera conférée, en suite d'un mûr examen, d'après le témoignage et l'assentiment publics, sans présents, qu'à des personnes dignes, âgées de 30 ans au moins.[3])

2. Le premier devoir de l'évêque est de désigner, avec le discernement le plus scrupuleux, comme maitres chargés de l'enseignement ecclésiastique, des hommes irréprochables et doués de capacité, qui instruiront la jeunesse.[4])

3. Ces personnes d'âge mûr, prêtres ou diacres, d'une science et d'une moralité connues de lui, eux et leurs maitres, âgés d'au moins 27 ans, seront promus sans rien payer.[5])

4. Les prêtres conféreront le mariage et le baptême à jeun, dans l'église, après quoi ils donneront la communion; s'il y a danger de mort pour l'enfant, ils procéderont en quelque temps que ce soit, le tout gratis.[6])

---

1) Tcham t. III, p. 227, en 1248, rapporte en effet la tenue du second concile de Sis, et les canons de discipline ecclésiastique, au nombre de 25, qui furent décrétés. Ce sont les mêmes que l'on verra plus bas, toutefois avec de considérables variantes, dans l'ordre et le contenu des articles.

2) Ce qui suit forme le canon 2e dans l'éd. de Ven. et chez Tchamitch, sans aucun développement, comme le 1er, ni indication de limite d'âge.

3) Ven. 30 ans; dans cette édition les NN. des canons ne sont pas les mêmes que dans celle de Moscou.

4) Ce canon manque chez Tchamitch.

5) Ven. Agés, les prêtres pas moins de 25 et les diacres de 20 ans; Tchamitch § 4, ajoute 30 ans d'âge pour les évêques.

6) Tcham. § 5, les prêtres administreront les sacrements à jeun, sauf danger de mort.

5. Toute fonction sacerdotale, comme le baptême, le mariage, l'enterrement, se fera avec respect, sans bavardage ni rires, au milieu des ferventes prières de la famille.

6. Les fonts baptismaux seront fixés à demeure et cachés par un voile, car c'est un grand mystère.

7. Le mariage se fera avec choix, en exigeant six degrés de parenté, le futur n'ayant pas moins de 14 et la fiancée de 12 ans.[1])

8. L'évêque étranger, le vartabied, le prêtre ou autre, d'un degré supérieur, ne circulera ni ne bâtira sans la permission de l'évêque du lieu, mais devra prendre ses ordres. Toutefois[2]) les vrais prêtres ne doivent éprouver ni opposition ni contradiction; mais en cas de désobéissance, qu'ils soient excommuniés.

9. La charge de lecteur dans les classes sera conférée, d'après le témoignage public, à des personnes savantes, ayant la connaissance pratique et l'habitude de toute sorte de livres; le lecteur choisira également ses élèves après épreuve et sur le témoignage d'hommes faits.[3])

10. L'évêque fera copier les livres saints de l'église par des calligraphes savants et orthodoxes.

11. L'évêque parcourra deux fois par an son diocèse, réunira solennellement ses ouailles et instituera un korévêque saint et savant, en état de décider les affaires suivant les canons, craignant Dieu et désintéressé.[4])

12. On choisira des confesseurs âgés et savants, qui, chaque dimanche, inviteront à confesser les péchés de la semaine, gratuitement; les prêtres, avec la permission des confesseurs, admettront gratuitement à la communion les personnes dignes, de leur communauté; les[5]) malades aussi communieront gratuitement.

13. Le sacrement ne sera pas porté aux malades sans encens ni cierges, mais avec grand respect. Quand au peuple, il ne dépend pas de lui d'établir l'ancien[6]) qu'il veut, mais seulement de l'approbation de l'évêque.

14. Que les évêques et korévêques s'efforcent surtout de ramener au devoir par la crainte les prostituées et les fornicateurs, les sorciers et tous criminels, dignes de la géhenne. Qu'ils emploient envers les indociles les châtiments corporels et spirituels, et les amendes. Ceux surtout qui s'entremettent entre l'homme et la femme, qui ont des femmes dévergondées, qui abandonnent leur épouse légitime pour courir après les femmes de mauvaise

1) Tcham. § 8, jusqu'au septième degré, ainsi; or cette figure ne donne que trois degrés de chaque côté, le bisaïeul formant le 7ᵉ.

2) Mosc. omet cette phrase.

3) Tcham. § 10: On établira partout des maîtres.

4) Tcham. § 12, omet la mention du korévêque.

5) Mosc. omet cette phrase.

6) Tcham. fait de ceci un § 19, et explique les mots très obscurs ծուխ լինել par ժողովրդապետ, որ է ծխատէր, littéralement «chef de fumée,» en géorgien ce serait კომლის თავობი; car les feux ou familles, dans un village, sont désignés par le mot კომლი «fumée»

vie; qui, par haine, quittent leur épouse non adultère: ces gens sans conscience doivent être impitoyablement mis à l'amende. S'agit-il d'un homme haut placé, qui parle avec insolence des règles de l'église, le roi avertira l'auteur de ce crime public, les princes le réprimanderont; s'il ne les écoute pas, on l'excommuniera. La femme impudique, qui séduit un homme, célibataire[1]) ou marié, sera avertie par le prêtre.

15. Tous les jeûnes, surtout ceux du carême, du vendredi et du mercredi[2]), jours des souffrances du Sauveur, s'observeront suivant les canons, sans poisson, huile ni vin[3]), hors les cas de maladies. Les infractions seront punies d'amendes, distribuées aux pauvres, et s'acquitteront envers Dieu par des jeûnes.

Principalement et avant tout j'ai attiré l'attention du roi Héthoum, de son père Costandin et des princes (en cette rencontre ils ont prêté assistance à l'église[4]), et fulminé en général des excommunications contre les propos scandaleux[5]), qui se vomissent partout, chez les petits, comme chez les grands, dans les résidences des nobles, dans les villes, villages et campagnes[6]); contre les blasphémateurs impies, excitant le courroux du ciel; contre les pervers, indignes de pardon, qui insultent la foi, le Créateur, le baptême, l'ange, le prêtre, la bouche, le visage, le cimetière, et autres crimes analogues[7]), nouvellement éclos; que l'on arrache la langue aux coupables, ou bien qu'on la perce, qu'on y passe un cordon, et qu'on les promène ainsi, par dérision, durant un jour; enfin, qu'ils paient une amende, suivant leur fortune, laquelle sera distribuée aux pauvres.[8])

16. Le prêtre qui sera convaincu d'un pareil péché recevra double punition et sera châtié, en conservant son rang.[9])

17. Le prêtre qui, outre ses fonctions ecclésiastiques, se livre soit au notariat[10]), soit à la chasse, sera éloigné de sa paroisse. Il en sera de même des prêtres ignorants, jusqu'à ce qu'ils aient acquis plus de science[11]); quant aux indignes, on les destituera.

18. Le prêtre rassemblera une fois l'année, dans l'église, les hommes et les femmes séparément, les jeunes vierges à part, les jeunes hommes et les tout petits enfants à part, et adressera à chacun les avis et injonctions convenables; il s'informera de la conduite de

1) ազապ· mot vulgaire, de la basse époque. Est-ce l'arabe عزب, fort? celui qui a gardé la continence.

2) Il faudrait, je pense, lire: des jeudis, car c'est le soir de ce jour que commencèrent les douleurs de la Passion.

3) Tcham. § 17, ne parle pas du vin.

4) Ven. omet cette phrase.

5) Obscénités, injures.

6) Ven. dans les forteresses.

7) Si même on connaissait textuellement et en détail le vocabulaire grossier ici indiqué, il ne vaudrait pas la peine de l'inscrire dans ces notes.

8) Ven. Ce § est le 17e; chez Tcham., c'est le 16e, relaté très en abrégé, en quelques mots.

9 տանջեսցի կարգաւն համբերն· «qu'il soit puni avec son rang.» L'auteur veut-il dire «selon son rang,» ou «en perdant son rang,» ou ainsi que je l'ai fait? Malheureusement Tcham. a omis ce canon.

10) Je suppose que l'auteur veut indiquer une profession mercantile, comme celle d'écrivain public, et non la calligraphie, qui a toujours été exercée principalement par des clercs. Tcham. § 18, dit: au commerce, վաճառակութի.

11) Ven. La fin de ce § ne donne pas de sens: մինչ աղեկ ուսցին· տացեն և անարժանիցն.

chacun, afin d'être toujours au conrant. S'il ne peut suffire à la besogne, il la confiera à des hommes faits, ainsi que le dit S. Athanase, dans ses canons.

19. La communauté donnera de bon gré au prêtre, et en le suppliant de l'accepter, sa contribution de toutes racines et fruits, l'offrande fixée pour les morts, les cadeaux de mariage, le vêtement des funérailles, le dram pour l'office: c'est non pas le prix de la messe, mais celui du vêtement et de la nourriture du prêtre, occupé à prier et à dire la messe dans l'église.

20. Les prêtres obéiront à l'évêque, de même que la commnnanté, et lui offriront la contribntion réglée et des présents convenables.

21[1]). Les évêqnes feront hommage au siége patriarcal, d'après les canons, d'nne contribution et de présents proportionnés à sa dignité; car le saint Illuminateur a écrit que les prêtres recevront la dîme du peuple, les évêqnes celle des prêtres, et les patriarches celle des évêques. Si vous ne le pouvez, donnez du moins avec joie, comme une bénédiction, et non avec les sentiments d'un avare, l'offrande modérée et minime que nous avons dite. De la sorte les siéges s'affermiront et resteront inébranlables, l'église sera brillante, et la bénédiction divine se répandra snr les produits de votre justice; car c'est à Dieu que vous donnez, et non à un homme; notre bienfait n'est pas pour l'homme.[2])

22. Dans les deux prières[3]) que nous terminons par «Saint Dieu» ne nommez pas le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, afin qu'on ne snppose pas que nous attribuons la croix à la Sainte-Trinité. A la fin de «Écoute nos voix,» il fant dire «Toujours nous nous adresserons en haut, à votre majesté toute-puissante, Christ divin; maintenant et . . . .» A la fin de «Nous te louons,» ajoutez «Nous deviendrons le temple et la résidence de tes grâces divines, et nous te glorifierons par nos lonanges, ô Christ; maintenant et . . .»

23. On nous a écrit de chez les Francs: «Pourquoi n'accomplissez-vous pas le précepte du frère du Seigneur, de bénir le malade à l'agonie, en l'oignant d'huile, qui, s'il meurt, sert à sa sépulture, s'il survit, à l'expiation de ses fautes et au rétablissement de sa santé?» Vous savez que Jean Otznétsi, qui nous a séparés des gentils, nous a ordonné de le faire. Il faut donc s'y conformer, faites-le donc exactement. Seulement, que le prêtre soit attentif; qu'il bénisse peu d'hnile, afin qu'il n'y ait pas de reste, ce qni lui attirerait la malédiction de Dieu et la nôtre, et causerait du scandale.[4])

«Voilà ce que nous avons écrit, ce qui nous a paru nécessaire et suffisant; de par Dieu, portez-vous bien. Celui qui a écrit ces humbles paroles, celui qui les observe, comprend et exécute, que le Seigneur Dieu lui réserve sa miséricorde et affection. Celui qui

1) § 22, 25, chez Tchamitch.
2) Mosc. omet ceci.
3) Tcham. § 25, ajoute «du matin et du soir.»
4) Le catholicos Jean IV, d'Otzoun, dans le Tachir, surnommé le Philosophe, assembla un concile à Dovin, en 719, où furent condamnés les Pauliciens, les sectateurs de Julien d'Halicarnasse et autres novateurs; Tchamitch II, 389, 571.

les néglige ou dédaigne, pèche envers le roi et envers nous; il rendra compte de tout au divin tribunal.»

Quand le vartabied Vardan et ses compagnons, envoyés par le catholicos, arrivèrent en orient, ils visitèrent les cantons de l'Arménie, les évêques, les couvents et les princes; en transmettant à chacun les règlements canoniques, ils exigèrent une déclaration écrite de soumission au décret, que l'éloignement général de la vérité, l'empire de la passion d'avarice et de cupidité, firent paraître fort dur. Toutefois, comme il n'était pas possible de le négliger, on fit semblant d'y applaudir. Il fut signé, avec engagement de l'observer, sous peine d'excommunication, par Sargis, évêque de Carin; par un autre Sargis, évêque d'Ani[1]); par Hacob, évêque de Cars; par Vanacan et Grigor, évêque de Bdchni[2]); par Mkrtitch, évêque d'Auberd; par Hamazasp, évêque d'Haghbat, ainsi que par d'autres évêques, de divers pays; par les principaux couvents, tels que Sanahin, Gétic, Havartzin, Kétcharhous, Havouts-Thar, Aïri-Vank, Horhomosi-Vank et autres des environs; en outre, par Ter Nersès, catholicos d'Aghovanie; par l'évêque Hovannès, dit Tovétsi, par le grand et admirable vartabied Vanacan et par le prince des princes Avag, ainsi que par d'autres princes. Prenant cet acte d'adhésion, le docte vartabied Vardan l'envoya au catholicos Costandin, à Hrhomcla. Pour lui, il se retira dans son ermitage d'André, vis-à-vis de l'imprenable citadelle de Caïan, où il ne s'occupa plus que de distribuer à ses nombreux disciples l'instruction de sa savante parole.

L'année suivante, en 696—1247, le vertueux catholicos Costandin envoya en présent aux églises orientales et aux monastères les plus distingués, par l'entremise de son serviteur Théodose, des tissus et étoffes précieuses, de soie de diverses couleurs, et des aubes servant à la messe. Le tout était accompagné d'une encyclique, attribuant au tombeau de l'apôtre Thaddée[3]) des villes et un diocèse formé des contrées environnantes, et de grosses sommes pour la reconstruction du portique, à laquelle travaillait le vartabied Hoseph, réparant les ravages des Turks et des envahisseurs ibériens; car ce lieu était, depuis un long temps, délaissé et vide d'êtres humains. Hoseph se rendit auprès d'un chef thathar, nommé Angourag, résidant durant la saison d'été auprès du tombeau du S. apôtre Thaddée, qui lui donna l'autorisation de nettoyer l'église et d'en faire la dédicace. Il releva aussi le couvent et y rassembla une foule de religieux. Le Thathar fit tracer des routes dans toutes

1) Mosc. omet cet évêque.

2) Le mot évêque, au pluriel, éd. de Moscou, au singulier dans celle de Venise, mais suivi de deux noms propres, ne laisse aucun doute; j'ai déjà d'ailleurs trouvé cette formule pour la ville d'Amaras, v. Mél asiat. t. II, p. 135, sans pouvoir l'expliquer.

3) Suivant la tradition arménienne, l'apôtre S. Thaddée fut martyrisé, vers l'an 46 de J.-C., dans le canton d'Artaz, province du Vaspouracan, au NE. du lac de Van, où fut bâti par la suite un couvent sous l'invocation de son nom: ses reliques y étaient conservées; Moïse de Khor. l. II, ch. XXXIV. Un autre couvent, celui de Khoutha ou Dadivank, en Aghovanie, passe aussi pour avoir servi de sépulture au saint; c'est du premier que Ter Hoseph était abbé; v. Chahkhath. Descr. d'Edchm. II, 356; Sargis Dchalal, Voyage, I, 198; II, 228; Introd. à l'Hist. de Siounie, p. 153; mais c'est à tort, suivant moi, que certains auteurs arméniens comptent deux saints Thaddée, l'un apôtre, l'autre disciple du Sauveur; v. Hist. de Siounie, p. 14.

les directions, assura le passage des pélerins au milieu de ses bandes, en donnant des ordres rigoureux pour ne tourmenter ni inquiéter aucun de ceux qui voudraient venir. Lui-même était porté pour les moines, et beaucoup allaient faire baptiser chez eux leurs fils et leurs filles; plusieurs, malades ou frappés du démon, obtenaient leur guérison, et le nom du Seigneur en était glorifié. Ainsi ces Thathars non-seulement n'étaient pas ennemis de la croix et des églises, mais les révéraient fort et leur offraient des présents, parce qu'ils n'étaient pas animés de sentiments hostiles.

---

§ XLV. Maltôtiers venus de la part du qan.

Gioug-Qan, aussitôt qu'il fut devenu grand roi[1]) de l'armée des Thathars dans leur pays, envoya des collecteurs d'impôts à ses gens, occupant les pays et contrées soumis par eux, pour lever la dime de tous les domaines de l'armée, et les contributions des provinces et royaumes qu'ils avaient conquis: des Persans, des Tadjics, de l'Arménie, de l'Ibérie, de l'Aghovanie, de toutes les nations partageant leur sort. Les chefs de ces maltôtiers étaient de rudes pillards. L'un d'eux, le principal, se nommait Arghoun; le second, Bougha[2]), l'emportant en méchanceté sur celui qui vint en Arménie au temps de Djafar l'Ismaélite, et dévasta tant de pays. Ce nouveau Bougha, quand il eut rejoint les Thathars, entrait dans les maisons des grands et enlevait sans cérémonie tout ce qu'il trouvait à sa convenance, sans qu'on osât lui dire un mot; car il était entouré de brigands persans et tadjics, ennemis acharnés des chrétiens, qui exerçaient sans miséricorde leur métier de cruauté. Ces gens donc l'excitèrent si bien contre le pieux prince Hasan, dit Dchalal, qu'il le manda de force à la porte suprême, en présence des grands, et après l'avoir maltraité de différentes manières, ruina ses forteresses inaccessibles: celles que les Persans nomment Khoïacana-Berd[3]), Degh, Dzirana-Kar et autres, qui furent rasées, au point qu'il n'y resta pas plus de traces d'édifices que si elles n'avaient jamais existé. Il tira de lui des quantités d'or et d'argent et lui laissa à-peine la vie sauve, sans que les grands princes pussent le défendre, tant ce Bougha inspirait de terreur. Comme il voulut également se saisir du prince Avag, pour le tourmenter et en faire son jouet, de grands personnages lui en don-

1) Après Ogodaï, mort en 1239, et un interrègne de quatre ans, sous la régence de son épouse Tourakina-Khathoun, Gaïouk son fils lui succéda en 1246, et mourut lui-même en 1249. Après un court interrègne, sous la régence de sa femme Ogoulgaamich, Mangou, fils de Thouli, fut reconnu qaân en 1251, et régna jusqu'en 1257. Je remarque que ces chiffres ne sont pas incontestables.

2) Sur ce Bougha, vivant au milieu du IXe s., et envoyé en Arménie par le khalife Motéwekkel, v. sup. p. 41, et Hist. de Siounie, ch. XXXVII, p. 108.

3) Ven. ou Khokhan-Berd, aujourd'hui ruinée, près de Gantza-Sar; les deux autres paraissent aussi avoir été au voisinage.

nèrent avis et lui dirent: «N'aie pas peur, rassemble tout ton monde et présente-toi chez lui; s'il fait mine de t'arrêter, arrête-le toi-même.» Avag le fit et vint avec une grande escorte. A cette vue Bougha eut peur et lui dit: «Que signifie cette nombreuse armée? es-tu en révolte contre le qan, ou viens-tu m'assassiner? Et toi, repliqua Avag, pourquoi es-tu environné de ces malfaiteurs persans? Tu es donc venu pour m'arrêter par surprise?» Voyant donc sa ruse découverte, Bougha lui parla amicalement, tout en conservant au fond de son cœur la pensée de saisir la première occasion favorable pour exécuter ses sinistres intentions. Pendant qu'il roulait ces projets méchants, par un juste jugement de Dieu, il fut atteint subitement d'ulcères à la gorge et périt étouffé cruellement, cruel qu'il était. Ainsi disparut l'impie, privé de la vue des magnificences divines.[1])

---

§ XLVI. Le roi[2]) d'Ibérie va auprès du qan.[3])

A cette époque le royaume d'Ibérie, naguère florissant, était tombé sous le joug des Thathars se trouvant en orient[4]), et ayant pour chef Batchou-Nouïn, depuis la mort de Dcharmaqan[5]). L'Ibérie obéissait alors à une reine, nommé Rhouzoudan, qui était allée se cacher dans les lieux inaccessibles du Souaneth[6]). De deux côtés il lui venait des ambassadeurs thathars: d'une part, le général Batou, résidant au N., proche parent du qan, placé au-dessus de tous, et sans l'avis duquel le qan ne pouvait arriver au trône; de l'autre, le général Batchou, des contrées de l'Arménie, l'engageaient à venir près d'eux, en amie, en restant maîtresse de ses états, sous leur autorité. Comme c'était une belle femme, elle ne se décidait pas à se présenter, de peur de violence, mais elle nomma roi son jeune fils David et l'envoya au général Batou. Cependant les chefs qui étaient en orient, auprès de Batchou-Nouïn, qui avaient conquis ses états, et les princes ibériens qui se trouvaient chez

1) L'histoire de Géorgie, p. 550, mentionne également l'envoie d'Arghoun dans les domaines des Mongols, pour faire le recensement de la population et procéder à l'assiette des impôts, mais Bougha n'y est pas nommé, sans doute parce que sa mission ne s'étendait pas sur le pays géorgien proprement dit. Quant à l'aventure du prince Avag, à l'encontre de Bougha, on en trouve le pendant dans celle qu'il eut avec un autre nouïn, qui lui avait donné un coup de fouet, pour le punir de ne s'être pas levé en sa présence; sup. § XXX.

2) Ven. Les rois.

3) V. § XXXIX.

4) i. e. dans l'Arménie orientale, par rapport à la Cilicie.

5) Mosc. Dcharmaghon; Ven. Dcharmaghoun.

6) Le manuscrit porte Ousaneth, avec correction marginale, Souaneth. Je crois qu'en effet cette seconde leçture est la bonne, parce que, soit le Souaneth proprement dit, soit l'Iméreth, dont le nom, comme royaume, n'existait pas encore, offrait bon nombre de sûrs asyles à une population envahie. En outre il sera question plus bas de David, roi du Soneth ou Souaneth, qui n'est autre que le fils même de Rousoudan; enfin, bien qu'il existe réellement une citadelle d'Ousaneth, elle n'a rien d'assez remarquable par la position et la force du lieu, pour avoir pu attirer l'attention de la reine de Géorgie; cf. sup. § XXVI, à la fin.

les Thathars, voyant que la reine ne venait pas, et qu'elle avait envoyé son fils à Batou, furent mécontents de la tournure des affaires, et expédièrent à Gaïat-ed-Din, sultan de Grèce, des gens, qui amenèrent de là le fils de Lacha Giorgi, roi d'Ibérie, frère de Rhouzoudan. Cette princesse l'avait fait partir à la suite de sa fille, mariée au sultan Gaïat-ed-Din, qui l'avait mis en prison, de peur qu'en vue de la royauté il ne complotât contre sa belle-mère[1]). Les Thathars le firent venir, lui remirent sa principauté et l'expédièrent au qan, leur monarque, pour en recevoir l'investiture. Eux-mêmes envoyèrent en hâte et coup sur coup des messagers à Rhouzoudan, pour qu'elle vînt, de gré ou de force. Batou cependant avait aussi envoyé son fils au qan, et l'invitait elle-même à se rendre auprès de lui. Elle, pressée de deux côtés, prit un poison mortel et s'arracha la vie. Par son testament, adressé à Avag, elle lui avait confié son fils, dès qu'il reviendrait de chez le qan[2]). Ce dernier était arrivé près du qan Gaïouk, qui le reçut amicalement et décida que la royauté appartiendrait aux deux princes par ordre *de primogéniture*[3]): d'abord à l'aîné, David, fils de Giorgi-Lacha[4]), et après lui à l'autre David, fils de Rhouzoudan, sa tante paternelle, s'il survivait. Ayant fait trois parts des trésors royaux, le trône précieux et respectable; la couronne royale, telle qu'aucun souverain n'en possédait, qui avait appartenu, disait-on, à Khosro, père de Trdat-le-Grand, roi d'Arménie (déposée en Ibérie, elle y était restée, à cause de la force du lien, était tombée entre les mains des rois de cette contrée et s'y trouvait encore): ces objets et ce qu'il y avait de mieux dans le trésor devaient être envoyés au qan, et le reste partagé entre les princes. Les choses se passèrent de la sorte, sous la médiation d'Avag, fils d'Ivané; David, fils de Lacha, résidait à Tiflis, l'autre David dans le Souaneth.[5])

---

§ XLVIII. Le général arménien Sembat et le fils de Gaïat-ed-Din soultan se rendent chez le qan.

Héthoum, roi arménien de Cilicie, envoya au qan le général Sembat, son frère, avec de beaux présents. Celui-ci, ayant accompli heureusement son long voyage, fut traité fort

1) Contre Rhousoudan.

2) Sur ces faits, v. Hist. de Gé. p. 521. 585, sqq. On sait par les historiens contemporains que les deux David assistèrent à l'élection de Gaïouk, en 1246, et de tout cela on peut déduire avec assez de certitude que Rhousoudan mit fin à ses jours aux environs de l'an 1247, date généralement admise; Hist. de Gé. p. 522.

3) C'est moi qui ajoute ce mot, parce qu'en effet David, fils de Lacha, fut reconnu roi de Tiflis, la capitale du pays, et que le mot «par ordre,» tout seul, est trop vague; d'ailleurs notre historien va s'expliquer lui-même.

4) Chala, dans les deux éditions.

5) Hist de Gé. p. 560, il est question d'un autre partage fait entre les deux cousins, lors de la séparation définitive des deux royaumes, de Karthli ou Géorgie centrale, et d'Iméreth ou pays *au-delà* du mont Likh, იმერეთი, pour იმიერეთი, celui que Kiracos nomme Souaneth.

honorablement par le qan, et revint comblé d'honneurs. Un diplome authentique accordait au roi de nombreuses provinces et plusieurs citadelles, ayant autrefois appartenu au roi Léon et enlevées, après sa mort, par Ala-ed-Din, sultan de Grèce[1]). Quand le sultan Gaïat-ed-Din mourut, il laissait deux jeunes fils[2]). La mésintelligence s'étant déclarée entre eux, l'un des deux alla auprès du qan et reçut de lui la principauté de son père. Il revint avec le général d'Arménie Sembat, et alla avec lui faire visite à Batchou, ainsi qu'aux autres grands, qui, pour accomplir l'ordre de leur maître, leur donnèrent une escorte de troupes, pour rentrer dans leurs domaines. Arrivés à Ezenca, ils apprirent que le frère du sultan Gaïat-ed-Din avait épousé la fille de Lechkar[3]), sultan de Grèce, résidant à Éphèse, et s'était fait sultan à Icone, grâce à l'assistance de son beau-père, et son jeune frère, à Halaïa[4]), occupait le trône paternel. Il craignit d'aller plus loin et s'arrêta à Ézenca, pour voir comment l'affaire finirait. Pour le général Sembat, il revint dans son pays, auprès du roi Héthoum, son frère.

---

§ XLVIII. Massacre exécuté par les Thathars, au pays des Ibériens.

Pendant que notre pays se remettait un peu des invasions et des ravages causés par l'incendie qui avait dévoré le monde, les peuples mettaient plus leur confiance en eux[5]) qu'en Dieu même; les princes pressuraient et pillaient les pauvres et, du prix de leurs dépouilles, achetaient de belles étoffes, dont ils s'habillaient. Ils mangeaient, buvaient, se livraient à l'orgueilleuse insolence, ordinaire aux vaniteux Ibériens. Afin de mettre à nu la faiblesse de ceux qui n'avaient pas cédé aux premiers avertissements, Dieu permit qu'ils fussent abaissés et tombassent de leur hauteur. Il suscita contre eux, comme Satan, ceux en qui ils se confiaient. Tout d'un coup les grands de l'armée thathare tinrent conseil,

---

1) La date positive du voyage du général Sembat le chroniqueur et le frère d'Héthoum Ier, se lit dans sa Chronique même: «En 697 — 1248, je me suis rendu chez les Thathars et suis revenu en 699 — 1250;» trad. franç. p. 81, et indication de sources: Guill. de Nangis, Historiens de France, t. XX, p. 360; Vincent de Beauvais l. XXXII, ch. XCII.

2) Galath-ed-Din avait trois fils: Rocn-ed-Din, Ez-ed-Din et Ala-ed-Din, dont les noms paraissent ensemble sur les monnaies de l'année 647 Hég. — 1249. Rocn-ed-Din réussit à s'emparer de l'autorité, au préjudice de ses frères, par la protection des Mongols, après avoir fait le voyage de la Tartarie.

Quant au mariage d'un frère de Galath-ed-Din avec une fille de Théodore Lascaris ou de son successeur Jean Vatace, je ne l'ai trouvé mentionné dans les Familiae augustae, de Ducange, ni à l'article des Lascaris et des Vatace, ni à celui des sultans d'Icone, ni dans les deux Chroniques d'Aboulfaradj. On peut consulter ces deux dernières pour quelques faits de détail, p. 524. Chr. syr. et 319 ar.

3) i. e. de Lascaris, ou plutôt de Jean Vatace, empereur grec de Nicée, durant l'occupation de C. P par les Francs.

4) Ville dans la Qaramanie occidentale; note de l'éd. de Ven.; cf. l'île d'Alaïa, § LX.

5) i. e. dans les Thathars, Ի սոսա.

prirent leurs armes et résolurent d'exterminer en masse les populations arméniennes et ibériennes, qui leur étaient soumises, sous prétexte que le roi d'Ibérie voulait se révolter, avec tous ses princes, et se disposait à venir les massacrer. En effet il était certain que tous les princes accouraient auprès du roi David[1]). Pendant qu'ils buvaient leur vin, les cœurs s'exaltèrent: «Pourquoi servir ces gens, dirent quelques étourdis, lorsque nous avons tant de soldats? Massacrons-les, jusqu'au dernier, et soyons maîtres chez nous.» Le grand prince Avag les contint; mais les Thathars du voisinage en eurent vent et informèrent leur chef. Quand les gens des princes se furent dispersés, chacun dans sa localité, les Thathars s'armèrent et voulurent faire un massacre général; quant aux princes, ils lièrent ceux qui se trouvaient là et envoyèrent des courriers, mander en toute diligence ceux qui étaient partis. Toutefois le Dieu de miséricorde ne permit pas que les choses allassent à la dernière extrémité et arrêta tout, en cette manière. Tchaghatar, l'un des chefs, le généralissime des troupes, bien disposé pour Avag, vint au milieu de ces gens en armes, et leur dit: «Nous n'avons pas d'ordre du qan, de massacrer ceux qui se sont soumis, qui nous servent et lui paient le tribut. Si donc vous exterminez ce monde sans motif, vous serez responsables devant le qan.» Ce discours leur donna matière à réflexion. La mère d'Avag, nommée Khochak, était venue et se portait caution de la loyauté de son fils, envers les Thathars, et de sa prochaine arrivée en personne. Il vint en effet incontinent et démontra sa loyauté par de nombreux témoignages. Le roi David et les autres princes s'étant aussi présentés, on leur lia à tous, fort étroitement, les pieds et les mains, avec de fines cordes, suivant l'usage thathar, et on les garda de la sorte plusieurs jours, en les raillant et bafouant, pour leur orgueil et projets de rébellion, après quoi on leur enleva leurs chevaux et la rançon de leurs personnes, et on les renvoya. Pour les Thathars, ils se dispersèrent à travers les territoires de l'Ibérie, révoltés ou non, tuèrent beaucoup de monde et firent encore plus de captifs, hommes, femmes et enfants, dont un grand nombre fut noyé dans les rivières. Ceci se passait en 698 arm. — 1249.[2])

Après cela le prince des princes Avag mourut et fut enterré à Pghntzahank, sépulture de son père Ivané. Sa principauté fut donnée à Zakaré, fils de Chahanchah, cousin d'Avag, car lui-même n'avait pas de fils, mais seulement une fille, encore jeune, et un fils naturel, qu'après sa mort on disait légitime, et que sa sœur élevait. L'autorité fut donc retirée à Zakaré et remise à Gontsa, femme d'Avag.

---

1) De David, fils de Lacha, que les historiens qualifient Vahramoul ვაჰრამული, créé par Vahram, parce que Vahram-Gagel, fils de Blou-Zakaré, avait été le principal agent de sa restauration, à l'encontre de Nara ou Narin-David, fils de Rhousoudan.

2) V. les détails de ce complot et de ses suites, Hist de Gé. p. 533, mais avant le retour du jeune prince David de Césarée. S'il ne s'agit pas d'une autre tentative de soulèvement, le récit et la date de Kiracos me paraissent mériter plus de confiance.

XLIX. De David, l'imposteur.

La fin du monde approchant, les précurseurs de l'Antechrist se multiplièrent, ainsi que l'a prédit le Créateur: «A l'époque de la consommation il s'élèvera de faux Christ et de faux prophètes, opérant des signes et artifices diaboliques, propres à induire en erreur, s'il est possible, les élus eux-mêmes.» Or voici ce qui arriva en 699 arm. — 1250. Le bruit se répandit que la grêle était tombée au pays de Khatchen, et que parmi les grêlons il y avait beaucoup de poissons sur le sol, à un palme de hauteur [1]). Nous ne l'avons pas vu de nos yeux, mais plusieurs affirmaient la chose, «comme témoins oculaires.» Au même temps il circulait une autre matière à récits, ayant l'air d'une fable. Au bourg de Coth, disait-on, sur le bord de la mer de Gégham, à la limite du village faisant face à la montagne, il s'est trouvé une espèce de géant mort et à-demi enterré, vêtu de neuf, avec babouches neuves, un trou à l'endroit du cœur, comme ayant été percé d'une lance, et par-dessus, un peu de coton. Quand on ôtait le coton, le sang jaillissait avec force et s'arrêtait derechef, quand on le replaçait; mais si l'on employait de nouveau coton, au lieu de l'ancien, le sang continuait à couler, jusqu'à ce qu'on remît l'autre. On disait mille histoires de ce genre, vraies ou fausses, je n'en sais rien.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en la même année il surgit un imposteur, nommé David, agité par l'esprit du démon, comme Judas et Devtha (Veu. Thevda). Il y a dans les parages de la mer de Géghakouni, du côté de Khatchen, vis-à-vis de la citadelle où est une source chaude, un village, nommé Dzar: c'est là que ce méchant, cet homme de rien, ce va-nu-pieds gardait un moulin, qui le nourrissait, lui, sa femme et ses fils. Une nuit, Satan lui apparut, sous forme de lumière, et osa lui dire: «Je suis le Christ et veux faire de toi mon prédicateur; je t'amènerai des auditeurs de toute part, et des gens qui viendront pour se faire guérir. Impose-leur les mains hardiment; prends la maîtresse poutre du moulin à huile du village et fais-en une croix, que tu dresseras à la porte de l'église.» Il lui suggéra encore une foule de machinations subtiles. Lui donc se mit à prêcher:

«Le Christ m'est apparu et m'a dit Convertis ce monde, opère des guérisons.» Des partisans s'attachèrent à lui et firent du bruit à son sujet; on l'appela David l'ermite, le thaumaturge. Ayant pris de force au propriétaire la maîtresse poutre de son moulin à huile, il en fit une croix, bien haute, qui fut dressée à la porte de l'église. On y immola des victimes, dont on distribua la chair et les os; les copeaux de la croix et le millet trouvé dans le moulin furent donnés, comme reliques bénites, aux pélerins accourant de toute part, car le même trompeur qui l'avait émoustillé excitait les gens à aller voir la merveille: hommes,

1) Il y a quelques années, le journal «Кавказъ» a parlé d'une pluie de poissons, sur les bords du lac Goghtcha; Кавказъ, 1861, N. 62.

femmes, enfants, des prêtres même, des nobles, tout ce qui souffrait et était malade. Lui, d'abord, se refusa hypocritement[1]) à rien faire comme suppléant du Christ. «Je suis un pauvre pécheur, criait-il, auquel le Christ a ordonné de prêcher. Observez le jour du sabat, ne dites pas de paroles inconvenantes; venez m'embrasser, et que vos péchés vous soient remis, ainsi qu'à votre race, jusqu'à la 7e génération.» Venait-il un démoniaque, il s'armait d'un bâton solide, l'en frappait sans pitié et lui mettait le pied sur la gorge, en disant: «Sors, chien; sors, chien; l'ermite David te l'ordonne;» et au patient: «Sois désormais tranquille, tu es guéri.» Celui-là s'en-allait, en proie au même mal et avec redoublement. Arrivait-il quelque part, on le questionnait, et il n'osait dire qu'il n'était pas guéri, car l'autre le lui avait défendu: «Quand tu diras que tu n'es pas guéri, tu seras de nouveau tourmenté par le malin esprit.» Toutefois, en n'osant nier sa guérison, il donnait continuellement des preuves de l'obsession du diable; car n'étant affligé, précédemment, que par années et par semaines, il souffrait chaque jour depuis son voyage. Lui venait-il des podagres[2]), il leur disait: «Sautez et dansez devant moi,» ce qu'ils faisaient avec plaisir, car cette sorte de démons aime à folâtrer et à danser. «Venez, embrassez-moi et ma femme, disait-il, puis partez et n'ayez pas peur.» Aux lépreux — ou galeux — il disait: «Dieu ne me permet pas de guérir cette maladie, mais comme vous êtes venus à moi, je vous remets votre péché.» Venait-il des gens courbés, anchylosés, il commandait à quatre personnes de les prendre, deux par la tête, deux par les jambes, en disant: «Étendez et redressez-les.» Ceux-là tiraient avec tant de force, qu'ils faisaient craquer toutes les jointures du corps; tandis que le patient, affolé de douleur, criait horriblement, lui venait, trépignait sur les côtes et sur le dos du malade et lui ôtait la respiration, comme à un mort. Quelquefois le malheureux mourait réellement. S'il succombait: «Celui-là avait fait son temps, disait-il; il ne pouvait pas vivre. Tant mieux qu'il soit mort, il se repose de ses souffrances.» De ceux qui s'échappaient demi-morts et non guéris: «Ils n'avaient pas pleine confiance en moi, c'est pourquoi ils ne guérissent pas.» Des démoniaques qui expiraient, quand il leur foulait la gorge: «Celui-là en tient depuis longtemps, j'ai expulsé le diable qui le faisait aller.» Aux aveugles: «Que préfères-tu, que je t'ouvre les yeux, ou que je te remette tes péchés? je sais que tu n'en as pas pour longtemps, et que tu vas mourir. S'il en est ainsi, disait le malade, il vaut mieux que tu me remettes mes péchés. Je te pardonne tes péchés,» reprenait-il.

De cette manière il fascinait toutes les imaginations, au point qu'il rassemblait des multitudes, qu'aucun lieu ne pouvait contenir. Comme donc c'était la saison chaude, les gens se répandaient dans les plaines et sur les côteaux et y passaient la nuit[3]), commettant toute sorte d'abominations; car les femmes, qui ne pouvaient dans la maison de leurs maris,

1) Mosc. Lui, d'abord prêchait hypocritement, comme...

2) Le mot լեկրորդք ou լեկոտք ne se trouve dans aucun dictionnaire; l'éd. de Ven. conjecture que ce sont des gens privés de l'usage de leurs pieds, des podagres, sans attacher lui-même une grande valeur à cette hypothèse.

3) Mosc. et s'y arrêtaient.

de leurs parents et fils, se livrer à la luxure, partaient, sous prétexte de pélerinage, et s'abandonnaient à qui elles voulaient. Des hommes pervers faisaient la même chose, au gré de leurs désirs. Ils partaient, les mains pleines de présents, d'argent et d'or, avec des bœufs et des moutons. En s'en-allant et sur la route, ils invectivaient et traitaient d'abominables, de pécheurs indignes de voir l'ermite, ceux qui ne pouvaient les imiter. Il vint même des prêtres, qui s'attachèrent à lui, par cupidité et par désir de s'enrichir, qui le servaient, lui lavaient les pieds, s'aspergeaient de la même eau et attroupaient le peuple. L'hypocrite disait qu'il ne faisait rien par lui-même, mais par le ministère des prêtres et de ses adhérents. Un Persan, maître du lieu, prenait sa part des cadeaux, que l'on apportait en masse, et qu'on lui offrait avec entraînement. Si quelque vartabied ou prêtre dissuadait ou empêchait les gens de partir, c'étaient des injures, des propos, comme s'ils agissaient ainsi par envie et par jalousie, comme si, impuissants à faire les mêmes œuvres que le saint homme, ils désapprouvaient qu'on lui fît du bien.

Le grand vartabied Vanacan, demeurant au couvent de Khoranachat, vis-à-vis de la citadelle d'Ergévank, écrivit une lettre pleine de sévères réprimandes: «Chrétiens, pourquoi prenez-vous une manifestation du diable pour celle du Christ? c'est l'habitude de Satan, de se montrer en ange de lumière.» Il blâma ceux qui avaient mangé de la viande impure, ou conservé le millet et les copeaux comme reliques, et leur imposa une quarantaine de jeûnes et 500 génuflexions, pour qu'ils se rendissent dignes du saint mystère. Nous-même nous écrivîmes de vigoureuses observations, qui furent expédiées en divers lieux; Ter Hamazasp, évêque d'Haghbat, en agit de même. De Tathé-Vank l'évêque Ter Grigoris et le vartabied Vardan, dit Hojar-Ordi, avec nombre de prêtres portant la croix et l'Évangile, arrivèrent au village de Dzar, qui était de leur juridiction. Ayant célébré l'office du soir, ils placèrent au milieu de l'assemblée l'homme égaré, afin d'essayer d'expulser de lui l'esprit impur. Quand on lui demanda: «Que vois-tu?» il répondit. «Je tombe contre terre, la bouche en bas; alors il sort de terre une apparition, qui me parle.» Les évêques et les prêtres voulurent porter la main sur la croix élevée par l'imposteur, et la renverser; mais la multitude ramassée là s'étant armée d'épées et de bâtons, comme pour les tuer, ils quittèrent la place, non sans anathématiser et excommunier les audacieux. Quelques-uns pourtant se repentirent et supplièrent les évêques et les prêtres de les délier du lien de ces anathèmes, et mirent l'homme entre leurs mains. Pendant qu'ils l'amenaient, ils rencontrèrent des gens de Garhni, venus de la porte suprême, que cet homme supplia d'intercéder en sa faveur auprès de l'évêque, comme étant leur compatriote et natif de Garhni. En effet, précédemment il disait à la foule: «Je suis Arsacide, et comme tel, un de mes fils doit devenir roi, l'autre, catholicos; il faut qu'en eux s'accomplisse la vision de S. Sahac.» L'évêque le leur remit donc, non sans exiger de lui le serment de ne plus égarer le peuple. C'est ainsi qu'à grand'peine s'éteignit le scandale.

---

§ L. D'un démon qui, sous forme de femme, s'accointait à un homme.

Voilà ce que je tiens du vartabied Hoseph, qui a restauré le couvent bâti sur la tombe de S. Thaddée, dans le canton d'Artaz[1]), couvent alors ruiné et désert. «Allant pour affaires dans le canton de Goghthn[2]), j'appris que, dans un certain village, il y avait un homme ayant une femme-esprit. Comme je me montrais incrédule, nous allâmes à la maison en question, sans y voir l'esprit. Sur notre demande, l'homme nous expliqua nettement l'aventure. J'avais une femme, qui est morte, me laissant de jeunes enfants. Moi, je m'assis et pleurai: Qui nourrira ces petits? Tout-à-coup il paraît une femme, qui me dit: Ne pleure pas, je serai ta femme et élèverai tes enfants. Depuis lors, elle reste constamment dans ma maison, prépare ma nourriture, accomplit tout ce dont j'ai besoin; moi, je ressens pour elle une vive affection. Elle a fréquemment commerce avec moi; toute la semaine elle reste sans rien faire, les jeudis elle file trois livres pesant. Où est-elle maintenant? dis-je. Là, dit il, en me montrant la place, du doigt; elle est visible pour moi et pour mes enfants, mais pour nul autre. Il y a longtemps que nous demeurons ensemble. Je me levai, pour prier et lire l'Évangile, afin de chasser, si je pouvais, l'esprit pécheur et impur. L'homme n'en eut aucun souci; il était assis et riait. Nous sortîmes et nous en-allâmes, sans avoir rien vu.»

---

§ LI. Discussion entre les chrétiens sur l'Esprit de Dieu; faut-il dire «du Père seulement,» ou «du Père et du Fils?»[3])

Ce sont les nations romaines qui ont soulevé cette question parmi les chrétiens. En effet, le pape de Rome avait écrit au grand catholicos d'Arménie Ter Costandin, résidant

1) V. sup. p. 154, n. 3.

2) Canton dont Nakhtchévan était le chef-lieu.

3) Ne voulant point entrer ici dans la discussion des questions si délicates de dogme, je me contenterai de réunir quelques faits capitaux. D'après l'Art de vérifier les dates, chronol. des conciles, c'est au V[e] concile de Tolède, en 633, que parurent pour la première fois, dans le premier canon, ces mots significatifs: Spiritum sanctum, nec creatum, nec genitum, sed procedentem à Patre et Filio profitemur. Là même, Chron. des patr. de C. P., on lit que Photius, vers l'an 857, osa accuser l'église romaine d'erreur, pour avoir inséré dans le symbole, que le S.-Esprit procède du Père et du Fils, et plus loin, que Michel Cérulaire, en 1043, blâma les latins sur l'addition «filioque,» faite au symbole. L'histoire du Bas-Empire, aux dates alléguées, donne les détails de ces disputes théologiques, dont les suites se prolongent encore. Vardan, éd. de Mosc., p. 194, dit qu'en 700 arm. — 1251, le grand pape de Rome ayant soulevé la question et demandé que tous les chrétiens adhérassent à la doctrine romaine, «les Syriens, les Grecs, les Géorgiens et les Arméniens, ne l'approuvèrent pas, et ayant fait examiner la question d'après la croyance des anciens saints, par le vartabied Vanacan, approchant de Dieu, ils se

alors à Hrhomcla[1]), siége de S. Grégoire, depuis les deux saints frères Grigor et Nersès, de race arsacide, savants défenseurs des lois divines: «Quelle est, disait-il, votre profession de foi, au sujet de l'Esprit très saint de Dieu; procède-t-il et se manifeste-t-il du Père, ou du Père et du Fils?» Il avait écrit dans le même sens au roi Héthoum, avec prière de répondre. Celui-ci réunit dans la ville de Sis, en Cilicie, les savants se trouvant dans ses états: Arméniens, Grecs, Syriens et chrétiens d'autres nations. Les Grecs dirent: «Du Père seul;» quelques Syriens parlèrent autrement. Les Arméniens de l'assemblée écrivirent en orient, dans la Grande-Arménie, au savant vartabied Vanacan, à Hoseph et à d'autres, pour connaître leur opinion, avant de répondre aux Romains. Ceux-ci, après examen des livres inspirés de Dieu, des prophètes et des saints vartabieds, qui ont purgé l'église d'hérésie[2]), ayant considéré la chose dans les deux langues, trouvèrent juste la profession de foi romaine, et les livres saints remplis d'expressions qui s'y rapportent. C'est ainsi que le bienheureux apôtre Pierre, rocher de la foi, et que le Seigneur a qualifié de Bienheureux, à cause de sa foi sincère, a écrit: «Comment et en quel temps l'Esprit du Christ leur a prédit[3]).» Nous disons l'Esprit du Christ, pour ce motif: d'abord, parce que c'est par le Christ que nous l'avons appris; puis, c'est par le Christ que nous avons reçu les grâces de l'Esprit-Saint; enfin nous disons l'Esprit du Christ, i. e. qu'il découle du Père, reçoit du Fils, et est départi au Christ par le Père[4]); et Jean l'Évangéliste: «Celui qui n'a pas l'Esprit du Christ, ne lui appartient pas;» et le grand Paul: «Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie Abba, mon père[5]).» Il y a dans les écrits des apôtres beaucoup de passages semblables.

En outre, le saint Illuminateur Grégoire, nous enseignant la profession de foi, dit: «Le Père, de lui même; le Fils, du Père; l'Esprit-Saint, de leur être.» Athanase, le victo-

---

trouvèrent conformes d'opinion avec les hommes illustres et glorieux: Athanase, Grégoire le Théologue, Grégoire de Nysse, Grégoire-l'Illuminateur et autres saints.» L'éd. de Ven., p. 148, porte au contraire: «Les Syriens, les Grecs et les Géorgiens ne l'approuvèrent pas, *à l'exception des Arméniens ...*» ce qui prouverait que les Arméniens avaient admis la définition romaine, ainsi que le confirment les lettres dogmatiques que l'on va lire chez Kiracos. Il faut bien que ce soit là la bonne leçon, puisque le P. Somal, dans son Quadro d. st. letter. di Arm. p. 110, dit de Vardan: «Dans son Commentaire sur les Psaumes, im rimé à Astrakhan en 1797, et notamment sur les psaumes 71 et 88, il traita avec une vigueur théologique le fameux dogme, si controversé, de la procession du S.-Esprit du Père et *du Fils.*» Là même, p. 109, au sujet de Vanacan: «Il démontra par de solides raisons, appuyées de l'autorité de l'Écriture, la procession du S.-Esprit, du Père et du Fils;» Tchamitch s'exprime de même sur l'orthodoxie romaine des deux vartabieds, t. III, p. 244, 250. Ainsi la leçon de Venise est la bonne, au point de vue du fait philologique; cf Hist. de Siounie, p. 305. On lira encore avec fruit la lettre grecque du métropolitain Nikiphore, dans Переписка груз. царей съ росс. государями, S.-Pét. 1861, p. 1 sqq.

1) Constantin I, 1220—1267, était en bons rapports avec les papes Grégoire IX et Innocent IV. C'est celui-ci qui, en 1250, lui écrivit au sujet des rites et du dogme de la procession; Tcham. III, 230.

2) Ven. les églises des gentils.

3) I Petr. I, 11: in quod vel quale tempus significaret in eis Spiritus Christi.

4) Le P Tchamitch, de son côté, cite une foule de textes des anciens auteurs arméniens, qui prouvent une parfaite conformité de croyance avec l'église romaine, sur le point dont il s'agit; t. III. p. 234.

La phrase, depuis Nous disons, ne se lit que dans le manuscrit du Mus. asiat. de l'Académie, mais elle est raturée. Serait-ce une simple glose?

5) Galat. IV, 6: Misit Deus Spiritum filii sui in corda vestra, clamantem, Abba, pater.

rieux athlète du Christ, prêchait et enseignait de la sorte, contre les Ariens: «Le Père sans commencement, de personne; le Fils, du Père; l'Esprit-Saint, de leur être;» ce que répète Socrate l'historien. Grégoire le Théologue, dans le discours commençant par les mots: «La veille des brillantes clartés que nous avons célébrées,» dit, au sujet du psaume: «De toi, Seigneur, coule la source de la vie, et par ta lumière nous voyons la lumière, c'est-à-dire, par l'Esprit, le Fils;» et plus haut: «Celui qui procède du Père, et qui, comme envoyé de là, n'est pas une créature; puis qu'il n'est pas engendré, il n'est pas Fils; comme mitoyen entre le non engendré et l'engendré, il est Dieu[1]).» Et Grégoire de Nysse, Basile-le-Grand, l'abbé Éphrem et Jean Chrysostome, en maints endroits de leurs écrits, que l'on trouvera, en se donnant la peine de chercher; et Sévérien, évêque d'Émèse, dans le discours commençant par les mots: «J'ai promis de parler du Christ, au milieu des chrétiens,» dit à la fin: «A Dieu le Père, non engendré; à son Fils unique, engendré de lui; au Saint-Esprit, procédant de leur être; aux trois, à une seule divinité, à tous gloire dans les siècles. Amen! Le Père est le commencement; le Fils, engendré de lui; le Saint-Esprit est de leur essence, c'est-à-dire consubstanciel au Fils et glorifié avec lui[2]).» Et Moïse de Khoren, dans l'explication de la grammaire, dit: «Le Saint-Esprit est relatif; car à l'égard de celui dont il est l'Esprit, par rapport au Père, il est dit l'Esprit du Père et du Fils.» Et Stéphannos, évêque de Siounie[3]): «Car il découle du Père, comme d'une source, indivisiblement, et repose dans son origine; du Fils il procède un fleuve de sagesse, possédant une mer éthérée, douée de lumière, réceptacle de la science des anges etdes hommes. Donc le Fils est puissant comme le Père; léger(?), comme Fils, son origine est opulente, car il est la cause d'où procède l'Esprit; le S.-Esprit est puissant, car il est l'auteur des écrits prophétiques.» Et l'admirable Épiphane, dans le Commentaire sur les Psaumes, au commencement de son discours: «La très sainte Marie, Mère de Dieu, dans le discours sur la foi, qu'elle ordonna à Jean l'Évangéliste d'enseigner à l'admirable Grégoire, dit: «Un Dieu, Père du Verbe vivant, l'intelligence personnifiée, la force, la représentation de l'être; le parfait, engendrant le parfait; le Père du Fils unique, le Seigneur de l'unique, Dieu de Dieu, représentation et figure de la divinité. Le Verbe-Dieu, auteur de tout, concentrant toutes les existences, puissance sans limites, créateur de tout ce qui existe, vrai Fils du Père; invisible, de l'invisible; incorruptible, de l'incorruptible; immortel, de l'immortel. Un Esprit-Saint, possédant l'essence divine, manifesté et montré aux hommes par le Fils, figure du Fils; parfait, du parfait; vie et source de vie, sainteté et conférant la sainteté, par qui se manifeste Dieu le Père, qui est en tout et au-dessus de tout; Fils de Dieu, et par qui tout existe; Trinité parfaite, en gloire et en perpétuité;, indivisible en royauté et indéfinissable. Ce n'est donc pas une créature, ni l'esclave de la Trinité, ni un surrogat, qui semblerait n'avoir pas existé

1) L'éd. de Ven. dit que ce discours n'est pas tout entier traduit en arménien.

2) Toute cette phrase, y compris Amen, ne se lit que dans le manuscrit, mais elle est raturée.

3) Ven. en note: également dans l'explication de la grammaire.

précédemment, et aurait été ajouté plus tard. Le Fils n'est pas au-dessous du Père, ni l'Esprit au-dessous du Fils: c'est une identité, sans différence ni changement, la Trinité, toujours la même.» Telle est la profession de foi que doivent admettre les églises d'Arménie. Suivant l'intelligence de Kiracos, il convient de proclamer hautement l'Esprit procédant du Père, se manifestant par le Fils. C'est là ce que nous avons répondu à la lettre des occidentaux, et nous nous en tenons à cette foi, par la grâce de la Sainte-Trinité, à qui soit gloire dans les siècles. Amen.»

---

§ LII. Profession des véritables orthodoxes.[1])

Le grand vartabied Vanacan écrivit aussi comment il convient d'exprimer sa foi, et dire: le S.-Esprit, du Père et du Fils.

---

§ LIII. Avis du vartabied Vanacan sur la profession de foi.[2])

NB. On trouvera à la fin de l'ouvrage de Kiracos une traduction latine de ce § et du précédent; le peu de sûreté, relativement à l'intégrité et à l'authenticité des textes, plus encore que les difficultés du sujet, nous a engagé à adopter cette marche, qui ne compromet ni les questions ni l'historien.

---

§ LIV. Mort du saint vartabied Vanacan.

Le grand vartabied Vanacan, agréable à Dieu, ayant atteint une bonne vieillesse, blanchi par l'âge et plein de jours, comme le patriarche Abraham, passa vers le Seigneur. Il avait achevé sa carrière en conservant la foi dans la profession de l'orthodoxie à l'égard de la Sainte-Trinité et de l'économie du Christ[3]). Dès sa plus tendre enfance il avait vécu

---

1) Ven. manuscrit. Profession de foi des orthodoxes.

C'est le symbole chrétien, avec commentaire sur chaque article, formant un peu plus de 3 pages, d'un style assez clair, p. 199 — 202, Mosc.; 189 — 193, Ven. En ce qui touche la procession, il est dit nettement: «Le Père non engendré, le Fils engendré du Père, l'Esprit procédant du Père et se manifestant par le Fils, non par génération, mais comme sortant d'une source préexistante.»

2) Mosc. Du vartabied Vanacan; en sous-entendant, profession de foi, lettre...

Ici Vanacan, dans une dissertation de plus de quatre pages, répète plusieurs fois, soit d'après lui-même, soit d'après les pères, «que le Fils sort du Père et l'Esprit de tous les deux; n'en demandez pas davantage, dit-il à la fin, de peur de perdre tout;» Mosc. 202—206; Ven. 193—197.

3) i. e. de l'incarnation.

dans l'humble pratique des œuvres pieuses, supporté les sueurs et fatigues de la parole, amené plusieurs fils à la vie glorieuse; tué les organes terrestres, par l'exercice de diverses austérités; crucifié, suivant l'avis de l'apôtre, le corps, ses besoins et ses désirs. Tel que l'abeille, aux fines ailes, qui, dans son vol sur mille fleurs, en retire ce qui est nécessaire et utile, pour sa nourriture et pour la guérison des rois et du peuple, il avait, lui aussi, concentré en lui-même la substance des actions vertueuses de tous les saints, et composé de la sorte l'œuvre de son rayon, pour son profit et pour celui des autres. Il réunissait la justice d'Abel, la beauté de Seth, la confiance d'Énos, la foi d'Énoch, la perfection de Noé, la foi et les œuvres d'Abraham, la soumission d'Isaac, la vision de Dieu d'Israel, la chasteté de Joseph, la patience de Job, la douceur de Moïse, le zèle de Phinéès, la virginité et sainteté de Josué, l'innocence et la fermeté de Samuel, la douceur et pureté de cœur de David, la sagesse de Salomon, l'assurance d'Isaïe, le zèle vengeur d'Élie, la sensibilité de Jérémie; devenu captif, comme Daniel et Ézéchiel, avec le peuple de Dieu, il restaura, comme Zorobabel et Jésus, le temple du Seigneur; comme Ptolémée, il rassembla des livres de diverses nations et idiomes; à l'exemple de Jean, il vécut dans le désert et prêcha la pénitence, par l'ordre du Seigneur. Il faisait ses délices de l'Ancien et du Nouveau-Testament; il fut l'émule de Pierre, qui crut que Jésus était le Fils de Dieu et devint chef de l'église; comme les fils du tonnerre [1]), il chercha les choses spirituelles et parla des choses divines; comme Paul, il sema dans l'univers la parole de vie, et la confirma par ses écrits. En compagnie des vartabieds de l'église, il chassa les loups, nourrit de lait les enfants, donna aux hommes faits une nourriture solide. Maintenant celui qui possédait en lui-même tous ces biens, et qui les communiquait aux autres par sa doctrine, celui-là est passé vers le Seigneur et a payé la dette de la nature. Or voici comment il mourut.

Occupé de bâtisses au couvent de Khoranachat [2]), vis-à-vis de la citadelle d'Ergévank et à l'opposite de Gardman, construit par lui et ainsi nommé à cause du grand nombre de ses chapelles, il y élevait un porche d'une belle architecture, en pierres de taille, à la porte de l'église, qui était aussi son ouvrage, et là il distribuait la parole de la doctrine aux nombreux auditeurs, venus de diverses contrées. Il tomba malade, aux jours du saint carême, et mourut de cette maladie. Avant de rendre sa sainte âme aux mains du Créateur, ainsi qu'il est écrit, il appela les frères, les consola d'une voix douce et calme, et les supplia de persévérer dans les lois et principes de l'orthodoxie et de la piété. Alors son âme pure s'échappa des liens du corps, avec un léger souffle, le 10 du mois d'areg, suivant l'exactitude du nouveau style, ou le 18 du mois de mars des Romains [3]), deux jours [4]) avant

---

1) C'est ainsi que sont qualifiés dans l'Évangile de S. Marc, ch. III, v. 17, les deux apôtres Jacques et Jean, fils de Zébédée.

2) Dans le district de Chamchadil, entre les rivières Hassan-Sou et Mrgbouz, se trouvent la vallée de Tavouch et un village de même nom, patrie de Vanacan. Au voisinage était le convent de Khoranachat, tout vis-à-vis la citadelle d'Ergévank; Gr. Arm. p. 84.

3) Mosc. omet ce mot.

4) Mosc. huit jours; ce qui est une faute manifeste. *Deux* n'est pas non plus exect, il faudrait *trois*.

l'équiuoxe du priutemps[1]). C'était un samedi, jour où se célèbrent la mémoire de Cyrille, patriarche de Jérusalem (qui a réglé les leçons — de la messe[2]), — et écrit le livre de l'Appel)[3] et le martyre de S. Orend et de ses six frères, mis à mort par l'empereur[4]) Maximien[5]). Devenu lui-même leur imitateur, ce saint homme mérita d'être mentionné avec eux. Il se réunit pour ses funérailles une immense multitude de gens, plongés dans l'affliction et se lamentant bien haut de la perte de leur illustre et respectable docteur, et de ses ntiles leçons. On porta et déposa ses restes du côté de l'orient, près d'une petite église où se trouvent les tombes des pauvres; car telle avait été sa volonté. Là se trouvait Ter Sargis, évêque du pays, avec beaucoup de vartabieds et de prêtres. Un jonr après qu'on eut fait mémoire de lui, ou vit venir Ter Nersès, catholicos d'Aghovanie, et l'évêque Hohannès, qui gémirent et versèrent sur sa tombe d'abondantes larmes, et, après avoir consolé les frères, retournèrent chacun dans sa résidence. La charge de supérieur dn couvent échut à son frère, le prêtre Poghos, et celle de l'enseignement au vartabied Grigor, sou parent et disciple; cela eut lieu en 700 arm. — 1251. Maintenant, par ses prières, que Dieu accorde une paix générale à son pays, et à nous une part à sa résurrection et à sa couronne.

---

§ LV. Du vartabied Hohannès, de Garhni.

Il y avait un homme vertueux, d'une vie admirable, pratiquant les commandements de Dieu et portant le joug depuis son bas âge, honoré de la dignité sacerdotale et voué au célibat: c'était Hohannès, du gros bourg de Garhni, où est la merveilleuse ville du roi Trdat, résidant an saint couvent d'Aïri-Vank. Depuis les jours de son enfance, il avait dédaigné tout ce qni est de la vie matérielle, et abandonné sa famille et sa maison, pour demeurer dans les ermitages. Il aimait la vie solitaire, où rien ne détourne de s'entretenir

1) Manuscrit, à tort: deux jours avant «le commencement du mois,» յառաջ քան զամսամուտն.

2) Note du P. Alichan.

3) Suivant une note de Ven. «L'appel à la gratification, pour ceux qui sont invités au baptême.» Ce livre, que je n'ai pas eu entre les mains, est, je crois, le catéchisme de S. Cyrille de Jérusalem, publié par les Mékhitharistes de Vienne, en 1832, 8°, 432 pp.

4) Ven. par l'impie.

5) Comme il va être dit que Vanacan mourut en 700 arm. — 1251, année où le 1er du mois de navasard répondait au 18 janvier, vérifions les indications de Kiracos, non d'après cette base, mais suivant le «nouveau style,» indiquant le calendrier fixe de Jean Sarcavag, qui fait commencer invariablement le mois de navasard, premier du calendrier arm., le 11 août: ainsi le 10 d'areg tombe exactement au 18 mars, en année commune, telle que celle dont il s'agit, et c'est à tort que, dans les deux éditions de Vardan, où la mort de Vanacan est rapportée avec les mêmes caractères chronologiques qu'ici, il est dit: «suivant l'ancien style.» Enfin, en 1251, Pâque arrivait le 16 avril, et mars commençait par un mercredi: donc le 18 mars était réellement un samedi. Quant aux fêtes des SS. Cyrille et Orend, l'éditeur de Venise assure qu'en effet les martyrologes les indiquent au 18 mars; cf. Dulaurier, Chron. arm. p. 338.

avec Dieu, pratiquait toute sorte d'austérités, jeûnait, priait, sur un matelas, à terre; infatigable au travail, il allait d'un lieu à l'autre, instruisant ceux qu'il rencontrait. Le don de guérison lui avait été accordé, car il soulageait quantité de malades, par l'imposition des mains et par la prière. On lui demandait parfois des écrits préservateurs, qu'il accordait incessamment à tous, et que recherchaient non-seulement les fidèles, mais encore beaucoup de non-croyants. Il y traçait le nom de la Sainte-Trinité, quelques prières mystiques, et ces écrits, reçus avec foi, s'attachaient sur la personne.

On racontait de lui bien des choses. Je ne l'ai pas vu des yeux de mon corps, à cause de la distance qui nous séparait; mais mon saint frère, l'admirable vartabied Vardan, dont les paroles méritent confiance, parce qu'il était lié d'affection avec lui, m'a donné, pour ma satisfaction, certains détails particuliers de sa vie. «Voilà, me disait-il, ce que je tiens d'Hohannès lui-même. Étant allé à Jérusalem, pour adorer les saints lieux de l'incarnation de notre divin Sauveur Jésus, je restai quelques jours à S.-Jacques[1]), où j'étais descendu. Je me levai, une nuit, avant qu'on frappât le signal du réveil, appelant la communauté à la prière. Pendant que je priais dans la sainte église, le vartabied, supérieur de S.-Jacques, m'appela et me dit: «Viens, apprends une chose merveilleuse, que raconte un de mes jeunes prêtres.» Je m'approchai donc, et il fit venir le prêtre en question, qui avait eu une vision étonnante. Il lui dit: «Répète ce que tu m'as raconté précédemment, afin que celui-ci le sache.» Le prêtre prit la parole et dit: «Avant ton arrivée, étant dans l'étage supérieur de la sainte église, soudain l'image peinte de l'archange Gabriel, placée en face de celle de la très sainte Vierge, s'anima et dit: Sois dans l'allégresse, le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre les femmes, et béni est le fruit de tes entrailles. Puis toutes les images peintes des saints répétèrent durant longtemps les mêmes paroles, «Sois dans l'allégresse, le Seigneur est avec toi.» Frappé d'admiration, je glorifiai Dieu. Ayant examiné les combinaisons du calendrier, je vis que c'était le 30 du mois d'areg, ou 7 avril (calendrier fixe), 15 de nisan. Cette vision merveilleuse confirma l'exactitude des fêtes arméniennes, qui font tomber l'Annonciation au 30 d'areg, 7 avril, nonobstant l'opposition des autres peuples, et notamment des Grecs, qui veulent que ce soit le 25 mars[2]).» Voilà ce que m'a raconté un personnage consciencieux, en confirmation de la foi orthodoxe.

Le même saint homme Hohannès a fait un autre récit du même genre: «Me trouvant, dit-il, du côté du Jourdain, priant sur le lieu du baptême du Seigneur et de Jean-Baptiste, il vint à moi trois hommes de race tadjique — musulmane — qui me demandèrent le

1) Le couvent de S.-Jacques, où était déposée la tête du saint apôtre, appartenait aux Arméniens. A la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe s., ce monastère fit beaucoup parler de lui, parce qu'il était grevé de dettes considérables, dont l'acquittement donna lieu à d'immenses tripotages, dont on peut voir le récit chez Tchamitch et dans l'autobiographie inédite d'Avétik, patriarche arménien de C. P. dans les premières années du XVIIIe siècle.

2) Sur ces détails de rituel, v. sup. p. 67, 84 ... Lettre de S. Nersès, et § VI, et la concordance du calendrier fixe arménien avec le romain, chez Dulaurier, Chronol. arm., Tableau F, p. 408.

sceau du saint baptême. Leur trouvant l'air de barbares et les regardant comme des fourbes, je leur proposai de remettre le baptême à un autre jour, ou de se faire baptiser par d'autres. Le principal d'entre eux me conta alors ce qui suit. «Nous sommes de Zangian[1]), en Perse, et avons l'emploi de monghri[2]). Ayant construit un grand et beau minaret, et préparé tout pour la dédicace, je montai au faîte de la coupole, suivant le rit musulman, pour prononcer l'appel inconvenant[3]), quand j'aperçus, du côté de l'E., une déchirure dans le ciel, et dans cet endroit une masse de lumière. Un roi merveilleux, d'un aspect redoutable, était assis sur un trône; autour de lui, une quantité d'êtres lumineux, qui le bénissaient, avec des voix ineffables. Tous les peuples chrétiens, avec leurs chefs, revêtus d'une gloire splendide, venaient l'adorer, et lui recevait leurs saluts et hommages. Enfin il parut une nation, surpassant les premières en splendeur, et dont les chefs étaient vraiment merveilleux. Lorsqu'ils vinrent l'adorer, le roi se leva à leur rencontre, les baisa, eux et leurs chefs, et leur témoigna plus d'égards qu'à tous les autres. Comme je restais à les contempler, ébahi d'étonnement, mon fils aîné s'approcha et me dit: «Pourquoi tardes-tu? la foule du peuple t'attend;» puis, regardant du côté de l'E., il vit la même apparition et resta confondu. Cependant nous tardâmes tellement, que le peuple s'inquiéta de notre lenteur. Mon second fils vint alors et m'adressa des reproches à ce sujet; mais comme, lors de sa venue, la vision avait cessé, nous lui dîmes la cause du retard et les choses de la vision. Comme nous voulions, du haut de l'édifice, proclamer le Christ vrai Dieu, et nous-mêmes chrétiens, il nous en empêcha, en disant: «Puisqu'il en est ainsi, procédons avec adresse. Si nous proclamons à ce moment le Christ, la foule des musulmans nous massacrera, et l'on prétextera qu'on nous a tués pour certains méfaits. Qui sait *ce qu'on dira* de nous? Allons, distribuons les mets que nous avons préparés, puis nous partirons pour la sainte ville de Jérusalem et deviendrons des chrétiens complets, en nous plongeant dans les fonts du baptême. Bien plus nous serons de ceux qui, suivant vous, ont été reçus par le monarque avec une affection particulière, et que la vision vous a signalés comme Arméniens, échus en partage à Thaddée, à Bartholomée et à S. Grégoire.» Nous approuvâmes ces paroles et descendîmes vers le peuple, sans rien dire à personne. Ayant abandonné tous nos biens meubles et immeubles, nous sommes allés à Jérusalem et avons prié Dieu de nous faire rencontrer les gens favorisés de lui, dans la vision. Dieu t'a présenté à nous, et nous avons vu en toi les mêmes signes: nous te supplions donc de nous conférer le sceau du Christ et de nous faire serviteurs complets de ton Dieu. Voyant tant de bonne volonté et une vocation venant du Seigneur, je les baptisai dans le saint fleuve du Jourdain, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, puis je leur donnai la communion du corps et du sang du Fils de Dieu. Pour eux, ayant pris congé de moi, ils partirent pour aller voir,

1) Zendjan, ville au N. de Soultaniah, dans l'Aderbidjan méridional.

2) Ou mouqri, chef d'une mosquée.

3) Les deux éd. portent *անարժան*, qui doit être une erreur, car ce mot fait contresens, dans une bouche musulmane.

dans la grande ville de Rome, le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul: de cela le Christ soit glorifié!»

Le même vénérable Hohannès m'a encore raconté ceci: «Quarante personnes, de race arménienne, allaient au désert de Sinaï, dans la montagne où Dieu se manifesta à Moïse, et lui donna les tables en pierre sur lesquelles étaient écrits les dix commandements, dans l'intention d'adorer Dieu et de visiter les lieux saints. Au bas de la montagne était un couvent grec, d'observance sévère. Y ayant pris logement, lorsqu'ils voulurent pénétrer dans la montagne, les personnes du couvent les engagèrent à ne pas y séjourner; car ceux qui s'y arrêtent voient des choses effrayantes, et beaucoup y ont trouvé la mort. Cependant ils partirent avec assurance, sans prendre de vivres avec eux, et restèrent là quelques jours. Les gens du couvent s'étonnaient fort, ne sachant ce qu'ils étaient devenus, car il n'y avait pas d'autre passage. Ils les croyaient tous morts, par suite de quelque catastrophe. Pour eux, après avoir accompli leurs cérémonies, ils descendirent de la montagne, le visage rayonnant d'enthousiasme. Ils étaient alors quarante-deux. Ceux du couvent étaient dans l'admiration; ils allèrent à leur rencontre, avec torches et fanaux, et les amenèrent en cérémonie, pour se reposer. Ce qui les frappa, c'est qu'étant sortis quarante, ils fussent descendus quarante-deux, car ils savaient qu'excepté eux personne n'avait passé. Quand on dressa la table, pour le repas, les deux de surplus se mirent à les servir, sans permettre aux personnes du couvent de s'en mêler: «C'est notre coutume, disaient-ils, de servir nos frères.» Lorsque les pélerins eurent mangé leur suffisance, ils prirent congé et disparurent: c'étaient Moïse et Élie. Ceux du couvent, frappés d'une grande crainte, les traitèrent comme des anges et les comblèrent d'honneurs, au départ.» Or le saint homme Jean racontait ces choses sous des noms étrangers, par humilité, afin qu'on ne crût pas qu'il était du nombre des pélerins.

Après cela, ayant parcouru nombre de cantons et de villes, il arriva à Colonée, où beaucoup de Turks et de Tadjics vinrent près de lui, se faire baptiser, à cause de sa vie vertueuse et des guérisons qu'il opérait. Les Persans donc en devinrent jaloux, et le prince de la ville de Colonée le fit arrêter, lui et un prêtre. On les jeta au milieu d'un tas de bois, auquel on mit le feu. Le prêtre, son compagnon, pleurait; lui, soutenait son courage, en disant: «Ne crains rien, Dieu peut nous sauver des flammes, s'il le veut, comme les trois jeunes hommes.» Pendant que le brasier faisait rage, le fils du prince tomba du haut du mur de la citadelle, et fut relevé sans blessure. Lorsqu'on lui demanda «Comment il avait pu survivre; L'homme, répondit-il, que vous avez jeté dans le feu, m'a soutenu dans ses bras, et ne m'a pas laissé tomber à terre.» Assitôt le prince ordonna de les retirer du bûcher, et de les laisser aller où ils voudraient. Après avoir visité plusieurs pays, il vint à Hrhomcla, auprès de Costandin, grand catholicos d'Arménie, qui l'accueillit avec joie et avec de grands égards, mais ne laissa point aller ailleurs. Il demeura là jusqu'à ce qu'il passa vers le Christ, et y fut enterré. Ayant fourni sa carrière en conservant la foi, il obtint la couronne qui ne se flétrit pas et la vie sans fin. Que ses prières nous protégent et

nous obtiennent la rémission de nos péchés; que sa mémoire soit avec tous les saints, en Jésus-Christ, Notre-Seigneur, à qui gloire dans l'éternité!

---

§ LVI. De Sarthakh, fils de Bathou.

Le grand général Bathou faisait sa résidence dans le nord, au bord de la mer Caspienne et du grand fleuve Ethel — Volga — qui n'a pas son pareil dans l'univers, car il coule comme une mer, dans un pays plat. Avec ses troupes innombrables il occupait la vaste et large plaine des Khiphtchaqs, vivant dans des tentes, qu'ils transportaient dans leurs marches sur des chars, attelés de milliers de bœufs et de chevaux. Il était fort puissant, considéré entre tous, avait conquis des mondes et en tirait des contributions; ses nationaux mêmes le comptaient comme plus grand que tous les autres, et leur souverain, qui s'appelle qan, ne parvenait au pouvoir que par sa volonté. En effet Gioug-Qan étant venu à mourir, ses parents se disputèrent à qui monterait sur le trône, et tous jugèrent Bathou digne de régner, ou bien celui qui lui conviendrait serait roi[1]). Invité à se rendre dans les contrées du nord, leur patrie, et à commander à la nation, il partit, pour calmer l'empire, laissant à la tête de ses troupes son fils Sarthakh. Pour lui, il ne monta pas au trône suprême, mais il y fit asseoir un autre parent, nommé Mangou, et revint au sein de son armée. Or sa décision déplut à certaines personnes de sa famille, qui voulaient ou régner elles-mêmes, ou faire régner Khodja-Qan[2]), fils de Gioug-Qan, et qui n'osèrent manifester les effets de leur mécontentement; mais à-peine fut-il parti pour rejoindre son armée, ils commencèrent à lever l'étendard contre Mangou-Qan. Bathou l'apprit et fit mettre à mort plusieurs personnes de la famille et des plus grands personnages, dont le principal, un seigneur de haut rang, nommé Eltchi-Gaga[3]), avait été nommé par Gioug général des troupes thathares en orient et en Arménie, en la place de Batchou-Nouïn. Pendant qu'il était en route, il apprit la mort de Gioug-Qan et attendit là qui hériterait du pouvoir suprême. Il fut accusé auprès de Bathou, chef des troupes en orient[4]), parce qu'on ne voulait pas de lui pour maitre, et que c'était un orgueilleux. On disait: «Il est de ceux qui ne reconnaissent pas Mangou-Qan.» Bathou se le fit amener, on le chargea de fers, et il subit une mort cruelle.

---

1) C'est ce que remarque aussi C. d'Ohsson dans son Histoire des Mongols, p. 453, et 498: v. là les détails de l'élection de Gaïouc en 1246, et de celle de Mangou, fils de Touloui, en 1251.

2) Khodja-Ogoul, chez d'Ohsson, p. 500. Il se passa en effet plus d'une année, avant que l'élection de Mangou obtînt l'assentiment général.

3) Il est nommé Iltchikdaï chez d'Ohsson, p. 510; ses deux fils furent mis à mort, avec 70 autres, qui avaient pris part au complot, mais sur l'ordre de Mangou.

4) Ici et plus haut, pour les Mongols, il faudrait: en occident; mais ainsi que je l'ai déjà dit, Kiracos, comme Arménien, a en vue l'orient par rapport à la Cilicie.

Dès-lors, rois et fils de rois, princes, marchands, toutes gens persécutées, privées de leurs domaines, accoururent près de lui. Il faisait bonne justice, rendait à chacun des suppliants ses domaines, provinces et principautés, avec de notables additions, sans que nul n'osât résister à ses ordres. Il avait un fils, Sarthakh, ci-dessus mentionné, élevé par une nourrice chrétienne et déjà en âge d'homme, qui crut en Jésus-Christ et fut baptisé par les Syriens, ses instituteurs [1]). Ce prince adoucit beaucoup le sort des églises et des chrétiens; par l'ordre de son père, il rendit un décret d'affranchissement, pour les prêtres et pour les églises, qui fut expédié partout, avec menace de mort pour quiconque léverait impôt sur les églises et leurs ministres, à quelque nation qu'ils appartinssent, et même sur les mosquées et leurs serviteurs. Par suite, les vartabieds, évêques et prêtres, qui eurent l'assurance de se rendre auprès de lui, furent tous accueillis affectueusement, et leurs demandes accordées. Lui-même, respectueux et fidèle aux pratiques de la piété, traînait à sa suite une église en forme de tente, où se célébraient habituellement les saints mystères. Dans le nombre des personnes venues chez lui se trouvait le grand prince de Khatchen, province d'Artsakh, Hasan, nommé familièrement Dchalal, personnage dévot et craignant Dieu, qui fut reçu avec honneur, lui et ceux de sa suite, tels que Grigor, habituellement nommé Tgha — l'enfant [2]) — bien que vieux alors; le jeune et pieux prince Désoum, le vartabied Marcos, le prince Grigor; il les conduisit avec beaucoup d'égards à son père, qui leur rendit leurs domaines de Tcharaberd, d'Acan et de Carhcarh, précédemment enlevés à eux, par les Turks et par les Ibériens. Il donna aussi à Ter Nersès, catholicos d'Aghovanie, un diplôme de franchise, pour tous ses biens et propriétés, afin qu'il fût exempt d'impôts et pût circuler partout, dans sa principauté, sans que personne trouvât à redire à ses paroles. Dchalal rentra joyeusement dans sa maison; après quelque temps, ayant été inquiété par les percepteurs d'impôts et par Arghoun, il se rendit chez Mangou-Qan. Ce prince était arrivé au trône en 700 arm. — 1251.

---

§ LVII. Les sauterelles dévorent le pays.[3])

En 701 arm. — 1252 il parut de telles quantités de sauterelles qu'en s'élevant elles faisaient une ombre, qui diminuait la clarté du soleil. Vennes du côté de la Perse, en Arménie, non-seulement elles dévorèrent la végétation, mais elles mangèrent le sol et le

1) Ces opinions sont accréditées même chez les auteurs musulmans; il y a aussi une lettre du pape Innocent à Sertakh, datée de l'an 1254; Ven. Cf. d'Ohson, Hist. des Mong. p. 531; Rubruquis confirme l'opinion générale, que Sertakh était chrétien. Ce prince était le second fils de Batou. Son père étant mort en 1255, il se rendit en Mongolie pour obtenir l'investiture du khanat, et mourut en route.

2) V. p. 120.

3) Ven. Tous les pays.

fumier. Elles entraient dans les maisons par les fenêtres, par les portes qu'elles trouvaient ouvertes, et répandaient l'épouvante. Il y eut déficit de céréales. Au commencement de la saison d'hiver elles déposèrent leurs œufs en terre et moururent, infectant la terre de leur odeur. Au retour du printemps de l'an 702 — 1253, les germes des sauterelles pullulèrent hors du sol en telle quantité, que le terrain et les rochers en étaient couverts; le soir, elles s'entassaient et formaient des espèces de côteaux élevés; elles se mirent à manger la verdure et le sol. Les hommes songeaient à abandonner leurs demeures et à s'expatrier, pour chercher à vivre; mais comme les pays environnants avaient été précédemment ravagés, à partir d'Ispahan, de l'Asie[1]), de la Perse et de la Mésopotamie, ils étaient embarrassés et ne savaient que faire. Ils résolurent donc d'avoir recours à la main toute-puissante et au bras fort, qui de rien a créé les êtres, dont la miséricorde veille toujours sur eux, et pour qui l'impossible est possible. Avec larmes, accompagnées de prières, ils lui demandèrent de délivrer le monde de ce fléau. Le Dieu de miséricorde appliqua donc le baume sur les plaies et guérit ceux qu'il avait frappés. En effet il parut une quantité de petits oiseaux, mouchetés de blanc, nommés tar[2]), à cause de leur multitude, qui, s'alignant sur les frontières, dévora si bien la masse des sauterelles, qu'il n'en resta plus une seule. Ce fut alors que l'on entendit chaque bouche louer Dieu, et que tous les cœurs furent dans l'ébahissement. Quant à ces oiseaux, tel est le bruit courant: on dit que, du côté de Kirman, en Perse, il y a une rivière, dont on vient chercher l'eau, qui est d'une incorrigible amertume, avec des bouteilles et des vases en verre[3]). Au lieu de placer cette eau par terre, on attache les vases à des pieux, qui y sont enfoncées, et sur lesquels se posent les oiseaux. Ceux-ci accourent, en nombre proportionné à la demande, et se jettent sur les sauterelles. Nous croyons à tout ce qui arrive par un effet de la divine bonté, qui permet que le châtiment soit en raison de nos crimes, et qui, derechef, suivant sa volonté, guérit avec miséricorde. C'est lui qui, au fléau des sauterelles, a opposé ce remède, ce baume, pour en détruire les légions.

---

1) Mosc. omet ce mot.

2) Le mot *տար*, pris adjectivement, se joint à *աշխարհ* pays, pour signifier «lointain, éloigné, long;» telle est l'explication du grand dictionnaire des Mékhitharistes, où du reste l'oiseau dont il s'agit ici n'est point mentionné. Il faut donc que ce soit une dénomination locale, d'étymologie non arménienne, à moins que ce ne soit une abréviation vulgaire de *տարմ tarm* — turma — qui signifie en effet «une troupe, un vol d'oiseau.» Le vrai nom de l'oiseau qui fait la guerre aux sauterelles est sariac, sarec ou saric, en grec selefkis, kidès, l'étourneau rose. Je ne sais, si ce nom n'a pas quelque analogie avec le persan, سار, سارج ou سارک, oiseau chanteur, comme le rossignol.

8) Ven. remarque que la source de S.-Jacques, sur l'Ararat, jouit en Arménie d'une célébrité analogue. On apporte également, en grand appareil, sur le théâtre du fléau, la lance de S. Longin, qui se conserve à Edchmiadzin, relique fort vénérée des populations de l'Arménie et de la Géorgie.

§ LVIII. Dénombrement exécuté par l'ordre de Mangou-Qan.

En 703 arm. — 1254, Mangou-Qan et le général Bathou expédièrent l'ostican [1]) Arghoun, chargé par Gioug-Qan de la direction des impôts payés par les peuples conquis. Avec lui étaient un autre chef, Thora-Agha, de la maison de Bathou, et une foule d'autres, devant faire le dénombrement de tous les peuples soumis à leur domination. Munis de cet ordre, ils se rendirent dans toutes les contrées, pour l'exécuter: ils vinrent en Arménie, en Ibérie, en Aghovanie et aux environs, et dressèrent des listes, depuis les enfants de 10 ans, les femmes exceptées. Ils levaient des impôts, dépassant les facultés des hommes, et les réduisant à l'indigence. D'affreuses tortures, les supplices, les bâillons servaient à leurs exigences; qui se dérobait était saisi et mis à mort; à qui ne pouvait les satisfaire ils enlevaient ses enfants, comme gage de la dette, car ils avaient pour guides des Persans musulmans. Des princes mêmes, maîtres de provinces, pour garantir leurs personnes, se faisaient les aides des oppresseurs contre les opprimés. Non contents de cela, ils mirent à contribution tous les maîtres artisans, tant des villes que des villages, les pêcheries des lacs et étangs, les mines de fer, les forgerons et les parfumeurs [2]). Enlevant au peuple tous moyens de profit et se les appropriant, ils occupèrent les salines de Coghb [3]) et d'autres lieux, entassèrent chez eux l'or, l'argent, les pierreries. Ce fut un renchérissement général, des plaintes, des cris de douleur dans tout le pays, où ils laissèrent un ostican farouche, chargé de lever annuellement un impôt de quotité, conforme au rôle. Cependant ils témoignèrent de grands égards à un commerçant distingué, nommé Oumec, et chez eux Asil, homme bienfaisant, mentionné plus haut, échappé au sac de Carin [4]) par les Thathars, avec ses fils [Hohannès et Stéphannos, et ses frères] [5]). A Tiflis, où il avait alors fixé sa demeure, on le qualifiait «Père du roi David;» le qan l'avait honoré d'un rescrit, les grands faisaient cas de lui. Par de riches présents à Arghoun et à son monde, il avait beaucoup gagné de leur côté. Quant aux églises, on n'en exigea rien, parce qu'il n'y avait pas d'ordre du qan; il en fut de même de Chnorhaver et de Mkrtitch, richards de grande famille, fils de Saravan. [6])

---

1) On se rappelle que, sous la domination des khalifes, les gouverneurs d'Arménie, comprenant la Géorgie, étaient ainsi qualifiés.

2) Ven. croit que le mot շպարարար peut provenir d'un mot signifiant «alun» շիպ en turk, et en géorgien შაბი; mais le grand dictionnaire admet le sens que j'ai adopté.

3) On a vu dans le § II p. 28, que le catholicos Ezr, pour prix de ses complaisances, avait reçu de l'empereur Héraclius le tiers du produit des salines de Coghb, ou Coulp. Ces salines, situées au pied du mont Takhaltou dans le district Sourmalinski, au S. de l'Araxe, ont été visitées et décrites par M. Dubois de Montpéreux, Voyage autour du Caucase, t. III, p. 424 sqq.

4) Cf. § XXXV.

5) [ ] est omis Ven.

6) Vardan et Malakia-Abégha parlent dans les mêmes termes et à la même époque du recensement opéré par

§ LIX. Le pieux roi d'Arménie Héthoum se rend auprès de Bathou et de Mangou-Qan.

Le roi d'Arménie Héthoum, très fidèle et ami du Christ, régnant à Sis, dans les contrées de la Cilicie, avait précédemment envoyé à Gioug-Qan son frère, le général Sembat[1]), avec des présents et offrandes. Celui-ci, après un honorable accueil, était revenu, porteur d'un rescrit d'acceptation *de service*. Mangou étant devenu souverain, le grand basiléopator et généralissime Bathou, résidant au nord, avec ses légions innombrables, au bord de l'Ethel, le fleuve sans gués, qui tombe dans la mer Caspienne, fit dire au roi qu'il eût à venir le visiter, lui et Mangou-Qan. Ce prince, qui le redoutait[2]), partit en secret, sous un déguisement, de peur du Turk Ala-ed-Din, son voisin, qualifié sultan de Grèce[3]), car de ce côté on le haïssait mortellement, comme s'étant soumis aux Thathars. Ayant traversé rapidement ses états, en douze jours, il arriva à Cars, vit Batchou-Nouïn, généralissime de l'armée thathare, en orient, et les autres seigneurs, qui le traitèrent honorablement. Il s'arrêta au village de Vardénis[4]), au bas du mont d'Aragaz et vis-à-vis celui d'Araï, dans la maison du prince Kourd[5]), de race arménienne, chrétien de religion et père de Vatché et d'Hasan. Sa femme Khorhichah était de la famille mamiconienne, fille de Marzpan et

---

ordre de Mangou; l'Hist. de Géorgie, p. 550, dit au contraire que ce fut par l'ordre de Batou et après l'arrivée d'Houlagou, qui n'eut lieu cependant que deux ans plus tard. Il se pourrait bien qu'en effet Arghoun ne fût venu en Géorgie qu'après avoir réglé les affaires dans les autres contrées. En tout cas on trouve chez les auteurs cités des détails divers et tous intéressants du fait. M S.-Martin dans ses Mémoires, t. II, p. 282, s'en rapportant à l'autorité d'Aboulfaradj et de Rachid-ed-Din, croit que le dénombrement fut fait en 1250: je ne trouve pas ses raisons assez concluantes pour changer la date donnée par notre auteur. L'Hist. des Mongols, par d'Ohson, ne mentionne pas expressément de dénombrement sous Mangou, mais à la p. 512, il est dit que ce prince, sur le rapport d'Ergoun (Arghoun), relativement au mauvais état des finances en Perse, voulut que les renseignements recueillis par ce personnage et par ses agents fussent pris en considération, et les taxes fixées et allégées partout, autant que possible: cet ordre suppose qu'une révision du moins avait été faite officiellement.

1) V. § XLVII, en 1248.

2) Ven. qui redoutait Mangou.

3) Le sultan seldjoukide, alors régnant, était Rocn-ed-Din, ainsi qu'il a été dit plus haut, p. 158, mais son frère Ala-ed-Din avait eu une petite portion de pays, celle qui avoisinait de plus près les états du roi Héthoum. C'est par une grave inadvertence que Klaproth, au lieu de ce prince, nomme ici son homonyme «Ala-ed-Din, fils de Kaï-Kobad (lis. Ala-ed-Din Kaï-Kobad), qui occupa le trône depuis 1219 jusqu'en 1236.» Comment un prince mort en 1236 se trouvait-il encore sur le trône en 1254, lors du voyage d'Héthoum? Journ. as. octob. 1833, p. 274.

J'ai raisonné jusqu'ici dans l'hypothèse que la leçon de l'édition de Moscou est bonne, et qu'en effet ալադին ou ազադին était le voisin redouté d'Héthoum. Mais Ven. porte ազատին, et le m[it] ալադին ou plutôt ազադին, ce qui donne le nom Azadin, que le P. Allchan croit, non sans probabilité, être Azz-ed-Din, frère de Rocn-ed-Din. En effet ce dernier était devenu le dynaste principal de la famille des Seldjoukides d'Icone, et régnait à Sébaste, tandis que son frère Azz-ed-Din occupait Icone; Journ. as. octobre 1833, p. 294. Pour Ala-ed-Din, il mourut en 652 Hég. — 1254, 5, lorsqu'il se rendait à Qaraqoroum, par l'ordre d'Azz-ed-Din, assassiné, à ce qu'il paraît, par la perfidie de son frère; S.-Martin, Mém. t. II, p. 293.

4) Aux environs de la ville de Mouch (Gr.-Arm. p. 45, § 78), et non dans le territoire de Cars, comme je l'avait cru précédemment; l'Aragadz est l'Alagez, dont l'Araï est une branche.

5) Sur le prince Kourd, v. le 3[e] Rapp. sur mon voyage, p. 100, Généalogie des Vatchoutans, dont les noms reviennent sans cesse dans les inscriptions de l'époque, parce que ces princes administraient les domaines des Mkhargrdzel, entre Edchmiadzin et Ani.

et sœur d'Aslan-Bek et de Grigor. Là il attendit les présents et offrandes envoyés par son père, le prince des princes Costandin. Il était vieux et avait deux fils, Léon et Thoros, chargé de le remplacer, *durant son absence*. Sa femme, la pieuse reine Zabel, transcription d'Élisabeth, était passée vers le Christ[1]). Elle était bienfaisante, charitable envers les pauvres et fille du grand roi Léon, le premier couronné. Aussitôt que le grand catholicos Costandin sut qu'il avait heureusement voyagé, et se trouvait dans la grande Arménie, il lui dépêcha le vartabied Hacob, homme lettré et savant, précédemment envoyé à l'empereur de Grèce Jean[2]), régnant et devenu pour lors puissant en Asie, et auprès de leur patriarche. Dès son arrivée il avait opposé les paroles des divines écritures aux discussions de l'assemblée des Grecs, qui nous accusaient d'entychéisme, parce que nous ne reconnaissons qu'une seule nature en J.-C. Lui, par ses discours sensés et par écrit, démontra que le Christ réunit en lui Dieu et l'homme parfait, sans que dans cette union ineffable la divinité soit détruite, ni l'humanité altérée, et qu'en lui une seule nature glorieuse agit, comme Dieu et à la manière des hommes[3]). De même encore il fut question de la Mère de Dieu, dont nous parlons, par rapport à son Fils, d'après le témoignage de Jean l'Évangéliste. Hacob avait encore traité des autres sujets de scandale qu'ils trouvaient dans notre foi, et confirmé le tout par de savants discours théologiques, ainsi que par le témoignage des écritures[4]). Par là il avait tourné leurs esprits à la charité et à la conciliation envers notre peuple, et revint de Grèce avec honneur.

On vit arriver encore l'évêque Ter Stéphanos; le vartabied Mkhithar, de Skévra, où il était venu des contrées orientales; le prêtre Barsegh, envoyé par Bathou; avec lui, le prêtre régulier Thoros; Carapet, prêtre de la porte royale, savant et de mœurs douces, et plusieurs princes. Les ayant pris à sa suite, le roi se dirigea vers l'Aghovanie et, par la porte de Derbend, qui est le fort de Djor, du côté de Bathou et de son fils Sarthakh, chrétien de religion. Ils l'accueillirent avec honneur et affection, et l'envoyèrent à Mangou, à travers des régions lointaines, par-delà la mer Caspienne.

Partis le 6 du mois de maréri, ou le 13 de mai (cal. fixe), ils traversèrent le grand fleuve Aïek — le Iaïk ou Oural — et arrivèrent à Or[5]), à mi-chemin entre Bathou et Mangou-Qan.

1) La reine Zabel † en 1252; Tcham. III, 248. Ven. ajoute: «Ce nom signifie le sabat de Dieu;» le manuscrit porte: Ա̃Ղ. Է̃.» qui indique le 7e jour ou le sabat de Dieu; tandis que la Table des noms propres, à la suite de la Vulgate, traduit Élisabeth «Juramentum Dei.» Or un savant Juif, que j'ai consulté à ce sujet, m'a dit que le nom dont les chrétiens ont fait Élisabed, Élisabeth, Zabel, Isabelle,... et qui s'écrit en hébreu אלישבע Élichéba, signifie en effet «le serment de Dieu» ou «le sept de Dieu;» si l'on remplace le ע par un ת t final, il en résulte le sens «le sabat, le repos de Dieu.» Le t ou le l final sont des additions arbitraires, comme le s à la fin de Jésus, en hébreu Iosoua, et dans d'autres noms dont la vraie forme s'est altérée dans l'usage vulgaire.

2) Jean Ducas Vatace régna à Nicée, 1220 — 1255.

3) Entendu dans ce sens, le mot arménien nature, բնութիւն, répond parfaitement au grec hypostase, personnalité, que les Arméniens n'ont jamais voulu remplacer par le mot plus juste անձնաւորութիւն; c'est là ce qui les a fait accuser, peut-être avec raison, de monophysitisme, dans le sens de Jacques Zanzale ou Baradée, le premier hérésiarque jacobite.

4) Notre auteur paraît être le seul qui ait fait mention de cette joûte théologique, car le P. Tchamitch ne cite que lui comme autorité de son récit, t. III, p. 248.

5) Non pas Hor, comme l'écrit Klaproth, pays inconnu

Ayant traversé le fleuve Erthidj — l'Irtich, — ils arrivèrent au pays de Naïman[1]), allèrent dans le Qarakhathai, entrèrent dans le Thatharistan[2]), le 4 du mois d'hori ou 13 septembre (cal. fixe), veille de la Sainte-Croix, et virent Mangou-Qan, asssis sur son glorieux trône.

Le roi lui offrit ses présents, fut traité avec les égards convenables et resta là 50 jours. On lui donna un rescrit distingué, défendant à qui que ce soit de l'inquiéter, lui et ses états, ainsi qu'un ordre de franchise d'impôts, s'étendant à toutes les églises.

Parti de là le 50e jour, 23 de sahmi ou 1er novembre (cal. fixe), en 30 journées[3]) il atteignit Qoumaqour[4]), alla à Perpalikh[5]) et à Pechpalikh[6]), et aux contrées sablonenses[7]), où des hommes sauvages vivent tout nus, la tête seule couverte de leurs cheveux; les mamelles de leurs femmes sont longues et énormes. Ils ne parlent point[8]). Il s'y trouve aussi des chevaux sauvages[9]), à robe jaune et noire, des mulets blancs ou noirs, plus grands que des chevaux et des ânes, ainsi que des chameaux à deux bosses.

Delà ils allèrent à Lekh[10]), à Koullouc, à Encakh, à Djanpalekh, à Khoutapha et à Ankipalikh[11]). Puis ils entrèrent dans le Tourkastan; de là à Écophrouc[12]), à Dincapalekh et à Phoulat.[13])

Puis ayant traversé le Sout-Col — le lac de Sout — et la mer de Cath — de lait[14]), ils vinrent à Aloualekh, à Ilan-Palekh[15]), franchirent le fleuve Ilan-Sou[16]) et un bras du mont Taurus, arrivèrent à Dalas et vinrent auprès d'Houlavou, frère de Mangou-Qan, qui avait pris pour sa part les contrées de l'orient.

Après cela, tournant au NO., ils vinrent à Khouthoukhtchin, à Perkhant, à Souqoulqan,

---

du reste, qui paraît avoir été situé au voisinage des monts Tarbagatai, dans le pays des Dzoungars, où se trouve à-peu-près la demi-distance entre le Volga et Qara-Qoroum.

1) Aiman, dans l'exemplaire de Klaproth, qui relève cette erreur. Les Naimans vivaient alors entre l'Irtich supérieur et la rivière Dzabkan.

2) Mosc. Tharastan.

3) L'original de Klaproth portait 330 journées, ce qui est excessif, aussi a-t-il corrigé la leçon.

4) Mosc. Qoumaqour ou Ghoumaghour, lieu inconnu d'ailleurs

5) Cette ville est située au sud du lac Bar-Koul, et au N. de Hami ou Kamoul.

6) Bech-Balikh ou la Pentapole était au pays des Ouïgours, au N. des montagne célestes ou Thien-Chan: c'est l'Ouroumtsi de nos jours.

7) Le désert de Kobi.

8) Ou, ils sont privés de raison, ἄλογος.

9) Klaproth parle de ces chevaux, nommés en mongol *taki*, en kirghiz *taka*, que l'on ne peut assujétir à la domesticité, mais qui sont d'une vitesse extrême à la course.

10) Ven. à Arhlekh; les deux noms suivants sont omis.

11) Ven. Ankipalek, le Nouveau Balekh.

12) Ven. Écophorouc.

13) Klaproth lit: Yarlekh, Goulouk, Hencakh, Djambalekh, Khouthavia ou Khouthaiyai, Ianki-Balekh: ce dernier lieu est dans la plaine de Boro-Tala, sur la rivière de ce nom; du reste il ne fixe pas les positions des lieux nommés par notre auteur.

14) Ven. Siout-Kol, c'est le même que «la mer de lait;» on croit que c'est le lac Balkach, ou quelque lac du voisinage. Al-Malikh ou Aloualekh n'est pas connu positivement; on croit que Ilan-Sou est le fleuve Ili; Dalas, ville et lac, est entre les rivières Tchoni et Sihoun, l'ancien Iaxarte. Suivant Klaproth, Al-Maligh, la ville des pommes, est au voisinage du Korgos actuel, sur les bords de la petite rivière Alimatou, se réunissant au Korgos-Gol, affluent droit de l'Ili, qui tombe dans le Balkach. Ilan-Baligh n'existe plus, mais devait se trouver sur l'Ilan-Bach-Sou. La position de Dalas était dans les monts Khourbakhai, sur une grande rivière qui se jette dans le Dalas-Gol. Les annales chinoises disent qu'Houlagou était arrivé sur la Dalas le 28e jour du second mois, en 1255, précisément à l'époque indiquée par l'itinéraire arménien.

15) Mosc. Ichan-Palekh.

16) Ven. Eilan-Sou.

à Oursoqan[1]), à Kaïkhant[2]), à Khouzakhoukamots, à Thadaqoïr, à Khdakhoïr[3]), au mont Snghakh ou Khartchoukh, d'où sont venus les Seldjoukides, et qui commence au Taurus, et atteint Phartchin, où il se divise.

De là ils arrivèrent auprès de Sarthakh, fils de Bathou, qui se rendait chez Mangou-Qan, puis à Onqan, à Soran, qui est extrêmement grand, à Kharatchoukh, à Ason, à Sori, à Othrar, à Zournoukh[4]), à Dizakh, et de là, en 30 jours, à Samarqand, à Sariphon[5]), à Krman et à Boukhara.

Ayant traversé le grand fleuve Djihoun, ils allèrent à Mrmn[6]), à Saraskh[7]), à Tous, situé vis-à-vis de Khorasan ou Roqastan; ils entrèrent dans le Mazandaran, vinrent à Bstam[8]), de là au pays d'Éraq[9]), aux frontières des Moulhids; à Damghan, à la grande ville de Rhé, à Qazouin, à Ahvar[10]), à Zangan, à Miana, et en 12 jours à Tauriz.

Vingt-six jours après, ils traversèrent l'Araxe et se rendirent à Sisian[11]) chez Batchou-Nouïn, chef de l'armée thathare, qui les adressa à Khodja-Nouïn, laissé par lui, comme son lieutenant, à la tête des troupes. Pour lui, avec les *autres* chefs, il se porta au-devant d'Houlavou[12]), frère de Mangou-Qan, qui venait en orient.

---

1) Ven. Ourouso-Qan.

2) Ven. lieux inconnus, sur la droite du Sihoun ou Sir-Daria; Sghnakh parait être l'Ala-Tau. Klaproth se contente de dire que la plupart de ces lieux n'existent plus, que le mont Khartchouk est la chaine de Qara-Tau, au N. de Tharaz. Snghakh ou Sghnakh est situé plus bas qu'Othrar, sur le Mouscan, affluent droit du Sihoun.

3) Ven. Khndrakhoïr . ., Sghnakh.

4) Klaproth: Zournouc ou Zarnouc, ville située au-dessous d'Othrar, sur la gauche du Sihoun; Dizac ou Dobzac, dans une plaine entre Zarnouc et Samarqand; Kerman ou Kerminiah, entre Samarqand et Boukhara.

5) Ven. à Snghakh, à Sorar . . . à Asou, à Saripboul; Klaproth, Sariphouïch: est-ce Zaraphchan, sur une rivière de même nom, sur laquelle est aussi la ville de Tous?

6) Ven. Il y a deux villes du nom de Mrmn, sur la rivière de ce nom ou de Mérou, Merv, Mourghab: l'une, Merv-Chahidjan, par où l'on croit que passa Héthoum; l'autre au S. du Mervi-Roud, célèbre par les exploits de Vardan, au V[e] s., durant les guerres contre Iezdèdjerd II.

7) Ven. à Sarakhs; aujourd'hui Séroukhs, au S. du Mervi-Roud, sur la rivière Dédjent.

8) Ou Bostam, entre Astrabad et Daméghan.

9) Ven. d'Erblos.

10) Ven. Ahr, village à l'O. de Qazouin.

11) Manuscrit, à Sisaïn, chez Klaproth Sisan; cette indication et sa variante manquent à Moscou; le P. Alichan croit que c'est la Siounie, que les Persans nomment en effet Sisan; S.-Martin, Mém. I, 144; Sisian, suiv. d'autres.

12) La vraie forme du nom du premier Ilkhan, nom que M. Schmidt assure n'avoir jamais rencontré écrit en caractères mongols, parait avoir été Houlakou, signifiant régulièrement «voleur.» En effet, sur les rares monnaies en caractères arabes où on le voit, il est écrit هولاكو (Frœhn, Numi Moham. p. 635; VI[e] sér. des Mém. de l'Ac. t. II. p. 495, 6). Dherbelot écrit Holagu. Le h aspiré du commencement s'est conservé dans la transcription arménienne, mais non chez les Géorgiens, qui écrivent Oulo (Hist. de Gé. p. 538, et le texte original), ni chez Marco-Polo, qui écrit Alon (p. 185, éd. Pauthier Alacou). Quant au k de la finale *kou*, il est probable qu'il n'était pas fortement accentué, et qu'il ressemblait plutôt à un g doux, de façon à se prononcer comme Houla'ou; en effet les Chinois écrivent Hiou-lie-wou, et les Arméniens Houlav, Haulaou, Houlaou . . . Cf. Hayton, Hist. orientale, en arm. p. 43—50 et passim; chez Makrizi, Hist. des Mameluks, on trouve aussi une prononciation approchant de celle-là. Quant au titre d'Ilkhan, suivant M. Polo, «prince du levant,» d'après le mongol, on peut le traduire «prince de la paix, grand prince, prince de la terre,» et je crois que cette dernière interprétation est la meilleure, parce qu'elle répond au Mélek-el-Arz de la Chron. arabe, p. 349, et à l'armén. աշխարհակալ. qui ont tous deux le même sens et se joignent habituellement au nom propre des souverains mongols de la Perse. A cet égard les opinions sont fort partagées entre les personnes compétentes, sur la valeur du mot ايل, qui a en effet plusieurs significations. Sur le voyage d'Houlagou, de la Tartarie en Perse, v. l'article traduit du chinois par M. Rémusat, Journ. asiat. 1823, mai, p. 283. On y retrouve une bonne partie des noms de l'itinéraire du roi Héthoum; v. aussi les récits originaux, insérés par M. Pauthier dans son Introduction au Livre de Marco-Polo.

Cependant le pieux roi Héthoum, étant venu au village de Vardénis, résidence du prince Kourth, où il avait laissé ses effets et bagages, y attendit l'arrivée du prêtre Barsegh, dépêché par lui une seconde fois à Bathou, afin de lui montrer l'ordre de Mangou-Qau et d'obtenir qu'il en écrivît un de même teneur. Alors arrivèrent les vartabieds Hacob, qu'il laissa à Vardénis, pour suivre les affaires de l'église, et Mkhithar, qu'en partant pour aller chez Mangou, il avait fait revenir de chez Bathou. Il faisait, du reste, un accueil affectueux aux évêques, prêtres et princes chrétiens, qui venaient le visiter, car il était d'un caractère doux, savant et versé dans la lecture des livres; leur offrait des présents, suivant ses moyens, et les renvoyait tous contents. Il leur donnait des habits sacerdotaux, pour l'ornement des églises, car il aimait beaucoup l'église[1]) et la messe. Il accueillait les chrétiens de toutes les nations et leur répétait avec douceur: «Aimez-vous les uns les autres, comme frères[2]), comme membres du Christ, ainsi que le Seigneur l'a ordonné; on connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez réciproquement.»

Il nous racontait au sujet des peuples barbares des choses merveilleuses et inconnues, qu'il avait vues ou entendu dire. Il y a, dit-on, par-delà le Khatai, un pays où les femmes ont la tournure d'hommes, doués de la parole, les hommes celle de chiens, et sont muets[3]), grands et velus. Leurs chiens, ne laissant personne pénétrer dans ce pays, font la chasse aux bêtes et s'en nourrissent, ainsi que les femmes. Quand les chiens s'accouplent avec les femmes, les mâles naissent sous forme de chiens, et les femelles sous celle de femmes.

Il y a aussi une île sabloneuse, où il pousse, en manière d'arbre, une sorte d'os précieux, nommé dent de poisson[4]), et quand on l'a coupé, il en repousse un autre, comme chez le cerf.

Daus un autre pays il y a quantité d'idolâtres, adorant de très grandes idoles en terre, nommées chakmounia-chakiamouni[5]), que l'on dit être un Dieu âgé de 3040 ans[6]),

1) On ne sait par quelle circonstance Klaproth a traduit «la messe *et les péchés*;» Journ as octobre 1833, p. 287.

2) On assure que l'arménien ieghbair, frère, provient du sanscrit Sa-Gharba, «ayant le même sein maternel;» le grec ἀδελφός a le même sens; Revue germ. franç 1862, t. XXIII, p. 172.

3) J'ai déjà dit plus haut, p. 178, que les mots raisonnable, sans raison, parlant et muet, sont ici synonymes. Klaproth a préféré le premier sens, et cite des passages d'auteurs qui confirment le récit d'Héthoum; Journ. as p. 287. Les Chinois ont aussi une tradition analogue, à l'égard d'un certain pays, où les hommes sont des chiens qui ne savent qu'aboyer. L'intelligence et la parole sont deux choses synonymes, dans le cas dont il s'agit.

4) C'est précisément le nom que les Russes donnent à l'ivoire fossile рыбья кость, ou, défenses de mamouth, qui se trouve en si grande abondance dans les terrains de la Sibérie orientale, qu'on se livre à la recherche de ce produit, comme à celle de l'or. Un journal assurait dernièrement qu'il s'en exporte tous les ans pour plus de 12,000 r. a., et les chroniques russes mentionnent souvent les présents «d'os de poisson,» envoyés par les tsars aux souverains étrangers. Le Cosmos, XVI[e] a., 1[e] livr. 1867, p. 21, va jusqu'à parler des mines d'ivoire de Sibérie et de l'île Lakou, où à chaque orage les vagues rejettent des quantités de dents de mamouth et de défenses, d'un poids considérable, dont une grande partie est portée en Chine, depuis 500 ans. La provision ne parait pas en être diminuée le moins du monde.

5) i. e. le moine de la famille princière Çakia.

6) En 1254 ces 3040 ans nous reportent à 1786 ans avant J.-C., ce qui est trop fort pour la date de la naissance de Bouddha, supposée avoir eu lieu vers 463 avant J.-C., † 543 avant J.-C.; Revue contemp. septembre 1865, art. Derôme.

et qui vivra encore 37 toumans d'années, de 10000 l'un; qui sera destitué de sa divinité par un autre Dieu, nommé Madri[1]). Ils lui ont érigé une statue en terre, d'une grandeur démesurée, et un beau temple. Ces gens, y compris les femmes et les enfants, sont tous prêtres, on les nomme Touïns[2]). Ils rasent leurs cheveux et leur barbe, portent un manteau jaune[3]), à l'instar des chrétiens, non sur le dos, mais au cou. Ils sont modérés dans le manger, et à l'égard du mariage. Prenant une femme à 20 ans, ils l'approchent jusqu'à 30, trois fois par semaine; jusqu'à 40, trois fois par mois; jusqu'à 50, trois fois par an; la cinquantaine passée, ils ne les touchent plus.[4])

Le sage roi contait au sujet des barbares bien d'autres choses, que j'omets, pour n'être pas taxé d'exagération. Il entra en terre d'Arménie, huit mois après être parti de chez Mangou. Ce fut en 704 arm. — 1255.[5])

---

§ LX. Massacre au pays des Grecs.

Bathou, général du nord, étant mort au commencement de l'année 705 arm — 1256, son fils Sarthakh, qui était en route pour se rendre chez Mangou-Qan, ne revint pas chez lui, pour l'ensevelir, mais continua sa route. Mangou, très satisfait, s'avança à sa rencontre, il lui rendit les plus grand honneurs et lui donna la principauté de son père et le commandement de toutes les troupes, même de celles de toutes les contrées soumises à ses lois. Il voulut qu'il fût le second après lui et le renvoya dans son pays. Avec lui se trouvait le pieux prince Dchalal, de Khatchen[6]), venu pour exposer ses plaintes sur ce qu'il avait souffert de l'ostican Arghoun; les intrigues des musulmans avaient failli lui coûter la vie.

---

1) Cf. Vardan, tr. russe, p. 195, Mandrin; chez Wilson, Dict. sansc p. 641, 675, Maïtreïa, 7e Bouddha de l'avenir; Mandreïa ou Maïdreïa, v. Weber, Histoire de la littérat. indoue, p. 184, 5, art. d'Alfr. Sadous; Burnouf. Introd. à l'hist. du Bouddhisme, p. 109; Vassilief, Hist du Bouddhisme.

2) Dans le dict. persan de Richardson, et dans la 8e éd. de Johnson, ce mot ou son autre forme *Dian*, signifie «juge.»

3) Cf infrà, § LXVI.

4) V. la trad tronquée de Klaproth, p. 289. Un livre chinois, le San-Thsaï Tou-Hoei, Tableaux des trois pouvoirs de la nature, renferme un bon nombre de figures d'hommes fabuleux, du genre de ceux dont notre auteur vient de parler; Mag. pitt. 1858, p. 40, 96.

5) Sur le voyage du roi Héthoum, on lira avec profit les notes de Klaproth, dans Journ. as. 1833, octobre, p 273—289. Quant à la traduction dont elles sont le commentaire, il est plus honnête de n'en rien dire, car l'auteur en est inconnu, et il faudrait relever les nombreuses erreurs dont elle fourmille; v. aussi, outre l'itinéraire d'Houlagou, cité dans une note précédente, ainsi que les remarques du savant S.-Martin, Hist. du Bas-Emp., t. XVII, p. 463; l'Hist. d'Hayton, la nouvelle édition du Livre de Marco-Polo, par M. Pauthier, Introduction et notes, passim. Pour suivre la route du roi arménien, il faut avoir une carte, aussi complète que possible, de la Haute-Asie; on n'y retrouvera pas toutes les localités nommées, mais celles que l'on trouvera jalonneront suffisamment le tracé pour qu'il ne reste aucun doute sur la direction suivie. Cf Dul. Chron. arm p. 334.

6) Mosc. omet ce mot.

Mangou lui assura par un diplome la jouissance et l'indépendance de sa principauté, sans qu'il eût rien à craindre de personne; car Sarthakh, chrétien lui-même, l'aimait en qualité de chrétien. Sarthakh étant rentré dans ses états, dans un magnifique appareil, ses parents Baraka et Barkatchaï[1]) lui firent boire un poison mortel, qui termina ses jours. Ce fut une grande affliction pour les chrétiens, spécialement pour Mangou-Qan et pour son frère Houlavou, maitre de toutes les contrées de l'orient.

Pendant que ces choses se passaient, le grand général Houlavou, qui était presque un qan, commanda à toute l'armée thathare orientale, sous les ordres de Batchou-Nouïn, de réunir ses effets et richesses, de sortir de ses cantonnements, à Moughan, dans l'Aghovanie, l'Arménie et l'Ibérie, et de marcher au pays d'Horhom — la Grèce. — Lui-même devait les remplacer dans ces contrées. Il était venu avec une telle multitude qu'à-peine en sept mois[2]) put-elle franchir le grand fleuve Djihoun. Toutefois certains de ses parents arrivèrent des pays de Bathou et de Sarthakh, et passèrent avec une multitude innombrable de delà la porte de Derbend. C'étaient de grands personnages et des princes de premier rang, nommés: Balakha, Touthar, Qouli, que nous avons vus nous-même, petits-fils de Dchingiz-Qan, et que l'on disait fils[3]) de Dieu. S'avançant avec des charriots, ils avaient aplani et rendu commodes tous les chemins par où ils passaient; mais par leurs exigences d'impôts et par leurs exactions ils causaient partout d'horribles souffrances; mangeant et buvant sans cesse, ils mettaient les peuples à deux doigts de la mort. Voici quelques exemples entre mille. Arghoun avait imposé le mali et le khaphtchouri[4]), taxes auxquelles Houlavou ordonna de joindre celle dit thaghar. De tous les gens inscrits au registre royal on exigeait 100 litras de froment, 50 de vin, 2 de riz et de *dzndzat*, trois *topracs*, deux cordes, un blanc (monnaie), une flèche, un fer à cheval, sans compter les autres présents, le 20ᵉ animal et 20 stacs[5]). A celui qui n'avait pas ces choses, on enlevait ses fils et filles, au lieu de la contribution. C'est ainsi que le monde était foulé et ruiné.

Or l'armée thathare, quoi qu'il lui en coutât d'abandonner ses domaines, se retira cependant, par crainte d'Houlavou, que l'on redoutait à l'égal du qan, et passa au pays de Grèce, dont le sultan s'avança pour leur livrer bataille, mais il ne put tenir, et s'enfuit dans l'ile d'Alaïa[6]). Pour eux, ils passèrent au fil de l'épée les peuples de ses domaines, jusqu'à la mer Océane et au Pont-Euxin. Ils exterminèrent et ravagèrent la ville de Carin,

---

1) Berké et Barakhsar, chez Klaproth, Barkacha, Ven., étaient frères de Bathou et oncles de Sartakh; Aboulfaradj dit que ce dernier fut tué en route, lorsqu'il rentrait dans sa principauté.

2) Ven. Manuscrit, en un mois.

3) Kes deux éditions portent fils au pluriel, tandis que la tradition de l'origine divine ne devrait se rapporter qu'à l'aïeul de ces princes. Sur leur sujet, sur les noms divers qui leur sont attribués, ainsi que sur leur généalogie, v. Hist. de Gé. p. 567.

4) Mosc. Phakhtchouri. Je n'ai pas réussi à définir la nature de chacune de ces taxes; v. Addit. et écl. p. 438. Les mongolistes ne sont pas fixés à ce sujet.

5) Ven. vingt blancs, *spitaci*.

6) V. sup § XLVII Ven. Promontoire et rochers sur la côte de Pamphylie. Ala-ed-Din, sultan de ce pays, périt en 1255, de la main de son favori; son fils Rocn-ed-Din Khourchah lui succéda et † en 1257.

Ézenca, Sébaste, Césarée, Icone et les contrées environnantes, après quoi, par l'ordre d'Houlavou, ayant amené leurs bagages dans leurs anciens quartiers, ils firent des razzias dans toutes les directions.

Le roi d'Arménie Héthoum, qui avait visité Mangou-Qan, Sarthakh et Houlavou, était avec eux, auprès de Batchou-Nouïn, qui l'envoya avec une armée nombreuse en Cilicie. Le prince offrit de riches présents à Batchou, et le servit si bien, avec ses troupes, que celui-ci écrivit à son sujet, à Houlavou, une lettre d'éloges et de félicitations.

Houlavou, qui était homme de guerre, se mit à la tête de son armée et marcha contre Alamout, au pays des Moulhids [1]), dont il s'empara. Cette ville était bloquée depuis plusieurs années par les troupes royales, quand Aladin fut tué par ses fils, qui se rendirent auprès d'Houlavou. Par son ordre toutes les places fortes d'Alamout furent démantelées, après quoi toutes les troupes et peuples soumis à son autorité durent se réunir en une seule armée, pour marcher contre Bagdad, la grande ville de l'empire musulman, située entre la Perse et la Syrie, et qui n'avait pas encore été prise. Le khalife qui y résidait était parent de Mahomet. A ce khalife ou successeur — de Mahomet — obéissaient tous les sultans de religion musulmane, Turks, Kourdes, Persans, Ismaélites et d'autres nations; il était leur chef et commandant suprême, tous étaient liés à lui par des traités et lui rendaient hommage, comme au compatriote et au parent du fondateur de leur religion, de l'auteur de leur égarement. D'autres chefs, des domaines de Bathou, tels que Qouli, Balakha, Touthar et Ghataghan, se rendirent aussi à cet appel [2]); car tous respectaient Houlavou comme qan, lui obéissaient et le redoutaient.

---

§ LXI. Sac de Bagdad.

En 707 arm. — 1258, le roi de la terre [3]), le maitre du monde Mangou-Qan rassembla d'innombrables multitudes et marcha vers les contrées lointaines du SE., contre le peuple des Naïngas — ou Nangas — révolté contre lui et refusant l'impôt payé par les autres nations. C'étaient des gens belliqueux, habitant un pays très fort, idolâtres, mangeant leurs vieillards, des deux sexes [4]). Tout le clan rassemblé, fils, petits-fils et arrière petits-fils,

1) V. le Livre de M.-Polo, éd. Pauthier, p. CXXVII, 97—103, sur les Assassins et leur extermination. V. aussi Hist. du Bas Emp. t. XVII, p. 465, en 1256, et Hist. de Gé. p. 529—532, 539, 541. Le blocus d'Alamout avait duré, sinon 7 ans, comme dit l'historien, au moins 4 ans.

2) Le mot ղալան manque dans les dictionnaires.

3) Cf. § LXVI.

4) Par les Naïngas ou Nangas, comme on lit dans l'éd. de Venise, et la variante Nankias, proposée là, je crois qu'il faut entendre le pays de Ngan-nan ou Cochinchine, où Mangou fit en effet une expédition, en la dernière année de sa vie. Après l'avoir soumis, il entra dans la province de Sé-tchouan, de la Chine méridionnale, et assiégea la ville de Ho-Tchéou. Au bout de six mois, les maladies se mirent dans l'armée mongole, Mangou lui-même en fut atteint et mourut au mois d'août 1259; Hist. des Mong. p. 555.

écorchaient avec la bouche leurs vieux parents, leur enlevaient la chair et les os, les faisaient bouillir et les mangeaient, sans rien laisser. De la peau on faisait une outre, et on la remplissait de vin, que l'on buvait par le membre viril, non les étrangers, mais les personnes de la famille, comme issus d'eux et habitués à manger et à boire de la sorte. Par respect, l'os du crâne, environné d'or[1]), servait de coupe toute l'année. Mangou alla leur livrer bataille, les vainquit et les soumit. En retournant chez lui, il tomba malade et mourut. Son frère Arikh-Bongha lui succéda sur le trône.

Cependant le grand Houlavou, son frère, mis par lui à la tête de l'armée orientale, commanda à tous ses sujets, en général, de marcher contre Bagdad, la métropole des musulmans, la résidence de leur souverain. Le roi qui y trônait s'appelait, non sultan ni mélek, suivant l'usage de donner ces titres aux maitres des Turks, des Kourdes et des Persans, mais khalife, i. e. successeur de Mahomet. A cause des affreuses chaleurs du pays, le grand Houlavou marcha contre lui en automne et en hiver, avec l'innombrable multitude des peuples ses sujets. Avant de partir, il avait ordonné à Batchou-Nouïn et aux troupes qui étaient avec lui, au pays de Grèce, de bloquer le grand fleuve Tigre, sur lequel est construite la ville, afin que nul ne pût s'enfuir en bateau et passer à Catisbon ou dans la forte place de Basra.' Pour exécuter immédiatement cet ordre, les Thathars avaient réuni par des ponts de bateaux[2]) les rives du grand fleuve, et y avaient jeté, dans le courant et au fond, de solides filets, avec des poids et épieux en fer, afin que personne ne s'échappât à la nage, assez loin de la ville pour que personne ne s'en aperçût. Cependant le khalife Monstasar[3]) fier et confiant dans ses forces, envoya de gros bataillons contre ceux qui gardaient le fleuve, sous la conduite d'un chef, nommé Dadar[3]), gouverneur de son palais. Celui-ci eut d'abord l'avantage et, ayant tué aux Thathars environ 3000 hommes, la nuit venue, se mit imprudemment à boire et à manger. Il transmit au khalife ce message: «J'ai battu complètement l'ennemi, demain j'achèverai le peu qu'il en reste.»

Cependant, toute la nuit suivante, les rusés et industrieux Thathars prirent les armes, se formèrent et cernèrent le camp des musulmans: parmi eux se trouvait le prince Zakaré, fils de Chahanchah. Au point du jour ils mirent l'épée à la main, massacrèrent ou jetèrent dans le fleuve tous les musulmans, dont il s'échappa à-peine un petit nombre. Le même matin, le grand Houlavou environna la ville et assigna à chacun une coudée du mur à renverser, tout en veillant à ce que personne ne sortît. Il envoya également le brave Prhoch[5])

1) Mosc. omet cette circonstance, et ajoute les mots «par respect.» Sur cette campagne, v. le Livre de M.-Polo, p. CXXVIII, CXLIII, 47.

2) Marco-Polo: un pont de bois flottant.

3) Mostazem-Billah, qui fut le dernier khalife; cette fausse lecture, qui s'est répétée chez les historiens arméniens, peut s'expliquer de la sorte. D'abord Mostazem-Billah était fils de Mostanser II, † en 640 H. — 1242; puis après la mort de Mostazem, un frère de son père fut reconnu khalife par Bibars, sultan d'Égypte, sous le nom d'Aboul-Kasem Ahmed Mostanser-Billah, livra quelques combats aux Mongols et disparut, on ne sait comment, de la scène.

4) Mosc. Dadar; lis. Davatar ou Dévatdar, porte-écritoire, secrétaire en chef: c'est un titre d'office, porte alors par un certain Eibeq.

5) V. la généalogie de ce personnage, Introd. à l'Hist. de Siounie, p. 180.

et quelques autres messagers au khalife, pour l'engager à se soumettre et à payer tribut au qan. Celui-ci répondit avec arrogance et dédain, se nommant lui-même dchihangir [1]), maître de la mer et du continent, se vantant de posséder l'étendard de Mahomet: «Il est ici, disait-il, si je le mets en mouvement, toi et l'univers entier vous périrez. Tu n'es qu'un chien et un Turk, comment te paierais-je tribut, ou t'obéirais-je?» Sans s'offenser de ses dédains, sans écrire rien d'orgueilleux, Houlavou [2]) dit: «Dieu sait ce qu'il fait.» Il donna le signal de faire crouler le rempart, ce qui fut exécuté d'un seul coup, puis de le relever et de le garder avec vigilance, ce qui fut fait. Quoique la ville regorgeât de monde et de soldats, durant 7 jours que les ennemis restèrent sur le rempart, nul ne lança une flèche ni ne tira l'épée, soit du côté de la ville, soit de la part des Thathars. Après le 7e jour les habitants commencèrent à demander quartier, et à s'échapper, en parlant de paix et de soumission. Houlavou ayant ordonné d'y prêter la main, des masses de peuple sortirent par les portes, en se bousculant les uns les autres, à qui arriverait le premier auprès de lui. Il les distribua parmi ses troupes, et enjoignit de les éloigner de la ville et de s'en défaire secrètement, à l'insu des autres: tous furent massacrés. Au bout de quatre jours le khalife Mousthasar sortit, avec ses deux fils et avec les plus grands personnages, emportant, pour en faire hommage à Houlavou et à ses grands, des quantités d'or, d'argent, de pierreries et d'étoffes précieuses. Houlavou l'accueillit d'abord avec honneur, tout en lui reprochant d'avoir tardé, au lieu de venir en toute hâte faire sa soumission. «Qui es-tu, toi, ajouta-t-il, un Dieu ou un homme? — Un homme, un serviteur de Dieu. — Dieu t'a-t-il ordonné de m'injurier et de me traiter de chien, de ne pas me donner, à moi, le chien de Dieu, le manger et le boire? Maintenant le chien de Dieu, affamé, te dévorera,» et le tuant de sa propre main: «C'est un honneur pour toi, que je t'aie tué moi-même et n'aie pas chargé un autre de le faire.» Il ordonna à son fils de tuer un de ceux du khalife et de livrer l'autre en offrande aux eaux du Tigre: «Car il n'est pas coupable envers nous, et nous a aidés à détruire ces insensés. Cet homme, ajouta-t-il, a causé par son orgueil une grande effusion de sang. Qu'il aille en rendre compte. Pour nous, nous en sommes innocents.»

Ayant mis à mort le reste des grands personnages, il ordonna à ses troupes, gardant le rempart, d'en descendre et de massacrer les habitants, grands et petits; celles-ci se rangeant en ordre, comme les épis d'un champ, firent périr une multitude innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants; le fer ne cessa de fonctionner durant 40 jours, jusqu'à ce que leurs bras succombant à la fatigue, les meurtriers épuisés louèrent des bras mercenaires, pour continuer l'affreux carnage. Cependant l'épouse d'Houlavou, sa femme principale, nommée Tokhouz-Khathoun, qui était chrétienne, eut pitié de ses coréligionaires, hérétiques nestoriens, ou chrétiens d'autres nations, qui vivaient à Bagdad. Elle pria son

1) En persan «possesseur du monde;» c'est aussi le nom propre de plusieurs héros célèbres.

2) Ven. écrit toujours Հօլաւուն, qui se transcrit Holauoun, ou Holavoun; le manuscrit, Holav, ou Holau.

époux d'épargner les chrétiens: Houlavou leur laissa même leurs biens et propriétés, mais il permit à ses gens de s'emparer des biens et propriétés *du reste* des habitants. Ils recueillirent tous une quantité d'or, d'argent, de pierreries, de perles et d'étoffes précieuses; car la ville était tellement riche qu'on ne trouve pas sa pareille dans l'univers. Houlavou prit pour sa part le trésor du khalife, d'où il tira 3600 charges de chameau; des chevaux, mulets et ânes, on n'en sait pas le nombre. Il scella de son sceau les autres maisons, pleines de richesses, et y laissa des gardiens, car il ne pouvait tout emporter. La magnificence en était extraordinaire; car il s'était écoulé 515 ans depuis la fondation de la ville par Djaphar l'Ismaélite, en 194 arm. — 745, sur le fleuve Tigre, au-dessus de Ctésiphon, à environ [1]) 5 jours de marche en avant de Babylone. Étendant partout sa domination, comme une sangsue insatiable, elle avait envahi l'univers. Or maintenant, en punition du sang versé et des crimes commis par elle, elle fut mise à l'écart en 707 arm. — 1258. La mesure des iniquités étant comblée devant Dieu, qui sait tout, et qui rétribue justement, dans une mesure impartiale, l'audacieuse et absurde domination des musulmans cessa, après avoir duré 649 ans [2]). Bagdad fut pris le premier jour du carême, un lundi [3]), 20 du mois de navasard mobile.

Tout cela m'a été raconté par le prince Hasan, dit Prhoch, fils du pieux Vasac, fils d'Haghbac; frère de Papak et de Mecdem; père de Mecdem, de Papak, d'Hasan et de Vasac; témoin oculaire et auriculaire des faits, et jouissant auprès du qan de beaucoup de considération. [4])

---

1) Ven. et manuscrit omettent ce mot; Dulaurier, à sept journées.

2) Ven. Dulaurier, 647 ans; manuscrit, 645 ans.

3) Mosc. un samedi.

4) Résumé des faits:

1. Siége de Bagdad. Dans l'Hist. de Gé. p. 548, n. 3, j'ai résumé les indications fournies par d'Ohson: du 22 janvier au 13 février, prise de la ville, et au 21 du même mois, mort du khalife. L'annaliste géorgien dit que le roi David et les Géorgiens prirent aux opérations une part très active, et que le siége ne dura que 12 jours; suivant Aboul-Féda, la ville fut prise le 20ᵉ jour du second mois de l'année 656 Hég. commencée le 8 janvier: donc, le 26 février. Suivant M. de Hammer, Houlagou était sur le rempart de la ville le 5 février; le 15, il entra dans Bagdad; le 20, mort du khalife; v. Add. et écl. p. 435. Malakia-Abégha, Vardan, l'Itinéraire d'Houlagou, n'entrent là-dessus dans aucun détail.

2. Mort du khalife. Suivant l'Annaliste géorgien, Mostasem fut mis à mort par Elgan-Nouïn, et son fils par Abagha, fils d'Houlagou; Malakia-Abégha dit qu'après avoir été détenu trois jours dans un cachot, il fut foulé aux pieds par les gens d'Houlagou: c'est une tradition que l'on voit reproduite dans une miniature du Livre des merveilles, manuscrit du XIVᵉ s. (Magas. pittor. t. XXIII, p. 304), où, comme chez Malakia, Halcon fait présenter au khalife un plat d'or, pour sa nourriture: il le laissa là mourir de faim.

3. Fondation et durée de l'existence de Bagdad. Notre auteur, dans le § II de son livre p. 37, attribue la fondation de Bagdad au second khalife abbasside Abdallah, sans date, mais au milieu du VIIIᵉ s. de notre ère; le même, plus loin, p. 41, dans un passage qui paraît être interpollé, et non en son lieu, à un khalife Dchambr, en 194 arm. 1074 syr., à 4 journées de Babylone. Or Dchambr est bien le même que Djaphar, l'un des noms du khalife Almansour, mais l'an 194 répond à 745 de J.-C., et 1074 à 762, 3, ce qui est plus près de la vérité.

§ LXII. Sac de la ville de Moupharghin.[1])

L'année même du sac de Bagdad, à l'approche du printemps, le grand Houlavou réunit une armée, qu'il confia à son fils cadet Djasmout[2]), et envoya avec lui l'inspecteur en chef de sa maison, Iligia-Nouïn[3]), pour aller se divertir du côté de l'Euphrate, à piller et à soumettre ces contrées. Comme ils passaient par la ville des martyrs ou Moupharghin, ils l'invitèrent à se soumettre et à fournir des vivres et des contributions, moyennant quoi ils ne seraient pas inquiétés. Le sultan, qui était de la famille des Édélians[4]), ne se rendit pas, et ayant rassemblé des troupes, se jeta sur leurs traces et en tua quelques-uns, puis il se retira dans la ville et se fortifia à l'encontre des Thathars. Ceux-ci laissèrent là un corps d'armée et allèrent jusqu'au grand fleuve Euphrate, en Mésopotamie, où il prirent ce qui se trouva, puis vinrent se joindre aux troupes observant la ville des martyrs. Ayant rejoint

---

Le fait certain et reconnu est que Bagdad fut fondé en 145 Hég. commençant 1[er] avril 762, par Abou-Djaphar Almansour, second khalife abbasside: ainsi cette ville avait duré 762—1258 soit 496 années chrétiennes, ou 145—656 soit 511 années musulmanes.

Quant à la durée du khalifat, elle avait été, à partir de 622 de J.-C. jusqu'à 1258, de 636 ans, et en ajoutant 10 ans, avec les Arméniens, dont quelques-uns font remonter l'ère musulmane aux premières manifestations de la mission de Mahomet, de 646 années chrétiennes, 666 musulmanes. Cf. sup. p. 29, n. 5; Mém. de l'Académie, t. IV, N. 9, p. 19; Dulaurier, Chronique arménienne, p. 210—224.

4. Date précise de la prise de Bagdad. En l'année arménienne vague 707, le 1[er] de navasard tombait, suivant P. Khatchatour Sourmel, le 17 janvier 1258, suivant M. Dulaurier, le 16; or en cette année Pâque tomba le 24 mars, et le 20 de navasard, premier lundi du carême, le 4 février;

1258 | 19 | 4 | 7			4	a 4
114	66	19	20	b 2
118		× 4	6	c 5
114		76	+6	d 1
4		+ 15	36 : 7 = 1	e 1
2		91 : 30 = 1		
5			22 + 1 + 1 = 24 M.	

Quant aux contradictions des autres dates, données par Kiracos, elles ont été relevées, sans pouvoir être ajustées ensemble, par le P. Alichan; Vardan, p. 150; Kiracos, p. 186, et par moi, Addit. et écl. p. 437. Les sources syriaques sont presque conformes aux renseignements fournis par Kiracos. En effet, suivant Bar-Hebræus, le premier combat sous Bagdad eut lieu le 8 du 1[er] mois arabe (656 Hég.), donc le 16 janvier; l'entrée dans la ville, le 25, donc le 2 février 1258. Suivant Assem. t. III, ii, p. CCII, citant l'historien Nestorius, du XIV[e] s., Bagdad fut pris le 4 février 1569 d'Alexandre, 1258 de J.-C.; ou le 28 de moharrem 656 Hég. Pour le reste, v. Dulaurier, Chron. arm., p. 248, fondation; p. 339, prise de Bagdad.

J'ai commis plusieurs erreurs dans la traduction de ce § de Kiracos, dans les Addit. et écl. p. 436, erreurs dont je pourrais m'excuser en les imputant au mauvais état du manuscrit que j'avais seulement à ma disposition en 1851: j'aime mieux les avoir corrigées dans ma nouvelle traduction et réclamer l'indulgence du lecteur. Ce qui est impardonnable, c'est d'avoir, p. 437, donné l'année 1258 pour bissextile. J'ai aussi relevé quelques lapsus dans la traduction de M. Dulaurier, mais je ne crois pas non plus devoir m'étendre là-dessus plus longuement.

1) Ven. de la ville des martyrs. S. Maroutha, à la fin du IV[e] s. de notre ère, fit bâtir une grande citadelle à Tagrit ou Miafarékin, à 20 stades au N. d'Amid, sur la gauche du Tigre, et y fit transporter les reliques des martyrs morts en Perse, pour la foi, au temps de Sapor et de Constantin-le-Grand, et sous Iezdédjerd; de là le nom de Martyropolis, qui fut donné à cette ville.

2) Ismout ou Ichmout, le même qui avait présidé à la prise d'Alamout, en 1256.

3) Ven. Iligi.

4) i. e. des descendants de Mélek-el-Adel, frère de Saladin: Mélek-el-Kamel, fils d'Adel, était alors maître de Miafarékin; S.-Martin, Mém. II, 273. Il doit y avoir une erreur chez d'Herbelot, Bibl. or. p. 732, qui place la mort d'Achraph à Damas, en 635 H. — 1237, puis à Miafarékin en 658 — 1259. On peut voir chez Et. Orbélian, chez Malakia-Abégha et autres, quels princes arméniens et géorgiens prirent part aux opérations du siége.

Houlavou, ils lui racontèrent ce qu'ils avaient fait, et la révolte de la ville. Lui, il fit partir un corps nombreux, sous les ordres d'un certain Tchaghata, chef de l'avant-garde thathare, et le prince chrétien Prhoch, dit Hasan. Ces deux hommes braves et illustres durent investir la ville de tous les côtés, sans laisser entrer ni sortir personne. Dès leurs arrivée, ils attaquèrent vigoureusement la place, au moyen de balistes et de catapultes, et coupèrent la rivière qui la traversait[1]). Les habitants ne se défendaient pas avec moins de courage et tuèrent quantité de Thathars et de chrétiens, leurs auxiliaires. Le siége s'étant prolongé de la sorte plus de deux ans, la famine se fit sentir. On mangea les animaux purs et impurs, puis les hommes, faute d'aliments, les forts dévorant les faibles. Quand les pauvres eurent succombé, ils se jetèrent les uns sur les autres, les pères sur leurs fils, les femmes sur leurs filles, sans pitié pour le fruit de leurs entrailles. L'amant méconnut l'objet chéri, l'ami sa connaissance; la disette fut telle, qu'une livre de chair humaine se vendait 70 dahécans, encore l'homme et les autres provisions manquèrent-ils[2]). Ce malheur fut ressenti non-seulement là, mais dans bien d'autres contrées soumises aux Thathars, épuisées par les réquisitions et par les transports de vivres et de boissons, au profit de l'armée assiégeante. Beaucoup mouraient du froid causé par les neiges, couvrant les montagnes durant l'hiver.

Cependant la forte contrée de Sasoun se soumit à l'esclavage des Thathars; elle mit sa confiance dans le prince Sadoun[3]), fils de Cherbarok, petit-fils de Sadoun, chrétien de religion, pratiquant la vertu et jouissant d'un grand crédit auprès d'Houlavou, qui le voyant si robuste et si décidé de sa personne, l'avait mis au premier rang de ses braves, et lui avait confié le pays de Sasoun.

Quand les horreurs de la famine eurent fait de la ville un désert, elle fut prise, et ce qui s'y trouva d'habitants, extenués de faim, massacré. Le sultan et son frère furent amenés vivants à Houlavou, qui les fit mettre à mort, comme indignes de vivre et responsables de tout le sang versé à cause d'eux. Quant aux églises, elles furent respectées, ainsi que les nombreuses reliques des saints, recueillies par S. Maroutha, de diverses contrées,

---

1) Les Mongols n'étaient pas si barbares qu'on pourrait le croire, en voyant ces nomades sortir de leurs déserts pour venir conquérir le monde. Notre auteur les qualifie plusieurs fois de profondément ingénieux et gens de ressources: c'étaient des qualités naturelles chez eux, auxquelles ils joignaient les moyens des peuples plus civilisés, conquis par leurs armes. On voit dans le Livre de M.-Polo, qu'Houlagou, en partant de son pays, avait fait venir de Chine une compagnie de 1000 ingénieurs, pour les machines à lancer des traits, de la naphte et des pierres, et qu'il employa des balistes au siége d'Alamout et d'autres places; éd. Pauthier, p. CXXVII; cf. d'Ohson, t. III, p. 134, et ci-dessus plusieurs passages annalogues, qui prouvent l'industrie et l'habileté de ces nomades

2) Cf. Vardan, p. 184, et Malakia-Abégha, p. 454. Le dahécan ou dirhem d'argent vaudrait environ 15 ou 18 k. a. 60 à 72c. Malakia dit seulement «30 drams.»

3) Ce prince descendait de Sadoun, le commandant d'Ani sous le roi père de Thamar, et de Kourd, mentionné plus haut § XIV, protecteur de Mkhithar Goch. Il se rendit célèbre en Géorgie, pour avoir triomphé d'un lutteur mongol réputé jusque-là sans rival (Hist. de Gé. p. 555), jouit de la faveur d'Houlagou et fut fait atabek. Sasoun, au SE. de Moufarghin, est un pays montueux où avait de toute antiquité dominé la famille Ardzrouni, à laquelle se rattachait l'origine du personnage; v. Malakia-Abégha, p. 457, sur la lutte de Sadoun contre l'athlète mongol.

dont les chrétiens auxiliaires firent connaitre le mérite aux ennemis, et les apparitions dont ils avaient été témoins. Par exemple, une vive lumière s'était montrée sur les remparts, et des hommes resplendissants étaient apparus. La ville fut prise en 709 arm. — 1260, à l'époque du grand jeûne quadragésimal.[1])

§ LXIII. Ce qui arriva du côté de la Mésopotamie et de la Syrie profonde — Cœlé-Syrie.

Ayant rassemblé derechef sa nombreuse armée et marché vers la Syrie, le grand Houlavou dispersa ses coureurs à Halep, à Damas, à Kharhan, à Ourha, Amid et autres contrées: pour lui, il s'arrêta à guerroyer sous Halep. Le sultan y résidant, de la race d'Ousouph Salah-ed-Din, le conquérant de Jérusalem, lui fit résistance; au lieu de se soumettre, il lui ferma les portes de la ville et se battit vaillament. Ayant investi la place de tous les côtés, le grand Houlavou la prit de force, au bout d'un long temps, et le massacre commença. Le sultan donc et les grands qui étaient avec lui, renfermés dans la citadelle, se prirent à demander grâce et à se soumettre au chef thathar, qui se laissa fléchir. L'ordre fut donné de cesser le carnage, et au sultan[2]) de venir faire soumission et de payer tribut.

Houlavou se rendit à Damas, dont les habitants sortirent à sa rencontre, avec de grands présents, valant de grosses sommes; il les reçut avec bienveillance, s'empara de Hems, de Hama et de plusieurs autres cités; envoya des troupes contre la forte place de Merdin, qui lui coûta à prendre beaucoup de peines et de temps, et extermina quantité de bandits, nommés Qadjars, inquiétant les peuples et les voyageurs. C'étaient des Turks, cantonnés dans d'épaisses forêts, dans des lieux forts et d'accès difficile, des soudards, redoutables surtout aux chrétiens: beaucoup furent tués, la plupart faits captifs. Ayant laissé là 2000 hommes d'armes et des gouverneurs, il vint hiverner dans la plaine d'Hémian[3]) — Hamadan.

Cependant le sultan de Misr[4]), ayant réuni une grosse armée, marcha contre les gouverneurs thathars, dont le principal, nommé Khith-Bougha, de la tribu naïmane, chrétien

1) S.-Martin, Mém. I, II, p. 273; il est certain, d'après le témoignage de tous les écrivains musulmans, que Martyropolis se défendit près de deux années; Et. Orbélian dit «un an; des ans et des mois, *ամ՝ մի պաշարեալ; ամօք և ամսօք*» Hist. de Siounie, p. 227, 8. Elle tomba au pouvoir des Mongols en 658 H., commencé 18 décembre, 1259, 60, en 708 arm. comm. 17 janvier 1259. Ces indications n'ont rien d'aussi positif que celle de Kiracos «dans le carême de l'année 708 — 1259,» qui ne laisse de latitude que pour trois mois, Pâques étant cette année le 13 avril.

2) C'était Mélek-en-Naser Salah-ed-Din, qui fut mis à mort par l'ordre d'Houlagou, en 658 H. — 1259. V. Hist. de Gé. p. 556, 7.

3) Cette orthographe du nom d'Hamadan se retrouve encore chez Et. Orbélian, Hist. de Siounie, p. 222, où M. S.-Martin, malgré toute sa sagacité, n'a pu s'expliquer la cause d'une telle altération.

4) Le sultan mameluk Koutouz

de religion, s'avança contre le sultan et, après avoir bravement combattu, fut massacré avec toutes ses troupes, car les Égyptiens étaient nombreux. La bataille avait eu lieu dans la plaine au pied du mont Thabor[1]); Khith-Bougha avait avec lui beaucoup d'Arméniens et d'Ibériens, qui comme lui furent massacrés. Cela eut lieu en 709 arm. — 1260.

---

§ LXIV. Mort du pieux prince Dchâlal.

Cependant le roi d' Ibérie, David, fils de Lacha, qui était soumis au Thathar, succombant sous le poids des exactions nombreuses, dont lui, les princes et la nation entière supportaient l'écrasant et intolérable fardeau, abandonna Tiflis, son trône et tous ses biens. Il s'enfuit au fond de l'Aphkhazie et dans les fortes positions du Souaneth, avec une suite de grands princes, tourmentés, inquiétés, ruinés, ayant engagé leurs villes et territoires, sans pouvoir assouvir l'insatiable avidité de ces sangsues. Sa fuite fut tellement précipitée, qu'il ne réussit pas à emmener sa femme, la reine Gontsa, ni son fils Démétré nouveau-né, mais seulement son fils aîné Giorgi. Le grand ostican Arghoun, ayant réuni des troupes, suivit donc le roi fugitif, afin de l'arrêter; mais ayant été distancé, il promena sans pitié le fer et l'esclavage dans beaucoup de territoires, ruina et ravagea à fond Gélath, sépulture des rois d'Ibérie, et exerça les mêmes fureurs sur l'église patriarcale d'Atsqour. Toutefois une légion de cavaliers ibériens s'avança inopinément et, avec une valeur héroïque, telle que la flamme courant à travers les roseaux, massacra bon nombre des gens d'Arghoun. Pour eux, ils se retirèrent sans perte: c'étaient environ 400 hommes[2]). Arghoun eut peur; n'osant pousser plus loin ses recherches, il revint près d'Houlavou et machina au fond de son cœur la méchanceté suivante. Il fit mettre en prison la reine d'Ibérie Gontsa et sa fille Khochak, le grand prince Chahanchah, Dchalal-Hasan, maître de Khatchen, et bien d'autres. Sous prétexte d'arriéré d'impôts, il tira d'eux de grosses sommes, et à grand'peine épargna leur vie. Quant au pieux et vertueux prince Dchalal, il le soumit à d'intolérables tortures et le poussa à bout par des exactions au-dessus de ses moyens. On lui mit la cangue au cou, des chaînes de fer aux pieds, et cela parce que c'était un chrétien fervent, et que ses ennemis, tous musulmans, excitaient le musulman Arghoun à le faire mourir. «C'est lui, disaient-ils, le plus grand ennemi de notre religion.» Il le fit mener à Qazouïn. Le prince souffrait tout, en louant Dieu, car il était grand connaisseur des divines écritures, jeûnait,

---

1) Cf. Vardan, tr. russe, p, 186; Malakia-Abégha, p. 458. C'est la bataille d'Aïn-Djalout, la source de Goliath, dans le territoire de Damas, qui eut lieu réellement en 658 H. — 1260, le 25 du 9e mois, donc vers le 3 octobre.

2) V. Hist. de Gé. p. 557, les détails de cette affaire.

priait, observait la tempérance dans le manger et le boire, et soupirait après le martyre. Sa fille Rouzoukan, mariée à Pora-Nouïn, fils de Tcharmaqou, l'ancien chef des Thathars, courut auprès de Tokhouz-Khathoun, épouse d'Houlavou, afin qu'elle tirât son père des mains d'Arghoun. L'ostican impie en eut vent et se hâta d'envoyer des bourreaux, pour tuer nuitamment l'homme saint et juste. Les impies partirent, ils le déchiquetèrent membre par membre, à l'instar de Jacques-le-Martyr. Puisse-t-il, après avoir partagé ses tortures, être honoré par le Christ, notre Dieu, d'une couronne pareille! C'est ainsi que mourut, en 710 arm. — 1261, un homme innocent et religieux, ayant conservé sa foi jusqu'à la fin de sa carrière. Des gens de confiance, envoyés par son fils Athabec, furent chargés de dérober les restes du prince, jetés dans un puits sec; car le Persan qui l'avait gardé prisonnier, ayant vu des choses surnaturelles, une lumière brillante, descendue d'en-haut sur lui, après sa mort, fut touché de compassion, et l'avait jeté dans le puits, afin de l'ensevelir convenablement, après quelque temps. Il montra son cadavre à ceux qui le cherchaient et leur raconta la vision merveilleuse. Ceux-ci le prirent et emportèrent avec joie dans sa maison, et l'ensevelirent dans la sépulture de ses pères, à Gantza-Sar. Sur la route, en rapportant ses restes, ils avaient vu au-dessus d'eux la même lumière. Par la permission d'Houlavou et d'Arghoun, sa principauté passa à son fils Athabec, élevé dans la sainteté, tempérant, humble d'esprit et voué à la prière. Sous quelque prétexte Houlavou fit aussi périr le prince Zakaré, fils de Chahanchah. La même année passa vers le Christ le doux et charitable catholicos d'Aghovanie Ter Nersès, ayant siégé 27 ans. Il eut pour successeur Ter Stéphannos, jeune d'âge.[1])

---

§ LXV. Mort du prince Chahanchah et de son fils Zakaré.

Le grand prince Chahanchah, fils de Zakaré, avait donné sa principauté à Zakaré, l'aîné de ses fils, dont il avait plusieurs: Avag-Sargis, Artachir et Ivané. Lui, il surveillait sa maison, tandis que Zakaré suivait à la guerre les troupes thathares; la bravoure que déployait celui-ci le faisait estimer du grand Houlavou et de l'ostican Arghoun. Il arriva que ce dernier étant en Ibérie, avec une grosse troupe, Zakaré, qui l'accompagnait, alla voir, à l'insu d'Arghoun et de l'armée, sa femme qui était chez son père Sargis, prince d'Oukhthik, prenant part à la révolte de David, roi d'Ibérie. Arghoun l'apprit et en informa Houlavou, qui ordonna de le lui amener chargé de fers, et puis, sur un amas d'autres prétextes, de le tuer, en le déchiquetant membre par membre, et de le jeter aux chiens.

1) Cf. § XI, p. 99.

En apprenant sa mort, au village d'Otzoun, son père Chahanchah éprouva un tel saisissement[1]) de chagrin, qu'il mourut. On l'emporta et on l'ensevelit à Kopaïr[2]), que sa femme avait enlevé aux Arméniens.

§ LXVI. Grande bataille qui eut lieu entre Houlavou et Berkaï.

Les dominateurs du monde et grands généraux de l'E. et du N. étaient parents de Mangou-Qan, qui mourut après la guerre de Nengan[3]), et ses deux frères Arik-Bougha[4]) et Qoubilaï se disputèrent la royauté. Ayant eu le dessus, Qoubilaï massacra et extermina les troupes d'Arik-Bougha, qui s'enfuit du pays, et lui-même devint roi. Houlavou, leur frère, et de Mangou-Qan, soutenait Qoubilaï; Berkaï, leur parent aussi, régnant dans le N., était pour Arik-Bougha. Un autre général, nommé Alghou, fils de Tchaghataï-Qan, fils aîné de Tchingiz-Qan[5]), étant en guerre avec Berkaï, qu'il accusait d'avoir causé par ses conseils la mort de Mangou-Qan, leur parent, envoya prier Houlavou de lui prêter main forte, par le passage de Derbend. Le grand Houlavou fit massacrer cruellement et sans pitié les grands princes, ses égaux, venus des provinces de Bathou et de Berkaï, et résidant auprès de lui, à savoir: Qouli, Balakha, Touthar; Méghan, fils de Qouli, Ghataqan et d'autres, avec leur suite[6]), vieillards et enfants, tout ce qui était près de lui et se disputait mutuellement l'autorité, passèrent par le fil du glaive; très peu échappèrent par la fuite, sans femmes, enfants ni richesses, et cherchèrent un asyle auprès de Berkaï et de leurs autres parents. A cette nouvelle Berkaï réunit des légions en nombre infini, pour venger sur Houlavou le sang de ses proches.[7])

---

1) Mosc. En apprenant la mort de son père, Chahanchah ...

2) Ce couvent situé à quelque distance au SO. de Sanahiu et d'Otzonn, et dont le nom arabe قبر signifie «tombeau,» est remarquable par les sépultures de plusieurs princes Mkhargrdzel, et par deux belles inscriptions géorgiennes, peut-être les dernières où ait été employée l'ère mondaine 5604, comput géorgien. Pour l'intelligence du fait principal, rapporté ici, je remets sous les yeux du lecteur le petit Tableau généalogique suivant:

Zakaria, le généralissime, † 1212 ou 1214.
|
Chahanchah, † en 1261, enterré à Kopaïr ou Kober.
|
Zakaré, l'aîné, mis à mort en 1261; marié à la fille de Sargis, prince d'Oltbis. — Avag-Sargis. — Artachir. — Ivané.
|
Mkhargrdzel, marié à Vanané, fille de l'atabek Sadoun; moine, sous le nom de Giorgi.

V. 6e Rapp. sur mon voyage, p. 137, 8; Mél. asiat. t. V, p. 623, 625.

3) Mosc. Nengran; Ven. Nengnan; c'est le pays de Ngan-nâu, dont il a été question p. 183.

4) Mosc. Aribogha.

5) Tchaghataï était le second fils du conquérant; l'aîné Djoutchi, père de Batou-Qan.

6) V. p. 182.

7) On a vu dans l'Hist. de Gé. p. 541, 567, l'arrivée de ces princes et leur installation dans les apanages, probablement assez médiocres, qui leur furent assignés par Houlagou: il prirent donc part au siége et au pillage de Bagdad. L'auteur arménien Malakia-Abégha, Addit. et écl. p. 451, fait un triste tableau des cruautés, exactions et insolences que commirent ces gens dans l'Arménie, et notamment Qouli, le principal d'entre eux. Il n'est pas dit qu'ils aient conspiré ou se soient révoltés contre Houlagou, mais on conçoit que l'infériorité de leur position dut les y porter; Malakia-Abégha, p. 455, est positif à ce sujet, et raconte les châtiments qui leur furent infligés.

Cependant le grand Houlavou rassembla de son côté une armée considérable, qu'il divisa en trois corps: il confia le premier à son fils Abagha, qui prit avec lui l'ostican Arghoun et fut envoyé dans le Khorasan, pour secourir Alghou, de ce côté. Un autre corps fut rassemblé à la porte des Alains; pour lui, avec le reste des troupes, il marcha plus à l'intérieur que la porte de Derbend, car il n'y a que deux passages, celui de Derbend et celui des Alains. En saccageant une partie des domaines de Berkaï, il atteignit le grand fleuve sans gué, récipient de plusieurs rivières, que les Turks nomment Athel, et qui, comme une mer, coule vers la Caspienne et s'y réunit. Berkaï ayant marché à sa rencontre, avec une puissante armée, et la mêlée s'étant engagée au bord du grand fleuve, beaucoup tombèrent de deux côtés, toutefois la plus forte perte fut pour Houlavou, dont les gens étaient raidis par la rigueur de la neige et du froid; beaucoup aussi se noyèrent dans le fleuve. Houlavou battit en retraite et franchit la porte de Derbend[1]). Cependant un de ses généraux, distingué par sa bravoure, Siramoun, fils de Tcharmaghan, le premier chef des Thathars, tint bon avec ses troupes contre celles de Berkaï et, en couvrant l'arrière-garde, servit à rallier et à sauver les fuyards. En résistant avec calme, il put aussi traverser le pas de Derbend, où fut laissé une garnison, et ils se rendirent dans les quartiers d'hiver de Moughan. La guerre se prolongea de la sorte pendant 5 ans, depuis 710 arm. — 1261 jusqu'à 1265. Chaque année les troupes se rassemblaient et en venaient aux mains durant l'hiver, parce qu'ils étaient retenus en été par d'affreuses chaleurs et par le grossissement des fleuves.

Dans ce temps-là le grand Houlavou commença à bâtir dans la plaine de Garhni une cité vaste et populeuse. Il imposa à tous ses sujets la corvée d'apporter des bois de toute part, pour la construction des maisons et palais de la ville, destinée à lui servir de résidence durant l'été. De sévères et rudes inspecteurs, plus rudes que ceux de Pharaon à l'égard des Israélites, tourmentaient hommes et bêtes; car cent attelages de bœufs étaient employés, rien qu'à charrier de tous côtés les bois, qu'ils traînaient avec peine, à cause du volume et du poids des pièces, ainsi que de l'éloignement et de la difficulté des routes, à travers monts et rivières, et comme on les pressait sans pitié, hommes et bêtes succombaient.

Il fit aussi bâtir de grands temples pour les idoles, auxquels concoururent tous les artistes en pierre, en bois et en peinture. Il y a chez les Thathars une race de gens nommés touïn[2]), qui sont devins et sorciers, faisant parler, par un art diabolique, les chevaux et les chameaux, les morts et les idoles de feutre[3]); ils sont tous prêtres, se rasent la tête et le

1) Comme la guerre entre Berkeh et Houlagou se prolongea plusieurs années, 1261 — 1265, il est naturel que les succès se balancèrent: c'est ce que prouve M. S.-Martin dans ses Mémoires, t. II, p. 284; v. Hist. de Gé. p. 565, sur la part que les Géorgiens prirent à ces expédions; Hist. de Sionnie, p. 233, au sujet des princes arméniens qui y perdirent la vie; le Livre de M.-Polo, Introduction et Préface.

2) Cf. sup. § LIX, à la fin.

3) Kiracos, Malakia-Abégha, Vardan, du Plan-Carpin et tous les auteurs qui ont écrit sur les Mongols, disent qu'ils avaient des idoles de feutre ou recouvertes de feutre, en arménien Թաղ, d'ou Թաղեա, que j'ai

menton, portent au cou un manteau jaune et rendent un culte à tous les êtres, mais spécialement à Chakmounia et à Madri[1]). Ces gens le trompaient, en lui disant qu'ils le rendraient immortel; lui, il les écoutait, ne se mouvait, ne respirait que par eux, se mettait entièrement à leur discrétion et, plusieurs fois par jour, se prosternait devant leur chef. Il mangeait les mets offerts sur l'autel des idoles, et n'honorait personne plus que leurs prêtres: aussi prodigua-t-il pour le temple des sommes folles. Or, sa principale épouse, Tokhouz-Khathoun, qui était chrétienne, aidait et protégeait ses coréligionaires.

En 714 arm. — 1265, il parut un grand signe dans le ciel; un astre s'y montra, du côté du N., de l'E. et du S. En avant de lui on apercevait de longs rayons de lumière, en forme de colonne, l'astre lui-même était bas, s'avançait rapidement et dura environ un mois, après quoi il disparut. Ce n'était pas un de ces astres chevelus[2]) qui apparaissent de temps en temps et marchent de l'O. au N., mais bien des rayons alongés, qui ne cessèrent de devenir chaque jour plus longs, jusqu'au moment où ils ne furent plus visibles.

La même année moururent Houlavou et son épouse Tokhouz-Khathoun. Son trône fut occupé, en 714 — 1265, par son fils Abaqa-Qan[3]), qui épousa la fille de l'empereur de Grèce, Despina-Khathoun[4]), venue dans un brillant appareil. Le patriarche d'Antioche, d'autres évêques, amenés avec lui par Ter Sargis, évêque d'Ézenca, et le vartabied Béner baptisèrent Aba-Qan, puis le marièrent avec la princesse. Il ramassa une grosse armée et marcha contre Berkaï, venu par le passage de Derbend et campé sur le fleuve Kour. Les deux parties occupèrent, l'un une rive, l'autre l'autre, à l'abri de palissades et de fossés profonds.[5])

Répétons sans cesse, Gloire au Christ, notre espoir, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles; Amen!

---

malheureusement transcrit Thaghia, comme s'il s'agissait d'un nom propre; Addit. et écl. p. 440 Je reconnais mon erreur et remercie ceux qui me l'ont signalée; cf. le Livre de M.-Polo, p. 191: «Les Mongols ont de petites figures de bois ou de feutre, qu'ils nomment Ongon . . . , une statue couverte de feutre, sous le nom de Natigay.

1) Mandrin, chez Vardan, p. 195.

2) Ven. C'était un de ces astres . . .

3) Lis. Abaka-Qan.

4) C'était une fille naturelle de Michel Paléologue, nouvel empereur grec de C. P., et non la fille de Jean Vatace, comme le dit Vardan p. 198; v. Hist. du Bas-Emp. t XVIII, p. 135 Promise à Houlagou et s'étant mise en route pour aller auprès de lui, elle apprit à Icone son trépas et dut continuer son voyage.

5) Ce sont les Siba, ar. سيبه, dont parle souvent l'Annaliste géorgien à cette époque.

APPENDICE.

J'ai informé les lecteurs, p. 64 de ma traduction, n. 2, et § LII, LIII, p. 166, que je m'abstiendrais de traduire plusieurs passages de Kiracos, me réservant de suppléer plus tard à cette omission. Un habile arméniste, correspondant de notre Académie, et fort versé dans les matières dont il s'agit ici, M. Petermann, de l'Académie de Berlin, s'est chargé avec la plus complète obligeance de ce pénible travail. Ce sont les cinq pièces suivantes. Le soin et l'esprit de critique dont a fait preuve le nouveau traducteur de la 2ᵉ partie du Canon chronologique d'Eusèbe, sont la garantie de son exactitude dans l'interprétation des textes que nous a transmis Kiracos.

I. A la p. 64 de la trad. avant: Ainsi le Verbe., p. 69 — 70 du texte.

Sed et miscetur cum corpore incorporeum Verbum, et conjungit secum naturam nostram humanam, divinam eam reddendo misturâ[1]) et conjunctione, nec commutationem et variationem subit in conjunctione, quemadmodum neque anima et corpus humanum, licet effigie superior intelligatur veritas[2]), qua ratione analogia existit inter creatorem et creaturam; sed nostrum cum suo ratione incomprehensibili conjunxit, et immutata manserunt accipiens et acceptum; non quidem cohaerendi modo sicut aër et aqua in vase, quod exeundo (effundendo) evacuatur, sed naturaliter conjunctum est (sc. Verbum) supra rationem conjunctione indivisibili et inconfusa et accipiendo naturam Adami, non eam, quam in innocentia et in paradiso, sed quam post peccatum (habebat) et corruptionem. Nam et virgo Maria, ex qua corpus sumsit Christus, e peccatrice Adami natura erat. Attamen per conjunctionem cum natura Dei peccato subjecta (sc. natura) facta est impeccabilis, et cor-

---

1) Leg. զնա խառնմամբն.
2) Leg. ճշմարտութիւնն.

ruptibilis extra contemnendam corruptionis affectionem. Similiter, quando materiae igne conflandae cum igne conjunguntur, rubigo corruptionis, si forte in iis sit, consumitur, sed natura ipsa a corruptione purgata consumtionis expers manet. Nam, cujus initium incorruptibile, quia sine semine natus erat ab immaculata virgine, et finis incorruptibilis, quia corpus ejus non vidit corruptionem, oportet etiam intervallum temporis, quod inter nativitatem (erat) et mortem, fuisse incorruptibile. Non a necessariis et voluntariis affectibus dicimus eum esse incorruptum, scilicet a fame et siti, a dormiendo et laborando, a contristando et lacrymando, quae vere et non specie tantum nobis dant intelligere humanam ejus naturam (incarnationem), sed ab involuntariis et contemnendis affectibus confiteor eum esse incorruptum. Erat enim in illo aliquid simile nostro (nostrae naturae), et erat, quod supra nostrum (nostram naturam), secundum id, quod scriptum est: «Homo est, et supra hominem,» et «Homo est, et quis cognoscet eum?» Jam vero secundum nostram intelligentiam sic factus est conjunctionis modus: in utero Virginis novem mensium tempus habitando, additis quinque diebus ad morem primogeniti, et is, qui uno momento perfectus fieri poterat, de die in diem crescebat, ut hac re adimatur opinio, ac si specie tantum homo sit factus.

II. P. 68 tr. fr., avant Il était dit; p. 75—77 du texte.

Cantica sanctae Deiparae nos non recitare in ecclesiis nostris scriptum erat in hac epistola, quae accusatio omni caret veritate. Etenim tantopere celebratur a nobis Maria, honore coelestium et terrestrium digna Dei mater, ut adeo verba ejus non in feriis diebus cum verbis trium puerorum et Davidis prophetae canamus, sed in dominicis (diebus) tantum, et in festis dominicis, quemadmodum et ii, qui e vobis periti sunt nostrarum institutionum ecclesiasticarum vos certiores faciunt. Iterum in hac epistola scriptum erat illud etiam de nobis: «Unam naturam profitentur Verbi et corporis, qua de causa, ajunt, Apollinaris a nobis damnatur.» Hoc quidem multorum verborum responsione indigeret, sed ob tempus urgens paucis acquiescamus.

Unam dicimus in Christo naturam, non confusione secundum Eutychem, neque diminutione secundum Apollinarem, sed secundum Cyrillum Alexandrinum, quod in libro scholiorum contra Nestorium dicit: «Una est natura Verbi incarnati, quomodo et Patres dixerunt.» Patres autem vocat Athanasium, et qui eum antecesserunt. Ac nos e traditione sanctorum hoc affirmamus, non vero secundum opiniones haereticorum, confusionem aut conversionem aut variationem introducendo (injiciendo) in incarnationem[1]) Christi, unam dicendo naturam, sed pro una persona (hypostasi), quam vos dicitis in Christo, quod rectum

1) Ed. «unionem.»

est, et a nobis confirmatum (confessum). Nostrum quoque «unam naturam» dicere, unum idemque est, et non haereticae opinionis causa; idque exinde apparet, quod, quando distincte loquimur de eâdem re, non in *una* (sc. natura) tantum acquiescimus, sed *duarum* proprietates demonstramus, quemadmodum et de passione et morte ejus supra dicta patefaciunt e sancto Athanasio, qui dicit: «Verbum, quum esset Deus, passioni non obnoxium erat naturâ, sed cum corpore passioni subjecto indivisibiliter unitum incorporeum (sc. passioni fiebat obnoxium),» et qualia sunt multa. Una enim natura non alia de causa a nobis dicitur, quam propter inseparabilem et ineffabilem unionem Verbi et corporis; neque etiam abhorremus a dicendo «*duas naturas*,» quando non significamus divisionem secundum Nestorium, sed ut demonstremus confusionem locum non habere contra haereticos Eutychem et Apollinarem. Sed quemadmodum anima et caro (corpus) hominis diversae sunt naturae, quoniam una coelestis est et altera terrestris, una visibilis et altera invisibilis, una temporalis et altera immortalis, tamen post unionem una natura dicitur homo, non duae, neque, si unam naturam dicimus, confusio intelligitur in homine, ac si animam tantum eum habeamus, aut carnem (corpus) tantum: ita et Christus, licet una dicatur natura, non confusionis ergo sic dicitur, sed propter ineffabilem unionem duarum invicem naturarum. Nam si hac ratione non esset, opus esset non solum duas, verum etiam tres naturas intelligere Christi (in Christo), duas (videlicet) humanas, animam et corpus, et unam divinam. Sed post unionem sublatae sunt dualitates (sit venia verbo) divisionum secundum dicta sanctorum doctorum. Itaque si una natura propter indissolubilem et inseparabilem unionem dicitur, non propter confusionem, et duae naturae, quia inconfusae et invariabiles sunt, non propter separationem, utrumque in termino orthodoxiae (orthodoxae, rectae fidei) est (i. e. fines ejus non transit).

III. P. 72 de la tr., fin du second alinéa; p. 81—84 du texte.

Secundum quod et nomina incarnationis Domini nostri divinitati propria tribuit apostolus dicendo: «Jesus Christus heri et hodie, idemque in aeternum.» Heri sempiternam divinitatem dicit, qua erat cum Patre, et Hodie incarnationem, et «idemque in aeternum» infinitatem[1]). Nam si divisionem novisset apostolus inter humanitatem et divinitatem, deberet dicere: «Verbum Deus heri, et Jesus Christus hodie.» Sed nunquam ostenderunt divisionis modum post unionem neque apostoli, neque doctores ecclesiae, quomodo et Ioannes evangelista corpus tangendo Verbum se dixit tangere. «Manus nostrae, inquit, tetigerunt super Verbum vitae.» Rursus corporis proprietates nonnunquam divinitati tribuunt, quo-

---

1) Ed. «regnum infinitum.»

modo «Deus crucifixus, et sanguis Dei, et passio, et mors» secundum Gregorium Theologum aliosque sanctos. Haec vero, quid aliud significant, nisi ineffabilem unionem esse et indivisibilem? Quapropter et nos confitemur corpus eadem substantiâ, qua nostrum, nam e massa Adami erat et concretum, non specie apparens, forma tantum corporis, quomodo Abrahamo apparuit, idque non modo ante resurrectionem, verum etiam post resurrectionem, ut et ipse adeo dixit: «Tangite me, et videte me eumdem esse; spiritus enim corpus et ossa non habet, uti me videtis habere;» licet secundum vim divinam, quando volebat, leve redderet corpus, quemadmodum eundo super mare, et exeundo e sepulcro obsignato, et portis clausis intrando ad discipulos. Non enim ipse naturae legibus serviebat, sicut nos, sed leges naturae ipsi serviebant, tanquam Creatori; secundum quod et e virginali nativitate aliisque praestantissimis miraculis intelligi potest. Si corpus non erat concretum, quem in cruce clavis affixerunt? aut quomodo mortuum in sepulcro collocarunt? et quem Thomas post resurrectionem palpavit? et si passioni non erat obnoxius (quomodo passus est? et si non erat mortalis corpore) quomodo inclinato capite animam deposuit? Sed voluntarie passus est omnia et potestate, non contra voluntatem et infirmitate, quum ipse dicat: «Potestatem habeo deponendi animam, et potestatem habeo sumendi eam.» At si quis ob voluntarias passiones (affectus), famem et sitim, et fletum, et sanguinis, quo vivificati sumus, effusionem super crucem corpus ejus corruptibile dicat, hoc nos quoque confitemur. Si quis autem propter non voluntarias et contemnendas passiones (affectus), id est propter vitiosas ciborum et potuum evacuationes (effusiones) dicat illud corruptibile, huic non consentimus. Corruptio enim est peccati progenies (fructus), et qui peccatum non commisit, ei non dominata est corruptio. Iterum scripturae testimonio confirmatur, quod passiones non contra voluntatem, sed voluntarie passus est; atque hac corruptionis passiones non voluntarie, sed contra voluntatem ac vi efficiuntur in natura nostra; qui vero hoc dicit, ostendit, non passiones ipsi, sed ipsum passionibus serviisse. Sin vero hujusmodi corruptibilibus passionibus contra voluntatem obtemperabat, apparet, eum et peccato, quod corruptionis pater est, subjectum fuisse, quod absit, ut accipiant aut dicant recte credentes (orthodoxi)! At si quis ad confirmationem humanitatis hoc fuisse dicat, evidentes et non contemnendae passiones, quae scriptae sunt, ad comprobandum sufficiunt, verum eum fuisse hominem; et non scriptis et pejoribus (s. pessimis) haud indiget, qui eum verum Deum confitetur.

Scriptum erat porro de nobis: «Unam Christi dicunt naturam, ac si humanitas in divinitate prorsus submersa esset, guttae instar aceti aut mellis, quae mari injecta evanescit.» His etiam prima nostra verba responsum dant, quibus notavimus, in unione humanam concretam et compositam naturam non commutatam esse in simplicem et compositionis expertem Dei naturam, suamque perdidisse (sc. abjecisse) concretionem, neque simplicem et incorpoream naturam Dei miscendo cum natura corporis mutatam esse aut variatam a sua aeterna simplicitate. Etenim acetum aut mel mari illapsa variantur et corrumpuntur, sicut aqua et vinum. Hujusmodi non est unionis ratio divinitatis et humanitatis. Haec enim (sc. acetum et mel), quum sint corpora, jure (utique) corrumpuntur, si inter se com-

miscentur, sed corpus et incorporeum miscentur et conjunguntur (uniuntur) ineffabili ratione, neque confunduntur inter se aut variantur, sicuti et (neque) hominis anima et corpus; et si tanta (tanto valore) est creata nostra natura, quanto admirabilior intelligenda (cogitanda) est creatricis naturae unio cum creata!

IV. P. 147, 2e alinéa; p. 175—178 du texte.

Sed et metus dubitationis temporis praesentis non me sinit. Eadem enim materia irae Dei, impietas nostra in nobis stabilita est ab adventiciis malis herbas malas (zizania) dispergentis, quum reperiantur apud nos in ecclesia, in potentibus et potestati subjectis, atque invenimur extra canones, terminos patrum nostrorum, apostolorum et patriarcharum. Et propter hanc necessitatem permagnam desideravi [1]) viam quaerere, ipse venire et consulere gregi meo, Christi Dei congregationi mihi demandatae expellens e vobis precibus, excommunicatione, minis omnique arte formam odiosae faciei mali, scilicet peccatum (impietatem), et parturiens vos denuo doloribus, ita ut Christus in vobis figuretur. Sed et aliam necessarii mei adventus causam habebam. Senex enim sum et ad portam sepulcri perveni atque in vitae meae fine desiderio teneor videndi filios meos in Domino, ut vobis ultimam benedictionem tribuam, ac petam a vobis precationes et oblationes (tanquam) viaticum itineris mei ad Christum, et ut fiatis mihi recordatio bona inclyti moribus et incorrupto cultu (religione) coram Deo. Jam vero, quum hoc tempus periculosum ac lubricum sit, non concessit mihi ipsi venire et desiderium meum explere. Nunc alia ratione corroboravit Deus cor meum perterritum [2]), ac misi pro me sedulum doctorem, Wardanum, quem Dei providentia mihi dedit trahendo (eum) ad me e regionibus vestris abhinc annos quinque, quem ubi vidi, et, quantum fieri potest, cognovi, meae personae intercedente Deo in vitam et mortem adjunxi opere et labore amore mihi in aeternum affigens. Sed propter utramque magnam et necessariam afflictionem, de qua superius scripsi, misi hunc ad vos fiducia in Deo posita fore, ut vices meas expleat non ex ejus (ipsius) voluntate ac petitione, sed a corde meo et (mea) voluntate impulsus et per mandatum coactus sicut membrum vivens cum dolore a corpore abscissum, qui cor meum possidet ac verbum (dicendi facultatem) in omni re, ut proferat, quae cum praeceptis Dei congrua sunt. Hic veniet et adportabit vobis terminos (definitiones, vivendi leges) moderatos et factu (observatu) faciles, collectos e canonibus et praeceptis sanctorum patrum in usum clericorum et laïcorum, [quem, precor, intercedentibus sanctis et me spondente de eo, cum amore velitis excipere] a scriptura sacra jussos,

1) Leg. ցանկացայ.
2) Leg. զարհուրեալ.

quos observetis (velim) in salutem vestram et impunitatem in tribunali Dei. At, si quis audire nollet, nec exciperet (sc. eum), et peccata committeret, is veniam non impetrabit, et sanguis ipsius et eversio mundi ab illo flagitabuntur coram terribili et magno tribunali.

Jam vero magnopere spero in Deum, neminem fore, qui obnitatur vitae suae atque saluti, eosque, qui consentiunt obnixe rogo, ut epistolam canonicam cum unoquoque communicent, diligenter in aeternum observent, et omnibus cognoscendam impertiant. Sed epistolam a me missam omnes (velim) episcopi subscribant, mihique per doctorem meum remittant. At et omnis reverenda et veneranda sanctitas a me accipiat venerationem et preces per Wardanum, doctorem meum et vestrum. Itidem accipite et vos sicuti e corde meo ac fide per os ejus petitionem precum et oblationum, quae peto sperans a magnis et parvis in expiationem culpae peccatorum meorum. Etenim, quemadmodum patres filiis debent misericordiam ac benedictionem, item et filiis impositum est, debita patris solvere: atque ego fidei plenus expansis manibus peto a Deo intercedentibus sanctis vitam praebentibus ac precibus beatae Deiparae et omnium sanctorum, ut omnia divina dona et benedictiones et beneficia, quae Pater coelestis dedit per Filium et Spiritum-Sanctum mundo et ecclesiae, et quae a patribus ad filios propagata sunt, ea omnia veniant ac requiescant in animabus et ecclesiis vestris, in terra et principatu, in animabus defunctorum in eorum sepulcris, et vivorum in salutem spiritus (animae) et corporis, ad incrementum et multiplicationem novi Israelis, gregis christiani supra multitudinem et splendorem stellarum, ut fortunentur coelesti[1]) gratia omnes opes vestrae tam stabiles quam mobiles, ut pinguescant et feraces fiant agri vestri et vineae, et omnia rura coelesti rore et gratia Dei impleta, qua de re omnes Deo propinqui coelestes et térrestres dicant: «Fiat, fiat!» Valete et epistolae incompositae ignoscite[2]), quia manu mea ad vos scribere desideravi.

Scripsit alteram quoque epistolam canonicam clericis, quam una cum universali (encyclica) per eosdem misit, his verbis:

V. § LII, p. 166 de la trad.; p. 199—206 du texte.

Professio vera orthodoxorum.

Profiteor Patrem et Filium et Spiritum-Sanctum, tres personas perfectas et unam divinitatem gloriosam (glorificatam), sanctam et pari gloria praeditam Trinitatem, initio et fine carentem, temporis et loci expertem, semper sufficientem et gaudentem, in omni perfecto bono (felicitate, beatitudine) intellectam (cognitam, creditam), quod naturaliter habet,

1) Leg. երկնաւոր.
2) Leg. անմեղադիր զի. անմեղադիր լիջիք.

et sine intermissione et inopia[1]) Trinitatem absolutam, incrementum non accipientem et imminutionis expertem, personaliter divisam, et existentem; nam nomine etiam (եւ) unio exstat[2]), et est celebrata, et celebratur in natura divinitatis, in potestate, voluntate, sapientia, opere, majestate et prae caeteris in natura inexplicabili et misericordia ineffabili. Pater ingenitus, Filius a Patre genitus sine vitio (defectu) et corpore, pari cum Patre natura ante tempora. Spiritus-Sanctus effluvium (emanatio) e Patre, et apparitio (apparentia) a Filio, non Filii instar nativitate (genitura), sed progressus fontis instar, exemplum sibi soli explicabile, et creatis (creaturis) ignotum. Semper cum Patre Filius et Spiritus, Spiritus sicut Patris, itidem et Filii, non mutatus Pater in Filium, aut Filius in Spiritum, aut Spiritus in Filium et Patrem; Pater habens personam et nomen Patris, et Filius habens personam et nomen Filii, et Spiritus habens personam et nomen Spiritus. Non reversio locum habet, nec mutatio nominum et personarum, sed Pater semper Pater, Filius semper Filius, Spiritus semper Spiritus, quem profiteor. Ex hoc et ex amore progressus Filius personaliter secundum nuntiationem archangeli Gabrielis ad virginem Mariam, quae sancta erat spiritu et corpore, redemtionis causa homo factus est ex ea, cancellis (termino circumscriptus) nostrae naturae, spiritus, mens, anima, corpus, omni ex parte perfectus homo peccatricis naturae Adami, unde Maria erat, quam accipiens divinam reddidit sine confusione et commutatione. Inexplicabili et ineffabili mixtura facta est e duabus naturis perfectis, e divina et humana, una persona perfecta, immutabilis et individua natura, haud immutans humanam densam et concretam naturam in non concretam et simplicem naturam divinitatis perdendo quod suum erat, et non confundens (commiscens) simplicem et incorpoream Dei naturam cum natura corporis; lapsus est a sua aeterna simplicitate, licet dicatur, propter indissolubilem unionem incorporeum corpore indui et Verbum incrassari. Mansit Unigenitus unus Filius, una persona, unus Christus, ac revera e duabus conjunctus (unitus) una natura, una voluntas, unus affectus, una actio (operatio), unus partus a Virgine (virginitate), una mater sine patre, qui et ante (omnia) saecula sine matre natus erat. Ac profiteor matrem Immanuelis, Deiparam usque in aeternum, et Immanuelem Deum usque in aeternum, eodem corpore; et, quae post partum oeconomiam omnem, opus Dei profiteor, inferiorem et superiorem, et passionem immeritam, quam propter nos perpessus est, non divisionem, sed unum solum dico in Domino meo, neque intelligo mixtionem, et condemno (excommunico) eum, qui intelligit et dicit mixtionem (confusionem). Atque eadem ratione passionem crucis profiteor, Dei supplicium crucis (crucifixionem) et mortem, non essentialis (divinae) naturae dico mortem, aut sejunctionem a corpore, sed quoniam natura divinitati conjunctus Deus factus est, Deum profiteor, quare mortuus est immortalis, quum animam rationalem manibus Dei traderet. Divinitas non separata est ab animo et corpore, conjuncta indissolubiliter, secundum quam et inferna spiritu destruxit, et mortem occidit, corpusque ejus dissolvit

1) Del. առյ.

2) Rectius al. եւ է զի եւ անուամբ, եւ 'ի միութիւն կացեալ i. e. «ac partim etiam nomine, et unitam.»

corruptionem tanquam Deus et Dei corpus, radios mittendo in omnia sepulcra, multos revocando a morte ad vitam, sciendo (circa) tempus definitum in pectore (internis) terrae, fortior (potentior, potentissimus) numero resurrexit, non solus (unice) sicut Jonas e pisce, sed cum plenitate animarum a morte devoratarum, quae inde ab Adamo, ex infernis, et numerosis corporibus in pulverem redactis et sepulcris exiit virginitate sigilli non soluti (s. sigillo virginitatis non soluto) e sepulcro, sicut ex utero Mariae, et sublatus intravit in coelos virginitate indivisa, quemadmodum in tabulatum superius portis clausis, ut appareat eum corporis natura superiorem esse. Etenim corporis natura mortalis, corruptioni subjecta est et affectibus, si sola per se est, ac nequit incognito intrare in corpus, sed Domini (sc. natura) et Dominus, qui verum hominem cum sua limitatione in se continet, sed splendentem et coruscantem divinitate, peregit, quae decebant Verbum, quod (s. quem) contrectarunt ordines apostolorum, et beatis oculis non adspectabile viderunt factum adspectabile. Veniet eodem corpore et gloria Patris, ut judicet vivos et mortuos, cujus regnum fine caret. Profiteor ab eadem Trinitate omnia, quae facta sunt, ex nihilo facta esse, et Adamum ad formam boni factum, sed per peccatum sua ipsius voluntate morti subjectum, et ab eodem Creatore rursus renovatum esse per oeconomiam (incarnationem) unius Unigeniti voluntate Patris et Spiritus. Profiteor resurrectionem omnium ratione praeditorum, qui ab Adamo (sc. originem ducunt) eadem potestate Formatoris et Restauratoris. Profiteor justum judicium secundum merita nostra, et retributionem aeternam vitae et punitionis.

Haea est brevis professio nostrae fidei et omnium veram fidem colentium (orthodoxorum), quorum participes (socios) nos faciat Dominus per gratiam misericordiae, ut eadem vivamus in mundo vita immaculata et bonis operibus, et hac professione eamus ad Christum, spem nostram et fiduciam, et dignemur libere videre beatam et sanctissimam Trinitatem tribus personis distinctam, et unam divinitatem, et dominationem et regnum gloriosum; ac dignos reddat nos omnesque vere credentes (fideles) ineffabilibus bonis et inenarrabilibus gaudiis, quae oculus non vidit, et auris non audivit, et (quae) in cor hominis non inciderunt, quae Deus paravit dilectis suis. Jam vero hanc professionem ampla pars mundi tenet et sancte observat vitae institutione, quam in omni sacerdotum initiatione summus sacerdos (pontifex, sacerdotum princeps) tradere debet et postulare ab iis, quos inaugurare volunt (sc. ad sacerdotium). Tunc vero nominatim condemnat (exsecratur) lupos corrumpentes, omnes haereticos, centum quinquaginta novem haereses usque ad hoc tempus, et alios, qui his similes sunt, atque (sc. oportet) testimonio confirmare omnes orthodoxos pastores ecclesiae, qui vere duces fuerunt gregis Christi, atque (eumque sc. gregem) in pascuis salutaribus (vitam afferentibus) nutriverunt. Tunc descendit Spiritus in ejusmodi altare sanctitatis, et quiescet in initiato illo, qui scit cognoscere peregrinos et domesticos, ut scientes et sapientes pastores constituere, qui poterit vita dignos ad vitam vocare, id est, ad Deum ducere. Hic enim est murus custodiae per crucem et sanguinem fidelibus comparatus, non solum malis abstinere, verum etiam bona sequi (sc. aemulari) in Jesu-Christo, Domino nostro, cui gloria in saecula. Amen.

Scripsit et magnus doctor, Wanacan, quomodo liceat profiteri aut dicere Spiritum-Sanctum a Patre et et Filio (procedere).

VI. § LIII de la trad.; p. 202—210 du texte.

Wanacani doctoris.

Spiritu loqui de Spiritu, spiritualium est. At, si quis et qui per confirmationem promtus sit ad colligendum, aestatis fructui (խզուղին) sive etiam spicae occurrere exoptatum (sc. ei) est. Sed si Eliae levis aura flat (flabit), praeterit (praeteribit) verbum, et celebratur (celebrabitur) una divinitas in tribus personis invicem apparens, sicut lux e luce. Nam si creata haec lux et ignis non concluduntur a suis cognatis et aliis, quomodo, quae non facta est, creans a se invicem et in creatis? quum (licet) et nos nequeamus intelligere (scire), quoniam tres personales partes dare non valet in aërem, ignem, aquam et vinum propter tenuitatem partium. Atqui, quum haec necessitati subjecta sint, licet libera videantur et intellectu praedita, quae sensu carent, quanto magis mens ne audeat in sancta non facta, non creata, fine carente consubstantiali Trinitate e consensu cognoscere, non existere quidquam, quo concludatur, aut locum, ubi collocetur. Sed, quod Scriptura sacra suggerit ecclesiae, a quo incipiendum, est intelligentia intellectualis, quae intelligenti quasi nutritus est et cibus, nempe mentis angelicae substantiae, earumque vis creatrix, quia intelligens per intelligentiam ratione intelligibili intelligit intelligentiam intellectualem. Jam vero «animam adtende ad te,» dicit Moses prophetarum princeps, «respice tuam personam,» adhortatur quoque Philonius (Philo), tua scilicet Trinitate in corpore tuo, quae constat ex anima, mente et verbo (ratione). Eodem modo et Paulus scribit nobis: «Unus est Deus Pater, et unus Dominus Jesus-Christus, et unus Spiritus-Sanctus.» Idem tradit sanctum concilium Nicaenum: «Profiteor unum Deum Patrem, et unum Dominum Jesum-Christum, et unum Spiritum-Sanctum.» At Joannes Baptista unitatem profitetur naturae, Patrem et Spiritum genus ponit, id est Verbum, et Filium habere dicit Patrem et Spiritum. Athanasius tres substantias ponit, aut tres vultus (πρόσωπα); Gregorius Theologus dicit: «Tres personae, aut tres facies (πρόσωπα), aut quod tibi placet, hoc dic. Ipse Deus, qui est, dicit, qui initio caret et fine.» Gregorius Theologus, Basilius et Gregorius Nyssenus: «Ingenitus, et genitus, et exitus,» quod sequitur omnis ecclesia orthodoxa. Joannes Chrysostomus: «Radix, germen, et novella planta.» Paulus Patrem essentiam dicit, et Filium effigiem (similitudinem), Patrem lucem et Filium radium (splendorem). Athanasius Filium dicit imaginem Patris et Spiritum Filii, id est, Patris et Filii. Dominus ipse Patrem spiritum dicit, et Gregorius Photistes Filium spiritum dicit, et tota Scriptura sacra Spiritum spiritum dicit. Paulus Patrem invisibilem dicit, et Filium imaginem Invisibilis, (unde) apparet Spiritum imaginem Patris esse et Filii. Una enim trium effigies est et imago, secundum quod (dictum illud):

«Deus fecit hominem ad sui imaginem.» Nam una est entium imago, unum archetypon unius hominis, unius naturae, et trium personarum, unius divinitatis, (id quod) omnes libri Veteris et Novi foederis testantur; atque Patrem principio carere et causa ipse adeo dicit Abrahamus: «Mea essentia (substantia) juro tibi,» et Mosi dicit: «Ego sum existens,» quasi dicat, se non esse a quoquam (sc. ortum), ac Filium et Spiritum a Patre. Oseas dicit: «Spiritus meus et Verbum in medio tuo;» et ipse Dominus dicit: «Ventus, ubi vult, flat, sed nescis, unde veniat, aut quo eat; itidem et quodcunque e Spiritu natum est.» Pater enim nomen est defectus principii, ac tres sunt expertes principii ab aeterno. Spiritum dicere signum est incorporalitatis, et tres incorporales sunt. Filium dicere signum est essentiae (substantiae) et naturae; et quia tres substantiae sunt et una natura, Filius a Patre dicitur, Pater a Filio non dicitur; nam hic ab illo est, non ille ab hoc. Filius et Spiritus a Patre (oriundi) dicuntur, Pater ab iisdem non dicitur. Filius et Spiritus a Patre dicuntur, Unus partu, et Alter exitu. Filius prŏgressio (effluvium) dicitur, et Spiritus progressio dicitur. Filius «exiit» dicitur, et Spiritus «exiit» dicitur. Pater dicitur Spiritus, sed Filius non dicitur. Spiritus non dicitur Pater, nec Filius. Filius a Patre, et Spiritus a Patre et Filio. Pater radix, Filius germen, Spiritus novella planta e radice et germine. Pater eus, Filius os, Spiritus halitus. Spiritu oris ejus omnes vires, et «missio (emanatio, exitus) tua hortus (est) malorum punicorum» (cf. Cant. IV, 13.), et «inflavit in facies eorum dicens: Sumite Spiritum-Sanctum (Io. XX, 22).» Pater persona, Filius substantia, brachium, et Spiritus digitus e brachio. «Ego digito Dei expello daemones.» Filium a Patre et Spiritum ab iisdem dicit sanctus Epiphanius. Filius a Patre exit, et Spiritus a Patre et Filio exit. Filius sumit a Patre, pariter et Spiritus a Filio sumit. Ipse Dominus dicit: «A me sumit, et docebit vos,» et a Spiritu sumit secundum dictum illud: «Quod in ea natum est, a Spiritu-Sancto est.» Tres sunt lux solis, omnino unum exemplar (forma una) incomprehensum, ineffabile, figura, qualitate, quantitate, fine carens; sed unus, qui nostram sumsit naturam, Verbum nostra (sc. natura) apparet, et per eum (sc. Filium) cognoscuntur Pater et Spiritus. Filius «genitus» dicitur [1]), quod exponitur ab aliquo habere, et «exiit» dicitur, quod exponitur, non habere a quoquam (sc. existentiam suam s. potius personam). Non enim personam habet Patris, nec Spiritus, sed suam propriam Filii personam. Spiritus «exiit» dicitur a Patre et Filio, non enim habet personam Patris, nec Filii, sed propriam suam spiritualem personam. Haec tria nomina simul (sunt) signum trium personarum, non alterius supra alteram, nec alterius infra alteram, sed aequalium invicem omnino, minime signum primatus, cave, ne sic intelligas, sed signum trium personarum et unius naturae. Alius (est) Pater, quia non ab alio est, et alius Filius, quoniam a Patre est, ut alius Spiritus quod a Patre et Filio. Pater ingenitus dicitur, quia non a quoquam, et Filius genitus, quod a Patre est; Spiritus non dicitur genitus ne duo fratres (esse) videantur, nec gemellus Filii, ne filia existimetur, nec

---

1) Locus procul dubio corruptus; fortasse legendum: *որ թարգմանի յումեքէ ունել, և ել տալ, որ թարգմանի ոչ յումեքէ ունել,* licet sic etiam non omnis difficultas tollatur.

a Filio tantum, ne nepos habeatur. Cur tu gravaris, o sapiens et vetus fidelis, duas causas intelligere? Basilius fratrem suum, Gregorium, interrogavit: «Quid est principium principii?» et hic respondit: «Prima causa causae secundae.» O dilecte, cui alii causa esse possunt Pater et Filius, nisi Spiritui Ipsorum? Gregorius Theologus Platonis verbum adhibet, qui scripsit, quomodo crater versus et effusus mixtum et effusum dicere respuit, sed primam et secundam causam dicere consentit. Cur tu repugnas, fidelis (confessor) duabus causis? Non enim nomina et ordo variant unam naturam hac vel illa ratione, sed significant tres personas in una natura, ut terminus et ordo confessionis fidei non mixti et non confusi maneant, unam divinitatem, quae omnia secundum ordinem et terminum disposuit, ut in mentem fidelis (confessoris) mixtio et confusio non cadat. Tibi dico, qui audiens es, quomodo stat tua mens in te, et alii mens nascitur? Quod si hoc non intelligis, cur investigas respectu Dei, et resistis Scripturae? Si lucem, quae in cerebro tuo exoritur (effulget), et scientiam, quae a latere rationis tuae stat, et quod e corde tuo emanat, cernere non potes, quod voce profertur, ne studeas intelligere quidquam, quod Deo et Scripturae contrarium est. Atque iterum dico: verbum tuum sive e mente est, sive e spiritu; si e mente est sine spiritu, spiritus expers est verbum tuum; sin e spiritu sine mente, mentis expers est verbum tuum; sin vero e spiritu et mente est, spirituale et rationale est verbum tuum, quomodo et est; iam vero, si sensuali intelligentia verbum tuum est, frustra (nihili) est. Unitatem naturae Dei, et divisionem personae noli ratione corporea contemplari, ne offensioni fias. Quod si dicas, Spiritum e solo Patre exire et procedere, irrationalis est Spiritus; et si e Filio solo dicas, principium est insolitum (ineptum); sed si a Patre et Filio dicas, verum est, ut et est. Ac quemadmodum conditio Patris Dei non corporalis est, nec conditio Filii, eadem quoque ratione egressus non est. Elocutio est, ex usu provinciae dicunt. Hoc nomen (sc. egressus) ex hoc verbo totum (integrum) exiit, ab his rebus separatum (divisum) est totum; non e suo (quidquam) in loco mansit, nec ab aliis secum portavit, nec ab aliis abscidit, nec ab aliis abscissum est, sive totum (integrum) dicas, sive purum, sive simplex. Hac ratione Spiritus a Patre et Filio, neque ipse quodammodo diminuitur, neque ab illis abscissus, plenus perfectus Deus Pater, plenus perfectus Deus Filius, plenus perfectus Deus Spiritus-Sanctus, una divinitas tribus personis omnino communis.

Haec est confessio ecclesiae orthodoxae. Sanctus Dionysius nomen progressus Trininitati simul (commune) tribuit, Patri, Filio, et Spiritui his verbis: «Nomen progressus sapientem, fortem, vivum reddens,» et quod hujus generis est; atque iterum «sapientem fortem vivum reddere» et similia. Rursus rogo te, ne existimes Dei nomen secundum naturam, sed secundum curam (providentiam) erga nos; sin minus, Deus dicitur lux et vita sed minime sicut nostra, qua videmus et vivimus, quoniam tui spiritus nomen et substantiam scire non potes. Haec est promissio temporis futuri, quando apparebit id, quod oculus non vidit, nec auris audivit, quodque in cor hominis non incidit, quod Deus praeparavit dilectis suis. Nunc (hoc tempore) vero noli amplius petere, ne omnium jacturam facias.

FIN DE L'HISTOIRE D'ARMÉNIE PAR KIRACOS

HISTOIRE EN TROIS PARTIES,

COMPOSÉE PAR L'ÉVÊQUE TER OUKHTANÈS, A LA PRIÈRE D'ANANIA, SUPÉRIEUR DU COUVENT DE NAREC ET VARTABIED DE PREMIER RANG.[1])

PREMIÈRE PARTIE.

---

§ 1. Des rois, en commençant par Adam.

Commençons ici l'histoire des rois, à partir d'Adam, qui a été notre premier père et le premier monarque du monde. Le créateur, principe suprême, le fit immédiatement après toutes les créatures et l'établit roi de tout ce qui est sous le ciel. Car il fallait et convenait, comme le dit le Livre, que le royaume existât d'abord, puis, que le souverain arrivât pour gouverner ce qui est sur la terre, d'accord avec le monarque d'en-haut. Après son exil du paradis, ses générations se multiplièrent et par leur propagation remplirent le monde, suivant le commandement du Créateur.

Adam, le premier créé, engendra Seth, à l'âge de 230 ans; ayant vécu en tout 930 ans, il mourut.

Seth, ayant vécu 205 ans, engendra Énos, et mourut après une existence de 912 ans

---

1) Tel est le titre que porte l'ouvrage d'Oukhthanès, dans le manuscrit du Musée asiatique de l'Académie. Par le fait, la 1re partie est un épitomé d'histoire générale; chacune des deux autres est consacrée à un seul fait particulier, en sorte qu'il n'est pas possible de donner au tout une dénomination plus convenable.

Énos, ayant vécu 190 ans, engendra Caïnan et mourut après une existence de 905 ans. Il est le premier qui osa donner un nom à Dieu.

Caïnan, ayant vécu 170 ans[1]), engendra Malaliel, et mourut après une vie de 910 ans.

Malaliel, ayant vécu 165 ans, engendra Iared, et mourut âgé de 890 ans.

Iared, ayant vécu 162 ans, engendra Énok, et mourut âgé de 962 ans.

Énok, ayant vécu 165 ans, engendra Mathousala, et fut agréable à Dieu durant 200 ans après la naissance de celui-ci; son existence ayant duré 365 ans, pendant lesquels il continua à pratiquer la vertu, il disparut, Dieu l'ayant fait passer dans les rangs des anges.

Mathousala, ayant vécu 165[2]) ans, engendra Lamek, et sa vie entière fut de 969 ans, après quoi il mourut.

Lamek, ayant vécu 188 ans, eut un fils, qu'il nomma Noé. Celui-ci fut le 10e des patriarches depuis Adam, durant un espace de 2000 ans.[3])

---

§ 2. De Noé.

Lamek, père de Noé, prophétisa en lui donnant un tel nom: «Celui-ci nous procurera le repos de notre activité, calmera l'agitation de nos mains et de la terre, que le Seigneur Dieu a maudite[4]).» Le véridique écrivain Moïse a exprimé joliment sa pensée. «Il n'y avait, dit-il, pas de repos, mais de la mobilité sur la terre, et je pense que Noé y introduisit désormais le calme, en faisant cesser les impiétés et les crimes par la destruction des hommes commettant des abominations[5]).» L'explication qu'il donne ensuite n'est pas moins belle, quand il parle des iniquités et de l'agitation des mains, instruments des impuretés. Cependant le repos en question ne s'étend pas à tous, mais seulement aux âmes parfaites en vertu; il purge le monde des vicieux, et les fait disparaître comme par un déluge, ainsi que les méchants livrés au vice ont été expurgés au temps de Noé. Le terme de la prophétie de Lamek sur Noé étant arrivé, ce fut l'heure de la rétribution pour les impiétés et iniquités, multipliées sur la face de la terre, parmi les diverses familles humaines, habitant l'étendue du monde. Homme juste et parfait dans sa famille, Noé trouva grâce devant le Seigneur Dieu; il était âgé de 500 ans quand il fut père de Sem, de Cham et de Japheth. Le déluge arriva en sa 600e année, mais cent ans auparavant il construisait l'arche, pour

1) Dans le manuscrit ութանասուն, pour եօթանասուն.

2) Quoique l'auteur ait écrit ce nombre en toutes lettres, il faut lire: 167 ans, comme dans la Gen. V, 25, et chez Eusèbe, corrigé par Avger et par Zobrab.

3) Il doit y avoir ici une erreur de copiste, car au lieu de բռ 2000, il faut 1642, jusqu'à la naissance de Noé, ou avec 600, âge de ce patriarche lors du déluge, 2242, ans.

4) Gen. V, 29.

5) M. de Khor. II, v.

sauver sa famille. Le Dieu créateur et ouvrier habile lui avait prescrit d'employer à cet œuvre toutes les ressources des arts: «Car, dit-il, la terre s'est remplie d'iniquités, et j'y amènerai le déluge, pour exterminer toute chair douée de respiration.» Ayant reçu cet ordre du Seigneur, Noé entra dans l'arche, avec tout ce que Dieu lui avait prescrit, puis, après avoir accompli le commandement du Créateur, il sortit de l'arche, bénit Sem et Japhet, mais non Cham, qui avait insulté la nudité de son père. «Béni soit, dit-il, le Seigneur Dieu de Sem, qu'il étende la race de Japhet, et que Chanaan soit leur esclave[1]).» Après quoi les fils de Noé engendrèrent des fils, et multiplièrent leurs générations, chacun dans sa famille. Au temps de Phalec, le 14e descendant de Sem, la terre fut divisée en habitations et royaumes divers, depuis les Masis[2]) jusqu'à la montagne de Sépher, en orient. Nébroth sortit de Cham; de son temps commença un royaume, comprenant de Babylone à Ninive. Quant aux fils et générations de Japheth, ils se multiplièrent et remplirent le monde. C'est par eux que fut fondé le royaume d'Haïc — d'Arménie — auquel Haïc donna son nom, lors de sa venue, et qui depuis lors en fut le maître, ainsi que de tous le pays de l'occident et du nord. Quand Noé sortit de l'arche, il devint roi de la terre, le second après Adam; car Dieu avait voulu que, comme Adam à l'origine, il fût maître universel, et que toute la terre lui obéît. Dieu bénit donc Noé et ses enfants et dit: «Croissez et multipliez, et remplissez la terre; que chacun vous craigne et redoute[3]).» De leur multiplication il résulta des peuples, les langues et tribus prirent leur nom, par contrées et provinces. Ils se propagèrent et remplirent le monde. Noé vécut 350 ans après le déluge; son existence ayant duré en tout 950 ans, il mourut.

§ 3. De Sem.

Sem était âgé de 100 ans lorsqu'il fut père d'Arphaksad, la 2e année après le déluge, et vécut encore 500 ans; il eut des fils et des filles, et mourut.

Arphaksad avait 135 ans, lorsqu'il engendra Caïnan, il vécut 330 ans et mourut.

Caïnan[4]), à 120 ans, engendra Sala, et après avoir vécu encore des années, mourut.

Sala, à 130 ans, engendra Éber, et mourut après avoir encore vécu 330 ans.

Éber, à 134 ans, engendra Phalec. De son temps, ainsi que nous l'avons dit, eut lieu la division de la terre et le commencement de la royauté, dans la race de Sem. Ayant vécu 270 ans après la naissance de Phalec, il mourut.

1) Gen. IX, 26.

2) On sait que le nom de cette montagne est au pluriel, en arménien, probablement à cause des deux cîmes qui forment le Petit et le Grand-Ararat.

3) Gen. IX, 2.

4) C'est le personnage dont la génération est omise, on ne sait logiquement pourquoi, chez Eusèbe, dans le texte hébreu et dans la Vulgate, mais qui se retrouve chez S. Luc, III, 36.

Phalec, à 134 ans, fut père de Rhagav, après quoi il vécut 209 ans et mourut.

Rhagav, à 135 ans, fut père de Sérouk, et vécut ensuite 207 ans; il eut des fils et des filles, et mourut.

Sérouk, à 130 ans, engendra Nakor, et mourut après cela, ayant vécu encore 200 ans.

Nakor, à 79 ans, fut père de Thara, et vécut ensuite 122 ans; il eut des fils et des filles, et mourut.

Thara, à 70 ans, fut père d'Abraham.

---

§ 4. D'Abraham.

Abraham est le 21[e] descendant d'Adam, dans l'ordre des patriarches: c'est l'année 3000 [1]). Tous les patriarches sus-mentionnés eurent des fils et des filles, et se suivirent depuis Adam jusqu'à Abraham; chacun d'eux mourut après avoir accompli son temps. Pour Abraham, sa femme Sara étant stérile et n'engendrant pas, il n'eut pas de fils, jusqu'à ce que fut arrivé le commandement et la promesse du Seigneur envers lui.

Le Seigneur lui parla donc et lui dit [2]): «Voici ce que je te promets, tu seras père de nations nombreuses, et désormais ton nom ne sera plus Abram, mais Abraham, car je t'ai établi père de nombreuses nations. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, et il sortira de toi des monarques.» Après avoir donné cette promesse: «Ta femme, dit-il à Abraham et à Sara, s'appellera désormais non Sara, mais Sarra, et je la bénirai. Je te donnerai d'elle un fils, qui formera un grand peuple, et des rois sortiront de lui.» Abraham adora Dieu et devint père d'Isaac, fils de la promesse: de lui se sont propagées des nations et les rois de ces nations. Abraham fut roi et père de rois.

Telles sont les générations de Thara: Abraham, Nakor et Arhan. Nakor passa au pays des Kananéens, qui s'étendirent jusqu'à Kharrau, où ils demeurèrent. Toute l'existence de Thara, à Kharran, fut de 205 ans, et il mourut là.

---

§ 5. De Kam.

Kam fut père de Kouch, celui-ci de Mesraïm, Mestrim [3]) de Nébroth, sous lequel commença le règne de cette race à Babylone. Nébroth régna à Babylone et autres villes,

---

1) On a vu plus haut l'année 2000 assignée à la naissance ou plus exactement à l'époque de Noé, en la 360[e] année de ce patriarche, la 160[e] suivant d'autres calculs; le troisième millénaire tombe aussi, suivant d'autres, en la 93[e] année de Sérouk. On sait que, hormis le texte des Septante et de Luc, III, 36, la génération de Caïnan, fils d'Arphaksad, n'est pas admise dans les textes bibliques.

2) Gen. XVII, 5.

3) Var. du manuscrit.

qui sont: Orid, Akar, Kalnané, au pays de Sénaar[1]). De ce lieu sortit Assour, qui construisit Ninive, la ville de Rhouvot, Kalan, Daséman, qui est une grande ville, entre Ninive et Kalan. Ce Nébroth fut le premier géant qui parut sur la terre, et chasseur devant le Seigneur; il fut père de Bab, celui-ci d'Anébis, Anébis d'Arbel, celui-ci de Kaal, Kaal d'un autre Arbel, celui-ci de Ninos, Ninos de Ninovas. Cependant la race de Mestra se divisa en plusieurs familles: les Ologimatsi, les Sénimatsi, les Salimatsi, les Nephtalimatsi, d'où sont sortis les Phlchtatsi — Philistins — et les Caphthorimatsi.[2])

---

§ 6. De Japheth.

Japheth fut père de Gomer, celui-ci de Thiras; Thiras engendra Thorgom, celui-ci Haïc, Haïc engendra Aramaniac, celui-ci Armaïs, celui-ci Amasia; Amasia fut père de Gégham, celui-ci de Harma, Harma d'Aram, celui-ci du bel Ara. J'ai affirmé ces généalogies d'après notre historien Mosès[3]), qui témoigne lui-même que cette descendance des races anciennes est assurée, comme la 11ᵉ jusqu'à Abraham, jusqu'à Ninovas et à notre Aram, car Ara est le 12ᵉ depuis Ninos, et mourut jeune de jours. «Cela est vrai, ajoute-t-il, et que personne n'en doute.»[4])

De Japheth il s'est formé de nombreuses familles distinctes, telles que les Kitatsi, les Rogatsi, et beaucoup d'autres; les îles des nations se sont divisées, chacune dans sa contrée, avec sa langue propre; les tribus se sont multipliées et ont rempli la terre.

---

§ 7. Division des pays entre les trois fils de Noé.

Les limites de Sem, depuis la Perse et Baddon[5]) jusqu'à l'Inde, s'étendent jusqu'à Rhinocorour[6]). Tels sont les noms des pays de Sem: Persic, Tapric, Vrcanic, Babélone, l'Arabie première et seconde, et le reste jusqu'à la Phénicie. Il y a encore les îles: Sardonia, Crité, Kipros, Galos, Mélité, Sardovinia, Ménida, Galatia, Gorsinia, Goros.

---

1) Gen. X, 10, 11: Arach, Achad et Chalanné, ... Resen quoque inter Niniven et Chala; ὀρὲχ καὶ ἀρχὰδ, καὶ χαλαννὴ ..., ῥοοβὼς πόλιν καὶ χαλὰχ ... καὶ δασὲμ, ἀνὰ μέσον νινευὴ, καὶ ... χαλάχ.

2) Pour les vrais noms, dont notre auteur donne ici les variantes arméniennes, v. Gen. X, 13, 14.

3) Khor. I, v.

4) V. M. de Khor. I, xii, xv, xix; p. 89; sous Ninovas, fin des jours d'Abraham. Ara est en effet à la 12ᵉ génération depuis Japheth.

5) Baddon, lieu inconnu; Bactriana, Bar-Hebr. p. 8.

6) Place située aux confins de l'Égypte et de la Palestine, entre Damiette et Gaza, dont le nom grec «Né brisé» indique que les habitants se distinguaient par la fréquence chez eux d'une telle conformation physique.

Suivent les limites de Kam: le pays méridional, de Rhinicorour[1]) à Gadiron. Tels sont les noms des pays de Kam: l'Égypte, l'Éthiopie, tournée vers l'Inde; une autre Éthiopie, d'où sort le fleuve des Kouchatsi; Érithra, qui est la mer Rouge, tonrnée à l'est, et d'autres peuples jusqn'à la Phrygie; la contrée depuis l'Égypte jusqu'à l'Océan, et les îles qni s'y trouvent, nommées: Adacarsoda, Ghéthéthyra, Sariatas, Chios, Lesbos, Minidos, Himbos, Harcos, Kinidos, la grande île de Kypos et autres.

Les limites de Japheth sont: de Tara à Gadiron[2]), du côté du nord, les pays nommés: Atrpatacan, Aghovank, Amazonia, l'Arménie Grande et Petite, Virk, Capadokia, Paphlagonia, Galatia, Galia, Kolkhis, la grande Spania et autres; ainsi qne les îles Brentina, Sikilia, Evbia, Rogiskis, Lesbos et douze autres grandes îles, où se tronvent beaucoup de villes habitées, nommées Sporadès, i. e. dispersées; le territoire des Romains, où vivaient des émigrés Ioniens, telles que Evbia, Crété, Sikilia, Kipros, Covas[3]), Samos, Rhodos, Chios, Théathos, Lemnos, Léoros, Samothraké, et encore les Béothatsi, Evbia, Clazoméné, Mytiloné, Phoké, Prgéné, Érithré, Mamostéos, Kolopho, Kios, Éphèse, Zmyrna, Périnthos, Byzandion, Khalkédon, Pontos. Voici donc les îles qui, ainsi que plusieurs autres — pays — forment la portion des trois fils de Noé, les montagnes, collines et fleuves.

---

§ 8. Des montagnes.

Tels sont les noms des 12 montagnes célèbres: Libanos, Cavcas, Toros, Altas, Parnasos, Kithéron, Élion, Patrthénios, Masik, Lygabandos, Pénios, Lonpos.

De la mer. Okéanos, dit la mer universelle; la mer de l'Inde, la mer Rouge, celle de Cazbik et autres mers grandes et petites, ainsi que les montagnes et petites hauteurs.

Des fleuves. Il y a 40 fleuves[4]) grands et célèbres: l'Indus, l'Euphrate, le Nil ou Géhon, le Diclath, l'Euphrate, Oréstadzani[5]), le Jourdain, le Képhise, le Tanisménos, l'Élimanthos, l'Alis, l'Asorpis, le Thésédon, l'Eraskh, le Cour, le Boristhènes, l'Alkios, le Toros, le Botas, le Méandras, l'Ermos, l'Aksios, le Pyramos, le Béos, l'Ebron, le Sndaris, le Khelcos, le Pténéos, l'Eparkhios, le Cakhistros, le Simos, le Scamandros, le Stymon, le Parthénios, l'Istros, le Rhénos, le Bétis, le Rodanos, le Thibros, ou Tibrios d'aujourd'hui.[6])

Quant à ce qui eut lieu après le partage des contrées, nous vous exposerons suivant nos forces, lecteur sage et ami de la science, une faible partie de ce qui est authentique.

1) i. e. la côte d'Afrique jusqu'à Gadès ou Cadix.

2) i. e. la côte européenne jusqu'à Cadix.

3) Cos.

4) Dans la Chron. pascale, éd. de Bonn, I, 61, et dans le volume des notes, p. 103, on trouve une pareille énumération, de 12 montagnes et de 40 fleuves, se jetant dans la mer; seulement, quelques noms varient des deux parts.

5) Lis., i. e. le Stadzani, որ է...

6) Il n'y a que 39 noms.

Dans ce temps-là, lorsque les fils de Noé se furent partagé toute la terre, par principantés, Titan, Zrovan et Iaphetosthé, i. e. Sem, Kam et Japheth, décidèrent que tout l'univers serait sous leurs lois, et qu'ils seraient princes du monde. Cependant Zrovan l'ayant emporté sur les deux autres, Titan et Iapétosthé s'élevèrent contre lui, et lui livrèrent bataille; car Zrovan voulait que ses fils régnassent au-dessus de tous. Dans cette confusion et dans cette guerre, Titan ayant arraché à Zrovan une portion de son héritage, leur sœur Astghic se porta alors médiatrice, suivant la parole de l'historien, et réussit par ses procédés conciliants à apaiser le tumulte; elle fit reconnaître la souveraineté de Zrovan. Après quoi chacun commença à régner dans les limites de son partage, et notre Japheth, fils cadet de Noé, fut maître dans ses domaines.

Japheth fut père de Gomer, celui-ci de Thiras, celui-ci de Thorgom; Thorgom engendra Haïc.[1])

Les familles de Sem et de Kam, formant des nations, se répandirent dans lenrs contrées et provinces. Qnant à notre Japheth, et à ses descendants qui occupèrent notre pays, ainsi qu'à leur martyre dans les combats, nous n'avons rien trouvé, excepté ce qui concerne les temps du brave Haïc, d'Aram et de Tigrane; pour les autres, depuis Haïc jusqu'au bel Ara, nous ne savons rien de lenrs actes de bravonre dans la guerre, si ce n'est leurs noms, leur titre de chefs, la désignation des contrées et provinces, des montagnes et des fleuves.[2])

---

§ 9. D'Haïc.

Cet Haïc, doué d'une belle et noble prestance, d'une riche chevelure, d'un bras aussi fort qu'était doux son regard, se révolta contre Bel et vint avec sa maison, forte d'environ 300 personnes, au pays d'Ararat, du côté du nord. Y étant resté quelque temps, il confia la localité à Cadmi, son petit-fils; pour lui, il passa dans la province qu'il nomma Hark, d'après son nom[3]), et y construisit un village, appelé de son nom Haïcachen — bâti par Haïc.

Après cela Bel sortit et vint combattre le brave Haïc, qui instruit du fait par son petit-fils Cadmi, s'avança avec les siens pour lui livrer bataille. Il pousse en avant, s'approche vers le roi, et bandant avec viguenr son arc à longue portée, décoche un trait aigu à trois ailes, sur les lames convrant sa poitrine. Ce trait l'atteint, ressort entre les épaules, et s'enfonce en terre; Bel tombe sur le sol, aux pieds d'Haïc, et exhale son âme[4]). A la vue

1) Khor. II, vi.

2) Toutes ces billevesées ne sont guère que des extraits fort abrégés du livre premier de Moïse de Khoren.

3) Cette circonstance, aussi fausse qu'inutile, ne se voit pas chez M. de Khor. I, x.

4) Le P. Léon Alichan croit que cet événement eut lieu le 11 août 2492 av. J.-C. (2104 suivant le P. Tchamitch), et sert d'ouverture à une période sothiaque de 1460 ans, qu'il nomme Haygh, du nom du fondateur de la nationalité arménienne. Il suppose qu'avant la mort

de cet exploit d'Haïc, la troupe de Bel prend la fuite, chacun devant soi. Pour Haïc, il construisit sur le théâtre du combat un château, qu'il nomma Haïk; par suite, la localité elle-même fut nommée Haïots-Tzor — la vallée des Arméniens. — Il fit embaumer le cadavre de Bel, et ordonna de le porter et ensevelir sur un mamelon élevé, dans le canton de Haïrk[1]), pour qu'il fût vu de ses femmes et enfants. Depuis lors notre patrie est appelée Haïk, d'après notre ancêtre, Haïc.

---

§ 10. Des familles et générations d'Haïc, ce qu'elles ont fait.

Maintenant je vais dénombrer nos gens, issus d'Haïc. Aramaniac, son fils, né à Babylone, s'établit dans le Hark, après sa mort; près de lui se trouvaient ses frères Khorh et Manavaz, avec leur suite. Baz, fils d'Anavaz[2]), organisa son pays, dont on fit un chef-lieu de commandement, sous les noms de canton Manavazian et de Beznounik. Aramaniac en organisa un autre, celui de la montagne d'Aragadz[3]), qui prit son nom.

Cependant Armaïs, fils d'Aram, arrangea sa demeure sur le bord de la rivière d'Eraskh, à laquelle il donna le nom d'Erast, son petit-fils. Son fils Chara s'établit dans le canton qu'il appela de son nom, Chirac. Aramaïs[4]) fut père de quatre fils: Amasia, Gégham, Pharokh et Tsolac, et établit deux résidences, pour deux d'entre eux: Pharokhot, du nom de Pharokh, et Tsolakert d'après Tsolac. Pour Amasia, il donna son nom à la montagne de Masis. Ghégham engendra Harma à Armavir, et se porta de sa personne au bord d'un petit lac, autour duquel il s'établit et nomma le lieu, ainsi que le lac, Gégharkouni, et la montagne Gégha-Liarn. Il eut un fils, Sisac, qui alla dans l'intérieur de la Sionnie, organisa cette contrée et, de son nom, l'appela Siounik. Pour Gégham, il construisit une place, qu'il nomma Géghami, aujourd'hui Garhni, du nom de son petit-fils Garhnic. Un de ses descendants, Varoj, qui était venu dans son enfance près du roi Archac, demeura sur le bord d'une rivière, nommée Harazdan, et la province où elle coule fut appelée Varajnounik.

Ce qui précède est l'histoire d'Haïc et de tout ce qui s'est fait jusqu'à Aram. Haïc, fils de Thorgom, fils de Thiras, fils de Gomer, fils de Japheth, fondateur de l'Arménie;

---

de Bel il a pu s'écouler deux Hayghs, égales à 2920 ans, dont la première s'ouvrit, conséquemment, un vendredi, en l'an 5412 avant J.-C. Il est vrai que le docteur Halles admet l'an 5412 pour l'époque de la création, mais cette date n'a rien de plus ni de moins certain que toutes les autres ères mondaines. Seulement elle rentre dans les calculs du P. Alichan, qui se l'est appropriée avec beaucoup de bonheur; v. Le Haygh, sa période et sa fête, Paris, 1860, 8° p. 8, et note 14. Pour les détails, v. la Préface de la présente traduction.

1) Hark; Khor. I, xi. C'est un canton, au NO. du lac de Van, de la province de Touroubéran.

2) Lis. Manavaz; M. Kh. I, xii.

3) Aragadzotn; ibid.

4) Lis. Armaïs.

ses descendants et le lieu de leur résidence. Dès lors ils commencèrent à se multiplier et à remplir la terre. Pour Harma, ayant vécu là quelques années, il fut père d'Aram, de qui l'on raconte beaucoup d'exploits.

---

§ 11. Combats d'Aram[1] . . .; son martyre.

Aram, homme de guerre et endurci à la fatigue, aimait sa patrie au point de préférer mourir pour elle, plutôt que de laisser les ennemis étrangers en fouler le sol. Il entra en campagne avec des troupes nombreuses, et se dirigeant vers l'est, rencontra l'armée des Mèdes, commandée par Madès, guerrier orgueilleux, qui était entrée en Arménie, et, la foulant aux pieds de ses chevaux, avait tout conquis. Aram fondit sur lui inopinément, au point du jour, avec son armée, lui tua beaucoup de monde, prit les principaux chefs et les emmena à Armaïr. Là il lui fit enfoncer dans le front un clou de fer et l'attacha à la muraille, pour qu'il fût vu des passants. Pour lui, avec ses troupes, il se dirigea vers l'Assyrie, où il atteignit celui qui ravageait son pays, à la tête de neuf myriades[2]) de cavaliers et de fantassins, se mit en bataille et massacra toute son armée, et dans le nombre, leur général Bartzam[3]). Le reste fut forcé de s'enfuir dans les terres des Cordouk, jusqu'en Assyrie. On dit que les Assyriens adorèrent pendant longtemps ce Bartzam comme un Dieu.

Après cela Aram fit une expédition à l'occident, avec mille myriades[4]); arrivé au lieu nommé aujourd'hui Césaria, dans le pays des Byzandatsi, il atteignit la ville de Païapis[5]), occupant en force la contrée entre les deux mers de Pontos et d'Océan, l'attaqua à force ouverte, en vainquit le possesseur et força le reste des ennemis à s'enfuir dans des régions lointaines. Il agrandit ainsi par sa valeur les limites de l'Arménie, au point que tous les peuples en reconnurent la grandeur[6]), et que du nom d'Aram les Grecs firent celui d'Arménie, les Assyriens et les Perses celui d'Aram.

---

1) Ici se trouve le mot inconnu *սարտիւք*, qui manque dans tous les dictionnaires.

2) Khor. I, xiv, avec 4 myriades de fantassins et 5000 cavaliers.

3) Barcham, chez Khor. I, xiv.

4) Khor. ibid. avec 40 myriades de fantassins et 2000 cavaliers.

5) Chez M. Khoren au lieu de «la ville de Païapis,» on lit «Païapis Khaghia le Titanien, i. e. descendant de Kam, qui avait conquis l'espace entre les deux mers.»

6) Il faudrait traduire: «Appelèrent la contrée Grande-Arméule;» tout ceci est du Moïse de Khoren refait par Oukhtanès. Au reste, chez les auteurs arméniens on ne trouve que très rarement le nom *Arménie* donné à la patrie des descendants d'Haïc, et ce, surtout par les étrangers ou musulmans; v. Hist. de Siounie, p. 20.

§ 12. D'Aram.[1]

Cet Ara-le-Beau, fils d'Aram, posséda l'Arménie après son père; il donna son nom à la plaine d'Ararat. Or l'impudique et voluptueuse Sémiramis qui, depuis bien des années, avait entendu parler de la beauté d'Ara, désirait arriver à lui, mais elle n'avait pu agir ouvertement jusqu'à la mort de Ninos, maître de Ninive. Cédant alors à sa passion, l'impudique Sémiramis dépêcha des exprès à Ara-le-Beau, avec beaucoup de présents, pour le supplier de consentir à ses désirs, ou selon son vœu, à la prendre pour épouse. Ara s'y étant réfusé, cette insensée entra en fureur; à la tête de ses troupes, elle franchit la frontière d'Arménie et entra dans la plaine d'Ara, où elle lui livra bataille. Ara ayant été tué durant le combat, qu'il suffise d'avoir rappelé ces faits en peu de mots.

Après quelques années, Ara avait engendré Cardos. Pour Sémiramis, depuis sa victoire, elle construisit sa ville[2]) dans le canton de Tosp; elle bâtit aussi un palais d'architecture magnifique, ainsi qu'une chaussée[3]) au-dessus de la rivière. Précédemment elle avait guerroyé dans l'Inde; elle mourut en Arménie, de la main de son fils Ninovas.

---

§ 13. Suite des événements après la mort d'Ara.

Nous avons dit ce qui concerne les descendants d'Haïc et leurs œuvres, jusqu'à Paroïr, notre premier roi couronné, dont l'historien Mosès ne parle qu'en peu de mots. Il en est de même de Hratchia[4]) et jusqu'à Tigran. Pour celui-ci, le véridique historien le loue excessivement, et le donne pour digne d'éloges sans bornes. Qui, dit-il, ne se plairait pas à penser à lui! Cet homme, chef des hommes, en déployant sa bravoure, a élevé notre nation, assujéti les autres à son joug et les a rendus tributaires par des voies pacifiques, par une bonne organisation, en répandant ses bienfaits sur toute l'Arménie. Puis il parle de son teint, de sa beauté, de sa taille, de ses dehors, de toutes les bonnes qualités de sa nature[5]). Pour moi, je me tais sur son règne, dont il est traité ailleurs.

---

1) C'est le § précédent qui est consacré à Aram, il faudrait donc lire ici: «d'Ara.»

2) Chamiramakert, ou Van.

3) L'auteur dit *զմատակ ամբարտակ*; le premier mot ne donne pas de sens: aussi ne se trouve-t-il pas dans le passage de M. de Khor., l. I, ch. xvi, d'où est extrait le récit d'Oukhtanès.

4) Khor. I, xxii. C'est ce Hratchia, contemporain de Nabuchodonosor, qui obtint de lui un des principaux captifs juifs, Chambath — Sembat — auteur des Bagratides d'Arménie et de Géorgie.

5) Khor. I, xxiv.

§ 14. Des chefs et juges ayant exercé l'autorité dans la communauté d'Israël.

Lorsqu'arriva le terme de la promesse faite à Abraham, il fut père d'Isahac; il vécut en tout 175 ans. A 60 ans Isahac engendra Jacob, le cours entier de son existence fut de 180 ans. Jacob, à 83 ans[1]), engendra Lévi et vécut en tout 145 ans. Quoique l'on ait mis ici Lévi au premier rang des fils de Jacob, cependant Rhouben l'avait précédé et fut le premier à entrer en Égypte: d'après ce calcul, l'origine du sacerdoce remonte à la 3e génération depuis Jacob, et la royauté à la 4e[2]). A 45 ans Lévi fut père de Cahath, et vécut en tout 137 ans. A 61 ans Cahath engeudra Amram et vécut en tout 133 ans. A 63 ans Amram engendra Moïse, le premier prophète, le premier prêtre, le chef de la communauté d'Israël, et vécut en tout 137 ans. Moïse vécut 120 ans. Après lui Isous Navé eut l'autorité et le commandement, durant 31 ans; puis les vieillards, 30 ans. Les juges furent Gédéon[3]), Barac, Samson, Jephthé; les précédents et ceux qui suivirent durèrent 405 a. Puis Héli jugea Israël, 20 a.; les autres se suivirent et se succédèrent, à partir de Moïse, jusqu'à Samuel, qui exerça 58 ans.

---

§ 15. Des rois d'Israël.

Saül régna sur Israël, après les juges, au temps du prophète Samuel, car les Israélites avaient demandé pour eux un roi. Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin, qui leur fut donné, ayant régné 40 ans, ils en demandèrent un autre, et le Seigneur leur accorda David, fils de Jessé, auquel il a rendu lui-même ce témoignage: «J'ai trouvé David, fils de Jessé, homme suivant mon cœur, qui fera toutes mes volontés.» Il était prophète, devint roi et régna 40 ans sur Israël. Son fils Salomon, homme intelligent, habile dans sa conduite et connaissant Dieu, régna 40 ans, et Roboam, son fils, quinze années. De son temps le royaume d'Israël fut divisé en deux: Roboam[4]), fils de Nabath, régna à Samarie, et fit pécher Israël. Après lui Abia, 3 ans; Asab, 41 ans; Ozia, 1 an; Godolia, 5 ans; Joakath, 25 ans; Joram, 8 ans; Joas, 40 ans; Amasias, 29 ans; Ozias, 52 ans: ayant osé offrir l'encens dans le temple, il fut repoussé par le Seigneur. Joatham, 16 ans; Akaz, 29 ans; Ézéchias, 56 ans: de son temps Sénékérim, roi d'Assyrie, ayant assiégé Jérusalem, fut

---

1) En toutes lettres; Eus., à 87 ans.

2) D'après la Gen. ch. XXIX, v. 30, sqq., Ruben fut l'aîné des fils de Jacob, puis naquirent Siméon, Lévi et Juda. Lévi est le représentant du sacerdoce, Juda de la royauté. Voyez les variantes des chiffres de nativité et de longévité des patriarches chez Eusèbe, Chron. II, p. 17, édit. Avger, et dans son Canon chronologique; Sam. d'Ani, p. 9, éd. Zohrab.

3) Plusieurs juges ont précédé Gédéon; Jud. ch. III.

4) Jéroboam, III Reg. XII, 2.

frappé par l'ange du Seigneur. Manasé, 56 ans; Amos, 2 ans; Josias, 31 ans; Joakaz, 3 ans; Joakim, 11 ans; Jéchonias, 3 mois; Sédécias, 11 ans: il fut pris par Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui lui creva les yeux, et le plongea vivant dans des ténèbres sans fin, durant la captivité de Babylone. Nabuchodonosor, 25 ans; Elmarodach, 1 an; Balthasar 3 ans.

Depuis le premier Adam, l'homme sorti de la terre et roi du monde, jusqu'au second Adam, Seigneur des cieux, roi du ciel et de la terre, il y a 5500 ans[1]); depuis le Christ jusqu'au comput arménien, 500 ans.

---

§ 16. Rois perses de la race d'Isahac.[2])

Cyrus régna 30 ans: à son époque Josédech était à la tête de la communauté d'Israël. Carbdès, 9 ans; les mages, 7 ans; Darius Vdchmaspian[3]), 36 ans: de son temps Zorobabel devenu chef des Hébreux, avec Iésou, le grand-prêtre, qui acheva la reconstruction du temple; Aggée et Zacharie prophétisèrent. Xerxès, fils de Darius, 20 ans; Artavan, 7 mois; de son temps les vieillards furent les chefs de la communauté d'Israël. Artachès-Longue-main, 41 ans: de son temps Ezdras alla enseigner la loi à Jérusalem; en la 40e année de son règne Aman[4]), le grand échanson, demanda et obtint la permission d'aller à Jérusalem, dont il construisit les murs et établit des rues dans la ville.

Dans ces temps-là des juges étaient à la tête de la communauté d'Israël, durant 405 ans[5]). Xerxès II, 7 ans; Sokdianos, également 7 ans; Darius-Nothus, 59 ans (lis 19 ans); Artachès-le-Sage, 40 ans; Artachès III, dit Kos, — Ochus — 23 ans; Darius, fils d'Artémi (lis. d'Artaxerxès), 6 ans: c'est lui qui fut tué par Alexandre, en la 6e année de son règne. La royauté de Perse fut alors anéantie, après avoir duré 206 ans, deux mois[6]). Alexandre, après s'être emparé de Babylone, régna 6 ans 7 mois, en tout, 12 a. 7 mois.

Après Alexandre, Ptolémée-Ologos[7]) régna en Égypte, durant 40 ans, puis Ptolémée Philadelphe, sous lequel des sages traduisirent les lois des Hébreux; Ptolémée Evergète, 23 a.: de son temps vivait Iésou, fils de Sérouk[8]), qui, depuis son enfance, mit en ordre tous les arts[9]). Ce Ptolémée III régna en Égypte, et huit autres Ptolémée furent ses successeurs sur le trône. Mais revenons à la série des rois d'Arménie.

1) En marge: 5198 ans. La première date, donnée ici par Oukhtanès, est admissible, c'est l'ère de Jules-Africain; quant à la seconde, elle n'a aucune raison d'être, puisque le calendrier arménien s'ouvrit en 552 de l'ère vulgaire: v. la Préface.

2) Lis. D'Ajdahac — Astyage.

3) Cambyse; Darius, fils d'Hystaspe.

4) Lis. Néhémias.

5) De Zorobabel à Juda Machabée, 332 a.; de Juda à la naissance de J.-C. 151 ans: 483 a. en tout; Eusèbe.

6) Eus. 230 ans.

7) Lagos, Lagus.

8) De Sirach; auteur de l'Ecclésiastique.

9) Traduction littérale; i. e. cet auteur avait tout étudié.

§ 17. Rois arméniens, de la race d'Haïc.

Notre premier roi fut Paroïr, couronné par Varbac, premier roi des Mars, qui fit de lui son coadjuteur[1]. En effet, ce Varbac, originaire de Médie, suivant notre véridique historien Mosès, ayant réussi par son habileté à s'emparer de l'Assyrie et de Ninive, s'attacha notre valeureux seigneur Paroïr, le fit roi, rassembla un grand nombre de gens braves, habiles à lancer le javelot, à manier l'arc et l'épée, et conquit les armes à la main, ainsi que je l'ai dit, l'Assyrie et Ninive. Pour lui, il transféra l'empire chez les Mars, d'où était sorti Astyage; quant à nous, soumis aux Mèdes et les servant, nous restions dans notre pays, ainsi que le certifie Mosès, dans son Histoire, appuyée du magnifique témoignage du prophète Jérémie, dont il cite les paroles et l'appel à la guerre contre Babylone[2]: «Commande, dit-il, à la royauté de l'Ararat, et au bataillon d'Askanaz;» à quoi Mosès ajoute: «Ceci est la preuve et la confirmation de l'existence de notre royauté à cette époque.»

Après Paroïr, Hratchia, Pharnavaz, Padjoj, Cronagh, Pavoz, un autre Haïcac, Érovand qui vécut peu, Tigrane. Maintenant nous redirons ce que l'on raconte de positif de la bravoure et des qualités de Tigrane; quant aux autres, que nous venons de mentionner, nous n'avons trouvé que leurs noms et pas de faits, si ce n'est, comme le dit l'historien, en ce qui concerne Erovand et Tigrane, ainsi nommé à cause des espérances qu'ils donnaient. Nous ne tarderons pas à parler aussi d'eux[3]. Ensuite l'historien donne quelques détails sur Hratchia.

---

§ 18. Règne de Hratchia.

Hratchia, qui régna sur l'Arménie après Paroïr, fut ainsi nommé à cause de l'éclat extraordinaire de son visage et de la haute couleur de son teint. On dit que de son temps Nabuchodonosor, qui fit les Juifs captifs, était roi de Babylone; on ajoute qu'il lui demanda Chambath, l'un des principaux captifs, et lui donna une belle position dans notre pays. De lui, dit l'historien, descend la famille des Bagratides, ce qui est certain.

Quand Nabuchodonosor revint de Judée, avec beaucoup de butin et de captifs, Hratchia envoya à sa rencontre des gens, chargés de riches trésors et de dons précieux, car

1) Vers l'an 4451 du monde, suivant les Septante, soit 748 av. J.-C. Tcham. Tables chronolog.

2) M. de Khor. l. I, ch. XXII.

3) Cette phrase et la précédente sont aussi amphigouriques chez les précédents traducteurs de Moïse de Khor., que dans le texte lui-même.

il y avait alliance entre eux, et lui demanda une part du butin. Nabuchodonosor lui donna un des captifs, nommé Chambath, ainsi qu'on l'a dit plus haut, d'après Mosès. Hratchia lui accorda une position honorable, qui dura jusqu'au temps de Vagharchac, premier roi *arsacide* d'Arménie; il le créa Thagadir — pose-couronne — et connétable, et assura à sa famille un commandement princier, chose dont je parlerai dans un autre lieu. Les rois postérieurs les pressèrent d'adorer les idoles, ce que je dirai également en temps et lieu.[1])

---

1) M. Vivien de S.-Martin, dans ses Recherches sur les populations primitives du Caucase, Paris, 1847, p. 65, émet l'opinion que «l'on a tort d'avancer que le nom d'Ibérie était absolument étranger aux Géorgiens,» et continue son raisonnement en déduisant Ibérie du mot géorgien იმიერ *imier*, au-delà, d'où Imiéreth, Iméreth, la permutation des deux consonnes *m* et *b* étant très fréquente. Déjà à la p. 64 il avait dit que ce nom d'Ibérie, inconnu jusqu'alors aux auteurs classiques, «existait certainement à l'époque de l'expédition de Pompée,» et que les Romains, qui ont pénétré par-là dans les pays caucasiens, «étendirent à toute la contrée la dénomination qui, la première, avait frappé leurs oreilles.» Danville, dans sa Géographie de l'Asie, croit également que le nom d'Ibérie est en relation directe avec celui d'Iméreth.[1])

Sans nier l'affinité des consonnes et des noms dont il s'agit, ni même la possibilité de l'existence, non démontrée toutefois, tant s'en faut, du nom d'Iméreth 65 ans avant notre ère, je pense que l'origine attribuée à celui de l'Ibérie, quoique réellement fort spécieuse, n'est nullement admissible.

Moi-même j'ai plusieurs fois soutenu et suis prêt à soutenir encore l'extrême probabilité de la dérivation du nom grec et latin de l'Ibérie, de la particule arménienne վեր՝ 'ի վերայ *ver*, *i véra* «au-dessus, en haut,» dérivation qui m'a été contestée par un Arménien, très bon arméniste, M. Emin, trad. de l'Histoire universelle d'Asolic, Add. XIII, p. 258, mais j'ai de quoi lui répondre.

C'est de ces questions que je vais m'occuper, et, pour cette fin, je présenterai d'abord par ordre chronologique une série de textes, discutés au point de vue de l'histoire et de la philologie. Par-là je m'efforcerai d'éclaircir le passage de l'historien Oukhtanès, dont il est question ici.

I. Fl. Josèphe, Contra Apionem, l. 1, p. 1343, éd. Hudson, Oxford, 1720, s'exprime ainsi:

. . . καὶ Μεγασθένης, ἐν τῇ τετάρτῃ τῶν Ἰνδικῶν, ἀποφαίνειν πειρᾶται τὸν προειρημένον βασίλεα τῶν Βαβυλωνίων Ἡρακλέους ἀνδρείᾳ καὶ μεγέθει πράξεων διενηνοχέναι, καταστρέψασθαι γὰρ αὐτὸν φησι, καὶ Λιβύης τὴν πολλὴν καὶ Ἰβηρίαν.

«Et Megasthenes[2]), in quarto volumine Indicorum, ostendere contendit praedictum Babyloniorum regem et fortitudine Herculem et magnitudine *actorum*[3]) praestitisse. Dicit enim eum Libyae bonam partem et Iberiam[4]) subjugasse.»

II. Ce passage de Mégasthène est cité textuellement dans la Chronique d'Eusèbe, Partie 1re, p. 71, Venise, p. 32, éd. Milan; en outre chez le même auteur, ibid. p. 58, Ven., 27 Mil., il est allégué comme extrait de l'historien Abydène[5]) et avec de notables variantes

«Au sujet de Nabuchodonosor, écoute ce que dit Abydène, Il était plus fort qu'Hercule,» puis il s'exprime ainsi:

Μεγασθένης δέ φησι Ναβουκοδρόσορον Ἡρακλέως ἀλκιμώτερον γεγονότα, ἐπί τε Λιβύην καὶ Ἰβηρίην στρατεῦσαι, ταύτας δὲ χειρωσάμενον, ἀπόδασμον αὐτέων εἰς τὰ δεξιὰ τοῦ Πόντου κατοικίσαι.

Ce que le traducteur arménien a rendu:

Մեծագօրն ասէ. Նաբուկոդրոսորոս ուժգնագոյն էր քան զՀերակլէս՝ 'ի Լիբէացւոց և յԻբերացւոց աշխարհն զօրաժողով լեալ հասանէր. և վանեալ վկանդեալ ընդ ձեռամբ նուաճէր. և զմասն մի 'ի նոցանէն յաջակողմն Պոնտոս ծովու տարեալ բնակեցուցանէր։

---

1) Strabon, Géogr. I, p. 147, trad. de Laporte Dutheil, croit que les Ibériens du Caucase sont une émigration de ceux d'Espagne: ce qui est positivement insoutenable.

2) Mégasthène, historien et géographe du IIIe s. avant J.-C., secrétaire du roi Séleucus Nicator, qui l'envoya dans l'Inde comme négociateur, avait écrit un livre sur ce pays, dont les fragments ont été publiés en dernier lieu par M. C. Müller, dans la grande collection des classiques de Firmin Didot, Fragm. hist. graecorum, t. I, p. 397. L'éditeur croit qu'au lieu du IVe livre il faut lire „au IIe livre," ἐν τῇ δ(ευτερᾷ), et rapporte le fragment dont il s'agit ici d'après l'édition des Chroniques d'Eusèbe par Zohrab et Maï, p. 32.

3) Ce mot est ajouté par moi à la traduction.

4) Evidemment aucune personne sensée ne voudra croire que Nabuchodonosor ait fait la conquête de l'Ibérie européenne, et c'est avec raison que M. Alfred Maury, Revue des deux mondes, t. LXXIV, p. 471, dit: „La légende va jusqu'à représenter Nabuchodonosor comme ayant conquis l'Afrique et l'Espagne."

5) Abydène, probablement un prêtre égyptien, imitateur de Bérose, vivait sous Ptolémée Philadelphe, peu d'années après Mégasthène.

«Mégasthène dit: Naboucodrosoros[1]), qui était plus fort qu'Hercule, ayant rassemblé des troupes, parvint aux contrées des Libyens et des Ibératsi, les battit, dispersa, soumit à son pouvoir, et en emmena une partie sur la côte droite de la mer du Pont, qu'il leur fit habiter.»

L'interprète arménien a traduit jusqu'au nom de Mégasthène, qu'il rend très exactement, il est vrai, par *մեծազօր,* mot ayant précisément le même sens, si bien que, dans l'édition milanaise d'Eusèbe on lit: «Potentissimus, ait, Nabucodrosorus . . ,» et que la majeure partie des traducteurs de Moïse de Khoren ont adopté cette version. En outre le traducteur arménien de ce passage met la copule «et,» entre les noms des deux peuples chez qui le roi d'Assyrie est dit avoir fait une expédition; mais la plupart des éditions de Moïse de Khoren l'omettent, ce qui permet, comme on le verra, de traduire ce passage d'une toute autre manière. Enfin l'éditeur arménien d'Eusèbe lit le second nom de peuple «Ibératsi,» qu'il n'est nullement certain que l'on doive traduire par «Ibérien,» ainsi que je le dirai plus bas.

D'ailleurs Eusèbe ajoute le commentaire relatif au lieu où le roi d'Assyrie transféra ses captifs «sur le côté droit,» au lieu de l'inintelligible mot *յառաջակողմն* «sur le côté antérieur,» qui doit être une fausse leçon, pour *առ յաջակողմն.*

III. Après Eusèbe, Moïse de Khoren, écrivant au milieu du V[e] s. de notre ère, comprend et commente à sa façon le passage d'Abydène, qu'il semble lui avoir emprunté, cependant. Dans la plus ancienne édition de son Histoire, Amsterdam, 1695, l. II, ch. vii, p. 128, ainsi que chez les frères Whiston, on lit:

«Du côté du mont Caucase (le roi Vagharchac) établit gouverneur, vers le nord, une grande et puissante famille, et nomma bdechkh — commandant héréditaire — un personnage descendant de Mihrdat, satrape de Darius, qu'Alexandre avait amené et laissé comme prince des captifs des peuples Ivériatsi, amenés par Nabougodonosor, ainsi que le raconte Abydène, disant:

Մեծազօրն Նաբուգոդոնոսոր ուժգնագոյն էր քան զՀերակլէս ի Լիբէացւոց. ի Վերիացւոց աշխարհն զօրաժողով լեալ հասանէր, և վանեալ վատնեալ (*խորտակեալ* dans les dernières éditions) *ընդ ձեռամբ նուաճէր. և զմասն մի ի նոցանէն յաջակողմն Պոնտոսի ծովու բնակեցուցանէր. և է վերին այն, յեզր երկրի յարեւմուտս։*

«Le très puissant Nabougodonosor était plus vigoureux qu'Hercule des Libyens. Ayant assemblé des troupes contre le pays des Vériatsi, il les battit, dispersa, soumit à son pouvoir. En ayant emmené une partie, il les établit au côté droit de la mer du Pont. Or ce *pays de* Véri est à l'extrémité de la terre, à l'occident.»

Variantes: 1° la copule *et*, supprimée entre les deux noms de peuples et la phrase ponctuée de la sorte, il en résulte, contre les règles de la grammaire, cet «Hercule libyen,» admis par tous les traducteurs, auquel ni Mégasthène, ni Abydène, ni Josèphe, ni Eusèbe, n'ont certainement pensé. Toutefois mon collègue M. Stéphani me fait remarquer qu'il existe réellement dans la mythologie d'Hercule une telle dénomination, et M. Grimm me démontre *de facto* qu'une monnaie d'or, unique en son genre, de l'empereur Postume[2]), porte «Herculi Libyco,» parce qu'en effet le demi-dieu dont il s'agit triompha du géant Antée en Afrique, où il résidait; v. Eckhel, Doctr. numm. t. VII, p. 443. 2° Au lieu des Ibératsi d'Eusèbe, toutes les éditions de Moïse de Khoren porteront désormais Ivériatsi ou simplement Vériatsi. 3° Pour que personne n'en ignore, l'historien ajoute que le *pays de* Véri, où furent domiciliés les captifs dont il s'agit, est situé à l'extrémité de la terre, à l'occident, sans doute de l'Arménie. Ajoutons que, dans la Géographie qui lui est attribuée, Moïse de Khoren, Oeuvres complètes, p. 605, commence ainsi la description de l'Ibérie:

Վերիա, որ Վիրք «Vérhia, i. e. Virk,» l'Ibérie... Dans la dernière édition de l'historien arménien, Venise, 1843, l. II, ch. viii, p. 78, on lit ainsi la fin du passage que j'ai cité:

և զմասն մի ի նոցանէ . . . . յարեւմուտս առ‐ըեալ բնակեցուցանէր, sans rien de plus; i. e. la phrase relativre au Véri est supprimée entièrement, à tort, comme on va le voir, la rédaction d'Amsterdam, la plus ancienne, étant aussi la meilleure. En voici la preuve.

IV. Notre Oukhtanès, qui écrivait dans le dernier quart du X[e] s., cite en effet et comprend aussi à sa manière le passage de Mégasthène, allégué par M. de Khoren.

Suivant lui, les Ivériatsi captifs avaient été battus par l'armée libyenne, c'est-à-dire celle qui avait fait la campagne de Libye, et le pays assigné à ces captifs s'appelle Véria, précisément comme l'Ibérie; cf. l. II, § 18.

V. Quelque fatigantes que puissent paraître ces répétitions, comme la succession chronologique des témoignages nationaux a une valeur considérable, j'en soumettrai encore quelques-uns au lecteur. Voici donc ce que dit, sans citer aucune autorité, l'historien Asolic, au commencement du XI[e] s., p. 39 de son Histoire universelle: «. . . Mihrdat, prince des captifs Ivériatsi, amenés par Nabougodonosor; car Nabougodonosor, plus fort qu'Hercule, ayant fait une expédition de chez les Libyens chez

1) On sait que dans les inscriptions cunéiformes ce nom est écrit Naboucodracara, à Bisoutoun; la forme assyr. est Naboucoudourcussour.

2) 261 — 267 de notre ère

les Ivériatsi ou Iviriatsi (ի Լիբէացւոց յԻվերի-ացւոց աշխարհն)՝ les avait soumis à son pouvoir et en avait traîné et domicilié une partie sur le côté droit de la mer du Pont; puis de l'Ivérie — ou de l'Ivéria — il était passé à l'extrémité de la terre, vers l'occident »

Le savant traducteur russe M. Emin trouve ce passage très embrouillé, ce qui ne l'empêche pas d'en rendre la première partie précisément comme les Whiston; «Nabougodonosor était plus puissant que l'Hercule libyen ...» Quant à la seconde, relative aux Ivériatsi, il la transpose, malgré la ponctuation adoptée par l'éditeur, de manière à la rendre semblable au texte de Moïse de Khoren, et rejette comme inutile l'indication du passage de Nabuchodonosor à l'occident. Voici le texte lui-même:

. . . զի Նաբուգոդոնոսոր ուժգնագոյն քան զՀերակղէս ի Լիբէացւոց յԻվերիացւոց (manuscrit յԻվիրիացւոց) աշխարհն զօրաժողով լեալ ընդ ձեռամբ նուաճէ . . . ։ եւ յԻվերիային (manuscrit յԻվերիայն) անցեալ յեզր երկրի յարեւմուտս.

L'éditeur de Paris, dans sa bonne note 32, regarde avec raison comme impossible une expédition du roi d'Assyrie dans l'Ibérie européenne, i. e en Espagne; il ne s'explique pas sur le reste.

VI. Au XIIIe s., Vardan-le-Grand, dans son Épitomé historique, éd. Mosc. p. 45, Ven. p. 30, dit:

«Vagharchac nomma gouverneur du nord du Caucase le bdéachkh ou bdechkh de Gougark, et le mit à la tête des captifs Viratsi, ou Vériatsi, amenés de Viri ou Véri [1]), à l'O. de la Libye, par Nabuchodonosor, qui en avait domicilié une partie sur la mer du Pont.»

Vardan croit donc que le pays de Viri ou Véri était à l'O. de la Libye. Sur cela l'éditeur de Ven. attribue à Moïse de Khoren la pensée que l'Ibérie d'où venaient les captifs amenés par Nabuchodonosor est l'Espagne, յԻպերիայ (Սպանիայ)՝ mais il ajoute avec raison que cela est incroyable, et que même en ce qui regarde les captifs libyens, il y a doute; mais la Bible est trop affirmative à ce sujet, pour que son récit ne soit pas admis.

VII. Veut-on savoir ce qu'Etienne Orbélian fait du nom de Véri ou Véria? Parlant d'un fait accompli en Ibérie vers l'an 1170, dans son Histoire de la Siounie, éd. de Paris, t. II, p. 132; Mosc. 289; éd. à part de l'Hist. des Orbélians, Mosc. p. 25, il dit:

«Toi Ivané Orbélian, héros brave et invincible, originaire de la Chine et issu de race royale, qui es venu dans ce pays *Vratsi*;» S.-Martin, Mém. t. II, p. 90: «dans ce pays *Véria*,» dans mon manusc. de l'Hist. de Siounie, p. 359: «յաշխարհս այս Վիրայի dans ce notre pays *Viroi*;» aussi M. S.-Martin traduit-il «dans la Géorgie,» et M. Aslan Atabégof, dans son Histoire des Orbélians en géorgien, manuscrit inédit: «Tu es venu dans ce pays de Sakarthwélo.» i. e. en Géorgie.

Ayant fait connaître toutes les autorités, tous les textes grecs, arméniens et géorgiens, ainsi que les commentaires des traducteurs et éditeurs, relatifs à ma thèse, je résume ainsi mon point de vue sur le sujet qui m'occupe:

«Au dire de Mégasthène et d'Abydène,

«Nabuchodonosor, plus énergique qu'Hercule,

«Rassembla une armée;

«Cette armée ayant triomphé des Libyens ou des Égyptiens,

«Il alla ensuite au pays des Ibératsi, Ivériatsi, Viratsi ou Vériatsi, et les subjugua;

«Il amena et domicilia une partie des captifs sur le côté droit du Pont-Euxin;

«Le pays de Viri ou Véri, Viria ou Véria, ou Vérial, est situé à l'extrémité de la terre, à l'occident» — de l'Arménie.

Or 1° le nom d'Ἰβηρία, Ibératsi. est la transcription du nom des Hébreux עברים Ibrim, descendants d'Eber; 2° celui de Vériatsi ou Viratsi est en connexion immédiate avec celui de Véria, le pays des Virk, Ibériens, nom substantif; Vratsi, adjectif, ethnique; avec celui de Vratstoun ou Vratstan, qui est maintenant celui de l'Ibérie ou Géorgie, en arménien.

Par une rencontre, fortuite peut-être, le nom Vir, plur. Virk, a la plus grande analogie avec les prépositions arméniennes «վեր, ի վերայ՝ en haut; վերին՝ supérieur,» caractérisant aussi exactement que possible la position géographique de l'Ibérie ou Géorgie par rapport à l'Arménie: Վերիայի Vérial n'existe que comme nom propre, celui de l'Ibérie.

Maintenant les Ibériens ont-ils quelque lien ethnographique avec les Hébreux, c'est ce que notre Oukhtanès décide carrément, par l'affirmative, dans le § dont nous nous occupons; l. II, § 18.

De tout ce qui précède, excepté le témoignage de Vardan, il résulte évidemment que les captifs amenés par Nabuchodonosor étaient, outre les Égyptiens, des Hébreux, les Ibératsi d'Eusèbe, vaincus par le roi d'Assyrie, après qu'il eut triomphé des Libyens, et que l'historien Oukhtanès n'hésite pas à regarder les Ibériens, et notamment les tribus des Aphkhaz, des Dzanars, des Djavakhs et des Threghs, ainsi qu'une foule d'autres, comme descendants des Hébreux.

De mon côté, sans croire que la masse, le fond de la nation ibérienne soit composé de Sémites, j'admets comme

1) Deux manuscrits portent: „amenés du fleuve des Vériatsi."

un fait certain que l'Ibérie occidentale, i. e. le Gouria, l'Akhal-Tzikhé, l'Iméreth, et en partie le Karthli, fourmillent de Juifs et de descendants des Juifs. Il en est de même de l'Arménie, où il n'est pas douteux qu'un grand nombre de Juifs captifs se soient établis avec ce Chamba, donné par Nabuchodonosor au roi Hrhatchia, sur sa demande (M. de Khor. I, xxii), qui devint la souche de l'illustre famille des Bagratides; cf. Khor. II, xix, xxiv, xlix, lxv, sur les diverses villes arméniennes habitées par les Juifs, telles que Van, Artachat, Vagharchabad…

Pour procéder donc avec ordre, examinons où ont été transportés, soit par Salmanasar les captifs des dix tribus d'Israël, soit par Nabuchodonosor ceux de Juda; puis les noms hébreu, arménien et géorgien des Juifs; ceux des tribus auxquelles Oukhtanès croit qu'ils ont donné naissance et l'analogie, présumée ou réelle, entre le nom de l'Ibérie et celui des captifs en question, enfin la chronologie des faits.

1) On lit dans la Bible, IV Reg. xvii, 6; cf. xviii, 2; I Paralip. v, 25.

«Anno autem nono Osee cepit rex Assyriorum Samariam et transtulit Israel in Assyrios, posuitque eos in Hala et in Habor, juxta fluvium Gozan.

«… Salmanasar … et transtulit Israel in Assyrios, collocavitque eos in Hala et in Habor, fluviis Medorum.»

Quant aux habitants du royaume de Juda, IV Reg. xxiv, 7; xxv, 11;

«Tulerat rex Babylonis a rivo Ægypti usque ad fluvium Euphratem omnia quae fuerunt regis Ægypti; reliquam autem populi partem, quae remanserat in civitate, et transfugas… et reliquum vulgus transtulit Nabuzardan, princeps militiae;» chez les Septante: ὁ ἀρχιμάγειρος.

Abdias, I, 21: Et transmigratio exercitus hujus filiorum Israel, omnia loca Chananaeorum usque ad Sareptam (dans le grec, Σεφραθὰ ou Ἐφραθά); et transmigratio Jerusalem, quae in Bosphoro est, possidebit civitates austri.

Ainsi, d'après les historiens sacrés, les Israëlites captifs furent transportés en Assyrie, à Hala et à Habor, fleuve ou fleuves de Gozan[1]), dans les villes de la Médie; ceux d'Égypte et de Juda furent transférés en Assyrie; ceux de Jérusalem, soit jusqu'à l'Euphrate, soit sur le Bosphore. M. Vivien de S.-Martin pense, non sans une forte apparence de raison, que Sapharad, du texte hébreu, qui a donné à S.-Jérôme l'idée du Bosphore, est le pays des Saspirs d'Hérodote, le Sper des Géorgiens, où se trouve encore la ville d'Ispira, enfin la Çprd d'une inscription cunéiforme, nommée immédiatement après la Ktpdhuk ou Cappadoce; Mém. sur la géogr. anc. du Caucase, Paris, 1847, p. 44.

Or dans le nom de Hala, Habor, Gozan, on peut facilement reconnaître le canton de Chalachene, sur le haut Tigre, la rivière Chaboras, affluent oriental de l'Euphrate, et la province de Gauzanitis, deux dénominations géographiques incontestables, de la Mésopotamie; v. le Phaleg de Bochart, t. III, ch. xiv, Madai, p. 193, et p. 17 la carte de la Mésopotamie et d'une partie de la Babylonie.

Je dois pourtant ajouter que ce savant commentateur cite ici un passage du rabbin juif Benjamin: «Hamadan, haec est Madai, magna illa urbs in quâ sunt Judaeorum quinquaginta millia;» à quoi Bochart ajoute: «Reliquiae, ni fallor, Israelitarum, quos in Mediam asportaverat Salmanasar. Nullus cupio quorsus vel in Colchidem, vel in Iberiam, vel in Armeniam minorem … ii relegentur, quos scriptura dicit expresse migrasse in Assyriam et in Medorum urbes.»

Il est donc bien entendu que Bochart n'admet point le fait ni la possibilité du transfert des captifs hébreux, Israëlites ou Juifs, sur le bord droit de la mer Noire. Mais enfin Bochart, s'il a pu, ce qui n'est pas certain, connaître le passage de Mégasthène et d'Abydène, allégué par Josèphe, puisqu'il nie la migration en Colchide et en Arménie, n'a certainement point lu cette suite de témoignages, qui se répètent de siècle en siècle, chez Eusèbe et Moïse de Khoren, chez Oukhtanès et Asolic, chez Vardan et Étienne Orbélian, tradition qui n'est pas non plus sans valeur. L'opinion de Bochart est donc plutôt négative que positive: à l'époque où fut imprimé son Phaleg, en 1653, les frères Whiston n'avaient pas encore donné leur Moïse de Khoren, qui est de Londres, 1736.

2) Les Sémites de la Palestine ont été primitivement nommés Hébreux (עִבְרִיִּים ou עִבְרִים Ibrim), d'après Héber, arrière-petit-fils de Sem et ancêtre d'Abraham à la 6e génération. Ce nom, pas plus que celui des Israëlites, ne paraît chez les auteurs de l'antiquité profane, qui connaissent seulement celui de Judaeus. Dans la Bible, au contraire, le nom des Hebraei revient à chaque pas et devait être connu en Egypte, où le peuple hébreu séjourna 430 ans. Aussi au ch. ii de l'Exode, v. 6, lisons-nous: «De infantibus Hebraeorum Ἑβραίων, ებრაელთა, եբրայեցւոց: M. de Khoren I, xviii եբրայեցի· est hic,» en parlant de Moïse.

Or comment les Grecs pouvaient-ils prononcer ce nom Ἑβραῖος, si non Hévréos, et même Hévraïos, d'où dérivent certainement les différentes formes que nous avons fait connaître: Ἰβηρία, Ibéria, Ibératsi, Ivériatsi, Vériatsi, Viriatsi, Vratsi, chez les auteurs cités.

Ajoutons que les Arméniens appellent un Juif de Jérusalem Hréa Հրեայ et son pays Hréatstan Հրեաս-

1) Je regarde comme inutile de m'étendre ici sur les variantes que présentent ces noms dans les textes grec, géorgien, arménien de la Bible, variantes qui ne changent rien au fond de la question.

գաւառ; les Géorgiens disent Houria ჰურია, ჰურიასტანი Houriastani. L'analogie entre ces deux formes est frappante; leur parenté avec Hévréos n'est que spécieuse, bien que les Mékhitharistes, dans leur nouveau Dictionnaire, disent: Հրէայ իբրեւ Հեբրա Hréa est comme Herba, soit Hébra. Il semble au contraire que ce nom dérive plutôt de Hour, Gen. XI, 31; XV, 7, ville de Chaldée, patrie d'Abraham. Gardons-nous d'aller plus loin en fait d'étymologie! Ce qui est indubitable, c'est que le nom 'Ιβηρία, Iberia, connu des Grecs et des Romains seulement dans les temps très voisins de notre ère, est l'exacte représentation du nom des Hébreux chez Mégasthène et chez les auteurs qui l'ont suivi, et fortuitement ou non l'analogue du Véri, Véria, pays où vivaient des Hébreux captifs.

3) D'après ce que j'ai dit précédemment sur la probabilité ou la non-probabilité d'une origine sémitique des Ibériens d'Asie, je ne suis pas obligé de confirmer ou de réfuter l'opinion d'Oukhtanès sur celle des seules tribus ibériennes qu'il mentionne.

Sur les Aphkaz nous ne possédons aucune espèce de notices plus anciennes que celles des Géorgiens et des Grecs; leur langue est à-peine étudiée, ils non pas d'histoire autre que celle qui les représente comme établis puissamment sur la côte NE. de la mer Noire, y fondant de magnifiques églises, étendant ensuite leur influence jusqu'à la Lazique, puis s'alliant avec les Bagratides d'Ibérie et constituant le royaume aphkhazo-karthle; enfin, depuis la séparation de l'Ibérie en trois royaumes, vivant sous la principauté des Charwachidzé, i. e. des Charwan — ou Chirwanchahs, — les descendants des Béni-Cheddad de Gandja.

Les Dchawakhs et les Threghs d'Oukhtanès, l. II, § 18, sont les habitants des cantons ibériens de Djawakheth et de Thrialeth, dont la position est aussi connue que l'origine de ces tribus, si tant est qu'elles forment des clans séparés, l'est peu.

Quant aux Dzanars, nous avons des témoignages historiques de quelque valeur, chez M. de Khoren p. 357; chez S.-Martin, Mém. I, 234, qui a réuni une quantité d'indications d'auteurs classiques et musulmans à leur sujet; Thoma Ardzrouni, p. 196, parle de leurs guerres contre le Turk Bougha, au milieu du IX[e] siècle; enfin Vardan, Venise p. 101 et notes, vers l'an 93 arm. — 1044; Moscou p. 135, et trad. russe, p. 127. Sont-ils d'origine arabe, chaldéenne; parlaient-ils géorgien, comme le fait entendre Vardan, édition de Moscou, passage cité: ce sont toutes questions à éclaircir. En tout cas, s'il y a quelque probabilité d'origine sémitique, c'est en leur faveur seulement.

4) L'époque de la transmigration des Libyens et des Hébreux, opérée par Nabuchodonosor, peut être fixée ainsi d'après la Bible et Eusèbe: IV Reg. xxv, 7; II Paralip. xxxv, 20. Néchao, le pharaon qui avait triomphé d'Eliakim, roi de Judas, fut vaincu définitivement à son tour, non en Égypte toutefois, mais à Charkamis, sur l'Euphrate, par Nabuchodonosor, ainsi que je l'ai dit plus haut, et ses trésors emportés en Assyrie. Cette expédition est racontée un peu plus longuement par Josèphe, Ant. Jud. X, vi, que par l'historien sacré. Ioakim, successeur d'Eliakim, fut lui-même fait captif par le roi d'Assyrie et remplacé par Sédékias, sous le règne duquel une seconde défaite des Égyptiens, immédiatement suivie du siége de Jérusalem, couronna les armes de Nabuchodonosor. La 9[e] année de Sédékias, le 10[e] jour du 10[e] mois, Jérusalem fut prise, dépouillée de ses richesses, et la majorité des habitants valides conduits en Assyrie, en l'année 1426 d'Abraham, donc en 588 avant J.-C. J'omets les variantes de cette date, qui n'ont que peu d'importance pour mon sujet.

Par-là se trouve vérifiée en entier la phrase de Mégasthène.

1) L'expédition de Nabuchodonosor contre les Égyptiens et les *Hébreux*, non les Ibériens;

2) Le transport des captifs sur le bord oriental de la mer Noire.

Si les Ibériens ne sont pas de purs Sémites, ce que refusent d'admettre la philologie et l'histoire, cependant il y a dans certains cantons de leur patrie une forte proportion d'éléments juifs, et le nom de leur pays a la plus grande analogie de son et d'orthographe avec celui de la contrée où vécurent les captifs hébreux. D'autre part, une forte probabilité permet aussi de déduire le nom arménien de l'Ibérie, soit Véria, soit Vir, de la position géographique réciproque de cette contrée par rapport à l'Arménie.

§ 19. De Tigrane.

Tigrane Ier règne sur l'Arménie, septième successeur de Hratchia, mentionné avec éloge dans le 19e chapitre[1]) de ce récit. S'étant allié avec Ajdahac — Astyage — roi des Mars, il lui donna en mariage sa sœur Tigranouhi, qu'il avait ardemment souhaitée. Après quoi ce prince l'ayant trompé et ayant comploté de lui nuire, la jeune Tigranouhi en eut vent et informa son frère de la fourberie d'Astyage. Notre roi, qui était de belle taille et brave à l'attaque, rassembla dans toute l'Arménie de nombreux guerriers de choix, marcha du côté des Mars et rencontra l'armée ennemie. Le combat s'engage, Astyage est frappé rudement, sa cuirasse de fer percée d'un coup de lance, et en retirant sa main Tigrane lui enlève une partie des poumons. Sa mort mit fin au combat. Pour Tigrane, il reprit sa sœur, qu'il fit conduire à Tigranakert, et revint dans son pays, chargé de butin et de richesses, avec une foule de captifs. Secondé par Cyrus, il extermina, au dire de l'historien, la royauté des Mars.

Cependant aucun de ses descendants ne montra de valeur guerrière, l'on ne connaît que leurs noms et domaines. Ainsi, de ses plus jeunes fils: d'Arhan, proviennent les Aravéniens; de Zareh, les Zaréhovans; mais son fils aîné fut Bab, puis Tiran, que les rhapsodes célèbrent dans les chants perses, on dit même qu'il a été divinisé chez les Ibériens, et notre historien assure qu'on lui avait élevé une statue de grandeur naturelle, à qui l'on offrait des victimes[2]). Tigrane, est-il dit, mourut après son soulèvement contre les Macédoniens d'Alexandre; quant à ce qui eut lieu jusqu'à l'avénement de Vagharchac en Arménie, nous n'avons trouvé rien de certain à raconter.

---

§ 20. Les Arsacides deviennent rois de Perse et d'Arménie.

Nous commencerons à vous parler, père spirituel, de la dynastie de Perse et d'Arménie, provenant d'Abraham. Abraham, patriarche et chef des patriarches, est, suivant notre foi, nommé chez nous le troisième ancêtre, après Adam et Noé, le 21e descendant d'Adam, le 11e de Noé, par Sem: il était né de Thara. En sa 70e année il avait le nom

---

1) Si l'auteur ou le copiste ne se sont pas trompés, et à moins que la Préface ne compte pour premier №, le § précédent, où il est question de Hratchia, est bien réellement le 18e.

2) Tout ceci, chez M. de Khoren l. I, ch. xxxi, est dit de Vahaghn, l'Hércule arménien, que notre Oukhtanès ne nomme pas. Du reste, ce n'est pas Tigrane, mais Vahé, l'un de ses successeurs, qui se souleva contre les Macédoniens, et périt dans un combat. Après lui, jusqu'à l'avénement des Arsacides, il y eut en Arménie un interrègne d'environ 200 ans, occupé par des gouverneurs nommés par les Séleucides.

d'Abram, et plus tard il prit le surnom d'Abraham[1]): c'est de lui, dit-on, que provient la nation des Parthes. En effet, après la mort de Sara, il prit, dit-on, pour épouse Kéthoura, de laquelle il eut Emran et ses frères, que sa vie durant il éloigna d'Isahac et envoya dans la terre de l'orient. De là se propagea la race des Parthes, d'où sortit Archac-le-Brave. Celui-ci se révolta contre les Macédoniens et régna au pays des Kouchans, 31 ans; puis son fils Artachès, 26 ans. Son fils Archac, dit le Grand et petit-fils d'Archac-le-Brave, fit périr Antiochus, et plaça en Arménie son frère Vagharchac, comme roi, son lieutenant. Pour lui, il alla à Bahl — Balkh — où il établit sa dynastie, nommée en conséquence de cela Bahlav[2]); de même que son frère, Vagharchac retint de son ancêtre le nom d'Arsacide. La suite est racontée par Mosès. «Après avoir soumis tout l'univers, dit l'historien[3]), Alexandre le-Macédonien, fils de Philippe et d'Olympiade et le 24e descendant d'Achille, distribua les empires par son testament, en exigeant que l'hégémonie fût sous le nom de la Macédoine. Après cela il mourut, et Séleucus régna à Babylone. Celui-ci, se croyant le monarque universel, soumit également les Parthes, après une grande bataille. Ayant régné 30 ans, il laissa la couronne à son fils, qui régna 19 ans; en la 11° a. les Parthes se soulevèrent contre les Macédoniens, et Archac-le-Brave, issu d'Abraham, par Kéthoura, devint roi, afin que s'accomplit la parole du Seigneur à Abraham: «Il sortira de toi des rois des peuples.»

---

§ 21. Rois des peuples arméniens, issus des Parthes.

Le premier roi est Vagharchac, qui régna sur l'Arménie par l'ordre de son frère Archac-le-Grand, monarque des Perses; à la tête des braves troupes arméniennes, il déploya sa valeur en mainte rencontre. Ayant marché avec une armée innombrable contre les Macédoniens, aux frontières de la Chaldée, il y donna des preuves de son courage et de dévouement, ainsi que d'habileté dans le gouvernement de l'Arménie. D'après un plan qu'il avait formé, il expédia une lettre à son frère Archac-le-Grand, par l'entremise de Mariba Catina, pour qu'il fit des recherches dans le divan royal et donnât le diplome assignant le rang des seigneurs d'Arménie. Son frère Archac-le-Grand accueillit sa lettre et fit ouvrir pour lui les archives royales. L'original du diplome des seigneurs ayant été trouvé, Archac concéda à chacun le rang, le titre et les droits de principauté qui lui revenaient, conformément aux prérogatives dont il jouissait; il octroya également à Bagarat, notre ancêtre[4]), issu des Juifs, les droits de prince du royaume, et celui de placer la couronne sur la tête

1) § 4; Gen. XVII, 5.
2) Pahlavouni, ou Pahlavide.
3) Khor. II, ı.

4) Oukhtanès était-il de la famille Bagratide, ou veut-il simplement dire que Bagarat est le personnage qui a donné son nom à la dynastie?

du roi, avec les noms de thagadir — pose-couronne — et de connétable, avec le titre de tanouter [1]), pour sa famille; il lui permit de porter les perles, le diadème à trois rangs avec perles, sans or ni pierreries, lorsqu'il viendrait au palais et à la porte royale. Il régla également tout ce qui concerne les autres familles, l'une après l'autre, et détermina leurs noms.

Pour commencer, il régla d'abord ce qui concernait sa personne et sa famille, sa tête et sa couronne; puis ce Bagarat, issu des Juifs, il le créa thagadir héréditaire des Arsacides, et nomma sa famille Bagaratouni. Pour les autres, il détermina successivement leurs noms: en premier lieu, le seigneur de Siounie; secondement, le connétable Bagaratouni; à la troisième place, Ardzrouni; à la quatrième, Makhaz; à la cinquième, Mamiconian. Les autres furent classés et confirmés successivement dans leur principauté respective. Pour lui, ayant accompli tant d'actes de bravouve et de vertu, et de beaux réglements, il mourut à Mdzbin, après 22 ans de règne, laissant l'autorité à son fils Archac, le 2e roi. Après lui régna Archac Ier, fils de Vagharchac [3]), émule des vertus paternelles, qui fit aussi beaucoup d'améliorations. Ayant guerroyé contre les gens du Pont, il y laissa en signe *de victoire* une lance qu'il avait trempée, dit-on, dans le sang des reptiles et enfoncée dans un haut monolithe [4]); ceux du Pont révérèrent cette pierre durant longtemps, comme une œuvre divine. Il fit périr par le glaive deux fils de Bagarat, en vue de l'idolâtrie, *qu'ils refusaient d'embrasser*. Cependant d'antres Bagratides consentirent à monter à cheval le jour du sabat, pour aller à la chasse ou à la guerre, et à ne pas circoncire leurs enfants. Il mourut après un règne de 13 ans.

---

§ 22. Commencement de la royauté des Grecs. [5])

La royauté des Grecs découle d'Eaü; elle s'établit après le règne d'Alexandre, qui commanda aux Grecs et fut maître du monde durant 12 ans.

Comme chez eux le fils ne recevait pas de son père la couronne, les chefs et les seigneurs se rassemblaient à de certaines époques et choisissaient celui qui leur plaisait, ainsi

1) Proprement «chef de maison,» comme le «Mamasakhlis» géorgien; par extension «seigneur, prince apanagé.»

2) M. de Khoren l. II, ch. VII, VIII, indique un ordre tout-à-fait différent. Les familles Maghkhaz et Ardzrouni sont en effet nommées là, mais sans la classification exposée par Oukhtanès. Quant à la Siounie, il n'en est pas dit un mot; des Mamiconians, non plus, et cela pour la bonne raison que cette famille n'est entrée en Arménie qu'au IIIe s. après l'ère chrétienne. V. aussi une liste de familles princières arméniennes, Khor. tr. russe, p. 359.

3) Cette phrase n'est pas bonne au point de vue de la grammaire, car le mot «deuxième,» երկրորդ, est au nominatif, au lieu du génitif, comme se rapportant à Արշակայ; ensuite, le mot «roi,» manque.

4) M. de Khor. II, IX.

5) Proprement *des Ioniens*, Hoïn, ou mieux Ioïn: ici ce mot est synonymes des Romains.

que le dit le livre des Machabées[1]). Il y est aussi remarqué justement qu'en Esaü le roi ne gouverne pas suivant sa fantaisie; il est vrai que le fils succède à son père snr le trône, mais les fils d'Esaü, réunis dans une ville forte, y formaient un conseil, où ils établissaient pour roi de la ville un homme sage, chargé de commander dans le royaume.

C'est donc ici que commencent les rois, dont les noms et le nombre se voient successivement dans le livre des empereurs, ainsi que leurs actes, nombreux ou non, les uns ayant fait le mal et laissé une méchante renommée dans le monde; d'autres, ayant affermi leur royauté par des œuvres vraiment glorienses, ont hérité d'un nom recommandable en ce monde et dans l'avenir.

Comme donc nous avons dit au commencement de ce récit, que la royauté provient d'Esaü, ces gens, aimant le vin, sont esclaves de leur ventre, à l'exemple de l'antique Esaü, qui vendit son droit d'aînesse pour un plat.

Mais revenons à notre plan. Gaïos, le premier empereur, avait pour surnom Ioulios, et régna 3 ans et 4 mois. Il fut le premier autocrate de Rome, durant 3 ans[2]), depuis Cléopatre, reine d'Égypte et d'Alexandrie. Il n'a rien fait de plus; c'est lui qui changea en juillet le nom du mois cuitlos[3]), parce qu'il était né en ce mois.

---

§ 23. Du roi Artachès.

Artachès, fils d'Archac, régna en la 23e année[4]) d'Archacan, roi de Perse; ayant prospéré, il prétendit tout ensemble à l'hégémonie de l'Arménie et de la Perse, tant il était orgueilleux et batailleur. Il se construisit un palais en Perse et fit battre, au dire de l'historien, des monnaies à son effigie. A la tête d'une armée nombrense il marcha en occident et prit Cyrus, roi des Éligiens[5]); ayant tronvé là nne statue d'Artémis, il la fit porter en Arménie et placer à Armavir. Il conquit le pays dans l'intervalle des deux mers d'Océan

---

1) Je crois que notre auteur, confondant ici Grecs et Romains, fait allusion au l. I, ch. viii, v. 14—16 des Machabées, où il est réellement parlé en ce sens du sénat et des magistratures électives de Rome. Quant à regarder les Romains en général comme fils d'Esaü, on sait que l'orient admet cette tradition, que les Francs descendent d'Esaü; cf. Mkhithar d'Aïrivank, a. 3346 d. m.

2) Lis. après avoir confirmé Cléopâtre... La phrase arménienne n'a pas de sens, mais la trad. latine de la Chron. d'Eusèbe, éd. Schöne, Berlin, 1867, p. 137, porte: Coesar in Ægypto regnum Cleopatrae confirmat, stupri gratia. Il semble que notre auteur se soit renseigné là, et que son copiste ait oublié quelques mots, dont l'omission rend sa phrase inintelligible.

3) Le mois *quintilis*, nommé julius ou juillet, par ordre du sénat, en l'honneur de Jules-César, réformateur du calendrier, lorsqu'il prescrivit que l'année 709 de Rome, 45 av. J.-C., première de la réforme, commençât au 1er janvier, qui était une nouvelle lune, huit jours après le solstice d'hiver.

4) La 24e; M. de Khoren II, xi.

5) Lis. Crésus, roi des Lydiens; M. de Khor. II, xii, sqq. L'horrible anachronisme relatif à Crésus est tiré de M. de Khoren. Le fait est que Crésus, dernier roi de Lydie, fut battu et prit en 548 av. J.-C. par Cyrus, qui ensuite lui rendit la liberté et le garda près de lui.

et du Pont, soumit tout l'occident, se saisit de Cyrus — Crésus — extermina ses troupes, et fut lui-même tué par ses sold ats, ayant régné 25 ans.

Après lui régna son fils Tigrane, le 19e après Archacan[1]), roi de Perse. Ayant rassemblé une armée nombreuse, il chassa celles des Grecs, venues en Arménie, après la mort d'Artachès, parce qu'elles croyaient à un interrègne. Il construisit donc des temples, y plaça des idoles et ordonna à tous les seigneurs de leur offrir des victimes. Les Bagratides ayant refusé, il fit couper la langue à l'un d'eux, pour avoir insulté les idoles; cependant à force de supplices ils consentirent à manger les victimes et même la chair de porc, mais non à sacrifier eux-mêmes ni à se prosterner. Après cela il alla en Judée avec des troupes innombrables, s'y gorgea de butin et de captifs; ayant laissé le pays à la garde de quelques bataillons, il marcha avec une armée considérable contre les Romains, qu'il mit complètement en déroute et revint avec ses prisonniers dans son pays. Il fit même périr un certain Crassus, venu de Jérusalem sur le bord de l'Euphrate, chargé de dépouilles et de riches trésors[2]). Pour lui, il revint à Mdzpin, et mourut après 33 ans de règne, ayant accompli de nombreux exploits militaires.

Auguste, 2e roi des Grecs[3]), 50 ans et 6 mois. De son temps fut exécuté un dénombrement universel, durant lequel Joseph se rendit auprès du réviseur, avec Marie, et notre Sauveur naquit à Bethléhem. Cet Auguste Sebastos fut nommé Hoktavianos, et le mois sixtos, dans lequel il était né, prit le nom d'août[4]). Ce prince régna sur les pays réunis des Romains et des Grecs. En sa 23e année[5]) J.-C. naquit à Bethléhem de Judée: il s'était écoulé depuis Adam jusqu'à sa naissance 5500 ans; suivant les Juifs, 4000 ans; suivant les Samaritains, 4000; suivant le calcul grec d'Épiphane de Chypre, 5500; enfin, d'après la chronique d'histoire générale, 5192 ans.[6])

---

1) Tout au plus peut-on dire: «en la 19e année d'Archacan,» et lire Ի տասնևիններորդի· en doublant Ի· qui manque dans le manuscrit; au reste, c'est la lecture de Khor. II, xiv.

2) Crassus venait de piller la ville de Jérusalem.

3) i. e. des Romains. Or Auguste régna 56 ans, J.-C. naquit en sa 42e a., et fut baptisé en la 15e a. de Tibère, suivant Eusèbe.

4) Sextilis, nommé août en l'honneur d'Auguste.

5) Lis. 43e ou plutôt 42e, d'après Eusèbe; 40e suivant la Table du P. Tchamitch.

6) ըս քրոնիկոնին պատմութեան: ceci doit être la Chronique d'Eusèbe? lis. 5198 ans.

La date 5500 est celle adoptée par Jules-Africain et par les Alexandrins; 4000 est celle donnée par la Vulgate et par le texte hébreu; 4004, l'ère mondaine d'Usarius; 4700, celle du texte samaritain; 3760 est la date juive moderne; cf. Scalig. De emend. temp. p. 515. Tcham. Hist. d'Armén. t. III, Tables, p. 3. Quant à S. Épiphane, évêque de Salamine dans l'île de Chypre, qui † en 403, il est auteur d'un traité célèbre sur les poids et mesures, qui a été traduit en arménien, et d'une foule d'autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du P. Pétau, Paris 1622, 2 vol. fol.

Un autre Épiphane, vivant vers 510, a composé une Historia tripartita, faussement attribuée par certains à Cassiodore, qui est un abrégé de celles de Socrate, de Sozomène et de Théodoret; imprimée pour la 1re fois en 1472, à Augsbourg, puis en 1544, par H. Étienne, à la suite de l'Hist. eccl. d'Eusèbe; trad. en latin; en français, par Cousin, et en diverses langues.

§ 24. Règne d'Artavazd II.

Artavazd, fils de Tigrane, qui régna sur l'Arménie, ne se distingua par aucune action de bravoure; occupé à boire et à manger, à chasser les[1]... et les sangliers, il n'avait pas le temps de songer à la science ni à la guerre. Bafoué et dénigré par ses troupes à cause de sa gloutonnerie, quand il fut arrivé là, Antoine lui enleva la Mésopotamie. Dans sa colère Artavazd fit rassembler des soldats dans l'Atrpatacan, parmi les habitants du mont Caucase, ainsi que chez les Aghovans, Ibériens et Chaldéens[2]), descendit avec eux dans la Mésopotamie, chassa et mit en déroute les troupes romaines. Antoine, rugissant comme un lion, se mit à la tête de ses gens et marcha contre Artavazd; entré en Mésopotamie, il défit les troupes arméniennes et prit Artavazd, qu'il donna à Cléopâtre: je ne sais de quelle manière il mourut. Archam, fils d'Artachès, lui succéda, par la permission d'Archez, roi de Perse. Sous lui les Arméniens commencèrent à payer aux Romains un tribut partiel. Zouraï, chef de la famille des Genthouniens, ayant excité son courroux contre Énanus, seigneur Bagratide, Archam irrité ordonna de mettre Énanus à la torture et de terminer la chose, soit par l'abjuration du judaïsme et l'adoration des idoles, soit en pendant Énanus à une potence, et en faisant périr sous ses yeux un de ses parents, nommé Sari, après avoir amené sur le lieu du supplice ses fils Saphadia et Azaria. Énanus, ayant cédé, par crainte du roi, fut réintégré dans ses honneurs précédents, lui et sa famille, et Archam mourut après 20 ans de règne.

Tibère régna 23 ans. Dans sa 15e année[3]) J.-C. vint recevoir le baptême dans le Jourdain, de la main de Jean; en sa 16e année Jean-Baptiste eut la tête tranchée; en sa 18e année J.-C. fut crucifié par les Juifs; en sa 19e année fut lapidé Étienne, et en la même année eut lieu la vocation de Paul à l'apostolat. Jacob, frère du Seigneur, était évêque de Jérusalem, et Tibère, pour se renseigner au sujet des miracles de J.-C., manda près de lui Pilate. Celui-ci eut peur d'être maltraité et, pendant la navigation sur l'Océan, attenta à ses jours, en se jetant à la mer.

De son temps vivait Abgar, roi arménien d'Ourha, qui écrivit une lettre au Sauveur, à l'époque du crucifiment, et reçut une réponse, avec bénédiction pour sa ville, où le Sauveur lui faisait connaitre l'accomplissement de sa destinée à Jérusalem et promettait d'envoyer un de ses disciples pour le guérir de la maladie dont il souffrait, ayant les pieds affectés de la goutte.[4])

---

1) **Եղսուղ** mot inconnu. M. de Khoren II, xxii: les ânes sauvages et les porcs.

2) Ceux-ci ne sont pas nommés chez M. de Khor. II, xxii.

3) En la 29e année de l'ère eusébienne, = 31 de l'ère vulgaire.

4) M. de Khoren II, xxxi, dit seulement qu'Abgar était affligé de douleurs par tout le corps. Léroubna ou Laboubnia, dans sa Relation, à-peine authentique, s'exprime de même.

§ 25. Abgar règne 31 ans sur l'Arménie.

Abgar, fils d'Archam, devint roi en la 20[e] année d'Archor — Archavir — roi de Perse. En la 3[e] a. de son règne[1]), les Arméniens devinrent tributaires des Romains. L'empereur Auguste ayant en effet ordonné, comme le dit l'évangéliste Luc, de faire un dénombrement de tout l'univers, les gouverneurs romains envoyés en Arménie y apportèrent les images de l'empereur et les dressèrent dans tous les temples.

§ 26. Abgar envoie à Marinos des princes, qui en cette occasion virent le Sauveur; ce fut le commencement de la conversion d'Abgar.

A cette époque *Marinos, fils de Storgi*[2]), vint au nom de l'empereur, pour établir de bons rapports avec les Phéniciens et les Palestins, avec les Syriens et la Mésopotamie. Abgar lui envoya dans la ville de Bethkourb deux de ses grands, Marihab, bdechkh d'Aghtznik, et Chamchagram, chef de la maison d'Apahounik, ainsi qu'Énan, son homme de confiance, afin de lui faire connaître les raisons de son voyage en orient. Ceux-ci, au retour, passèrent par Jérusalem, où ils virent notre Sauveur J.-C., et racontèrent à Abgar ce dont ils avaient été témoins. Le roi étonné crut à la vérité et dit: «Ces choses si extraordinaires ne sont pas de l'homme, mais de Dieu, car nul homme ne peut ressusciter un mort, mais bien Dieu.» Comme donc lui-même était en proie à une cruelle maladie, il écrivit au Sauveur de venir le guérir de son mal. Telle était sa lettre.

§ 27. Lettre d'Abgar au Sauveur.

«Abgar Chamatsi, prince du pays[3]) à vous Christ Sauveur, qui avez paru au pays de Jérusalem: Salut.

«J'ai ouï parler de vous et des cures que vous opérez sans remèdes, sans plantes; on dit que vous faites voir les aveugles, purifiez les lépreux, chassez de l'homme les esprits

1) En la 2[e]; M. de Khor. II, xxvi.

2) Ce nom manque dans le manuscrit, mais se trouve chez M. de Khor. II, xxx; Léroubna écrit: Sabinus, fils d'Eustorge.

3) M. de Khor. «Abgar, prince, fils d'Archam.»

immondes, rétablissez les gens affligés de maladies invétérées, et ressuscitez les morts. Ayant appris ceci à votre sujet, j'en ai conclu de deux choses l'une: ou vous êtes Dieu, descendu du ciel pour opérer cela, ou vous êtes fils de Dieu. En conséquence je vous ai écrit pour vous supplier de venir me délivrer d'une maladie dont je souffre. J'ai encore appris que les Juifs murmurent contre vous et veulent vous maltraiter. Quoique petite, ma ville est suffisante pour nous deux; venez habitons-la ensemble.»

Les porteurs de la lettre rencontrèrent Jésus à Jérusalem, ainsi que l'atteste le mot de l'Évangile, au sujet de païens venus auprès de Jésus, qui, n'osant pas lui parler, s'adressèrent à Philippe et à André[1]), et Philippe en informa notre Sauveur, qui n'accepta pas alors l'invitation, mais ordonna de lui répondre comme il suit.

§ 28. Réponse à la lettre d'Abgar, écrite par l'apôtre Thomas, par l'ordre du Sauveur. 34[2])

«Bienheureux est celui qui aura cru en moi, tout en ne m'ayant pas vu; car il est écrit à mon sujet que ceux qui m'ont vu n'ont pas cru en moi, mais que ceux qui, sans m'avoir vu, croiront vivront. Comme vous m'avez écrit d'aller près de vous, je dois achever ce pour quoi j'ai été envoyé, et l'ayant terminé je m'élèverai vers celui dont j'ai mission. Après mon ascension je vous expédierai un de mes disciples, qui vous guérira de votre maladie, et vous donnera la vie, ainsi qu'à ceux qui sont avec vous.»

Cette lettre fut portée par les courriers d'Abgar, avec l'image du Sauveur peinte sur le vif, qui est jusqu'à présent dans la ville d'Édesse.

§ 29. Thaddée vient auprès d'Abgar et prêche dans la ville d'Ourha.

L'apôtre Thomas, l'un des douze, ayant envoyé Thaddée à Édesse, pour guérir Abgar, suivant la parole du Seigneur, celui-ci se rendit dans la maison du prince Touba[3]), de la

1) Cf. Ioann. XII, 20—23.

2) Ce N. et les NN 36, 37 et autres, que l'on verra plus bas, se trouvent dans le manuscrit, où aucun des précédents §§ n'est numéroté, et font supposer qu'il existait dans quelque original une série de chiffres pareils. Pour moi, je n'y ai pas trouvé précédemment d'autres divisions que celles que j'ai indiquées, et même en mettant des chiffres à certaines sections du règne d'Abgar, je n'arrive point ici à 34. Toutefois je conserverai les NN. du manuscrit, parce qu'il n'est pas démontré pour moi que l'ouvrage d'Oukhtanès n'a pas subi de remaniments, qui en aient dérangé l'économie.

3) Khor. II, xxxiii, Tobia.

famille bagratide, et le bruit s'en répandit dans toute la ville. Le roi Abgar, l'ayant appris, le manda près de sa personne, se leva de son siége et se prosterna. A cette vue, les princes qui étaient près de lui furent dans l'étonnement. «Etes-vous, lui demanda Abgar, le disciple que le béni Jésus a promis de m'envoyer, et pouvez-vous me guérir? Si vous croyez en Jésus-Christ, fils de Dieu, dit le saint apôtre, qu'il vous soit fait ainsi que vous le désirez. Je crois en lui, répondit le roi, et en son Père; j'ai donc voulu prendre mes troupes et exterminer les Juifs qui l'ont crucifié, si le pouvoir des Romains ne m'avait retenu.» Le saint apôtre commença alors à l'évangéliser, lui et toute la ville, et ayant imposé la main sur Abgar, il le guérit, ainsi qu'Abdiou le podagre et tous les malades du lieu. Tous crurent, le rois et la masse des habitants furent baptisés, les temples fermés et les idoles cachées [1]). L'apôtre Thaddée engagea à se faire baptiser un ouvrier en soie, fabricant de tiares, nommé Addé, et l'ayant sacré *évêque* d'Édesse, l'y laissa en sa place. Pour lui, il quitta la ville et se rendit chez le roi Sanatrouc, fils d'une sœur d'Abgar et mis par lui à la tête des troupes. Il était dans la ville de Chavarchan, dans le canton d'Artaz.

§ 30. Lettre d'Abgar à Tibère, empereur des Romains. 36.

«Abgar, roi d'Arménie, à mon maître Tibère, empereur de Rome: Salut. Je sais que rien n'échappe à votre majesté, toutefois, comme votre ami, je pense qu'il vaut mieux vous informer par lettre, que les Juifs, habitant la province Palestine, se sont réunis et ont crucifié le Christ, bien qu'innocent de tout crime, pour prix de tout le bien qu'il leur a fait, par ses miracles admirables, jusqu'à ressusciter des morts. J'ai compris que ce n'étaient pas des œuvres d'homme, mais d'un Dieu; car au moment où ils l'ont mis en croix le soleil s'est voilé, la terre a tremblé et vacillé [2]), lui-même est ressuscité le 3ᵉ jour d'entre les morts, et s'est montré à plusieurs. Maintenant ses disciples opèrent partout en son nom des merveilles, qui se sont manifestées clairement en ma personne.

«En conséquence votre majesté sait ce qu'il convient d'ordonner au sujet des Juifs, qui se sont conduits de la sorte, et d'écrire qu'en tous lieux on adore le Christ, comme le Dieu véritable.»

1) Khor. «et les images voilées sous des roseaux;» cette circonstance manque chez Léroubna.

2) Sur les témoignages relatifs à ce tremblement, v. Eusèbe, Chron II, 263.

§ 31. Réponse à la lettre d'Abgar. 37.

«Tibère, empereur des Romains, à Abgar, roi d'Arménie: Salut: Votre lettre loyale ayant été lue en ma présence, recevez mes remerciments. Je savais la chose précédemment, et Pilate m'avait confirmé, avec les miracles de Jésus, qu'étant ressuscité, il avait obtenu la croyance de plusieurs en sa divinité[1]). J'avais donc résolu de suivre votre conseil. Cependant la coutume des Romains étant de n'admettre un Dieu que sur l'ordre du souverain, et de ne conclure une affaire qu'après examen et discussion au sénat, j'ai transmis à celui-ci vos informations, et comme la chose n'avait pas été précédemment soumise à son examen, il ne l'a pas prise en considération. Moi, de mon côté, j'ai ordonné que chacun qui le trouverait bon regardât Jésus comme Dieu, et menacé de mort quiconque dirait du mal des chrétiens. Quant à la communauté des Juifs, qui ont osé le crucifier, quoiqu'il ne méritât ni la croix ni la mort, mais bien respect et adoration, lorsque je serai débarrassé de la guerre contre les Espagnols révoltés, j'examinerai l'affaire et les traiterai comme ils le méritent. Portez-vous bien.»

---

§ 32. Lettre d'Abgar.

Abgar adressa de nouveau à Tibère une lettre tournant le sénat en ridicule, accusant Pilate d'avoir été partial envers les Juifs, dans l'attentat contre le Sauveur, et encore d'avoir agi en cette affaire sans l'ordre de l'empereur, à l'instigation des Juifs. «J'ai vu avec respect, ajoutait-il, le rescrit de votre majesté et me suis réjoui de votre commandement de prise en considération. Plaise à vous, mon maître, d'envoyer à Jérusalem un remplaçant de Pilate, de destituer celui-ci, avec blâme, de la charge à laquelle vous l'aviez élevé, pour avoir accédé au désir des Juifs, en crucifiant le Christ, sans raison et sans votre ordre. Portez-vous bien.»

Tibère manda ensuite près de lui Pilate, qui, par crainte de mauvais traitements, se suicida en se jetant à la mer.[2])

---

1) Tacite, au livre XV des Annales, parle en effet du Christ mis à mort, sous le règne de Tibère, par le procureur Ponce-Pilate.

2) Cette indication se trouve déjà au § 24; or les répétitions de ce genre étant fréquentes dans la suite de l'ouvrage, je suis porté à croire qu'elles proviennent d'une autre main que celle d'Oukhtanès.

§ 33. Lettre d'Abgar.

Abgar écrivit encore à Artachès, roi de Perse, au sujet du Christ.

«Abgar, roi d'Arménie, à mon frère Artachès, roi des rois: Salut.

«Je suppose que vous avez entendu parler de Jésus, fils de Dieu, crucifié par les Juifs, ressuscité d'entre les morts, qui envoie ses disciples par toute la terre, pour prêcher et annoncer la parole de vie. Un de ses principaux disciples, nommé Simon, est allé dans votre pays; informez-vous, et vous le trouverez; il vous guérira de toutes les maladies dont vous souffrez, vous montrera la route de la vie, et par sa parole vous inspirera la foi, à vous, à vos frères et à tous ceux qui vous obéissent sincèrement. Il me sera doux, qu'entre vous, mes proches par la chair et mes amis, et moi, votre parent, il s'établisse spirituellement une confiance réciproque. Portez-vous bien.»

C'est ainsi que le bienheureux roi Abgar prêchait le Christ par ses messages, dans l'orient et dans l'occident, près de l'empereur et du roi de Perse. Avant d'avoir reçu la réponse de toutes ses lettres, il mourut, ayant régné 30 ans.[1])

---

1) 38 a M. de Khor. II, XXXIII.

Depuis l'impression de notre notice sur Abgar, dans l'Histoire chronologique de Mkhithar d'Aïrivank, p 60, il a paru une édition du texte et deux traductions françaises du récit original de l'historien chez lequel M. de Khoren, l. II, ch. XXXVI, a puisé ses renseignements à ce sujet. L'auteur est un certain Ghéroubna ou Léroubna, fils d'Aphchatar l'écrivain, contemporain d'Abgar: du moins c'est ainsi que son nom a été lu jusqu'à présent dans les manuscrits et imprimé dans toutes les éditions. On l'a également trouvé sous cette forme, ղերուբնա, dans les manuscrits de Mkhithar d'Aïrivank, le seul chez qui il soit nommé après M. de Khorène.

Cependant en 1852 le vartabied Soukias découvrit dans le manuscrit arménien 88, de la grande Bibliothèque de Paris, le traité même de l'historien d'Édesse, et en 1864 le Dr Wright publiait un ouvrage posthume du savant syrologue Cureton, contenant entre autres l'original syriaque du traité dont il s'agit. Or dans la traduction arménienne, comme dans le texte syriaque, l'auteur est nommé Leboubnia ou Laboubnia, fils d'Anac ou de Sénac, fils d'Abdacharag ou d'Ebdchaddag, Chaddaï, toutes variantes qu'il est difficile de concilier. Quant au nom de l'historien, on peut s'en expliquer la principale diversité de lecture par la ressemblance des lettres ր r et բ b manuscrites; en syriaque, au contraire, la confusion est impossible: ܪ r, ܒ b.

Cette intéressante découverte fut communiquée au public, en 1867, par M. Langlois, dans le t. 1er de la Collection d'historiens armén...., p. 315 sqq., au moyen d'une traduction française du texte arménien, avec l'annonce, ibid. t. II, p. 99, d'une nouvelle traduction, faite sur le texte syriaque, qui n'a pas encore paru. Dans l'intervalle, en 1868, le savant Mékhitharistе de Venise, Léon Alichan, a donné une édition critiquée et annotée du texte arménien, et une traduction française, avec les mêmes notes, sauf quelques différences de rédaction, de la «Lettre d'Abgar,» car c'est ainsi qu'est intitulé le petit traité de Laboubnia.

Ce n'est pas dans une simple note qu'il convient de s'étendre sur la valeur intrinsèque d'un tel document, reconnu apocryphe, pour une bonne partie, par tous ceux qui l'ont examiné. Il suffit de dire que le texte original, tel qu'il nous est parvenu, remonte certainement à une haute antiquité, ayant été connu d'Eusèbe, de Rufin, de M. de Khorène et d'Oukhtanès, mais qu'il a été non moins évidemment interpolé, et qu'il s'y trouve bien des choses suspectes, telles que, par ex., l'invention de la Se croix au temps de l'empereur Claude, au 1er siècle de notre ère, qui est une légende sans autorité, déjà connue

d'Oukhtanès; à la fin du récit, au lieu du départ de l'apôtre Thaddée pour l'orient, le texte syriaque raconte la mort du saint, qui fut de beaucoup postérieure. Le P. Alichan y a relevé bien d'autres anachronismes chronologiques.

J'insisterai donc ici principalement sur un point: le récit de Laboubnia fixe la date des premiers rapports d'Abgar avec J.-C. à «l'an 340 des Grecs, sous le règne de Tibère, en la 32e année du roi d'Édesse, le 12 du mois arménien de tré;» comme le fait est censé avoir eu lieu en la dernière année du Sauveur (Ioan. XII, 20—23), quelques jours seulement avant sa passion, il s'ensuit rigoureusement ce que fut en l'an 33 ou tout au plus 34 de la naissance de J.-C. Or si de 340 on retranche 309, date syro-eusébienne de cette naissance, il reste 31 = à la 33e année du Sauveur écoulée, 34e en cours, en réalité la 30e de l'ère chrétienne vulgaire. C'est aussi le système du P. Alichan, dans ses notes 1, p. 10, 12, système qui a deux graves inconvénients: 1° il place la naissance de J.-C. non plus deux, mais trois ans avant l'ère vulgaire; 2° il détermine l'avénement d'Abgar non 1 an, avec le P. Tchamitch, ou même 5 ans, avec S.-Martin, avant la naissance du Sauveur, mais un an après, ainsi que le fait voir le Tableau ci-contre.

Av. l'ère vulg.	Abgar	Années de J.-C.	Av. l'ère vulg.	Abgar	Années de J.-C.
3....	—....	1	15....	17....	18
2....	1....	2	16....	18....	19
1....	2....	3	17....	19....	20
1 vulg.	3....	4	18....	20....	21
2....	4....	5	19 ...	21 ...	22
3....	5. ..	6	20....	22....	23
4....	6. .	7	21....	23	..24
5....	7....	8	22....	24....	25
6....	8....	9	23....	25....	26
7....	9....	10	24. ..	26...	27
8....	10....	11	25....	27....	28
9....	11....	12	26....	28....	29
10....	12....	13	27....	29....	30
11....	13....	14	28....	30....	31
12....	14....	15	29....	31....	32
13....	15....	16	30....	32....	33
14....	16....	17			

Voici donc ce que dit Laboubnia: «Le 12 du mois de tré, l'an 32 de son règne, Abgar envoie en Syrie des députés, qui passant par Jérusalem, sont témoins des miracles du Sauveur. A leur retour Abgar envoie de nouveau des gens à Jérusalem, le 14 du mois d'areg, aux approches de la fête de Pâques. Ceux-ci atteignent la ville sainte le 12 du mois d'ahec, un mercredi, et remettent à J.-C. la première lettre de leur maître; c'est le commencement de la correspondance et l'origine de la conversion du roi Abgar.

Or très certainement l'auteur syrien n'a pas inséré dans son récit des dates purement arméniennes, mais bien des dates syriaques, qui auront été réduites par le traducteur arménien. C'est sur ce fondement que le P. Alichan, au lieu de réduire le 12 de tré au 28 février, comme le veut la formule:

En l'année 30, le 1 navasard = 19 novembre;
11 j. de nov. + 101 j. = 12 de tré.
31 » » déc.
31 » » janv.
28 févr=12 tré, non pas 27 fév. comme le dit
101 j. le P. Alichan, p. 10, 11, 12,

Suppose qu'il faut agir sur le calendrier syrien, faisant commencer l'année syro-eusébienne au 1er octobre, et partant du 11 août, qui est suivant lui l'initial fixe de l'ancienne année arménienne, comptant ainsi les 101 jours nécessaires:

11 août = 1 navas.
20 —
30 sept.
31 octob.
20 nov. = 12 tré.

Ceci me paraît d'autant plus arbitraire que la date suivante ne coïncide pas, comme il faudrait, avec la fête de Pâques en 30 de J.-C.

Mois syriens:

kisri 1, oct.	nisan, avr.
» 2, nov.	yar, mai.
canoun 1, déc.	haziran, juin.
» 2, janv.	tamouz, juill.
sabat, févr.	ab, août.
adar, mars.	éloul, sept

30 — 53 − 9 = 44 : 30 = 14
+ 1 — 9 + 5 = 14 − 3 = 11 : 7 = 4
31 : 19 — 18 − 9 = 9 A.
19
12
− 3 — 30
9 — 7
× 11 — 1
99 : 30 — 38 : 7 = 3 = 1 mars.
9

30 : 19 : 4 . 7

19	19	4
11	× 11	8
2	19	84
2	19	+ 6
14	+ 15	102 : 7 = 4
4	224 : 30	
	210	18 − 9 = 9 A.
	14	

§ 34. Les Empereurs.

Caïus II, le 4ᵉ des empereurs grecs[1]), régna 3 ans et 4 mois; dans sa 1ʳᵉ année l'évangéliste Marc prêcha l'Évangile à Alexandrie et en Égypte. Il s'en occupa durant 22 ans et fut martyrisé à Bolocouris; après lui Antionos[2]) fut le premier évêque d'Alexandrie, 20 ans.

Claude, le 5ᵉ des empereurs romains, régna 13 ans et 9 mois. De son temps il y eut une famine universelle. A la même époque le frère d'Arkélos fit périr par le glaive Jacques, frère de Jean; c'était celui qui précédemment avait coupé la tête à Jean-Baptiste[3]).

30	30	33	34
− 2	− 12	− 2	− 2
28:19	18	31:19	32:19
19	+ 14	19	19
9	32	12	13
− 1	− 31	− 1	− 1
8	PL. } 1 A.	11	12
× 11	PJ.	× 11	× 11
88		11	12
14		11	12
102:30		14	14
12		135:30	146:30
		15	26
		30	30
		− 15	− 26
		15	4
		+ 14	+ 14
		PL. 29 M.	PJ. 18 M.

Quant au jour de l'arrivée à Jérusalem, au lieu du 30 juin, répondant au 14 d'areg, et du 28 juillet, répondant au 12 ahec, il fixe le 22 mars pour la 1ʳᵉ de ces dates, et le 12 avril pour la seconde; ce qui ne saurait être exact, les envoyés d'Édesse étant venus au temps de la fête pascale. En effet, en l'année 30 la pleine lune pascale et conséquemment la Pâque juive tombait le 1 avril.

En l'année 30, 1 navas. 19 nov.

11 j, de nov. + 223 j.
31 » » déc.
31 » » janv.
28 » » févr.
31 » » mars.
30 » » avr.
31 » » mai.
30 juin = 14 areg.
223 j.
+ 28 juill. = 12 ahec.
251 j.

30
7
1
38:7 = 3 mercr. 1 mars.
2
12
17:7 = 3 mercr. 12 avr.

Je n'ai rien à dire du système de correspondance entre les mois syriens choisi de préférence entre les mois juliens et arméniens, mais le résultat manque d'exactitude, d'abord parce que le P. Alichan est en erreur d'un jour pour toutes les dates juliennes réduites, puis parce qu'il ne fait pas coïncider avec la fête de Pâques le voyage des seconds envoyés d'Édesse à Jérusalem, pas plus du reste que ne le fait l'autre système. C'est là ce qui prouve que le voyage dont il s'agit n'eut pas lieu en l'année 30 de l'ère vulgaire. En effet, cette année la pleine lune pascale, et conséquemment la Pâque juive tombait au 1 av., ou au 30 mars, un vendredi (ère 5500); v. Iakofkin, Compnt pascal arithmétique, 1ʳᵉ édit. § 61. Enfin, ce qui est plus déplorable, aucun calcul ne peut amener, dans les années voisines de 30, ère vulgaire, la coïncidence du 12 ahec avec la fête pascale juive.

En terminant cette note je déclare que ma foi en la légende d'Abgar, comme tradition très antique, reste la même; toutefois il me reste des doutes relativement à la chronologie du fait, parce qu'il me paraît étrange que l'auteur syrien, et plus bas, aux § 51, 58, . . ., notre Oukhtanès se soient constamment trompés dans la fixation des dates arméniennes qu'ils attribuent aux faits.

1) L'auteur dit: «qui est du nombre des quatre empereurs grecs,» ce qui ne donne pas de sens.

2) Akias, chez Mkhithar d'Aïrivank; mieux, Anien, dans l'Art de vérifier les dates.

3) Il manque ici un nom, celui d'Hérode, le bourreau du saint Précurseur; Eusèbe, Chron. II, 36, nomme Archélaüs *fils* d'Hérode, ce qui peut être exact. Quant au

Au même temps l'apôtre Pierre établissait l'église d'Antioche; étant allé à Rome, il y prêcha l'Évangile, et y resta 20 ans, à la tête de l'église. Sur ces entrefaites Patroniké, femme de l'empereur Claude, alla à Jérusalem. Comme elle était pieuse et craignant le Seigneur, elle prit d'autorité aux Juifs la croix du Seigneur, la livra à Jacques, frère du Seigneur, et ayant obtenu la guérison de sa fille, retourna à Rome.[1])

---

§ 35. Règne simultané du fils d'Abgar et de Sanatrouc; nos apôtres Thaddée et Bartholomée.

Après la mort d'Abgar le royaume d'Arménie fut partagé en deux: une partie fut occupée par Ananoun, fils d'Abgar, qui prit la couronne et régna à Édesse; dans l'autre régna Sanatrouc, neveu d'Abgar par sa sœur. A cette époque Sanatrouc fut converti par la prédication de l'apôtre Thaddée, dans la ville de Chavarchan: Abgar avait cru le premier, puis Sanatrouc et les siens. On dit qu'ensuite Sanatrouc renonça à la foi, par crainte de ses grands; il fit périr le saint apôtre Thaddée, sa propre fille Sandoukht et d'autres personnages, nommés Zénendos, Zacharé, Zarmandoukht et plusieurs autres, qui avaient cru en Dieu et furent martyrisés. Cependant, lors de la mort de l'apôtre Thaddée un rocher se fendit, à ce que dit l'historien, et reçut le corps du saint, après quoi les deux parties se rapprochèrent.[2])

On raconte ceci de l'apparition des reliques des deux apôtres et de Sandoukht, comme aussi au sujet de la mort d'Addé[3]), ordonnée par le fils d'Abgar; après la mort de son père, le prince était retourné à l'idolâtrie, et demanda un diadème à Addé, qui lui répondit: «Mes mains ne feront pas un diadème pour l'indigne tête de celui qui n'adore pas le Christ divin.» Sur cela le prince ordonna de couper les pieds du saint, qui rendit l'âme durant l'exécution de cet ordre infâme, et l'Arménie échut à Bartholomée, qui fut martyrisé dans la ville d'Arievsbonos. Quant à Siméon, à qui la Perse était assignée, et dont Abgar parle dans sa lettre au roi de Perse Artachès, l'historien manque de renseignements positifs sur ses actes, il dit seulement qu'il mourut à Vériospor[4]). A cela se borne notre récit très abrégé, lecteur ami de la science.

---

meurtre de Jean-Baptiste, le coupable est bien Hérode, et non son frère Archélaüs; v. Josèphe, Antiquit. Jud. l. XVIII, ch. 6, et Matth. XIV, 8.

1) Sur cette Patroniké, v Tchamtchian, Hist. d'Arm t. II, p. 547, l'extrait d'un recueil anonyme; elle est encore mentionnée longuement dans le récit de Léroubnia, p. 19, sqq. Langlois II, 315, regarde cette légende comme apocryphe, non sans raison, bien qu'elle se lise dans les ménologes arm. 26 févr. et 5 oct.

2) Cf. Pet. Biblioth. t. VIII, 36, 40, 57, 90.

3) C'était un ouvrier en soie, converti par S.-Thaddée, et sacré par lui surveillant ou évêque d'Édesse; Khor. II, xxxiii, xxxiv. Pour la découverte des reliques de S. Thaddée et autres, v. Pet. Biblioth. VIII, 88 sqq.; Tcham. I, 584. On ne sait pas positivement, quand eut lieu le fait dont il s'agit.

4) i. e. la ville de Bosphore; Khor. II, xxxv.

Pour le roi Sanatrouc, afin d'être maître de toute l'Arménie, il entreprit une campagne contre le fils d'Abgar, et Dieu, pour venger Addé, se déclara aussi contre ce dernier: comme il faisait dresser une colonne dans sa ville, et se tenait tout auprès, ordonnant la manœuvre, ceux qui tenaient la colonne l'ayant lâchée, elle tomba sur lui, lui écrasa les pieds et le tua. Sanatrouc avait fait exterminer toute la famille d'Abgar. Cependant Héléné, la principale femme de ce monarque, étant allée à Jérusalem du temps de l'empereur Claude, dépensa tous ses trésors en Égypte, pour acheter du blé, qu'elle distribua au peuple mourant de faim[1]). C'était une femme pieuse et craignant Dieu, comme Abgar, son époux. De Sanatrouc la seule chose qui vaille la peine d'être racontée, c'est qu'il répara la ville de Mdzouin[2]) — Nisibe. — Arrivé au trône en la 12e année du roi de Perse Artachès, il mourut d'un coup de flèche, après 30 ans de règne.

---

§ 36, 37. Empereurs.

Néron, le 6e dans l'ordre des empereurs de Rome[3]), régna 13 ans et 9 mois. En sa 7e année Jacques, frère du Seigneur, fut lapidé par les Juifs, parce qu'il disait que Jésus est fils de Dieu. Après lui Chmavon fut évêque de Jérusalem. En sa 13e année[4]) Néron fit périr Pierre et Paul à Rome. Peu après, la ville s'étant soulevée, il s'enfuit, cet impie, et reçut du Dieu vivant la punition de ses crimes. Quand on l'eut mis en terre,

Vespianos, le 7e dans la série des empereurs romains, régna 10 ans. En sa 7e a.[5]) son fils Titus assiégea Jérusalem, la prit lors de la fête pascale, et la ruina de fond en comble. Des myriades avaient péri. Au dire de Josèphe, le fer et la faim enlevèrent 120 myriades, 90 autres furent prises et vendues en terre étrangère, et bien d'autres récits.

---

1) M. de Khor. II, xxxv.

2) Ou Mdzbin.

3) Une fois pour toutes je remarque que notre auteur, comme S. Jérôme dans sa traduction d'Eusèbe, compte Jules-César comme le premier empereur romain, et que souvent il omettra de mentionner soit les usurpateurs, soit les empereurs qui n'ont fait que passer sur le trône.

4) En 66 de notre ère: c'est la date la plus probable; suivant les auteurs de l'Art de vérifier les dates.

5) En toutes lettres: ce serait donc en 76 de notre ère, vers la fin de mars; or cet événement eut lieu, le 8 septembre de l'an 70, suivant l'Art de vérifier les dates, c'est donc réellement en la 2e année de Vespasien (et non en la 7e), ainsi que le disent également Josèphe et Eusèbe. Quant à la date mensuelle de la prise de la ville, ce ne fut pas à l'époque de la Pâque, tombant cette année au 15 avril, mais le siége avait commencé en effet vers le temps de la fête; Jos. de B. Jud. l. V, ch. III; l. VI, ch. IV, VIII.

§ 38. D'Érovand.

Érovand devint roi, après la mort de Sanatrouc, en la 7e année[1]) du dernier Dareh, roi de Perse: il est le 8e dans la série des monarques arméniens. Sa mère, une Arsacide, d'un visage repoussant, sans éclat, et d'une taille colossale, le mit au monde par suite d'un accouplement hideux, au dire de l'historien[2]). Devenu roi, il massacra les fils de Sanatrouc, comme celui-ci avait fait des fils d'Abgar, comme si tel eût été l'ordre de Dieu. Un seul enfant, Artachès, fut sauvé par Sembat, fils de Biourat, Bagratide, qui se rendit au palais de Dareh, roi de Perse, fut reçu avec de grands égards, et resta là quelques années. L'enfant, étant devenu grand, fut conduit en Arménie, sous la protection de Dareh. Étant entré dans la demeure d'Érovand, le brave Sembat le massacra et posa sa couronne sur la tête d'Artachès, qu'il fit reconnaître comme roi.

Cependant Érovand s'était fait protéger par Vespasien et par Titus, empereurs romains, et leur avait cédé la Mésopotamie, qui fut par-là soustraite à l'autorité de l'Arménie. Tout ce qu'on raconte des actes d'énergie d'Érovand, c'est qu'il construisit sur l'Araxe la citadelle, nommée d'après lui Érovandakar[3]), et la ville d'Érovandakert. J'ajouterai comme renseignement la ridicule légende qui le concerne: il avait les yeux si méchants que personne ne pouvait l'approcher, au point du jour, avant que ses serviteurs, dès l'aube matinale, eussent apporté et placé sous son regard un morceau de rocher, qui se fendait sous l'œil d'Érovand. Sans cela, malheur à qui il en voulait. Doué de cette force satanique, il mourut après 20 ans de règne.

---

§ 39. Empereurs.

Titus, le 8e des empereurs grecs, régna 2 ans. De son temps le mont Vésuve[4]) s'ouvrit et vomit des flammes, qui dévorèrent villes et provinces. Domitien, le 9e empereur, régna à Rome. En sa 4e année Jean fut mené dans l'île de Patmos, pour le nom du Christ. Il y avait alors plusieurs hérétiques: Ménandre, Mani, disciples de Simon-le-Magicien; Abvon, — Ébion — Cérinthe et les Nicolaïtes, maudits par les saintes églises apostoliques.

---

1) La 8e. Khor. II, xxxvii.

2) Khor. ibid. rappelle ici l'histoire fabuleuse de Pasiphaé avec le taureau.

3) «La roche d'Érovand,» chez M. de Khor., Érovandachat, lieu situé à l'angle du confluent de l'Akhourian et de l'Araxe; Alichan, Grande-Arm., § 41.

4) Le 1 novembre de l'an 79 commença l'éruption qui engloutit Herculanum, Pompeia et autres villes de la Campanie.

§ 40. Règne d'Artachès en Arménie.

Artachès, le 9e des rois d'Arménie[1]), de la famille arsacide, régna après la mort d'Érovand. Il donna des gratifications aux troupes des Perses et des Mars, venues à son secours par l'ordre de Dareh, roi de Perse, et les envoya dans leur pays. Il distribua également dignités[2]) et honneurs à ses grands: avant tout il donna au brave Argam[3]) le second siége, un diadème orné de pierreries, des boucles d'or, avec pierres précieuses, pour les deux oreilles, la chaussure rouge pour un pied, une cuillère et une fourchette d'or; à son père nourricier Sembat il conféra le titre de pose-couronne connétable, et le commandement de toutes les troupes: il lui permit de porter sur la tête un bandeau brodé de fines perles, et de circuler dans le palais. Il envoya également à Dareh des dons précieux, comme à son père et bienfaiteur.

Il y eut alors guerre entre Artachès et le roi des Alains, qui fut vaincu; Artachès prit pour femme sa fille Sathinic et, à son retour, construisit une ville, qu'il appela de son nom, Artachat[4]). Le reste de ses actes est raconté par Mosès.[5])

Comme S. Soukias et les siens venaient avec Sathinic, ils entendirent la parole de vie des saints Oskians, disciples du S. apôtre Thaddée, baptisés par lui et instruits dans la vivifiante parole; quand ils eurent développé les mêmes enseignements divins, en présence du roi et de Sathinic, ceux-ci crurent et furent baptisés par eux et passèrent dans le mont Soucaveth, où ils demeurèrent durant 44 ans; mais ils furent massacrés dans cette même montagne par l'usurpateur Barahla, venu d'Alanie[6]). Pour les SS. Oskians, il demeuraient dans le mont Dzaghcot. Cependant notre roi Artachès mit sur le trône de Perse un roi son homonyme et mourut après un règne de 41 ans.

---

1) Lis. «le 10e» car jusqu'ici notre auteur a nommé neuf rois, sans parler toutefois de ceux qui ne sont mentionnés que par les auteurs classiques, entre Artavazd (§ 24) et Archam, père d'Abgar; cf. S.-Martin, Mém. I, p. 410.

2) Propr. «des coussins,» signe du rang à la cour.

3) C'était un seigneur de la grande famille Mouratsan, issue d'Astyage; Khor. II, XLIV, XLVII.

4) Au S. d'Edchmiadzin, près du confluent de l'Azat ou Garhni-Tchaï at de l'Araxe.

5) Khor. II, L.

6) Pour éclaircir cet imbroglio, disons d'abord que le père de la reine Sathinic étant mort, le monarque arménien envoya de nouveau en Alanie des troupes, qui chassèrent un usurpateur et placèrent sur le trône le frère de la reine. Les prisonniers qu'ils ramenèrent furent placés dans la contrée arménienne de Chavarchan, plus tard nommée Artas, du nom de leur patrie. Là se trouvaient les disciples de Thaddée dont parle Oukhtanès, qui les convertirent au christianisme et, les ayant emmenés dans la montagne où ils vivaient eux-mêmes, les baptisèrent. Bahadras, l'un d'entre eux, prit alors le nom de Soukias. Quinze ans après, le roi Artavazd ayant voulu faire apostasier les Oskians, ainsi nommés de leur chef Oski (en grec chrysos, or), sur leur refus, il ordonna de les massacrer tous. Pour les compagnons de Soukias, ils s'étaient retirés plus loin dans le mont Dchrabachkh, le Soucav ou Soucaveth des écrivains postérieurs; mais après la mort d'Artachès, le roi des Alains voulut les ramener chez lui et leur faire abjurer la foi; ils furent aussi martyrisés. V. M. de Kh. II, L; Tcham. t. I, p. 348; Petite Biblioth t. XX, p. 60. Les saints Soukiasians sont encore nommés *Koch*, à cause de leur ressemblance avec les «chèvres sauvages» qui vivent dans les montagnes; Gr. dict. des Mékhitharistes; Catal. d'Edchmiadzin. Tiflis, 1865, p. 109, 134.

§ 41. Empereurs.

Nerva, le 10e des empereurs grecs, régna (2) ans; l'impie Trajan, le 11e, régna 19 ans: c'est lui qui fit mourir le vénérable Ignace et beaucoup d'autres fidèles; Adrien, le 12e, 21 ans. Étant venu dans le pays d'Athènes, il s'informa du philosophe Secondos, l'Athénien, qui s'était soumis volontairement à la continence, pour imiter Pythagore, et condamné pour toute sa vie au silence. L'empereur Adrien le fit mander, et employa pour le faire parler tous les moyens, sans obtenir de lui un seul mot, si ce n'est quelques sentences par écrit. Antonin-le-Pieux, le 13e dans la série des empereurs romains, mourut après une vie pleine d'actes de religion, ayant régné 22 ans.

---

§ 42. Règne d'Artavazd; il meurt d'une manière extraordinaire.

S'il est vrai, d'après ce que j'ai dit, que les récits concernant Artavazd diffèrent pour le fond et pour la forme, je soutiens cependant que Dieu, par pitié et bonté pour les gentils et les infidèles, daigne consentir à leur accorder des choses merveilleuses et analogues à celles-ci; d'ailleurs les poésies, les chansons, les traditions et témoignages historiques de l'humanité ne viennent qu'après des années et des périodes de temps, pour exciter l'admiration de ceux qui apprennent ce qu'il advint du roi Artavazd. Pour nous, qui n'écrivons pas pour satisfaire qui que ce soit, en nous conformant au récit des autres, nous redirons cependant ici des événements étonnants.

Artavazd, fils d'Artachès et le 10e dans la série des souverains d'Arménie, étant devenu roi, traversa le pont de la ville d'Artachat, pour aller chasser les sangliers et ânes sauvages; préoccupé de quelque folle imagination, comme il laissait son cheval errer, la bride sur le cou, il tomba dans un grand précipice, au fond duquel il disparut. De là les chansonniers de Goghthn ont imaginé la fable, qu'après la mort d'Artachès il y eut beaucoup de massacres, comme cela se pratique chez les gentils. Artavazd, dit-on, en fut mécontent et dit à son père: «Si tu vas ainsi, emportant tout le pays avec toi, quelles ruines me laisseras-tu à gouverner?» Artachès donc le maudit et lui dit: «Si tu vas à cheval chasser sur le libre Masis, les esprits te prendront et t'emporteront en haut du libre Masis, et tu ne reverras plus la lumière.» Les vieilles femmes disent d'Artavazd, qu'il est dans une caverne, lié avec des chaînes de fer, les secouant sans cesse et cherchant à sortir pour amener la fin du monde, mais que sous le bruit des marteaux d'un forgeron les chaînes ne font que s'affermir; aussi jusqu'à présent beaucoup de nos forgerons, imbus de ce récit fabuleux, frappent trois et quatre fois l'enclume, le premier jour de la semaine, afin, disent-

ils, d'assolider les chaînes d'Artavazd. La vérité est ce que j'ai dit plus haut; certains racontent qu'à la naissance d'Artavazd il arriva un accident, pris pour un maléfice par les dames de la famille d'Artavazd, et qu'en cette occasion Artachès maltraita plusieurs d'entre elles; c'est ce que les chansonniers ont tourné en fable, de cette sorte: des dragonneaux ont enlevé le jeune Artavazd et mis en sa place un dev[1]). Pour moi je trouve ce dire justifié par le fait que, depuis sa naissance, atteint de folie, il mourut tel, laissant le trône à son frère Tiran.[2])

---

§ 43, 44. Empereurs.

Marc Antonin[3]), le 14ᵉ dans la série des empereurs grecs, régna 19 ans et un mois. Ce prince ayant entrepris une campagne contre les Quades, contre les Germains et les Sarmates, le manque d'eau et la soif décimèrent ses troupes, et dans le nombre une légion chrétienne, qui était de Mélitène. Ceux-ci, genoux en terre, ayant adressé leur prière à Dieu, aux yeux de l'ennemi étonné, tout d'un coup il se fit un grand mouvement, la foudre éclata sur les ennemis, qui furent exterminés, et une pluie abondante désaltéra les troupes.

De son temps il y eut plusieurs hérétiques, en révolte contre les commandements divins, et qui sont maudits par les églises catholiques.

Commode règne 13 ans, il est le 15ᵉ dans la série des empereurs romains. De son temps parurent les hérétiques Théoditon[4]), Apelle, les Phrygiens et plusieurs autres, maudits par l'église orthodoxe.

Élios[5]), le 16ᵉ, régna un an. De son temps il y eut de violents incendies, qui consumèrent le palais et la maison des vestales, à Rome.

---

§ 45. Quelques mots sur Tiran.

Tiran, fils d'Artachès et le 11ᵉ descendant des rois d'Arménie, devint roi en l'an 300, la 3ᵉ année de Péroz[6]). On ne raconte de lui aucune autre action ou exploit, si ce n'est qu'il

1) Un mauvais génie.

2) Khor. II, LXI; cet auteur ne donne pas l'introduction amphigourique que l'on a vue plus haut, au commencement de ce §

3) Marc-Aurèle.

4) Lis. Théodorétos.

5) Helvius Pertinax.

6) La dynastie arsacide arménienne ayant commencé en 149 av. J.-C., et l'avénement de Tiran tombant en 131 de l'ère chrétienne, on obtient en effet ici l'année 280 des Arsacides, 3ᵉ de Péroz en Perse.

fut ami des Romains et vécut paisiblement, occupé de plaisirs et de chasses. Son règne se passa tranquillement. Un jour il fut surpris en route par la neige du nord et mourut après avoir régné 21 ans.

---

§ 16, 17. Empereurs.

L'impie Sévère, le 17e dans la série des empereurs, régna 15 ans, et suscita contre les églises une violente persécution, durant laquelle beaucoup rendirent témoignage au Christ. L'un d'entre eux fut Léonidès, père d'Origène. De son temps fut trouvée à Jéricho la version de la Bible, cachée parmi des meubles; il existait alors beaucoup d'esprits présomptueux, qui voulaient introduire des rectifications dans les écritures saintes, et dont les tentatives furent réprimées par le S.-Esprit.

Sous le règne d'Antonin II — ou Caracalla[1]) — le 18e des empereurs grecs, Narcisse, homme admirable et thaumaturge, était évêque de Jérusalem. Un jour, c'était la veillée de la grande fête de Pâques, l'huile des lampes ayant manqué, le vénérable Narcisse ordonna aux serviteurs d'apporter de l'eau, sur laquelle il se mit à prier, puis il la fit verser dans les lampes, où elle se changea en huile. C'est ce qu'atteste Eusèbe dans son Histoire ecclésiastique. Narcisse vécut 119 ans.[2])

---

§ 48. De Tigrane.

Tigrane, dernier du nom, frère de Tiran, devint roi en la 24e année de Péroz, roi de Perse. Il était le 12e dans la série des monarques arméniens. On ne raconte de lui nulle part aucun acte d'énergie. Après la mort de Titus[3]), le 8e (lis. 18e) des empereurs romains, s'étant fait l'auxiliaire du roi Péroz, il poussa des incursions jusque dans les domaines de Rome, et quand Péroz marcha, à travers la Syrie, du côté de la Palestine, notre Tigrane tomba, au milieu des terres, entre les mains d'une jeune femme, maîtresse de ce pays. Au

1) En 211 de J.-C.

2) 116 a., A. de vér. les dates; † en 212.

3) Il ne s'agit pas ici de Titus, fils de Vespasien, mais de Titus Antoninus Pius, qui régna 138—161 de l'ère chrétienne. Comme d'autre part Tigrane VI régna 142—178, suivant S.-Martin, ou 152—194 d'après Tchamitch, l'indication d'Oukhtanès est juste; elle est tirée de M. de Khor. II, LXIV, qui qualifie ce Titus «dit Antonin,» du titre de «second.» Le synchronisme de Péroz est aussi exact, dans les termes où il est donné.

Cependant notre auteur va passer sous silence les noms de plusieurs empereurs: Marc-Aurèle, Commode, Pertinax et les prétendants à sa succession, Sept. Sévère, Albin, Caracalla, Géta, 161—217.

dire de l'historien, un certain Loukianos César, étant allé avec une armée nombreuse dans les contrées méditerranées, après la mort de Péroz, conquit l'Arménie et délivra [1]) Tigrane, auquel il donna pour femme la jeune Rophi [2]). Celle-ci vint en Arménie, où elle eut des enfants, qui ont été la souche des Rhofians, du nom de leur mère. Pour Tigrane, il mourut après un règne de 42 ans.

---

§ 49. Empereurs.

Macrin, le 19e des empereurs romains, régna 20 ans [3]). De son temps les environs de l'amphithéâtre ou le lieu des réunions solennelles fut incendié, à Rome. [4])

Antonin III [5]), le 20e des empereurs grecs, régna 4 ans. Sous lui, l'antique Emmaüs fut restaurée et nommée, grâce à Africanus [6]), Nicopolis.

Alexandre, fils de Mammée, le 21e des empereurs romains, régna 13 ans. De son temps Hépéripos, du Bosphore, fit de nombreux discours au sujet de la Pâque [7]) et institua

---

1) Que Tigrane ait été délivré par Lucius Vérus, cousin et collègue de Marc-Aurèle, cela est possible; ce qui est certain, c'est qu'il fut détrôné par lui et remplacé par un certain Sohème, de race arsacide, ainsi que le prouvent plusieurs monnaies de Lucius Verus. Eckhel, Mionnet et Cohen citent en effet dans leurs ouvrages sur la numismatique romaine:

1° Une monnaie d'Antonin-le-Pieux, grand bronze, avec la légende: Rex Armenis datus. Au revers, deux figures debout, avec un fleuve à leurs pieds; ou, à l'avers le titre de l'empereur: Antonius pius, p. p. tr. p. coss. III; au revers, l'empereur, mettant le diadème sur la tête du roi, et tenant un livre.

2° Des monnaies d'or et d'argent, module ordinaire, de Lucius Verus Armeniacus. Au revers: Rex Armen. dat. tr. p. IIII, imp. II, coss. II. L'empereur assis et plusieurs figures; ou: Rex Armeniis datus, imp. II trib. p. IIII coss. II, S. C.; ou encore, grand bronze, trois personnes debout; au pied de l'estrade, le roi d'Arménie, debout.

Pour Antonin, l'on suppose que le roi donné par lui était un Achéménide, mentionné dans la Bibliothèque de Photius. Sous Lucius Vérus, c'est Sohème, Arsacide, sénateur romain, et comme Lucius Vérus fut consul pour la 2e fois en 917 de Rome, le fait se rapporte à l'an 161 de notre ère. Eckhel, Doctr. num. VII, 15, 91; Mionnet, Rareté des méd. rom. II, 217, 239; Cohen, Monn. imp. II, Pl. XIII, № 758.

En outre une inscription latine, trouvée à Edchmiadzin en 1862, commentée avec soin dans le périodique russe Пропилеи, par M. Léontief, paraissait contenir le nom de Sohème. Elle a été réimprimée dans le N. 37 du journal arménien de Moscou, le Համբաւաբեր Ռուսիոյ, pour 1862. Puis l'habile antiquaire, le gén.-lieut. Barthomée la soumit à un nouvel examen, en fit imprimer le fac-similé photographique et une nouvelle explication, dans une petite brochure de 19 pages, Tiflis, 1868, brochure qui sera sans doute reproduite dans les Mém. (en russe) de la section caucasienne de la Soc. de Géogr. russe. Enfin M. Léon Rénier en a donné une nouvelle lecture, dans le Journ. as. VIe série, t. XIII, p. 100, 108 (févr. 1869): Imp. Caes. M. Aurel. Anto | nino aug. [Commodo] Ger | m. Sarm. max. trib. pot. [x] imp. VII. coss. IIII p. p. vexil [latio] — détachement — | leg. XV. apoll. [inaris] sub. Cœl. Cal | vino leg. aug. pro [praetore] curam | agente Licinio Saturnino trib(uno) mil(itum) et Aurelio Labrase cent. leg. ejusdem. Année 938 de Rome, 185 de J.-C.

2) Khor. II, LXIV. c'était une parente de Lucius Vérus.

3) Lis. 1 an, en 217; notre auteur a sauté d'Antonin-le-Pieux à Macrin, un intervalle de 56 ans.

4) Eus. a. 2235 d'Abraham, 221 de J.-C., s'exprime dans les mêmes termes; v. l'éd. de M. Pétermann.

5) Héliogabale, ou plutôt Elagabale, s'appelait de son nom Marc-Aurèle Antonin.

6) V. Eus. a. 2237 d'Abraham, 973 de Rome. Il est ici question de l'historien Jules Africain.

7) Serait-il question ici d'Hippolyte, évêque de Portus, aujourd'hui Ostia, auteur d'un canon pascal, formé de 7 cycles de 16 ans, = 112 ans, mentionné chez Scaliger,

un canon de 10 ans. Il traita aussi des six jours de la création, de la bénédiction des bénédictions, et dit encore quelques mots d'Ézéchiel. Origène était alors à Alexandrie et se mutila lui-même.

---

§ 50. Règne de Vagharch; détail de ses actes, sa guerre contre les Khazars et sa mort.

Vagharch, fils de Tigrane et le 13e dans la série des rois d'Arménie, régna en la place de son père; il construisit un grand bourg dans le canton de Basen, lieu de sa naissance, et enceignit de murailles un autre bourg [1]), à Vardgès, sur la rivière Kasagh. De son temps Khazars et Barseghs, vivant au-delà de la porte de Djor, s'unirent en une seule masse....[2]), sous leur roi Nasep [3]), et traversèrent le Cour. Vagharch les rencontra, avec une grosse troupe, les dispersa et fit mordre la poussière aux Khazars; puis se mettant à leur poursuite, il franchit le défilé de Djor [4]). Les ennemis lui ayant présenté de nouveau la bataille, les braves Arméniens les forcèrent encore à prendre la fuite, mais pourtant le roi Vagharch fut tué, après 20 ans de règne. Son fils Khosro lui succéda, en la 2e année d'Artavan, roi de Perse, réunit aussitôt les troupes d'Arménie et franchit la grande montagne, pour tirer vengeance des meurtriers de son père. Il mit à feu et à sang le pays ennemi, prit des otages et rentra chez lui. En signe de sa domination il éleva une colonne, avec inscription en lettres grecques, montrant qu'il avait soumis ces gens à l'Arménie. [5])

---

§ 51. Empereurs.

L'impie et kakodoxe Maximien, le 22e dans la série des empereurs, régna 4 ans [6]). Il suscita une persécution contre les églises, et fit périr beaucoup de monde, entre autres, le

---

De emend. temporum, p. 196, et donné en entier chez Böck, Inscr. graec. t. IV, N. 8613, p. 280—288? Ce canon commença en effet en 222, 1re année d'Alexandre Sévère. Toutefois, ici même, dans la version de la Chron. d'Eusèbe, on trouve: Hippolytus et Berillus episcopus arabiae Bostrenus — de Bosra, clari scriptores habentur. Quant à Hépéripos du Bosphore et à ses écrits, je n'en ai trouvé nulle part la mention. Enfin Eusèbe signale aussi Origène en 2247 d'Abraham, 233 de J.-C.

1) C'est le lieu qui fut nommé Vagharchabad, la moderne Edchmiadzin.

2) Ici manque un mot que je ne sais comment traduire: միաբանեալ մուշկան յամբոխն խաղրաց.

3) Vnasep; Khor. II, LXV.

4) i. e. de Derbend.

5) Khor. II, LXV, dit au contraire: «pour témoigner que ces pays étaient soumis aux Romains.» Ces renseignements sont tirés, dit-il, des écrits de Bardadzan — Bardesane — d'Édesse, vivant au temps du dernier des Antonin. Sur cet auteur, v. la Collect. des hist. arm. t. I, p. 57 sqq.

6) Maximin 1er régna un peu plus de 3 ans, 235—238.

vénérable Théodore, né au village de Sabobé, à six milles de la ville de Véris, province d'Arménac, dite IIe Arménie. La tradition porte qu'après la mort de sa mère, il fut nourri de bouillie de grain par son père, et qu'arrivé à l'âge viril il fut martyrisé par l'impie Maximien. Un jour il lui arriva de passer par Ahot, domaine appartenant à une veuve, nommée Eusébia. Étant arrivé auprès de ce village, il s'assit à l'ombre d'un arbre, en plein midi, au moment de la plus grande chaleur, et ayant lié son cheval sous la feuillée, il voulait prendre du repos, puis repartir. Alors la femme dont nous parlons sortit, et voyant S. Théodore assis et son cheval auprès de lui, elle cria au saint: «Holà, à cheval! ne restez pas assis. Il y a ici près un grand dragon, très méchant, qui vous fera du mal, à vous et à votre bête.» Sur ces mots de la femme, le dragon s'avança avec des mouvements effrayants et en sifflant affreusement. Aussitôt le saint se jette d'un bond sur son cheval, prend sa lance et frappe le dragon, tranche avec son arme la tête du monstre épouvantable, et le jette comme une poutre immense dans la rivière coulant près de là, précisément comme le Sauveur écrasa dans le Jourdain la tête du dragon affreux à voir. Après cela, ainsi que je l'ai dit, Théodore périt martyr dans la ville d'Amasie. Une pieuse femme emporta dans son village, nommé Eukhaït, les reliques du saint, et les déposa avec beaucoup d'honneurs dans un grand cercueil. Eukhaït est au voisinage de la ville d'Amasie. Or le saint fut martyrisé le 24 de maréri, pour la gloire de Dieu.[1])

---

1) S. Théodore Tiron, ou le Novice, jeune soldat de la légion marmaritaine, souffrit le martyre à Amasée, en 290, sous Maximien Hercule, et non sous Maximin Ier du nom. Son corps fut enlevé par une chrétienne, nommée Eusébia, qui le déposa chez elle, dans la ville d'Eukhaïta, en Paphlagonie. Sa fête a lieu le 9 novembre Ces notices sont tirées de l'Universal Lexicon. La Legenda aurea, de Jacobus à Voragine, p. 740, dit que S. Théodore mourut sous Maximien, vers 287. Baillet, Vie des saints, et le Calendrier des saints, dans l'Art de vérif. les dates, porteut, au contraire, que le martyre du saint tombe en 306, sous Maximin Daïa, le 17 février, jour où il est fêté par les Grecs; chez les Latins, le 9 novembre, d'après tous les calendriers des VIIe et IXe s.; v. aussi les Vies des SS. en arm. t. II, p. 352.

Un autre S. Théodore, dit le Stratélate, natif d'Euchaïta, que l'on confoud à tort avec le précédent, avait un grand commandement militaire, et même il était gouverneur du pays des Mariandéniens, entre la Paphlagonie et le Pont, au temps de Licinius et de Maximin Daza ou Daïa; la légende porte en effet qu'il tua un dragon, retiré dans une caverne, d'où il sortait pour faire du ravage dans les environs. Il fut martyrisé en 306 et enterré à Euchaïta, sa fête le 7 février.

Comme la plupart des hagiographes confondent ensemble les actes de ces deux saints, au point qu'il n'est guère possible de démêler ce qui convient à l'un ou à l'autre, je renvoie ici le lecteur à la Vie des SS. en arm t. V, p. 201, et à Baillet, qui fixe aussi le martyre de S. Théodore le Stratélate au 7 février. Le vrai Théodore Tiron, dont les aventures, sauf celle du dragon, se mêlent avec celles du Stratélate, était, selon Baillet, natif d'Amasée, d'Héraclée, suivant les Arméniens, et de plus fils d'une sœur de Tiron; il fut martyrisé en 306; en 319 suivant Baillet; sa fête est célébrée par les Grecs le 17 février, une autre fête tombe au premier samedi de carême, la translation de ses reliques, le 8 juin; cf. Univ. Lexicon.

Enfin, en ce qui touche la date du martyre, en 290 le 1 navasard tombait au 15 septembre: ainsi le 24 de maréri, 10e mois arménien, répondait, 293 jours plus tard, au 5 juillet; en 287, 24 maréri, 6 juillet: pour l'autre Théodore, le 1 navasard de l'an 306 tombant le 11 septembre, le 24 maréri répondait au 1 juillet Enfin, en 319 le 1 navasard tombait le 8 septembre, et le 24 maréri le 28 juin: toutes dates qui ne concordent pas avec les fêtes assignées par les calendriers gréco-romains.

§ 52, 53. Empereurs.

Gordien, le 23e des empereurs romains, régna 6 ans. Ayant voulu, au jour de la fête de Pâques, se mêler avec la communauté priant dans l'église, il ne fut pas admis par l'évêque Flavien[1]), tant qu'il n'eut pas fait profession de la foi, ce à quoi il se soumit de bon cœur[2]). De son temps Evbérirélos, — Bérille — évêque de Bosora[3]), du côté de l'Arabie, osa soutenir la non-préexistence du Sauveur avant sa manifestation et incarnation: «Il n'était pas Dieu par lui-même, disait-il, mais la divinité de son père résidait en lui.» D'autres personnes de ces contrées se livraient à des pratiques en dehors des commandements; mais Origène, sur la prière qu'on lui en fit, les ramena à la vérité. Il vécut 60 a.[4])

Philippe[5]) régna 7 (lis. 5) ans à Rome; il était le 24e empereur romain. Au commencement de son règne s'accomplit le millénaire de la fondation de la ville. Khosro-le-Grand, qui régnait de son temps en Arménie, s'en fit un auxiliaire. Ayant ramassé une grosse armée, il marcha contre Artachir, fils de Sassan, d'Istakhar, pour venger la mort d'Artavan, son parent, et refoula Artachir, roi de Perse, jusqu'à la frontière chinoise. Celui-ci eut beau employer plusieurs fois la médiation du monarque chinois, il ne put en venir à un accommodement.

---

1) Peut-être le pape Fabien, qui siégea 236—251.

2) C'est de Philippe, successeur de Gordien le Jeune, qu'Eusèbe raconte, qu'ayant voulu assister aux prières des chrétiens d'Antioche, la veille de Pâques, il en fut empêché par l'évêque S. Babylas, mais qu'il se soumit à la pénitence et se fit chrétien. Le fait, bien qu'admis par certaines autorités, n'est pas démontré.

3) Cf. § 49, n. 7, la citation d'Eusèbe, relative à Beryllus Bosrenus.

4) Les deux Gordien, père et fils, ne régnèrent qu'un temps très court, en 237. Le premier, arrivé au trône à 80 ans, s'étrangla lui-même; l'autre, âgé de 46 ans, périt en combattant. Ils eurent pour successeurs, la même année, Maxime et Balbin, puis un troisième Gordien, dit le Jeune, qui régna 237—244

5) Philippe, meurtrier de Gordien le Jeune, arriva à l'empire en mars 244, et le premier millénaire de Rome s'accomplit en 248 de J.-C. Eusèbe dit: «Au commencement de son règne, en 2261 d'Abraham, éd. Avger; en 2262, éd. Zohrab et Pétermann; en 2263, version de S. Jérôme. Or 2261 (—2014—2=2012)=249 de J.-C. Samouel d'Ani, édit. Zohrab et manuscrit de l'Acad. placent carrément la fin du premier millénaire en 248, 1re année de Philippe. Les trois éditions offrent là, dans la trad. latine, de bien autres variantes; le commencement du second tombe donc en l'année suivante, mais, dans le manuscrit de l'Acad. il y a transposition à l'année 250, indication qui manque dans l'éd. de Zohrab. L'Art de vérif. les dates indique aussi la fin du millénaire en 248, 4e année de Philippe. Ainsi, pour premier point, il est clair que nos auteurs arméniens ont tort de faire coïncider l'avénement de cet empereur et la fin du millénaire.

Tchamitch, de son côté, détermine cette fin à l'an 247: Hist. d'Arm. t. III, Table chron. p. 2 et 48. M. Dulaurier, Rech. sur la chron. arm. p. 49, 151, 259, est de l'avis du P. Tcham., ce qui prouve que la question est controversée entre les savants, du moins dans la manière de l'exprimer. Mais le grand critique Scaliger, De emend. temp. p. 366. dit positivement que les jeux publics à l'occasion du premier millénaire accompli de Rome furent célébrés en 248, d'après le système de Varron, plaçant la fondation de Rome 753 avant notre ère; d'après Caton, dont l'opinion est moins suivie, cette date répond à 752. Ajoutons toutefois que la fête des Palilia, sur laquelle tombait l'anniversaire Rome, échéait vers le milieu d'avril, en sorte que chaque année romaine ancienne répondait à deux années juliennes, commençant en janvier. Pour la majorité des auteurs arméniens l'an 1 du second millénaire, ou de l'ère dite des Horboms — des Grecs de C.-P. — est 248—249 J.-C.; pour les Géorgiens, commençant l'année en janvier, 249 est l'an 1 du XIIe cycle de 532 ans, qui se termina en 780.

§ 54. Règne de Khosro.

Khosro-le-Grand, fils de Vagharch et le 14ᵉ des monarques arméniens, régna en la 3ᵉ année du roi de Perse Artavan. Ayant soumis le roi des Khazars, et vengé la mort de son père, il prit des otages et revint dans ses états. Il reçut alors la nouvelle du meurtre d'Artavan, dernier roi parthe en Perse, qui mit fin à la dynastie.[1])

---

§ 55. Encore au sujet de Khosro.

Au temps du règne de Khosro, dans la Grande-Arménie, s'éteignit la domination des Parthes en Perse, l'empereur Philippe régnant alors sur les Romains[2]). Cette dynastie provenait, dit-on, d'un fils d'Abraham et de Kéthoura. Abraham, sa vie durant, avait éloigné d'Isahac les fils de Kéthoura, Emran et ses frères, et les avait envoyés du côté de l'orient. C'est d'eux que provient la nation dite des Parthes, dont la dynastie commença, pour l'accomplissement de la parole du Seigneur à Abraham. «Des rois des nations sortiront de toi;» ceux-ci commandèrent à la Perse et à l'Arménie.

Archac-le-Brave régna donc sur les Perses, se révolta contre les Macédoniens et résida dans la ville de Bahlav, au pays des Kouchans, soixante ans après la mort d'Alexandre le Macédonien. Après un règne de 31 ans, son fils Artachès lui succéda, durant 26 ans; puis Archac, surnommé le Grand, fils d'Artachès, qui tua Antiochus, fils de Séleucus, et établit son frère roi d'Arménie et son lieutenant: c'est ce que nous avons déjà dit, au commencement de notre ouvrage. Les Parthes ont donc occupé le trône de Perse, en se succédant de père en fils, durant 455 ans[3]), jusqu'à l'extinction de leur dynastie.

---

1) La dynastie arsacide de Perse fut anéanti en 228 de notre ère; celle d'Arménie lui survécut encore 200 ou 213 ans, suivant qu'on s'en tient au détrônement du dernier roi, en 428, ou à la mort du patriache S. Sahac, en 441.

2) Ce sont des répétitions du genre de celle-ci qui m'ont fait dire plus haut que probablement l'ouvrage d'Oukhtanès a été remanié, et sans doute par un homme peu instruit; car l'empereur Philipe régnait 244—249, donc au moins 76 ans après la mort d'Artavan. Au reste Sam. d'Ani dit également, en 248 = 241 de J.-C.: «Artachir, fils de Sassan, fait périr Artavan et met fin à la dynastie des Arsacides, qui avait duré 454 ans.»

3) Le manuscrit porte Նծէ, 457. Sam. d'Ani, sous l'année 243 de J.-C. dit: 454 ans; or les Arsacides de Perse ont été anéantis en 228 de l'ère chrétienne, — 243 selon le même Samouel: il reste donc à ajouter 211 av. J.-C.; mais Eusèbc fixe la révolte des Parthes et l'établissement des Arsacides en 1766 d'Abraham, soit 248 avant J.-C., ou 37 ans avant l'époque alléguée par Samouel. Pour les conclusions v. plus bas, § 56.

---

§ 56. Nombre des rois parthes en Perse, jusqu'à leur extinction.

Redisons maintenant le nombre des rois parthes en Perse, depuis Archac-le-Grand jusqu'à Artévan, le dernier de leur dynastie.

Archac-le-Grand, 52 ans;
Archacan, 35 ans;
Archez, 20 ans;
Archavir, 46 ans;
Archac, 57 ans;
Artachès, 20 ans;
Péroz, 34 ans;
Vagharch, 50 ans.

Immédiatement après ceux-ci, Artavan[1]), fils de Vagharch, 36 ans; tué par Artachir, fils de Sassan, d'Istakhar, qui détruisit la dynastie des Pahlavides, en la 2e année de Philippe, empereur des Romains.

Ici s'éteignit la dynastie parthe, en Perse, de la race des Pahlavides, qui avait commencé en 330, sous Philippe-Ptolémée[2]), et régné en tout 455[3]) ans jusqu'à l'extinction de sa domination, ayant duré depuis Archac-le-Grand jusqu'à Artavan, tué par Artachir, fils de Sassan, d'Istakhar. Celui-ci avait attiré à lui les guerriers perses, qui rejetèrent avec mépris la domination des Parthes[4]) et se soumirent à l'homme d'Istakhar. Mais quand la nouvelle de la mort d'Artavan parvint à Khosro, notre monarque en éprouva un vif chagrin, parce que c'était son parent, et il résolut de voir comment les choses marcheraient. Toutefois, bien que la mort d'Artavan lui fût connue depuis un certain temps, d'autres pensées ne lui laissèrent pas le loisir de commencer la guerre cette même année.

1) Cette liste ne s'accorde, ni pour les noms, ni pour la succession, ni pour le nombre des années de règne, avec celles de Mkhithar d'Aïrivank, de Tchamitch, de Sébéos, ni enfin avec celle que fournit la série des monnaies arsacides.

2) Lis. en 250 av. J.-C., sous Ptolémée Philadelphe.

3) Chiffre du manuscrit. Ces calculs sont sans autorité. S.-Martin établit que l'opinion la plus probable est celle qui fixe l'avénement des Arsacides de Perse à l'an 250 av. J.-C. et leur destruction à l'an 227, ce qui donne à cette dynastie une durée de 476 ans accomplis; Fragments d'une histoire des Arsacides, t. I, p. 210; cf. p. 215, 216 les chiffres donnés par les orientaux, et dans ma traduction de Mkhithar d'Aïrivank, p. 17—474 ans de durée;—p. 67, l'indication de plusieurs sources arméniennes relatives à ce même sujet; dans l'ouvrage cité de S.-Martin, le mot Arsacides, dans la Table des matières.

4) Manuscrit, des Perses.

§ 57. Expéditions de Khosro en Perse; il venge le meurtre d'Artavan. 49.[1])

Une année s'étant écoulée depuis le meurtre d'Artavan et l'avénement d'Artachir[2]), fils de Sassan, Khosro, roi d'Arménie, se prépara à la guerre en ramassant des troupes de l'Aghovanie, de l'Ibérie et des Lphnik, des Dchighbs et des Caspiens, ainsi que celles des Huns, attirés à grand fracas, et de plusieurs autres nations; il informa aussi Philippe, empereur des Romains, en le priant de l'aider d'un renfort de soldats. Celui-ci mit le plus grand empressement à lui fournir des troupes d'Égypte et du désert jusqu'aux rivages du Pont. Khosro donc se mit en marche contre Artachir, avec une armée innombrable, lui présenta la bataille, le força à fuir et battit ses gens à plate couture. Il fit un carnage complet de toute la massse, conquit l'Assyrie et revint dans ses états après cette glorieuse victoire.

---

§ 58, 59. Empereurs.

L'impie et kakodoxe Dèce, le 25e dans la série des empereurs romains, régna un an[3]). Il suscita une persécution contre les églises, et des évêques furent martyrisés: Flavien[4]), à Rome; Babilas, à Antioche; Alexandre, à Jérusalem; Origène lui-même souffrit des tourments, qui n'allèrent pas jusqu'à la consommation du martyre. Parmi beaucoup de discours dont il est l'auteur, il se trouve des choses inadmissibles et contraires à la vérité. Il mourut à Chypre, après avoir vécu 69 ans. Au même temps 7 enfants s'endormirent à Éphèse, dans une caverne du mont Oklos, et se réveillèrent après 140 ans, pour tenir tête à ceux qui ne croyaient pas à la résurrection des morts. Leurs noms sont: Maximien, Martin, Thonisien, Jean, Antonin, Amlich, *sic.*[5])

Gallus et Valentinien[6]), au 26e rang dans la série des empereurs, régnèrent 2 ans et 7 mois. De leur temps Novatius, prêtre de l'église de Rome, fonda l'hérésie des Kathares,

1) Ce N. ne concorde en aucune façon avec le nombre des alinéas du manuscrit, à moins qu'on ne supprime quelques doubles emplois, et qu'on n'établisse arbitrairement une autre numération des §.

2) La véritable date de la mort d'Artavan et de l'avénement d'Artachir Babécan étant l'an 227, l'expédition dont il s'agit ici eut lieu en 228.

3) En 249.

4) Lis. Fabien; cf. § 52.

5) Les 7 Dormants furent martyrisés à Éphèse — s'endormirent dans le Seigneur — sous l'empereur Trajan-Dèce (249—251 de J.-C.), et leurs corps furent retrouvés soit 170 ans, soit plus de 200 ans après, en 479, dans une caverne; c'étaient: Maximilien, Malchus, Martinien, Denys, Jean, Sérapion et Constantin. Leur fête, suivant les martyrologes latins: 27 juin, 27 juillet, 11 ou 28 août; chez les Grecs: 4 août, 22, 23 ou 24 octobre; v. Baillet, Vie des saints, 27 juillet; Avger, Vie des saints armén. t. I, p. 157. Leurs noms sont défigurés de diverses manières par les musulmans, qui leur ont voué un culte particulier; v. Reinaud, Cab. du duc de Blacas, t. I, p. 184; II, p. 59.

6) Volusien.

i. e. de ceux qui se regardent comme purs et n'admettent pas la pénitence. «Celui, disait Novatius, qui pèche après le baptême, reste pécheur incurable.» Aussi Grégoire-le-Théologue lui adressa des paroles de blâme et accusa Novatius de haine de l'humanité, parce qu'il condamnait les hommes avec tant de sévérité, comme s'ils n'avaient ni âme ni corps, et ne recevait pas ceux qui avaient fléchi sous la persécution. Il se rassembla donc plusieurs évêques, prêtres et diacres, qui l'excommunièrent et l'exclurent de l'église, lui et ses adhérents. C'étaient les évêques: Étienne, de Rome; Denys, d'Alexandrie; Flavien[1]), d'Antioche, qui s'était égaré à la suite de Novatien et fut ramené à la foi par Denys d'Alexandrie.[2])

---

§ 60. Seconde campagne de Khosro contre Artachir, sans le secours de personne.

Après la mort de Philippe, empereur des Romains, régnèrent Dèce[3]), Valérien et Gallien, qui ne prêtèrent point d'assistance à notre roi Khosro, à cause de leurs discordes intestines, ce qui ne l'empêcha pas de partir avec ses troupes, de vaincre encore Artachir et de le chasser jusqu'aux contrées de l'Inde et de la Chine. Pour lui, il poussa jusqu'en Perse, aux frontières de l'Assyrie, et arriva aux portes de Tizbon — Ctésiphon. — Villes, villages, champs, tout le pays en général, passèrent par son glaive, et il revint paisiblement dans ses états, triomphant et chargé de butin et de prisonniers. Il combla ses guerriers de récompenses.

---

§ 61. Allocutions et promesses d'Artachir, roi de Perse, à ses troupes.

Après une telle dévastation et poursuite, Artachir convoqua tous ses grands et magnats et discourut avec eux sur les événements accomplis; il promit de beaux présents à qui le délivrerait des poursuites de Khosro, soit par le moyen du poison, soit par un adroit coup d'épée. Anac, l'un de ses principaux seigneurs, s'avança donc au milieu de l'assemblée et promit d'exécuter le désir du roi. Sous prétexte de dissentiment, il partit avec sa femme et ses amis, se rendit traîtreusement parmi les Kourdes, dans les territoires de l'Aderbi-

---

1) Lis. Fabien.

2) Au concile de Rome, en 251, Novatius et ses adhérents furent en effet condamnés, pour leur excessive sévérité contre les *Tombés*. Un concile de Carthage, en la même année, s'était prononcé dans le même sens. Pour Fabien, patriarche d'Antioche, qui avait paru pencher en faveur de Novatien, il fut ramené aux vrais principes par Denys et par le pape S. Corneille, sous lequel eut lieu le concile dont il s'agit ici; Art. de vérif. les dates.

3) Suppléez ici: Gallus et Volusien, déjà nommés, puis Émilien: 251—253.

djan, et se fixa dans la ville d'Artavaz[1]). A cette nouvelle Khosro plein de joie envoya des troupes à sa rencontre, et le rejoignit dans le lien où repose le saint apôtre Thaddée. C'est là, au dire de l'historien, que la mère de S. Grégoire conçut celui qui reçut le don de l'apostolat, et qui durant sa vie souffrit le complément des douleurs de l'apôtre, ainsi que le raconte l'histoire.[2])

---

§ 62. Anac vient auprès de Khosro, dans le canton d'Artaz. 52.

Cependant la venne d'Anac ayant fort réjoui le roi, qui lui fit nn accueil très amical, celui-ci, dès les premiers jours, se mit à tenir des propos pleins d'astuce et de perfidie, tout en faisant parade de loyanté envers le roi: «Je suis venn, dit-il, pour que nous nous occupions ensemble de venger notre nation;» ayant de la sorte gagné le roi, il reçut de lui des marques d'amitié et des présents, et la seconde place après lui dans l'état. Cela avait lieu en hiver. Aux jours du printemps le roi passa de la province d'Outi dans celle d'Aïrarat et s'occnpa, suivant sa coutume, à réunir des troupes contre Artachir. Fidèle à sa parole et an terme convenu, Anac s'attacha au roi, comme pour s'entretenir avec lui au sujet de la route à suivre, et le tua, mais il périt, lui et les siens.[3])

---

§ 63. Série et nombre des rois d'Arménie, de Vagharchac à Khosro, tué par Anac.

Vagharchac, 22 ans; après lui,
Archac, qui régna 23 ans; après lui,
Artachès, 25 ans; après lui,
Tigran, 33 ans; puis
Archam, 20 ans; puis
Abgar, 38 ans; puis
Sanatrouc, 30 ans; puis
Erovand, 21 ans; puis
Artachès, 41 ans;
Tiran, 21 ans; après lui,
Tigrane, 45 ans;
Vagharch, 40 ans;

---

1) i. e. dans le canton d'Artaz; v. plus bas.
2) Khor. II, LXXIV.
3) Mort de Khosro, en 258.

Khosro, fils de Vagharch, 28 ans[1]); il fut tué par son parent Anac, qui périt lui-même avec tous les siens, de la manière que je dirai plus tard.

Après la mort de Khosro la maison d'Arménie resta et demeura sans prince durant 27 ans, car Artachir d'Istakhar soumit à son obéissance tous les Ariens et non-Ariens du pays de Perse, et déclara la guerre à l'Arménie.

---

§ 64. Exposition de ce qui arriva après la mort de Khosro.

Lorsque le perfide Anac eut accompli son œuvre insensée, en frappant du glaive le roi Khosro, l'Arménie se couvrit de ténèbres, et lui-même, avec les siens, en fut enveloppé, suivant ce qui est écrit: «Celui qui fouille et creuse une fosse y tombera;» et encore: «Celui qui tire l'épée en sera frappé lui-même.» Ayant donc appris la mort de Khosro, les seigneurs poursuivirent Anac et lui fermèrent la route en avant et en arrière. Ayant traversé le pont de la Médzamor, au-dessus d'Artachat, ils se placèrent dans le passage allant au pont, et cernèrent ainsi les fuyards, qui par ces chemins inconnus, étant privés de renseignements, furent exterminés, comme les gens de Pharaon dans la mer Rouge, ou comme les Légions, noyés avec les porcs dans celle de Gergès[2]). C'est ainsi que leur forfait fut puni au septuple; car l'épée levée sur eux massacra impitoyablement les femmes, les enfants, tous les complices: c'est ainsi qu'en retour de ce qu'ils avaient voulu et exécuté ils subirent dans leur personne le châtiment de leur crime.

---

§ 65, 66. Les empereurs.

Valérien, avec Gallien, au 27e rang dans la série des empereurs grecs, 15 ans. Ce prince[3]), au commencement de son règne, avait promis la paix à l'église; mais un sorcier égyptien le ramena à ses premières idées, et un autre évêque du même pays, nommé Éphété — Népos — hérétique, prétendit qu'après un laps de mille ans il se ferait sur la terre une rétribution[4]). C'était une époque de choses dégoûtantes: des pères sacrifiaient

1) 48 a. Khor. II, LXXIV; comme au § 54 Khosro est numéroté le 14e (lis. 15e, par suite de l'erreur du § 40) dans la série des rois arsacides arméniens, il est évident qu'il manque ici plusieurs des noms contenus dans les chapitres précédents. Ce sont: Artavazd, avant Archam; Artavazd, avant Tiran; cf. Mkhithar d'Aïrivank, Hist. chron. p. 12.

2) Des Géraséniens; Marc, V.

3) Notre auteur parle ici au singulier, bien qu'il ait dit, au pluriel, que les deux empereurs nommés *étaient* au 27e rang. Gallien fut en effet associé à son père et régna ensuite seul.

4) Les millénaires prétendaient qu'avant la fin du monde il y aurait un règne visible de J.-C., durant 1000 ans. Papia, évêque d'Hiérapolis, regardé comme saint par certaines personnes, et postérieur à S. Jean l'Évan-

leurs enfants, on coupait en morceaux les jeunes hommes. En outre Paul de Samosate, évêque d'Antioche, était anathématisé par l'église catholique apostolique.

Claude, le 28ᵉ empereur romain, régna un an et 9 mois. De son temps vécut Paul de Samosate, ci-dessus anathématisé avec d'autres kakodoxes. Il[1]) établit de *bonnes* lois, mais renouvela l'hérésie d'Artémon; celui-ci disait de notre Sauveur: «Ce n'est qu'un homme, en qui réside le Verbe divin, devenu véritablement homme.»[2])

Il rassembla donc à Antioche un concile d'évêques de diverses contrées, pour anathématiser Paul de Samosate: c'étaient, Denys, de Rome; Parmélianos, de Césarée; les frères Grégoire et Athénagore, évêques de deux églises du Pont; Hélien, de Tarse; Nicomian, de la ville d'Icone; Hyméné, de Jérusalem; Thevsticnos, de Césarée de Palestine; Maxime[3]), de la ville de Bosor — Basra. — Toutefois Denys, à cause de sa vieillesse, ne put accéder à sa prière d'assister au concile, et écrivit à sa demande une lettre: tous anathématisèrent Paul de Samosate, qui fut déposé et rejeté de l'église.[4])

---

§ 67. Incursions d'Artachir en Arménie, après la mort de Khosro. 55.

La nouvelle de la mort de Khosro combla de joie Artachir, roi de Perse, qui se mit en campagne et entra hardiment en Arménie. Il dispersa les troupes auxiliaires grecques et phrygiennes-perses, venues par le conseil des seigneurs arméniens[5]), fit beaucoup de prisonniers dans une partie du pays et y ramassa du butin. Cependant l'empereur Valérien, à qui ses propres inquiétudes n'avaient pas permis d'arriver à temps, pour secourir notre pays, mourut bientôt[6]). Il eut pour successeur Claude, puis Aurélien, à peu d'intervalle l'un de l'autre. Après cela régnèrent Quintos (Quintille), puis Tacite et Pholistianos, tous deux frères, seulement quelques mois.[7]) Pour cette raison Artachir envahit hardiment le

géliste, croyait que ce règne serait spirituel. L'opinion relative à ces 1000 ans était fondée sur certains passages de l'Apocalypse, ch. xx. Cérinthe entendait la chose dans un sens matériel. Au IIIᵉ s., Népos, évêque égyptien, millénaire, fut vivement combattu par Denys, d'Alexandrie.

1) Cet *il* ***** sans désignation du personnage, se rapporte à l'empereur Claude II, dit le Gothique, qui a laissé en effet de bons souvenirs dans l'histoire. Mais rien ne fait penser qu'il ait eu une influence quelconque sur les choses de la foi chrétienne.

2) Les personnes qui voudraient avoir une idée au moins superficielle des opinions soutenues par Paul de Samosate, par Artémon, Bérylle, Origène, mentionnés par notre auteur, en trouveront une exposition suffisante dans un article de M. Albert Réville, Revue des deux mondes, mai, 1868, p 88 sqq., Sur le christianisme unitaire, au IIIᵉ s.

3) Manuscrit, Saksimis.

4) Il y eut en effet en 269 un concile à Antioche, où Paul, évêque de Samosate, fut déposé et excommunié, pour la troisième fois, sous le pape Denys. En 251 et 264 ses doctrines avaient déjà été formellement condamnées. Évidemment le *il* qui commence ce § ne peut se rapporter à l'empereur Claude, qui, tout au plus, laissa le concile se réunir.

5) Khor. II, LXXVI, s'exprime, avec raison, tout autrement. «Il mit en fuite les troupes grecques venues par le conseil des magnats arméniens, de Phrygie, où elles se tenaient pour résister aux Perses, afin de secourir le roi»

6) Ce prince † en 269, prisonnier de Sapor Iᵉʳ.

7) Khosro fut tué en 232 (S.M.), en 258 (Sam. d'Ani, Tcham.); or Valérien régna 253—260; ayant été fait prisonnier, il eut pour successeur Gallien † 268, Claude II, † 270, Quintille, † la même année; Aurélien, † 275; Tacite, † 276, et Florien (non Polistianos), † la même année.

pays et emmena ses prisonniers en Perse. Cependant lors de la mort de Khosro, Artavaz Mandacouni, un de ses intimes, avait pris et sauvé de la captivité Trdat, un tout jeune enfant[1]), et l'emmena dans le palais de l'empereur Tacite, où il le nourrit et l'éleva, auprès d'un comte nommé Licinius. L'empereur, ayant vu Trdat se refugier auprès de lui et notre pays ravagé, fut par suite obligé de faire la guerre à Artachir et mourut. A Tacite succéda Probus, qui partagea notre pays avec Artachir, et la délimitation des frontières établit entre eux la paix. Après Artachir ce fut Chapouh, un an avant l'avénement de Trdat: en sorte que l'interrègne avait duré 27 ans dans notre pays.[2])

---

§ 68, 69. Empereurs.

Oulérianos[3]), injuste et impie, le 29e dans le nombre des empereurs romains, régna 7 ans et 6 mois.[4]) Il fit périr le vénérable pontife Mamas, mentionné par *Grégoire* le Théologue dans son discours sur la Dédicace, qui le loue en le nommant «un pasteur merveilleux, et encore un martyr, qui commençait par traire les biches, se pressant à l'envi *autour de lui*, afin de nourrir le juste d'un lait étranger.» Ce même empereur suscita une persécution contre l'église et, ayant encouru la colère divine, fut massacré dans une nouvelle prison[5]), où il reçut la juste rétribution de ses combinaisons.

Après lui Tacite[6]) régna 6 mois, puis Pholistianos 88 jours[7]): celui-ci n'a pas trouvé de numéro parmi les empereurs, et la brièveté de son règne ne lui a pas permis de faire quoi que ce soit.

Probus régna 6 ans et 4 mois: il est le 30e dans la série des empereurs romains. De son temps la corruption des insensés manichéens pénétra dans les mœurs de l'humanité. Le diabolique hérétique, le fou enragé Manès, admettait en effet deux principes, la matière et l'obscurité[8]), comme le mal et le bien; il disait: »Je suis celui qui s'est révélé à Moïse sur la montagne,» et encore: «Je suis l'esprit intercesseur;» il est maudit de la Sainte-Trinité.

---

1) Fils du roi Khosro-le-Grand, tué par Anac.

2) 26 a. suivant Asolic, tr. r. p. 37, chiffre voisin de la vérité, puisque Khosro mourut en 258, et que Trdat devint roi en la 3e année de Dioclétien, soit 286—287.

3) Aurélien.

4) 5 ans commencés; Art de vér. les dates. Si notre auteur ne donnait ici les nombres en toutes lettres, on serait autorisé à lire 5 ans

5) Au Nouveau Byzance? Aurélien fut en effet assassiné en 275 par ses troupes, entre Héraclée et Byzance. Le manuscrit porte: Ի նոր բանտի» qu'il faut lire Բիւզանդի» au nouveau Byzance.

6) Chez Eusèbe, il est compté le 30e empereur, et la suite des NN. subséquents se trouve par-là changée.

7) Florien, frère utérin de Tacite.

8) Նիւթ և խաւար.

§ 70. Exposition au sujet de S. Grégoire, comment il fut conduit au pays des Grecs.

Or pendant que les deux rois, Khosro d'Arménie et Artachir de Perse, s'acharnaient à venger le meurtre d'Artavan, parent de Khosro, la guerre s'envenimait furieusement de la part de celui-ci, contre le monarque perse. Des hostilités sans fin désolèrent le monde, par le fer et par l'esclavage, durant 10 ans, ainsi qu'on l'a dit plus haut. En vain Artachir envoya-t-il courriers sur courriers, avec de magnifiques présents, il ne pouvait obtenir la paix; en vain employa-t-il plusieurs fois la médiation du monarque chinois, rien ne servait. Enfin cet Anac, mentionné par nous précédemment, se rendit auprès du roi d'Arménie, à l'instigation de celui de Perse, sous apparence de dissentiment, et le tua, deux ans après. En s'enfuyant, il périt dans l'eau[1]). Le jour de la mort de Khosro fut une fête pour le roi de Perse, qui combla des présents promis la famille du meurtrier. Cependant un certain Bourdak[2]), Perse, venu du canton d'Artaz au pays de Cappadoce, avait épousé une femme chrétienne, sœur d'Euthalius, nommée Sophie; après un an de séjour il avait pris sa femme et voulait retourner en Perse, mais Euthalius courut après lui, le rejoignit dans la province d'Aïrarat et le fit rester dans la ville d'Artachat. Informé de la mort de Khosro et de l'ordre donné d'exterminer toute la famille d'Anac, il alla trouver la femme de ce dernier, nommée Ogouhi, prit dans ses bras le jeune Grégoire et le remit à sa femme Sophie, qui servit de nourrice à notre Illuminateur. Souren, son autre frère, fut pris par la sage-femme et conduit à la cour du roi de Perse, qui lui donna les présents promis à son père, comme nous l'avons déjà dit; il fut élevé par sa tante paternelle, femme du fils de Djouancher, roi des Hephtalites. Zénob le Syrien donne dans son Histoire des détails exacts sur celui-ci[3]). Quand cet enfant eut grandi et atteint l'âge viril, il se révolta et marcha avec des troupes nombreuses contre la Chine et contre Derbend[4]). Là, par la ruse, il gagna les princes, se fit roi des deux pays, réunis sous sa main, et régna 10 ans. Certains auteurs syriens imaginent de placer ici un certain Jacques Zgon, qu'ils regardent comme le frère de Grégoire, mais cela est faux; car ce Jacques était le fils de la tante paternelle de Grégoire, et sa mère s'appelait Khosrovouhi. Quand sa mère mourut, et que son père Tiran fut dépouillé de la royauté et tué par Naridès[5]), roi des Lphnik,

1) Khor. II, LXXIV, il mourut, mais Agathange dit positivement qu'il fut jeté avec les siens dans la rivière coulant à Artachat, soit l'Araxe, soit plutôt la Médzamor, et y périt; Langlois, Collection des historiens de l'Arménie, Paris, 1867, t. II, p. 120.

2) Bourdar; Khor. II, LXXX.

3) Zénob de Klag, Hist. de Daron, trad. par M. Evar. Prud'homme, Paris, 1864, p. 28, 29, donne la généalogie complète de S. Grégoire, qui ne concorde point avec celle d'Oukhtanès; cf. Hist. de Siounie, Introd. p. 183.

4) Le manuscrit porte à tort: և դարդանդաց «et des Dardands.» M. Prud'homme, au contraire, s'appuyant sur un passage similaire de Vardan, lit դարբանդայ «de Derbend,» pays alors soumis aux Huns Hephthalites; Zénob, p. 29. Toutefois il ne faut pas désespérer de trouver une solution qui permette de conserver, fût-ce même avec modification, la variante du manuscrit d'Oukhtanès.

5) Chez Zénob, Rékès; p. 29.

Jacques partit avec sa sœur Sacden et son fils Hrhatché et alla du côté de la Gothie, où il demeura quelques années, après quoi les Goths lui déférèrent la couronne et le prirent pour leur roi, au pays de Mardic. C'est lui qui marcha contre l'empereur des Grecs et fut renversé par Trdat.

Ces renseignements sont donnés à des amis, à des nationaux et habitants de son canton, par un auteur qui dit: «Vous le savez très bien, d'après les traditions et informations de nos pères.» Si vous voulez encore une autre preuve de l'authenticité de ces indications, ajoute-t-il, lisez le dernier chapitre de Bardentzane d'Ourha, qui raconte en fort bons termes l'entretien de Trdat et du roi Hratché. Quant à ce qu'il advint plus tard de ce dernier, dit l'historien, je n'en sais rien. [1])

§ 71, 72. Les empereurs.

Caros régna 2 ans avec ses fils Carin et Numérien [2]), tous les trois au 31e rang des empereurs romains. De leur temps Anatolius d'Alexandrie, évêque de Léondès, brillait par ses connaissances philosophiques, et régla les proportions des mesures et des nombres. [3])

L'idolâtre et impie Dioclétien, le 32e [4]) des empereurs romains, régna 20 ans. Il plaça Trdat sur le trône de la Grande-Arménie [5]) et étendit les violences de sa persécution sur l'église. Les maisons de prières furent ruinées, les Testaments brûlés dans les rues, et une quantité innombrable de martyrs, hommes et femmes, ainsi que des pontifes, rendirent témoignage, tels que: Pierre, d'Alexandrie; Philias, de la ville de Thymas; Anthime, de Nicodème — Nicomédie —; Tercanos, de Dzaroura, église de Phénicie; Pélos et Silos, d'Égypte, outre une quantité d'autres; les saintes Rhipsimiennes, s'étant enfuies devant l'impie Dioclétien, subirent le martyre pour le Christ. Au même temps le grand confesseur du Christ, S. Grégoire, sortit du puits et devint le prédicateur et l'illuminateur de

1) Ce passage de Bardesane, rédigé d'une manière fort confuse, ne se retrouve nulle part ailleurs, et ne peut être éclairci convenablement, v. sur Bardesane, Khor. II, LXVI.

2) Manuscrit, Omerianos.

3) Anatolius, d'Alexandrie, évêque de *Laodicée*, grand mathématicien, a composé un traité sur la célébration de la Pâque, et six livres de l'Institution mathématique. Il † en 350. Sa fête ce célèbre le 3 févr. C'est cet Anatolius qui introduisit dans le comput l'usage du cycle lunaire de 19 ans, et le fit commencer par une nouvelle lune, aux calendes du mois de janvier 277 de notre ère. D'un autre côté, pour faire coïncider la 1re année du règne de Dioclétien avec l'ouverture d'un cycle lunaire, ère alexandrine 5787, on changea la date mondaine alexandrine en 5777, ère de Jules Africain, qui, divisé par 19, donne en effet 1 de reste: l'année chrétienne resta la même, 285, eusébienne = 287; v. Scaliger, De emend. temp. p. 466; Art de vérif. les dates, Introduction; Dulaurier, chron. arm. pag. 24 sqq. Ajoutons que l'historien byzantin Théophane commence son livre par ces mots: «En 5780, 4e année de l'empereur Dioclétien.» Pour éclaircir mieux toutes les questions qui se rattachent à l'avénement de Dioclétien, il faut dire que ce prince fut salué empereur le 17 septembre 284; ainsi sa 1re année répond à deux années mondaines.

4) Manuscrit, Le 8e 2e.

5) En la 3e a. de son règne: soit 286 — 7.

l'Arménie, en la baptisant dans la sainte coupelle. Après cela il survécut 30 ans avant de se reposer dans le Christ.

---

§ 73. Martyre de Trdat avant son avénement.[1])

Lors donc que Trdat fut en âge d'hériter du trône paternel, le roi des Goths entra en campagne contre Probus, monarque des Grecs, et envoya dire à l'empereur qu'ils ne devaient point en venir à une bataille, mais que leurs guerriers devaient observer la paix. L'empereur Probus[2]) fut saisi de crainte et d'inquiétude, comme Saül au sujet de Goliath, parce qu'il était sans énergie pour la guerre. Quand il redit à ses troupes les paroles du roi des Goths, Licinius, auprès duquel était Trdat, lui adressa ces mots d'encouragement: «Il y a ici un nommé Trdat, de la race royale d'Arménie, qui mettra fin à votre souci[3]).» Comme donc on disait à Saül que David vaincrait Goliath, comme David parlait des lions, des ours tués par lui, Saül encouragé lui promit des présents et voulut qu'on le revêtit d'une cuirasse, d'un casque et du reste d'une armure: il en fit de même de Trdat, par ordre de l'empereur. La force divine était cachée dans les pierres polies de David, et ici dans Trdat; bien qu'il ne crût pas encore et n'eût pas reçu la parole, cependant il était déjà marqué et préparé pour l'avenir, afin de vaincre le Goliath immatériel: on le revêtit donc des habits impériaux. Ce fut Licinius, qui avait fait connaitre à l'empereur la bravoure de Trdat, en présence de toutes les troupes; il l'avait représenté forçant les portes fermées et triomphant de leurs gardiens; fournissant la pâture aux chevaux, en la jetant du haut des murs, tas par tas, et avec cela les *ânes*[4]) et autres objets. Il raconta encore d'autres prouesses héroïques et les exercices d'équitation de Trdat, après quoi l'empereur, informé de tout, ordonna d'amener le prince, qui, étant venu, lui répéta chaque chose, et lui demanda de fixer l'heure du combat. Le moment venu, l'empereur voulut que Trdat fût revêtu des ornements impériaux. Il prit donc les troupes et fit sonner les trompettes à l'encontre de l'ennemi. Quand Trdat et le roi des Goths se furent rejoints, il frappa d'un vigoureux coup de fouet le flanc de son coursier, et ils se précipitèrent l'un sur l'autre, avec un grand cri. Le brave Trdat l'emporta et fit tourner le dos au roi, le saisit et l'amena en présence de l'empereur, qui l'honora de riches présents, lui mit une couronne sur

1) Cf. § 83.

2) Empereur, en juillet 276.

3) Khor. l. II, LXXXIII, LXXXV, fait monter Trdat sur le trône en la 3e a. de Dioclétien, donc en 287, ou, plus exactement, en 286 — le mois n'est pas connu — et raconte le combat de Trdat contre le roi des *Barsiliens*. Agathange, tout en racontant le fait sous Dioclétien, mentionne ici le roi des Goths. C'est cette différence de 10 ans, qui a engagé M. S.-Martin à avancer d'autant le règne de Trdat, sans prendre en considération l'avénement connu de Dioclétien et le dérangement que ces 10 années introduisent dans toute la chronologie.

4) Mit զիշեանն; v. Agathange, ch. III, § 19; Trad. Langlois, p. 124; Ven. 1835, p. 42; plus bas, au § 79, notre auteur dira: «les princes զիշխանս,» deux variantes également inadmissibles; au lieu que le texte grec porte «plusieurs chiens de garde զշունս;» cf. § 79.

la tête, le revêtit de la pourpre impériale; en outre, il lui confia des troupes nombreuses, et laissa également le roi des Goths retourner dans ses états.

En rentrant chez lui, avec grande joie, Trdat y trouva une armée perse considérable, qu'il défit à plates coutures et força à s'enfuir dans son pays. Ayant fait cela plusieurs fois et vengé le mal causé par les ennemis, il vit son royaume entier se soumettre et son autorité affermie partout.

---

§ 74. De Constantin-le-Grand. 58.

Constantin, le 33e dans la série des empereurs, régna 34 ans. Nommé Constantin, par ses parents, il avait reçu de ses troupes le titre d'auguste, crut en Dieu, en son Verbe, son fils unique, et au très Saint-Esprit vivifiant. Ayant livré bataille à d'iniques empereurs, il fit périr Maximien, Maxence et Licinien; il poursuivit sa marche en combattant contre les ennemis de sa personne et prescrivit enfin à ses troupes de porter le signe de la croix, tracé sur un morceau d'étoffe, afin de l'avoir toujours au bras droit; enfin, étant entré dans Rome, il voulut que le signe de la victoire de la croix fût arboré sur tous les lieux principaux, ainsi que nous l'apprend l'historien. Il chassa les hérétiques qui se montrèrent de son temps, tels qu'Arius et ses sectateurs, Novatien, Arsérus et Numérius [1]). Sous son règne se rassembla le concile de Nicée, métropole de Bythinie, où Arius fut anathématisé par les 318 pères. Il transporta sa capitale de Rome à Byzance, aujourd'hui Constantinople.

---

§ 75. Éducation, instruction, doctorat de S. Grégoire, après la mort d'Anac et après les malheurs qui frappèrent ses amis et parents, de la part des gens de Khosro, ceux-ci les ayant massacrée sans pitié, en punition de leur crime envers le roi, dont la mort fut suivie de leur propre perte.

Après le massacre des parents et amis d'Anac, les gardiens du jeune Grégoire s'enfuirent en terre grecque, et le firent résider au pays de Césarée, ainsi qu'on l'a déjà dit. Là il fut nourri et instruit par des gens craignant Dieu; c'était une disposition de l'ineffable Providence, pour notre salut, afin qu'il se préparât pour sa carrière, et qu'instruit et voué

1) Novatien, «adhérent de Novat, un mauvais prêtre africain,» fut le premier antipape, à l'encontre du pape S. Corneille, en l'an 251. Il affectait une extrême rigueur de principes, et ses partisans se nommaient eux-mêmes *Kathares*, i. e. les purs. Arsérus, ou plutôt Arsénius, n'était pas moins exagéré et avait été sacré évêque d'Hypsélé par Mélétius, partisan des millénaires et lui-même évêque de Lycopolis, qui avait été déposé par le concile d'Alexandrie, en 319 et † en 326. Pour Numénius, c'était un évêque, partisan de l'arianisme; Théodoret, Hist. eccl. l. I, ch. 1; Lebeau, Hist. du Bas-Emp. I, 261, 370.

à la foi il nous introduisît dans la vie par une porte lumineuse. Arrivé à l'âge viril, il se maria et en deux ans fut père de deux enfants; puis, de consentement mutuel, Grégoire se sépara de son épouse et se rendit auprès de Trdat, vivant encore chez les Romains. Il était instruit à fond des divins commandements, possédait une pleine connaissance des lois du christianisme, marchait franchement dans l'observation des préceptes et pratiquait franchement la vertu. Ayant appris et connu exactement de ceux qui l'avaient nourri l'origine, le pourquoi, le comment des choses, il vint, ainsi que nous l'avons dit, auprès de Trdat, tout en cachant et ne laissant pas percer sa personnalité, son origine, jusqu'au moment où commencèrent ses souffrances. Cependant un seigneur, nommé Tadjat, révéla ceci à Trdat: «Il est fils d'un criminel, meurtrier de Khosro votre père;» pour Grigor, il se cachait, ainsi que nous l'avons dit, et s'étant mis au service de Trdat, vint avec lui en Arménie. La première année de son règne, Trdat se rendit à Ériza, ville du canton d'Ekéghéats, pour offrir un sacrifice à Anahit. Le sacrifice accompli, lui et les gens de sa suite étant campés sur le bord du Gaïl — le Lycus — pendant que les seigneurs se divertissaient, Trdat ordonne à Grigor de sacrifier à Anahit. Au lieu d'y consentir, Grigor dit: «J'offrirai des victimes et des offrandes de bénédiction à mon Seigneur et l'adorerai; car il est le Dieu unique, et il n'y en a pas d'autre. Il est le créateur de tout ce qui existe dans les cieux et sur la terre, des anges et des hommes, des êtres visibles et des invisibles; à lui, comme au maître universel, sont dûs l'honneur, l'adoration, la gloire, dans les siècles des siècles. Amen.»

Ayant entendu ces paroles, le roi se mit à penser et à chercher; il se tint de longues conférences, et comme paroles, supplications, menaces, furent inutiles, le roi ordonna d'éprouver Grégoire par divers tourments, de lui faire endurer des privations telles qu'aucun homme, aucun saint n'en a souffert de pareilles, ainsi que je le raconterai succinctement dans un autre lieu.

---

§ 76. Des quarante martyrs.

J'ai oublié de mentionner le martyre des saints quarante, ordonné par Licinien l'impie, celui qui fut exterminé par le vénérable et saint empereur Constantin, ainsi que Maximien, Maxence, Maxime et l'impie Licinien avec eux. Celui-ci, ayant suscité une persécution contre les églises, fit lancer un ordre dans toutes les terres de sa domination, et conduire un centurion, avec sa troupe dans la province de Capoudakek — Cappadoce — dans le territoire de Thevlakhonnek, d'Antolikak, de Khartanaïk[1]), d'Arménac, de Gazimon, afin qu'ils forçassent à adorer les idoles tout ce qu'ils trouveraient de chrétiens, ou qu'ils les fissent périr dans les tourments.

1) Je pense avoir réussi à restituer le premier de ces noms; quant aux autres, excepté celui d'Arménac, qui indique toutefois une contrée indécise, ils me semblent irréductibles.

A la nouvelle de cette mesure indigne, les fidèles se levèrent dans leurs demeures et résolurent de se cacher dans de sûrs abris; arrivés aux confins du territoire de Sébaste, ils se dirigèrent chacun avec plus ou moins de bonheur, soit vers Mélésitn, forteresse dans les montagnes, soit vers Takhalasoun, qui est également un pays montagneux, s'abaissant du côté de Tevknots, lieux sûrs, éloignés des forteresses.

Cependant, avec sa troupe, le centurion dont nous avons parlé se mit à leur poursuite et les atteignit dans les citadelles; ayant divisé ses soldats, il commanda aux chrétiens de choisir l'un des deux partis, suivant leur volonté, ou de se soumettre aux ordres de Licinius et de revenir paisiblement chacun dans sa demeure, ou de périr dans les tourments.

Comme ils ne se soumirent pas, l'impie ordonna de les passer par les armes, quelques-uns s'enfuirent et lui échappèrent. De nombreuses églises furent érigées sur le théâtre du massacre, encore à-présent nommé Ekéghiats-Dzor[1]); ces endroits consacrés par les martyrs sont pour les habitants un objet de respect et de glorification.

Pour les saints quarante, ils refusèrent d'accomplir l'ordre de Licinius, en massacrant les fidèles, et au lieu de participer à ce meurtre impie, se séparèrent de lui et allèrent habiter une caverne sur le bord du fleuve Halys. C'était une forte position, aujourd'hui un lieu habité, nommé Kadch-Vahana[2]), servant encore d'asyle à des saints, dont les noms sont écrits sur des tablettes de pierre, avec le signe victorieux de la croix, gravé sur des colonnes de rochers, conservant le souvenir respecté de leur résidence et rempli d'églises, avec leurs serviteurs. Cependant le centurion, ne connaissant pas leur retraite, alla rendre compte des événements à Licinius, l'informa du départ des quarante et de leur refus d'obéissance à ses ordres. Plus tard on vint parler des saints à Licinius et lui indiquer leur demeure; il donna donc ordre au duc et au juge résidant dans la ville de Sébaste, de faire rechercher les quarante, de les trouver et de les mettre à la torture, afin qu'ils se soumissent à ses ordres indignes, en adorant les idoles, ou qu'ils mourussent dans les tourments. Les espions que l'on envoya les trouvèrent au lieu ci-dessus mentionné, les prirent et les amenèrent à Sébaste. Le jour où ils furent tirés de leur asyle était le 13 d'areg[3]), que nous fixons non par conjecture, mais avec certitude, l'ayant appris d'amis de la science, charitables et aimant Dieu. C'est pourquoi nous avons fixé en ce jour la fête des saints quarante et ordonné qu'elle fut célébrée annuellement ce jour-là, dans notre diocèse, sans opposition, pour la gloire de Dieu.

---

1) Vallée des églises.

2) Nom arménien, qui signifie «*bourg* de Vahan-le-Brave.»

3) Les quarante subirent la mort en 310, sous Licinius; l'église occidentale célèbre leur fête le 10 mars; les églises grecque, géorgienne et arménienne, le 9 mars; or en 310 le 1er de navasard arménien tombait le 10 septembre: donc le 13 d'areg (222 jours plus tard) correspondait au 20 avril. D'ailleurs, au Xe s. il n'y avait pas encore de calendrier fixe en Arménie, et suivant M. Dulaurier, p. 408, le XIII d'areg répondrait au 21 mars dudit calendrier. Ainsi, de toute manière, l'indication d'Oukhtanès manque d'exactitude. Suivant Baillet, Vie des Saints, 10 mars: ils furent martyrisés le 9 mars 320, mais leur fête a été transférée au 10. Le 13 d'areg répondait alors au 17 avril; Avger, Vie des saints arm. t. II, p. 482 sqq. ne dit pas en quelle année.

Ayant donc connu avec certitude et trouvé le commencement de leur supplice, au jour où est indiquée leur fête, nous savons que la fin de leur martyre tombe au 9 mars, quantième déterminé par les saints pères, que nous avons fêté et fêtons sans faute, chaque année, avec toutes les églises orthodoxes.

Le vénérable Basile fait leur panégyrique dans son Histoire: «Qui sera capable, dit-il, de rendre convenablement honneur à ces personnages, dont ni une ni quarante langues ne sont en état de bénir et de louer — convenablement — les hautes vertus? Car il ne s'agit pas ici d'un, de deux ou de dix martyrs à admirer, mais bien de quarante qui, réunis en une seule âme, ont souffert à l'unisson pour la gloire du Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Pour nous, revenons à notre sujet et au terme chronologique que nous avons promis de raconter.

§ 77. Tourments de S. Grégoire.

La première année de Trdat dans la Grande-Arménie marque le commencement du supplice de S. Grégoire, dans le canton d'Ekéghiats, au village d'Eriza, où était le temple d'Anahit. Le roi, ayant ordonné à Grégoire d'offrir en hommage à la déesse des couronnes et des branches d'arbres, et ayant essuyé un refus, commença à lui tenir de longs discours, à lui rappeler sa venue près de lui, ses bienfaits, sans pouvoir le faire fléchir. Il ordonna donc de le tourmenter; on lui lia les mains sur le dos, on lui mit un bâillon dans la bouche; à mesure que la cruauté du roi augmentait, Grigor devenait plus ferme et supportait avec joie les supplices[1]). On suspendit donc à son dos des blocs de sel, on lui serra la poitrine avec des cordes, et le soulevant en l'air, au moyen de machines, sur la plate-forme des murailles du palais, on le lâcha la tête en bas, attaché par un un seul pied; puis on plaça sous lui des litières d'animaux toutes fumantes, puis dix hommes le frappèrent furieusement avec des verges vertes: cela dura 7 jours. Après cela on prit des billes de bois, que l'on attacha aux chevilles de ses pieds, en serrant les os les uns contre les autres; avec des clous de fer rougi au feu on lui perça la plante des pieds, puis, le prenant de chaque côté par les mains, on le fit marcher dans diverses directions, jusqu'à ce que le sang jaillit et inonda la terre; on lui assénait encore sur la tête d'affreux coups de poing, puis la serrant dans un étau de menuisier, on lui enfonça dans les narines des tuyaux par où l'on y insinuait du sel, du borax et du vinaigre. Ensuite on remplit de cendre sèche des sacs de peau de mouton, où étaient attachés des tuyaux; on le laissa ainsi attaché durant six jours. Après quoi on lia ses jambes avec des bandes de cuir, et la tête en bas, on introduisit dans les voies naturelles un entonnoir, avec lequel on fit pénétrer de l'eau dans ses entrailles.

1) Ce récit est tiré presque littéralement d'Agathange, p. 57 suiv.; Éd. Langlois, p. 129 suiv.

Puis on déchira ses flancs avec des crocs de fer, tellement que le sol s'abreuva du sang du saint homme; ensuite on apporta une chausse-trappe, sur laquelle on le jeta dépouillé de vêtements, et on le traîna jusqn'à ce que son corps vénérable fut tellement déchiré que pas une seule place n'était sans plaie, puis on serra ses genoux dans des cercles de fer, et ayant fait rougir des marteaux, on le tint suspendu tant que ses genoux en furent broyés: cela dura trois jours, après lesquels on fit fondre du plomb dans des marmites de fer, qne l'on versa sur son corps, dont la chair en fut toute roussie [1]). Cependant à chaque intervalle de ses tourments, le bienheureux adressait à Dieu ses prières.

Ces affreux supplices étant terminés, Tadjat, le seignenr ci-dessus mentionné, traître comme Judas, dit au roi: «Cet homme ne mérite pas de vivres, car il est le fils d'un scélérat, de cet Anac, menrtrier de votre père Khosro.» Dès qu'il eut entendu ces paroles et connu ces renseignements positifs, le roi ordonna de conduire Grégoire enchaîné dans la province d'Aïrarat, de le traîner dans un châtean fort et de le descendre dans un puits excessivement profond, obscur et hnmide, au milieu de serpents venimeux, qui mangeaient sa chair par lambeaux; leur souffle, leur haleine, leurs émanations rendirent son corps noir comme du charbon. Cela dura 15 années, pendant lesquelles, sur l'injonction [2]) d'un ange, il fut nourri par une femme, demeurant non loin du pnits, qui chaque jour prenait un petit pain et le jetait au bienheureux, toujours en prières an milieu des reptiles.

Le vénérable Grégoire supporta donc sncccessivement ces divers et affreux tourments que nous avons dit, après quoi le roi le laissait reposer, afin de le questionner et de recevoir ses réponses, dans l'espoir qu'il se repentirait et céderait. Toutefois il ne faisait que s'affermir dans la foi, prier au milieu de ses douleurs, et des secrétaires officiels inscrivaient et sténographiaient ses longs discours.

A l'égard du petit pain, je n'ai dit que quelques mots, mais quant à l'eau, j'ai ouï dire par tradition qu'au fond du puits l'eau filtrait goutte à gontte, à travers les fondements, et s'amassait peu-à-peu, journellement, ce qni donnait du soulagement au prisonnier; mais plus tard la femme au pain lui apportait anssi ensuite de l'eau, ce fut ainsi qu'il vécut, mangeant le pain, et bnvant l'eau des infiltrations; tandis qu'il est impossible à l'homme de supporter même la vue des serpents, lui, enseveli au milieu d'une telle qnantité de reptiles, comme il l'assure lni-même, il y demeura et passa tant d'années, vivant martyr du Christ, jnsqn'à ce qn'il reçut l'ordre de sortir et d'illuminer notre pays par l'eau et l'esprit.

---

1) Chez Agathange, cette horrible description est entrecoupée de paroles du roi à S. Grégoire, des réponses de celui-ci, et des prières qu'il adresse à Dieu; mais tous ces discours et prières sont omis dans l'édition tant grecque que latine et française de l'auteur arménien.

2) յարհաւրաց.

§ 78. De Trdat.

Trdat, fils de Khosro, régna sur l'Arménie après la mort de son père, l'interrègne s'étant prolongé 27 ans[1]): il était le 15e (16e) dans la série de nos monarques. En sa 1re année commencèrent les supplices de S. Grégoire; les saintes martyres Rhipsimiennes vinrent en Arménie dans sa 14e année, elles souffrirent la mort l'année suivante; en la même année S. Grégoire sortit du puits et devint notre illuminateur.

En tout, depuis Adam jusqu'à la 15e année de Trdat, il y a 5800 ans[2]).

---

§ 79. Des saintes Rhipsimiennes. 63.

Les vénérables Rhipsimiennes avaient quitté le pays des Romains[3]) après l'avénement de l'empereur Dioclétien, pour éviter la persécution, et s'étaient dirigées vers l'Arménie; les saintes personnes arrivèrent donc à Nicomédie, où le brave Trdat avait jeté, de l'intérieur au dehors, les *princes*[4]) et les bottes de foin, par-dessus le mur. La vénérable Rhipsime, de race royale ou même fille d'un roi, avait entendu parler de la prédication des apôtres Pierre et Paul, de la religion de J.-C., et était allée demeurer dans un monastère au voisinage de la cité de Rome, avec sa nourrice Gaïane et une foule d'autres, qui l'accompagnèrent en Arménie; car aussitôt que Dioclétien eut commencé ses poursuites, elle s'était enfuie secrètement de Rome. Arrivée dans la province d'Aïrarat, en Arménie, elle demeura près de la ville arménienne de Dovin: sa compagnie, au dire de l'historien, se composait de plus de 70 personnes. C'était pour l'amour du Christ qu'elles agissaient ainsi. Parties de contrées lointaines, elles étaient venues de Rome en Arménie, ayant franchi entre Rome et Dovin la distance de 5100 milles, valant chacun un asparez. Pour informer les Arméniens de l'arrivée des saintes femmes, Dioclétien envoya à Trdat, roi d'Arménie, un rescrit de cette teneur: «Il est venu d'ici chez vous de certaines femmes, dont je voulais épouser la principale, nommé Rhipsimé; vous la verrez, mon frère. Quand vous l'aurez trouvée, envoyez-la vers moi, à moins qu'il ne vous plaise d'en faire votre épouse.»[5])

---

1) De l'an 258 à 287 il y a 29 ans; mais le P. Tchamitch, dans ses Tables, donne le même chiffre 27, soit 259 — 286 de l'ère chrétienne.

2) Soit 5500 avant
300 après J.-C.
5800
cf § 80.

3) Ce qui ne veut pas dire la ville même de Rome.

4) զիշխանս; cf. § 73 զիշեանս, les ânes: certainement il vaut mieux lire avec le texte grec d'Agathange «les chiens de garde,» զշունս.

5) C'est Agathange qui rapporte cette singulière légende de sainte Rhipsime s'enfuyant de Rome avec ses 70 compagnes, comme si une pareille réunion avait pu traverser tant de pays sans être reconnue et arrêtée par les agents de l'empereur, comme si l'empereur avait pu céder à Trdat la possession d'une femme qu'il désirait pour lui-même. Il serait déjà assez invraisemblable que la fuite de sainte Rhipsime eût pu s'accomplir en partant de quelque contrée grecque de l'Asie-Mineure, soumise aux Romains, et passer de là en Arménie. Le traducteur français, p. 137, a bien senti l'incohérence de la légende dont il s'agit, et s'évertue à faire voir l'analogie existant entre le récit d'Agathange et l'aventure d'une

Aussitôt que les recherches du roi eurent réussi, il ne put cependant amener la reine Hrhipsimé à consentir à ses désirs, parce qu'elle était soutenue par le Christ et de race royale, ainsi que nous l'avons dit dès l'abord; qu'elle voulait épouser le Christ, roi des cieux, devenir son amie et sa parente, et conserver sa chasteté sans souillure: pureté vraie, qui rend l'égale des anges. Pour ces motifs elle refusa de se soumettre au roi terrestre Trdat. Elle fut alors tourmentée et rendit témoignage au Christ. Comme S. Grégoire elle devint, avec 33 de ses compagnes, l'instrument de la conversion de l'Arménie[1]). Pour les autres, qui l'avaient quittée en route, elles passèrent dans le mont Varag, canton de Tosb. Cette charmante femme fut donc avec ses compagnes la cause de notre salut; puis saint Grégoire, martyrisé tout en vie, fut notre illuminateur; il sortit en effet de son puits peu de jours après le massacre de Se Rhipsime, et ce fut le résultat de sa mort, comme il avait été le fruit de ses prières, au fond du puits, parmi les reptiles venimeux.

---

§ 80. Châtiments dont fut frappé Trdat.

Le brave Trdat, ayant reçu la couronne en pays romain, vint régner sur l'Arménie après le meurtre de son père et un interrègne de 25[2]) ans: il était, depuis Vagharchac, le 15e monarque arménien. Dès la 1re année de son règne, il commença le supplice de S. Grégoire; en sa 14e année, les saintes Rhipsimiennes, témoins du Christ, vinrent de Rome en Arménie, et périrent dans les tourments en la quinzième. La même année S. Grégoire sortit du puits et devint l'illuminateur de notre pays. D'Adam à cette 15e année de Trdat il y a un total de 5800 ans.[3]).

Or après ce supplice des saintes Rhipsimiennes il monta sur son char et voulut sortir de la ville, mais soudain, par un châtiment du ciel, il tomba de son char, et ayant perdu le sens, se mit à manger sa propre chair: l'historien parle encore d'autres misères dont il fut frappé, il dit aussi que des seigneurs furent le jouet des malins esprits, et que tous en général, hommes et femmes, de tout âge, furent égarés par la frayeur. Cependant Khosrovidoukht, sœur du roi, eut une vision, l'assurant qu'il n'y avait pas de remède aux douleurs du roi et des seigneurs arméniens.

---

certaine Valéria, fille de Dioclétien, dont la vie et le martyre sont une espèce de roman. Sans adopter entièrement cette appréciation, on ne peut nier qu'elle ne manque pas d'une apparence de vérité. Pour moi, je trouve très probable que cette «cité de Rome,» dont parle notre auteur, désigne non la ville même de Rome, mais l'empire romain, dans le sens large du mot «civitas,» et je m'explique ainsi la possibilité de la fuite de cette fille de sang royal, avec ses compagnes, d'une ville asiatique quelconque, soumise aux Romains, Éphèse, par ex., vers l'Arménie. Cf. Hist. de Géorgie, p. 95.

1) En 301.

2) En toutes lettres; plus haut, p. 255, 27 a., aussi en toutes lettres.

3) Cf. § 78.

§ 81. Saint Grégoire sort du puits.

On expédia un seigneur, nommé Avada[1]), qui tira S. Grégoire du puits et l'amena au roi, avec un vif sentiment de bonheur. Le prince alla avec les seigneurs à sa rencontre. Pour lui, il laissa cette multitude à jeun durant cinq jours, la captivant seulement par sa doctrine. Quand ils eurent repris leurs sens, ils le reconnurent et se reconnurent eux-mêmes. Depuis lors il fut décidé que tous observeraient ce jeûne préliminaire, qui fut décrété par Sylvestre, à Rome, par l'empereur Constantin et par l'Égypte: c'est celui que nous appelons encore Arhadchavork — Préliminaires. — Quand il se fut encore écoulé 65 jours de jeûnes, la peau de bête sauvage tomba du corps du roi, désormais guéri de la possession mentale du démon.

Pour nous, revenons à notre sujet. Le roi s'approcha des reliques des saintes Rhipsimiennes et déposa dans des asyles particuliers ce qu'on avait *sauvé* de chacune. Cependant Grégoire prêcha devant la multitude durant 65 jours, ainsi qu'il a été dit, et lui enseigna, à partir de l'origine, la divinité sans commencement, puis la création du ciel et de la terre, en commençant à Adam, jusqu'à l'incarnation du Verbe divin; leur donna pour modèles les patriarches, nos ancêtres, et les prophètes, jusqu'au Verbe divin, né d'une vierge, sa circoncision, sa présentation au temple, son baptême, sa manière d'agir en Dieu, dans un corps divin, sa lapidation (*sic*)[2]), sa trahison, son crucifiement avec des clous, sa mort, sa sépulture, sa résurrection, son ascension, sa venue future en chair et en os, pour juger et rétribuer.

Après cela il fut sacré et élevé au rang de pontife, par suite de l'apparition d'un ange, qui s'était montré à lui, à cause d'une légère opposition de sa part au désir du roi; puis il invita à recevoir le baptême les personnes instruites par lui, et les illumina en les plongeant dans l'eau sainte, détruisit les temples des idoles, dans tous les lieux où il arrivait avec le roi, et partout ailleurs.[3])

---

§ 82. Trdat vient en Arménie.

Arrivé en Arménie au commencement de son règne, son avénement ayant eu lieu en la 3[e] année de Dioclétien, empereur de Rome, Trdat avait épousé Achkhen, fille d'Achkhendar[4]), de laquelle il eut Khosro, qui ne lui ressembla pas par la taille. Dans ce temps-

1) Oda, chez Agathange et chez M. de Khor.

2) զքարկոծել.

3) En arménien la conversion à la foi s'appelle «illumination,» celui qui convertit «illuminateur.» En géorgien aussi, baptiser et être baptisé se dit «donner, recevoir la lumière.»

4) Khor. II, LXXXIII, d'Achkhadar.

là Constantin s'était marié à Maximienne, la fille de Dioclétien[1]), et avait embrassé la foi par suite de l'apparition d'une croix formée d'étoiles, qui s'était montrée à lui, et des exhortations de sa femme: je redirai dans un autre lieu en quelles circonstances.

---

§ 83. Valeur de Trdat, avant sa conversion[2]). 66.

Après tous les actes de bravoure et de vertu accomplis sur les champs de bataille, en Grèce, en Arménie et en Perse, avec les troupes arméniennes, le roi Trdat descendit dans la plaine des Gargaratsi, aux confins de l'Aghovanie, où il fendit en deux le roi de Baghk[3]), dont je crois que le nom est changé, car on n'en parle plus, comme de Djor, au pays de Derbend. Or il y a au pays d'Outik, au bas de la montagne d'Arathis, une colline encore nommée Barsghaberd — la forteresse du Barsil. Après cela Trdat fit une expédition contre Chapouh, fils d'Artachir[4]), à la tête d'une armée nombreuse, avec laquelle il acheva la vengeance due à son père, fit quantité de butin et de captifs, et revint victorieux et triomphant dans ses états.

Revenons maintenant à notre sujet. S. Grégoire proposa ensuite au roi Trdat et aux princes de s'accorder pour détruire les idoles et se rendit avec la masse des troupes dans les lieux où elles étaient adorées. On alla au pays d'Eréra, à Erézamaïn[5]), localité qui se trouvait la première sur la route, où l'on commença l'œuvre de destruction. De là on se rendit au temple d'Anahit, dans la ville d'Artachat, que l'on démolit de fond en comble; puis dans le canton de Daranaghi, au village de Thordan, où l'on renversa le temple du dieu Parchamin Spitacaphar, dont la statue fut réduite en poudre[6]). Ensuite on vint au fort d'Ani, où l'on renversa l'idole d'Aramazd, dit le père de tous les Dieux; de là au canton d'Ekéghéats, où l'on broya la statue d'or d'Anahit. Puis, traversant la rivière Gaïl, on détruisit dans le bourg de Thil le temple de Nané, fille d'Aramazd; de là on arriva au village de Bagarhidj, où l'on ravagea le temple de Mihr, fils d'Aramadz: enfin S. Grégoire, en dressant partout le signe de la croix du Seigneur, chassa de partout les troupes des démons, habitant les temples des idoles, qui se portèrent dans leur fuite, les uns du côté du Caucase, les autres dans la contrée des Chaldéens, en criant malheur sur leurs personnes. Quant aux trésors ramassés dans les temples, on les distribua aux pauvres, et le reste, ainsi que les domaines, fut donné en offrande aux serviteurs de l'église. Cependant le saint

---

1) Constantin fut marié deux fois: il épousa d'abord Minervina, d'origine inconnue, qui fut mère de Crispus, mis à mort par les intrigues de la seconde femme de son père, Flavia Maximiana Fausta, fille de Maximin-Hercule. Ce second mariage eut lieu en 307; Lebeau, t. I, p. 29, 45; A de Vér. les dates.

2) Cf. § 73.

3) Khor. II, LXXXV, des Basils, ou Barsiliens.

4) Sapor 1er, Sassanide; Khor. II, LXXXVII.

5) Mieux Erazamoin; Agathange dit: «à Erézamoïnk, entre Vagharchabat et Artachat;» éd. Langlois, p. 164.

6) Barchamaïn, revêtu de blanc, splendide; Khor. I, XIII; II, XIV; Langlois, Agath. p. 167.

n'érigea définitivement d'église nulle part, ni ne dressa les saintes tables, car il n'avait pas encore le titre sacerdotal, ainsi que le dit l'historien; mais les signes et les choses merveilleuses qui s'accomplissaient à la vue du roi et des troupes les confirmaient dans la foi.[1])

Ayant alors tenu conseil avec sa femme et sa sœur et avec la masse des troupes, le roi Trdat résolut de faire élever l'Illuminateur à l'ordre de la prêtrise, afin d'arriver eux aussi à l'honneur du baptême, mais lui, il résista à la volonté du roi, jusqu'à ce qu'une vision merveilleuse l'eut décidé à s'y conformer: ce fut, suivant ce que dit le vénérable personnage, un ange même qui lui apparut, après quoi il céda et dit: «La volonté de Dieu soit faite!» Le roi donc ordonna de rassembler au plus vite un corps formé de plusieurs princes avec leurs troupes, de prendre avec eux S. Grégoire et un convoi princier et de les envoyer à Césarée de Cappadoce, auprès du grand Léon, archevêque de cette ville, muni d'une lettre, pour que le saint fût sacré pontife d'Arménie. Celui-ci reçut avec grande joie l'illustre confesseur, qui avait en outre converti les Arméniens, et le renvoya avec une lettre de réponse.[2])

§ 84. Même sujet; S. Grégoire part pour être sacré.

Lors donc que, par l'ordre du Seigneur, saint Grégoire dut recevoir le rang suprême, le roi eut une vision merveilleuse de la part de Dieu; un ange lui parla et lui dit: «Vous devez conférer à Grégoire la prérogative pontificale, pour qu'il vous illumine;» et l'ange se montra de la part de Dieu à Grégoire, pour qu'il ne résistât pas au roi, tel étant l'ordre divin.

En conséquence le roi réunit nombre des principaux seigneurs, avec leurs troupes; 1° le prince d'Angeghtoun; 2° celui d'Aghtznik, qui était bdechkh; 3° le prince Mardpet et le prince pose-couronne, titré connétable, le prince généralissime, celui de Cordouk; celui des Gargaratsi, également bdechkh; celui de Siounie, celui de Dzodk[3]), celui des Outéatsi et du canton de Her, et celui des Ardzrouni; on plaça Grégoire sur un char royal, brillant d'or, et l'on arriva à la ville de Césarée, où ayant rencontré le saint catholicos Ghévond, on lui remit la lettre du roi Trdat, et tous le saluèrent. L'assemblée des évêques de Césarée se réunit ensuite et sacra Grégoire pontife de la Grande-Arménie. Leur chef, le grand Ghévond, ayant donné la réponse à la lettre du roi, ils partirent transportés d'allégresse, et allèrent à Sébaste, où ils demeurèrent assez de temps et jetèrent les fondements d'une église, bâtie sur l'ordre de S. Grégoire, par des gens dévoués, sous l'invocation du saint son homonyme, laquelle subsiste encore, à l'extrémité de la ville. Informé de l'arri-

1) Toute cette rédaction, qui est du X[e] s., prouve qu'au moins à cette époque l'histoire légendaire composée par Agathange, d'où elle est extraite presque textuellement, était déjà connue dans sa forme actuelle.

2) V. Zénob Glac., Hist. de Taron, tr. d'Ev. Prud'homme, p. 7, 10.

3) Agath p. 170, de Dzop: il y a là quelques variantes sur les noms et dans l'ordre des seigneurs mentionnés.

vée du saint, le roi Trdat alla au devant de lui, avec des troupes nombreuses, au pied du mont Npat, sur la rive de l'Euphrate; leur rencontre fut pleine d'une joie réciproque. S. Grégoire, ayant remis la lettre en réponse, s'assit au trône pontifical de la Grande-Arménie et sacra en divers lieux plus de 400 évêques-surveillants.

---

§ 85. Des évêques institués en divers lieux par S. Grégoire, chacun en son siége.

Je donnerai ici la liste des titulaires et ferai connaître les noms de chaque siége, tels qu'ils ont été institués par notre Illuminateur S. Grégoire, ainsi que les rangs assignés à chaque évêque en particulier[1]). 1. L'évêque de Hark, 2. d'Ostan, 3. de Taïk, 4. de Mardaghi, 5. d'Archamounik, 6. d'Ardzrounik, 7. de Siounie, 8. de Rhchtounik, 9. de Mock, 10. d'Amatounik, 11. de Basen, 12. des Mamiconians, 13. des Bagratides, 14. de Khorkhorounik, 15. de Vanand, 16. d'Apahounik, 17. d'Archarounik, 18. de Gnounik, 19. de Goghthn, 20. de Gardman, 21. d'Aké, 22. de Bajounik, 23. d'Eroutac, 24. d'Asorik, 25. d'Antzévatsik, 26. de Palounik, 27. de Méhnounik, 28. d'Eli, 29. de Zahrévan, 30. de Mivs-Asorik.

Tels sont les 30 évêques qui reçurent de saint Grégoire le sacre et la dignité épiscopale; quant aux 370 autres, ils furent institués en divers lieux comme surveillants et supérieurs, chacun dans son diocèse, pour la gloire de Dieu.

---

§ 86. Baptême[2]) du roi Trdat, des siens et de toutes les troupes.

Lors donc que S. Grégoire arriva en Arménie, le roi Trdat, rempli de joie, prit sa femme Achkhen, sa sœur Khosrovidoukht, et des troupes nombreuses, et se porta vers lui, au pied du mont Npat, ci-dessus mentionné par nous. Ayant atteint le bord de l'Euphrate, ils se saluèrent bien joyeusement l'un l'autre, et S. Grégoire remit la réponse *du saint pontife Ghévond*, qui combla la satisfaction du roi. Saint Grégoire le conduisit avec les siens et avec une immense multitude à l'Euphrate, où il les baptisa au nom du Père, du Fils et du S.-Esprit. Il se manifesta alors un prodige étonnant: le fleuve coulant dans son lit, une colonne lumineuse apparut au-dessus d'eux, en forme de croix. Or le nombre de ceux qui furent baptisés, tant hommes que femmes et enfants, dépassait 400 myriades d'êtres humains, auxquels il se résolut de départir le corps et le sang vivifiants de notre Sauveur.

1) Agath. p. 181, relate les noms de 12 évêques, sans donner ceux de leurs siéges.

2) Au lieu de մարտիրոսութի̃, le martyre, je lis մկրտութի̃.

Par l'éclat de sa doctrine il les remplit tous de lumière, en sorte qu'ils bénirent et glorifièrent Dieu, qui leur avait donné l'esprit d'intelligence et les avait tirés des ombres de l'ignorance de la vérité, en leur départant la véritable science, qui de l'infidélité les avait amenés à la foi: en un mot, ils bénissaient Dieu, qui leur avait fait de tels dons.

Mais revenons au récit, que nous avons promis, de la conversion de Constantin, à la manière et aux circonstances dans lesquelles la chose eut lieu. Les historiens grecs racontent que l'empereur romain Constantin était idolâtre, et qu'il céda à l'influence de sa femme Maximienne, petite-fille de l'empereur Dioclétien[1]). Celui-ci persécutait les chrétiens, dont il fit périr un grand nombre, pour n'avoir pas sacrifié aux idoles. Cependant le vénérable Sylvestre s'était enfui avec ses disciples et se tenait caché. Il arriva que Constantin fut couvert de plaques de lèpre, que les médecins ne réussirent pas à faire disparaître; des hérétiques lui dirent qu'il n'y avait qu'un seul remède, consistant à réunir des enfants bien sains, à remplir une baignoire de leur sang, à s'y plonger tout nu, pendant qu'il était chaud, qu'en se lavant dans ce sang il recouverait la santé. Par son ordre on se hâta de rassembler une multitude très considérable de jeunes enfants; comme l'empereur revenait à cheval du temple d'idoles, du Capitole, les femmes, tenant leurs enfants embrassés et la bouche collée à leur sein, se présentèrent en poussant des lamentations pitoyables, et tombèrent en pleurant aux pieds de l'empereur. La vue du deuil et de l'affliction des mères, les cris plaintifs des enfants, le touchèrent et l'émurent si fort, que lui-même versa des larmes et pensa qu'il valait mieux les sauver que recouvrer la santé: il les renvoya donc avec plaisir en leurs logis, avec des présents de pain et d'argent.

La nuit suivante, les apôtres du Christ, Pierre et Paul, *lui apparurent*[2]) et lui dirent: «Comme vous avez eu plus de pitié des enfants que de vous-même, nous venons à votre aide. Envoyez à telle montagne et mandez vers vous l'évêque Sylvestre; il vous préparera un bain d'eau, où vous vous laverez et serez guéri de votre lèpre[3]). Au point du jour il expédia dans la montagne des gens qui amenèrent Sylvestre. Celui-ci crut qu'on le conduisait au martyre, et partit avec joie, mais l'empereur, après l'avoir salué, lui dit: «Pierre et Paul sont vos Dieux? Non, répondit Sylvestre, ce ne sont pas des Dieux, mais des serviteurs et des envoyés de Dieu. Quelle est leur apparence, leur taille, dit l'empereur?» Tirant de son sein une petite image des saints apôtres, Sylvestre la montra au monarque, qui les reconnut à première vue et dit: «Ce sont vraiment ceux que j'ai vus dans mon rêve.» Aussitôt on remplit d'eau une baignoire, que bénit Sylvestre, et où l'empereur descendit après s'être déshabillé. Une lumière brillante se répandit d'en haut sur son corps, il se fit un frémissement comme dans une poêle, et des espèces d'écaille, se détachant de lui, remplirent le bassin, d'où l'empereur sortit, la chair nette et l'esprit alerte. Dans ces jours-là Sylvestre baptisa environ 12,000 personnes, auxquelles l'empereur donna des vê-

1) Cf. sup. § 82.
2) Ceci manque dans le manuscrit.
3) La lèpre de Constantin est une fable; Lebeau, 1, 384.

tements blancs, des draps, des pantoufles et un cierge à chacun. Constantin rendit aussi une ordonnance, pour que quiconque blasphémerait le Christ, eût la moitié de ses biens confisqués au profit du trésor; que tous ceux qui voudraient être baptisés le fussent sans obstacle ni difficulté, et que l'on pût sans rien craindre abattre les temples des idoles. Lui-même construisit une église au nom du Saint-Sauveur, fouilla et tira la terre de ses propres mains, plaça les pierres et fit proclamer quarante fois en pleines rues, par ses soldats: «Le Dieu des chrétiens est le vrai Dieu;» dix fois encore: «On ouvrira les églises chrétiennes, et ceux qui n'adorent pas le Christ sont mes ennemis.» On proclama également, dix fois: «Celui qui a rendu la santé à l'empereur, c'est Dieu.»

Cependant Hélène, mère de l'empereur Constantin, étant à Béthania avec ses deux petits-fils, Constantin et Constant, les Juifs se réunirent auprès d'elle et lui dirent: «notre empereur, votre fils, a bien fait de renoncer à sa foi *et d'abjurer* l'idolâtrie[1]), mais sa foi n'est pas la véritable. Écrivez-lui de se faire circoncire et de devenir juif, comme nous.» L'impératrice se détourna d'eux avec dédain et reproches, écrivit à son fils que la foi des chrétiens était solide, et combla Sylvestre d'éloges. Ce fut ainsi que le saint pontife brilla dans l'église, comme un astre lumineux. Il guérissait les malades par ses prières, chassait les démons du corps des possédés, convertit à la connaissance de Dieu nombre de Juifs et de païens, et devint le chef des 318 pontifes du premier concile de Nicée. Ayant atteint une heureuse vieillesse, il se reposa dans le Christ.

---

§ 87. La vénérable Hélène vient à Jérusalem, chercher la sainte croix.

Après cela saint Constantin ayant envoyé sa mère s'enquérir de la croix, à Jérusalem, elle y vint et rassembla des prêtres et une masse de vieillards juifs, qu'elle questionna sur le signe de la croix; mais ceux-ci se récusèrent, en disant: «Nous ne savons;» elle mit ensuite à la question un certain vénérable Cyrille, qui avait trouvé l'instrument de notre salut, que l'on prit et porta à travers la ville, avec grande joie[2]). L'ayant placé sur un enfant mort, que l'on portait en terre, celui-ci ressuscita incontinent. A cette vue la vénérable reine fut comblée de joie, rendit gloire à Dieu, avec force louanges et bénédictions adressées au Seigneur. Tous les fidèles en furent aussi pleins d'allégresse, et les Juifs couverts de honte.

Cependant la vénérable Hélène, en néophyte pleine de foi et de ferveur, s'enquit encore auprès de Cyrille des clous du Sauveur. Le vénérable personnage se rendit donc au rocher avec d'autres frères en la foi, et comme ils offraient leurs prières, accompagnées de

1) Au lieu de *ընտրեաց զկուռսն,* je lis, *ընկէց*.
2) L'épithète attribuée à ce Cyrille permet de penser que *la question* doit être prise dans un sens figuré, et non dans celui de *torture*, qui est la signification réelle du mot *խոշտանգանք*.

profonds soupirs, tout-à-coup le sol se couvrit d'une lumière; il prit cette terre et la porta à la pieuse reine, qui la reçut avec joie et manda un croyant, homme instruit, auquel elle dit: «Prenez ces clous, faites-en des boucles pour les rênes du cheval impérial, afin qu'elles le préservent de tout accident de la part des ennemis de ses victoires, et que la parole du prophète s'accomplisse: «Il arrivera en ce jour que le saint Dieu sera invoqué sur les rênes du cheval.» Ayant donc arrangé tout avec énergie, la vénérable et sainte reine réussit dans ses informations au sujet du saint signe, qu'elle confia au vénérable Cyrille. Quant aux clous, elle les prit et se rendit auprès de l'empereur Constantin, auquel elle raconta ce qui s'était passé. Ils s'en réjouirent ensemble et rendirent gloire à Dieu.

---

§ 88. Le roi Trdat se rend à Rome, auprès du grand Constantin, pour s'entendre avec lui au sujet de la foi.

Dans ce temps-là régnait Constantin, fils de Constance, qui se rendit agréable à Dieu par la profession de la vraie foi, et qui plut tellement à Dieu par l'énergie qu'il déploya, que durant toute sa vie un ange du ciel fut ostensiblement à son service; chaque matin il plaçait sur sa tête une couronne surmontée du signe de la croix, et l'empereur le voyait de ses yeux, disposé à le servir. Informé de ces choses, le grand roi Trdat se résolut à aller auprès de S. Constantin. Il disposa pour ce voyage le grand archevêque Grégoire; l'évêque Rhastakès, son fils, et l'évêque Albianos, et parmi ses grands, les quatre premiers dignitaires de son palais, titrés bdechkh, à savoir: le premier, gouverneur du côté de Norchirac[1]); le second, du côté de la Syrie; le 3e, du côté de l'Assyrie[2]); le 4e, du côté des Mazkouth, puis les mêmes princes qui avaient accompagné S. Grégoire à Césarée, et une foule de grands personnages, avec 70,000 hommes de troupes choisies entre tous. Étant parti avec eux de la ville d'Artachat, canton d'Aïrarat, il passa en Grèce, alla par la Dalmatie du côté de l'Italie, à la grande ville de Rome: ce qu'ayant appris le pieux empereur Constantin et le grand pontife Eusèbe[3]), ils en ressentirent une très vive joie. Ils allèrent en grande pompe à sa rencontre et l'accueillirent avec amitié; ils se saluèrent l'un l'autre et s'informèrent des maux que Dieu leur avait antérieurement infligés, puis des merveilles de sa divine miséricorde, ensuite de l'acte de force qui les avait fait passer tous les deux de la nuit à la lumière de la foi; ils se racontèrent l'un à l'autre les événements, les analogies, les circonstances des faits, au point que les troupes, admirant Trdat et Constantin, rendirent gloire à Dieu. Le roi Trdat raconta ensuite les tourments et les actes

---

1) Manuscrit, Նոր Շիրական.
2) Ասորեստան.
3) Le trad. français p. 188, remarque qu'ici par erreur les copistes grecs ont inscrit le nom d'*Eusèbe*; chez Agathange, Ven. 1835, p. 648, on lit *Sylvestre*, ainsi qu'il convient.



merveilleux de S. Grégoire, qui excitèrent l'admiration de l'empereur Constantin: aussi le saint fut-il accueilli par ses gens comme un vivant martyr du Christ, ce qu'il était en réalité.

Les pontifes et les monarques se mirent donc d'accord en ce qui concerne la foi et l'orthodoxie; ayant résolu d'établir et de conserver entre eux l'amitié et l'union matérielle, ils décidèrent de tracer par écrit et d'observer avec une inviolable fermeté les règles de leur alliance. Les pontifes également firent alliance réciproque, s'engagèrent à rester fermement unis par l'affection spirituelle et par la communauté de foi, eux et ceux qui leur succéderaient sur les trônes pontificaux d'Arménie et de Rome. Tel est l'accueil amical qui leur fut fait, après quoi ils prirent congé de l'empereur Constantin et du saint pontife *Eusèbe*, comblés de nombreux et riches présents, et revinrent heureusement en Arménie, dans la ville royale de Vagharchabad. Là ils rendirent hommage au tombeau des saintes Rhipsimiennes et glorifièrent Dieu. [1])

---

§ 89. Même sujet; des reliques des saints apôtres Pierre, Paul et André, d'après un autre historien.

Dans ce temps-là le bruit parvint au roi Trdat que le roi Constantin croyait en Dieu, qu'il avait fait cesser la persécution des églises et par sa bravoure s'était assuré la couronne. Il résolut donc de se rendre à la porte impériale avec les princes et un grand nombre de seigneurs, et de prendre avec lui saint Grégoire, afin d'établir une alliance formelle entre les deux états. Il franchit bien des milles avant d'arriver à la porte du monarque revêtu de la pourpre, qui lui fit une réception splendide, ainsi qu'au confesseur du Christ, saint Grégoire, à cause de son titre de confesseur; ce vivant martyre fut reçu avec les plus grands honneurs. L'empereur apprit de leur bouche les choses merveilleuses opérées par Dieu en Arménie; lui-même redit ce qu'il avait fait et l'apparition merveilleuse d'une croix formée d'étoiles. Quand ils furent restés là de longs jours, S. Grégoire demanda quelques reliques des apôtres Pierre et Paul. Le saint pontife de Rome les leur donna, à leur grande joie, par l'ordre de l'empereur, ainsi que le bras droit de l'apôtre S. André. Après un bon nombre de jours de cette honorable hospitalité, ils prirent avec bonheur les divins trésors et quittèrent la ville, d'où un long voyage les ramena en Arménie. Arrivés au bourg de Thil, dans le canton d'Ekéghéats, ils s'y reposèrent quelques jours, puis le roi Trdat

1) Je crois volontiers au voyage à Rome, exécuté en 319 par le roi Trdat, avec S. Grégoire, mais non à tous les détails dont il est rehaussé chez Oukhtanès, comme dans le récit d'Agathange. J'y crois d'autant plus, qu'il est mentionné comme fait avéré, officiel, déjà au Ve siècle, par l'élégant et véridique auteur Eghiché. Quant à l'instrument de paix, dit Lettre d'alliance, qui en contient le récit, dans sa forme actuelle, ce doit être une œuvre du XIe ou du XIIe s. V. à ce sujet Histoire de Siounie, p. 10.

partit pour sa ville royale de Vagharchabat, province d'Aïrarat, sa résidence ordinaire. Pour S. Grégoire, il séjourna quelque temps dans la province de Taron, conservant près de lui les divins trésors, les ossements des apôtres, afin de renverser les temples de l'idole de Gisané, dans le lieu dit Innacnian. Il changea aussi le nom de ce lieu, qu'il appela Glacank[1]) — Glaca-Vank —, où sont déposées les reliques du saint Précurseur.

---

§ 90. De la couronne du vénérable Constantin, d'où et comment elle lui était échue; récit de Chapouh, fils d'Achot apopatrice[2]), dans son Histoire.

Constantin, ayant régné 33 ans, alla du côté de Byzance et construisit une ville, qu'il appela de son nom Constantinoupolis, où il apporta de Rome une partie des reliques de Pierre et de Paul, pour consolider sa résidence impériale: elles se trouvent dans la grande église dite les Saints-apôtres.

Grégoire le Théologien confirme ceci, en disant; dans le discours sur la venue des évêques, en prenant congé d'eux: «Apôtres, réjouissez-vous de votre honorable translation.»

Or l'on rapporte qu'au temps où Joab, qui détruisit le royaume d'Ammon, envoya la couronne, tirée de leur trésor, il la fit passer sur la tête de David, puis sur celle de Salomon, de Roboam, d'Abia, d'Asaph, de Josaphat, et successivement de tous les rois de Juda, enfin de Sédécias et de Jéchonias, fait captif par Nabuchodonosor, roi de Babylone; pour lui, qui régnait dans cette dernière ville, il s'en couronna, lui et ses successeurs, jusqu'aux jours de Cyrus, roi de Perse; de celui-ci elle arriva au roi de Perse Dareh, tué par Alexandre le Macédonien, qui s'en empara, et elle resta jusqu'à Antiochus, vaincu par le grand Arsace-le-Brave; depuis lors elle passa à Chapouh[3]), surnommé le roi des rois, qui se soumit de bonne volonté à Constantin-le-Grand, qui désira la posséder dans son empire agréé de Dieu, en souvenir de ses prédécesseurs et des prophètes.

Dans ce temps là Chapouh, roi des rois, envoya à Constantin-le-Grand, pour le supplier d'établir par un traité une amitié solide entre les deux monarques; l'empereur y consentit, suivant la loi du christianisme, mais il demanda, de son côté, à Chapouh ladite couronne, et la permission d'en faire fabriquer une de même modèle, pour sa personne, s'engageant à la lui restitner. C'était par affection pour le roi-prophète David, son prédécesseur. Chapouh la lui ayant envoyée par l'entremise d'hommes sûrs, Constantin-le-Grand

1) C'est un contemporain, ayant pris part aux faits, le premier abbé de ce monastère, le Syrien Zénob de Glac, qui a rédigé le récit connu sous le nom d'Histoire de Taron, dont j'ai souvent fait usage dans mes notes, et que notre auteur cite, au § 70.

2) i. e. Ex-patrice. L'historien Chapouh, appartenant à la famille bagratide, était fils d'Achot-Patrice, fils de Chapouh, † en 818. Son ouvrage, aujourd'hui encore non retrouvé, est souvent cité par Jean catholicos et par les historiens postérieurs. Le P. Chahnazariants, l'actif éditeur de plusieurs historiens arméniens, en 1857 — 1860, croit en avoir trouvé des fragments considérables, qu'il a copiés et cédés au Musée asiatique de notre Académie.

3) Sapor Ier, Sassanide.

ne l'eut pas plutôt vue, qu'il rassembla des ouvriers habiles dans leur art et fit fondre une couronne pareille.

L'ouvrage étant achevé, il le fit placer sur une table d'or, et demanda à l'artiste de lui laisser la couronne originale, puis appelant les gens de confiance du roi de Perse, il leur fit prendre celle qu'ils avaient apportée de la part de leur maître. Ceux-ci, aveugles des yeux de l'esprit comme de ceux du corps, prirent, par un effet de la divine Providence, la pièce fondue par les Grecs, laissant là celle que désirait Constantin-le-Grand, qui la posa sur sa tête vénérable, servie par les anges. C'est ce que dit le livre des Canons de Nicée «que les anges le servaient chaque matin.» Elle est jusqu'à ce jour conservée au palais impérial, et les monarques des Romains s'en parent le grand lundi après le grand dimanche de Pâques, lorsqu'ils reviennent de la merveilleuse église, où est le tombeau de S. Constantin et des autres empereurs. Sous le pavé de l'autel repose aussi le grand pontife Jean Chrysostome. Les empereurs portent encore cette couronne le second dimanche après la Dédicace, en revenant de l'église des Saints-Mages. Ce que nous venons de dire est tiré de l'Histoire de Chapouh.

---

§ 91. Faits authentiques, concernant le roi Trdat.

Nous avons dans notre récit parlé une et deux fois du règne de Trdat, et dit quand et en quelles circonstances il a commencé, sans être d'accord avec Zénob et Moïse, à son sujet. En effet Zénob en place le commencement sous Probus [1]), et dit que Trdat devint roi, lorsqu'il eut fait prisonnier le roi des Goths, que Probus se montra reconnaissant en le faisant roi et le renvoyant en Arménie avec des troupes. Mais Moïse dit qu'il reçut la couronne de Dioclétien, ce qui est prouvé par le livre des empereurs, et pour preuve de son dire il s'exprime ainsi: «Comme il n'y a pas de témoignage certain sans chronologie, nous avons discuté minutieusement et trouvé que Trdat devint roi en la 3e année de Dioclétien, et arriva à la tête d'une grosse armée.» [2])

On donne encore d'autres preuves antérieures, commençant à Probus et se prolongeant jusqu'à Dioclétien. Probus, dit-on, régna sur les Grecs, et ayant conclu la paix avec Artachir, partagea avec lui notre pays, un fossé marquant la ligne de démarcation. Puis l'historien parle de la mort de Probus, en disant que, durant la guerre contre les Goths, ses soldats se jetèrent sur lui et le tuèrent [3]). Son successeur fut Carus, avec Carinus et Numérianus, qui livra bataille au roi de Perse sur le bord de l'Euphrate. Carus et Carinus périrent, tués par Courhnac, dans le désert; dans le même temps Numérianus, tué en Thrace, eut pour successeur Dioclétien; ainsi ces princes périrent à de courts intervalles.

1) V. sup. § 70, 73; cf. Khor. II, LXXIX; Zénob de Glac, tr. franç. p. 30.

2) Khor. II, LXXXII.

3) Khor. II, LXXIX.

Dans l'espace qui précède ou suit ces faits, l'historien raconte les prouesses de Trdat: il saisit de chaque main, par les cornes, un taureau sauvage, les renverse tous deux et les écrase; monté sur un char, dont il veut guider les chevaux, il est renversé à terre par un adroit rival, mais par un prodige de force il arrête le char de ce rival, aux applaudissements de tous. Et encore son cheval ayant été blessé dans le combat de Carinus contre Courhnac [1]), il se charge de l'armure et du harnais de l'animal, et traverse en droite ligne la largeur du fleuve Euphrate, pour rejoindre les troupes au lieu où se trouvait Licinius.

FIN DE LA 1re PARTIE. [2])

Gloire sur gloire à celui qui est glorifié par tous les êtres. Amen!

1) Khor. II, LXXIX.

2) Notre auteur termine ainsi brusquement son Épitomé historique. La 2e Partie, traitant directement de la sécession des Ibériens, s'ouvrira par l'avénement du catholicos arménien Abraham 1er, en 594, avec exposition des faits précédents.

RECTIFICATIONS.

P. 9, n. 2, lis. կաղնի.
— 18, — 3, — c'est la lettre du pape S. Léon-le-Grand, à Flavien, patriarche de C. P., lors du concile d'Ephèse, en 449, lettre dont parle avec le plus grand mépris Mikael Asori, tr. Langlois, p. 149, 150.
— 22, — 4; cf. p 106; lisez, dans le texte, comme dans les notes: Il changea le 17 avril en 16 et le 6 en 5. On en parlera en détail, dans l'Introduction.
— 23, fin de la n. 4, lis. 248.
— 31, n. 10, Khaghrt, i. e. Khaled.
— 35, n. 2, dernière ligne, lis. 14 avril; plus loin, en 738, 13 avril.
— 248, — 1; 76 ans; lis. 16 ans.

DEUX HISTORIENS ARMÉNIENS,

KIRACOS DE GANTZAC, XIIIe S.,

HISTOIRE D'ARMÉNIE;

OUKHTANÈS D'OURHA, Xe S.,

HISTOIRE EN TROIS PARTIES;

TRADUITS

PAR

M. BROSSET.
MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

2e Livraison.

INTRODUCTION; FIN D'OUKHTANÈS.



ST.-PÉTERSBOURG, 1871.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg:	à Riga:	à Odessa:	à Leipzig:
MM. Eggers et Cie, H. Schmitzdorff (K. Röttger), Tcherkessof et J. Issakof,	M. N Kymmel;	M. A. E. Kechribardshi;	M. Léopold Voss

Prix: 1 Rbl. 8 Kop. = 1 Thlr. 6 Ngr.

Imprimé par ordre de l'Académie Impériale des sciences.

Avril 1871 C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.
(Vass.-Ostr., 9e ligne, № 12.)

SECONDE PARTIE.

SÉCESSION DES IBÉRIENS.

---

§ 1. Des Ibériens. [1])

Maurice étant empereur des Romains [2]); en la 17ᵉ année de la domination de Khosro-Aprovez, roi des rois de Perse; sous le commandement dans l'Arménie-Majeure de Sembat, marzpan d'Hyrcanie, Abraham arriva au trône du catholicat arménien: c'était

1) S'il faut prendre au pied de la lettre ce que disent les anteurs arméniens en parlant des faits qui vont nous occuper, Kyron, le personnage principal de cette portion de l'ouvrage d'Onkhtanès, aurait été, non pas seulement *arhadchnord* ou chef spirituel des Arméniens vivant en Ibérie, mais patriarche, catholicos, archevêque, métropolitain, évêque de l'bérie entière, car ils lui attribuent indifféremment ces divers titres. En outre, par le mot d'Ibérie il faudrait entendre non le Somkheth ou l'Ibérie méridionale, mais le Karthli, ou la Géorgie proprement dite, métropole Mzkhêtha; l'Egérie ou Mingrélie; le pays de Samtzkhé ou l'Akhal-Tzikhé, dont Kyron était originaire, comme natif d'Iscoutri, village inconnu d'ailleurs, du Djawakheth. Enfin, comme ces auteurs ne mentionnent ni roi, ni couropalate, ni éristhaw, ni aucun membre du clergé géorgien pour cette époque, il s'ensuivrait que les historiens en question ne connaissaient point la Géorgie comme formant à cette époque un corps politique.

L'arrangement qui donnait aux Arméniens d'Ibérie un supérieur spirituel distinct du catholicos ibérien, n'aurait rien de plus étrange que celui qui établit en Angleterre, de nos jours, un primat catholique, à l'encontre de la hiérarchie protestante, si dans ce dernier cas la différence de croyance n'exigeait aussi des pasteurs différents, tandis qu'avant Kyron Ibériens et Arméniens professaient la même foi et suivaient le même rite. Était-ce seulement en vue de la différence des idiomes? l'Ibérie aurait donc été aux Vᵉ et VIᵉ siècles, inondée d'Arméniens.

Ce n'est ni précisément, ni uniquement à cause de cette manière d'envisager ou de représenter les choses, manière si différente de celle qui domine dans les annales géorgiennes, qu'il faudrait rejeter les récits d'Oukhtanès; mais comme il s'agit de faire une révolution complète dans l'histoire, de telles assertions ne peuvent être prises, comme l'on dit, qu'*ad referendum*, en attendant des renseignements nouveaux.

2) Ou plutôt des *Horhoms*, qui sont proprement les Grecs du bas-empire, du moins dans la littérature arménienne du moyen-âge. Oukhtanès emploie plus habituellement la seconde forme.

le 26ᵉ successeur de S. Grégoire. Originaire du canton de Rhchtounik, il siégea 23 ans.[1])

De son temps eut lieu la séparation des Ibériens d'avec les Arméniens, opérée par Kyron[2]), arhadchnord i. e. supérieur spirituel des Ibériens, qui, abandonnant la foi des saints pères et oubliant leurs engagements envers Dieu, consentirent à se faire les adhérents de la méchante hérésie de Chalcédoine.

Or Kyron avait été sacré par Mosès, catholicos d'Arménie, lequel étant mort, Abraham ci-dessus mentionné lui avait succédé sur le siége; quant à Kyron, je dirai quelques mots de son origine et nationalité, de sa province et de son village, et des circonstances de sa venue en Arménie.

Il était Ibérien de pays et de race, du canton de Dchavakh[3]), village de Scoutri, et connaissait les lettres arméniennes et ibériennes. Étant allé au pays des Horhoms, il y demeura 15 ans, dans le canton de Colonia, et résida là, au grand bourg de Nicopolis, sur les bords de la rivière Gaïl — le Lycus. Il acquit la pratique et la théorie de la science de ces gens et la tactique d'autres connaissances pernicieuses, qui l'éloignèrent de nous. De là il vint en Arménie, auprès du catholicos Mosès[4]), chez qui il demeura dans le saint catholicat, en la ville de Dovin, qui était alors la résidence des pontifes arméniens. Celui-ci le nomma prêtre du couvent du saint catholicat, puis chorévêque, ayant sous sa juridiction la province d'Aïrarat: il y resta cinq ans.

Le catholicos[5]) d'Ibérie étant mort à cette époque, les princes et les grands du pays,

---

1) Quoique je doive critiquer plus tard, §§ 30, 35, la date de l'élection du catholicos Abraham, il me semble utile de dire dès à-présent que notre auteur répète quatre fois la date insoutenable de l'année 17 du règne de Khosro-Parviz, notamment aux §§ 30, 32, 35. Quant à Abraham, il fut en effet élu catholicos d'Arménie en 594, et paraît être mort en 616; Chahkhathounof, Descr. d'Edchm. en arménien, t. I, p. 183. C'était aussi le 26ᵉ successeur de S. Grégoire, bien que Stéph. Orbélian, Hist. de Siounie, tr. fr. p. 275, lui donne le Nº 23, en omettant trois noms dans sa liste. Le canton de Rhchtounik, patrie d'Abraham, est situé droit au S. du lac de Van: c'est là que se trouve le couvent de Narec, dont il a été parlé ci-dessus.

2) Les Arméniens écrivent ce nom de deux manières: Կիւրոն ou Կիւրովն, et Կիւրիոն. On trouve pourtant aussi Կիրիոն chez Samouel d'Ani, dans sa Chronique, manuscrit du Mus. asiat. de l'Académie, qui est comparativement moderne. La première orthographe se lit seulement dans mon manuscrit de Stéph. Orbélian, ch. XXVI. Jean cathol. éd. de Jérusalem, p. 45, porte Կիւրիոն ou, ce qui revient au même Կիւրիովն; l'édition de Moscou suit la même orthographe; les deux éditions de Vardan et la grande Histoire du P. Tchamitch également. Or évidemment ce nom est d'origine grecque et doit représenter — remarque que je dois à mon collègue M. Stéphani — soit κυρων nom du frère de Kroton, fondateur de la tribu athénienne des κυρωνιδαι — W. Pape, Wörterbuch d. griechischen Eigennamen, 3ᵉ éd. Brunswich, 1865 (chez Suidas on lit κοιρων et κοιρωνιδαι); soit κυριων, κουριων, Nili epist. 3, 129, en latin Curio.

D'autre part, c'est par la diphthongue իւ que les Arméniens représentent toujours le son de l'υ grec, par ex. dans les mots Կիւրիակէ κυριακη, dimanche; Կիւրակոս vulg. Կիրակոս Kyriakos, Kyrikos, nom d'homme; σουη Սիւնիք, le pays de Siounie: les Arméniens prononcent s'uni, en français Siounie. Ainsi la vraie transcription du nom dont il s'agit doit être Kyron ou Kourion. Je suivrai, dans le présent travail, l'orthographe de l'auteur.

3) Le Djawakheth; pour Iscoutri, c'est un lieu inconnu d'ailleurs.

4) Mosès II, d'Eghivard, auteur de la réforme du calendrier arménien.

5) Il s'entend que l'auteur a en vue le supérieur ecclésiastique des Arméniens résidant en Ibérie, leur *arhadchnord*, comme on l'appelle.

de concert avec les évêques, envoyèrent demander un arhadchnord au catholicos arménien, qui résolut de leur en donner un de sa maison, ayant sa confiance, propre à entretenir l'unité de la foi entre les deux penples et à consolider l'oeuvre des anciens pères, ses prédécessenrs. Il sacra donc, ainsi qne nous l'avons dit, Kyron, qu'il regardait comme sien, qu'il jugeait digne de sa confiance et loyal parmi ceux de sa maison; mais il ne connaissait pas ses pensées secrètes. Il le fit partir en grande pompe, en compagnie de l'évêque Pétros, d'Ibérie, et des autres grands venus avec lui. Arrivé dans le territoire de sa juridiction, dans la ville ibérienne de Mtzkhétha[1]), Kyron réunit près de lui les évêqnes et l'aristocratie de la contrée, les princes et les grands, et par leur concours fit reconnaître partout son antorité. Quand il eut vu que tout allait au gré de ses désirs, il conçut et exécuta l'astucieux projet de conférer l'épiscopat à un certain Khoujic[2]) nestorien, nommé Kis, i. e. dureté, homme reellement cruel, qui se conduisit durement envers le patrimoine du Seigneur et excita *la sécheresse* de la colère divine.

Habitant du village de Ghontarim[3]), voisin de Nicopolis et, comme cette ville, situé sur le bord du Gaïl, ainsi qu'il a été dit, Kis était venu anprès de Kyron, de Colonia, an pays d'Horhom; suivant moi, il était non-seulement des mêmes canton et village, mais encore partisan de la même hérésie, disciple des mêmes mauvais docteurs. Kyron l'ayant sacré surveillant évangélique, ou plutôt évêque hérétique, s'entendit avec lui, comme Aram avec Ephrem, puis comme le fils d'Aram avec celui de Hromégha[4]); ils formèrent une affreux, un épouvantable projet, dont le Seigneur des armées a dit «Qu'un pareil projet ne se réalise pas!» Ils en formèrent encore un autre, digne de Kyron et de ce Khoujic, objet de la menace de Dien et du prophète: «Que ce plan n'aboutisse pas, et qu'ils en soient les victimes!» Suivant le proverbe, un travailleur devina la tromperie de l'autre, rempli de fourbe et d'astuce pour la perte des saints; il se fit ennemi de la vérité, complice de Kyron, dans l'infidélité du concile de Chalcédoine, dont il avait en secret reçu la foi, déguisée anciennement sous la couleur du diphysitisme et rhabillée tout récemment par le dit Khoujic.

Kyron conféra donc, ainsi qu'il a été dit, l'épiscopat à ce Khoujic, à l'insu de Mosès, catholicos d'Arménie, jusqu'au moment où éclata le perfide projet, longtemps caché par eux. Or le bienheureux Mosès était, comme Moïse, le premier des prophètes, doux et bon

1) D'après l'Hist. de Géorgie, p. 216 sqq., les Ibériens étaient alors dans un triste état politique. Gouaram-Couropalate, Bagratide, avait été il est vrai reconnu roi, ou plutôt chef des éristhaws, par Justin II, mais le pays était rempli de dynastes presque indépendants, dont deux ou trois: Gourgen, Wakhtang et Djouancher, faisaient battre monnaie en leur nom, au type d'Ormizdas IV, roi sassanide de Perse. «Mtzkhétha, dit l'Annaliste, s'amoindrissait, et Tiflis s'agrandissait;» en tout cas il est question à cette époque de deux catholicos géorgiens, du nom de Samuel, mais il est digne de remarque que l'abrégé arménien des Annales géorgiennes a passé entièrement sous silence le couropalate Gouaram, ce qui pourrait bien n'être pas sans raison.

2) i. e. Khorasanien. Kis, en hébreu, signifie ce que dit l'auteur.

3) Ou Zontarim, lieu inconnu.

4) Allusion à l'alliance entre les gens de la tribu d'Ephraïm, le roi de Syrie (Aram) et Phaké. roi d'Israel, fils de Romélia, contre l'impie Achaz, roi de Juda, alliance dont il est parlé en détail chez Isaïe, vii; 4 Reg. xvi; 2 Paral. xxviii. J'ai ajouté ici le mot souligné, manquant évidemment au texte: դարձեալ որդին Արամայ որդի Հռոմեղայ.

envers chacun, originaire du village d'Eghivar, dans le canton d'Aragadzotn. Il occupa 30 ans le siége pontifical: c'est en sa 10e année et par ses ordres que fut institué le comput thorgomien et le type arménien des mois[1]). En sa 25e année Kyron occupa le siége pontifical de la maison d'Ibérie; sa soumission à la vérité, comme celle de Saül, durait depuis deux ans, après quoi il commença à se livrer à l'impiété et à quitter le vrai pour le mensonge, et sacra le Khoujic en la 3e année de son pontificat.[2])

La chose fut connue de Mosès, évêque de Tsourtav, aujourd'hui Gadchenk[3]), sacré par Kyron, alors partisan de l'orthodoxie, en la première année de son pontificat, ainsi qu'il le rapporte lui-même dans ses lettres.

L'évêque Mosès, de Tsourtav, informa donc de vive voix et par écrit le patriarche de l'affaire concernant l'évêque khoujic, de ce qu'il avait vu et appris en toute certitude au sujet de ses actes et de son adhésion à Chalcédoine, quoiqu'il se couvrît d'hypocrisie, comme il le dit dans ses lettres Ce susdit évêque, ami de la vérité et des bonnes doctrines, se portait médiateur et conciliateur entre les deux nations arménienne et ibérienne, et ne voulait que l'affermissement de la foi entre elles, comme ses lettres en font foi. Par sa connaissance des lettres arméniennes et ibériennes, il était en effet propre à ménager la paix. Venu au bourg de Tsourtav aux jours de son enfance, nourri là et instruit tant de notre littérature que de celle de l'Ibérie, il avait été disciple des vénérables évêques occupant ce siége avant lui et avait été ensuite appelé par le Seigneur à leur succéder, à l'âge de 30 ans.

Informé des actes de Kyron, le catholicos Mosès fut dans une pénible anxiété. Chagrin, comme Samuel au sujet de Saül, disant ces mots de l'écriture: «Je me repens d'avoir fait Saül roi d'Israel,» il s'inquiétait de la perte de Kyron et se demandait comment finiraient les choses. Il lui écrivit une lettre affectueuse, qu'il envoya par l'évêque Stéphannos, faisant partie de sa maison Il semblait ignorer ses actes, afin d'essayer de le gagner et de pénétrer ses intimes sentiments. Il lui écrivit donc, sous forme d'avis, pour sa conduite, de rester ferme dans la foi véritable et de s'éloigner de l'hérésie blasphématoire de Chalcédoine; quant au Khoujic nestorien, il lui en parlait comme sachant positivement les choses.

Cependant Kyron se cacha pour le moment sous un voile de bonhomie, afin de ménager l'esprit du catholicos. Ceci avait lieu à une époque d'anarchie pour notre nation, la dynastie arsacide étant supprimée et notre pays partagé en deux, entre les Perses et les Horhoms.[4])

1) **ամաց,** lis. **ամաց** des années. Parvenu au catholicat en 552, euséb, Mosès fit régler le calendrier arménien en 553; Stéph. Orb. Hist. de Sionnie, ch. XXIV, est le seul qui dise que ce fut en sa «quatrième année» Quant à ce dont parle notre auteur «en sa 10e année,» c'est une seconde opération, qui eut pour but l'adoption du cycle dionysien de 532 ans; pour la durée du catholicat de Movsès, seul, elle fut de 30 ans, après quoi il prit pour collègue ou vicaire le vartabied Vrthanès, ainsi qu'on le verra au § 8.

2) Ainsi Kyron aurait été sacré en 575, aurait dissimulé ses opinions jusqu'en 577 et sacré l'évêque nestorien en 580. Tchamitch donne des dates quelque peu différentes de celles-là.

3) Le Gatchiank de Wakhoucht, Géogr. de la Gé. p 142. Il en sera parlé en détail au § 18, à propos de la situation de Tsourtav.

4) Notre auteur écrit ce mot, plus exactement, *Hrhom*, le H initial remplaçant l'esprit rude des Grecs. Plus tard les auteurs arméniens écrivent Horhoum. Il sera question au § 57 du partage de l'Arménie; cf. Kiracos, p. 27.

§ 2. Lettre de Mosès, catholicos d'Arménie, à Kyron, catholicos des Ibériens.

«A vous[1]) Kyron, catholicos d'Ibérie, et aux évêques vos collègues, de la part de Mosès, catholicos d'Arménie, et des autres évêques, mes collègues, salut amical.

«Précédemment, lorsque vous étiez auprès de nous, nous vous adressions des paroles d'avis et de consolation, comme à une personne chérie, à un collègue, tel que vous l'êtes réellement, afin de vous mettre en état de marcher dans les voies du Seigneur et d'observer ses commandements avec une sainte fidélité, une foi non feinte; de surveiller les moeurs et actes et de faire paître saintement et gouverner le troupeau, en maintenant la foi de vos croyances et les autres commandements du Seigneur, clairement exprimés dans l'Écriture. Maintenant je vous écris de rechef, de marcher comme il convient dans les voies du Seigneur, afin d'atteindre la béatitude dont parle le prophète, et de ne pas suivre les conseils des impies; de vous remémorer les paroles de l'Ecriture, de l'Ancien et du Nouveau-Testament, qui nous enjoignent d'accomplir les commandements du Seigneur, avec droiture d'esprit et confession sincère; de ne point nous écarter de la voie du Seigneur, à droite ni à gauche: c'est ce que je souhaiterais apprendre à votre sujet. Cependant j'entends dire qu'il y a chez vous des hérétiques, et j'y crois peu, j'y crois pourtant, car le fait m'est rapporté par des témoins dignes de confiance. J'ai donc appris qu'un Khoujic nestorien est venu chez vous, a reçu de votre main la consécration épiscopale, ce qui m'a fort étonné; car un tel homme méritait, non d'être sacré, mais d'être puni et de n'être pas reçu dans la congrégation des fidèles. En effet le loup ne vit jamais au milieu des agneaux, et si, par accident, il y demeure, c'est pour les diviser et disperser. Il en est de même du voleur, qui ne se montre jamais que pour voler, tuer et exterminer, suivant la parole du Seigneur: «Car ce sont des voleurs, des bandits, des loups ravisseurs,» et encore «de faux apôtres, des ouvriers perfides, se déguisant sous l'apparence de brebis: à l'intérieur ce sont des loups ravisseurs.» Le bon pasteur, qui a livré sa personne pour ses brebis, nous ordonne de nous méfier de tels personnages: au jour de la rétribution des châtiments, il les rétribuera en les écartant du côté gauche, et leur disant: «Allez, maudits, loin de moi,» et ce qui suit. Et encore: «Écartez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, je ne vous connais pas;» et même il les coupera en deux et en placera une partie au milieu des infidèles, car il les enverra dans le lieu préparé pour Satan et ses anges.

«Je sais que vous avez agi de la sorte par ignorance: revenez-donc, criez avec larmes et repentir et dites avec le prophète: «Seigneur, ne te souviens pas des péchés de ma jeunesse et de mon ignorance,» et ne permettez pas à ce Khoujic de demeurer parmi les fidèles. Enjoignez très sévèrement que personne ne l'admette sous son toit, ne lui donne ni le salut ni un lieu d'habitation dans le territoire de votre obédience, enfin qu'aucun des fidèles ne lui donne le salut, car nous défendons au nom de Dieu «de saluer de telles gens.»

1) L'auteur emploie toujours et partout le tutoiement.

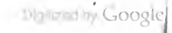
Pour vous, criez, avec larmes et aumônes aux pauvres, repentez-vous avec grande componction, car le repentir est la cessation des fautes. «Si tu pèches, reviens,» est-il dit; si au contraire vous poursuivez et allez plus loin, quand vous reviendrez, ce sera en soupirant et vous lamentant. «Que ceux, est-il écrit, qui veulent le Seigneur, reviennent, car il ne demande que le retour. «Revenez à moi, est-il dit, et je reviendrai à vous.»

«Maintenant n'ayez pas de souvenance du mal, ne cherchez pas le crime, puisque vous vous souvenez de plusieurs commandements, n'omettez pas les bonnes oeuvres. Voici un commandement des saints livres: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu,» car le commandement de Dieu est de l'aimer d'un coeur sincère et non d'une foi hypocrite. En effet il est écrit: «Tu aimeräs le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur et de toute ta force,» et ce qui suit. C'est le premier commandement, dans lequel sont compris tous les autres. Conservez la foi et confession des saints pères, celle qu'ils avaient adoptée, et que nous ont transmise les 318 de Nicée, les 150 de Constantinople, les 200 d'Éphèse. Comprenez encore la recherche et discussion de la foi qui s'est produite sous le roi Cavat[1]); les Horhoms ont accueilli la foi de Chalcédoine, mais notre pays et le vôtre l'ont écartée et repoussée. Il existe un écrit constatant l'unité de foi entre nous deux. Ne rompez pas l'accord établi entre nous par nos pères, ne vous éloignez pas de l'union avec nous, n'abandonnez pas les enseignements de votre jeunesse, n'oubliez pas les engagements pris devant Dieu et ne parlez pas comme les Horhoms. Au lieu que votre coeur se tourne vers l'Égypte, souvenez-vous d'où vous êtes sorti, de l'Égypte nouvelle, de chez Pharaon, qui soufflait sur vous; de chez l'affreux maître des Horhoms, de chez les cruels surveillants qui vous imposaient une dure servitude; ne résistez pas au prophète, disant: «que ces gens ne sont point restés dans l'alliance du Seigneur et n'ont pas voulu marcher suivant la droiture,» et ailleurs: «Leurs coeurs se sont retournés vers l'Egypte.» Ne vous appuyez pas sur un bâton de roseau tremblant, car un tel appui vous causerait un grand mal; ne démolissez pas la clôture que nos saints pères ont affermie sur le roc de la foi; car celui qui démolit une clôture sera frappé par le serpent, celui qui ébranle le roi en recevra lui-même une fâcheuse atteinte.

«Conservez fermement la foi des trois saints conciles, confirmée unanimement et par écrit par nos saints pères et les vôtres, comme nous avons fait de la leur, subsistant jusqu'à nos jours. Éloignez-vous le plus loin possible de l'infâme concile de Chalcédoine, de la lettre inacceptable de Léon[2]); maudissez tous les hérétiques anciens, moyens et modernes, anathématisés par nos pères, et que nous mêmes maudissons; enlevez tous les mauvais de notre milieu, car il est écrit: «Enlevez les méchants du milieu de vous.» Et encore: «Sor-

1) Allusion au concile tenu à Vagharchabat, en 491, sous le catholicos Babgen, contre les doctrines nestoriennes de Bardzouma et contre celles attribuées au concile de Chalcédoine.

2) Ordonnance promulguée par l'empereur Léon Ier, dit le Grand, lors de son avénement, pour faire accepter partout les canons du Chalcédoine; ou encore Lettre du pape S. Léon à Flavien, patriarche de C. P., lors du concile d'Éphèse, en 449.



tez du milieu des méchants, ne vous mettez pas au contact avec les souillés, et moi je vous je vous accueillerai, dit le Seigneur.»

«Chassez donc le Khoujic de votre pays et territoire, de peur que la racine d'amertume ne perce et n'empoisonne beaucoup de monde. Souvenez-vous que vous êtes venu demeurer sous la protection du saint catholicat, et que vous y avez accomplie avec loyauté de coeur le service spirituel que nous vous avions confié. Protecteur de votre existence, nous avons, par amour pour vous, exécuté votre volonté, en vous établissant arhadchnord de ce pays, qui était il est vrai votre patrie et le lieu de votre résidence, mais dont vous vous étiez éloigné depuis longtemps, pour aller demeurer et vivre au pays des Romains. Cependant la grâce de l'esprit qui vous avait donné cette vocation spirituelle, vous a comme tiré de force et arraché de la fournaise de fer, du milieu de la fusion opérée par la violence des Horhoms. Gloire en soit à Dieu, dans les îles de la mer, que son nom soit glorifié dans les plus lointains pays!

«Ne soyez donc pas la cause de votre perte et de celle de votre peuple; les malédictions du Seigneur retomberaient, ce qu'à Dieu ne plaise, à cause de vous, sur la communauté de votre pays, selon la parole du prophète: «Le pays a été dévoré par la malédiction, parce que ses habitants ont péché, et il n'en est resté qu'un petit nombre;» et encore: «Le Seigneur enverra le déshonneur sur votre gloire et vous privera de votre considération;» et encore: «Quand le Seigneur aura tout pris, il posera sa main sur les superbes, sur ceux qui, se croyant intelligents, ont formé des projets non vertueux.»

«Je vous ai écrit quelques-unes de mes tristes pensées, car l'amour de Dieu m'a pressé de vous communiquer des paroles sincères à son sujet. Portez-vous bien dans le Seigneur et faites-moi entendre une réponse conforme à ses volontés. Portez-vous bien dans le Seigneur.»

---

§ 3. Réponse à la lettre de Ter Mosès, catholicos d'Arménie, par Kyron, catholicos d'Ibérie.

«A vous, mon honorable seigneur, l'ami des saints, Mosès, catholicos d'Arménie, et à tous les evêques vos collègues, de la part de Kyron, catholicos d'Ibérie, avec amour et humble révérence, salut, et, de la part des évêques mes collègues, avec une autre humble révérence, salut à vous et bénédiction de ma sainte croix.

«Ayant reçu et compris la lettre que vous m'avez écrite et appris par mon évêque, les messages que vous me transmettez, ainsi que les avis et les paroles doctrinales avec lesquels vous me réprimandez, comme mon maître et vartabied et mon vrai père en Dieu, nous nous inclinons et vous remercions pour votre affection spirituelle. Cependant moi, les

évêques et les grands[1]) de mon pays nous avons tenu conseil et regardé comme juste de ne point empêcher de venir tous ceux qui se rangent à repentir et résipiscence; mais ayant compris sa méchanceté[2]), nous l'avons écarté et avons défendu aux gens de lui donner le salut. Quant à ce que vous avez écrit «qu'il y a chez moi des hérétiques, nous ne le croyions pas, mais nous l'avons cru, à cause des témoins dignes de confiance;» nous sommes ainsi convenu de nous-même de ce qui se passe chez nous. Quant à ce que vous avez écrit s'être passé au temps du roi des rois Cavat, nous savons qu'il en a été ainsi, et l'avons entendu dire à beaucoup de personnes. A l'égard de l'union avec nos pères et les vôtres, des promesses et confirmation de la foi, dont vous parlez, nous y restons immuablement fidèles; relativement à l'union actuelle entre votre pays et le nôtre, ce que vous dites et écrivez s'observe chez nous, sans changement. Enfin, conformément à vos ordres écrits et verbaux, à l'égard du Khoujic, nous l'avions déjà éloigné de nous, ainsi que nous l'avons écrit plus haut, et enjoint aux nôtres de ne point le recevoir. Du reste, nous sommes en tout soumis à vos commandements. Portez-vous bien dans le Seigneur et priez pour nous.»

---

§ 4. Les causes qui ont fait retrouver la lettre du catholicos d'Arménie et la réponse de Kyron; en quel lieu.

N'ayant pas trouvé transcrite dans les livres cette lettre de Mosès, catholicos d'Arménie, non plus que la réponse de Kyron, c'est avec peine et après de nombreuses tentatives que nous avons pu les rencontrer. Nous savions d'ancienne date, par certains amateurs de la science, que la perte de Kyron remonte au temps de Mosès; car dans sa première lettre en réponse à Abraham, catholicos d'Arménie, il donne quelques éclaircissements et s'exprime ainsi: «Mosès, catholicos d'Arménie, votre prédécesseur sur le siége, nous avait écrit au sujet du Khoujic, mais non sur des points de dogme, que nous lisons maintenant dans votre lettre.» Éclairés par-là et informés au sujet de ladite lettre, par des hommes de confiance, ainsi que nous l'avons dit, nous l'avons cherchée et trouvée dans la ville de Tiflis, région d'Ibérie, sise au pieds des monts Caucase, sur le fleuve Kour. Un certain prêtre l'avait trouvée dans un livre ibérien; ce prêtre, nommé Kiracos, l'ayant déterrée à grand'peine, l'a traduite en notre langue et nous l'a donnée; car il connaissait très bien l'écriture et la langue ibériennes, et nous, après examen de son authenticité, nous l'avons livrée à votre curiosité.

1) Les «aristocrates» à la lettre les *meilleurs* du pays. On verra dans les § suivants que c'est là le sens attaché par l'auteur au mot լաւք.

2) Du Khoujic Kis, dont il s'agit.

§ 5. Crainte et hésitations de Kyron.

Kyron n'avait pas osé faire résistance ouverte à Mosès, catholicos d'Arménie, comme *plus tard à*[1]) Abraham, et n'en était pas moins en proie à l'inquiétude. Il craignait d'abord que les grands bienfaits de Mosès ne lui portassent un coup décisif, dont il aurait la honte; puis il attendait un autre moment pour produire son infidélité, comme il arriva en effet. Le catholicos Mosès étant mort[2]), ce fut le moment pour lui de devenir prince des ténèbres. En effet le Khoujic ci-dessus mentionné, cause de la perte de Kyron, était caché, comme un vipéreau dans les replis du rocher, et lui-même, dans son bavardage, n'avançait que des excuses futiles de ses fautes. Ses réponses, légères et sans fonds, n'étaient que phrases timides et sans liaison. «Je n'ai pas cru raisonnable, disait-il, d'empêcher un homme de venir à résipiscence;» ou bien «nous sommes véritablement fidèles aux engagements sanctionnés par nos pères,» et autres choses semblables, assurées faussement; car il se cachait sous le voile de la duplicité. Quand il eut éloigné le Khoujic, il disait: «Nous avons défendu à chacun de lui donner le salut,» lui-même ne s'éloignait pas de lui, tout en le tenant caché jusqu'au jour où son impiété deviendrait tout-à-fait manifeste. Mais avant que sa méchanceté se dévoilât, dans la réponse à la troisième lettre d'Abraham, réponse écrite par Kyron en termes amèrement durs, il se couvrit du masque de l'hypocrisie. Or il ne songeait pas à la parole des livres saints, qui, sous l'emblème de paraboles, représente les hypocrites et en même temps fait allusion à leur châtiment. En effet, un des écrivains sacrés dit: «Il y a vraiment ténèbres et lumière chez l'hypocrite;» et un autre: «Les hypocrites représentent, dans leurs discours et apparence, les choses comme dignes de foi;» et encore: «Celui qui ne sait que parler philosophie est comme s'il n'était pas philosophe, il n'en a que l'apparence. Il dit les choses d'art, conçues intérieurement par le philosophe, en réalité ce n'est qu'un ouvrier forgeron. Arrachez-lui le masque dont il se cachait, sa fourberie disparaît, et l'on voit qu'indépendant à l'intérieur, il n'était extérieurement qu'un esclave.» Ainsi ceux qui, par l'hypocrisie, veulent montrer double visage, font oeuvre de Satan. «Satan, dit un saint apôtre, se déguise même en ange de lumière;» et le Seigneur: «Je voyais Satan tomber du ciel comme un feu brillant.» Cet hypocrite habitant du lieu d'où il est tombé, qui prétendait être au-dessus de tous, ne put atteindre à la gloire qu'il recherchait; non-seulement il fut dépouillé de celle qu'il possédait, mais réduit à taire l'hymne de gloire, auquel il était destiné par son rang.

Animé de ces sentiments, l'hypocrite et dissimulé Kyron, ne savait pas que suivant le mot de l'Écriture, «devant la lumière, les ténèbres se trahissent,» et autres paroles analogues. D'ailleurs, notre nation ne sait cacher quoi que ce soit. Il passa donc cinq ans de

1) J'ajoute les mots soulignés.

2) On a vu plus haut que le catholicos Mosès siégea 30 ans seul, jusqu'en 580, après quoi il s'adjoignit le vartabied Vrthanès comme aide ou vicaire, et mourut, suivant le P. Chahkhathounof, en 593; l'élection de son successeur eut lieu «quelques mois après,» en 594; cf. Tcham. II, 302.

cette manière et dans des affaires de ce genre, deux sous le catholicos Mosès, deux après sa mort, jusqu'au temps d'Abraham, qui lui succéda dans le pontificat. En la première année de celui-ci, il commença à manifester sa méchanceté. Abraham lui ayant écrit plusieurs lettres, il répliqua à la troisième sur ce ton de résistance: «Que vous le vouliez ou non, telle est ma foi.» Il est vrai que précédemment Vrthanès-Kerthogh, vicaire du siége de S. Grégoire, lui avait écrit et avait pris la mesure de sa méchanceté; mais comme dans ce temps-là il n'y avait pas de pontife, il n'avait pu rien faire. Kyron étant sorti une et deux fois d'Arménie, Vrthanès n'aboutissait à rien, ni spirituellement par la sévérité, ni matériellement par les corrections; car l'autorité spirituelle n'était pas encore établie, et la temporelle était éloignée et étrangère. D'autre part Sembat, que nous avons mentionné comme marzpan d'Arménie, homme bon et vertueux, digne de confiance et ferme dans l'orthodoxie, connaissait bieu la pensée de Kyron et son accord avec les Horhoms, mais il ne pouvait instruire l'empereur de la conduite de Kyron: aussi ne l'informa-t-il pas, non plus que le roi *de Perse*, étant sûr que cela ne servirait à rien, et sachant les dispositions de l'empereur, d'intelligence avec Kyron, qui agissait, pensait-il, par ses ordres. C'est ce que faisait supposer un mot d'une lettre de Kyron à Abraham et à Sembat: «Dieu fasse vivre l'empereur, qui a vivifié notre pays;» et encore: «Dieu glorifie l'empereur, qui l'a glorifié!» Tel était en effet Kyron; il aimait la gloire humaine, plus que celle de Dieu, et s'appuyait sur le bras *de l'homme,* sans écouter la parole du prophète· «N'espérez pas dans les princes, fils des hommes, car il n'y a pas de salut à attendre d'eux,» et ce qui suit; non plus que cette autre parole de prophète: «Ne mettez pas votre espérance dans l'homme, au lieu de Dieu.»

---

§ 6. Kyron mande Mosès, évêque de Tsourtav, qui, retenu d'abord par ses craintes et soupçons, vient ensuite nonobstant ses propres engagements, pour lui tenir tête.

A la mort du catholicos Mosès, Kyron, inquiet à l'égard de l'évêque de Tsourtav, qui pouvait dévoiler sa malice, l'envoya mander près de sa personne; il voulait, avec l'aide des grands du pays, lui faire un mauvais parti. Mosès, qui connaissait sa fourberie, ne se décida pas sur-le-champ, se souvenant du précepte apostolique: «Éloignez-vous de l'homme injuste; après une ou deux sommations, renoncez à lui; car un tel homme n'est pas droit, et il commet le péché, pour sa damnation.» Ayant pris une et deux fois, et en cent rencontres, la mesure de la méchanceté de Kyron, Mosès refusa de partir, d'autant plus que, dans son for intérieur, il s'était promis de ne jamais le voir, blessé qu'il était par les traits qu'il décochait à la dérobée et dans l'ombre, contre les gens au coeur droit. Il pensait toutefois que, sa malice une fois démasquée, il viendrait peut-être à résipiscence. D'ailleurs il

souffrait pour Kyron, à la pensée qu'il servait de trait d'union entre les deux peuples arménien et ibérien.

---

§ 7. Mosès, évêque de Tsourtav, se rend auprès de Kyron.

Plus tard, nonobstant ses propres engagements, «par la raison, se disait-il, qu'en me voyant peut-être il rougira au souvenir des promesses et conventions réciproques, conclus de concert avec moi, par les pontifes d'Arménie et d'Ibérie;» étant parti, il rencontra Kyron dans la ville de Tiflis, mentionnée par nous ci-dessus (au § 4) sous le portique de la sainte Sion, au voisinage de la résidence royale [1]). Les serviteurs de Kyron, l'ayant aperçu, en informèrent leur maître.

Celui-ci ayant envoyé au-devant de lui un de ses serviteurs, avec défense de se présenter, il se rendit dans la maison d'un prêtre nommé Hacob, non loin de sainte Sion, où il resta neuf jours, après quoi il expédia à Kyron un message, pour demander justice, sans s'inquiéter des suites. «Je sais, dit-il, que vous avez dévié de l'orthodoxie et de la sainte foi, enseignée par nos saints pères, prêchée précédemment par les saints apôtres, confirmée par S. Grégoire, la même que nous ont transmise les trois saints conciles, les 318 pères de Nicée, les 150 de Constantinople, les 200 d'Éphèse, la même que professaient et professent les deux pays d'Arménie et d'Ibérie. D'où vient que vous avez voulu ébranler notre sainte foi, immuable et inébranlable, confirmée par nos pères, qui nous l'ont transmise pour la conserver; qui, persécutés par le démon, ont solennellement et par de nombreux travaux triomphé de Satan, anathématisé tous les hérétiques anciens, moyens et modernes, et surtout l'abominable concile de Chalcédoine, la dégoûtante lettre de Léon, ainsi que tous ceux qui y adhèrent? telle est jusqu'à présent leur tradition, à laquelle nous nous tenons. Or le vénérable pontife Mosès, de qui vous avez reçu la consécration, vous avait choisi dans sa maison, parce qu'il vous croyait digne de confiance, afin que la foi de nos pères restât inébranlable, et que nous jouissions de la paix. Mosès vous avait confié ce siége pontifical, non pour que vous amassiez des pierres sur la voie des fidèles, mais pour que vous écartiez de leur route obstacles et embarras. Vous, au contraire, vous avez semé les difficultés sur leur chemin, le tout pour qu'ils ne suivent par la voie droite du Seigneur, que foulaient nos pères; vous y avez lancé ce Khoujic, pour la dégrader; car cet homme cachait la malice fermentant dans son sein, depuis qu'il s'était gorgé de l'horrible aigreur de Chalcédoine, de la pâte judaïque. Que je sois désormais innocent et préservé de contact avec vous!»

1) *որ էր մերձ յապարանս արքունի*; ces mots significatifs, et qui ne sont pas susceptibles d'un sens autre que celui que nous leur donnons, prouvent que «la ville nommée Tiflis, région d'Ibérie,» *նահանգն Վրաց*, avait bien réellement un roi, bien que ce roi ne soit nommé nulle part dans l'ouvrage d'Oukhtanès.

§ 8. Récit de ce qu'il advint ensuite de Kyron.

Ayant fait porter ce message à Kyron, Mosès se tint pour ainsi dire prêt à recevoir mort et soufflets, volontairement et de grand coeur; car il avait pour adversaires tous les princes et la communauté, outre Kyron, qui malgré une telle résistance, ne lui répondit pas. Tel qu'une vipère ou un aspic, il avait bouché ses oreilles, afin de ne pas entendre les justes raisons, et d'ailleurs il ne pouvait lui dire ni lui faire aucun mal, pour fermer la bouche de ceux qui l'accusaient d'injustice.

Il savait bien dans son for intérieur qu'un nouveau catholicos lui demanderait compte de ses actions, qu'il trouverait peut-être d'autres moyens de machiner d'autres scélératesses, et en tout cas, jusqu'à présent, il boitait des deux pieds.

Cependant le vénérable évêque, après avoir combattu un saint combat, retourna dans son diocèse; grandement étonné et inquiet de la hardiesse de Kyron, décidé à surveiller ses fourberies, il confia son troupeau à la grâce de l'Esprit-Saint, le livra à la garde de celui qui défendait Israel. Pour lui, en grande affliction, il se rendit au monastère de Sourb-Hohannès, dans le canton d'Aragadz-Otn [1]), où il fut reçu avec beaucoup d'amitié et d'égards par l'abbé Babilas, duquel il parle avec éloges dans ses lettres à Vrthanès-Kerthogh. Quant à Kyron, il revint à son projet intime, de tâcher de le ramener à la vérité et à la droiture.

Kyron, de son côté, raconte ainsi le départ de l'évêque de Tsourtav d'auprès de lui. «Il s'est enfui d'ici nuitamment et à la dérobée, à cause de sa méchanceté et de beaucoup de discours que je lui ai tenus sur la foi;» de son opposition, de ses reproches, pas un mot, bien que l'évêque en eût parlé à tout le monde, et comme lui-même Kyron en fait mention dans sa lettre au catholicos Abraham. «Nous ne l'avons pas, dit-il, chassé de notre juridiction, mais il s'est enfui nuitamment, à cause de certains méfaits.» C'est ainsi qu'il répond aux siens et aux étrangers, avec injustice et mensonge; car tout homme injuste est prêt à la réponse, et l'esprit livré au crime s'abaisse du côté de l'intelligence, et lui se conduisait envers tout le monde comme un insensé. Quoique Kyron détestât depuis longtemps la vérité, la vérité ne le haïssait pas moins. Précédemment ennemi de l'évêque de Tsourtav, de qui il se méfiait et craignait qu'il ne dévoilât ses fautes, il le poursuivait à mort; car Mosès connaissait parfaitement tous ses actes, tant secrets que publics, ainsi qu'il le lui avait fait dire, pas son messager, et bien des fois il lui avait tenu tête en particulier, avant qu'il se fût démasqué. Kyron le haïssait donc à cause de sa résistance, le tenant pour un ennemi. «Ils haïssaient, est-il dit, ceux qui leur résistaient aux portes, et traitaient d'impurs les saintes paroles;» car, suivant le mot d'un saint,» l'admonition n'ayant pas été entendue, il comprit que l'admonition, sans opposition ouverte, roulait dans un cercle vicieux.»

1) Sourb-Hohannès, de Carbi, couvent situé au voisinage de l'Aragadz ou Alagez; v. Indj. Arm anc. p. 492; Chahkh. t. II, p. 116.

Les choses s'étant ainsi passées, l'évêque Mosès écrivit à Vrthanès une masse d'accusations contre Kyron et les Ibériens, comme on le voit dans ses lettres, les comparant pour la stérilité au figuier de l'Évangile, et le pria d'écrire à Kyron, dans l'espoir de le gagner d'une façon ou de l'autre. Il le priait avant tout d'écrire à l'église de Tsourtav, où l'on parle arménien, afin d'en consoler les ouailles. Cet homme sage et éloquent, zélé pour les divins commandements, énergique défenseur du troupeau orthodoxe, aimant la vérité et plein de science, avait été choisi, pour sa loyauté, vicaire du siége de S. Grégoire. Plein de sympathie pour l'évêque et, de plus, coopérateur convaincu des divins commandements, il adressa à Kyron une lettre où chaque chose était détaillée point par point, ainsi qu'on le voit dans l'original, et une lettre encyclique à l'église de Tsourtav, pleine de consolations et d'exhortations à s'en tenir fermement à la vraie foi, et à se garder de ceux qui ne suivent pas la voie du Seigneur. Cela se continua jusqu'au temps d'Abraham, qui accéda au siége pontifical d'Arménie trois ans[1]) après la mort du catholicos Mosès.

---

§ 9. Second traité de la séparation des Ibériens, après la mort de Mosès.

C'est au temps du catholicos Abraham que s'opéra et se déclara manifestement la séparation des Ibériens, ainsi que nous le prouve le recueil des lettres; mais ce que nous avons écrit jusqu'à-présent, et que nous avons raconté avec certitude, s'était passé, ainsi que les lettres en font foi, sous le catholicos Mosès. Nous vous avons donc fait connaître en peu de mots, suivant nos moyens, l'origine et la cause de la séparation de l'Ibérie, telles que nous les connaissions et d'après l'examen de l'authenticité des faits. Nous voulions encore, au moyen desdites lettres, composer un résumé de ce qui a été fait par nous depuis le commencement de notre travail, et ajouter à notre récit les récriminations de Kyron jusqu'à ce moment; mais nous avons laissé cela, pour le dire plus tard.

Avant d'en venir aux paroles et actes relatifs à Kyron et à sa séparation d'avec nous, je voulais exposer une autre cause, dont on m'a parlé à plusieurs reprises, et dont nul écrit ne fait mention, qui ne se trouve ni dans les livres, ni dans les écrits et commentaires

1) En toutes lettres զկնի երեք ամաց. ce qui est formellement en contradiction avec l'assertion du P. Chahkhathounof, Descr. d'Edchmiadzin, I, 183, «quelques mois après,» անցեալ ամիսս ինչ. Quelque ressemblance qu'il y ait entre les mots ամ année et ամիս mois, on ne peut croire qu'ici nos deux auteurs aient fait confusion. Tchamitch, Hist. d'Arm. II, 302, dit bien que la première assemblée des Arméniens pour l'élection du catholicos, après la mort de Mosès, n'ayant pas eu de résultat, il y en eut une seconde où «après quelques mois,» Abraham fut élu. Mais comme il n'y a pas de date, on peut entendre la chose de bien des façons. Or les historiens les plus voisins du fait, pas plus que les autres: Jean catholicos, Mosé Caghancatovatsi, Asolic, Vardan, Stéph. Orbélian, ne donnant non plus aucune date précise de l'élection d'Abraham, il paraît que le fait doit rester indécis, jusqu'à nouvel ordre; v. § 35, § 38, où il est de nouveau parlé de «plusieurs années».

à la main, mais dans les traditions des vieillards et de certains chercheurs, dignes de confiance. Je voulais en parler dans cette histoire, suivant l'ordre du discours; mais comme je n'ai pu le faire, pour ne pas interrompre mon plan et la série de ce qui est rapporté dans les lettres, j'y reviendrai ailleurs. [1])

---

§ 10. De quelle manière Mosès, évêque de Tsourtav, engage Vrthanès[2]) à écrire à ses ouailles, à Kyron et aux princes du pays.

Mosès écrivit donc à Vrthanès-Kerthogh son départ pour Hohannon-Vank, l'informa de tout ce qui était arrivé, des rigueurs et des vents de l'hiver; fit l'éloge de l'abbé Babilas, et le pria d'écrire une encyclique à l'église de Tsourtav, pour l'engager à rester ferme dans la foi, ainsi que nous l'avons dit précédemment, puis à Kyron et aux princes du pays.

---

§ 11. Première lettre de Mosès, évêque de Tsourtav, à Vrthanès-Kerthogh, vicaire du siége de S. Grégoire.

«A Ter Vrthanès pénétré de charité pour le cher troupeau de la foi chrétienne, qui me traite comme un père et un proche; de la part de celui qui est indigne de vous et des vôtres, très humble prosternation et par-dessus tout souhaits de bonne santé.

«Nous informons notre seigneur, sans détails superflus, des désagréments que nous avons supportés. Il nous est arrivé dans notre enfance d'entrer à l'évêché de Tsourtav, dont je suis devenu l'élève, suivant les usages de l'église. J'y ai été nourri et instruit dans les lettres arméniennes et géorgiennes, et par la faveur céleste j'ai obtenu, moi indigne, le siége de docteur, puis d'évêque domestique de la porte du bdechkh[3]), ce qui m'est échu, dis-je, non pour mon mérite, mais, je pense, pour que je fisse opposition à ceux qui renient le Fils de Dieu. En effet, après un certain temps, j'ai compris que, semblables au bâton vert en apparence, qui n'avait que des feuilles, sans porter de fruits, c'était quelque chose comme le figuier luxuriant, sur lequel le Seigneur ne trouva, au lieu de fruits, rien que

---

1) V. plus bas § 62 sqq.

2) L'auteur écrit ici et dans quelques autres endroits Vrdanès, Vardanès; pour l'uniformité j'ai conservé partout l'orthographe la plus habituellement employée.

3) Bdechkh, comme qui dirait «commandant du pays,» պետ աշխարհի, tel est le titre que portaient, en Arménie, seulement quatre gouverneurs de provinces, dont l'une était celle de Gougark, où se trouve précisément Tsourtav; v. Hist. de Siounie, p. 15. Ce titre, très ancien, se lit sur une belle pierre gravée dans l'ouvrage de Visconti, Iconographie grecque, t. II, p. 366, éd. de Milan, où se voit en caractères grecs l'inscription: «Ousas, Vitiaxis des Ibériens Karkhèdes.»

du feuillage; que ces gens donc, pour plaire aux hommes, leur faisaient croire que le service était pleinement et parfaitement accompli. Mais quand j'ai su que Kyron accueillait avec respect la loi judaïque, le concile de Chalcédoine, les blasphèmes contre le Fils de Dieu, ce n'était plus chez eux seulement de la verdure, prenant donc le mal sur moi, je devins l'ennemi du soi-disant catholicos, des princes, des grands, de tout le pays: finalement je fus expulsé. Quoique, pour mes péchés...[1]), notre Arménie ait été privée de son arhadchnord[2]), j'ai cru de mon devoir d'informer votre sainteté de la perdition de notre pays et de mes souffrances; de vous dire que la rigueur et le froid cuisant de l'hiver m'ont retenu au couvent de S.-Jean-Baptiste, où j'ai été accueilli par le vénérable supérieur Babilas. Le reste vous sera dit par ce jeune homme. Cependant j'ai écrit aux chefs de l'église de Tsourtav, de langue arménienne. Ordonnez aussi de leur écrire, car ils sont zélés pour la foi orthodoxe, et non moins en garde contre l'hérésie. Écrivez aussi à Kyron et aux princes, et donnez-leur par-là une admonition. Recevez mon salut et donnez-moi des nouvelles de votre santé. Portez-vous bien dans le Seigneur.»

§ 12. Réponse de Vrthanès-Kerthogh à la lettre de l'évêque Mosès.

«Ayant reçu la lettre de votre sainteté et louant Dieu, je me suis réjoui en voyant votre zèle pour la foi orthodoxe et pour la vraie doctrine des saints pères, vos hôtes, introduite dans notre pays par le vénérable, le saint, le brave et intrépide martyr, saint Grégoire. Comme nous sommes arrivés au temps extrême de l'indocilité, j'ai vu sans étonnement ce que votre sainteté m'a écrit, la réalisation du mot du saint apôtre «qu'il y aura parmi vous des hérésies;» et encore «qu'il apparaîtra entre vous des élus;» ce qu'a exécuté votre vraie sainteté, en supportant persécutions et vexations de toutes sortes. Fasse la grâce de notre Dieu que vous soyez toujours généreux et restiez inébranlable en pareil cas, et que vous possédiez avec joie les dons de la droite puissante du Christ. Que les masses vous soient sympathiques, c'est un avantage désirable; que vous alliez au-devant des affections particulières, il y a gagner, et la chose en vaut la peine. C'est le dicton: «Je ne cherche pas un profit personnel, mais je veux que la masse soit sauvée.» Les lettres que vous requérez pour les personnes de langue arménienne, nous les écrirons, Dieu aidant; nous ferons de même, avec l'assistance divine, pour Kyron et pour les princes, et si c'est la volonté de Dieu, ils pourront prochainement élire un catholicos. Que la grâce du Christ protége vos âmes, et nous y coopérerons jusqu'à l'achèvement de l'oeuvre, dans la mesure de nos forces. Portez-vous bien dans le Seigneur.»

1) Ici l'auteur insère le mot ժամուս i. e. այժմամու «maintenant?» cf. infrà, § 20.

2) i. e. du catholicos Mosès.

§ 13. Ce qui arriva après les lettres de Mosès et de Vrthanès, quelques éclaircissements.

L'évêque Mosès adressa une encyclique à ses ouailles, de la ville et du territoire de Tsourtav, pour les prémunir contre l'hérésie de Chalcédoine et autres semblables. Il leur communiqua les règles déjà tracées ou qui le seraient, leur exposa les doctrines écrites et celles fournies par le prophète, se les appropria et les leur départit spirituellement, ainsi que nous l'avons dit. Il leur raconta son élévation à l'épiscopat, leur rappela les accusations des Ibériens, ses mésaventures et chagrins en divers lieux, leur parla de ceux qui renient le Fils de Dieu, les exhorta à demeurer fermes. avec la grâce divine.

---

§ 14. Lettre encyclique de l'évêque Mosès à ses ouailles.

«A vous, prédestinés à l'héritage céleste, qui adorez saintement la Trinité sainte, qui avez reçu la foi du Christ par le ministère du trois fois bienheureux et généreux martyr Ter[1]) saint Grégoire; princes de langue arménienne, de l'église de Tsourtav, à qui spécialement j'ai cru devoir écrire, tout en m'adressant à la masse des serviteurs de l'église, ainsi qu'à la communauté entière, salut, de la part de Mosès, évêque indigne. Puissiez-vous de plus en plus jouir de la paix, avec confiance en la Sainte-Trinité, vous ses bien-aimés depuis le commencement.

«Dieu donc ayant daigné appeler aux fonctions de son glorieux service des hommes choisis et lui plaisant complètement, nous savons et voyons qu'aux uns il a accordé la surveillance de la communauté; à d'autres il a proposé le don de prophétie. Quelques-uns ont consenti et accepté cette vocation avec plaisir, d'autres ont hésité devant cette faveur, mais nul d'entre eux n'est répréhensible de ce fait.

«Nous aussi, la circonstance qui nous a porté au pouvoir nous faisait une loi de refuser un tel rang et de nous placer modestement parmi les timides, car il était au-dessus de notre faiblesse de devenir intermédiaire entre Dieu et les hommes. Mais nous avons appris à obéir. Appelé comme en famille dans le lieu où nous avons été élevé, nous avons cru que telle était la gracieuse disposition de la Providence divine: aussi avons-nous cédé et accepté avec plaisir notre vocation. De là une subite explosion de blasphèmes, affirmés contre le Fils de Dieu, affirmés par des gens privés de la grâce. J'eus beau leur découvrir mon intolérable douleur, je ne pus étouffer en silence le mal qui m'agitait, et par-là je devins l'ennemi commun. Plus je résistais, plus j'étais en butte aux menaces des pontifes et des princes, qui en vinrent à m'expulser. Or ma conviction est que si, connaissant le mal,

1) Si l'on traduisait, comme la rigoureuse fidélité l'exige, Monsieur ou Monseigneur S. Grégoire, on aurait une locution tout-à-fait conforme au langage du moyen-âge en Europe, quand on parlait des saints.

je l'avais caché, j'aurais été coupable. De même donc ceux-là méritent un sévère châtiment qui, comme eux ont agi, ne font pas attention à ce qui leur est dit, c'est avec justice qu'ils entendront la menace que Dieu fait par la bouche de Jérémie: «Les prêtres n'ont pas dit, où est le Seigneur? Les pasteurs se sont comportés en impies envers moi et ont dispersé les brebis de mon bercail,» et ce qui suit sur ce sujet. «Aussi le Seigneur dit-il: «Pasteurs qui perdez et dispersez mon bercail, voici que je me vengerai; car les jours de la perdition sont accomplis pour vous.» Maintenant donc, au sujet des meurtriers du Fils unique bien-aimé de Dieu, il est bien évident qu'ils seront déjoués d'une façon particulière, et non dans leur enveloppe corporelle. Pour ceux-ci, quels châtiments ils ont réellement endurés! Leurs femmes, pour remédier à la famine, ont fait rôtir et mangé leurs enfants; lorsque Titus assiégeait Jérusalem, il a causé la mort de six myriades; il en fit périr par l'épée 120 myriades, et en emmena 50 myriades en captivité. La cause qui avait rassemblé une telle multitude dans la ville, c'était la fête de Pâques[1]), pour laquelle se réunissaient toutes les tribus, qui furent prises comme dans une prison; car le jour où ils avaient *offert* leurs vies contre celle du Christ divin, ce jour-là même ils ont reçu leur rétribution, et il est bien certain que ceux qui *imitent*[2]) leurs actes seront punis comme eux, en ce monde et dans l'autre.

«Pour qu'il ne vous arrive pas d'entendre comme eux la terrible menace, et d'endurer un si rigoureux châtiment, j'ai trouvé bon de vous prémunir par une lettre, de faire résonner à vos pieuses oreilles l'avis de ne point communiquer avec ceux qui renient Dieu, avec les meurtriers du Seigneur, qui exaltent le concile de Chalcédoine; car ceux qui le présidaient étaient des sectateurs de l'hérésie de Nestorius, rejetés de la sainte église. L'empereur Marcien et sa femme Polkher — Pulchérie — se trouvèrent être leurs auxiliaires, en disant qu'il y a deux natures en J.-C.: Dieu nous garde de devenir leurs adhérents.

«Instruits de tout cela, mes bien-aimés, marchons dans la voie royale, sans nous détourner à droite ni à gauche. Voilà, de beaucoup de choses, le peu que j'ai cru devoir vous écrire, pour vous prémunir; celui qui désormais ne tiendra pas compte de ce commandement en rendra réponse au Seigneur, et nous en serons innocents. Portez-vous bien en J.-C. Notre-Seigneur.»

---

§ 15. Réponse à la lettre de l'évêque Mosès, de la part de ses ouailles.

«Ayant reçu la lettre de compliments de votre sainteté, ses avis et recommandations, toute la communauté a loué Dieu et a été comblée de joie, en apprenant que, par la pro-

1) V. 1re Partie, § 36.

2) Les deux mots soulignés: dans le manuscrit նեն_գեցին, նախատանան, n'ont pas le sens que je leur donne par approximation, n'y trouvant pas de signification raisonnable.

tection de la Sainte-Trinité, notre seigneur est en bonne santé, et que vous vous occupez, ainsi qu'il convient, du pays orphelin de votre présence. Que Dieu écoute les prières de tous ceux qui professent l'orthodoxie; que le Seigneur envoie sur vous son Saint-Esprit; qu'il vous fortifie de son assistance, en surveillant et protégeant la prospérité de notre pays; que par votre entremise, enfin, l'Esprit-Saint propage et affermisse chez nous la parole de vie universelle, antérieure aux siècles, par le Père et dans le Père; incarnée pour notre salut à la fin des temps, dans le sein de la Vierge Marie, et devenue entièrement semblable à nous, excepté nos péchés, tout en restant Dieu, comme précédemment, avec son Père et avec l'Esprit. Les saints prophètes, dans leurs travaux précédents, avaient prédit le secret de ce mystère, annoncé par le Père dès l'éternité, expliqué ensuite par le vénérable Paul, disant «qu'il était maintenant révélé par les saintes écritures.» Tous les orthodoxes l'ont reçu, les écrits de S. Grégoire l'ont affirmé; que la foi, l'espérance et la charité de l'Arménie, transmises par le divin Paul à l'église; la foi dans le Père, l'espérance dans le Fils, l'amour du Saint-Esprit, que ces trois fruits abondent et débordent, et soient conservés par le Christ divin dans l'église de nos contrées, grâce à vous et à vos vartabieds[1]); qu'ils produisent soixante pour un, cent pour un; que le Seigneur Dieu relève votre siége dans cette église, où vous avez été installé par les fidèles orthodoxes de J.-C. Sinon, nous n'avons rien autre à faire que de rester dans notre pays, accomplissant ses[2]) volontés, ou de partir et de l'abandonner. Portez-vous bien, notre seigneur, et faites des prières pour nous.»

---

§ 16. Lettre encyclique de Vrthanès-Kerthogh, adressée au pays de Tsourtav, sur la demande de l'évêque Mosès, pour le fortifier dans la foi.

«Aux orthodoxes et vrais amis des saints, aux hiéromonaques de tous les monastères, prêtres de villages, nobles et paysans, aux vieillards et aux jeunes gens des contrées de langue arménienne, à toutes les communautés, en général, dans la principauté et église de Tsourtav, de la part de Vrthanès et des autres serviteurs de la sainte église, sainte salutation.

«La nouvelle peu agréable nous est parvenue, de la mise en circulation de l'hérésie de Nestorius et de la maudite Chalcédoine, que les sévères anathèmes des évêques et princes de l'Arménie, de l'Ibérie et de l'Aghovanie, avaient unanimement plongée dans l'oubli, en sorte que maintenant votre soi-disant catholicos, vos évêques et princes, accueillent et honorent les hérétiques. Ayant appris aussi que votre sainteté est animée de zèle pour la foi et pour les saints rites, introduits autrefois dans votre pays, nous vous prions de

1) Ce galimathias mystique est à peine grammatical. | 2) Celles de Dieu ou de Mosès?

demeurer fermes et de déployer une courageuse et généreuse énergie. Sachez, mes frères, que nous en sommes aux derniers temps, et que la méchante bête, par ses invitations, va vous exciter à la révolte contre la foi orthodoxe, et vous attirer dans le giron de sa folie. Sus donc, veillez à vous séparer des méchants, afin de vous rendre dignes des dons de Dieu. Si vous avez besoin de nouveaux arguments et réponses, que votre sainteté m'écrive et, avec le secours de la très Sainte-Trinité, nous irons à vous et fermerons la bouche des blasphémateurs, au mauvais langage. Portez-vous bien.»

---

§ 17. Réponse des gens de Tsourtav, de langue arménienne, à la lettre de Vrthanès.

«Ayant vu votre lettre sur la foi orthodoxe et entendu votre salut et celui de tous les serviteurs de votre sainte église, nous avons été remplis de joie et avons loué notre Dieu, comme la terre altérée et épuisée par une longue *sécheresse* [1]), qui se ranime en recevant une pluie favorable et vivifiante, se couvre de verdure et réjouit la vue par des fleurs parfumées; car vous exhalez, grâce au Christ, «de vie en vie,» suivant la parole, une douce odeur, non-seulement dans votre pays, mais encore dans toutes les contrées septentrionales. Ayant reçu votre lettre et l'ayant montrée à toute la communauté de nos frères, ils l'ont écoutée avec plaisir, en louant Dieu et votre doctorat, qui s'occupe de nous et nous rappelle à la foi orthodoxe, établie dans ces contrées du Caucase par Grégoire-le-Grand.

«Nous prenons donc la liberté de bénir Ter Vrthanès; soyez béni, vous et toute votre communauté, puissiez-vous être défendus par l'Esprit-Saint, dans cette vie battue des flots, et par vos prières renouveler le siége de Saint-Grégoire, afin qu'à l'exemple des anciens docteurs, il prenne soin de nos brebis égarées; car sans l'assistance et l'appui de delà, nous ne pouvons ni rester ici, puis qu'il ne s'y trouve pas de ces maîtres de la parole qu'on appelle docteurs, ni abandonner le pays et partir. Portez-vous bien, notre seigneur.»

---

§ 18. De Tsourtav; détails sur le bdechkh, qui y réside, et sur les Ibériens. [2])

J'ai encore présents à l'esprit certains renseignements écrits et souvenirs, au sujet de Tsourtav, que l'on va voir. Ce Tsourtav d'autrefois, dont nous parlons sans cesse et repar-

1) Le texte porte ի բազում երաժշտութե qui pourrait signifier «par une musique excessive;» il y a donc une erreur à corriger, mais la langue arménienne ne présente pas de mot tout fait qui ait pu induire l'écrivain en erreur: եռալ «bouillir» et ժուժկալութի «souffrance, abstinence,» expriment une idée analogue à ce que réclame notre texte, mais ne forment pas de composé. J'ai donc traduit ici par à-peu-près.

2) Tsourtav, en arménien ցուրտաւ, tire son nom de ցուրտ, froid; dans la légende de Se. Chouchanic, en

lerons, dans l'histoire de ce temps, s'appelle maintenant Gadchenk. C'était une vaste métropole, grande et admirable, aujourd'hui amoindrie jusqu'à n'être qu'un gros bourg, situé sur la rivière, nommée d'après lui, Gadchinaget, dans le canton de la plaine d'Ibérie, à la frontière de ce pays et de l'Arménie, en regard des monts Caucase, limitrophe de la splendide et considérable métropole de Tiflis. C'était la résidence du grand bdechkh des Gougariens et du nord, établi par notre roi arsacide Vagharchac. Ce bdechkh était de la race de Mihrdat, seigneur de la cour de Dareh, ainsi que le raconte le véridique Mosès — Moïse de Khoren, — amené par Alexandre, le Macédonien, qui l'avait laissé pour commander aux captifs des tribus hébraïques, conduits ici par l'armée de Lybie[1]), qui les avait battus, dispersés, soumis, et en avait trainé une partie sur la rive droite du Pont. Suivant l'historien, il leur avait donné pour résidence ce côté supérieur de la terre, situé vers l'occident.

---

géorgien, on lit ცურტავ, dont Wakhoucht ne fait mention qu'en note dans sa Description géographique de la Géorgie p. 142; sous le nom de ძორტავ. Là, parlant d'un monastère, situé à l'E. d'Akhtala, sur la Berdoudj, la Kamenka des Russes, il dit: «Je crois que c'est Tzortav et le miracle qui s'y fait.» Mais plus loin, p. 145, 179, on trouve quelques renseignements dont nous ferons usage tout-à-l'heure. Malgré les indications d'Oukhtanès et de Wakhoucht et en l'absence de matériaux plus positifs, il est impossible de fixer exactement la situation d'une ville, autrefois importante, mais dont le nom, à ma connaissance, n'est tracé sur aucune carte, et ne se trouve dans aucune géographie.

Si, comme le dit Oukhtanès, Tsourtav était située sur la rivière de Gadchinaget, et si au X[e] siècle elle s'appelait Gadchenk, et la rivière et le Gadchenk devraient se retrouver. Or, d'après Wakhoucht, l. c. la citadelle de Dchapala fut aussi nommé Gadchian; celle d'Arkéwan, Sanadiro-Kalak ou Kaozian, aux environs de Dchapala, s'appela également Gatchian; Descr. de la Gé. p. 145. Le même, p. 179, établit la limite des anciens éristhawats de Gardaban, entre le Kour, Dchapala et Bolnis; de Gatchian, à l'O. de celui-ci, jusqu'aux lacs de Phanawar et d'Abotz: c'est donc là qu'il faut chercher la rivière de Gatchinaget et Tsourtav, métropole du gouvernement soumis au bdechkh de Gougark, province arménienne qui s'étendait à l'O. jusqu'à la Taïk ou au pays d'Akhal-Tsikhé; au S. jusqu'au Tachir et à la limite des provinces d'Aïrarat et d'Artsakh. Sur la carte № 2 de la Description de la Gé. de Wakhoucht, on retrouve tous les pays que je viens d'indiquer, mais nulle part les noms mêmes de la rivière et de la ville dont il s'agit. Seulement sur l'une des cartes jointes à l'ouvrage du colonel Ouchakof sur les campagnes du prince Paskévitch, en russe, à-peu-près à l'endroit où Wakhoucht place Arkéwan, mais sur la gauche de la Khram, je lis ces deux noms Хачинъ, Зроутъ, au S.-E. de Biéloi-Kliouteh et du grand Enageth. Est-ce là ce que nous cherchons? En tout cas, si ces lieux sont bien dans le Somkheth, ils sont assez loin du canton de Tachir «la Plaine des Ibériens,» d'Oukhtanès.

Quant aux autres assertions de notre auteur, sur l'origine hébraïque des Géorgiens, ou des Aphkhaz, suivant lui, je crois devoir entrer ici dans quelques détails, et répéter, en l'abrégeant toutefois, la note que j'ai imprimée dans le Bulletin de l'Académie, t. XIII, p. 248—260; Mél. asiat. t. V; v. ci-dessus, l. I, § 18, p. 219—223.

M. Emin, traduction russe d'Asolic, Addit. et écl. p. 258, m'objecte que la préposition վեր «en haut,» ne peut, suivant les règles de permutation des lettres, former le dérivé *vir*, et il donne un nombre suffisant d'exemples pour prouver que si le է *é* se change en *i*, il n'en est pas de même régulièrement de ե *é*. A cela je réponds que le nom Iran ایران devient en arménien Երան et Առան, *Eran* et *Arhan*, que de տէր *ter* seigneur, se forment տեառն *tiarn* au génitif, puis տիրել *tiriel* commander; մժեղ; մժիղ, մժեղաց; մժիկ, moustique: en cherchant bien, on trouverait certainement plus d'un autre exemple analogue. Cela suffit pour ma thèse. L'Ibérie est, par rapport à l'Arménie, le pays *supérieur*; de *vir* Ibérien, les Grecs ont formé Ἰβηρία, les latins Iberia. Enfin, comme M. Emin termine sa dissertation en annonçant qu'il dira *plus tard* son dernier mot sur ce sujet, je l'attendrai avec d'autant plus de patience que les modifications faites aux noms propres, surtout en passant d'une langue à l'autre sont des plus capricieuses. Qui reconnaîtrait le nom de Saint-Nectaire, famille française, dans celui de Séneterre; Nodesme, Notre-Dame; Famars, Forum Martis; Vienne, Wien (pron. Vine); Chlodovech, Louis, Loïs, Aloïsio; день, jour?

1) i. e. qui avait fait la campagne contre les Égyptiens, sous Nabuchodonosor.

Puis cette race, fixée sur le bord du Pont, s'était accrûe, multipliée, répandue au long et au large sur le littoral maritime, avait pénétré jusqu'aux limites de l'Arménie et de l'Aghovanie et formé une nation considérable, sous le nom d'Aphkhaz[1]), dans des cantons de noms divers, ainsi qu'aux environs, sous mille dénominations et à l'entour de la ville de Tiflis: à savoir les Dzanars[2]), les Dchavakhs et les Threghs.[3])

Ces peuples, après avoir pris de l'accroissement, nommèrent d'abord leur pays Véria, d'où ils furent appelés Vratsi, affermirent sous des pontifes et des rois leur nationalité, langage et écriture. Ce sont eux que Kyron Scoutratsi éloigna et sépara de nous. Émule et complice de Judas Scarotatsi, il perdit et damna cette immense multitude, et devint la cause de sa damnation.

Lecteur intelligent, ne nous accusez pas d'écrire des exagérations: nous ne voulons que vous faire connaître brièvement la longue histoire de Tsourtav, dont il n'était ni juste ni convenable de passer le récit sous silence, puisqu'elle a été résidence royale, le tombeau de Ste. Chouchan, le théâtre de son martyre, le dépôt de ses saintes reliques, que nous avons baisées dans de fréquents pélerinages à ce saint lieu, et nous vous dirons plus tard, dans un autre endroit, le détail de ses souffrances.[4])

---

§ 19. De Mosès, évêque de Tsourtav, d'où et comment il parvint au titre d'arhadchnord; son éloge, les inventions et calomnies de Kyron, des princes du pays et des autres.

Avant de commencer à parler de Mosès, j'ai fait l'oubli de mentionner d'abord son canton et village, et son avénement au rang épiscopal: c'est ce que je veux effleurer en peu de mots, comme je le pourrai. Il était du village — inconnu — de Méhenkert, canton de Tachir[5]). Étant venu, dans les années de son enfance, au gros bourg de Tsourtav[6]), dont nous venons de parler, il y fut nourri et instruit, comme il le dit dans sa lettre. Quand il eut acquis une double instruction, arménienne et ibérienne, et atteint la virilité, il obtint

1) A la fin du Xe s., le Karthli était occupé par les musulmans, et les rois Aphkhazo-Karthles étaient dans leur époque de prospérité.

2) Ancienne communauté autrefois gouvernée par un chorévêque; Th. Ardzrouni, l. II, § X.

3) Le Djawakheth et le Thrialeth, cantons de la province armén. de Gougark, l'ancien éristhawat de Gatchian.

4) On trouvera plus bas, § 67, les détails du martyre de Se. Chouchan.

5) Le Tachir ou Vrats-Dacht, «plaine des Ibériens,» était le canton le plus méridional de la province de Gougark; villes ou forteresses principales: Loré au S., Samchwildé au N., sur la gauche de la Khram; monastères remarquables: au S., Horhomaïr, Kober et Otzoun; au SE. Haghbat et Sanahin. C'est proprement le Somkheth ou Arménie géorgienne. Cette province, originairement arménienne, avait tour-à-tour passé entre les mains des rois d'Arménie et de Géorgie, ce qui explique pourquoi à Tsourtav il y avait une masse mêlée de deux nationalités, parlant les deux idiomes.

6) Ici l'auteur, ou peut-être le copiste, écrit «de Tsourta.»

le doctorat, puis le siége épiscopal de la maison du bdechkh, ainsi qu'il le témoigne dans sa lettre à Vrthanès, et devint médiateur de la solidité de la foi entre les denx nations, l'arménienne, dis-je, et l'ibérienne, jusqu'à l'époqne de la perdition de Kyron, de qni il avait reçu la consécration, au temps où il restait encore orthodoxe. Il eut pourtant à supporter de ce dernier taquineries, vexations et enfin l'expulsion, lui et les siens, et même tons ses subordonnés, en général, de langue arménienne dans la principauté. On dit même qu'il quitta le pays et se rendit auprès de Vrthanès, pour répondre à sa lettre. Mosès était devenu un évêqne d'intelligence saine, un loyal serviteur, instruisant et moralisant l'église de Tsonrtav, tel qu'avant l'épiscopat il avait été comme docteur, y acquérant l'instruction, ainsi qu'il nous le dit dans son message.

Plns tard, la divine Providence l'ayant fait évêque, il redoubla de zèle, comme docteur, snrveillant et supérieur, pour fortifier et instruire les esprits encore dans l'enfance. Tel qu'un bon pasteur, donnant sa vie pour ses brebis, chassant les loups, connaissant les siens et connu d'eux, amenant dans son bercail ceux qui en étaient dehors. Il avait appris cela du bon pasteur, qui disait: «Je snis le bon pasteur, et je donne ma vie pour mes brebis.» C'est ce qn'il faisait lni-même à l'égard de ceux qui, au lieu d'entrer dans le bercail, restaient en-dehors, comme voleurs. Il prémunissait les brebis dociles à sa voix; à celles qui venaient à son appel, il parlait librement, comme un pasteur[1])......; les engageait à ne pas écouter la voix étrangère de voleurs, cherchant à les détourner de leur premier et vrai pasteur, de celui qui ramène à la voie les égarés, et qui a dit: «Le Fils de l'homme est venu pour chercher et faire vivre les égarés;» et encore: «Mon Père, de ceux qne tn m'as donnés, je n'en perdrai[2]) pas un seul;» et encore: «Celui qui vient à moi ne sera pas affamé; celui qui croit en moi n'aura jamais soif, car je suis la vie, la vérité et l'espérance.» Disciple donc du Christ, le bon pasteur, il répétait et enseignait ces mêmes paroles à ses ouailles. Il faisait opposition à ceux qui visaient à mettre de côté la foi de bon aloi dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit; à cenx encore qui admettaient la division de l'unité chez le Verbe incarné. Ce qu'ayant reconnn Satan et Kyron, ils le détestèrent et le dépouillèrent de son église, le regardant comme leur ennemi, parce qu'il avait dit la vérité; les princes et les grands du pays le menacèrent de mort. Ce ramassis confus de gens ne connaissait ni la loi ni les commandements du Seigneur, maudits qu'ils étaient et animés de la rage des Juifs. Avec force persécutions et tonrments, ils le chassèrent, le menaçant de mort, comme nous l'avons dit, en criant: «Allons, tuons-le, car il nous est intolérable.» Quoi d'étonnant, puisque c'étaient des fils de Satan, des complices de ceux qui ont tué les prophètes et le Seigneur des prophètes!

Or en Kyron se trouvèrent réunis tous ces crimes, et pis encore, puisqu'il devint le chef des scélérats et l'auteur du scandale, avec son Khoujic nestorien, et fnt le piége tendu

1) յաղագս սուղայլոյն pour...

2) «Je n'en ai pas perdu un seul,» est-il dit dans le texte sacré.

aux Ibériens, ou, suivant le mot du vénérable Osée, «comme le filet tendu au haut d'un précipice, que les chasseurs ont attaché là pour le gibier;» car il altéra et dénatura la doctrine de la foi, parfaite et sans défauts, de l'orthodoxie, dont nos pères nous avaient transmis la pure profession; il l'enseigna sous une autre forme, dans un sens étrange, blasphématoire pour le Fils de Dieu, en divisant l'unité du Verbe divin, incarné d'une manière indivisible. Le blasphème se contint dans son for intérieur, jusqu'à ce que la teinte de diphysitisme se fut étendue uniformément chez les évêques et les abbés des monastères, chez les princes et généraux, dans toute l'armée, en général, et chez les gens de tout âge, et qu'un même sentiment eut animé les masses; tel qu'un incendie, qui étend ses ravages dans une forêt et la dévore tout entière de sa flamme furieuse, telle sa parole désordonnée fut pour l'Ibérie un foyer brûlant, qui la consuma comme paille.

Témoin de tout cela, le vénérable évêque Mosès s'enflamma du feu de l'Esprit-Saint, lui fit tête, une, deux et trois fois, en particulier, puis en présence de témoins et de l'église, suivant l'injonction de l'Évangile; enfin, à plusieurs reprises, il l'avertit, le supplia, ouvrit et mit sous ses yeux les saints livres et leurs admonitions morales. Lui, n'accueillit pas un seul avis, parce qu'il y était insensible et incurable: «On a admonesté Babylone, et elle n'a pas été guérie,» est-il écrit. Ne pouvant ni supporter ni cacher sa malice, il déclara que suivant le mot du prophète «ils n'ont point compris ni admis dans leur intelligence,» parceque leur voie était dans les ténèbres. Après cela donc il devint l'objet de l'inimitié universelle, principalement de Kyron, l'auteur de tout le mal, qui ne savait pas, le malheureux! qu'un ennemi intelligent est préférable à un favori sans esprit, et encore, «Si un juste te frappe, suis-le, car c'est lui qui t'aime véritablement.»

Après avoir enduré, supporté de la part de Kyron et des siens, de telles et si graves persécutions et vexations, le vénérable évêque Mosès en fut réduit à quitter le pays et son diocèse, de s'exiler en contrée lointaine. Cependant il écrivit lui-même à l'église de sa juridiction, et sur sa demande à Vrthanès d'en faire autant, celui-ci écrivit une lettre très sage, que vous lirez dans ce recueil. Il lui adressa une deuxième lettre, dans laquelle il loue *Dieu* et le remercie de son encyclique, adressée aux personnes de langue arménienne à Tsourtav. «J'ai vu, dit-il, la lettre amicale de votre sainteté...» Après quoi il le prie de s'adresser à Kyron. Cette fois il disait: «Ordonnez d'écrire à Kyron, soi-disant catholicos, aux princes du pays et à l'évêque Pétros, en opposition au concile de Chalcédoine.» C'est ce que Vrthanès exécuta avec un grand empressement, afin de le seconder jusqu'au bout.

A-présent nous vous avons mis en état de connaître sûrement le lieu de naissance et d'éducation de l'évêque Mosès, ses malheurs et ses souffrances.

---

§ 20. Deuxième lettre de l'évêque Mosès au vartabied Vrthanès-Kerthogh.

«Ayant vu la lettre amicale de votre sainteté et entendu les paroles consolantes qu'elle contient, j'ai loué avec transport le Christ divin, de ce que votre initiative m'a redonné la vie, par les soins que vous me consacrez, ainsi qu'au pays, suivant votre devoir, et comme j'en avais l'assurance. Ce que vous avez commencé avec bienveillance, je vous supplie de tâcher de le mener à fin, par l'intercession des saints. Pour cette fois, ordonnez d'écrire une lettre au soi-disant catholicos, à Nerseh, à Vahan, à Bzrmeh [1]), en opposition au concile de Chalcédoine; une autre, à Pétros, pour qu'il agisse, et envoyez-les toutes par l'un de vos disciples, qui, avec l'assistance du Christ, arrivera sans encombre. Quand vous recevrez la réponse, ce sera bien; dans le cas contraire, vous devez venir, sans faire attention à la fatigue. Souvenez-vous de l'exhortation du Seigneur, par la bouche du prophète: «Allez à mes portes, vous qui avez de la force, et écartez les pierres de la route, afin que mes peuples ne s'y heurtent pas.» Bien que nous tenions encore, notre ignorance et l'attachement à notre supérieur nous inspirent de la crainte, et nous avons placé notre espoir en vous; car cet homme même est, lui et son adhérent, un disciple de votre saint siége, bien que momentanément [2]) une vaine gloire le domine, et qu'il se précipite comme un fleuve aux nombreux courants, comme une fauve furieuse, déchirant tout de ses griffes et de ses serres. Que le Seigneur Dieu, grâce aux prières de S. Grégoire, le couvre de honte, afin qu'à l'exemple des anciens docteurs vous arrachiez ce filet de perfidie, et que coopérant à l'oeuvre du vénérable Paul, vous nous fassiez obtenir l'Évangile du Christ accompli, depuis l'Aghovanie jusqu'au pays des Ibériens, et entendre la joyeuse parole d'invitation: «Bon et loyal ouvrier, toi et la masse de ceux que tu a sauvés, entre dans la joie de ton maître.» Puisse cela se réaliser, Ter Vrthanès, pour vous et pour toute votre suite, ainsi que pour nous, par la grâce du Christ divin. Portez-vous bien dans le Seigneur, et faites des prières pour nous.»

---

§ 21. Le vartabied Vrthanès répond à la lettre de Mosès.

«Ayant reçu la lettre amicale de votre sainteté, nous avons loué Dieu et appris avec joie que votre seigneurie, protégée par la très Sainte-Trinité, se conserve en bonne santé; que cela se prolonge! Quant à ce que vous écrivez à notre bassesse, nous vous remercions mille fois et nous prosternons avec d'abondantes bénédictions.

«Nous avons rédigé, sur votre demande, la lettre au soi-disant catholicos et aux autres princes du pays, ainsi qu'il convenait. Quant au jeune garçon, nous n'avons pu, à cause

1) Personnages distingués, de langue arménienne, à Tsourtav et en Ibérie.

2) Ի ժամուս, cf. § 11, p. 201.

des difficultés du temps, l'expédier; ne nous en faites pas de reproches! Laissez votre petit serviteur emporter et nous rapporter la réponse que nous saurons bien comprendre par son moyen. Si la miséricorde de la très Sainte-Trinité veut que la paix règne chez vous, ainsi que nous l'espérons, il sera bien que vous rentriez avec honneur dans votre église. Si les renégats persévèrent dans leur opiniâtreté, ordonnez à vos connaissances, aux princes vos amis, d'écrire au glorieux prince de notre pays, qu'il nous donne commandement de partir en personne. Aidés de la grâce du Christ divin, nous leur tiendrons tête et les amènerons à l'orthodoxie. Si, pour nos péchés, il nous arrive d'entendre des paroles d'opposition, nous secouerons à l'encontre de ces gens la poussière de nos pieds et n'aurons rien à nous reprocher, devant Dieu ni devant les hommes. Portez-vous bien.»

---

§ 22. Lettre de Vrthanès-Kerthogh à Kyron, catholicos d'Ibérie, et aux princes du pays, écrite à la demande de l'évêque Mosès.

«A Ter Kyron, ami des saints, catholicos d'Ibérie; aux princes Nerseh, Vahan et Bzrmeh, de la part de Vrthanès et de tous les serviteurs de la sainte église: salut dans le Seigneur.

«Notre vénérable pontife Mosès a écrit précédemment à votre honneur, au sujet de l'imposture d'un certain évêque khoujic, afin qu'il ne fût pas fait d'innovation dans la foi entre les deux pays, où elle a été fondée sur une base admirable, par le généreux et brave martyr monseigneur S. Grégoire.

«Or ce n'est pas seulement de l'insensé Nestorius que nos pères et docteurs orthodoxes nous ont donné le commandement de nous éloigner, de l'anathématiser, c'est encore d'Eutychès, d'Evnimos [1]), de Sévère, de Marcien, de Sabellius et autres semblables, et plus encore du damnateur et infâme concile de Chalcédoine, qui, après une véritable union, se sont divisés et séparés les uns des autres et ont *procédé* contre l'unité du Christ. [2])

«Or nous avons appris que, considérant comme orthodoxe le concile impie de Chalcédoine et la lettre maudite de Léon, vous lui rendez honneur, inexpérimentés que vous êtes à discerner le vice de l'hérésie et, ce qui est pire, l'apostasie judaïque, qui nous écartent de l'unité de la foi en J.-C. Notre-Seigneur.

«Il n'est pas digne de votre piété d'accueillir les excès de doctrine de qui que ce soit; car en-dehors des trois saints et purs conciles, réunis en l'honneur de la très Sainte-Trinité: des 318 pères de Nicée, des 150 de Constantinople, des 200 d'Éphèse, au-delà des

1) Ce sectaire est nommé Eunomius dans la version de la Chron. d'Eusèbe par S. Jérôme, année 2389 d'Abraham = 375 de J.-C. Il était disciple d'Aétus, de Constantinople.

2) սահմանեցին ի վերայ միոյն Քրիստոսի, ce membre de phrase ne donne pas un sens clair et régulier.

règles de foi admises par nos saints pères et docteurs, et par les vôtres, nous n'admettons, rien de plus, et quiconque le fait, mêlant à la foi pure comme le diamant et à leur doctrine sans tache des insinuations ambigües, qu'il sache qu'il est étranger et exclu de la foi orthodoxe, car la foi nous apprend à être agréable à Dieu. Arrivés que nous sommes à la fin du temps, nul de nous ne peut rester indécis, puisque le vénérable apôtre nous apprend que la révolte commencera d'abord. En ce qui touche ce commanndement de circonstance, «Quiconque prêchera plus que l'Évangile annoncé par nous, qu'il soit anathème:» car dans toutes les églises orthodoxes de l'univers nous tenons pour foi, après en avoir pris lecture, l'Évangile défini à Nicée, et non le blasphème du concile de Chalcédoine. S'il en est ainsi, nous ne devons pas briser la table solide de notre foi; car celui qui ébranle le tableau tracé par les saints pères de la patrie, celui-là est un serpent, qui proteste contre l'Écriture, et celui qui fait rouler la pierre, c.-à-d. la vérité de la vraie foi, se damne lui-même.

«Votre honneur doit donc déployer son zèle pour la vraie foi de nos pères, qui a prospéré dans notre pays, par l'effet des dons admirables de la grâce divine. S'il y a quelque doute dans votre esprit, et que vous vouliez tenter l'épreuve à ce sujet, écrivez à la réunion des glorieux princes de notre pays, afin que nous allions là-bas — près de vous; — soit de loin, par lettre, soit en face et dans une manifestation orale, nous démontrerons par le témoignage de l'Écriture la vérité de nos paroles. Portez-vous bien.»

§ 23. Lettre de Vrthanès-Kerthogh, adressée à l'évêque Pétros, sur la demande de l'évêque Mosès.

«Au magnifique seigneur Pétros, tout brillant d'honneur, par la grâce de Dieu, de la part de Vrthanès et de l'assemblée unanime des serviteurs de la sainte église, une sainte salutation.

«Le vénérable apôtre Paul, qui prévoyait l'avenir, écrit: «Il y aura chez vous des hérésies, et les élus se montreront.» Nous avons appris que votre honneur est plein de zèle et d'amour pour la vraie foi; comme précédemment notre vénérable pontife Mosès avait écrit dans votre pays que l'on se tînt à l'écart des fourberies d'un évêque khoujic, d'autant plus devons-nous fuir les blasphèmes du concile impie de Chalcédoine, qui sont un vrai judaïsme, auquel il m'est encore revenu l'affligeante nouvelle, que ceux de votre pays témoignent une considération non méritée de la part de cette indigne assemblée; tellement, qu'un évêque de votre pays s'en est échappé, pour m'informer de l'indicible dommage [1]) causé par ce concile.

---

1) Ici se trouve le mot վերութի̃ ou վիրաւթի̃ qui manque dans les dictionnaires; վիրել signifie blesser.

«Nous avons donc adressé une lettre à ce sujet à votre catholicos et à vos princes, afin qu'il ne soit fait aucune innovation dans la foi, entre nos deux pays, mais que l'on reste inébranlable dans ce que le Seigneur Dieu a établi par l'entremise de S. Grégoire, avec accompagnement de nombreuses merveilles. Pour vous surtout, soyez le promoteur de la paix, afin que l'imposture périsse, que la vérité soit affermie, et que l'évêque revienne. S'il en était autrement, nous serions à jamais en hostilité avec votre pays. Si cet écrit soulève de l'opposition, adressez-vous aux princes de notre nation [1]), qui m'enverront là-bas, et il en arrivera à la volonté de Dieu. Portez-vous bien.»

§ 24. Pourquoi l'on n'a pas trouvé dans les livres la réponse à la lettre adressée par Vrthanès à Kyron, aux princes et à l'évêque Pétros, sur la demande de l'évêque Mosès.

Nous n'avons pu retrouver, ni dans les recueils de lettres, ni dans l'ordre [2]), ni dans un antre lieu quelconque, les réponses aux messages adressés par Vrthanès à Kyron, aux princes dn pays et à l'évêque Pétros, sur la demande de l'évêque Mosès, sauf quelques mots, çà et là, sans suite, dans la 3ᵉ lettre de Mosès à Vrthanès, qui viendra plus tard, et que vons lirez en son lieu. «Mon petit domestique, dit-il, est allé porter le message adressé par vous, sur ma demande, au soi-disant catholicos, aux princes du pays et à l'évêque Pétros, et il m'a raconté que personne n'avait pu les remettre en mains propres: «mais quand on les lui à portées [3]), dit-il, il s'est mis à mandire, à déblatérer contre l'Arménie.» Puis: «J'ai donné, ajoute-t-il, une courte réponse, faites-la lire.» Puis Vrthanès, dans sa lettre à Mosès, dit ce peu de mots: «J'ai su la cause de ce message, — disait Kyron, — en réponse à ma lettre, ainsi que de celui adressé à quelqnes nobles;» Mosès et Vrthanès voient là un signe de maladie et de mauvaise santé.

Je pense donc que l'on n'a pas trouvé juste et convenable de transcrire ces réponses, indignes et inconvenantes, dans les recueils de lettres, et c'est pour cela que nous ne les avons pas trouvées, ni copiées, et que ni eux ni moi ne les avons mentionnées. Je conjecture que Kyron a réellement fait tout comme il est dit; que non-seulement il a retenu sa réponse et celle des princes, mais encore celle de Pétros, parce que celui-ci était zélé pour les commandements divins, approbateur de la foi orthodoxe et dévoué à notre cause, bien que lui-même fût leur compatriote et concitoyen. C'est ce qu'exprime avec éloges Vrthanès, dans le message qu'il lui adresse: «Vous êtes, dit il, zélateur et ami de la vraie foi.» Puis il fait ces reproches au pays: «Il m'est parvenu, dit-il, que dans votre pays on révère le concile de Chalcédoine; Dieu veuille qu'il ne se fasse pas d'innovations entre nos deux con-

1) Cette indication, qui se voit déjà au § précédent, s'explique par la circonstance, que Kyron et son diocèse étaient dans la partie de l'Arménie appartenant aux Grecs, Vrthanès dans celle soumise à la Perse.

2) Sans doute dans quelque dépôt, ainsi qualifié.

3) à Kyron.

trées!» Mais nous ne savons pas au juste pour quel motif Pétros n'a pas répondu au message de Vrthanès, quoique nos conjectures se soient portées sur Kyron. Je suppose que la réponse a été trouvée entièrement insuffisante, puis qu'on les avait empêchés de parler de leur révolte et refus d'obéissance, autrement que par une réponse inconvenante et illogique, mentionnée en peu de mots dans la correspondance particulière de Vrthanès et de Mosès.[1])

Quand donc le garçon de Mosès eut apporté la réponse au message adressé par Vrthanès à Kyron, aux princes du pays et à Pétros, Kyron soupçonnant, ce qui était exact, que les lettres de Mosès ne seraient pas bienveillantes à son sujet, et qu'à l'égard de la foi elles renfermeraient des avis et des reproches; cédant à son caractère emporté et à la violence de ses sentiments, tel qu'un ivrogne, qui vomit sa rage, et que la satiété fait rugir, il lui fit, dit-on, des menaces. Le visage assombri, la bouche toute grande ouverte, sa langue perfide disait: «Je ferai passer cette lettre au pontife de Jérusalem.» Mosès ayant répondu, sa démence fut portée au comble; il s'enfonçait dans l'obscurité, parlait à mots couverts, car l'oeil de son esprit était aveuglé et son intelligence obscurcie par la chair. Ayant abandonné Dieu, il recourait à l'homme, c'est-à-dire à l'empereur des Grecs et au patriarche de Jérusalem[2]): «Dieu glorifie, dit-il, l'empereur, qui l'a glorifié! et si je fais porter la lettre au patriarche de Jérusalem, celui-là y fera réponse.» Cette menace était faite non-seulement par Kyrou, mais par tous les évêques du voisinage, par les prêtres, par les princes, par les paysans et par les seigneurs, ainsi que par tous ses adhérents, qui tous, unanimement enflammés de colère et animés d'une ardeur querelleuse, ressemblaient à des gens ivres, privés de leur raison, suivant le mot du prophète Ezéchiel: «Malheur à vous qui avez bu, non du vin!»

---

§ 25. Troisième lettre de l'évêque Mosès à Vrthanès-Kerthogh.

«A Ter Vrthanès, ami des saints, de la part de l'indigne Mosès, salut, au nom du Seigneur.

«J'ai fait porter par mon jeune homme la lettre que votre sainteté a écrite au soi-disant catholicos, aux autres princes du pays et à l'évêque Pétros, comme je vous avais prié de le faire. Revenu maintenant de son excursion, il n'a pu se rendre chez vous ni vous dire qu'il lui a été impossible de remettre votre lettre en mains propres au soi-disant catholicos, mais qu'à la fin on l'a donnée à lire, et qu'alors, dit-il, Kyron est entré dans une furieuse colère. Son coeur s'est ému, il a changé de couleur, comme un malade. Il pestait, dit-il, il maudissait l'Arménie, et n'a point fait de réponse, ni permis à personne

1) Tout cela me fait croire que les réponses dont il s'agit ont été supprimées, non par Kyrou, mais par ses adversaires.

2) Ici le texte me paraît altéré, et j'ai traduit librement.

de répondre. Tout ce qu'il a dit, c'était: «Je ferai porter cette lettre au pontife de Jérusalem; c'est lui qui répondra.» Puis ayant tracé quelques mots, il nous les a fait porter à votre seigneurie; faites-les lire et donnez-nous connaissance du contenu. Dieu vous soutienne dans vos travaux incessants et soit votre rémunérateur. Toutefois, je vous en supplie, ne vous rebutez pas. Quelle que soit la folie des gens de ce pays, quels que soient mes chagrins, votre lettre m'a raffermi. Portez-vous bien dans le Seigneur.»

---

§ 26. Troisième lettre à l'évêque Mosès, de la part de Vrthanès-Kerthogh.

«J'ai reçu avec joie le salut de votre sainteté, et j'ai compris pourquoi vous m'avez fait réponse. Quant à celle que m'ont adressée certains nobles, elle est telle que la feraient des gens malades, ne sachant ce qu'ils disent: «Nous avons telle et telle croyance; nous sommes d'accord sur telle et telle règle; si Mosès veut, qu'il vienne se soumettre à notre catholicos, si cela lui est agréable, et reprendre sa place.» Je regarde comme superflu de rien dire. Que la puissance de Dieu nous préserve de tout cela! Quant aux malédictions et emportements contre l'Arménie, ces gens sont un trésor de perdition, de courroux tombant du ciel; leur audace leur fait à eux-mêmes d'incurables blessures, ils se couvrent eux-mêmes de plaies. Nous nous éloignons de telles gens; pour vous, priez le Seigneur. On travaille fort à établir un arhadchnord, si toutefois Dieu, notre maître, aide à mener la chose à fin. Nous sommes convaincus que vos voeux s'accompliront ainsi, par un effet de la miséricorde divine. Portez-vous bien, mon seigneur.»

---

§ 27. Ce qui arriva après la troisième lettre de Mosès; Ter Abraham a la chance d'arriver au trône pontifical; visite de Vrthanès à Mosès, détail des événements.

Ceci étant réglé, je déterminerai [1]) le bref résumé du message de Vrthanès en réponse à la troisième lettre de Mosès; de la réponse inconvenante des nobles et de l'avénement, dans ces jours-là, d'un catholicos; puis, de ce qui eut lieu après la réponse, et de la lettre en confirmation de la foi, où est exposé ce qui eut lieu au temps des empereurs orthodoxes Zénon et Anastase.

1) Au lieu du futur il faudrait ici, ce me semble, un passé.

---

§ 28. Lettre de Vrthanès-Kerthogh à Mosès, évêque de Tsourtav, aujourdhui Gadchenk, au sujet de la foi, contenant de nouveaux arguments.

«J'ai reçu votre lettre, mon seigneur, et connais les motifs de la demande de votre honneur orthodoxe, au sujet de nouveaux arguments contre les altérations pernicieuses du concile impie de Chalcédoine, qu'ont fait disparaître le pieux Zénon, par son Hénotique[1]), et après lui, Anastase, chéri des anges et des hommes, agissant dans le même sens.

«Voici maintenant ce que j'ai à vous raconter. Après que le vénérable Anastase, de généreuse renommée, eut terminé le pélerinage d'une vie pure et agréable à Dieu, l'héritage du pouvoir échut à un certain Justin[2]), homme empesté d'impiété, imbu, empâté et entêté de l'hérésie de Nestorius. Au commencement de son règne, son audace et les premiers éclairs de ses damnables projets, longtemps prémédités, se manifestèrent par une hostilité, qui lui faisait traiter d'hérétiques les pieux et pacifiques empereurs Zénon et Anastase, et ordonner à des officiers impérieux et sans conscience de faire prévaloir la lettre de Léon, par lui altérée, ainsi que le concile de Chalcédoine, et si quelqu'un osait résister aux ordres impériaux, de le menacer du sabre et de divers tourments. Dans ce temps-là toutes les églises furent souillées de sang; les mines, les prisons, les divers lieux de torture, les îles se remplirent de prisonniers; car les bons pasteurs préféraient mourir et arriver sans souillure auprès du Christ, plutôt que de vivre avec les doctrines irrégulières du concile impie de Chalcédoine. Cependant le monstre sans loi, en instituant évêques dans différentes villes ceux qui penchaient pour l'hérésie, ses disciples et ceux qui choisissaient un honneur passager de préférence à l'éternelle gloire, propagea les sentiments du concile. Ce serait le lieu de raconter, mais je réserve cela pour un autre temps, les nombreuses querelles qui s'élevèrent au sein des communautés, pour ne pas recevoir les évêques hérétiques.

«Après avoir occupé le trône pendant peu de temps, Justin étant mort[3]) sous le coup d'une grave maladie, Justinien lui succéda. De son temps l'opposition au concile de Chalcédoine était encore dans l'air. Un certain jour, qu'il tenait conseil avec de très grands personnages sur le meurtre et l'expulsion des évêques orthodoxes, ceux-ci disaient que les actes de l'empereur étaient la cause des batailles qui avaient lieu dans toutes les villes; or «maintenant il ne faut pas, disaient-ils, laisser passer de telles choses.» D'autres, qui étaient partisans de l'hérésie, firent de l'opposition et dirent au monarque: «Il est intolérable que l'on dise cela; car c'est Siméon qui a entrepris et achevé la rédaction des définitions du concile de Chalcédoine, conservées jusqu'à-présent avec soin dans la tombe de S. Euthyme[4]),

1) C'était une lettre destinée, comme le prouve son nom, Ἑνωτικόν, à concilier les amis et les adversaires du concile de Chalcédoine, qui fut publiée en 482 par l'empereur Zénon, et qui pourtant ne réussit pas à apaiser les troubles; l'orthodoxie n'en fut formellement ni reconnue, ni condamnée par l'église de Rome.

2) Justin 1er, dit le Vieux, en 518.

3) En 527.

4) S. Euthyme, dit le Grand, † en 473, à l'âge de 99 ans, était partisan des doctrines de Chalcédoine. C'est lui qui fit abjurer l'eutychianisme à l'impératrice Eudoxie, veuve de Théodose-le-Jeune, † en 460, à Jérusalem.

où le concile s'est tenu.» Ce Siméon était un moine d'Antioche, de vie merveilleusement pure, orné des grâces du S.-Esprit, comme s'il l'eût vu et approché, et zélé pour la foi orthodoxe. «C'est ce Siméon, dit-on au souverain, qui a élaboré et démontré ces décisions du concile de Chalcédoine, conservées dans le tombeau de S. Euthyme. Je suis prêt à subir tous les tourments et à sacrifier ma vie sans mot dire, si l'histoire n'est pas telle.» Il ordonna[1]) un jour de le conduire en barque droit à Chalcédoine, débarqua avec quelques personnes et étant entré dans le tombeau du martyr S. Euthyme, força les serviteurs à ouvrir le dépôt de ses reliques. «Qui êtes-vous, dit le gardien, pour oser faire ce que jamais homme n'a tenté?» Bientôt il comprit l'intention de l'empereur autocrate, qui fit lever la couverture et ordonna de tirer les reliques du saint, après quoi il dit au serviteur: «N'y a-t-il là rien autre? Rien absolument,» dit le serviteur. L'empereur regarda et se convainquit qu'il n'y avait rien. Il soupira, se gratta le front en gémissant et se désolant sur les saints pasteurs qui, pour la vraie foi orthodoxe, avaient été tués ou expulsés. Après en avoir délibéré avec ses grands, il fit disparaitre les innovations prescrites par écrit par le concile de Chalcédoine, en ce qui concerne la foi prêchée de toute antiquité par les apôtres et par les saints pères. Plus tard il mourut, par suite d'une trahison, suivant ce qu'affirment plusieurs, mais il s'en tint à ses précédents errements. Portez-vous bien, mon seigneur.»

---

§ 29. Ce qui eut lieu après la lettre de Vrthanès, demandée par Mosès, au sujet de la foi; et encore d'autre choses.

Tels sont le récit de Vrthanès, à l'occasion de sa troisième lettre concernant la foi, et ses derniers arguments pour confirmer la foi ébranlée par le concile impie de Chalcédoine, mais maintenue par les empereurs Zénon et Anastase. Ce qui s'ensuivit, et l'affaire antérieure de Kyron et des Ibériens, avec les conséquences, nous avons rangé tout cela dans les pages de notre histoire. Vrthanès prodiguait les encouragements de la doctrine à Mosès: «Ne vous étonnez pas, mon seigneur, disait-il, car nous touchons aux derniers temps, et ce qui est écrit doit s'accomplir, ce que Paul, d'une voix inspirée de Dieu, proclame en tous lieux et à chacun: «Dans les derniers temps certaines personnes chancelleront dans la foi,» et encore: «Il apparaitra un homme sans foi, fils de perdition, un adversaire plein d'orgueil,» et encore: «Il est venu plusieurs antéchrists,» et dans un autre

1) Le manuscrit porte: «ordonne.»

2) Justinien † en 565, de mort naturelle, persévérant, dit-on, dans l'hérésie des incorruptibles, ou fantasiastes, sectaires, qui prétendaient que le corps de J.-C. était resté incorruptible depuis sa conception jusqu'à son ascension.

passage: «Il y aura des hérésies parmi vous.» et nombre de traits semblables, sur lesquels il attirait son attention. Il le consolait par ces paroles, le fortifiait de ses conseils, lui promettait de le soutenir jusqu'à la fin de l'oeuvre, et il ajoutait bien d'autres choses.

---

§ 30. Par l'ordre de Sembat, marzpan d'Hyrcanie, et des autres seigneurs arméniens. Abraham est désigné pour monter au trône pontifical d'Arménie.

Commençons par vous raconter en peu de mots ce qui est nécessaire et par vous le faire suffisamment connaître, nous laisserons le reste pour un autre moment. A cette époque donc et en cette conjoncture, Sembat, marzpan d'Hyrcanie, avec les autres seigneurs et l'aristocratie du pays arménien, forma le projet de réunir un concile d'évêques, pour instituer un pontife en Arménie. L'assemblée se fit par ses ordres, dans la résidence de Dovin, où devait siéger le pontife, puisque c'était alors le siége patriarcal de l'Arménie, dont Vrthanès-Kerthogh était le vicaire, ainsi qu'en font foi ses lettres et autres documents, depuis la mort du catholicos Mosès. Les évêques s'étant rassemblés, Sembat leur demanda une cédule, contenant qu'ils ne se détourneraient pas de la droite et vraie foi, de la confession des saints pères, qu'ils ont établie chez nous[1]), et leur remettant pareillement une cédule de la droite et vraie confession, il la scella avec un grand soin et la déposa dans la maison du Seigneur. Ceci se passait sous le règne de Maurice, empereur des Horhoms, en la dix-septième année de Khosro-Aprouez (Parviz), roi des rois de Perse, au mois de maréri[2]). Voici les noms des évêques: Manassé, évêque de Basen; Kristaphor de Siounie[3]), Abraham de Rhechtounik, Hohannès d'Amatounik, Ahron de Méhénounik, Nersès de Bznounik, Sion de Goghthn, Théodose Mardpétacan, Thaddéos d'Arhin, Grigor d'Antzévatsik; tels étaient les noms des dix évêques, réunis, par ordre de Sembat, et d'autres seigneurs, à Dovin, avec pareil nombre de pères, de prêtres et d'abbés de couvents, pour l'élection

1) Le manuscrit porte «que j'ai établie, chez nous.»

2) J'ai déjà dit au § 1 que cette fausse date du règne de Khosroès II est répétée quatre fois par notre auteur. Or il est certain, d'après tous les témoignages de l'histoire, que Khosro-Parwiz monta au trône de Perse en 590, après avoir abattu la révolte de Bahrum Tchoubin ou Vahraran VI; sa 17ᵉ année serait donc l'an 607, ce qui est complètement inconciliable avec ce que l'on sait d'ailleurs de la succession des catholicos arméniens. Ainsi, bien qu'on ne sache d'où provient l'erreur d'Oukhtanès, qui écrivait cinq siècles seulement après les faits, il faut lire ici l'année 3 ou 4 de Khosro; car le catholicos Mosès mourut en 593, et l'assemblée des évêques eut lieu, soit quelques mois, soit quelques années plus tard, v. § 8. En tout cas, en 594 et 595 le premier du mois arménien de navasard tomba le premier juillet, et maréri, le dixième mois, correspondit à avril suivant du calendrier julien; en 596, le premier de navasard tomba au 30 juin. Suivant Sébéos, Ист. имп. Ираклія, Спб. 1862, p. 21, la septième année de Maurice, donc 589 de J.-C., fut la première de Khosro-Parviz, mais une phrase du même historien, p. 70, a pu induire Oukhtanès en erreur, parce que là les faits sont racontés confusément. J'en reparlerai plus bas § 31.

3) Sur la chronologie de Kristaphor, v. Hist. de Siounie, Introd. p. 46.

d'Abraham, de Rhechtounik, ainsi que nous l'avons dit en son lieu. Pour cette fois la chose ne réussit pas, mais on peut croire que ce fut grâce à la Providence divine. Quelques-uns, en effet, s'étaient volontairement soumis *aux Grecs*[1]), et avaient gauchi dans la foi; d'autres, forcés par les Grecs, après avoir fléchi vers leur croyance, ne s'étaient pas jusqu'alors finalement déclarés, quoiqu'on pût conjecturer qu'il en serait ainsi. Ils furent affermis en dernier lieu par la profession écrite, imaginée et présentée par le pieux marzpan Sembat, qui, à vrai dire, n'était pas roi de notre patrie, mais remplissait la vacance du trône par sa vigilance, s'étendant à tout et à tous, comme le roi David au sein de la congrégation d'Israël. Lors donc que les évêques se réunirent en conseil, ils pensèrent unanimement que rien ne s'étant arrangé lorsqu'ils étaient assemblés pour le besoin des affaires, il fallait, ce qui fut fait en réalité, rédiger des canons, confirmer leurs engagements unanimes en ce qui regarde la morale et la doctrine, pour le profit et le salut des âmes. Après quoi chacun retourna paisiblement dans son siége.

---

§ 31. De Sembat, marzpan d'Hyrcanie, de sa famille, du temps où il devint marzpan.

Je vous écris maintenant ce que l'on raconte de notre Sembat; car au commencement du récit qui précède, sur la scission des Ibériens, j'ai seulement mentionné son nom, et n'ai pu réussir à en dire davantage. C'était un brave guerrier, un homme énergique et résolu, fort et puissant en tout et sur tout, appartenant à notre nation et à la race royale des Bagratides, aimé comme descendant du sang royal et membre de la famille. Créé marzpan de la principauté d'Hyrcanie, par ordre de Khosro-Parviz, roi des rois de Perse, au temps de la domination de l'empereur grec Maurice, il avait livré maints combats glorieux en Arménie, en Grèce et en Perse, ainsi que nous l'apprend l'histoire d'Héraclius. Dans le moment et dans le temps actuel, il se montrait doux et soumis à la foi de ses pères, professant humblement la croyance des saints pères et docteurs, la proclamant, assistant tous ceux qui en avaient besoin, défendant et faisant prospérer l'Arménie, dévouant sa force à Dieu, son protecteur. A cette époque d'anarchie, il remplaçait le roi absent et le pontife, qui manquait. Par sa sagesse et par la profondeur de ses combinaisons, il avait résolu de mettre opposition à la duplicité des évêques qui avaient gauchi, les avait redressés et raffermi la faiblesse de leurs convictions, avait enfin fixé leurs hésitations, en exigeant d'eux et leur donnant une cédule écrite; par là il les avait ramenés de la gauche à la droite de

---

1) L'auteur dit seulement «à la domination» ի Հարկաւ.

la voie royale. Après l'achèvement de la cédule, il réunit de nouveau les évêques, avec l'intention d'instituer un pontife.[1])

---

§ 32. Une cédule est demandée par Sembat, marzpan d'Hyrcanie, aux évêques de retour à Dovin; ceux-ci, par son ordre, instituent un catholicos d'Arménie, après la mort de Mosès, et reçoivent de lui une cédule.

«Au très louable, très glorieux, resplendissant d'honneurs et de faveurs divines, Ter Sembat, marzpan d'Hyrcanie, *chef militaire* des seigneurs, maître des fleuves et des plaines, et au docteur en chef de l'Arménie[2]), de la part de Manassé, évêque de Basen; de Kristaphor

---

1) Lorsque j'imprimais, en 1851, une courte notice sur Sembat le marzpan, Addit. et éclairciss. p. 156, le texte de l'Histoire d'Héraclius, par Sebéos, n'avait pas encore paru; la traduction russe, par M. Patcanian, ne fut publiée qu'en 1862. Avec les matériaux que fournit cet ouvrage, voici ce que l'on peut dire de nouveau sur le personnage dont il s'agit. Khosro-Parviz monta sur le trône en la septième année de l'empereur Maurice, donc en 589, et n'y fut affermi réellement que l'année suivante, par la défaite de Baram-Tchoubin, révolté contre lui. En témoignage de sa satisfaction pour ses exploits contre Baram et contre les peuples du nord, il conféra à Sembat la charge de marzpan d'Hyrcanie, et le titre de Khosro-Choum; Sébéos, tr. r. p. 70, 71. Cet historien le qualifie encore, p. 68 et passim, du nom de Gourgan, sans doute à cause de ses fonctions en Hyrcanie, arm. Vrcan, pers. Gourgan, ar. Djordjân. Sembat, ayant gouverné huit ans sa province, soit 591—599, fut mandé à la cour, mais «en la dix-huitième année du règne de Khosro-Parviz, il lui fut permis d'aller visiter sa patrie arménienne.» Comme c'est seulement ici que Sébéos parle de la mort du catholicos Mosès et de l'élection d'Abraham, il semble que les deux événements se sont accomplis en la 18ᵉ a. de Khosro-Parvis; mais la lecture attentive du texte montre: 1° que la date ici donnée peut très bien être rapportée à un autre §, où il est question de la permission de bâtir une église; 2° qu'il s'agit là d'un temps «plus-que-parfait,» et non d'une actualité. Enfin, quant à l'époque de la mort de Sembat, fixée par les historiens à l'an 601 de J.-C., la note 146 du traducteur, se fondant sur une indication positive de Sébéos, ch. XIX, affirme avec beaucoup de probabilité qu'elle eut lieu en la 28ᵉ a. de Khosro-Parviz, donc en 618 de J.-C.

Au reste, le texte de Sébéos devrait être critiqué du commencement à la fin, et ne peut être restitué d'après la critique d'un ou deux passages; le traducteur ne s'est pas toujours fidèlement tenu à l'année 589 ou 90 pour l'initiale du règne de Khosro-Parviz: P. ex. p. 85, 18ᵉ a. de Khosro = 606; p. 86, 20ᵉ a. 608; 21ᵉ a. 609; p. 87, 22ᵉ a., première d'Héraclius, 610; n. 156, 28ᵉ a. = 617, 618; mais dans son Опытъ ист. Сассан. по арм. источникамъ, Спб. 1863, p. 58, il indique exactement les termes de ce règne: 590—627,8.

2) Tous les titres énumérés ici seront répétés aux § 33, 34, 37, 55, 56, 58; comme ils offrent quelques difficultés philologiques, je vais les examiner en détail. Marzpan, P. مرزبان, signifie un gouverneur de frontière, markgraf, du moins c'est ainsi que le mot est expliqué dans les dictionnaires. Toutefois M. Melgounof, dans son livre О южномъ берегѣ Касп. моря, Спб. 1868, p. XX, assure avoir entendu dire dans les pays qu'il décrit, que مرز veut dire non «une frontière,» mais un terrassement, une levée, destinée à retenir l'eau d'arrosage des champs,» et que la ville de Recht, nommée sur les monnaies دار المرز, est, non «la porte de la frontière,» mais «la porte du pays des levées;» je lui laisse cette explication, qui n'est pas généralement admise, et qui d'ailleurs se rapproche beaucoup de la précédente.

Le second titre *տերանց զինուոր*₁ que j'ai seulement rencontré chez Oukhtanès, signifie proprement «le soldat des seigneurs;» je l'ai traduit par à-peu-près.

Le troisième est écrit, ici seulement, *զետապզաշտականի*, partout ailleurs *զեզզաշտականի*, *զեզապզաշտականանի*, ou simplement *պաշտակարն*; or la première forme est la seule qui puisse donner un sens en arménien; car le radical *զեզ* n'existe

de Siounie, d'Abraham de Rhechtounik, de Grigor d'Antzévatsik, d'Hohannès d'Amatounik, de Sion de Goghthn, d'Ahron de Méhénounik, de Nersès de Bznounik, d'Hohan de Caïel [1]), de Thaddéos d'Arhin, de Thevdosé Mardpétacan, sainte salutation. [2])

«Au mois de maréri, en la 17ᵉ a. du roi des rois Khosro-Parviz, votre splendeur ayant demandé aux évêques ci-dessus nommés et pour le moment réunis dans la sainte église de Dovin une cédule-modèle de la foi orthodoxe, professée par nos pères, les vénérables vartabieds, telle que nous la tenons maintenant, grâce à Dieu:

«Comme donc les anciens pontifes, les princes et les laïcs de notre Arménie, ont rejeté et repoussé tous les hérétiques, Arius, Macédon, le maudit Nestorius, Eutychès, le concile de Chalcédoine et la lettre de Léon, nous aussi nous anathématisons tous les hérétiques, et surtout le maudit concile de Chalcédoine, et l'abominable lettre de Léon; nous les anathématisons de nouveau et repoussons toute communauté avec eux. Cette parole est sincère: s'il s'y trouve quelque fourberie, maudits soyons-nous de la très Sainte-Trinité!»

---

§ 33. Cédule donnée par Sembat aux évêques ci-dessus nommés, dans cet écrit, de concert avec Vrthanès et d'autres.

«Selon votre parole, nous aussi Sembat, marzpan d'Hyrcanie, chef militaire des seigneurs, maître des fleuves et plaines, et le vartabied en chef de l'Arménie, nous anathématisons ceux qui sont anathématisés par vous, comme ils l'ont été par nos vénérable pères et par les vôtres, et bénissons ceux qui sont bénis par vous, comme ils l'ont été par nos vénérables pères et les vôtres, et par les vartabieds de notre pays; nous mettons notre ferme et inébranlable espérance dans la foi orthodoxe, pour vivre et mourir avec vous. S'il y a quelque fausseté dans nos paroles, soyons-nous maudits de la très Sainte-Trinité! Nous avons scellé cette cédule et déposé dans la sainte église de Dovin, nous Manassé, évêque de Basen, avec mes adhérents, dont les noms sont ci-dessus relatés, ainsi que Sembat, marzpan d'Hyrcanie et chef militaire des seigneurs, avec ses frères, en présence de la très Sainte-Trinité, d'abord de coeur, puis de notre sceau.» [3])

---

pas, mais le finale doit être կարի ou կարն, qui indique «le possesseur, l'agent.» Je lis donc, jusqu'à plus ample informé գետադաշտակար ou... կարան, au cas direct.

Le dernier, շարասալար ou շարսալար, est composé de շար «ligne, rang,» et de սալար, սալար سالار général; il signifie donc «chef de file.» Il semble qu'ici ce mot se rapporte à Sembat même, qui avait l'autorité civile et religieuse dans son pays; mais aux § 34 et 37 il s'applique particulièrement à Vrthanès, vicaire du siége durant la vacance.

1) Outre que l'ordre des noms n'est pas ici le même qu'au § 30, il y a un évêque de plus, celui auquel se rapporte cette note: Hohan de Calgh, § 37.

2) Cette dernière phrase est ainsi conçue: Նախ սրտիւք մերովք, և ապա մարմնովք մերովք, sans verbe: «d'abord de notre coeur, puis *de notre corps*; «il me parait que la formule du § 34 doit être reproduite ici; car aux §§ 34, 38, au lieu de մարմնովք on lira: մատանեաւ «avec notre sceau.»

---

§ 34. De Vrthanès-Kerthogh.[1])

Ce vartabied Vrthanès, nourri et instruit dans la maison du catholicos, était un homme doux et intelligent, un théologien habile, révérant et soutenant la foi orthodoxe, plein de science, comblé des grâces d'en-haut, nourri dans la sainteté, auprès du saint siége de S. Grégoire, planté dans la maison du Seigneur, fleurissant dans le divin portique, fructifiant pour l'honneur et le profit des enfants de l'église, exercé dans toutes les sciences spirituelles et naturelles, orné de toutes les vertus, docile et soumis dans sa doctrine, agréable à Dieu, agréé par les hommes, jouissant de la confiance du saint siége, approuvé de Dieu et apostolique, de S. Grégoire, dont, à cause de toutes ces qualités, il avait été institué vicaire après la mort de Mosès, jusqu'au temps d'Abraham, son successeur. Après la scission des Ibériens, il endura beaucoup de peines, de fatigues et de soucis spirituels, en coopérant comme un brave défenseur de J.-C., avec le zèle d'un prédicateur apostolique, rivalisant avec les saints docteurs et appuyant Mosès, évêque de Tsourtav. Il ne cessait de le consoler par ses lettres, le soutenait par des entretiens multipliés; par ses réponses et par ses messages, trois fois adressés à Kyron et aux princes du pays, à son sujet, il lui fournissait tous les arguments désirables pour inspirer la patience à un exilé.

A la réunion des évêques qui échangèrent leur cédule avec Sembat, Vrthanès, docteur en chef[2]) de l'Arménie, vint avec d'autres docteurs, approuva par écrit la cédule et confirma les deux parties dans la profession saine et orthodoxe des saints pères et vartabieds. Ayant pris pour médiateur et témoin la Sainte-Trinité. Chacun apposa avec conviction son sceau, pour la gloire de la Trinité-Sainte[3]).

---

§ 35. Les évêques susdits se réunissent de nouveau dans le lieu désigné, pour instituer leur supérieur.

Après avoir décrété d'un consentement unanime et confirmé par la grâce de l'Esprit-Saint, des canons, en sept chapitres, dans un ordre convenable, ils se rassemblèrent derechef par l'inspiration du S.-Esprit[1]). En effet Sembat, de concert avec les princes du pays et les seigneurs arméniens, avait écrit un commandement de se réunir dans un certain lieu, dans la belle, majestueuse et merveilleuse église de la grande métropole d'Arménie, à Dovin[1]). Ayant reçu le commandement, les évêques des diverses provinces de son ressort, tant

1) Cet attribut, qui revient sans cesse chez notre auteur, accolé au nom de Vrthanès, signifie «grammairien,» i. e. un homme qui connait à fond la langue et les règles de l'art d'écrire. Moïse de Khoren et plusieurs autres docteurs arméniens sont décorés de ce même titre.

2) Հայրապետ՝ v. sup. § 32.

3) «Chacun scella de coeur et de sceau.» Cf. sup. § 33.

4) Les canons de ce concile ne sont pas connus; cf. Tchamitch. Hist. d'Arm. t. II, p. 493 sqq.

5) Notre manuscrit porte toujours Dvin դվին.

ceux qui étaient venns précédement et avaient rédigé la cédule, que d'autres, accoururent pour y coopérer: c'étaient ceux de la partie grecque et ceux de la partie perse; les premiers, ayant gauchi dans la foi, mais affermis par Abraham, et qui avaient aussi donné une cédule écrite, contenant leur profession de foi.

Aux évêques se joignirent les chefs des monastères, poussés par l'inspiration d'en-haut et par la volonté suprême de Dieu, conviés par l'ordre de Sembat à se présenter aux noces spirituelles où devait être institué leur pontife, l'élu de l'Esprit-Saint. Lors donc qu'ils furent arrivés et réunis tous ensemble, évêques et abbés des monastères, prêtres des villages, princes et paysans, et que l'assemblée nuptiale de dignes invités fut complète, Kyron, suspect de damnation et convaincu d'impiété, ne fut pas appelé; par suite de maladies contractées précédemment, on l'avait repoussé. Quant au catholicos d'Aghovanie, alors un archevêque, des dissentiments avec le catholicos d'Arménie, sur certains objets, ne lui permirent pas de venir: j'en dirai plus tard les raisons. Ceux donc qui étaient présents élurent, par l'inspiration de l'Esprit-Saint, Abraham, du village d'Aghbathank, caton de Rhechtounik, et le sacrèrent, le dimanche qui suivit la sainte Pâque, à la fin du mois de navasard[1]). C'étaient les évêques dont nous avons relaté les noms dans notre récit à leur sujet, ainsi que d'autres évêques, moines et abbés des couvents, des princes et des seigneurs, réunis par l'ordre du pieux et orthodoxe Sembat, marzpan d'Hyrcanie, dans la sainte église catholique de la ville de Dovin. Ils avaient pour chefs: Vrthanès vartabied, vicaire du siége de S. Grégoire et dépositaire du trésor, depuis la mort de Mosès jusqu'à Abraham, son successeur; Manasé, évêque de Basen, Kristaphor de Siounie. Ceux-ci et d'autres, après l'avoir conjuré, supplié

1) Nous avons trois dates contradictoires de l'élection d'Abraham:

1⁰. Notre auteur, au § 8, dit positivement qu'elle eut lieu «trois ans après la mort de Mosès II,» et ici «le dimanche après la Ste-Pâque, à l'issue du mois de navasard.»

2⁰. D'après l'Histoire de Siounie, ch, xxv, p. 62: «Une première fois la chose ne réussit pas...; on se réunit durant le carême de l'année suivante, et l'on installa Abraham le jour de la fête dite Oghogoméni,» ou des Rameaux.

3⁰. Le P. Chakhhatounof dit en toutes lettres que «l'élection eut lieu quelques mois après la mort de Mosès,» en 594, date adoptée par le P. Tchamitch, t. II, p. 302.

Comme il n'existe pas, à ma connaissance du moins, d'autres témoignages, il est évident que la question de «quelques mois» ou «quelques années» ne peut être tranchée.

Même inconciliable contradiction des deux parts à l'égard de la fête où eut lieu «l'élection et le sacre (ընտրեցին... և ձեռնադրեցին») d'Abraham: suivant Oukhtanès, le dimanche après Pâques; «l'installation (Նաւուգանէն»); suivant Stéph. Orbélian, le jour de «la fête Bénie,» comme il s'exprime. Oukhtanès ajoute «à la fin de navasard.» La difficulté n'est pas moins grande en ce qui concerne la date arménienne de la Pâque; car en 594 Pâque tomba le 11 avril = 14 maréri; en 595, le 3 avril = 6 maréri; en 596 le 22 avril = 28 maréri; en 593, 594, le 30 du mois de navasard (du calendrier vogue des Arméniens), tombait au 30 juillet, et en 596 le 29 juin, quantièmes qui ne coïncident en aucune façon avec le dire d'Oukhtanès «à la fin de Navasard յելս Նաւասարդայ:» mais il pourrait être que la première réunion des évêques, mentionnée § 30, eût eu lieu au mois de maréri arménien, en 593, même quelques mois après la mort de Mosès: dans ce cas l'élection se serait faite l'année suivante, peut-être le jour des Rameaux, et l'installation le dimanche après Pâques

J'en reviens donc à ce que j'ai dit au § 8, qu'il faut attendre d'autres matériaux pour préciser l'année, le mois et le quantième de l'avénement d'Abraham, et s'en tenir pour le moment à l'opinion des PP. Tchamitch et Chakhathounof, concernant l'année 594.

instamment, arrachèrent avec peine le consentement d'Abraham, élu par eux. Il fallut forcer sa volonté, en jetant le sort, suivant la coutume, au moyen de l'Evangile, qui donna ce texte: «Descendu du ciel, je ferai non ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé.» Il consentit donc et, s'étant soumis, fut sacré, par la grâce de l'Esprit-Saint. C'était un homme doux et intelligent, craintif et bon, loyal et ferme, dans la foi vraie, zélé pour l'orthodoxie et plein de la science du Seigneur. Il fut sacré sous le règne de Maurice, empereur des Romains, en la 17ᵉ a. de Khosro-Parviz, roi de rois, sous le commandement de Sembat, marzpan d'Hyrcanie et de la Grande-Arménie, ainsi que nous l'avons dit au commencement de notre ouvrage sur la scission des Ibériens. Ayant ensuite décrété leurs canons, ils confirmèrent de nouveau l'orthodoxie, pour la gloire de Dieu. De son temps les Ibériens se séparèrent de la communion de l'Arménie, et l'on anathématisa l'hérésie de Chalcédoine, réprouvée par toute l'église orthodoxe.

---

§ 36. Evénements qui suivirent l'élection d'Abraham, profession de foi du concile, par une cédule écrite, qui lui fut remise.

Laissant de côté le moins nécessaire, disons ce qui est le plus urgent et utile pour nous. Lors de la suppression de notre royauté, l'Arménie[1]), notre patrie, ayant été partagée en deux, entre les Horhoms et les Perses, les premiers établirent un siége opposé à celui de Mosès et y placèrent un certain Hohan, diphysite, qui ne compte point parmi les pontifes arméniens, et qui plus tard fut l'adversaire d'Abraham. Les évêques dont nous avons dit précédemment, dans ce récit, qu'ils étaient de la partie des Grecs, et quelque peu de leur couleur, ayant eu crainte de s'attirer le mauvais renom et la tache d'infamie de Kyron, résolurent de donner une cédule à Abraham, catholicos d'Arménie. Cela se fit du consentement des Arméniens, alors réunis, de diverses provinces et villages, mentionnés dans la cédule, ainsi qu'on le verra plus bas.

1) En 428, extinction de la dynastie Arsacide d'Arménie. Toutefois ici il s'agit du partage de l'Arménie entre Maurice et Khosro-Parviz, à la suite duquel eut lieu l'installation de Jean III dans la partie échue aux Grecs; v. Hist. de Siounie, ch. XXIII, et Introduction, p. 47.

§ 37. Cédule donnée unanimement à Abraham, catholicos d'Arménie, par les Arméniens appartenant à l'empire grec, sous le règne de Maurice et sous l'autorité de Khosro, roi des rois de Perse.

«De la part de moi Abraham, catholicos d'Arménie, et de mes co-siégeants: Manasé, évêque de Basen, Kristaphor de Siounie[1]), Hohannès d'Amatounik, Grigor d'Antzévatsik, Sion de Goghthn, Aharon de Méhénounik, Nersès de Bznounik, Hohan de Caïgh[2]), Thaddéos d'Arhin; de nos princes: Ter Sembat, marzpan d'Hyrcanie, chef militaire des seigneurs, maître de fleuves et des plaines, et de Vrthanès docteur chef, ainsi que des autres princes et séculiers orthodoxes; étant présents[3]): Théodoros, évêque du bataillon Ephacan[4]), Stéphanos de Bagratounik, Mosès de Khorkhorounik, Kristaphor d'Apahounik, Nersès de Vanand, avec les abbés conventuels suivants: Abraham supérieur du couvent du catholicos, Samouel de St.-Rhiphsime, Babélas de Sourb-Hohannès, Khosro d'Ochacan, Avitian d'Eghivard, David d'Erivan, Ismaïl de Garhni, Gagic d'Aramonk, Hohannès d'Abaranik-d'Artavazd, Abas Ordiac et Abraham de Pharbi, Mikael d'Aghtsnik, Grigor de Saroudj, . . — de Coghmourd, Maïel d'un autre Arhidj, Hohannès d'Ardzaph, Simon de Tatanik, Samas de Bagranik, Housanès d'Aurhn, Iough de Ptghounik, et d'autres chefs de couvents et hiéromonaques, qui sont venus en votre présence et ont fait leur profession de piété.

«Ayant maudit, avec nos vénérables pères, tous les hérétiques: Arius, Macédon, Nestorius, Eutychès, le méchant concile de Chalcédoine et la lettre abominable de Léon, ils m'ont supplié de les mettre en communion avec l'église vraie du bercail de J.-C., ils m'ont déclaré à l'unanimité qu'ils garderaient avec une inébranlable fermeté, devant Dieu et nos pères spirituels, la confession établie et définie par les saints pères; qu'ils accepteraient avec soumission et accompliraient la pénitence imposée par nous; que s'il y avait quelque duplicité dans les paroles de l'un d'eux, ils le maudiraient spirituellement et corporellement, au nom de la Sainte-Trinité. Ils se sont donc soumis à une charge de pénitence, que nous avons levée, conformément à l'écrit. Cette cédule à été scellée en présence de toute l'assemblée, sous le témoignage de la Sainte-Trinité, à qui gloire dans les siècles. Amen!»

1) L'Hist, de Siounie, ch xxvi, p. 63, nomme Manasé et Kristaphor comme chefs de l'opposition faite d'abord à Abraham; puis, à la p 64, elle dit que Kristaphor mourut bientôt, après dix ans d'épiscopat, et eut pour successeur David; enfin *saint* Manasé assista au concile et participa aux résolutions qui seront bientôt mentionnées.

2) § 32, Hohan de Caïel. Il n'y a ici que neuf noms, au lieu de 10 et 11, § 30, 33: Abraham catholicos et Théodosé Mardpétacan manquent ici.

3) Je lis յառաջքի (au lieu de առաջքին) կացեալ.

4) Je n'ai aucun renseignement au sujet de ce bataillon.

§ 38. Encore au sujet du vartabied Vrthanès.

Je veux de nouveau revenir au vartabied Vrthanès, témoin de ce grand congrès spirituel de saints pères, réunis ensemble pour saper toutes les hérésies, pour renouveler la profession et exposition de la foi des saints pères de Nicée, de Constantinople, d'Éphèse, et qui transmirent et confirmèrent de nouveau la tradition venue jusqu'à eux, par une cédule écrite, où ils mirent leur coeur et leur sceau [1]), sous le témoignage et avec la sanction de la Sainte-Trinité; qui en même temps restaurèrent le trône de S. Grégoire, dont il était lui-même vicaire et trésorier. Dans le transport de sa joie, il loua le Dieu juste, le véritable auteur de ce bienfait, se prosterna à genoux, pour le bénir, comme la cause de ces biens, ainsi que le pontife Abraham, rénovateur du siége de S. Grégoire, et la sainte assemblée des saints pères, qui s'étaient unis avec eux d'opinions et de suffrages, ou plutôt qui, pensant et rivalisant avec eux, avaient de nouveau transmis à l'Arménie et confirmé leur tradition.

Il les bénit donc et fut béni par eux, comme bienveillant pour tous, aimé de tous. Après quoi il prit les trésors qui lui avaient été confiés par Mosès, catholicos d'Arménie, avant sa mort: d'abord le signe du salut, le signe divin et vivifiant, puis les reliques des Ss. apôtres, apportées de Rome par S. Grégoire, qui les avait reçues en don du pieux Constantin: le siége, le bâton de sainteté, les calices, les étoffes de la sainte table, les voiles, les boîtes à encens, les accessoires, les *cylindres* [2]); les cols du catholicos, en tissus de soie, ornés de perles et de pierreries, et les autres objets de prix, à l'usage des prêtres et des diacres; il compta et rangea, comme le prophète, les vêtements de lin, ceux bordés ou à fond de pourpre, ceux qui s'emploient en premier lieu ou plus tard; les autres tuniques brillantes, celles en tabis, richement ornées, celles en soie; les différents manteaux, de toutes nuances, couverts de bouquets variés, d'un travail élégant, et encore le vêtement précieux, dont notre roi Trdat avait fait présent à la maison de Dieu, pour le service divin, que nous avons vu de nos yeux. Après cela il apporta une quantité de livres, soit ecclésiastiques, soit de doctrine, et objets d'usage profane, dont il présenta la liste par écrit, et reçut la bénédiction du pontife, accompagnée des félicitations et remercîments de l'assemblée pour n'avoir laissé se perdre ni se détériorer quoi que ce soit durant tant d'années [3]), écoulées sans supérieur, lui étant simple vicaire; pour avoir, en tout et toujours, fait bonne justice; pour avoir réclamé en faveur du droit, défendu les gens spoliés, rendu justice aux orphelins, aimé les pauvres, suivant une autre parole, pratiqué la charité en aimant ses frères et les étrangers, et fait briller en lui la grâce de Dieu, pour l'honneur et la gloire de son nom.

---

1) զսիրտ և զմատանին; sur cette formule v. § 33, 34.

2) գլոց, mot qui manque dans les dictionnaires.

3) ամաց, et non ամսոց, «mois,» intervalle qui doit renfermer tant le vicariat de Vrthanès, du vivant de Mosès, que le temps écoulé depuis la mort de celui-ci.

§ 39. De la bénédiction de l'huile sainte; Abraham la bénit, à la demande des évêques, réunis auprès de lui.

Cependant toutes ces choses ayant été accomplies par Vrthanès, avec droiture et exactitude, on trouva bon de prier le pontife de bénir et de distribuer l'huile d'onction, ou le myron, au moyen de la quelle tous les fidèles orthodoxes reçoivent l'onction et la lumière du baptême dans la sainte coupelle, par l'eau et l'esprit. En effet, depuis la mort de Mosès, nul n'avait béni l'huile d'onction, et ce qu'il avait béni avait été distribué par Vrthanès, vicaire du siége Les préparatifs étaient faits pour réaliser ces dispositions, car depuis tant de mois[1]) écoulés entre la première réunion des évêques et la troisième, Vrthanès, aidé des serviteurs de l'église, avait fait la cérémonie de l'huile suivant le rite habituel en pareil cas. Le saints pères demandèrent au pontife de mener à fin cette oeuvre, ce qui fut exécuté avant leur séparation. On se rassembla pour le service de nuit, au chant des psaumes, des bénédictions et des hymnes spirituels, appropriés au mystère du jour; la nuit se passa tout entière en lectures convenables audit mystère, et le jour entier en veilles, jusqu'à l'accomplissement de la cérémonie, pour la gloire de Dieu. Le lendemain, le pontife distribua à tous l'huile de bénédiction, les bénit, fut béni par eux, après quoi ils se saluèrent réciproquement et s'en-retournèrent chacun dans son diocèse.

---

§ 40. Récit de ce qui eut lieu après cela.

Les choses ayant été réglées ainsi, nous avons fini le résumé de la solennité spirituelle relative à notre pontife et archipasteur Abraham, ainsi qu'à la confirmation de la foi et de la concorde entre les deux pays, grec et perse. Revenons donc à l'ordre de notre discours, et parlons de Mosès et de Kyron. Il n'est pas dit dans le livre des souvenirs, bien que nous ayons plus d'une fois indiqué le passage[2]), que Mosès, évêque de Gatchiank, fût venu à l'assemblée pour l'élection d'Abraham; en effet, il lui était survenu, dit-on, une maladie. Aussi écrivit-il à Abraham pour lui faire connaître sa triste position, les persécutions qu'il éprouvait de Kyron, les détails concernant Tsourtav; il le suppliait de le protéger contre Kyron, et reçut, dit-on, de Vrthanès, d'autres instructions.

1) *զայնքան աւուրս ամսոց* «tant de jours de mois» La première réunion avait eu lieu quelque temps après la mort de Mosès catholicos, arrivée en 593; une seconde se fit en 594, pour l'élection d'Abraham; la troisième après cette même élection.

2) Veut-il dire qu'il avait lu et relu le lieu où il aurait dû être fait mention de Mosès?

§ 11. Lettre de Mosès, évêque de Tsourtav, à Abraham, catholicos d'Arménie.

«A Ter Abraham, ami des saints, catholicos d'Arménie, de la part de l'indigne Mosès, bien des humbles prosternations, et surtout informations sur la bonne santé de votre sainteté.

«En apprenant la restauration du S. siége de Ter Grigor, dans la personne de votre splendeur, mon triste individu a été comblé de joie, car je souhaitais et espérais depuis longtemps apprendre que cela était réalisé par votre dévotion et énergie. Quand nous avons su que depuis votre enfance Dieu vous avait élu et donné à notre pays, dans ces temps difficiles, pour supérieur et docteur, nous nous sommes livré à la joie et à l'allégresse; car il est visible qu'à cause de vous Dieu a béni notre pays d'Arménie; que le fondement de tout bien, pour notre patrie, se trouve dans les honneurs et dans les éloges à vous décernés par les souverains; qu'en outre le réveil de la sainte église est le signal de la restauration de la prospérité des deux pays, par leur réunion, au double point de vue, spirituel et matériel. Comme donc c'est votre sainteté qui a posé ce fondement, nous espérons que la miséricorde de Jésus, le Christ divin, achévera l'oeuvre d'amélioration. Je me suis hâté d'informer votre sainteté de ma maladie, comme les malades montrent leurs plaies à d'habiles médecins et leur demandent la santé. Nous vous supplions aussi de venir au secours de l'église du Christ, où Kyron était autrefois votre coréligionaire et disciple, et qui maintenant est malade et souffrante; afin que d'abord par vos prières, par l'influence de votre doctrine et par l'assistance de vos glorieux princes, vous tâchiez de ramener la communauté, contrariante et révoltée contre la loi, et de la faire rentrer au bercail d'un même pasteur. Efforçons-nous encore de procurer le bien public, de l'augmenter autant que possible, à l'exemple du vénérable Moïse et de S. Paul, dont le premier demandait instamment d'être éliminé du livre de vie, sans obtenir la rémission de ses propres fautes, et l'autre disait: «Je demandais dans mes prières d'être maudit du Christ, pour mes frères et compatriotes selon la chair;» aussi l'éclat de sa vertu s'est-il répandu par la prédication dans tout l'univers. En prenant leurs actes pour modèles et en les imitant, puissiez-vous vous glorifier dans le Christ et dire: «Le Seigneur m'a fait la grâce de prêcher depuis l'Ibérie jusqu'à l'Aghovanie, la grandeur inconnue des gloires du Christ, de gagner tant de nations et de lui en faire l'offrande.» Aussi aurez-vous le bonheur d'entendre l'invitation: «Viens, bon et loyal serviteur, avec tes auxiliaires de bonne volonté, avec la troupe que tu as sauvée; entre dans la joie de ton maître, comme tes prédécesseurs, amis de mon nom.» Si vous vous intéressez à mon indignité, adressez-vous au vartabied Vrthanès-Kerthogh, qui vous renseignera. Ma malheureuse personne et mon pays égaré s'abandonnent à votre sainteté. Portez-vous bien, dans le Seigneur.»

---

§ 42. Abraham catholicos d'Arménie, répond à Mosès, évêque de Tsourtav.

«A l'évêque Ter Mosès, ami des saints, de la part d'Abraham, catholicos contre sa volonté, salut dans le Seigneur.

«J'ai vu la lettre de félicitation de votre sainteté, remplie de louanges pour les miséricordes du Seigneur; car c'est grâce à une abondante bénédiction qu'à notre faiblesse et, doit-on dire, à notre insuffisance, il a été accordé de distribuer la grâce à tous et de la répartir à votre sainteté. Quant à soulever le redoutable fardeau, dont je n'avais pas l'idée, je ne sais comment j'ai pu m'en charger, et me soumettre à l'unanimité de la masse du peuple: c'est un effet de la miséricorde divine et de vos saintes prières.

«Je supplie donc votre sainteté de conjurer incessamment le Dieu tout-puissant de me donner la force d'accomplir son bon plaisir et de faire éclater sa Providence à l'endroit de mon pays, comme aussi de l'Ibérie et de l'Aghovanie; de faire briller la vraie foi du Christ, par l'entremise de notre bassesse, et de me bénir grâce à votre sainteté. N'hésitez pas à venir ici pour Pâques, car ce sera pour le peuple une grande joie et une cause de progrès pour l'oeuvre spirituelle du moment, pour Kyron et pour l'Ibérie. Je m'empresse, pendant que Ter Sembat est ici, de mener d'une façon quelconque cette affaire à bonne fin, par mes ordres et par mes lettres, avec la grâce de J.-C. notre Dieu. Portez-vous bien.»

---

§ 43. Pourquoi Ter Mosès, évêque de Tsourtav, n'avait pas assisté à l'assemblée pour l'élection d'Abraham.

La première lettre de Mosès, évêque de Tsourtav, à Abraham, fut écrite après un intervalle de huit mois[1]), parce qu'il était tombé malade et près de mourir en ce temps-là, dit-on: il n'avait donc pu ni assister à l'assemblée, ni faire connaître sa maladie et les persécutions de Kyron. D'ailleurs il avait été précédemment encouragé par Vrthanès, qui lui avait fait espérer son assistance, et lui avait en effet répondu à cette intention: «Dans ces jours on veut installer un catholicos, qui s'occupera de vous, et nous vous seconderons jusqu'à parfaite conclusion de l'oeuvre.» Mais lorsque Abraham eut lu la lettre de Mosès et pris quelque connaissance de ce qui s'était écrit au sujet de Kyron et des Ibériens, alors Vrthanès commença à raconter au catholicos ce qu'avait fait Kyron, et le mit au courant des choses, par écrit et de vive voix: d'abord des lettres du catholicos Mosès à Kyron, au sujet de l'évêque khoujic, ensuite des persécutions et mauvais traitements de Kyron à l'égard de l'évêque Mosès, puis de ses propres lettres à Kyron, aux princes du pays et à l'évêque Pétros; du défaut de réponse, puis des repliques de Kyron, non écrites, mais très ver-

1) Depuis l'élection du catholicos, donc en décembre 594.

beuses et accompagnées de menaces; des courtes réponses faites par les nobles et adressées par écrit à Vrthanès, des égards témoignés par Kyron à l'empereur, de son orgueil, de ses menaces du côté du patriarche de Jérusalem, enfin de tout en détail.

Ayant entendu ceci de Vrthanès-Kerthogh, le catholicos fut très étonné et se prit à réfléchir en lui-même de quelle manière il gagnerait Kyron et le pays, par quel procédé il triompherait de cet arrogant personnage. Il écrivit donc, dans sa réponse à l'évêque Mosès, qu'il eût à venir, sans excuse ni délai, à la sainte église: «Car, disait-il, beaucoup s'en rejouiront, et votre activité spirituelle est connue. D'ailleurs, Ter Sembat étant ici, nous avons hâte de terminer l'affaire d'une manière quelconque.» Ce qu'il dit «de venir pour Pâques[1],» c'était la Pâque qui suivit l'avènement d'Abraham au siége patriarcal; quant aux mots «Sembat est ici,» on croit qu'il se disposait à partir pour l'Hyrcanie, dont il était commandant et marzpan.

Ainsi, dans sa première lettre à Abraham catholicos, Mosès le pressait fort de venir en tout à son aide, comme on l'a dit, se plaignait longuement de Kyron, faisait connaître ses raisons d'espérer et ses vues pour l'affaire en question, s'il était possible de s'en tirer. Les soucis et souffrances qu'il éprouvait lui donnaient fort à penser: d'abord c'était son expulsion, pour la cause de Dieu, il est vrai; puis son diocèse était sans chef et pouvait bien tomber entre les mains d'un étranger, tel que Kyron, opposé à la volonté de Dieu; en troisième lieu, c'était la damnation et l'impénitence de Kyron. Aussi insistait-il vivement dans sa lettre pour que le catholicos l'assistât de ses prières, qu'il envoyât ses lettres à Kyron par une personne de confiance «afin qu'il pût se relever avant d'être finalement tombé.» Quant à lui-même et à son pays, il voulait que l'on prît en considération cette double souffrance. C'est ainsi que commença la correspondance d'Abraham avec Kyron, correspondance où tout est mentionné en détail, et qui était transmise régulièrement par un envoyé.

---

§ 44. Première lettre du catholicos d'Arménie à Kyron, catholicos d'Ibérie, par l'entremise de l'évêque Pétros et d'autres nobles, écrite à la demande de l'évêque Mosès.

«A vous Ter Kyron, ami des saints, catholicos d'Ibérie, et aux autres évêques vos suffragants, de la part d'Abraham catholicos et de mes autres évêques, salut dans le Seigneur.

«Mon vénérable pontife Mosès vous a blâmé précédemment, par écrit, d'être indûment en communion avec certaines gens, et vous aviez, par écrit et par l'entremise de votre messager, pris l'engagement de ne vous écarter ni de la foi, ni de la communion de

1) En 595, Pâque tombait le 3 A, en 596 le 22 A, en 597 le 14 A.

notre pays. Or il m'est parvenu une très fâchense et pénible nouvelle; l'église de Tsourtav conservait l'unité de foi et des rapports solides d'hospitalité entre les deux pays, en sorte que nos besoins matériels et nos communications spirituelles trouvaient leur satisfaction, et qu'on se portait avec joie, d'ici à la croix de Mtzkhétha, delà à la sainte église patriarcale. Maintenant l'évêque de l'église de Tsourtav a été expulsé. Pourquoi ordonnez-vous la profession de foi de l'église orthodoxe, tandis que vous défendez et rejetez, car j'entends dire qu'il en est ainsi, l'office, en langue maternelle, institué par sainte Chouchanic [1])? Une pareille démarche de votre part m'a semblé mortellement exorbitante. Sans doute, au temps du roi des rois Cavat, il se fit un examen sérieux de notre pays et de celui des Grecs, qui avaient admis le concile de Chalcédoine et la lettre de Léon [2]); les vartabieds et princes de notre pays et du vôtre abandonnèrent la communion des Grecs, et l'instrument écrit de leur union se conserve chez nous jusqu'à ce jour. Maintenant vous ne devez pas établir une ligne de séparation entre nos pays, les écarter de l'amitié et des rapports matériels d'affection réciproque, ni de la communion spirituelle, en sorte que personne ne vienne plus prier d'ici à votre sainte croix, delà au catholicat. Si quelque chef militaire [3]) était cause d'un pareil déchirement et dissension, votre devoir serait de l'en empêcher et de ramener la paix, par des voies de douceur; si au contraire c'est vous qui causez un tel dissentiment entre les deux pays, qui pourra supporter une telle affliction?

«Nous voulions vous envoyer des évêques et des vartabieds, pour vous faire connaître les mauvais effets de l'hérésie de Chalcédoine, et de la lettre de Léon, ainsi que l'abominable religion et les moeurs impures de ces gens, qui, en pénétrant dans notre pays, ont fait expulser l'évêque Mosès, ami de la sainteté; mais pour le moment nous avons jugé convenable et à-propos de provoquer de votre part une réponse écrite, par l'entremise de votre évêque Pétros et de vos honorables nobles, parce que certaines choses ont excité notre méfiance. Comment en effet rechercher la concorde avec un royaume étranger, quand on est sujet du roi des rois, et éliminer les indigènes? ce serait trop pénible. Portez-vous bien dans le Seigneur. Puissent votre réponse écrite et vos compliments nous arriver conformes au bon plaisir de Dieu, qui est la source de la concorde!»

---

1) Cette sainte avait, à ce qu'il parait, réglé, que la liturgie de Tsourtav se ferait en arménien, langue alors dominante à Tsourtav: du moins c'est ainsi que le P. Tchamitch interprète ce passage, t. II, p. 303.

2) Ceci a trait au concile tenu en 491, à Vagharchabat, sous le catholicos arménien Babgen, pour examiner les doctrines de Chalcédoine, soi-disant favorables aux hérésies de Nestorius et d'autres, et la lettre du pape Léon, dont il a été si souvent question chez Oukhtanès. Inutile de dire que les décisions de ce concile avaient été défavorables et à celui de Chalcédoine et à la lettre dont il s'agit.

3) զինուորաց, c'est le mot que nous avons traduit par «chef militaire,» dans les titres de Sembat, § 32, sqq. Un pareil sens est compris virtuellement dans celui de «soldat, guerrier.»

§ 45. Réponse à la première lettre de Ter Abraham, catholicos d'Arménie, par Kyron, catholicos des Ibériens.

«A vous, mon seigneur Abraham, ami des saints, catholicos d'Arménie, et à tous vos suffragants, de la part de Kyron, catholicos d'Ibérie, humble prosternation et salut affectueux, et encore de la part de tous les évêques mes suffragants, humble salutation à vous et bénédiction de la sainte croix.

«Je me suis grandement réjoui de la lettre qne vous m'avez écrite, et j'ai loué Dieu de ce qne mon seigneur a été honoré de l'héritage du saint siége du vénérable S. Grégoire et m'a envoyé ses compliments. Quant à ce que vous m'écrivez, qne «précédemment notre pontife Mosès vous avait engagé à ne pas communiqner avec des gens réprouvés par la loi,» à moi il m'avait écrit au sujet d'nu Khoujic, mais uullement snr des matières de dogme. J'ai donc délibéré aves mes évêqnes et avec l'aristocratie dn pays, et décidé de ne pas rejeter ceux qui viennent à résipiscence et à pénitence de leurs hérésies en matière de foi. Toutefois, ayant sn qu'ils étaient revenus à leur fange de méchanceté, nous les avons maudits et rejetés de l'église, en sorte qne maintenant nnl ne peut lenr donner le salnt. Quant à ce que vous écrivez de la paix spirituelle et de l'affection matérielle, pour l'église de Tsourtav, elle règne entre les deux pays. Maintenant «l'évêque a été chassé en vue de l'orthodoxie, et la liturgie en langue maternelle est suspendue;» or notre liturgie n'est pas suspendue, mais un évêque ibérien, qui a l'intelligence de l'ibérien, fait le service dans les deux langues. Quant à l'évêque expulsé de Tsourtav, ses oeuvres montrent s'il suivait l'orthodoxie ou une autre voie. Je ne l'ai pas expulsé, mais invité à venir près de moi, pour l'admonester. Lui, il a quitté son église et est parti nuitamment, à la dérobée. En ce qui concerne la foi, le concile et la lettre — de Léon — et encore, que «le roi des rois s'accorderait avec ses sujets étrangers et rejetterait les indigènes[1]),» nos pères et les vôtres étaient sous la domination du roi des rois, et suivaient la foi de Jérusalem, comme vous et nous. Le roi des rois est maître du pays des Grecs et des Ariens, et les deux pays ne forment pas, comme vous le dites, deux empires[2]). Que Dieu glorifie l'empereur, comme il m'a glorifié moi-même. Qnant à ce que vous dites, avoir eu l'intention d'envoyer des évêques et des vartabieds, pour nous instruire, envoyez-en si vous voulez, qu'ils viennent. Je devrais partir, aller prier dans la sainte église et recevoir votre bénédiction, ou vous expédier un de mes disciples, qui m'apporterait le salut de votre sainteté; mais des circonstances défavorables et les maux du pays nous en ont empêché. Portez-vous bieu, mon seigneur, dans le Christ divin.»

---

1) V. Sup. § 44, versus finem.

2) L'auteur veut-il dire que l'Ibérie, autrefois soumise aux Grecs, l'est maintenant aux Perses? Néanmoins on verra plus bas que Kyron avait résolu de recourir à l'assistance des Grecs et du patriarche de Jérusalem.

§ 46. Ce qui arriva après les lettres d'Abraham et de Kyron.

Ayant vu la réponse de Kyron à sa lettre, Abraham, catholicos d'Arménie, comprit la fourberie et la crasse méchanceté, c'est-à-dire la secrète perfidie, à l'égard du concile impie de Chalcédoine, qu'il avait tenue cachée jusque-là, et que ce mauvais avait peu-à-peu laissé percer; il connut ses moeurs et le progrès de son aveuglement, pareil alors à celui des Israélites. Tel qu'un homme atteint d'un mal datant de loin, que l'on dispose sur un lit, et qui dès la première déclaration du mal, semble être près de la mort, tel parut Kyron, en répondant comme il l'avait fait à Mosès catholicos. «J'ai trouvé juste, dit-il, moi et mes conseillers, de ne pas écarter ceux qui viennent à résipiscence.» Puis, quant à l'expulsion de l'évêque de Tsourtav: «Ce sont ses oeuvres qui l'ont expulsé;» puis: «Mes pères et les vôtres étaient sous la domination du roi des rois, avec la foi de Jérusalem, et le roi des rois est le maître du pays des Horhoms et des Ariens;» il dit tout cela comme s'il s'en faisait gloire, et peu-à-peu il fait voir la secrète méchanceté de ses paroles. Dans sa seconde lettre[1]), au contraire, il découvre un peu l'hostilité de ses sentiments. «Ce que vous m'avez écrit, dit-il, par forme de récrimination, nous l'avons lu; mais nous laissons de côté cette polémique, car Dieu nous invite à la paix, et ce n'est pas notre profit que nous cherchons, mais le salut de la masse. Ne tirez pas vanité du nom respectable de Jérusalem, d'où plusieurs ont porté atteinte à la gloire de Dieu, en semant diverses hérésies et les introduisant dans l'église, qui vous restent, et dont vous vous vantez aujourd'hui. Ne prônez pas trop, que la foi a pris naissance à Jérusalem, et ne dites pas: «Nous sommes d'accord avec elle;» car nous savons que c'est nous seuls qui avons la foi de Jérusalem, tandis que vous et d'autres, ainsi que les habitants de cette ville, vous avez varié, et nous non.»

En vain le catholicos lui résista-t-il longtemps dans ses lettres, Kyron ne se laissa pas instruire; car il était sans droiture, alerte à la riposte, paresseux pour le bien et prêt à toute espèce de mal, et ne s'occupait nullement du bien de personne, ni du sien, ni du prochain. Ignorant de la justice de Dieu, il voulait faire prévaloir son avis; il ne connaissait pas les écritures ni la puissance divine. Car les écritures, inspirées de Dieu pour notre profit, nous apprennent incessamment à chercher ce qui est utile pour nous et pour le prochain, à suivre la voix de la paix, à ne pas nous lancer dans le vice; car c'est un mal commun, que la disposition à mal faire et à temporiser à l'égard de la vertu. Tels et plus sérieux étaient les avis et les objections à lui adressés par Mosès, catholicos d'Arménie, et par Vrthanès-Kerthogh, sans que ni l'un ni l'autre réussissent à le sauver, sans qu'aucune parole de douceur excitât en lui des pensées de soumission: bien au contraire, il s'entêtait dans son antagonisme.

Abraham écrivit donc à Kyron une seconde lettre, ne respirant que l'affliction, sans

1) Au § suivant toute cette tirade va être inscrite dans la seconde lettre d'Abraham à Kyron, comme venant d'Abraham même.

autre but que de ne pas provoquer de son temps une querelle. «N'agissez pas ainsi, lui disait-il, mais faites en sorte de ne pas être une cause de trouble et de discorde entre les deux pays.»

---

§ 47. Seconde lettre d'Abraham, catholicos d'Arménie, à Kyron, catholicos d'Ibérie.

«Nous avons reçu votre lettre de félicitation et avons vu que vous vous êtes fort réjoui de la rénovation du S. siége de S. Grégoire, et qu'en même temps vous avez béni notre indignité et loué Dieu. Dieu vous récompense pour cela! Quant aux répliques et objections de votre lettre, que nous avons lues aussi, nous laisserons de côté la polémique de votre réponse et vos discussions; nous les écarterons, pour ne nous occuper que de la paix et de l'accord dans la foi nationale. Nous[1]) ne cherchons point de profit personnel, mais l'avantage et le salut de la masse. Ne tirez pas vanité seulement du nom illustre et vénéré de la sainte ville de Jérusalem, que l'on a dépouillée de la gloire divine, en lui enlevant la foi apostolique, pour semer de nombreuses variétés d'hérésies, quoique vous écriviez maintenant que S. Grégoire, nos pères et les vôtres, tenaient la foi de Jérusalem, «la même que nous tenons.» Examinez bien et voyez que vous et les autres habitants de la sainte ville, vous avez varié à cet égard et n'avez plus la même foi. Nous autres, au contraire, pour le moment, nous tenons celle dont on dit: «qu'elle est sortie de Sion; que la loi et la parole divine viennent de Jérusalem,» où est né notre Sauveur le Christ, le Verbe divin, et nous ne blasphémons pas, avec l'abominable concile de Chalcédoine et la maudite lettre de Léon, répandue autrefois par un certain Hobnagh — Juvénal[2]) — soi-disant évêque, qui a souillé la sainte ville de Jérusalem, l'oeuvre de Dieu, et bouleversé toutes les institutions apostoliques. Cette folie s'est insinuée dans notre pays, ainsi que je l'ai écrit précédemment, au temps de Babgen, catholicos d'Arménie, et de Gabriel, catholicos d'Ibérie[3]). Des évêques et des nobles se sont entendus pour l'anathématiser et ont refusé de s'entendre avec ceux qui glorifiaient le concile et la lettre judaïque; l'écrit s'en conserve chez nous. Je vous supplie maintenant de ne pas sympathiser avec les renégats, afin de ne pas être puni avec eux, ni tomber dans la malédiction des pères et hériter de la géhenne. Adressez-moi donc une parole d'union, indiquez-moi un lieu, dans vos limites ou dans les miennes, où nous nous verrons après la Pâque. Vous apprendrez le reste de l'évêque Pétros.»

1) Depuis ici jusqu'à «... nous tenons,» le passage tout entier est donné dans le § précédent, comme extrait de la seconde lettre de Kyron.

2) Ce Juvénal, qui siégea à Jérusalem 428—458, était un adhérent décidé du concile de Chalcédoine, auquel un moine nommé Théodose fit une telle opposition, que le patriarche fut obligé de s'enfuir à CP. Il rentra dans son siége en 453, et mourut laissant une grande réputation de doctrine et de sainteté.

3) Catholicos arménien, comme Kyron, car il n'est pas mentionné dans les Annales géorgiennes.

---

§ 48. Réponse à la seconde lettre d'Abraham, catholicos d'Arménie, par Kyron, catholicos d'Arménie.

«J'ai compris votre lettre. Quoique vous le sachiez très bien, mon seigneur, je dois vous rappeler qu'avant vous cette sainte église et ses vartabieds vivaient en paix et de bon accord, n'ayant qu'une même foi et organisation. De son vivant Mosès m'a écrit, ainsi que vous le dites dans votre première lettre. «Vous ne devez pas communiquer avec un Khoujic.» Convaincu que cela était juste, je me suis séparé de lui. Quant à Mosès, évêque de Tsourtav, il devait dire, quand nous avons voulu le faire évêque: «Je ne reçois pas votre bénédiction, parce que vous n'êtes pas croyant orthodoxe.» Après s'être laissé bénir par moi, doit-il donc me soumettre à examen, comme si j'avais changé de foi depuis lors? Il y a eu autrefois, depuis Ste. Chouchanic, des évêques de Tsourtav: Aphots[1]), Garhnic, Sahac, Eghia, Hoab, Hohan, Stéphannos, Esaï, Samouel, un autre Stéphannos, Hohannès et d'autres; sous pas un seul il ne s'est élevé de dissentiment entre les deux pays; pourquoi y en a-t-il maintenant? Je ne le sais pas.»

---

§ 49. Ce qui arriva après la seconde lettre d'Abraham et la réponse de Kyron.

Or dans ces lettres, adressées à Kyron, Abraham avait attiré son attention sur l'orthodoxie dans les temps anciens, sur l'opposition faite par les kakodoxes, sur l'hostilité, spécialement celle qui eut lieu autrefois à Jérusalem, au temps d'Hobnagh, cet évêque à l'intelligence mauvaise. «Celui-ci, dit-on, d'abord orthodoxe, puis devenu kakodoxe, comme Kyron, ayant l'intelligence et la compréhension mauvaises, répandit la semence de blasphême, de l'hérésie judaïque, qui s'était glissée dans le concile de Chalcédoine et dans l'abominable lettre de Léon. Il parlait encore d'autres événements, du temps de Babgen, catholicos d'Arménie, et de Gabriel d'Ibérie; puis du concile tenu[2]), pour ramener la concorde, par les évêques et nobles ci-dessus mentionnés, enfin des événements contemporains. Après quoi il en venait aux prières, aux admonestations, pour qu'il suivit une conduite digne des anciens pères; enfin il le priait de fixer le temps et le lieu d'une rencontre, où il pourrait peut-être, de bouche à oreille, le guérir par ses paroles et verser un baume salutaire sur les plaies qu'il s'était faites lui-même.

Sous la pression du messager, Kyron avoua l'ancienne concorde existant entre les

1) Aphots, Aphot ou Phot, était évêque de Tsourtav. lors du martyre de Sᵉ Chouchanic, en 458: il est mentionné dans les Actes de la sainte, en géorgien; Add. et écl. p. 7.

2) En 491, à Vagharchabat.

deux pays et l'alliance cimentée par un écrit des pères arméniens et ibériens antérieurs. En ce qui concerne le vénérable évêque de Tsourtav: «Pourquoi s'est-il mis à m'examiner?» disait-il. Puis il passait en revue les évêques de ce pays, depuis sainte Chouchanic jusqu'à lui, et les événements ultérieurs, qui seront plus tard mis en lumière. Puis il traitait des choses arrivées sous le catholicos Mosès, quand Kyron commença à se déguiser et à écrire des réponses hypocrites.

Pour le moment, quoique de temps en temps il laissât supposer qu'il viendrait, cependant il s'enfuyait au plus loin; mais je n'omettrai pas ses réponses à Vrthanès, quoique empreintes de méchanceté, comme il le dit dans sa lettre à Mosès, évêque de Tsourtav. Quoique je n'aie pas trouvé de réponse de la lettre à Kyron, aux princes du pays et à Pétros, toutefois elle est indiquée par la correspondance de Mosès et de Vrthanès, qui avaient appris quelque chose du jeune envoyé de Mosès, et par quelques lettres qu'ils adressèrent aux nobles. Cette réponse n'était pas, par sa teneur, digne d'entrer dans notre ouvrage: «car, est-il dit[1]), Kyron ne fit pas de réponse convenable et ne chargea personne d'en faire, tant la colère le dominait.» Comme un malade, en proie à la douleur, blémit et ne songe pas aux moyens de se guérir, tel était Kyron. Abraham lui écrivit donc de nouveau sur un ton tendre et affectueux; néanmoins Kyron ne devait pas prêter l'oreille à ses paroles.

---

§ 50. Troisième lettre de Ter Abraham, catholicos d'Arménie, à Kyron, catholicos d'Ibérie.

«Que faisons-nous, respectable frère, des divins commandements, de la voix qui proclame incessamment: «Soyez attentifs à l'égard du troupeau que vous a confié l'Esprit-Saint, faites paître les communautés du Seigneur sauvées par son sang vénérable, et en disant que vous rendrez compte pour elles?» et nous, au contraire, nous sommes lâches et mous.

«On vous a écrit par trois fois: «Toute affaire sera décidée par deux ou trois témoins.» Il est encore écrit: «Faites toute sorte de choses, accueillez le bien et éloignez-vous du mal;» et encore: «Fortifiez-vous mutuellement et examinez-vous les uns les autres; que la prééminence de l'un complète le défaut de l'autre.» Maintenant, mon père spirituel, ne négligez pas de renouveler entre les deux nations l'affection et la doctrine, pris d'une même source, où elles ont puisé la lumière de la vie, suivant l'enseignement des prophètes et des apôtres, qui ont semé chez nous en commun la religion orthodoxe: ce sont d'abord

1) V. § 24.

S. Grégoire, puis S. Machtots. Nous devons donc y persévérer jusqu'à la venue de Notre-Seigneur J.-C., et il faut nous préserver de pensées fausses. En effet les apôtres et ceux qui, d'après eux, prêchèrent la vérité, nous ont appris à baptiser au nom de la Sainte-Trinité, suivant la parole du Verbe-Sauveur; ont proclamé que, de la Trinité, le Fils s'est incarné; qu'il était, et qu'il est un et même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, et disent qu'en conséquence nous avons un seul Seigneur, Jésus-Christ, et encore, que le Christ est Dieu, au-dessus de tout, et béni dans les siècles; Amen. C'est ce qu'ont proclamé beaucoup d'apôtres et de prophètes, depuis Moïse jusqu'à Jean-Baptiste, témoignant de ce dont ils avaient eu la préscience. Cependant l'apôtre rappelle qu'il était un vrai homme, en disant: «C'est par un homme qu'a été opérée la résurrection des morts,» et encore : «Le second homme, le Seigneur venu des cieux;» ce que les apôtres disent, non de sa nature, mais parce qu'il est homme par le corps qu'il a pris dans le sein de la Sainte-Vierge, Mère de Dieu, n'étant pas tantôt Dieu, tantôt homme; Dieu nous préserve de proclamer une telle chose!

«C'est ainsi que les vénérables pères réunis à Nicée nous ont enseigné la doctrine apostolique: «Croyez, disent-ils, en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre; en un seul Seigneur J.-C.» Ils n'ont pas dit «en deux natures, en deux Fils,» mais en un seul Seigneur J.-C., engendré du Père, d'une manière ineffable, incarné lui-même de la Sainte-Vierge, fait homme, crucifié, enseveli, ressuscité, enlevé aux cieux. qui viendra juger, dont la royauté n'a pas de fin; en un S.-Esprit, par lequel les prophètes et apôtres ont parlé.» Cette foi de l'église de Dieu commence aux apôtres, et c'est par elle que s'élévera l'assemblée de la Jérusalem supérieure. Quant à l'affreux concile de Chalcédoine, en opposition aux saints apôtres et au S. concile de Nicée, il proclame qu'on doit dire deux natures en J.-C., il trompe les esprits simples et, au lieu de la Sainte-Trinité, il prêche un quatuor. «C'est ainsi, dit la maudite lettre de Léon, qu'il convient de parler du Christ divin, qu'il a l'apparence d'une double nature, par la réunion de deux êtres en un; agissant tantôt comme il est propre à Dieu, tantôt comme c'est le propre de l'homme,» et beaucoup d'autres sornettes, qui ne sont que des altérations de la divinité.

«Si donc vous n'avez en rien dévié de notre foi, ainsi que vous l'avez écrit à plusieurs reprises, en accueillant le maudit concile de Chalcédoine, anathématisez aussi l'abominable lettre de Léon, comme le faisait votre vénérable prédécesseur Gabriel, catholicos d'Ibérie, d'accord avec nos vénérables frères et de l'assentiment de ses évêques suffragants, dont voici les noms; lui-même Gabriel, évêque de Mzkhétha; Paghden, évêque de la maison royale; Eghipas, évêque d'Asouréaghé; Samouel Timouel; David, évêque de Moghni; Hacob de Srtav, Stéphannos de Rhouzthav, Sahac de Tiflis, Eghadès de Manglis, Enès Taronel, Evginès de Samthav, Hoseph Adounel, Hohan de Sarhousth; un autre Hohannès, de Coumourd, Dazar Phoghcdnel, Théodose de Porth, Zakaria de Karhtha, Phocas d'Astermiough, Isahac de Hnarakert, Mosês de Tars, Estengès de Khorzan. Ces vénérables évêques de votre pays se rencontrèrent en Arménie avec ceux d'Aghovanie et de Siounie, au temps

du catholicos arménien Babgen, dans un concile, où ils anathématisèrent de concert celui de Chalcédoine, la lettre de Léon et Parsam[1]) — Bardzouma.

«Vous nous avez encore écrit une et deux fois: «Vous aussi, précédemment, vous teniez la foi de Jérusalem;» maintenant encore nous tenons celle qui a été proclamée autrefois par les apôtres, comme il est écrit: «La foi sort de Sion;» c'est à savoir les apôtres, dans le cénacle; la Parole de Dieu, qui est dans Jérusalem, qui est le Verbe, le Christ divin. Nous conservons ce qu'ils nous ont enseigné, et nous le conserverons toujours, jusque dans l'éternité; nous engageons les autres à ne pas en dévier, à ne pas enseigner autre chose. C'est ce que savait l'apôtre Paul, disant: «Je m'étonne que vous vous détourniez tout d'un coup vers un Évangile étranger, car il n'y en a pas d'autre; sans songer, ajoute-t-il, que si nous ou des anges nous prêchions un Évangile différent de celui que nous avons annoncé, nous serions anathème.» Pour moi, je répète ce qu'ont proclamé les apôtres. Quant à l'évêque de Tsourtav, vous écrivez: «S'il ne nous reconnaissait pas pour orthodoxe, il ne devait pas se faire bénir par nous.» Or il a attesté ceci avec serment: «Nous ne savions rien, mais depuis le sacre nous avons su la chose.» Il me paraît très digne de foi qu'il ne supposait pas un tel piége de la part d'orthodoxes; car le vénérable Mosès, notre prédécesseur sur le trône apostolique, n'a pas écrit que vous ne fussiez pas orthodoxe, mais seulement: «Pourquoi communiquez-vous avec les non-orthodoxes?»

«Faites-moi donc une réponse nette sur ce point: acceptez-vous réellement le maudit concile de Chalcédoine et la lettre de Léon? Si la volonté de Dieu est que vous ayez des sentiments de concorde, fixez un temps et un lieu où nous nous réunirons amicalement, Dieu aidant, sur le reste l'évêque Pétros vous renseignera.»

---

1) Mit. զպռսմամն; il faut lire պռսամ Prhsam, nom altéré de ce Borsouma, évêque de Nisibe, célèbre au temps de Péroz. V. Mkhithar d'Aïrivank, p. 69; Mik. Asori, tr. frans. p. 234—237.

Paul de Taron, adversaire exalté du concile de Chalcédoine, dont l'ouvrage — inconnu de moi — a été imprimé à C. P. en 1752, parle seulement de 15 évêques ibériens, outre le métropolitain Gabriel, ayant assisté au concile de Vagharchabat, sous le catholicos Babgen, en 491 (Tcham. II, 491), tandis que la lettre d'Abraham en nomme 21, dont la détermination n'est pas sans difficulté, car on ne trouve pas ailleurs cette liste.

On reconnaît au premier coup-d'oeil:

Gabriel, évêque de Mtzkhétha;
Paghden — de la maison royale (d'Ibérie);
Samouel Timouel — de Thmogwi, Thmogwel;
David, év. de Moghni;
Stéphannos, de Rousthav;
Sahac, de Tiflis;
Eghadès, de Manglik — Manglis;
Ewginès, de Samthav — Samthawis;
Hoseph, Adonnei — d'Aténi?
Hohannès de Coumourd — Coumourdo;
Isaac, d'Hnarakert;
Estngès de Korzan — Khortzen.
Encore 3, ceux de Moghni, d'Hnarakert et de Korzan, sont-ils réellement et purement arméniens.

Pour les neuf autres, les noms de leurs évêchés sont tellement désignés que je renonce à préciser:

Asouriagh — Atsqour?
Srtav, ne saurait être Tsourtav; v. § 48, versus finem.
Taronel — de Thor, de Taron?
Sarbousth?
Phoghcdnel.
Phorth — Poti?
Karhtha?
Astermiough?
Tars?

§ 51. Réponse à la troisième lettre d'Abraham, catholicos d'Arménie, par Kyron.

«A Ter Abraham, ami des saints et de la vérité, catholicos d'Arménie; de la part de Kyron, catholicos d'Ibérie, humble et affectueuse salutation.

«Voici que j'adresse à votre sainteté une troisième lettre. Si vous voulez examiner et connaître ma foi, j'ai fait traduire et ordonné de vous porter le livre des quatre conciles, d'après lesquels se conduisent les Grecs; dans Ste-Anastase[1]) et à Ste-Sion l'on prêche la même chose. Que vous le vouliez ou ne le vouliez pas, telle est ma foi. Quant au reste, à vos compliments, aux autres sujets contenus dans votre message, aux sentiments d'affection, nous l'acceptons. Toutefois n'entamez pas là-dessus d'autre discussion, ne prenez pas cette peine, sans quoi vous n'aurez pas de réponse. Si vous voulez maintenir la paix et l'affection, je suis prêt à vivre dans la concorde avec vous, comme y vivaient mes pères et les vôtres. Si au contraire vous avez d'autres vues, ne prenez pas la peine inutile de m'écrire désormais sur ces sujets. Qu'il m'arrive, par hazard ou non, de passer en voyageant par l'Arménie, il n'en sera rien de plus.»

52. Ce qu'il advint de Kyron, après sa troisième réponse.

Telle fut l'insolente réponse de Kyron à Abraham. Jusqu'à ce jour il y avait espoir de le redresser, par voie d'admonestation; désormais il fallait de l'énergie contre un homme destiné à se perdre, et qui, dans sa seconde lettre, se jetait avec tant d'ardeur dans la polémique. N'ayant pas mentionné la chose en son lieu, parce que nous trouvions suffisant de donner son indigne réponse, nous y revenons maintenant, pour réfuter ses objections, parce qu'il se mettait en contradiction avec lui-même. Sur la pression du messager, il avoue la vérité: «Plusieurs évêques soit arméniens, soit ibériens, dit-il, instruits en Arménie et savants docteurs, ont vécu en bonne intelligence et se sont communiqué leur doctrine; on allait assister à la liturgie de sainte Chouchanic, on venait prier à Mtzkhétha, on était en communion de foi.» et encore «ceux qui se rendaient d'ici là-bas, à la sainte église patriarcale et à bien d'autres, pour prier, en agissaient de même et communiaient ensemble, sans arrière-pensée, au corps et au sang de J.-C., suivant la règle de la foi et de la charité. La concorde régnait entre Arméniens et Ibériens, dans toute la juridiction de saint Grégoire; tous unis à la foi de Jérusalem, ils n'étaient nullement dans un état d'infériorité, et maintenant où en sont-ils? Nos pères et nous, ayant conservé jusqu'à ce jour la foi qui nous a été transmise par les successeurs de S. Jacques de Jérusalem, frère du Seigneur, comment les abandonnerions-nous pour croire à vos paroles, nous, les autres évêques,

1) L'église de la Résurrection, à Jérusalem.

rois[1]), princes, habitants du pays; convient-il de les abandonner, pour nous entendre avec vous? «Il ne savait pas, le malheureux, que lui-même était devenu l'auteur de sa perdition et de la leur. Il disait encore: «Ces 35 évêques d'Hyrcanie ne sont ni orthodoxes ni instruits, votre Mosès seul est orthodoxe!» C'est ainsi que dans toutes ses lettres il luttait et déblatérait contre le vénérable Mosès, auteur de la découverte de sa méchanceté, dissimulée sous le voile trompeur de l'hypocrisie, non-seulement au moment actuel, mais en tout temps, si bien que jusqu'à présent leur coeur est couvert d'un rideau qui ne se soulève pas; car le Christ y mettra obstacle. Mais sa méchanceté se découvre peu-à-peu, en ceci et par d'autres voies: d'abord dans sa réponse à la lettre de Vrthanès, non il est vrai tout au long, par un écrit, conservé chez lui ou adressé à d'autres, mais peu-à-peu par quelques écrits et beaucoup de paroles, et par des menaces au jeune envoyé de Mosès. Ayant agi de la sorte, à diverses reprises, comme sous la pression de la maladie et d'une mauvaise disposition mentale, à son propre préjudice, il ne sait plus que dire, puis il feint la soumission: «Nous tenons, dit-il, telle et telle foi, nous sommes en communication avec la loi;» puis: «Nos pères, dit-il, les vartabieds habitants du pays, allaient prier dans vos églises, et les vôtres venaient à la sainte croix de Mtzkhétha.» Par ces paroles il avoue et se rapproche, de fait il nie et s'éloigne; il ne témoigne de respect qu'en apparence, mais non avec la sincérité qu'exige la parole du Seigneur: «Cette nation me glorifie des lèvres, et leurs coeurs[2]) s'éloignent et se séparent de moi. Ils me servent en vain.»

Nous avons écrit ceci une et deux fois, dans un autre lieu, soit comme extrait des lettres, soit comme répétition de notre part[3]). Nous craignons de ne pas échapper à votre blâme, mais vous savez que lorsque la maladie prend le dessus, l'homme pousse des gémissements incessants. Afin d'arriver à la certitude, nous avons parlé de nouveau de l'ivraie

1) Ce mot et celui qu'on a vu plus haut «Paghdeu, évêque de la maison royale,» font voir que l'Ibérie, résidence de Kyron, avait alors son roi, bien que notre auteur ne trouve pas d'occasion de le mentionner. Pour Kyron, de race ibérienne, mais catholicos des Arméniens d'Ibérie et non des Ibériens en général, le roi n'était qu'un personnage accessoire, aussi bien que pour le catholicos Abraham.

Quant aux rapports avec Jérusalem, c'est de la ville sainte directement qu'étaient venus les apôtres Thaddée et Barthélémy, qui avaient les premiers annoncé l'Évangile en Arménie, mais saint Grégoire avait reçu l'institution épiscopale du métropolitain de Césarée, en sorte que les liens religieux de l'Arménie avec Jérusalem n'étaient pas très intimes. Pour les Ibériens, leur premier catholicos avait été sacré par le patriarche d'Antioche, mais deux témoignages laissent penser qu'il y avait entre eux et Jérusalem quelque chose de plus suivi: c'est d'abord le volumineux manuscrit géorgien, en écriture sacerdotale, renfermant l'office et les lectures de chaque jour «suivant le bréviaire ou rituel de Jérusalem,» manuscrit qui se trouve à la grande Bibliothèque de Paris; c'est ensuite cet autre ouvrage, le traité du comput ecclésiastique, cédé par M Tischendorf à la Bibliothèque Impériale publique, traité copié à la Laure de S.-Saba, près de Jérusalem au milieu du X[e] siècle où revient sans cesse le nom du «comput, de l'ère de Jérusalem.» Enfin, depuis le IV[e] siècle les Ibériens avaient là leur beau et grand convent de la Croix, outre un assez grand nombre de monastères moins importants, où il se trouvait toujours des gens de leur nation. On sait que les chrétiens de cette ville se montrèrent d'abord fort récalcitrants à l'endroit du concile de Chalcédoine, mais bientôt ils rentrèrent dans le giron de la foi, suivant les canons de ce concile: il n'est donc pas étonnant qu'à l'époque de Kyron, entre Arméniens et Ibériens, le nom de la ville sainte fût un drapeau de discorde.

2) L'auteur écrit: «et leurs lèvres...» Matth. XV, 8, on lit: Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè est a me.

3) Cf. § 48, 49.

semée par lui sur le froment et de sa bouche au souffle mortel. A force de délais, c'est à-peine qu'il a dévoilé ses sentiments abominables et ne méritant aucune louange.

---

§ 53. De l'évêque Pétros.

Cet évêque Pétros, qui faisait partie de la maison de la porte épiscopale, au temps d'Abraham, catholicos d'Arménie, était un homme d'esprit vigoureux, orateur disert et habile, un savant érudit. Envoyé par Abraham à Kyron, après la réception de sa lettre, avec quelques nobles, il fut menacé, lors de sa seconde apparition, par les princes ibériens: «Ne faites point de ces allées et venues chez nous, pour les choses de la foi, lui dirent-ils, sinon vous mourrez de notre main; car avec vos lettres et informations, vous vous jetez sur nous comme un loup.» Fiers de cet exploit, les Ibériens de nos jours conservent une tradition allant du père au fils «Que votre loup Pétros a été tué par nos princes sur le mont Cangark.» Pour nous, nous ne savons si la chose s'est passée comme ils le disent, mais les Horhoms qualifient de loup Pétros, d'Antioche, qui s'est enfui du méchant concile de Chalcédoine, et certains croient que ces deux personnes n'en font qu'une[1]). Mais ni les uns ni les autres ne connaissent l'homme dont ils parlent. Un Pétros était contemporain de l'impie Marcien, et l'autre de l'empereur Maurice, et des ignorants pensent que les deux n'en font qu'un, tandis que de Marcien à Maurice il y a 150 ans.

---

§ 54. Ce que l'on raconte de la lettre de Sembat, marzpan d'Hyrcanie; encore sur le même sujet.

Cependant la lettre de Sembat, marzpan d'Hyrcanie, ne s'étant pas trouvée dans le recueil de celles que nous avons eues entre les mains, nous avons dû laisser une lacune, et le fait a été oublié. Or le sens des mots nous faisait penser qu'après la première lettre d'Abraham à Kyron il dut y avoir une telle lettre[2]). Ayant consulté un autre exemplaire, nous y avons trouvé que notre conjecture était juste; car la lettre elle-même prouve en termes clairs que ce qu'Abraham avait écrit dans son premier message était de même sub-

1) Si cela était, ce pourrait bien être Pierre-le-Foulon, qui n'a pas laissé une bonne réputation dans l'église d'Antioche, dont il fut trois fois patriarche, en 471, 475 et 485, et qui mourut en 488, non toutefois sous les coups des Ibériens. Sinon, la tradition au sujet de Pétros est tellement vague, que je me contente de renvoyer le lecteur à une note de la p. 123 des Addit. et écl. à l'Histoire de Géorgie, note extraite de l'abrégé de Wakhoucht; v. aussi Hist. de Siounie, ch. xxvi, p. 66.

2) Rien dans les § 44 et suivants ne fait soupçonner jusqu'à présent l'existence d'une lettre de Sembat à Kyron ou au catholicos Abraham.

stance, et que les deux concordaient ensemble. «Nous voulions, est-il dit, vous envoyer des évêques et des docteurs, qui vous eussent renseigné sur l'essence du concile de Chalcédoine et des autres hérétiques, afin que vous fussiez bien au courant.» C'est ce que rappellent encore d'autres reproches, adressés à Kyron. «Si vous étiez poussé par quelques laïcs ou ignorants, vous deviez non-seulement ne pas agir ainsi, mais encore les admonester.» Puis on lui suggère des idées de charité et de concorde, spirituelle et matérielle; on lui recommande spécialement de consolider la foi entre les deux pays; «Nous sommes, nous et vous, des disciples de S. Grégoire, nous professons en commun la foi orthodoxe transmise par les saints pères,» et encore: «Ayant appris de certaines laïcs que vous avez faibli dans la foi, nous l'avons cru un peu, mais après les renseignements de l'évêque de Tsourtav nous avons été convaincu,» et encore: «Le saint tombeau de la martyre Chouchanic est un lieu de paix et un lieu de prières pour les deux pays.» Ces paroles coïncident avec la lettre d'Abraham. En outre, dans la réponse de l'évêque de Tsourtav, il y a des indications que ces lettres à Kyron étaient de même sens et substance. Dans un autre passage il est dit: «Nous et Ter Sembat, nous avons écrit dans le même sens[1]).» Voilà ce qu'il dit à Mosès: «Confiez d'abord votre âme à la miséricorde divine, puis au seigneur catholicos; ne doutez pas qu'il n'écrive une et deux fois.» Nous avons donc trouvé que la lettre écrite, au nom de Ter Sembat, à Kyron, ne serait pas hors de propos, ni étrangère au sujet, quoiqu'elle interrompe un peu la première lettre d'Abraham, et pour cela nous l'avons fait connaître.

---

§ 55. Lettre de Ter Sembat, marzpan d'Hyrcanie, à Kyron, catholicos d'Ibérie.

«A vous Ter Kyron, catholicos d'Ibérie, ami des saints, et aux autres évêques vos suffragants, ainsi qu'aux princes du pays, Aternerseh, et à tous les gens de distinction, de la part de Sembat, marzpan d'Hyrcanie, chef militaire des seigneurs, maître (des fleuves et) de la plaine[2]), et du chef des vartabieds de l'Arménie[3]), ainsi que des autres nobles, humble et amicale salutation.

«Ayant vu, d'accord avec nos anciens pères et les vôtres, et avec les docteurs du pays, les déréglements et moeurs haïssables de certaines personnes, non conformes à notre foi, mais s'en détournant et s'éloignant des canons, nous les avons anathématisés, non sans qu'il en résultât une opposition universelle contre eux, et le Christ divin a été glorifié, la foi de nos vénérables pères et des saints docteurs a été confirmée, et tous ceux qui se trouvent sous la domination du roi des rois ont formé un seul troupeau.

---

1) Ceci ne se voit dans aucune des lettres précédentes du catholicos Abraham.

2) Les mots entre ( ), omis ici dans le manuscrit, ont été suppléés d'après les § 32, 33 et autres.

3) Il n'y a pas de nom propre, mais le mot Շարսաղար est écrit, ici comme dans tous les autres passages, avec une grande lettre: c'est ce qui me l'a fait prendre *à tort*, pour le nom Charsaghar; Addit. et écl. p. 118.

«Cela nous a poussé à vous écrire, pour vous réunir à nous, comme l'étaient nos pères; car nous sommes les disciples et la juridiction d'un seul vartabied, ayant la même foi que nos pères, et ne devons avoir de foi et d'espérance qu'en Dieu, et la charité entre nous. Or maintenant il court un bruit, que je n'ai appris que des laïcs; sans y croire entièrement, pourtant j'y crois. Je l'ai appris aussi de l'évêque de Tsourtav, ici présent, et j'ai été fort embarrassé. En effet, nos nobles et ceux de votre pays sont liés, il est vrai, par le sang et par la parenté; mais quand il s'agit d'affirmer et de rendre solennel un serment, c'est au moyen de celui par la sainte tombe de la martyre de Tsourtav, et par la respectable église nationale qui s'y trouve, chez vous; c'est par lui que sont enlevées les inimitiés entre eux. La principale déviation, c'est que vous empêchez ceux des nôtres qui veulent aller adorer la sainte croix, et ceux des vôtres qui voudraient aller prier à la sainte église patriarcale et aux autres églises des martyrs; or c'est mettre obstacle à ces grands dons que Dieu nous a faits, à vous et à nous. S'il y avait des gens indociles et ignorants, il fallait admonester et instruire ces gens-là, les châtier, et la rébellion aurait disparu; mais non faire ce grand mal que vous avez fait. Nous voulions vous envoyer des évêques et des docteurs, connaissant la méchanceté de l'hérésie et pouvant vous la faire comprendre, et vous faire connaître la vérité. Pour l'instant nous avons trouvé suffisant de sonder vos intentions par écrit, par l'entremise de personnes nobles. Portez-vous bien.»

---

§ 56. Réponse à la lettre de Ter Sembat, marzpan d'Hyrcanie, par Kyron, catholicos d'Ibérie.

«A Ter Sembat, glorifié de Dieu, marzpan d'Arménie, chef militaire des seigneurs, maître (des fleuves et) des plaines, au vartabied en chef de l'Arménie et aux autres nobles de votre pays arménien, prières au nom du S. signe de la croix et de la part de Kyron, catholicos d'Ibérie, des évêques mes suffragants, des princes Aternerseh et Achouchan, ainsi que de tous les gens distingués de mon pays d'Ibérie, humble et amicale salutation.

«J'ai vu la lettre rédigée par vous et me suis réjoui en entendant votre salutation, ainsi que ce qui était écrit, qu'ils ont vu[1]) avec douleur les déportements et la foi perverse de certaines personnes, s'écartant de ceux de nos pères. Pour cette vertueuse disposition, que Dieu rende immortel le roi des rois, qui a confié une telle oeuvre à votre seigneurie, et qu'il ajoute de nouveaux honneurs à vous seigneur des seigneurs et à vos enfants: qu'il en comble la mesure!

«Quant à ce qui est écrit sur la foi, que nos pères et les vôtres étaient d'accord; que S. Grégoire nous a instruits dans la foi orthodoxe, qu'il avait apprise de Jérusalem; qu'il

1) i. e. que vous avez vu.

a confirmé cette même foi, qui est la nôtre et la vôtre, sans erreur; cela est ainsi. Que ce Mosès l'entend antrement que nous ne l'entendons, nous et vous, et que vous voulez nous persuader d'introduire des innovations, c'est ce à quoi nous ne nous soumettons pas, car nous n'abandonnons pas ce que nous avons appris. Notre église et celle de Tsourtav l'ont ainsi confirmé, et quant aux rites de l'église, ce qui était reste tel. Mais comme l'évêque installé par nous connait les lettres arméniennes et ibériennes, il fait le service dans les deux idiomes. C'est pour moi une grande défaillance de coeur que vous vous en rapportiez aux paroles d'un seul homme, qui n'était pas de votre confiance, je ne parle pas de la mienne; qui en outre s'est échappé nuitamment, à cause de ses mauvaises oeuvres, et s'est réfugié comme rebelle auprès de Vahram[1]; qui par-là à commis un crime, qui peu s'en faut, en a fait commettre un à la ville, et qui a causé un grand préjudice aux pays des Ariens. Vous avez cru à sa parole, et il vous a empêché de venir près de moi. Portez-vous bien dans le Seigneur, mais que Dieu fasse vivre l'empereur, qui a vivifié notre pays!»

---

§ 57. Kyron laisse hypocritement flotter sa volonté entre les deux parties.

Nous avons à redire, en tête de ce chapitre, l'hypocrite résolution de Kyron, flottant entre les deux parties, la Perse et les Horhoms, avec toute sorte de fourberie et de dissimulation. Quand il voulut, dans son astuce, poser le fondement de l'édifice peu solide de sa méchanceté, il commença par installer, comme architecte, ce Khoujic nestorien, cause future de sa perte, en lui imposant sa main droite, cet instrnment de péché, et fit de lui son lit de mort, où il s'étendit, malade de sa maladie mortelle, où, en mourant lui-même, il fit mourir du même mal le pays d'Ibérie. Pour nous, étant allés visiter les malades, nous pénétrâmes auprès d'eux, pour visiter et bander leurs plaies; nous nous penchâmes sur leurs douleurs et en supportâmes l'odeur fétide, sans pouvoir les guérir; car le remède salutaire, préparé pour nous avec la religion et les prophètes, avec les divins Évangiles et la doctrine des apôtres, et encore avec les enseignements des saints pères et des vénérables docteurs, ce remède, quand nous l'avons appliqué, ils ont refusé d'être guéris des blessures à eux faites par les flèches de Nestorius, décochées du carquois des chalcédoniens, lancées à la dérobée par l'archer Léon; bien plus, ils l'ont rejeté loin d'eux. Devenus les adhérents de l'être sans grâce, les créatures du mauvais, ils se sont préparé et appliqué à eux-mêmes une drogue mortelle et homicide, contenue dans la profession de foi nestorienne du Khoujic; nous, témoin de cela, nous devinmes malades d'esprit et nous prîmes à soupirer longuement, à cause de leur perte et de leur mort. Car il avait répété, non pas une ou deux fois, mais des milliers de fois, ses paroles d'opposition et d'hostilité. Ainsi, nous l'avons

1) N. serait-ce pas Vahram-Tchoubin, cet usurpateur qui disputa le trône, en 590, à Khosro-Parviz? Non; cf. § 58.

dit précédemment, quand les douleurs de la maladie se prolongent, les gémissements se répètent, de plus en plus fréquents. Ainsi en est-il de nous, à leur sujet. Nous ne faisons que gémir et soupirer; à un mot qu'ils ont dit, nous nous efforçons d'en opposer mille; deux pour un, trois pour deux. Mais revenons à notre sujet, au point de départ de notre discours.

Les pensées de Kyron se partageaient donc et flottaient de deux côtés: du côté des Horhoms, auxquels il rendait hommage, et l'empereur Maurice lui conférait de petits honneurs, dont il tirait vanité. «Nous avons reçu, disait-il, et nous tenons la foi de l'empereur.» Mais cet homme, se fiant aux hommes, ne savait pas que c'est en Dieu qu'il faut se glorifier journellement, que celui qui se glorifie en Dieu sera glorifié. «Constantinople, ajoutait-il, est le siége de S. Jean[1]) et la résidence impériale, et nous observons la foi que l'on y prêche,» et encore: «J'ai ordonné de traduire et de *vous* porter le livre des quatre conciles, servant de norme aux Grecs.» Puis il soutenait l'autre côté, celui des Perses, car le pays *des Ibériens* était partagé en deux, entre les Perses et les Grecs, et il n'était pas sans inquiétude de la part du roi des rois «qui pourrait bien, à l'instigation de Sembat, marzpan d'Hyrcanie, tirer vengeance de mes oeuvres[2]),» projet que font deviner ces mots de la lettre à Mosès: «J'ai dit il y a longtemps que j'écrirais au roi des rois, afin qu'il ait la bonté d'ordonner que vous alliez résider dans votre église,» et vous ne l'avez pas éxécuté.

Telles étant les inquiétudes de Kyron, il se vantait d'un côté d'avoir reçu la même foi que les Grecs, et de l'autre il craignait d'avoir à rendre compte de sa croyance à l'empereur, à l'instigation des nobles Arméniens, aussi disait-il: «Que Dieu glorifie l'empereur[3])!» Indécis sur ses jambes, il penchait d'un côté à l'autre, était ballotté entre la mer et la terre, cherchait à amener à lui les adhérents de l'infâme concile de Chalcédoine et de la maudite lettre de Léon, en prenant sur lui les blasphèmes du vieux judaïsme. Ainsi, se confiant aux hommes, s'en faisant gloire, il demandait dans des rapports flatteurs la vie de l'empereur, et par un déréglement d'esprit, appelait la glorification de ce monarque.

1) Suivant les autorités arméniennes, citées Hist. de Siounie, ch. xxiii, p. 56, les reliques de S. Jean l'Évangéliste, furent apportées d'Éphèse à C. P., sous Justinien, ou peut-être même sous Coustant, fils de Constantin-le-Grand, pour autoriser l'évêque de cette ville à porter le titre de patriarche, qui ne lui fut accordé qu'avec peine par le concile de Chalcédoine.

2) Ceci est tiré d'une lettre de Sembat à l'évêque Mosès, v. § 59. Quant au partage de l'Ibérie entre les Perses et les Grecs, il n'en est question spécialement ni chez les byzantins, ni dans les sources arméniennes ou géorgiennes; mais ce pays suivit naturellement le sort de l'Arménie, dont il semblait faire partie intégrante, soit sous les Sassanides, soit plus tard encore, sous les khalifes.

3) Dans le manuscrit: «le roi des rois.» Les exemples ne sont pas rares, dans l'histoire d'Arménie, d'accusations portées auprès des souverains étrangers, par des Arméniens contre le défaut d'orthodoxie de leurs compatriotes. Stéphannos, qui fut depuis métropolitain de Sionnie, ayant été à CP., au commencement du VIIIe s., fut accusé auprès de l'empereur Léon-l'Isaurien, d'être un hérétique déguisé (Hist. de Siounie, ch. xxxi), et déjà peu d'années avant lui Nerseh, catholicos d'Aghovanie, fut dénoncé au khalife..... comme sectateur des doctrines de Chalcédoine: il lui en coûta la vie; Hist. de Géorgie, p. 279; Add et écl. p. 485; Hist. des Aghovans, tr. russe, p. 288 sqq.

§ 58. Lettre de Mosès, évêque de Tsourtav, à Ter Sembat, marzpan d'Hyrcanie.

«A Ter Sembat, resplendissant d'honneurs, par la faveur divine, marzpan d'Hyrcanie, chef militaire des seigneurs, de la part de Mosès, salutation dans le Seigneur.

«J'ai vu les réponses, irréligieuses et impies, faites par le soi-disant catholicos qui désole l'Ibérie aux lettres du catholicos d'Arménie, honoré de Dieu, et à vous mon seigneur. Mon seigneur le catholicos n'éprouve pas de défaillance de coeur à mon sujet, parce qu'il connait et comprend parfaitement le pourquoi et le comment de mon expulsion [1]; quant à vous, il est fortement touché de la crainte que réellement les lettres impies qu'il a adressées à votre splendeur ne vous inspirent des doutes sur mon compte. Mais grâce à Dieu vous êtes intelligent et pouvez, malgré la distance des lieux, obtenir les renseignements nécessaires. D'ailleurs l'Arménie et l'Ibérie sont si voisines l'une de l'autre, que leurs frontières se touchent. Bon nombre de nobles, beaucoup de paysans, vont et viennent d'un pays à l'autre et peuvent vous donner information si je suis réellement tel qu'ils l'ont écrit à votre sainteté. *Si* [2]) je vous ai représenté les faits sous un faux jour, si j'ai trompé de tels docteurs, les princes et le pays, on peut dire que j'ai vraiment mérité un tel châtiment, mais en ce qui me concerne il ne peut vous tromper. Si donc vous ordonnez de faire une enquête, j'espère en la miséricorde divine, que tout ce qui est écrit sur moi dans les lettres sera trouvé faux. D'avantage, lors de mon expulsion, je suis resté neuf jours à sa porte, à Tiflis, sans qu'il m'ait admis en sa présence, et chacun savait que sa colère *n'a pas* d'autre cause que la foi [3]). Je l'ai entretenu longuement, au moyen d'un envoyé, et lui ai fait connaître, sans aucune hésitation à son égard, tout ce que j'avais vu et appris à son sujet. Lui, sans me donner aucune réponse, ni m'admettre en sa présence, s'en est allé le dernier jour à Mtzkhétha, et moi je suis parti en plein jour, non dans les ténèbres, ainsi qu'il l'a écrit. Quand il est parti, c'était le septième jour [4]), je suis allé au couvent de Sourb-Hohannès, abandonnant mes ouailles à la grâce divine. Quant à Vahram, je n'ai pas été chez lui [5]), ils ne peuvent prouver leur dire. Pour moi, je m'en rapporte à vous [6]), mon seigneur. Vahram m'avait écrit: «J'éprouve une cruelle angoisse à vous voir vous éloigner de votre église [7]); sur la route il faut que vous passiez chez moi, car votre église possède ici une propriété importante, dont il convient que vous vous chargiez.» Le seigneur catholicos a vu cette lettre, que je montrererai à votre seigneurie. J'y ai fait réponse là même, et je dis: «En allant là, je me rendais chez vous, puisque votre foi et la leur est une.»

---

1) Manuscrit «de son expulsion» հալածեցաւ pour հալածեցայ.

2) J'ai suppléé Եթէ, si.

3) Mit «d'autres causes, seulement la foi.»

4) Le samedi.

5) Cf. § 56.

6) անգուման տանեմ զտերդ.

7) Ce passage ne permet pas de considérer le Vahram, dont parle notre auteur, comme l'adversaire du roi Khosro-Parwiz, ainsi qu'on aurait pu le croire, d'après le synchronisme. C'était donc quelque seigneur arménien, peut-être dissident, dont la résidence se trouvait sur la route entre Tiflis et le couvent de Sourb-Hohannès de Carbi, où se rendait Mosès.

Quant à ce qu'il m'écrit: «Il a été chassé pour ses mauvaises oeuvres,» nul ne peut être intérieurement plus pécheur que moi; Dieu seul et moi nous connaissons mes péchés, lui ne peut les rendre ostensibles. Que j'aie changé la liturgie, cela est connu. Quant à l'évêque nestorien institué par lui, il ne sait pas les lettres géorgiennes comme il convient, ne disons rien des arméniennes: c'est aussi un fait avéré.

«Cependant que votre splendeur soit informée qu'il connait assez bien tous les ressorts de la méchanceté, qu'il veut seulement vous convaincre et arrêter votre action. Cependant, pour Dieu et pour votre âme, faisons tous les efforts possibles. Qui sait? peut-être Dieu opérera par l'entremise de votre splendeur, le salut de ce malheureux pays, et vous recevrez de Dieu la récompense et les félicitations des hommes. Mon indignité, tant qu'elle survivra, ne cessera de demander au divin maître le salut de l'âme et du corps de votre seigneurie et de son cher fils, comme le mien propre. Portez-vous bien.»

---

§ 59. Réponse à la lettre de Mosès, évêque de Tsourtav, par Sembat, marzpan d'Hyrcanie.

«La réception des lettres et compliments de votre sainteté, en réponse à notre lettre, nous a réjoni dans le Christ, autant que la lettre du catholicos d'Ibérie nous a étonné. Ce qui nous a le plus frappé, ce sont deux considérations: comment peut-il nous écrire des paroles mortelles et des faussetés d'une telle force? puis les contradictions, à votre égard et au mien. Comment peut-il se fier à vous là-bas, dans son voisinage, et en même temps m'exciter, m'engager à écrire dans le pays, lorsque lui-même vous est contraire? Il y a des choses que précédemment les laïcs du pays nous avaient apprises, à votre sujet; Vrthanès-Kerthogh nous a présentement informé des circonstances de votre expulsion et de votre départ, et encore des affaires spirituelles dont le seigneur catholicos[1]) a eu connaissance et information, après quoi il vous a reçu; besoin n'est pas d'en faire un nouvel examen.

«Cependant le roi des rois nous appelle en hâte auprès de lui. Je vous ai dit précédemment que je lui écrirai, afin qu'il ait la bonté d'ordonner que vous retourniez siéger dans votre église, et maintenir votre communauté dans la foi. Vous dites que vous ne pouvez pas tenir tête à Atrnerseh, à Vahan et aux frères, ni tirer l'épée, pour vous battre contre toute l'Ibérie.[2])

«Remettez votre âme et vos oeuvres, avant tout, à la miséricorde divine, puis au seigneur catholicos, qui m'a informé qu'il a écrit deux fois à Kyron. Laissez-le écrire deux et

1) Ceci doit s'entendre de Kyron, car aussitôt après l'élection d'Abraham l'action de Vrthanès cessa D'ailleurs la correspondance de l'évêque Mosès avec Sembat est antérieure à cette élection, bien que placée ici postérieurement.

2) Il n'y a rien de semblable dans la lettre de Mosès, au § 58

trois fois, peut-être viendra-t-il à résipiscence. S'il persévère dans sa folie, nous verrons. Il était dit, en effet, dans sa lettre: «Nos pères et les vôtres tenaient la foi de Jérusalem; c'est saint Grégoire qui la leur a donnée, c'est celle-là que nous gardons.» Maintenant le seigneur catholicos doit répondre à cela. S'il persévère dans son égarement et s'éloigne de l'union avec nous, le Seigneur Dieu lui demandera sur sa tête compte de leur sang, et nous serons irréprochables. Du moins, informez-moi comment marche votre affaire, que je sache s'il penche pour l'obéissance. Si Dieu nous accorde de réussir, qui sait? peut-être recevra-t-il ici-bas, de la main des maîtres temporels, la rétribution de ses oeuvres. Portez-vous bien dans le Seigneur.»

---

§ 60. Troisième spécimen de ce qui a été écrit concernant la sécession des Ibériens, et éclaircissement de la chronologie.

On a réuni et résumé les correspondances réciproques, au sujet de la sécession des Ibériens, depuis le catholicos Mosès jusqu'au moment actuel, puis un second spécimen, des époques de cette sécession: d'abord, pour la première fois, au temps de Mosès, catholicos d'Arménie, par ses lettres et son courrier; puis, ce qui s'ensuivit, sous Vrthanès-Kerthogh, qui fut vicaire du siége de St. Grégoire, également par lettres et par courrier; en troisième lieu, sous Ter Abraham, successeur de Mosès, sur le siége pontifical d'Arménie.

Or la sécession commença au temps de Mosès, ainsi qu'on l'a montré par sa lettre à Kyron[1]; les deuxième et troisième époques, du temps de Vrthanès et d'Abraham, sont éclaircies par les lettres contenues dans cette histoire. Ce que nous avons dit doit suffire.

---

§ 61. Invectives de Kyron, ses écrits et discours contre la troisième lettre d'Abraham, et réponse à ses propos.

C'est en choisissant dans ces lettres quelques traits entre un grand nombre que nous avons produit la certitude. Cependant il y a eu encore bien des incidents, dont on parle après chaque lettre et dans les intervalles, et que nous n'avons jugé ni possible ni nécessaire de transcrire, nous contentant de retracer le certain et l'utile, tantôt simplement, tantôt à diverses reprises, pour plus d'évidence et pour votre information, homme spirituel.

1) Sup. § 2.

Maintenant, nous avons relevé sommairement certains faits, relatifs aux invectives de Kyron et à leurs conséquences, après la troisième lettre de Ter Abraham et la réponse de Kyron. Celui-ci se mit à déclamer contre Abraham; dominé par la kakodoxie, en proie à l'envie méchante, n'épargnant pas les damnables éclats de sa perversité, il l'employa à changer la direction de la foi des saints pères et des vénérables vartabieds, à dénaturer, à détruire les rites de la sainte église et à supprimer dans tout le pays la vraie piété et la profession du Verbe incarné. Il alla jusqu'à diviser en deux l'unité de l'incarnation, conformément à la kakodoxie du concile de Chalcédoine; enfin ce Kyron, avec ses adhérents, introduisit dans les églises quantité de blasphèmes et d'hérésies. Que Dieu les écrase, lui et eux! La perversité, les coupables visées et mauvaises insinuations de ce méchant homme ressortent de ses lettres et discours, et si l'on se contente d'une preuve, elle se montre évidemment dans l'explication que nous en avons faite et dans la réfutation de la mauvaise lettre de Kyron. En lisant la troisième lettre où Kyron répond à celle d'Abraham, ce n'est déjà plus comme la première, ni comme la seconde, mais quelque chose qui sent le blâme, la fourberie, que nous avons dévoilé. Dans les deux premières la malice, tout en se glissant par places, était déguisée sous l'hypocrisie; mais dans la troisième, le lecteur entend résonner à ses oreilles de méchantes paroles, qui décèlent clairement l'inventeur du mal, le docteur à méchantes doctrines, le laboureur semant une mauvaise graine, qui se répand sur le froment, sous l'inspiration du concile de Chalcédoine, damnation du monde, et de l'infâme lettre de Léon.

Kyron s'était tenu tranquille sous le catholicos Mosès, par crainte, il était malade d'esprit et fit mourir sa nation.

Sous Vrthanès et Abraham il n'eut plus cette crainte, parce que Maurice et Khosr s'étaient partagé l'Arménie —; il devint semblable au mage Eghias, au sorcier Kérinthos, devant qui S. Jean l'Évangéliste s'enfuit du bain, par peur de lui...., à Simon, *père* [1]) des sorciers...; il fut livré à Satan, comme Héméné et Aghéksandr (?), et mourut, dit-on, d'une cruelle maladie. [1])

Qu'il vous suffise de ce que j'ai dit jusqu'à-présent; laissons le reste pour un autre lieu.

---

1) Manuscrit «Mère.» Cérinthe, disciple de Simon-le-Magicien, vivait à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne; il niait la divinité de J.-C., c'est pour le réfuter que S. Jean écrivit son Évangile. On lui attribue à lui-même un Évangile et un Apocalypse. Un jour que S. Jean était au bain, il aperçut Cérinthe et dit: «Fuyons, de peur que cette maison ne tombe sur nous.» V. Irénée, dans son traité des hérésies, l. IV, § 47.

2) Ici se trouvent cinq grandes pages de déclamations furibondes contre Kyron, sans intérêt pour les lecteurs.

§ 62. Explication de la première cause de la sécession des Ibériens.

Je vous écris maintenant ce qui est venu à ma connaissance, au sujet de la première cause de la sécession des Ibériens, et nous n'avons pas trouvé dans les lettres d'autres motifs que ce seul Khoujic nestorien, dont le vénérable pontife Mosès a fait mention dans sa lettre à Kyron[1]), et duquel on parle encore présentement. Je ne dirai donc que peu de chose du premier motif, dont précédemment nous nous vantions de pouvoir parler, en laissant de côté ce Khoujic. Les notices que nous donnerons par ordres nous les tenons, non d'un ou de deux, mais de trois personnes et plus, et à maintes reprises, et je les communiquerai à votre curiosité, écrivain spirituel, conformément à mon dessein primitif et à l'invitation que vous m'avez adressée. Je m'attacherai à faire entrer dans mon récit les faits certains, connus par ouï-dire ou par les écrits; comme vous m'avez confié la direction de cette affaire, je prendrai soin de n'omettre aucune de vos prescriptions, et m'efforcerai, autant que le permettront les forces de mon intelligence, d'exécuter le tout avec dévouement; votre bon plaisir, en m'adressant ces questions, étant conforme à mes sentiments, je mettrai de côté ma faiblesse, et, pour vous obéir, les difficultés me seront une satisfaction. Après avoir rapporté le premier spécimen, où chaque chose est redite en son temps et place, commençons ce facile recueil de souvenirs, redisons et rappelons ce qui nous semblera à propos, suivant l'ordre de notre dessein.

Connaissez maintenant le but que je me propose, quoique tous mes soins ne m'aient procuré qu'une faible certitude. Vous avez beau plaisanter sur mes récits, et croire qu'il est facile de déduire les intentions et les volontés des personnages, admettez cependant les résultats positifs de mes recherches; car nous avons tout examiné, autant que possible, cherchant partout l'évidence, ainsi que nous l'avons dit, nous avons reçu d'amis de la lecture des renseignements solides, et qui nous ont paru suffisants, *puisés* par eux dans des livres et écrits où ils sont consignés et affirmés. Pour nous, mettant toutes nos facultés à les comprendre, nous avons retracé dans notre récit le produit de nos méditations. Or il y avait des contradictions dans les originaux, au sujet des causes de la séparation finale des Ibériens: tantôt *il est dit* que Kyron a contracté le germe de la maladie, tantôt qu'il a engendré l'injustice; ailleurs, qu'il est devenu malade de chagrin et d'affliction, là qu'il est mort de la mort spirituelle.[2])

Voici donc ce que raconte la tradition des vieillards, du temps d'Abraham catholicos. Celui-ci étant arrivé au trône du pontificat, les catholicos d'Ibérie et d'Aghovanie vinrent le visiter. Titrés archevêques, dépendant du siége de S. Grégoire, ils se rendirent auprès de lui, suivant le réglement et la coutume des anciens pères, en la première année de son élection[3]), en signe d'amour et de déférence. Abraham les reçut avec de grands égards et

1) § 2.

2) Il y a passablement de fatras et d'incohérence, même grammaticale, dans cette tirade d'Oukhtanès.

3) Soit en 594, 5.

affection spirituelle, comme il convenait, et les fit asseoir aux places que leur assignait l'usage. Durant le dîner, ayant reçu le pain de la main de Ter Abraham, ils le bénirent et mangèrent, jusqu'au moment de servir le vin. Le seigneur catholicos, ayant alors pris le vin, le bénit et l'offrit d'abord au catholicos d'Aghovanie; puis, quand il voulut derechef l'offrir à Kyron, celui-ci, intérieurement mécontent, le refusa, Ce que voyant le catholicos, il ne dit rien d'abord; ensuite il invita Kyron à s'expliquer, et lui demanda la raison de sa conduite. «Vous m'avez humilié, répondit-il. Je suis son supérieur, au-dessus de lui par ma maison, qui vient au premier rang, puis la sienne; par ma juridiction je suis au-dessus de lui [1]), j'ai plus d'évêques, et nous l'avons devancé dans la foi, reçue de S. Grégoire etc.» Abraham, qui ne voulait que conciliation, entreprit de justifier *sa conduite*. «J'ignorais tout cela, dit-il, seigneur mon frère, et d'ailleurs j'ai honoré dans celui-ci la vieillesse, suivant l'enseignement des saints livres. En effet un des sages a dit. «Honore les cheveux blancs et tiens-toi debout devant le vieillard,» et encore le divin Paul: «Reçois le vieillard comme un père,» et un autre: «La vieillesse est très respectable.» Dans l'un des livres de Moïse, ce conseil est donné à l'assemblée du peuple d'Israel: «Tu te léveras devant les cheveux blancs, et tu craindras ton Dieu.» D'autres paroles analogues à celles-ci se trouvent en d'autres lieux. Comme donc celui-ci est vieux, et toi jeune, je lui ai fait honneur, non pour flatter sa vanité ou pour autre motif, qui nous porte à lui attribuer une supériorité quelconque, mais seulement à cause de sa vieillesse.» Il eut beau dire, ni le nombre ni la qualité de ces arguments ne réussirent à adoucir Kyron, et les autres serviteurs du siége lui tinrent inutilement les mêmes propos, afin de calmer ses dispositions belliqueuses et de l'engager au silence. Bien au contraire, les excitations de sa colère soulevaient de plus en plus son humeur querelleuse, et je crois qu'il ne cherchait qu'une occasion de rupture, si bien qu'il devint désormais impossible de le faire taire, et que toute réconciliation entre les deux adversaires n'eut plus de chance de succès. La paix donc, suivant nos autorités, n'était pas la paix. Kyron se léva de table, sortit, et nulle des personnes présentes ne put le faire revenir. Comme Esaü vendit son droit d'ainesse à son frère Jacob pour un plat, lui aussi avait vendu le sien pour une tasse; l'un s'en repentit plus tard et versa des larmes, sans obtenir son pardon, l'autre ne se repentit ni d'abord ni ensuite; l'un prit le plat et céda la bénédiction, l'autre donna la tasse et reçut les malédictions pour sa personne, sans absolu-

1) Kyron avait presque raison, au point de vue mondain: l'Ibérie, en effet, était un royaume, et l'Aghovanie une simple principauté, du moins s'il faut en croire les historiens. Toutefois les Arméniens ne donnaient parfois au souverain de l'Ibérie que le titre d'arhadchnord. Moïse de Khoren, l. II, ch. LXXXV, parlant de Mihran, le nomme ainsi; mais il qualifie de roi արքայ՝ Թագաւոր, Bacour et Artzil, qui accueillirent S. Mesrob, l. III, ch. LIV, LX. Wakhtang-Gourgaslan est aussi qualifié «roi de Mtzkhét'ha» par Lazar de Pharbe et par les Ménologes. Or, au temps de la sécession, l'Aghovanie n'avait plus de roi, connu du moins, et conséquemment Kyron pouvait se croire, par sa maison, supérieur au catholicos d'Aghovanie. Cependant ce personnage n'était pas, à vrai dire, premier pontife de la nation ibérienne, qui avait alors aussi son catholicos national, son roi-couropalate, Gouram Bagratide, et certainement l'Ibérie était plus grande et renfermait plus d'évêques suffragants que l'Aghovanie: l'essentiel, dans cette question, est de bien préciser ce que c'était que l'Ibérie, soumise au pouvoir spirituel de Kyron.

tion. Or ceci nous est parvenu par une tradition non écrite, car c'est la coutume des auteurs des livres saints, de redire les choses en recueillant les témoignages des étrangers. C'est ce que dit l'apôtre, dans sa lettre à Timothée: «Il faut admettre le témoignage sincère des étrangers,» et encore, suivant un dicton vulgaire, «mangeons et buvons, car nous mourrons demain.» Kyron s'est damné, d'après ce mot, par la boisson. Suivant certains auteurs, plus recommandables, mentionnés et cités chez les historiens, et d'après le nommé Olympios: «Je vous raconterai, dit celui-ci, les traditions non écrites, parvenues jusqu'à nous, et que plusieurs villageois nous ont transmises.» Il est vrai que certains exposent autrement et en d'autres termes les notices contenues dans les livres. Quant à nous, ce n'est ni d'après des villageois, ni d'après les dires du vulgaire, mais conformément à ceux de personnes fort instruites, que nous avons tracé nos récits. Car c'était notre devoir de consigner dans cette histoire le contenu des anciennes traditions non écrites, provenant de vieillards dignes de confiance, et qui même, de notre temps, n'avaient pas encore la sanction de l'écriture. Nous avons exposé, comme le devoir nous en incombait, dans le présent chapitre, la première cause, la vanité de Kyron, traître à l'humanité, auteur, pour une simple tasse, de la sécession à notre égard d'un peuple si nombreux, car il suffit d'une maladie pour tuer un homme. En effet, ainsi que le dit la divine écriture, Adam est déchu de la gloire pour avoir mangé un fruit, et la mort est provenue, dit-elle, d'un seul fruit, non de deux on de trois; Kyron aussi, par vanité, d'où s'ensuit le péché, et du péché la mort; il a donc entendu le commandement divin: «Tu étais poussière, et tu retourneras en poussière.» En courant après la gloire, qui lui manquait, il a perdu celle même qu'il avait, et delà la mort de tous. La perte d'un seul a causé celle de tous. Il est écrit: «Après la mort le péché, qui a dominé la nature humaine, et qui a pénétré jusque dans nos entrailles, mais qui n'est pas le fait du Créateur, ensuite, les diverses idôlatries; car ayant laissé le Créateur, ils ont adoré les créatures, p. ex. le soleil, la lune, les étoiles, l'or et même l'argent, la pierre, le bois et mille autres matériaux, que pour le moment j'omets de désigner, les reptiles, les animaux aquatiques, les lézards, et Dieu les a tous exterminés. Puis sont apparus les prédicateurs du Christ; on a adoré le Christ, et nous l'adorons. Béni soit-il dans les siècles! Amen.

---

§ 63. Seconde cause de la sécession des Ibériens, l'hostilité de Kyron.

Ce que nous avons dit, c'est d'après les insinuations d'autres historiens, qui appuient notre oeuvre. Il y a encore dans ces livres un autre récit de la séparation des Ibériens. A l'époque où Perses et Grecs s'étaient partagé notre pays d'Arménie, il se fit entre les Arméniens et les Grecs un examen de la hiérarchie ecclésiastique, analogue à celle des

ordres supérieurs. Les Grecs contestaient avec les Arméniens en termes arrogants: «Nous avons, disaient-ils, neuf degrés hiérarchiques, et vous non. Nos degrés, classés suivant le nombre des ordres supérieurs[1]), ce sont: les patriarches, les archevêques, les métropolitains, les évêques, les prêtres, les diacres, les demi-diacres, les clercs, les lecteurs.» Après cela la parole échut à un de nous, qui mit leur classification au-dessous de la nôtre; «Nous aussi, dit-il, nous avons une hiérarchie ecclésiastique, transmise par S. Grégoire et, grâce à Dieu, autrement disposée. Notre siége est aussi apostolique, celui de S. Thaddée, puis de S. Grégoire, tout à la fois notre second apôtre et illuminateur.» Pour le moment, l'Arménie se trouvait, ainsi qu'il a été dit plusieurs fois, partagée entre les Perses et les Grecs: Ter Mosès, sur le siége de S. Grégoire, résidant à Dovin[2]), les sujets grecs avaient installé un certain Hohan auprès de lui, en opposition avec lui. Cependant les maitres de la Siounie ne tinrent compte du siége, ainsi dédoublé, ne se soumirent pas et firent opposition: c'était l'ordre d'un certain Pétros, leur évêque, homme d'énergie, qui, à l'article de la mort, leur avait enjoint de se faire sacrer et de prendre le myron chez les Aghovans, jusqu'à la réunion du trône de S. Grégoire. Dès-lors, dit l'historien, et désormais les Siouniens reçurent consécration et myron des Aghovans, jusqu'à ce que l'hostilité eut disparu. C'est pour cela que le catholicos des Aghovans ne parut point au concile pour l'élection d'Abraham, et tant que ce dernier ne fut pas unique titulaire du siége pontifical. Quant à la hiérarchie ecclésiastique des neuf ordres, on mit en tête Abraham, comme patriarche; chez les Aghovans, un archevêque; chez les Ibériens, un métropolitain. Pour Kyron, il ne consentit pas à occuper le rang où on le plaçait, il se révolta et se déclara opposant. Cependant le pontife Abraham disait que *les Aghovans*[3]) ayant précédé les Ibériens dans la foi, l'archiépiscopat leur revenait pour cette raison. A cause de cette question litigieuse, les Ibériens devinrent chalcédoniens, à l'instigation de Satan et de Kyron; d'avantage, par la volonté de l'empereur Maurice et l'assistance des généraux grecs, cet infâme Kyron réclama la suprématie sur les Aghovans. Ceux-ci, au lieu de s'y soumettre, mirent en avant l'apôtre nommé Eghicha[4]), venu antérieurement dans leur pays, et dont je veux dire d'abord

1) i. e. Célestes.

2) Un passage de Jean catholicos, éd. de Jérus. p. 47, où est raconté le partage dont il s'agit, dit positivement que Khosro-Parviz céda à Maurice «le pays dit Tanoutéracan-Gound, à l'exception de la ville de Dovin, et de deux cantons du Masiats-Otn et du côté de l'Aragadz, բաց յոստանէն ի Դվին քաղաքէ;» l'édition de Moscou, p. 30, porte le mot incorrect բայց; Vardan, trad. russe, p 73, s'exprime comme Jean catholicos. Mais M. S.-Martin, dans ses Mémoires, t. I., p. 25, dit malheureusement que Khosro céda: «Le pays qui s'étendait depuis le territoire de la ville de Tovin et les deux provinces de Maséats-odn et d'Aragadz.» La même chose est répétée, presque dans les mêmes termes, dans la traduction française de l'Histoire de Jean catholicos, p. 57. C'est évidemment une erreur, qui ne peut être passée sous silence. V. chez le même historien, dans les pages suivantes, l'installation du catholicos Jean, que toutes les listes n'admettent pas, et Hist. de Siounie, ch. xxiii, xxvii, tant au sujet de ce catholicos, que de la discussion sur la hiérarchie.

3) Ce mot manque dans le manuscrit.

4) i. e. Elisée. Comme il existe beaucoup de listes des 70 ou 72 disciples, on finirait peut-être par retrouver dans quelqu'une le nom de ce personnage. En tout cas les Annales géorgiennes nous apprennent aussi que le christianisme fut prêché en Ibérie par Simon-le-Cananéen, dès les premières années qui suivirent la mort du Sauveur. Ainsi la prétention des Aghovans n'était nullement fondée, même à leur point de vue.

les circonstances. Eghicha était disciple du Sauveur, consacré par Jacob, frère du Seigneur: sur ce motif on décerna l'archiépiscopat à la maison d'Aghovanie, ainsi qu'on le croyait juste, puis le métropolitat à celle de Siounie. Pour Kyron, il s'isola cette fois du pontife Abraham, réunissant sous son autorité les Aghovans et les Siouniens, qui formèrent depuis lors un seul troupeau, sous un seul pasteur, dépendant du siége de S. Grégoire, dont le ciel est la voûte.

---

§ 64. Encore du même sujet, d'après une autre histoire.

C'est une véritable affliction, qu'on nous oblige à prendre la peine de redire la même chose. Il y eut derechef du trouble et de l'agitation du côté des Grecs, au sujet de la même question des ordres ecclésiastiques. Tout ce qu'il y avait de grands personnages en Grèce se prit à déclarer siége patriarcal tout lieu de la mort d'un apôtre. L'on suscita donc une querelle acharnée contre notre patrie, afin de l'humilier; mais les Arméniens étaient exaspérés à cause de l'arrogance des Grecs, tendant à rabaisser le lieu du repos du S. apôtre Thaddée, et à ne leur accorder ni patriarche, ni archevêque, ni métropolitain, avec les autres ordres. Les autres, de leur côté, voyaient les Aghovans unis aux Arméniens dans la profession de l'orthodoxie, reçue autrefois de S. Grégoire et depuis lors, puisqu'ils avaient demandé pour chef le bienheureux Grigoris [1]), de la race de ce dernier. Cependant les Aghovans parlaient encore d'Eghiché, un autre personnage, venu précédemment dans leur pays, et que nous avons ci-dessus mentionné, disciple du Sauveur, ordonné par S. Jacques, frère du Seigneur, qui avait prêché chez eux, y avait construit une église, antérieurement à la venue de l'Illuminateur en Arménie, à savoir la mère église de Gis, au pied du mont Amarhas, dans le canton de Gorhoz, près de la plaine de Barda, dite Phaïtacaran [2]). Il y était mort, à l'insu de tous, sans que personne connût la fin de sa vie. Informés de la circonstance dont il s'agit et de la communauté de foi existant entre les Aghovans et les Arméniens, on leur accorda le titre d'archevêque d'Arménie. Connaissant aussi les seigneurs de la Siounie comme gens craignant Dieu, fidèles croyants et fort instruits dans tous les dogmes de l'orthodoxie, on leur conféra le titre de métropolitain d'Arménie, rehaussé de l'honneur du signe de la croix. Les neuf ordres furent ainsi réglés successivement, et il n'y eut qu'un seul bercail, sous un seul pasteur, alors et maintenant, pour l'éternité. Quant à Kyron, coupé par le milieu et relégué parmi les hérétiques, on le laissa suivre sa fantaisie; car tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé et tombe dans le feu, toute plante qui

1) S. Grigoris, premier évêque ou catholicos des Aghovans, était petit-fils de S. Grégoire-l'Illuminateur; v. en ce qui le concerne, Hist. de Géorgie, p. 194.

2) V. Mosé Caghancatovatsi, Исторія Агвановъ, p. 6, 7; Hist. de Siounie, p. 66.

n'a pas été plantée par le Père céleste, sera arrachée. Il en fut de même de lui, car sa vie n'était qu'insubordination et querelle; c'était un arbre stérile, une pousse sans produit: aussi sa mémoire s'est-elle éteinte dans la douleur. Ainsi nous vous avons montré les copies des lettres de Kyron, puis la cause de la sécession, telle que les récits et les livres l'ont fait parvenir jusqu'à nous.

65. A quelle époque les Aghovans, d'après leur histoire, ont cru en J.-C.

Voici les faits vrais et exacts que nous apprend l'Histoire des Aghovans, au sujet de la première conversion de leur pays à la foi, récits authentiques, histoire plus véritable que celle de l'humiliation de la maison des Aghovans par Arhan, au temps de Vagharchac[1]). «Nous n'avons trouvé *rien* autre[2]), dit l'historien, jusqu'au brave Vatchagan, qui posséda toutes les contrées de l'Aghovanie. Mais quand le temps fut accompli, le soleil de la justice brilla, et la voix de notre salut se fit entendre; la lumière glorieuse de l'être inscrutable, le produit de l'essence du Père, accomplit l'incarnation en faveur de tous et s'assit dans la gloire substantielle dont il ne s'était pas séparé.» Quand il envoya ses saints et aimables disciples prêcher dans l'univers, notre orient échut au saint apôtre Thaddée, qui vint dans le canton arménien d'Artaz, où il reçut la mort du martyre, par ordre de Sanatrouc, roi d'Arménie. Son disciple, Eghiché, retourna à Jérusalem, où il raconta au grand Jacques, frère du Seigneur, le martyre digne d'envie de son envoyé. Là, par l'inspiration du S.-Esprit, Eghiché reçut l'imposition des mains de S. Jacques, premier pontife de Jérusalem, et pour diocèse l'orient; parti de Jérusalem, il traversa le Pont et, évitant l'Arménie, entra chez les Mazkouths. Il commença à prêcher à Djor, qui est Derbend, fit de nombreux disciples en divers lieux, et leur fit connaître leur salut. De là il vint dans la province de Tsout[3]), à la ville de Soharn, avec trois disciples, qui furent

1) Moïse de Khoren, l. II, ch. VIII, dit en effet que Vagharchac, premier roi arsacide d'Arménie, nomma Arhan, descendant de Sisac, gouverneur de la contrée des Aghovans, mais ne mentionne aucune humiliation խոնարհութի infligée à ce pays. Mosè Caghancat, Ист. Албанъ, p. 5, s'exprime autrement. Il dit que Valarsace força les sauvages habitants de ce pays, à renoncer à leurs habitudes de brigandage, et leur donna Arhan pour chef. Il paraît que c'est de là que notre auteur a puisé ses renseignements, et ses raisons pour s'exprimer comme il le fait.

2) J'ai ajouté la négation et les mots soulignés, qui manquent dans le manuscrit; cf Ист. Албанъ, p. 6.

3) Dans le passage similaire de l'Hist. des Aghovans, ch. VI, d'où ceci est tiré, on lit «dans la province d'Outi;» quant au nom de la ville, dans le manuscrit dont a fait usage le traducteur russe, il est écrit Soharhn; éd. de Paris, Saharhn; éd. de Moscou, Srharhn. N'ayant retrouvé cette ville chez aucun autre auteur arménien, je me tais à cet égard; mais pour le nom de la province où elle devait se trouver, je le lis Tzout Ձուտ, d'abord parce qu'il est ainsi dans le manuscrit, puis parce que Moïse de Khoren, l. II. ch. VIII, dénomme ainsi les races issues d'Arhan, le premier gouverneur connu de l'Aghovanie: «De lui sont issues les races des Ou'éatsi, des Gardmanatsi, *des Dzodéatsi*, et la principauté des Gargaratsi.» Dans ces quatre noms il est facile de reconnaître ceux de la province d'Outi, où est encore en usage un idiome propre, original, non classé jusqu'à-présent; du canton de Gardman, dont les limites n'ont pu être définies avec

poursuivis par quelques parents impies, et dont l'un reçut la couronne du martyre. Le bienheureux Eghiché laissa là les deux autres, et étant allé à la recherche des hommes sanguinaires et sans piété, le saint pontife arriva à Gis, où il éleva une église et offrit le sacrifice non sanglant. Ce fut là le commencement des métropoles orientales, de la conversion de ces contrées. De là il passa dans la plaine d'Argouni[1]), aux lieux où les idolâtres insensés célébraient leurs sacrifices, et y reçut la couronne du martyre, sans que l'on sache quelle main mit fin à ses jours. Une fosse destinée aux criminels reçut le dépôt de ses vénérables reliques, longtemps cachées dans un lieu nommé Homiank, pour la gloire du Christ.

C'est donc pour ce motif que le pontife Abraham jugea convenable d'accorder l'archiépiscopat à la maison d'Aghovanie et le métropolitat à celle d'Ibérie. Kyron ne l'accepta pas et se sépara par scission de l'Arménie.

---

§ 66. Il est parlé de nouveau du même sujet et des démarches de Kyron après la lettre ci-dessus. — § 55.

Pour mettre de l'ordre dans le tout, je traiterai de ce qui arriva après que Kyron eut reçu la lettre de Ter Sembat. Rien ne put le ramener dans la voie du salut, parce qu'il était déjà depuis longtemps sous la sentence d'impénitence. Il avait eu deux ans de soumission à la vérité, comme Saül, de qui il est écrit: «Saül était un enfant d'un an, quand il régna[2]), et il régna deux ans;» car tel fut le bon plaisir de Dieu, après quoi il devint impie, parjure à ses engagements sacrés et offrit des holocaustes pour retenir les masses près de lui[3]); mais cela déplut au Seigneur, qui lui fit dire par le prophète Samuel: «Ta royauté ne se consolidera pas, et ce que tu as fait est inutile; car tu n'a pas observé mon commandement, le commandement du Seigneur. Désormais Dieu cherchera lui-même un homme suivant son coeur et l'établira prince de son peuple, parce que tu n'a pas observé ce qu'il t'a ordonné par ma bouche.» Tel Kyron fut frappé par le Seigneur d'une sentence analogue, pour n'être pas resté dans les termes de son engagement envers Dieu, pour n'avoir pas voulu marcher suivant ses principes ni écouter le commandement divin, qui porte: «Soyez attentifs aux préceptes du Seigneur, car ces préceptes sont lumière,» et ce qui suit.

---

précision; de celui de *Dzad*, dont la conversion au christianisme formait la troisième partie de l'ouvrage d'Oukhtanès, manquant malheureusement dans notre manuscrit, et qui paraît être restée fidèle à l'orthodoxie grecque, en sorte que les Arméniens se taisent à son sujet, ou n'en parlent qu'avec mépris. Enfin, quant au pays des Gargaratsi, on sait qu'il faisait aussi partie de l'Aghovanie, et que S. Mesrob fit spécialement des caractères pour ses sauvages habitants; M. de Khor. l. III, ch. LIV. Comme donc S. Eghiché avait évité l'Arménie, il ne dut point aller dans la province encore arménienne d'Outi — elle ne fut peuplée d'Aghovans que plus tard — et se rendit dans le canton aghovan de Tsout ou Dzod. Telle est ma manière de comprendre le texte dont il s'agit.

1) Zergouni, Ист. Арванъ, p. 7.

2) I. e. Il y avait un an depuis le commencement du règne de Saül, qui en régna deux.

3) V. Reg. I, XIII. Saül offrit en effet l'holocauste en l'absence de Samuel, que le peuple attendait vainement.

Et encore: «Les holocaustes et les victimes ne valent pas la soumission à la voix de Dieu.» Comme donc la voix de Dieu ce sont ses commandements, que l'attention à cette voix vaut mieux que les victimes choisies, et l'obéissance que la graisse des béliers, suivant la parole d'un sage, tout cela se réalisa pour Kyron. Quoique ceci ait été dit autrefois au sujet de Saül, Kyron aussi n'avait pas écouté la voix de Dieu. Ses actes antérieurs, à l'égard de Tsourtav, le démontrent, puis bientôt ses actes patents d'opposition au catholicos démasquèrent ce qui était depuis longtemps caché. Ensuite, quand il agit plus à découvert, la nouvelle de sa révolte devint de plus en plus certaine pour tous. Plus tard il se mit à déblatérer hostilement contre ses adversaires et prit rang parmi les insensés. [1])

67. De sainte Chouchan.

Maintenant arrivons à un récit intéressant pour vous, concernant la victorieuse et sainte martyre Chouchan, à sa sainte mort pour le service du Christ divin. Elle fut martyrisée à cause de sa profession de la vraie foi, par son mari, renégat et impie. Je raconterai, pour sa louange, tout ce qui est écrit et que j'ai appris de vive voix.

Quant aux livres écrits, nous les avons trouvés mentionnés chez les saints pères et vartabieds, rappelant son énergie, son application à pratiquer les préceptes et les lois des pères, sa profession sincère de la vraie foi, le service organisé et établi par elle dans l'église de Tsourtav: choses répétées de tous et en tous lieux, spécialement dans les lettres écrites à Kyron, soit par le vartabied Vrthanès, soit par le catholicos Abraham, qui le blâment en ces termes: «Vous avez interdit le service organisé et établi dans l'église de Tsourtav par sainte Chouchan [2]).» Ainsi que nous l'avons dit, nous n'avions pu faire mention d'elle, dans le cours de notre ouvrage ni en parler dans un autre lieu, avant ou après les lettres, afin de ne pas nous écarter de notre objet principal. En outre, nous avons exposé plus haut notre plan, consistant à écrire ce que nous jugerions digne de considération, dans l'ordre qui nous paraîtrait le plus propre à répandre de la lumière sur notre travail. Maintenant, s'il était possible de changer ma faiblesse en force, je ferais acte d'énergie; car malgré le sentiment de ma faiblesse, je me trouvais poussé à parler de la sainte martyre Chouchanic, et ma langue brûlait de redire les miracles opérés par elle, après ses tourments à Tsourtav. Même avant sa fin, de grandes austérités l'avaient portée à l'exaltation, si bien que dans son corps elle était comme incorporelle, se macérait par la faim, par la soif, par les veilles, par le chant non interrompu des psaumes, le jour et la

1) ici une grande page de diatribes, sans nul intérêt pour l'histoire.

2) On a vu aux § 44 et 45 que l'office se faisait en effet *en langue arménienne* à Tsourtav, et que l'un des plus graves reproches adressés à Kyron était de l'avoir fait célébrer en ibérien.

nuit. Elle ne cessait de louer Dieu, non comme une personne détenue en prison et dans les fers par une autre, mais comme entrée volontairement dans un cachot. Elle demeura en effet six ans dans les fers, dans une prison, au fort dit Ouphreth[1]). Aux souffrances que lui fit endurer l'impie bdéachkh, homme sans foi, s'ajoutèrent les douleurs d'un supplice cruel. Elle fut d'abord traînée dans les places, sur les chemins, déchirée de coups de bâton, battue au visage et aux mâchoires, tellement que durant plusieurs jours elle fut privée de l'usage de la vue par le gonflement de ses yeux; de là mise aux fers et aux entraves, et jetée en prison dans des lieux infects et dégoûtants; je me refuse à dire ce qu'elle eut à souffrir, suivant le métaphraste, des puces et de la vermine. Cependant la bienheureuse comptait pour rien ces douleurs, en regard de sa confiance, de son affection et de sa foi envers Dieu; car ses ancêtres lui avaient inspiré la piété, et elle était le rejeton d'une bonne race[2]). Bon arbre porte de bons fruits, et le fruit fait connaître l'arbre. Après avoir enduré et supporté tant d'affreuses douleurs, elle ne ressentait rien et ne faisait que s'exciter à des austérités de plus en plus sévères, redoublait de vertus, mangeait du pain salé, souffrait la privation de l'eau, ne cessait de veiller, de chanter des psaumes, du matin au soir, gardait près d'elle un petit livre, contenant sa liturgie et les psaumes. Après cela elle accomplissait et expliquait à tous ceux qui venaient près d'elle la série du service divin. Elle était telle que l'apôtre S^e^ Nané[3]), au point que saprédication se répandit dans toute l'Ibérie. Ceux qui venaient la voir apprenaient d'elle à prêcher la piété, et beaucoup de malades et d'infirmes recevaient d'elle leur guérison.

1) Ophreth est une citadelle située sur la gauche de la haute Choulawer, et probablement à peu de distance de cette Tsourtav, dont le nom ne se retrouve pas sur les cartes; v. sup. § 18.

2) Elle était la petite-fille de Vardan Mamiconian et l'arrière-petite-fille du catholicos arménien Sahac-le-Grand.

3) I. e. S^e^ Nino, apôtre de l'Ibérie. Comme sainte Chouchan ou Chouchanic est également vénérée par les Arméniens et par les Géorgiens, ses actes ont été écrits dans les deux langues. On peut les lire soit dans les Vies des saints arméniens, t. IV, p. 63, 25 décembre, soit dans les Vies manuscrites des saints géorgiens, soit encore dans le 4e discours du Martyrica inédit du catholicos Antoni, soit enfin dans les stances 530—533 du Tsqobil-Sitqouaoba, du même, et chez Tchamitch, t. II, p. 161, qui a puisé ses renseignements chez Lazar de Pharbe, p. 205 sqq. Le savant mékhithariste a, on ne sait comment, fait de sainte Chouchan «le premier évêque de Tsourtav», l. II, p. 303, et lui attribue la composition d'hymnes qui se chantaient là dans l'église.

Issue d'une noble famille arménienne, Chouchan avait été mariée à Vazgen, que le métaphraste arménien qualifie «grand bdechkh d'Ibérie, roi de Mtzkhétha,» tandis que Lazar de Pharbe dit positivement que dans ce temps là «un certain Vakhtanc était roi» de cette ville. Quoiqu'il en soit de ces anachronismes d'expression, il faut bien que Vazgen et son épouse eussent une certaine autorité sur l'Ibérie proprement dite, puisque la reine Chouchan put faire enlever de la métropole ibérienne la croix de S^e^ Nino, et la faire transporter en Arménie. Cette influence se prolongeait encore au Xe s., comme le prouve l'ouvrage entier de notre Oukhtanès, et n'est pas la chose la moins curieuse que celui-ci nous ait révélée.

Quant au martyre de S^e^ Chouchan, il eut lieu en 458 de notre ère. N'ayant rien à ajouter à ce que j'ai dit dans l'Addition à l'Hist. de Géorgie, p. 76, 77, je prends la liberté de renvoyer là le lecteur.

§ 68. Continuation; mise en circulation de la lettre encyclique de Ter Abraham, catholicos d'Arménie.

Or nous avons successivement critiqué, contrôlé, suivant notre intelligence, les discussions et diverses lettres qui eurent lieu, au sujet de la séparation des Ibériens, causée par Kyron. Notre bienheureux pontife Abraham n'ayant pu, malgré tous ses efforts, saisir ni gagner l'insensé Kyron, qui avait perdu l'esprit et laissé échapper l'intelligence à une distance incommensurable, rédigea de nouveau un écrit universel, adressé à toute l'Arménie, une lettre encyclique à tous les orthodoxes, des villes, villages et provinces fidèles à l'orthodoxie, afin que personne ne fût en rapport d'affection, d'amour, ni en communion au point de vue des choses spirituelles, ni en rapprochement charnel, ainsi qu'on l'a déjà dit une fois, mais seulement pour acheter ou faire quelque commerce. Et encore, que personne ne se laissât séduire par des noms, tels que la croix de Mtzkhétha ou de Manglis[1]), ou autres semblables, leur servant à tromper les simples d'esprit. Il recommandait de se garder de tant et de tels objets, dont il parlait longuement, détaillant clairement ce qu'ils étaient, ce qu'ils sont devenus, précisant les dogmes et la profession de foi des anciens pères, des trois saints conciles, la foi au Père, au Fils et au S.-Esprit, l'économie du Verbe divin incarné, par une union intime et indivisible.

On raconte encore, au sujet de Kyron, qu'après la mort de Mosès, catholicos d'Arménie, et avant l'avénement d'Abraham au saint siége, Kyron se rendit auprès de Sembat, marzpan d'Hyrcanie, pour lui demander, avec une profonde astuce, une lettre adressée au pays des Ibériens, afin que ceux-ci ne se soumissent pas au Khoujic nestorien et à ses adhérents, et ne se séparassent point de la communion des Arméniens. Mais c'était une fraude pleine d'hypocrisie, sous apparence d'une excuse. C'est ce que relate Sembat, dans sa lettre à Mosès, évêque de Thourtav[2]): «Car Kyron se méfiait de lui-même, et ne sachant comment se maintenir, m'excitait à écrire dans le pays; pour lui, il agissait en sens contraire.» C'est ainsi qu'en tout et en tous lieux il faisait opposition à cet imposteur et séducteur, qui, par ses fourberies, a trompé et enrayé l'orthodoxie au pays des Ibériens; car ce dragon astucieux avait de la littérature.

---

1) Ici l'auteur écrit Մանգլաւեաց au gén. plur., ce qui suppose le nominatif *Manglavik*, au lieu de *Manglik*, d'où les Géorgiens font Manglis, cf. sup. § 50.

2) V. § 59.

§ 69. En quel temps a été maudit le méchant concile de Chalcédoine; les Arméniens et Aghovans restent unis, les Ibériens se détachent d'eux, après quoi survient la lettre encyclique d'Abraham, catholicos d'Arménie.

C'était la 43ᵉ année du comput des Horhoms, quand l'Arménie reçut la lumière de la foi; la conversion des Aghovans avait eu lieu 270 ans auparavant; 180 ans après celle de l'Arménie, se réunit, à l'occasion du damnable concile de Chalcédoine, le concile solennel de Babgen, catholicos d'Arménie [1]); les Grecs, toute l'Italie, l'Arménie, l'Aghovanie, les Ibériens maudirent unanimement le concile kakodoxe de Chalcédoine, par ordre des pieux empereurs grecs Zénon et Anastase [2]). 87 ans après, sous Abraham, catholicos d'Arménie, l'Ibérie se sépara de la communion des Arméniens, grâce au maudit Kyron, et avec eux les Grecs et l'Italie [3]). Pour les Aghovans, ils ne chancelèrent pas dans l'orthodoxie et dans la communion arménienne. C'est de quoi Abraham informa tous les Aghovans, dans sa lettre encyclique au sujet de la volte-face de Kyron. Coupant du glaive de l'esprit les mauvais propos répandus à son sujet, il leur explique le tout et s'exprime comme on va le voir.

---

§ 70. Lettre encyclique de Ter Abraham, catholicos d'Arménie.

Abraham, occupant le trône de S. Grégoire, successeur de l'apôtre Thaddée, après avoir salué les chefs des églises, les supérieurs des couvents, les prêtres, diacres et membres des divers ordres du clergé, les moines et ermites, les nobles, princes, paysans et toute la communauté chrétienne de son diocèse; après avoir parlé avec éloge des trois saints conciles de Nicée, de C. P. et d'Éphèse:

«Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, des êtres visibles et invisibles, et en un seul Seigneur J.-C., Fils de Dieu, engendré seul

---

1) Nombres d'Oukhtanès.

248 initiale de l'ère des Horhoms.
+ 43
291 conversion des Arméniens.
−270
21 de J.-C., conversion des Aghovans.

291
+180
471 concile de Babgen.
+ 87
558 sécession des Ibériens.

Dates véritables.

301, conversion des Arméniens (311, suivant d'autres); 292, d'après l'inscription de la cathédrale d'Ani; 276, suivant M. Saint-Martin.
41? conversion des Aghovans?
491 concile de Vagharchabat, sous le catholicos Babgen.
596 sécession des Ibériens. Samuel d'Ani, par une transposition manifeste, place le fait en 625.

2) On sait qu'en effet certaines dispositions du concile de Chalcédoine, notamment celles relatives à la suprématie de Rome, ou plutôt à l'égalité des droits de Constantinople, à l'égard de Rome, ne furent pas approuvées par le pape S. Léon

du Père, mais non créé ni institué; consubstantiel[1]) au Père, et non tiré du néant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et au S.-Esprit créateur, vivificateur et rénovateur, non engendré, mais procédant[2]). Le Père est nommé Dieu, le Fils Dieu, le S.-Esprit Dieu; non trois Dieux, mais une seule divinité, volonté et puissance. . . .» Suit un commentaire abrégé du Symbole.

Puis le catholicos accuse *ceux là*, i. e. ceux de Chalcédoine, d'avoir admis deux personnes dans le Verbe incarné, comme Nestorius, dont le nom ne doit pas être prononcé, avait l'audace de reconnaître séparément le Fils de Marie et le Fils de Dieu; il faut fuir tout contact avec ceux qui admettent de telles croyances, et avec eux les Ibériens «qui n'ont que les apparences de l'orthodoxie.»

«C'est pourquoi mes prédécesseurs avaient jugé à propos d'écrire aux Aghovans et nous à Kyron, qui se dit catholicos des Ibériens, ainsi qu'à ses suffragants; en effet, il a expulsé l'évêque de l'église de Tsourtav, parce qu'il faisait profession de l'orthodoxie, et, dans son orgueil d'opposition, il a interdit le service *en langue* maternelle, institué par sainte Chonchan[3]). Nous lui avons donc écrit de revenir à la vraie foi et de se tenir ferme dans les traditions apostoliques transmises par nos vartabieds. Ces gens se sont obstinés et nous ont répondu deux fois négativement. En effet celui qui porte à faux le nom de chef de l'église ibérienne avait accueilli, au temps même du rois des rois Khosro, fils d'Ormizd[4]), un évêque imbu de la doctrine de Nestorius, et lui-même, précédemment atteint du mal de Chalcédoine, donna en plein dans cette doctrine blasphématoire. Il est vrai qu'il écarta l'homme en question, mais il conserva le sédiment du poison et, dans sa troisième lettre à notre adresse, étala avec arrogance le cynisme de son impiété, en se vantant de ne pas renoncer à l'hérésie; l'impie Kyron, non content d'avoir dévié, à même osé vouloir m'insinuer son erreur.

«Nous donc avons jugé à propos d'étendre aux Ibériens le décret d'exclusion porté contre les Grecs par nos vartabieds, et qui subsistera jusqu'à la fin, tant qu'ils ne reviendront pas à la vérité; défense de communiquer avec eux pour la prière, pour la nourriture et la boisson, d'avoir des rapports d'amitié, d'éducation d'enfants, d'aller prier à la Croix, de les admettre dans nos églises, de contracter aucun mariage; avec autorisation de faire seulement quelque commerce (la phrase n'est pas achevée). . .»

NB. La 3e Partie de l'ouvrage d'Oukhtanès, sur la conversion des Dzad, manque entièrement dans la copie de l'Académie, ainsi que dans l'original unique, portant le № 1675 du Catalogue d'Edchmiadzin, par M. Hacob Caréniants, Tiflis, 1865, 4°, p. 186.

FIN.

1) A la rigueur il faudrait traduire «coexistant.»

2) ոչ ծնունդ այլ ելումն.

3) Il n'est pas possible d'entendre autrement ce passage; cf. § 44, 45.

4) Cette remarque est bien inutile, puisque Abraham écrivait sous le règne de Khosro.

33

DEUX HISTORIENS ARMÉNIENS,

KIRACOS DE GANTZAC, XIII[e] S.,

HISTOIRE D'ARMÉNIE:

OUKHTANÈS D'OURHA, X[e] S.,

HISTOIRE EN TROIS PARTIES;

TRADUITS

PAR

M. BROSSET,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

2[e] Livraison.

INTRODUCTION; FIN D'OUKHTANÈS.

ST.-PÉTERSBOURG, 1871.
Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:
à St.-Pétersbourg: MM. Eggers et C[ie], H. Schmitzdorff (K. Röttger), Tcherkessof et J. Issakof, à Riga: M. N. Kymmel; à Odessa: M. A. E. Kechribardshi; à Leipzig: M. Léopold Voss.
Prix: 1 Rbl. 8 Kop. = 1 Thlr. 6 Ngr.



